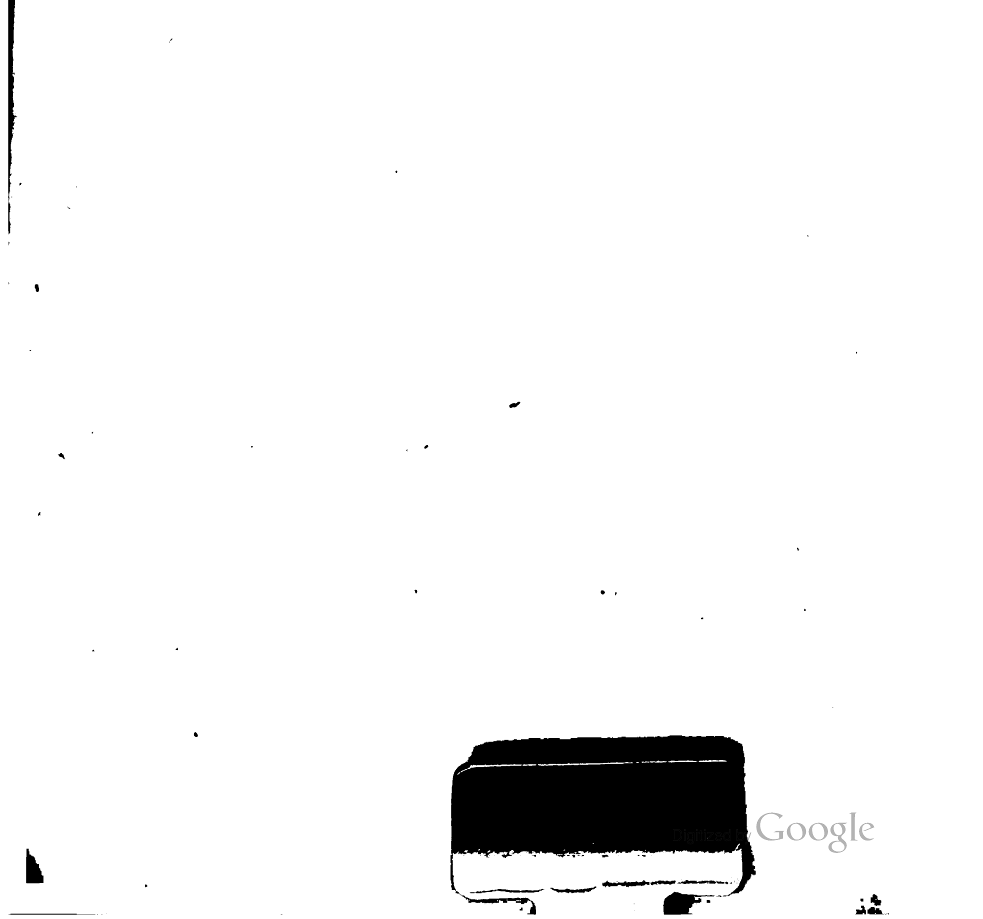





BCU - Lausanne
1094800809

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

TOME IV.

Imprimerie de Guiraudet et Ch. Jouaust,
Rue Saint-Honoré, 315.

HISTOIRE

D'ESPAGNE,

PAR

ROSSEEUW St-HILAIRE,

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

PITOIS-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE LA HARPE, 81.

MÊME MAISON A STRASBOURG.

1839

HISTOIRE D'ESPAGNE.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOUE.

1002 à 1031.

—

Dans le cadre étroit où doit se renfermer l'immense sujet que nous traitons, la tâche de l'historien, à mesure que l'unité lui échappe, devient de plus en plus difficile. A défaut de la grande unité gothique qui liait en un seul faisceau tous ces fragments de peuple, nous avions trouvé l'unité arabe, qui régna un instant sur l'Espagne presque entière; mais celle-là même nous abandonne bientôt. A côté des quatre ou cinq états chrétiens, dont chacun du moins porte en lui l'avenir d'un royaume, si nous voulions raconter l'histoire de toutes ces petites royautés éphémères qui germent sur les débris de l'empire ommyade, vingt volumes n'y suffiraient pas; et, au milieu de toutes ces histoires de détail, la seule qui n'existerait pas serait l'histoire de l'Espagne.

Nous passerons donc rapidement sur ces scènes d'anarchie et de sang qui vont pendant plusieurs siè-

cles remplacer pour l'Espagne arabe la laborieuse unité du khalifat. Il n'a encore été donné qu'au génie d'un Gibbon d'attacher presque le même intérêt au récit du déclin d'un grand empire qu'à celui de ses époques les plus prospères; mais, pour nous, il nous reste à aborder une tâche plus ingrate encore, c'est de raconter la chute de cet autre bas-empire auquel il ne reste pas même un nom, comme celui de Byzance, pour parer son déclin.

Depuis la mort d'al Mansoûr, le dernier des Ommyades, car il est allié par la gloire à cette royale famille, la légitimité, l'hérédité, garanties tutélaires d'ordre et de durée sous les gouvernements absolus, dont elles compensent au moins les vices, ont cessé d'entourer de leur prestige le trône du khalifat; la vie des khalifes n'est pas plus respectée que leur autorité : chaque règne s'inaugure et se clot par l'émeute ou par la guerre civile. La populace de Cordoue, qui, sous le sceptre révéré des Ommyades, n'avait pas sa place dans l'histoire (il n'y a pas de populace, il n'y a que du peuple sous les grands rois), apparaît au premier plan, et devient en quelque sorte un des pouvoirs de l'état : elle partage, avec la garde africaine et slave, le droit sanglant de faire et de défaire ses rois. L'usurpateur, porté au trône par la force, en est renversé du jour où il ne peut plus acheter à prix d'or la fidélité des soldats qui l'y ont assis.

En vain quelques princes justes et bons, coupables seulement du génie qu'ils n'ont pas, apparaissent sur ce trône pour y faire acte, en passant, de bonnes intentions avortées et de vertus inutiles : il vient un degré de relâchement dans les fibres d'un état où les remèdes n'y font plus rien, où la bonté n'est que fai-

blesse, où le génie même serait impuissant à arrêter cette rapide décomposition du cadavre social ; alors tout ce que l'on demande au pouvoir, c'est d'être assez fort pour se faire obéir. Du reste, personne n'en attend ni protection ni justice : c'est bien assez pour lui de se défendre, sans défendre encore les autres ; cet instinct de brutal égoïsme qu'inspire le danger n'existe plus seulement chez les individus, il est passé au cœur même de l'état, et le succès, qui, d'après la doctrine de l'Islam, est à lui seul une légitimité, confère à tout usurpateur heureux le seul sacre dont il ait besoin pour régner.

Mais, avant d'arriver à la conquête africaine, impuissant effort de la domination musulmane en Espagne vers une unité qui ne peut plus revivre, il nous reste à retracer la sanglante agonie du khalifat, blessé à mort avec al Mansour sur le champ de bataille de Calat-Añozor. La sultane Sobeiha mourante, subissant encore l'ascendant d'al Mansour, avait exigé de son fils qu'il continuât le titre et le pouvoir du hadjeb à son fils abd el Melek, et Hischem avait obéi au dernier ordre de sa mère : ainsi, à défaut de cette hérédité du trône, qu'al Mansour n'avait osé réclamer ni pour lui ni pour son fils, s'établissait dans sa famille une hérédité de pouvoir non moins menaçante pour le faible monarque dont al Mansour léguait la tutelle à son fils. La race des Alameris, sacrée par tant de victoires, constituait comme une seconde dynastie plus jeune et plus vivace à côté de la dynastie usée des Ommyades. Abâtardi par de précoces plaisirs et par sa longue captivité, Hischem, vieux à quarante ans, ne semblait pas destiné à avoir d'héritiers ; et al Mansour, en évitant de froisser par une usurpation inutile

les préjugés des Musulmans, n'en avait que mieux assuré la grandeur héréditaire de sa race.

Les vertus d'abd el Melek, son courage et ses talents déjà éprouvés, lui donnaient d'ailleurs des titres à l'héritage de son père, et la mort de la sultane mère le laissa maître absolu d'un pouvoir que nul ne songea à lui disputer. Fidèle aux traditions paternelles, avant de recommencer la guerre contre les chrétiens, il s'occupa d'abord d'assurer ses derrières contre toute menace de révolte ou d'invasion du côté de l'Afrique. al Maan ben Zeiri, ayant succédé à son père comme émir du Magreb, crut prudent de continuer envers le trône des Ommyades la dépendance nominale à laquelle son père s'était soumis. Ses députés vinrent porter à abd el Melek l'hommage de sa soumission, et celui-ci s'empressa de le confirmer dans le poste qu'il occupait. Il réclama pour tout tribut des armes et des chevaux de race (1), et exigea, de plus, que le fils d'al Maan, Manser, demeurât à Cordoue, comme un gage de la fidélité de son père.

Rassuré du côté de l'Afrique, le hadjeb, libre de poursuivre les plans de son père, recommença contre les chrétiens son système d'incursions régulières deux fois par an. En 1003 il remporta auprès de Lerida une victoire signalée; l'année suivante il s'empara, comme son glorieux père, de la capitale même du royaume de Léon, et acheva d'en raser les murs, de peur que les chrétiens ne vinssent la repeupler.

(1) Dombay (t. I, p. 161) prétend qu'al Maan, qu'il appelle Muiz, envoya 5,000 chevaux à Cordoue, et que, lorsqu'abd el Rahman lui renvoya plus tard son fils, il en fit passer encore 9,000 autres en Andalousie. Ce seul fait donne une haute idée des ressources que l'Espagne arabe pouvait tirer de l'Afrique.

Au dire des Arabes, il battit ensuite, sous les murs même de Léon, une armée chrétienne; mais, suivant le récit plus circonstancié et plus plausible de Lucas de Tuy, le comte Sancho (1), que la chrétienté à cette époque semble reconnaître comme son champion, se mit à la tête des Castillans et des Léonais, battit abd el Melek, et le repoussa du royaume de Léon.

Les chrétiens, affaiblis par leurs discordes, demandèrent la paix au fils d'al Mansour, mais sans pouvoir l'obtenir. Abd el Melek continua, sur toute la ligne des frontières chrétiennes, ses incursions toujours heureuses, détruisit toutes les places fortes qu'il ne put conserver, et s'en revint chaque fois chargé de butin et de prisonniers. Enfin il accorda aux chrétiens une trève de quelques années, sur les instances d'Abdallah, wali de Tolède, le fidèle compagnon d'al Mansour dans toutes ses guerres. Cet Abdallah ayant fait prisonnière la sœur du roi Alonzo V, Dona Teresia, remarquable par sa beauté, l'avait renvoyée sans rançon, et Alonzo reconnaissant avait comblé Abdallah de présents et de marques d'amitié. Telle est l'origine de la curieuse légende que rapportent à ce sujet les vieux historiens (2); mais la version arabe, moins poétique, a l'avantage d'être plus vraisemblable.

La trève expirée, abd el Melek reprit le cours de ses *algarades*. En 1007 il démantela Avila, puis Salamanque, et passa de là sur les terres de Léon et en Portugal. Il est peu probable que les chrétiens, dans l'état de détresse où ils étaient réduits, se fussent

(1) Lucas de Tuy et Rodrigue se trompent en attribuant cette victoire à Garcia Fernandez, mort en 995. Voyez t. II, p. 466.

(2) Voyez Pièces justific., nº 1.

emparés de ces deux villes, situées hors de la portée de leurs armes, et au sud du Duero, limite de l'Espagne chrétienne; sans doute ce ne fut de la part d'abd el Melek qu'une mesure de prudence, pour ôter aux chrétiens un rempart contre l'invasion arabe. Il s'en revint ensuite par les rives du Duero, et détruisit les forts de Gormaz et d'Osma, dont les chrétiens avaient relevé les murs.

Vers l'automne de la même année, le hadjeb se remit en campagne, accompagné du jeune Manser, le fils du wali de Fez, et les auteurs arabes nous dépeignent avec orgueil la marche de cette armée et des 4000 cavaliers d'élite que commandait abd el Melek, « avec leurs cuirasses et leurs cottes de mailles brillantes comme des étoiles, et les chevaux couverts de doubles caparaçons de soie d'éclatantes couleurs. » Les chrétiens, qui depuis la victoire de Calat-Añosor semblaient avoir repris quelque confiance en eux-mêmes, marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Les Arabes eux-mêmes rendent justice au courage que déployèrent leurs ennemis. Enfin, après une de ces luttes dont trois siècles de haines religieuses et politiques expliquent seuls l'acharnement, les lignes des Espagnols furent rompues. Mais la victoire pour cela n'était pas gagnée; la plaine, où pouvait se déployer à l'aise la cavalerie arabe, avait trahi les chrétiens, mais les montagnes leur restaient; bientôt ralliés en bon ordre dans ces étroits défilés, dont chaque détour leur était familier, ils attendirent les Arabes de pied ferme, et recommencèrent le combat sur un terrain plus propice. Les Arabes, peu habitués à raconter leurs défaites, avouent des pertes immenses. « Les chrétiens, disent-ils, combattaient comme des

tigres furieux. » La victoire, ainsi gagnée et perdue, resta indécise, et la nuit sépara les deux armées, qui, d'un commun accord, s'éloignèrent le lendemain, trop épuisées pour recommencer la lutte.

Abd el Melek, avant cette dernière campagne, avait été saisi de sinistres pressentiments, qui ne furent que trop justifiés. De retour à Cordoue, d'atroces douleurs, qu'on peut sans invraisemblance attribuer au poison, tranchèrent brusquement cette vie courte, mais glorieuse (1008). Avec lui s'éteignit la gloire de la race illustre des Alameris, greffée en quelque sorte sur la tige des Ommyades, et les regrets unanimes de l'Espagne arabe accompagnèrent au tombeau le digne fils d'al Mansour.

Al Mansour, en effet, semblait être descendu de nouveau dans la tombe avec abd el Melek, et la dynastie des Alameris était déjà usée comme celle des Ommyades. Abd el Rahman, le frère d'abd el Melek, était un jeune homme présomptueux et dissolu, qui ne comprenait du pouvoir que la licence qu'il autorise, et non les devoirs qu'il impose. Chef de la garde du khalife, sa naissance, à défaut d'autres titres, l'appelait à recueillir l'héritage d'al Mansour; aussi, malgré bien des prétentions rivales, malgré les sinistres prédictions des poëtes, qui, comblés des bienfaits d'abd el Melek, déploraient l'astre des Alameris éclipsé avec lui, abd el Rahman n'en fut pas moins appelé par les esclaves qui entouraient Hischem, et disposaient des premières dignités de l'état, à succéder à son frère. A défaut de titres plus solides, il avait pour lui sa jeunesse, sa prodigalité, vice qui tient souvent lieu de vertus aux rois, et surtout une frappante ressemblance de visage et de taille avec son père, ressemblance qui le

désignait à l'affection du peuple, et appelait sur lui ses acclamations.

Le premier acte du nouvel hadjeb fut de renvoyer à l'émir de Fez, al Maan, en retour de ses présents et de son hommage, son fils Manser, qui demeurait comme otage à Cordoue. En se dessaisissant ainsi du gage d'une soumission douteuse, abd el Rahman invitait al Maan à l'insurrection, et préparait l'émancipation de l'Afrique. Bientôt, désavouant sur un point plus grave encore la politique de son père, qui s'était prudemment contenté du titre de premier des sujets d'Hischem, abd el Rahman, enivré des acclamations de la populace et des flatteries de ses compagnons de débauche, osa aspirer à ce titre de khalife, dont s'étaient abstenus de plus dignes que lui de le porter. Obsédant sans relâche le faible Hischem, dont il était parvenu à gagner l'affection, et joignant même, dit-on (1), les menaces aux prières, il obtint de lui la promesse de le reconnaître pour successeur au trône, à défaut d'héritiers directs. Cependant un reste de pudeur engagea le hadjeb à cacher, jusqu'au retour d'une expédition qu'il préparait contre les chrétiens, le secret de sa future grandeur.

Mais ce secret ne fut pas si bien gardé qu'il ne parvînt à ceux qui avaient le plus d'intérêt à le découvrir. Les princes de la famille royale, qui avaient impatiemment supporté le joug d'al Mansour, s'indignaient de voir le fils de l'usurpateur leur disputer leurs droits à la couronne, quand al Mansour s'était contenté de

(1) Hic pessimus et perversus fornicationibus et ebrietatibus insistebat..... Issem a regno expellere nitebatur, mortem minitans, nisi eum regni institueret successorem, qui metu annuit postulanti. (Rod. de Tol., *Hist. Arabum*, c. 32.) Suivant Murphy, p. 115, l'acte de succession fut même solennellement publié.

les exclure des affaires. Dans cette nombreuse famille, pépinière de candidats au trône, celui qui avait le plus de droits à faire valoir était le prince Mohammed, arrière petit-fils d'abd el Rahman III. Son ambition au moins était justifiée par son courage, et, en apprenant les projets du hadjeb, il n'eut pas de peine à faire partager son indignation à tous les membres de sa famille ; mais au milieu d'une cour peuplée des créatures d'al Mansour, la lutte était trop inégale avec le hadjeb, maître de la garde du khalife et des mobiles affections de la populace. Mohammed se rendit donc sur la frontière, où, appelant à lui tous les partisans des Merwan, il se trouva bientôt à la tête d'un parti assez nombreux pour s'appeler une armée.

Abd el Rahman fit face à ce danger avec plus de résolution qu'on n'eût pu l'attendre de lui. Rassemblant toutes les troupes dont il pouvait disposer, il marcha vers la frontière à la tête de sa garde. Mohammed, instruit de ce départ, qui laissait Cordoue dégarnie de troupes, marcha sur-le-champ vers cette ville par des chemins détournés, avec l'élite de ses cavaliers, et s'en empara par un hardi coup de main. Maître de la ville, il le fut bientôt de la personne du khalife, et du palais, d'où il pouvait régner en son nom, et prononça la destitution du hadjeb. Celui-ci, bientôt averti de ce qui se passait, se hâta d'accourir à Cordoue(1), et, se croyant sûr de l'attachement du peuple,

(1) Au dire de Murphy, ses troupes africaines l'abandonnèrent, avant son entrée dans Cordoue, pour se joindre à celles de son rival, et abd el Rahman, tombant entre les mains de quelques uns de ses ennemis, eut la tête tranchée par eux.

Suivant le même auteur, la populace de Cordoue, se soulevant contre Hischem et contre abd el Rahman à la fois, avait déposé le premier, et proclamé Mohammed khalife sous le nom d'*al Mohdi Billah;* mais j'ai préféré, sans hésiter, le récit de Conde, beaucoup plus détaillé.

il rentra dans la ville à la tête de sa cavalerie africaine avec une facilité qui l'aveugla sur le danger qu'il courait ; mais arrivé sur la place de l'Alcazar, il y rencontra les partisans de Mohammed et une foule immense, indécise encore entre les deux partis. Le combat s'engagea d'abord entre les troupes des deux rivaux ; mais les Africains, après un premier avantage, ayant été repoussés, la populace, entraînée par sa haine contre ces mercenaires étrangers, passa du côté des vainqueurs, et demanda à grands cris la tête du hadjeb. Abd el Rahman, après la plus héroïque résistance, se décida enfin à la retraite, qu'il opéra lentement, à travers les flots toujours croissants de la populace. Mais l'acharnement de ses ennemis croissait aussi avec leur triomphe, et, avant qu'il pût atteindre les portes de la ville, le hadjeb, entouré de toutes parts, tomba percé de coups au pouvoir de son ennemi, qui le fit crucifier sur-le-champ. C'est par cette mort humiliante que périt le fils d'al Mansour (18 février 1009), dans cette même ville où son père avait régné si long-temps, sans porter le nom de roi.

Abd el Rahman, cependant, n'était pas sans quelques vertus ; mais à peine fut-il tombé qu'on ne pensa plus qu'à ses vices : ses biens furent réunis au trésor public, sa mémoire flétrie du surnom dérisoire de *Sanchuelo* (petit Sancho), et ses amis, exposés à la haine du vainqueur, durent échapper par la fuite aux vengeances populaires ; les monuments même qui pouvaient rappeler sa mémoire, et le splendide palais d'Azzahira, bâti par al Mansour, furent détruits par la populace, enivrée de sa facile victoire (1).

(1) Murphy, p. 174.

Abd el Rahman avait régné quatre mois à peine, car nous ne mesurerons plus le temps par l'insignifiante durée du règne de Hischem. Mohammed, héritier du pouvoir de l'infortuné fils d'al Mansour, hérita aussi de toutes ses prétentions et de toutes ses fautes : après s'être emparé du titre de hadjeb, il signala son avénement en ordonnant l'expulsion de la garde africaine, mesure imprudente qui froissait, sans les écraser, ses plus redoutables ennemis. Mais déjà la populace, dans sa haine héréditaire pour ces étrangers, avait devancé la vengeance de Mohammed, et pillé les maisons des plus riches d'entre eux.

En même temps, les Alameris, qui s'étaient jusque là partagé le monopole du pouvoir, furent exclus de tous les emplois ; mais ce n'était point assez pour l'ambition de Mohammed, et la succession de Hischem se faisait attendre trop long-temps à son gré. Il commença par éloigner du pauvre captif tous ses familiers, tous ceux qui charmaient pour lui les ennuis de sa captivité; puis il répandit le bruit que le khalife était atteint d'une maladie grave, et, voyant le peu d'intérêt que le peuple prenait à ce souverain, dont il avait presque oublié le nom, il osa plus, il résolut d'attenter à sa vie. Un de ces êtres avilis qui, à Cordoue comme à Byzance, décidaient au sein de leur abaissement des destinées d'un grand empire, l'eunuque Wahda, Slave de naissance, jouissait d'un pouvoir illimité dans l'intérieur du palais; Mohammed ne pouvait se dispenser de le prendre pour complice; mais Wahda, fidèle au maître qu'il aimait, tout en le méprisant, engagea le hadjeb à se contenter de le tenir, loin de tous les regards, dans une étroite prison, et à répandre le bruit de sa mort, sans verser

un sang inutile. On fit périr secrètement un chrétien obscur, dont l'âge et les traits rappelaient ceux d'Hischem; on l'exposa sur un lit de parade, en apprenant à la fois au peuple la mort du khalife et la nomination de son successeur, et Mohammed fut proclamé khalife sous le nom d'*al Mohdi Billah* (*le Réconciliateur glorieux*), surnom qu'il n'était pas destiné à justifier (1009).

Restait à exécuter l'ordre donné pour expulser de Cordoue la garde africaine, milice redoutée autant que haïe, et peu disposée à se résigner patiemment à son exil. Une insurrection tramée par le chef de cette garde, Hischem al Raschid ben Souleyman, éclata tout d'un coup : l'alcazar fut entouré par les insurgés, qui demandaient à grands cris la tête de l'usurpateur; mais Mohammed, à la tête de sa garde andalouse, qu'une vieille haine animait contre les Africains, et soutenu par la populace, qui s'associait à cette haine, lutta pendant deux jours et une nuit contre les rebelles, et parvint à les chasser de la cité après une lutte sanglante. Le courageux Hischem tomba percé de coups en dirigeant leur retraite, et Mohammed fit jeter sa tête par dessus les murs de la ville, dans le camp des Africains.

Mais il restait à Hischem un vengeur : c'était son cousin Souleyman, aussi brave que lui, et que les Africains élurent aussitôt pour khalife de Cordoue, sous le nom d'*al Mostaïn Billah*. Souleyman, après d'inutiles efforts pour rentrer dans la ville, donna le premier aux enfants de l'Islam l'exemple funeste, et trop souvent suivi, d'appeler à son aide l'étranger : au prix de quelques forteresses de la frontière, il acheta l'alliance du comte Sancho de Castille, *roi des*

chrétiens, comme l'appellent les Arabes; et ce nom suffit pour attester la prépondérance que la Castille avait déjà prise parmi les monarchies chrétiennes, grâce à sa position avancée en face de l'ennemi, et au courage de ses comtes. Sancho accepta le marché, et, sous prétexte d'aller venger dans le sang musulman la mort de son père, tombé sous les coups d'al Mansour, il ne rougit pas de se mettre lui-même à la tête des mercenaires chrétiens qu'il vendait à Souleyman, et de marcher avec eux jusqu'à Cordoue.

Mohammed sortit de la ville à la tête d'une nombreuse armée, et rencontra l'ennemi près de *Gebel Quintos* ou *Cantos* (la montagne de Quintos), le 7 novembre 1009; mais c'en était trop pour les Andaloux d'avoir à faire face à la fois à l'impétueuse furie des cavaliers berbers et aux lourds bataillons de la cavalerie chrétienne : les haines de race et les haines de religion combattaient à la fois pour Souleyman; Mohammed fut complétement vaincu, et 20,000 Cordouans restèrent sur le champ de bataille (1). Mohammed se réfugia, avec les débris de son armée, à Tolède, dont son fils Obeidallah était wali. Grâce aux relations établies par celui-ci avec les chrétiens de l'Espagne orientale, Mohammed acheta à beaux deniers comptants 9,000 hommes de troupes aux comtes catalans Raymond de Barcelone et Ermengaud d'Urgel, qui acceptèrent ainsi, à la honte de l'Espagne chrétienne,

(1) Les chroniques de Pelayo et du moine de Silo, qui renferment en quelques lignes le long règne d'Alonzo V, ne parlent pas de cette bataille. Lucas de Tuy, Rodrigue de Tolède, les *Annales complut.* et le *Chron. Burgense* (de Burgos), racontent l'expédition de Sancho à Cordoue, que Rodrigue attribue son désir de venger son père. Lucas de Tuy avoue toutefois qu'il reçut de riches présents du roi barbare. Les *Ann. Toled. I* parlent seules de Souleyman : « E puso de su mano rey Zulema en el regno de Cordoba. »

le rôle ignoble de *Condottieri*, sans songer qu'en combattant dans les rangs des Arabes, ils s'exposaient à verser le sang de leurs frères de Castille.

L'eunuque Wahda avait acheté la faveur de son nouveau maître en lui ouvrant les portes de Cordoue; et Souleyman, après avoir tardé quelque temps à rentrer dans cette ville, dont le séjour n'était pas sans danger pour les enfants du Magreb, finit par s'y faire proclamer khalife; mais il fixa prudemment sa résidence à Azzahrat, hors des murs de la cité, et, maître, au moins de nom, de cet empire, qui s'étendait encore de Tortose à Lisbonne, il essaya de resserrer les liens de ce vaste faisceau, qui commençait à se dissoudre.

Mais une haine profonde couvait dans toute l'Espagne arabe contre ces farouches Africains, comme si elle eût pressenti en eux les futurs conquérants de la péninsule. Déjà de sanglantes réactions avaient eu lieu à Malaga et dans d'autres villes de l'Andalousie. Dans les rangs même de l'armée africaine, des rivalités menaçantes s'élevaient contre Souleyman et sa royauté de fraîche date. Merwan, son neveu, s'étant mis à la tête d'une conspiration, fomentée peut-être par les partisans de Mohammed. La trame fut découverte par le khalife nouveau, qui, avec autant de vigueur que de promptitude, fit trancher la tête à cinquante des principaux conjurés, et jeter Merwan en prison. Mais un ennemi non moins redoutable menaçait encore Souleyman : c'était la garde slave, héritière des prétentions et du pouvoir de la garde africaine. La haine de la populace, ne pouvant s'assouvir sur les Berbers victorieux, s'était tournée contre leurs auxiliaires chrétiens, odieux à ce titre à tout bon Mu-

sulman. Le chef des Slaves, Wahda, consultant à la fois son propre intérêt et les préventions populaires, conseilla à Souleyman de se défaire d'eux par un coup de main, et de se concilier ainsi l'affection des habitants de Cordoue : Souleyman se refusa à payer de ce prix le service que les chrétiens lui avaient rendu; mais il crut devoir se débarrasser autrement de ces alliés qui le compromettaient, et les renvoya comblés de dons et de promesses. Instruit enfin du secret de l'existence d'Hischem par Wahda, qui lui proposait de le rétablir sur le trône pour régner sous son nom, Souleyman s'y refusa également, jugeant avec raison les circonstances trop graves pour remettre les rênes de l'état en d'aussi faibles mains.

L'heure en effet approchait où cette précaire royauté berbère allait être remise en question. Mohammed, après avoir recruté, en échange de ses trésors, 9,000 de ces cavaliers chrétiens, bardés de fer, qui décidaient maintenant des destinées de l'Islam, les conduisait vers Cordoue avec 30,000 Musulmans, levés dans les provinces de Tolède, Valence et Murcie, qui lui étaient demeurées fidèles. Souleyman, à la tête de ses Africains et des milices de l'Algarve et de Merida, les rencontra à dix milles de Cordoue; mais ses troupes, inférieures en nombre, cédèrent, après une résistance obstinée, à celles de Mohammed. Toutefois, le comte Ermengaud d'Urgel, qui, en fidèle *Condottiere*, était venu conduire lui-même ses Catalans sur le champ de bataille, y resta avec trois des belliqueux évêques de la Catalogne qui avaient pris part à cette singulière croisade. Souleyman, n'osant rentrer dans Cordoue, se réfugia à Azzahrat avec les débris de son armée; mais les Africains une fois vain-

cus, il n'y avait plus sûreté pour eux sur le sol de l'Espagne : comme des bandits qui détruisent ce qu'ils ne peuvent pas emporter, les farouches Berbers, contre la volonté expresse de Souleyman, dévastèrent la splendide résidence bâtie par abd el Rahman, et pillèrent l'alcazar et la mosquée; l'œuvre de dévastation, laissée incomplète, fut achevée par les troupes de Mohammed et la populace de Cordoue. Souleyman effectua en toute hâte sa retraite vers Algesiras, dans le but de se retirer en Afrique. Cette sanglante bataille, dite d'*Achbat al Bakhar*, eut lieu le 21 juin de l'an 1010, surnommé l'*an des Franks*, à cause des chrétiens qui servaient dans l'armée de Mohammed.

Celui-ci, maître de Cordoue, se mit sans perdre un instant à la poursuite de Souleyman, après avoir confié au Slave Wahda, toujours fidèle au vainqueur, quel qu'il fût, la garde de Cordoue et le titre de hadjeb. Il atteignit les Africains sur les bords du Guadiaro, mais sans avoir réuni contre un ennemi au désespoir des forces suffisantes ; et Souleyman, retournant, comme le lion de son désert, contre ceux qui le poursuivaient, attaqua avec une irrésistible furie ses adversaires, fatigués d'une longue marche. Mohammed, vaincu, tourna bride vers Cordoue, dont il fit réparer à la hâte les fortifications, en forçant les habitants à y travailler. Le rusé Wahda, investi de toute sa confiance, régna dès lors en maître dans la ville, et distribua tous les emplois aux Slaves et aux Alameris, ses partisans. La haine du peuple, aussi mobile que ses affections, se tourna bientôt contre ses nouveaux maîtres. Wahda, envenimant encore ces haines, dont il devait recueillir le fruit, fit exiler de la ville tous les principaux scheiks et wazyrs qui lui

étaient opposés ; puis, semant partout ses trames ténébreuses, il parvint à faire croire au comte Raymond de Barcelone (1) que Mohammed songeait à se défaire de ses auxiliaires chrétiens, et lui persuada de s'éloigner avec eux, malgré toutes les instances de Mohammed.

Le malheureux Mohammed, luttant de son mieux contre la fortune qui l'abandonnait, implorait vainement l'appui des walis de Mérida et de la frontière : chacun, songeant à arracher pour sa part son lambeau de royauté, répondait par de froides excuses, ou faisait un crime à Mohammed de son alliance avec les chrétiens; déjà même la désertion se mettait dans ses troupes, et les principaux de la ville allaient chaque jour rejoindre les Africains. Dans cette situation désespérée, Mohammed, s'abandonnant aux perfides conseils de Wahda, son mauvais génie, se laissait obséder par lui de terreurs imaginaires, et se défiait même de ses plus fidèles serviteurs. Enfin Wahda, jugeant l'heure venue, imagina de tirer de sa prison le fantôme de khalife dont l'Espagne ne se souvenait plus, et de livrer cette idole impuissante aux respects des peuples, pour régner plus sûrement à l'abri de son nom. Le malheureux Hischem échangea encore une fois un cachot pour l'ombre du pouvoir, que Wahda, sous le titre de hadjeb, s'attribua en réalité. Le peuple, ému de pitié pour ce dernier rejeton d'une race qui lui fut si chère, salua de ses cris de joie la résurrection d'Hischem. Mohammed, abandonné de tous ses partisans, se cacha quelque temps dans l'Alcazar,

(1) Conde (t. 1, p. 572) nomme le comte Ermengaud; mais celui-ci ayant péri à la bataille d'Achbat, et Raymond ayant aussi assisté à cette bataille, j'ai cru devoir ici substituer son nom à celui de son frère.

se fiant à la fidélité des Slaves qui le gardaient ; mais ceux-ci le trahirent, et l'amenèrent aux pieds d'Hischem, qui, trop lâche pour pardonner, lui fit trancher la tête. Un wazyr la promena dans les rues en la portant au bout d'une lance, et pas un regret ne fut donné au malheureux Mohammed, pas un bras ne s'arma pour le défendre (1).

Ainsi l'Espagne musulmane s'était partagée en deux camps, celui des Berbers ou Africains, et celui des Arabes de pur sang. Hischem, croyant sans doute intimider le chef de l'armée africaine, lui avait envoyé la tête de son rival. Souleyman, instruit que le wali de Tolède, Obeïdallah, fils de Mohammed, armait pour soutenir son père, lui fit passer sa tête avec dix mille mitcales d'or, en l'engageant à se réunir à lui contre leur ennemi commun, et à marcher contre Cordoue, ce qu'Obeïdallah fit sans hésiter un instant.

Mais tous deux avaient affaire, dans l'eunuque Wahda, à un ennemi actif autant qu'habile. Laissant la garde de Cordoue à deux chefs slaves ses confidents, il s'achemina vers la frontière chrétienne, pour aller à son tour acheter des soldats aux rois chrétiens, à prix d'or ou de forteresses. Le comte Sancho de Castille, le plus puissant de tous ces *condottieri* couronnés, était déjà en marché avec Souleyman, qui promettait de lui livrer six places fortes ; mais Wahda, généreux aux dépens de son maître, en promit davantage ; et Sancho, exploitant sans vergogne

(1) Suivant Murphy, p. 116, qui ne parle pas de Wahda, ce fut Mohammed lui-même qui tira Hischem de sa prison pour régner sous le nom de son hadjeb ; mais la version de Conde est plus plausible.

le besoin que l'on avait de lui, se décida pour celui qui payait le mieux, « préférant d'ailleurs, ajouta-» t-il poliment, la cause du roi légitime Hischem à » celle du rebelle Souleyman. » Wahda, avec ses nouveaux alliés, marcha contre Tolède, abandonnée de son wali, et s'en empara sans coup férir, grâce à des intelligences qu'il s'y était ménagées.

Obeïdallah, instruit de la perte de sa capitale, se retourna contre Wahda; mais il semble que les chrétiens apportaient la victoire dans tous les rangs où ils combattaient, car Obeïdallah fut battu et poursuivi jusque sous les murs de Cordoue, où il fut fait prisonnier. Hischem le fit aussitôt décapiter, au grand scandale des dévots musulmans, qui rappelaient qu'il avait été pris en combattant contre des infidèles, et traitaient d'hérétiques le khalife et son hadjeb. Celui-ci, ne se souciant pas de heurter plus long-temps les préjugés du peuple, se hâta de congédier ses auxiliaires chrétiens, non sans les avoir largement récompensés, et paya, en le comblant d'honneurs et de richesses, les services de son hadjeb; quant aux Slaves et aux Alameris, il leur distribua des terres et des gouvernements dans l'Espagne orientale.

Mais la défaite et la mort d'Obeïdallah n'avaient pas délivré Hischem d'un ennemi bien autrement redoutable : c'était Souleyman, qui, à la tête de ses hordes africaines, ravageait sans pitié les campagnes de Cordoue. Wahda envoya contre lui deux chefs slaves, qui parvinrent à refouler les Africains vers les montagnes, au grand soulagement de Cordoue, où la disette commençait déjà à se faire sentir.

Mais la famine une fois bannie, la discorde n'en régna pas moins dans la capitale comme dans tous les

recoins de ce vaste empire, déchiré par tant d'ambitions rivales : les Slaves et les Alameris, en se partageant toutes les dignités de l'état, semaient la désaffection autour du trône d'Hischem; Souleyman, fomentant encore ces germes de discordes, écrivit aux walis de Sarragosse et de la frontière que, s'ils voulaient l'aider à délivrer Cordoue du joug des Slaves, il ferait de leurs gouvernements autant de souverainetés indépendantes : c'était payer des alliés plus cher encore que ne l'avait fait Wahda, et à ce prix il n'était pas un wali ni un alcade qui ne fût prêt à combattre sous les drapeaux de Souleyman. Les troupes affluèrent bientôt de toutes parts dans son armée. Wahda, alarmé de ces défections, eut recours à ses intrigues ordinaires, et fit signer à l'imbécile Hischem des lettres où il promettait à Ali ben Hamoud, wali de Ceuta et de Tanger, et à son frère al Khasim, wali d'Algesiras et de Malaga, de choisir l'un d'entre eux pour successeur au trône, s'ils voulaient secourir leur légitime souverain. Mais, les lettres une fois signées, Wahda jugea à propos de ne pas les expédier, et nous verrons tout à l'heure ce qu'il lui en coûta.

Cependant les Africains s'étaient rapprochés de Cordoue, et la guerre, la famine et la peste, désolaient cette triste cité. Le peuple, aigri par ses souffrances, en accusait ses maîtres; les principaux habitants s'échappaient de la ville, et Souleyman, au milieu de tant de désordre, n'eut pas de peine à y nouer des intelligences : Wahda lui-même, abandonnant Hischem avec la fortune, se retournait déjà vers Souleyman, et se préparait à acheter sa faveur par une défection nouvelle, « ce qui paraît impossible à

» croire », dit naïvement le chroniqueur arabe. Mais sa carrière d'intrigues touchait à sa fin : le khalife, averti de la trahison que méditait son loyal hadjeb, et ayant appris que les lettres signées par lui n'avaient pas été expédiées, se livra à un emportement de cette colère que les âmes faibles prennent pour de la force (1), et fit trancher la tête à Wahda, juste et tardif châtiment de toutes ses perfidies.

Wahda fut remplacé dans ses fonctions de hadjeb par Haïran, chef slave du parti des Alameris, et gouverneur d'Almeria. Le nouveau hadjeb, homme prudent autant que ferme, et qui eût sauvé l'empire si l'empire eût pu être sauvé, essaya vainement de calmer le mécontentement du peuple, aigri par la faim (2) et par les rigueurs d'Hischem, que la défiance rendait cruel même envers ses plus loyaux serviteurs. Souleyman, déjà maître d'Azzahrat, resserra encore le blocus de la ville; Haïran, avec une résolution digne d'une cause moins perdue, essaya vainement de rendre du courage à des soldats abattus et à une populace plus près de s'insurger que de se défendre. Tandis qu'à la tête de ses Slaves il repoussait les Africains qui attaquaient une porte, les mécontents assaillirent la garde du khalife, qui en défendait une autre. Celle-ci fut ouverte aux soldats de Souleyman, qui en peu d'instants furent maîtres de la ville; Haïran tomba percé de coups, avec un petit nombre de compagnons dévoués. Les Africains, libres enfin d'assouvir sur

(1) Rodrigue de Tolède (*Hist. Arabum*, p. 181), dont le récit naïf et souvent puéril, comme celui des historiens arabes qu'il a copiés, s'éloigne rarement de celui de Conde, veut à toute force faire un héros d'Hischem, après sa restauration : le fait m'a paru peu probable.

(2) Suivant Rodrigue, une mesure de pain (*summa panis*) s'y vendait 30 pièces d'or.

Cordoue les longues rancunes de leur exil, se vengèrent en l'inondant de sang : pendant trois jours entiers cette belle et opulente cité, la gloire de l'Islam, fut livrée au plus affreux pillage, et les chrétiens eux-mêmes ne l'eussent pas traitée avec plus de cruauté; les principaux chefs des Slaves et des Alameris furent déchirés en morceaux et traînés dans les rues de la ville, et leurs harems furent profanés par les vainqueurs, crime inexpiable aux yeux de tout loyal musulman, et qui rendit les Berbers plus odieux que toutes leurs cruautés.

Au milieu de ces affreux désordres, Souleyman se dirigea vers l'Alcazar, où le malheureux Hischem attendait ce qu'il plairait au sort de décider de lui. Ses esclaves, avec cette fidélité instinctive qui ennoblit même la servitude, se jetèrent aux pieds du vainqueur pour demander la vie de leur maître. Souleyman ne daigna pas leur répondre; « Mais depuis ce jour, dit » la chronique arabe, nul ne sut ce qu'il était advenu » d'Hischem : car il ne parut plus ni mort ni vivant, » et il ne laissa après lui d'autre succession que des » désastres et des guerres civiles (1) ».

Cependant le brave Haïran respirait encore, caché sous des monceaux de cadavres : à la faveur de la nuit il parvint à trouver un asyle dans la maison d'un de ses partisans, et y guérit de ses blessures. Nous le verrons bientôt jouer de nouveau un rôle dans ce drame sanglant, où la fortune change si souvent de parti.

Souleyman, maître du souverain pouvoir, l'em-

(1) Rodrigue prétend qu'Hischem s'échappa et passa en Afrique; mais il confond sans doute Hischem avec Haïran, dont il raconte aussi l'évasion miraculeuse.

ploya d'abord, comme Hischem, à se venger : il ôta aux Slaves et aux Alameris tous leurs emplois pour les donner à ses Africains. Mais, par une honteuse abdication des droits du khalifat, à laquelle Hischem lui-même n'était pas descendu, il paya les services des walis qui avaient embrassé son parti, en leur accordant le droit de souveraineté indépendante sur les provinces et les villes qu'ils gouvernaient : ainsi fut brisé par cette lâche condescendance le lien précaire qui unissait encore l'une à l'autre toutes les fractions de ce vaste empire. L'Espagne arabe, si long-temps condamnée sous la main ferme des Ommyades à l'unité qui répugnait à sa nature, ressaisit avec joie cette occasion d'obéir à ses instincts de morcellement.

A dater de cette ère funeste (1012), le khalifat de Cordoue n'exista plus même de nom, et les peuples, qu'aucun nom révéré ne groupait plus autour de lui, se partagèrent en fragments d'états sans consistance et sans lien, pas même celui d'une haine commune contre les chrétiens. Dans cet immense déchirement de l'empire ommyade, chaque wali, chaque alcade même voulut essayer ses chances de royauté dans l'étroite enceinte de la ville où il résidait ; les walis africains eux-mêmes, pressés de se faire payer leurs services, arrachèrent à leur ancien chef, en guise de solde, la sanction d'une indépendance dont le fait était trop bien établi pour qu'on pût leur en contester le droit. Unis au moins aux walis espagnols dans leur ferme volonté de ne pas obéir à un maître, ils découpèrent l'Espagne arabe en une foule de petites principautés, que nous verrons figurer tour à tour dans cette orageuse histoire : c'est ainsi que les ben al Aftas s'établirent à Badajoz, les ben Abed à Séville, les

ben Dylnoun à Tolède, les ben abou Amer à Valence, les ben Houd à Saragosse, Mougahid el Alameri à Denia, Badis à Grenade, Haroun à Xerez et al Barzeli à Carmona, à quelques lieues de la capitale même de l'empire.

Souleyman ne pouvait s'aveugler complétement sur le danger de constituer ainsi, sur les débris du khalifat, toutes ces souverainetés rivales de la sienne; mais il essaya du moins de pallier le mal qu'il ne pouvait guérir : il voulut, à l'imitation des souverains de l'Espagne chrétienne, créer une sorte de féodalité musulmane, en exigeant foi et hommage de chacun de ces petits souverains, ainsi que la promesse de marcher avec des troupes au secours de leur suzerain, chaque fois qu'ils y seraient appelés.

Mais il y a dans la constitution même de tout état musulman quelque chose qui répugne profondément aux deux idées sur lesquelles la féodalité s'est assise, c'est-à-dire au dévoûment personnel de l'homme envers l'homme, et à la hiérarchie dans l'obéissance. Les deux idées, au contraire, sur lesquelles repose l'Islam, c'est l'unité dans le commandement et l'égalité dans la servitude. La monarchie, suivant l'Islam, monarchie toute de droit divin, est quelque chose de trop simple et de trop absolu pour s'accommoder de ce partage de dépendance du vassal entre son suzerain direct et le suzerain suprême, ou le chef de l'état, et de cette position complexe d'un suzerain qui, vassal à son tour, ne commande d'un côté que pour obéir de l'autre : de là vient que, dans aucun des états soumis à la loi du Koran, le système féodal n'a jamais pu s'établir à ses divers degrés. Souleyman, en comptant sur la foi de ses nouveaux vassaux, demandait

donc à des Musulmans plus que ce qu'ils pouvaient lui donner, c'est-à-dire l'obéissance à un seul maître, et le respect pour cette espèce de légitimité brutale qui se manifeste par le succès, et n'a d'autre sanction que celle de la force.

Haïran, après s'être échappé de Cordoue, avait trouvé un asyle à *Auriola* (Orihuela, près Murcie). Aidé par des amis, fidèles à sa disgrâce, il parvint à rentrer de là dans Almeria, qu'il avait long-temps gouvernée. Le wali qu'y avait nommé Souleyman, après avoir soutenu dans l'Alcazar un siége de vingt jours, fut jeté à la mer avec ses fils; et Haïran, maître de cette belle cité, qui commande toute la plage de Malaga à Carthagène, et roi à aussi bon titre qu'aucun de ces roitelets qu'avait institués Souleyman, passa en Afrique pour chercher des alliés. Il s'adressa à l'édriside Ali ben Hamoud, wali de Ceuta, et à son frère, al Khasim ben Hamoud, gouverneur d'Algésiras, les mêmes dont le khalife Hischem avait imploré l'assistance dans les deux lettres supprimées par Wahda. Il parvint à exciter leur ambition, en leur montrant en perspective la succession d'Hischem, s'il n'existait plus, ou en réclamant leurs secours pour leur roi légitime, s'il vivait encore; et ce dernier motif ne fut pas celui qui excita le moins l'âme généreuse d'Ali. Les Alameris, tribu puissante, fière d'avoir donné le jour à l'illustre al Mansour, se rangèrent en foule sous les drapeaux du fils de Hamoud.

Souleyman, peu soucieux de se laisser enfermer dans Cordoue, où le joug africain n'était pas devenu plus populaire, laissa à son père al Hakem le soin de gouverner cette remuante cité, et marcha au devant de l'ennemi, qu'il rencontra près d'Almuñecar. Les

confédérés agissaient en apparence au nom du khalife Hischem ; mais ce drapeau usé ne pouvait pas rallier bien long-temps des prétentions et des intérêts aussi divers. Souleyman, en attendant que la discorde combattît pour lui, désirait éviter un engagement ; mais les habiles manœuvres de ses ennemis ne le lui permirent pas : la bataille eut lieu et fut sanglante, mais sans résultat décisif (1016).

Souleyman[1], peu confiant dans l'affection de sa capitale, voulut demander des renforts aux provinces de l'empire, et essayer la fidélité de ses vassaux de fraîche date ; mais les walis de l'Espagne orientale, appuyés sur l'alliance des chrétiens, s'excusèrent sous un prétexte ou sous l'autre; déjà même la défection s'était mise dans l'armée de Souleyman, et des bataillons entiers passaient du côté des Alameris.

L'Espagne musulmane cependant était en feu, et la lice était ouverte à toutes les ambitions. Le puissant wali de Denia, Mougahid, qui avait pris au sérieux sa royauté de dix lieues carrées, et songeait à l'agrandir, équipait vers cette époque une flotte redoutable et s'emparait des îles Baléares ; il poussa même, l'année suivante, ses courses jusque dans la Sardaigne, et s'y rendit maître de la plupart des places fortes ; mais il en fut à la fin chassé par les indigènes, et les débris de sa flotte, dispersés par la tempête, abordèrent à grand'peine sur la côte de l'Espagne. Pendant ce temps, al Mohaïti, qu'il avait laissé comme son lieutenant à Denia, mit à profit l'absence de Mougahid pour s'y faire déclarer émir indépendant ; mais Mougahid, à son retour, n'eut pas de peine à chasser son infidèle lieutenant, et à reprendre l'émirat qu'il avait perdu.

Tous les walis des provinces, et jusqu'aux simples gouverneurs de villes, avaient imité l'exemple du wali de Denia. Au milieu de cette sanglante anarchie, Souleyman ne pouvait pas attendre des secours bien actifs de ces rivaux que lui-même s'était donnés; c'était bien assez pour lui de ne pas les avoir pour ennemis. Ses adversaires, joignant pour le combattre l'intrigue à la violence, semaient la désaffection dans toutes les provinces, et invitaient les peuples à se soulever au nom du malheureux roi Hischem, ou à venger sa mort. La guerre continuait, sans autre résultat que de dévaster les riches campagnes qui en étaient le théâtre.

Enfin, un engagement plus sérieux eut lieu à *Talka* (Italica), près de Séville; et les Africains, malgré tout leur courage, durent céder à la supériorité du nombre. Ils opéraient leur retraite en bon ordre, lorsque la défection des Andaloux, qui combattaient dans leurs rangs, les livra sans défense aux coups de leurs ennemis. Souleyman et son frère, après une résistance héroïque, tombèrent couverts de blessures aux mains d'Ali, qui semble avoir été reconnu d'un commun accord pour le chef de l'expédition (juin 1016). Ali, après s'être emparé de Cordoue, que le vieux père de Souleyman n'osa pas défendre, fit conduire en sa présence le père et ses deux fils, à demi morts de leurs blessures. « Qu'as-tu fait d'Hischem, ton maître ? » demanda-t-il au vieillard. Celui-ci ayant répondu qu'il ignorait ce qu'Hischem était devenu, et qu'il était innocent de sa mort, Ali, tirant son épée, s'écria : « J'offre ces têtes en expiation à Hischem assassiné ! » Vainement Souleyman, s'abaissant à implorer de son ennemi la vie de son père

et de son frère, innocents tous deux, réclama la mort pour lui seul, puisqu'il l'avait seul méritée ; Ali fut inflexible, et, selon l'odieux usage de l'Orient, où le chef de l'état dispute souvent au bourreau son office, il exécuta lui-même l'arrêt qu'il venait de porter, et abattit de sa main ces trois têtes dévouées.

Le Slave Haïran, fidèle au rôle de désintéressement qu'il s'était imposé, fit proclamer khalife l'édriside Ali. On chercha partout Hischem dans la vaste enceinte de l'Alcazar, mais sans rencontrer trace ni de sa vie ni de sa mort, et une pâture nouvelle fut ainsi donnée aux superstitions du vulgaire.

Le règne de Souleyman, si l'on peut donner ce nom à une domination aussi contestée, avait duré six ans, et la majeure partie de l'Espagne arabe avait, de nom au moins, reconnu son autorité. Les historiens musulmans, tout en accusant sa cruauté, vantent son courage, sa science et son éloquence ; mais il était Africain, et, aux yeux des Arabes andaloux, c'était à peine assez de la mort pour expier un pareil crime.

Au milieu de ce drame sanglant, où les acteurs changent si souvent, on chercherait vainement à qui s'intéresser, si, sous ces luttes d'ambitions individuelles, ne se cachaient des querelles de races, bien autrement profondes. Bien qu'un édriside se fût assis sur le trône, l'Afrique, en réalité, avait été vaincue avec Souleyman ; mais Ali, eût-il même été issu de la race glorieuse des Ommyades, n'en aurait pas eu moins de peine à se faire obéir de l'Espagne musulmane : car, au milieu de ces brusques secousses, le lien de l'obéissance avait été brisé, et il était plus facile de faire un roi que de trouver des sujets pour lui obéir.

Le premier soin d'Ali fut d'écrire aux walis des

provinces pour invoquer leur fidélité, au nom encore populaire et saint du malheureux Hischem. Il eut soin de leur rappeler que les lettres supprimées par Wahda, espèce de testament politique d'Hischem, le désignaient comme successeur au trône, et il réclama à ce titre leur obéissance. Les walis, ou plutôt les émirs de Séville, de Tolède, de Mérida et de Saragosse, tout occupés de trôner dans leurs diminutifs de royaumes, ne daignèrent pas même lui répondre.

Mais les Alameris surtout causaient au khalife de sérieuses inquiétudes : Haïran, las de n'être que le premier sujet du roi qu'il avait fait, s'était constitué le chef de cette faction redoutable, et fatiguait le khalife de ses prétentions. La reconnaissance, en effet, ne pouvait pas être égale au bienfait, et Ali prit le parti d'exiler son importun créancier dans son gouvernement d'Almeria. Haïran obéit, mais en jurant de se venger. Bientôt tous les mécontents se groupèrent autour de lui. Le wali de Saragosse, al Mondhar ben Yahia, les alcades d'Arjona, de Jaen et de Baeza, et tous les walis émancipés ou qui brûlaient de l'être, saisirent ce prétexte de se liguer contre Ali, devenu leur ennemi par cela seul qu'il voulait leur dicter des lois ; puis, comme il fallait à cette ligue d'intérêts privés un drapeau d'intérêt général, on se proposa pour but ostensible de placer sur le trône un rejeton des Ommyades : car, au milieu de tant de malheurs, ce nom d'Ommyah, qui ne rappelait que des souvenirs de gloire et de prospérité, redevenait chaque jour plus populaire ; et le stupide Hischem, s'il eût pu sortir de son tombeau, eût encore réuni autour de lui l'Espagne tout entière.

Mais chacun des ambitieux qui se servaient de son

nom ne songeait en réalité qu'à bâtir sa propre indépendance sur les ruines du khalifat. Enfin, l'armée des confédérés s'approcha de Cordoue sans avoir encore choisi ce monarque légitime, drapeau vivant qui devait rallier toute la Péninsule. Mais Ali, dans une sortie heureuse, dispersa leur armée; et les confédérés, s'accusant les uns les autres d'un revers dont tous étaient coupables, s'en retournèrent dans leurs gouvernements. C'est alors que Haïran, spécialement poursuivi par la haine d'Ali, se décida, comme naguère Wahda, à faire un roi, puisqu'il ne lui était pas donné de l'être. Retiré avec les Slaves dans le pays de Jaen, il y fit reconnaître pour khalife, sous le nom de *al Morthady*, un des descendants les plus illustres de la race d'Ommyah, abd el Rahman, arrière-petit-fils d'abd el Rahman III, et wali de Jaen. Le nom seul d'un petit-fils d'abd el Rahman groupa autour de lui les fidèles Alameris, et toutes les populations de ces montagnes, si opiniâtres dans leurs amours comme dans leurs haines, accoururent lui prêter serment.

Ainsi l'Espagne arabe comptait en ce moment deux khalifes, sans parler des innombrables petites souverainetés qui pullulaient autour d'eux. Il ne manquait au nouveau khalife qu'une capitale : car Ali, centre du parti africain, occupait encore Cordoue, et n'était nullement disposé à la céder à son roi légitime. Celui-ci, digne d'ailleurs du trône, régnait pourtant en réalité, et toutes les mosquées du midi de l'Espagne retentissaient déjà de la *Chotba*, au nom d'abd el Rahman IV (1). Le titre de hadjeb appartenait de droit à Haïran, qui, avec le nom d'un Om-

(1) Conde appelle ce khalife abd el Rahman V, et ne s'aperçoit même point

myade, eut bientôt levé une armée et réuni autour de lui tous les walis et alcaldes de l'Andalousie, sauf le wali de Grenade, Sahib, de la tribu de Sanhaga, qui, en sa qualité d'Africain, resta fidèle à Ali.

Les armées des deux prétendants se rencontrèrent près de Baeza : la bataille fut sanglante, et se décida à la fin pour Ghilfeya, le général d'Ali. Haïran, gravement blessé, fut abandonné par ses troupes, qui le crurent mort ou prisonnier ; mais, préservé miraculeusement pour la seconde fois, il parvint à se rendre à Almeria, où tous les walis de l'Andalousie s'étaient réunis auprès d'abd el Rahman avec les débris de son armée ; et l'entrée d'Haïran dans cette ville, qui n'espérait plus le revoir, fut un véritable triomphe. Tout vaincu que fût le descendant des Ommyades, tel était le prestige du nom qu'il portait, que peu à peu l'Espagne presque entière se déclara pour lui. Tortose, Valence, Saragosse et Tarragone embrassèrent son parti, et les walis même qui avaient le mieux établi leur indépendance lui envoyèrent au moins leurs lettres de soumission.

Ali ben Hamoud, inquiet des progrès de son rival, n'avait plus guère d'autre appui que dans son allié Sahib, wali de Grenade, qui, de concert avec Ghilfeya, faisait au khalife abd el Rahman une guerre obstinée dans le pays de Jaen. Les troupes du khalife étaient nombreuses, mais il manquait aux défenseurs de sa cause l'unité, qui faisait la force de son adversaire.

Ali, voulant joindre ses propres efforts à ceux de ses partisans, s'empara d'Almeria par un coup de main

qu'il n'y a pas encore eu d'abd el Rahman IV, car le malheureux fils d'al Mansour ne porta que le titre de hadjeb.

heureux. Le brave Haïran, couvert de blessures, fut traîné devant l'édriside, qui souilla sa victoire en tranchant la tête à son ennemi de sa propre main. Ali s'en retourna ensuite à Cordoue; mais il y retrouva, malgré ses succès, la désaffection et l'esprit de révolte, et la cause du souverain légitime, appuyée par toute la noblesse de l'Andalousie, faisait chaque jour des progrès à Cordoue comme dans le reste de l'Espagne. Pendant les huit premiers mois de sa domination, Ali s'était efforcé, avec une louable énergie, de réprimer la licence de la population et celle des troupes africaines; mais, aigri par l'opposition qu'il rencontrait, il lâcha la bride aux passions de cette soldatesque indomptée; il la laissa dévaster impunément les palais des chefs les plus illustres, et de tous ceux qu'on soupçonnait de pencher pour abd el Rahman; les plus beaux édifices de Cordoue furent ainsi ruinés en pleine paix, comme par la main d'un vainqueur irrité (1). Mais la haine du peuple, qu'on ne brave pas long-temps impunément, atteignit enfin Ali; et, au moment où il préparait une nouvelle expédition, il fut assassiné dans son bain par trois Esclavons (1018). Malgré les torts qui flétrirent la fin de son règne, l'histoire rend hommage à sa piété et à sa justice rigide. Il n'était âgé que de quarante ans, et en avait régné près de deux.

Le parti du monarque défunt était encore puissant dans Cordoue, puisque les chefs de sa garde proclamèrent sans opposition son frère aîné, al Khasim ben Hamoud, émir d'Algésiras. Absent de Cordoue, le

(1) Ces détails sur l'administration d'Ali ne se trouvent que dans Murphy, p. 118.

nouveau souverain y accourut en toute hâte. Son premier soin fut de venger la mort de son frère, et les tortures arrachèrent aux meurtriers l'aveu qu'ils y avaient été poussés par les Alameris et les ennemis d'Ali. Al Khasim se servit de ce prétexte pour répandre la terreur dans Cordoue, et faire périr dans les supplices tous ceux qui lui étaient suspects. Les premières familles de la capitale furent atteintes par sa vengeance, et tous les proscrits qui purent y échapper allèrent grossir l'armée du khalife. Vers la même époque, l'allié des Edrisides, le wali de Grenade, se fit battre par les partisans des Ommyades, et la fortune sembla se déclarer contre le nouveau monarque de Cordoue, déjà odieux à tous ses sujets après quelques jours de règne.

Mais ses plus dangereux ennemis étaient au sein de sa propre famille. Yahia, le fils d'Ali, se trouvait à Ceuta, qu'il gouvernait lors de la mort de son père. Gagné de vitesse par son oncle al Khasim, qui s'empara de ce trône à peine vacant, Yahia ne renonça pas à ses droits, et en appela aux Berbers, qui se déclarèrent pour lui. Il passa aussitôt en Andalousie avec une armée, car les champions ne manquent jamais dans ce duel éternel entre l'Espagne et l'Afrique. A ses fidèles Berbers Yahia joignit des auxiliaires plus sauvages encore : c'étaient les noirs habitants du désert de Sous, qui s'étend au sud-ouest de l'Atlas, race féroce et aguerrie qui n'avait pas encore foulé le sol de l'Espagne, et qui brûlait de partager cette riche proie avec les Berbers.

Al Khasim vit avec effroi l'orage prêt à fondre sur lui ; mais il lui tint tête en homme de cœur. S'avançant à la tête d'une armée jusque près de Malaga, dont

son neveu venait de s'emparer, il lui livra plusieurs combats, où la fortune fut toujours partagée. Mais apprenant que son armée des Alpujarras avait été battue de nouveau par les lieutenants d'abd el Rahman, al Khasim représenta à son neveu que le parti africain s'affaiblissait par cette guerre impie, et qu'il valait mieux réunir toutes leurs forces contre l'ennemi de leur race, et partager l'empire au lieu de le livrer à leur compétiteur. Yahia y consentit avec une bonne foi apparente, et Cordoue lui échut dans le partage, tandis qu'al Khasim gardait pour lui Séville, Algésiras et Malaga, et se chargeait en outre de la guerre contre le khalife (1).

Mais pendant qu'al Khasim s'éloignait imprudemment, pour aller à Ceuta déposer dans la mosquée le corps de son frère, Yahia entrait à Cordoue, à la tête de sa redoutable escorte de nègres et de Berbers. Confirmé dans ses projets d'usurpation par la haine qu'al Khasim avait laissée après lui, Yahia n'hésita pas à rompre la foi jurée et à se faire proclamer seul souverain sous le nom d'*al Moateli*. La mobile populace de Cordoue, oubliant sa haine contre les Africains, salua de ses stupides acclamations le maître que ceux-ci lui donnaient, et Yahia fit déclarer déchu du trône son oncle al Khasim.

La guerre cependant continuait entre le wali de Grenade et les partisans du khalife ommyade; mais le premier, resserré dans les montagnes, osait à peine les quitter pour faire quelques excursions dans la val-

(1) Le récit de cette guerre, que j'abrége, est beaucoup plus obscur et plus compliqué dans Murphy; mais il s'accorde dans l'ensemble avec celui de Conde: seulement Murphy prétend qu'avant le pacte conclu entre les deux rivaux, Yahia s'était emparé de Cordoue.

lée. Le courageux khalife, pressé de conquérir son trône à la pointe de l'épée, aurait bien voulu marcher sur Cordoue, au lieu de dépenser ses forces dans une guerre sans gloire; mais les Alameris, ses plus dévoués partisans, voulaient d'abord en finir avec le wali de Grenade et le général édriside Ghilfeya, qui dévastaient leurs domaines en Andalousie, et abd el Rahman fut forcé de recevoir la loi de son parti, quand il aurait dû la dicter.

Sur ces entrefaites, al Khasim, à son retour de Ceuta, apprenait la trahison de Yahia, et jurait de s'en venger. Il réunit les milices d'Algésiras et de Malaga, et se mit en marche vers Cordoue, après avoir écrit à Sahib et à Ghilfeya de venir l'y rejoindre. Yahia, privé de l'élite de ses troupes, qu'il avait envoyée renforcer l'armée de Ghilfeya, et abandonné à lui-même au milieu de cette redoutable cité de Cordoue, où grondait une éternelle émeute, ne crut pas prudent d'y attendre son rival. Il s'échappa donc avec sa garde africaine, et se rendit, par des chemins détournés, à Algésiras, où il se fortifia, en attendant les secours qu'il faisait demander en Afrique.

Al Khasim, victorieux sans avoir combattu, entra dans Cordoue; mais aucun des habitants notables ne vint à sa rencontre, aucune acclamation n'y salua son entrée. Condamné, par la terreur même qu'il inspirait, à des cruautés nouvelles, al Khasim poursuivit de sa vengeance les partisans de son neveu, et les proscriptions désolèrent encore une fois cette triste cité. Le désespoir enfin rendit du cœur à ses victimes, et des conspirations se tramèrent, au moment même où al Khasim se dépouillait de ses meilleures troupes pour les envoyer contre le khalife ommyade. Au milieu

de la nuit l'Alcazar fut tout à coup assailli par une troupe nombreuse ; la garde d'al Khasim se défendit avec courage pendant toute la nuit ; mais les révoltés, maîtres de la ville, établirent devant l'Alcazar un siége en règle, qui ne dura pas moins de cinquante jours. Al Khasim, voyant ses vivres épuisés, chercha son salut dans une sortie désespérée ; mais ses troupes furent taillées en pièces ; lui-même ne dut la vie qu'à la pitié de quelques uns de ses ennemis, qui le dérobèrent à la mort, et le firent échapper pendant la nuit, pour aller chercher un asyle auprès du wali de Xérès. Mais Yahia se fit livrer par ce wali le malheureux al Khasim, et le retint en prison pendant le reste de sa vie.

Cordoue, lasse du joug des Africains, se préparait à recevoir dans ses murs le descendant des Ommyades, lorsque arriva la triste nouvelle de la mort d'ab el Rahman IV (1). Ce jeune roi, dont les brillantes qualités promettaient à l'Espagne un plus heureux avenir, venait de remporter sur les généraux d'al Khasim une victoire long-temps disputée, lorsqu'une flèche, « lancée par le destin ennemi des Ommyades », vint mettre fin à son règne et aux espérances de l'Espagne (1023). Un deuil trop légitime se répandit sur cette vaste cité, qui, à peine échappée aux horreurs de la guerre civile, se voyait livrée de nouveau aux sanglantes rivalités des prétendants au trône. Cependant les partisans des Ommyades, et à leur tête la

(1) Je ne relèverai pas toutes les différences, souvent assez graves, qui se trouvent entre le récit de Conde et ceux de Rodrigue de Tolède et de Murphy ; mais la version de Conde porte ici un caractère de clarté et de certitude qui ne lui est pas habituel, et je l'ai préférée aux incomplets abrégés des deux autres, dans toute cette histoire du déclin de l'empire arabe.

puissante tribu des Alameris, ne dépensaient pas leur temps en stériles regrets. Pour rallier encore les populations indécises, on se hâta d'appeler au trône abd el Rahman V ben Hischem, frère du malheureux khalife Mohammed *al Mohdi Billah*, et arrière-petit-fils du grand abd el Rahman III.

Le nouveau khalife, qui prit le surnom d'*al Mostadir Billah*, était âgé de vingt-trois ans; sa figure heureuse et son esprit cultivé prévenaient en sa faveur le peuple qu'il allait gouverner : aussi fut-il reconnu sans opposition par Cordoue et par toutes les villes de son district. Mais ces étroites limites, qui renfermaient maintenant l'empire des Ommyades, ne suffisaient pas à l'ambition du jeune khalife : il se hâta d'écrire aux walis de ses ci-devant provinces pour réclamer une obéissance que ceux-ci n'avaient guère envie de lui accorder. Entraîné par un zèle imprudent de réforme, il essaya de réprimer la licence de sa garde d'Africains, d'Andaloux et de Slaves. Mais les Césars, qui dans Rome avilie achetaient l'empire aux prétoriens, ne songeaient pas à les réformer. Abd el Rahman, en ôtant à cette garde privilegiée les droits dont elle abusait, la froissa dans son orgueil; et les Zénètes d'Afrique, les plus turbulents de tous ces prétoriens de Cordoue, préludèrent à l'insurrection par de grossières railleries, en affirmant que leur nouveau chef était plutôt fait pour être abbé d'une congrégation de moines dans le désert que khalife de Cordoue. Un cousin d'abd el Rahman V, nommé Mohammed, sut fomenter avec art ces semences de trouble, et la révolte éclata tout d'un coup. Abd el Rahman, assiégé dans son Alcazar, et réveillé en sursaut par les meurtriers, leur vendit chèremen

sa vie, et tomba enfin sous leurs coups, après un règne de quarante-sept jours, qui méritait une moins triste fin (1).

Les conjurés, brandissant leurs épées, teintes du sang d'un Ommyade, se répandirent dans la ville en proclamant à grands cris Mohammed, au milieu de la stupeur et de l'effroi de cette immense population, qui voyait, sans songer même à s'y opposer, une poignée de mercenaires disposer de son sort. Mohammed, élu khalife, crut devoir suivre, pour se maintenir sur le trône, une conduite tout opposée à celle qui avait coûté à abd el Rahman la couronne et la vie. Il répandit à pleines mains, pour s'acheter les vénales amours de la populace, les trésors du khalifat, et paya par de folles prodigalités l'appui de cette garde africaine qui l'avait assis sur le trône : aux soldats des armes précieuses et de splendides festins, aux chefs de riches gouvernements, à tous la licence et l'impunité, et Mohammed crut la couronne à jamais affermie sur sa tête. Parmi tous les khalifes ses aïeux, celui qu'il semblait avoir choisi pour modèle était l'imbécile Hischem. Enfermé dans ses jardins d'Azzahrat, qu'il avait fait réparer, sa vie s'écoulait dans des fêtes continuelles, et les affaires de l'état réclamaient en vain son attention ; les walis, souverains absolus dans leurs gouvernements, refusaient au nouveau khalife leur obéissance et les impôts de leurs provinces. Les caisses de l'état étaient vides, et les percepteurs des revenus publics écrasaient l'Andalousie d'exactions toujours croissantes, pour lui faire acquitter à elle seule les charges d'un grand empire.

(1) « Princeps insignis moribus et litteris clarus », dit Casiri, t. II, p. 114.

Mohammed, entouré, suivant les traditions de sa race, de poëtes et de beaux esprits, n'entendait pas, derrière les épaisses murailles de son Alcazar, les plaintes du peuple opprimé. Les soldats, en voyant tarir la source où on les avait habitués à puiser, accusaient l'avarice du khalife, et le peuple, à plus juste titre, accusait son avidité. Et cependant Mohammed n'était pas sans vertus; mais l'enivrement du pouvoir ôtait à cette âme faible jusqu'au sentiment du danger de sa position. Bientôt la révolte éclata à la fois dans les rangs de sa garde, et au sein de la populace, toujours avide de nouveautés; des groupes menaçants se formèrent autour des demeures des principaux wazyrs, et demandèrent d'abord leurs têtes et bientôt celles du khalife et de ses ministres. Mohammed, réveillé de son long sommeil, comprit enfin toute l'imminence du danger; mais il était trop tard pour se défendre; quelques amis fidèles l'aidèrent du moins à se dérober à la fureur du peuple, et il quitta de nuit avec sa famille et quelques cavaliers africains cette splendide demeure d'Azzahrat, qui l'avait reçu comme hôte plutôt que comme roi; l'escorte même qui l'accompagnait l'abandonna dans le chemin, et il fut trop heureux de trouver un asyle à Uclès, dont l'alcade ouvrit les portes à son maître malheureux. Mais, au sein même de cette loyale hospitalité, la haine de ses ennemis le poursuivit encore, et il mourut empoisonné, après un règne de dix-sept mois, sans laisser de successeur (1025).

De tous ceux qui pouvaient prétendre à cette couronne, si lourde aux fronts qui la portaient, le plus puissant était l'ancien rival et le neveu d'al Khasim, Yahia ben Ali, émir de Malaga, d'Algesiras, Ceuta et

Tanger, et qui, l'on s'en souvient, s'était déjà assis quelques instants sur ce trône vacillant du khalifat. L'anarchie la plus affreuse désolait Cordoue, où régnait, au lieu de khalife, une soldatesque effrénée. Le renom de justice et de modération de l'émir de Malaga attira vers lui les regards : Cordoue soupirait après un maître, après un pouvoir quel qu'il fût, mais un pouvoir régulier et ferme, qui la sauvât de cette brutale anarchie. L'ambition des amis de Yahia excita la sienne, et il se mit en marche vers Cordoue, où il entra au milieu des acclamations publiques; sa première pause fut à la grande mosquée, pour rendre grâce au Dieu de l'Islam de cette pacifique occupation, et le premier acte de son règne fut d'écrire aux walis des provinces par réclamer leur soumission ; mais ceux-ci, pendant ce long interrègne qui durait, à vrai dire, depuis la mort du fils aîné d'al Mansour, avaient désappris l'obéissance, et les prétextes ne leur manquèrent pas pour la refuser; le wali de Séville protesta même hautement qu'il ne reconnaissait Yahia que pour un usurpateur, et Yahia irrité déclara sur-le-champ la guerre au wali rebelle.

Ainsi la guerre civile était le début et comme l'inauguration nécessaire de chaque règne; de la vieille autorité du khalifat il ne lui restait plus que des prétentions impuissantes, qu'il était à la fois et dangereux de faire valoir et honteux d'abandonner : le wali de Séville était alors Mohammed ben Abed el Lahmi, naguère khadi de cette ville, dont il avait fait un royaume, quand le trône d'al Khasim avait croulé dans Cordoue. Mohammed, informé de l'approche de Yahia, sortit à sa rencontre avec les milices de Séville et de Carmona, et étant parvenu à attirer dans

une embuscade, par une feinte retraite, l'armée de son ennemi, il la tailla en pièces. Yahia, au plus épais de la mêlée, tomba percé d'une lance qui le cloua à la selle de son cheval (1026), et sa tête fut envoyée à Séville comme un trophée de victoire : ainsi périt le dernier des khalifes édrisides, dont les talents et les vertus promettaient au moins à l'Espagne quelques jours de bonheur. Son frère Edris régna encore quelque temps comme émir de Malaga, et s'y fit chérir par sa douceur, son amour pour les lettres, et sa libéralité envers les pauvres, auxquels il distribuait 500 pièces d'or chaque vendredi, après le service divin ; mais ses vertus ne le préservèrent pas du destin funeste réservé à sa race, dépossédée tour à tour des trônes de l'Espagne et du Magreb, et il mourut bientôt assassiné par Mouza, son parent et son premier ministre, à l'instigation de l'émir de Grenade Sahib al Mansour de Sanhaga.

Mohammed, assez prudent pour ne pas prétendre aux dangereux honneurs du khalifat, s'en retourna à Séville, sans pousser plus loin sa victoire : Cordoue, libre encore une fois de se choisir un maître, élut pour khalife, d'après les conseils du sage wazyr Gehwar, Hischem ben Mohammed, autre arrière-petit-fils du grand abd el Rahman III, et frère aîné d'abd el Rahman IV. Les Alameris, fidèles au nom des Ommyades, appuyèrent l'élection d'Hischem III, malgré ce nom de funeste augure, et le peuple le salua de ces cris de joie dont il accueillait tout changement de maître.

La vie d'Hischem, jusque là bien différente de celle de son homonyme, s'était écoulée au sein de la retraite et de l'étude dans un château de la fron-

tière. Lorsqu'on vint lui annoncer la libre décision du divan et du peuple qui l'appelait au trône, il refusa d'abord ce lourd fardeau : il fallut de longues instances, renouvelées pendant plusieurs jours, pour le décider à échanger ses studieux loisirs pour les anxiétés et les périls de cette précaire royauté; mais à peine l'eut-il acceptée, que, redoutant le séjour de cette turbulente capitale qui n'avait pas encore vu son roi, il différa son départ pour Cordoue, et resta sur la frontière, afin d'inaugurer son règne par quelques victoires sur les chrétiens.

Mais le temps était passé où un khalife, en poussant le cri d'*al gihed*, ralliait autour de lui toute l'Espagne musulmane. Le peuple de Cordoue, au lieu d'accourir près d'Hischem, sur ce champ de bataille où il lui donnait rendez-vous, murmurait de son absence, et attendait une victoire pour croire à sa royauté; mais la victoire ne vint pas. Pendant près de trois ans ce jeune prince vécut, au milieu des camps, de cette dure vie des *Rahbit* ou gardiens de la frontière, sorte de moines armés, dont la vie, au lieu d'être une prière, était un combat perpétuel (1); partageant leurs privations, leurs fatigues, leurs dangers, il semblait avoir fait vœu de gagner la couronne avant d'en ceindre sa tête. Mais les jours d'al Mansour étaient passés, et le rôle d'agresseurs n'allait plus aux Musulmans depuis la funeste bataille de Calat-Añosor; trop heureux encore que la chrétienté espagnole, livrée aux mêmes discordes qu'eux, ne fût pas en état de tenter de plus hardies entreprises, toute leur ambi-

(1) Voyez t. III, p. 280, ce que j'ai dit de cette institution.

tion maintenant devait se borner à défendre leurs frontières, sans cesse entamées par l'invasion chrétienne.

Rappelé à Cordoue par les murmures du peuple, et l'indépendance toujours croissante des walis, qui avaient cessé de garder même une ombre de soumission, Hischem dut enfin quitter la frontière sans avoir remporté aucun avantage signalé. Il rentra à Cordoue en 1029, au milieu des témoignages sincères, mais passagers, de la joie publique, pour y trouver une autorité contestée, un trésor vide et un trône entouré d'écueils. Cependant sa douceur, son soin attentif des intérêts de l'état, et ses vertus à la fois publiques et privées, finirent par rétablir le calme dans cette inquiète cité. Dévouant toutes ses pensées aux soins de l'administration, on le voyait sans cesse visiter les hospices, les tribunaux, les mosquées, les colléges; les pauvres et les malades bénissaient son nom, et la race indocile des Cordovans courbait le cou sous un joug ferme et doux à la fois. Mais si la soumission régnait dans les murs de Cordoue, l'empire de son nouveau khalife ne s'étendait guère au delà du bassin du Guadalquivir; les walis des provinces, qui se croyaient, chacun dans sa capitale, rois à aussi bon droit qu'Hischem, lui refusaient les contributions qui devaient témoigner de leur dépendance. En vain Hischem essaya-t-il, en leur écrivant, de réveiller encore les vieilles traditions de la *guerre sainte*, et de leur persuader de s'unir à lui pour ravir aux chrétiens leurs récentes conquêtes: les walis, sans méconnaître la suprématie du khalifat, n'opposaient à ses instances que de vains prétextes, ou une force d'inertie plus invincible encore.

Hischem, las d'employer la douceur, voulut essayer la force, et arma contre quelques uns des walis rebelles : celui des Algarves, le plus faible sans doute, fut bientôt soumis, et plusieurs des villes qui avaient obéi à l'Édriside Yahia furent réduites à l'obéissance; mais ces conquêtes même ne servirent qu'à tenter la fidélité d'un des lieutenants d'Hischem, Abdelaziz el Bekroui, qui s'empara pour son compte de Gesirah-Saltis, à l'embouchure du *Rio Tinto*, et s'y fit reconnaître pour roi. L'Africain al Mansour ben Zeïri de Sanhaga avait également proclamé son indépendance à Grenade, et régnait à la fois en Afrique et dans le bassin du Xenil; il s'était en outre emparé de Malaga par la trahison du wazyr Mouza, qui lui avait vendu la vie du malheureux Edris. Denia appartenait au puissant émir Mougahid; dans le bassin même du Guadalquivir, Carmona, Séville et Sidonia, avaient cessé de relever d'Hischem. Les provinces plus lointaines, comme Sarragosse, Badajoz, Tolède et Mérida, étaient depuis long-temps indépendantes de fait et de droit. Telle était l'ombre de royauté qui restait au malheureux Hischem, et que la révolte vint lui disputer encore.

Las d'essayer sans succès la fortune des armes contre les rebelles, Hischem s'était vu réduit à traiter avec eux pour finir à tout prix cette guerre, qui épuisait les ressources d'un état au bord de sa ruine. Mais le peuple de Cordoue, également incapable de se résigner à son abaissement ou de s'en relever, accusa le khalife du malheur de ses armes, de l'insubordination des walis et de la licence effrénée des troupes. Cette race dégénérée, qui, comme le disait Hischem lui-même, « ne savait plus ni obéir ni commander, »

passa bientôt du mécontentement à la révolte. Hischem, contre la pente naturelle de son caractère, voulut essayer de la sévérité. Aben Bath, son premier ministre, tenta de réprimer par la force ces premiers symptômes d'insurrection; mais il périt dans une émeute, et cette fin sanglante en présageait une pareille à son maître.

Le wazyr Gehwar, déguisant sous un feint dévoûment ses projets ambitieux, persuada enfin au khalife de quitter le séjour de cette ville rebelle pour chercher à Azzahrat une retraite plus sûre. Hischem, soutenu par la conscience du bien qu'il voulait à son peuple, refusa long-temps de croire au danger. Mais enfin une révolte terrible, qui servait trop bien les projets de Gehwar pour qu'on ne le soupçonne pas de l'avoir au moins encouragée, éclata pendant la nuit; une populace furieuse parcourut les rues en demandant à grands cris la déposition d'Hischem et son départ de Cordoue : car il semble qu'un reste de pudeur ait empêché ce peuple égaré de menacer la vie de son vertueux monarque. Hischem, qui n'avait accepté le trône qu'à regret, le quitta avec joie, convaincu par une triste expérience qu'il vient un degré de corruption dans les états où il n'y a plus ni bien à faire, ni mal même à empêcher. Sa réponse à Gehwar, qui vint lui annoncer le premier la fatale nouvelle et lui conseiller de fuir, fut : « Béni soit Dieu qui le veut ainsi! » et, sans exprimer un regret, il sortit de l'Alcazar, en emmenant avec lui sa famille et quelques cavaliers de sa garde (1031). Plusieurs nobles chevaliers de Cordoue partagèrent volontairement l'exil de leur souverain. Il se retira d'abord dans la forteresse d'Hisn Abou Schérif, qu'il avait fait élever près de Cordoue; mais l'émir de Sarragosse, Souleyman ben Houd, lui

ayant offert un asyle dans ses états, il l'accepta, et passa le reste de ses jours dans une douce et studieuse retraite, près de Lérida. Il y mourut en 1037, après avoir régné quatre ans et quelques mois, et la race des Ommyades disparut avec lui de la scène, après l'avoir occupée avec éclat pendant 276 ans.

Le prestige de ce nom d'Ommyade, naguère si puissant sur l'Espagne, était disparu : car, peu de temps après la déposition d'Hischem III, un dernier rejeton de cette royale famille, malgré tant de sanglants exemples de l'instabilité du trône, osa y faire valoir ses droits. Les membres du divan, qui, pendant ces époques de désordre, semblent disposer de la couronne, de moitié avec l'insurrection, eurent pitié de cette folle ambition de jeune homme ; ils lui représentèrent les incertitudes et la durée précaire de ce pouvoir auquel il osait prétendre. « La fortune, » lui dirent-ils, a tourné le dos à la race des Ommya- » des ; ne jouez donc à ce jeu si chanceux ni votre vie » ni le nom que vous portez, et ne vous précipitez » pas dans l'abyme où l'état va périr ! — Peu importe, » reprit l'ambitieux, pourvu que je règne un jour ! » Reconnaissez-moi pour roi aujourd'hui, et que je » meure demain, si ainsi le veut mon étoile ennemie ! » Mais ce vœu imprudent ne fut pas exaucé, et l'histoire ne parle plus de ce jeune insensé, qui n'a pas même su lui laisser son nom. « Et ainsi passa, ajoute la » chronique, la gloire et la fortune des Ommyades, » comme si elles n'avaient jamais été. Heureux qui a » fait de bonnes œuvres, et loué soit celui-là seul dont » le règne ne finira pas ! »

CHAPITRE II.

VASCONS ET NAVARRE.

Préoccupé du désir de donner à l'histoire d'Espagne l'unité qui lui manque, nous avons suivi jusqu'ici, sans nous laisser entraîner hors de notre route, les deux divisions naturelles de notre sujet, et comme les deux grands courants historiques de faits qui le traversent. Mais, pour étudier dans leur marche parallèle les annales des deux religions et des deux peuples, nous avons dû laisser de côté tous les appendices. C'est ainsi que nous avons renoncé, non sans regret, à raconter à sa date l'enfantement laborieux de la royauté de Navarre sur ce sol de la Vasconie, vierge de toute conquête étrangère. Mais ajourner une obligation ne dispense pas de la remplir. Une des nécessités de la tâche difficile que nous nous sommes imposée, c'est de revenir à chaque instant sur nos pas, pour achever dans ses détails l'œuvre que nous cherchons d'abord à embrasser dans son ensemble. Ainsi l'unité, qui, à dater de la chute des Ommyades, nous échappe dans l'Espagne arabe,

fait également défaut dans l'Espagne chrétienne. La Navarre vers la fin du IX[e] siècle, l'Aragon vers le tiers du XI[e], se séparent définitivement de la souche-mère de Léon, pour ne plus s'y réunir que vers le commencement du XVI[e]. Mais, quelque pénible que soit pour l'historien ce morcellement continuel où se distrait l'attention, il faut savoir accepter, même avec ses défauts, ce vaste et beau sujet, en réclamant du lecteur, non pas son indulgence seulement, mais quelque chose du patient courage dont l'écrivain lui-même a besoin de s'armer.

Sous la royauté gothique, comme sous celle de Léon, nous avons partout rencontré cette race indomptée des Vascons, qui, fière de conserver l'antique dépôt de la langue et de la nationalité ibériques, fatigue de ses révoltes les monarques goths ou léonais. La dépendance toute nominale que ces deux royautés parviennent à imposer à la Vasconie prouve plutôt l'importance que la stabilité de cette possession: car c'est à peine si dans le cours de quatre siècles on trouvera trente années de suite où une insurrection ne vienne protester contre la conquête, et l'empêcher de prendre prescription sur le sol de la Vasconie.

Issus de la famille celtique, les Vascons semblent, par un étrange contraste, réunir à la fois en eux la mobilité des *Gaels* ou Gaulois, leurs frères (1), et la ténacité ibérique. Geôliers des Pyrénées, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ils semblent avoir compris de bonne heure l'importance de leur position et la puissance dont elle les arme. Séparés de la famille espagnole comme de la famille gallique par leur lan-

(1) Voyez la note 2, t. I, p. 23.

gue (1), par leurs mœurs et par leur tenace nationalité. Jetés sur les deux versants des Pyrénées, comme l'avalanche toujours prête à rouler dans la plaine, ils constituent, à l'heure même où nous écrivons ces lignes, une nation à part dans la nation espagnole; nation étrangère tout au moins quand elle n'est pas hostile; qui a sa langue, ses lois, ses franchises, sa frontière ouverte et son commerce libre en face des douanes et des prétentions impuissantes de la monarchie centrale, qu'elle semble défier du haut de ses monts.

Les limites de l'ancienne Vasconie, plus vastes que celles de la Navarre actuelle, s'étendaient, vers l'est, le long des Pyrénées jusqu'à la vallée de Jaca et au cours de l'Arve ou Gallego; au sud jusqu'à l'Ebre, qu'elles passaient vers Calahorra pour arriver au mont Caunus (*Moncayo*); à l'ouest elles confinaient à la Cantabrie ou Biscaye, et venaient toucher à l'Océan par le port d'*Oeasona* (fuente Rabbia), sur la frontière de France. Mais à côté de ces délimitations politiques, si souvent modifiées par la conquête, la langue basque, refoulée peu à peu vers les montagnes par l'invasion de la langue et de la civilisation romaines, gardait ses limites à elle, distinctes de celles que nous venons de décrire, et qui sont encore aujourd'hui celles de la nationalité basque. Egalement répandue sur les deux versants des Pyrénées, cette langue, débris vivants d'une existence de peuple impérissable comme elle, s'étendait à la fois sur l'ancienne patrie des Cantabres et des Vascons, depuis Bilbao jusqu'à Pampelune et Saint-Jean *pie de Puerto*,

(1) Voyez l'appendice sur la langue basque, t. I, p. 442.

et en France jusqu'aux portes de Bayonne (1). Aussi, dans l'histoire de l'Espagne ancienne aussi bien que moderne, les destinées des Cantabres et des Vascons, des Biscayens et des Navarrais, sont-elles presque toujours rattachées l'une à l'autre par ce lien puissant d'une langue et d'une patrie communes (2).

Tour à tour alliés et ennemis de Rome, les Vascons servirent successivement dans les armées d'Annibal, de Sertorius et de Pompée. L'ardente adhésion des Vascons, habitants de Calagurris, à la cause de Sertorius, qui fut celle de l'indépendance espagnole, est une preuve de plus de l'énergique nationalité qui animait ces peuplades. Mais depuis la conquête de la Vasconie par Pompée, et la fondation de la ville qui porte encore son nom, *Pompelona* (Pampelune), les Vascons disparaissent de l'histoire jusqu'à la royauté gothique. Le maintien seul de leur langue primitive, à travers tant de siècles et de conquêtes, suffit pour attester que ces vallons reculés, romains de nom seulement, restèrent fermés à la civilisation comme à l'idiome de leurs maîtres.

La conquête gothique, une fois affermie sur le sol, cherche bientôt à embrasser la Vasconie dans ses limites, et à la rattacher dans une dépendance commune au reste de la Péninsule; mais d'éternelles révoltes, noyées en vain dans des flots de sang, témoignent à la fois et de l'obstination de la conquête et

(1) Les Aquitains, au dire de Strabon, se rapprochaient plus par leur idiome des Espagnols que des Gaulois : on peut en conclure qu'en Gaule comme en Espagne la langue *euscara* ou basque fut refoulée vers les montagnes par le progrès de la civilisation.

(2) Risco, t. XXXII, p. 34, a consacré une longue dissertation à prouver qu'avant l'époque d'Auguste les Cantabres et les Vascons ne faisaient qu'un même peuple, ou que du moins les Romains les confondaient ensemble.

de celle de la résistance. Enfin, fatiguée d'une lutte sans cesse renaissante, cette race des Vascons, que nous avons vue jusque là se cramponner avec tant de ténacité à son sol comme à sa langue natale, s'aventure à descendre de ses montagnes. En 587 ils envahissent, entre les Pyrénées et la Garonne, les riches plaines de la *Novempopulanie*, qui depuis quelque temps avait perdu ce nom pour celui de Vasconie (1), et où une branche de la famille vasconne était déjà établie de temps immémorial (2); là, comme un torrent échappé des monts, ils dévastent jusqu'à Toulouse les champs et les vignobles, incendiant les maisons, et chassant devant eux les habitants captifs avec leurs troupeaux (3). Les obscures et laconiques annales de l'époque se gardent bien de nous dire la cause de cette invasion; mais on peut également l'attribuer à la crainte de la conquête gothique et à la haine des Vascons espagnols et de leurs frères d'Aquitaine contre la domination franque, qui déjà en 581 avait tenté sans succès la conquête de la Vasconie espagnole (4).

Les chefs franks qu'on leur oppose sont long-temps impuissants à repousser ce flot dévastateur et à lui

(1) C'est vers le VI[e] siècle qu'eut lieu ce changement de nom, si important pour établir l'origine commune des deux Vasconies. Le fait est attesté par Grégoire de Tours, et par Athanaride, auteur goth cité par l'Anonyme de Ravennes, et qui distingue de la Gasconie franque la *Spano-Guasconia*, de la Garonne aux Pyrénées. (Voyez Fauriel, II, 361.)

(2) C'est ce qu'a mis hors de doute M. Fauriel (*Hist. de la Gaule méridionale*, III, p. 337 à 374), dans une dissertation qui restera comme un modèle d'érudition et de saine critique historique. Mais son étendue m'oblige à y renvoyer ceux qui voudront y voir la question traitée avec des développements que n'admettait pas le cadre de cet ouvrage.

(3) Grég. de Tours, l. IX, ch. 7.

(4) En 581, Bladaste, duc de Bordeaux, marcha en Vasconie, où il perdit la plus grande partie de son armée. (Grég. de Tours, VI, 12.)

ravir les champs qu'il a envahis, et la domination franque cesse de fait en Aquitaine sur la portion romanisée des populations vasconnes qui habitait ce pays. Ce n'est qu'en 602 que Theod-bert et Theodrich (Thierry), les deux fils de Childebert, parviennent « avec l'aide de Dieu », dit Frédegaire (ch. 21), non pas à chasser les Vascons de la plaine, mais à les rendre tributaires et à les soumettre à un duc gallo-romain, comme l'indique son nom de Genialis. Au milieu de l'épaisse obscurité qui couvre à cette époque l'histoire de la Vasconie, tout ce qu'on peut conjecturer c'est que les Vascons espagnols, enfermés dans les hautes vallées de la Navarre et de la Biscaye, y restèrent à l'abri de la conquête franque, et luttant contre celle des monarques goths. Ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est qu'un leude saxon, nommé Eghinan, envoyé par Hlother II (Clotaire) dans les Pyrénées, avec le titre de duc de Vasconie, en fut expulsé par eux en 626 (1), sans doute à l'instigation du Gallo-Romain Amandus, duc indigène, élu par les Vascons pour succéder à Genialis.

Cet Amandus, dont Charibert, le premier roi d'Aquitaine, avait épousé la fille, passe en 636, après la mort de Charibert, la Garonne, à la tête de ses montagnards, et soulève contre les Franks toute l'Aquitaine jusqu'à Poitiers. Le roi frank Dagobert, effrayé de la gravité de cette insurrection, réunit pour la dompter toutes les milices de son royaume, et reprend sans peine Poitiers et tout le plat pays. Mais les Vascons et leur duc, réfugiés dans leurs montagnes, tiennent

(1) Frédégaire, ch. 54. Les chroniques franques citées dans ce chapitre se trouvent surtout dans les tomes II et V des *Historiens de France* par Duchesne.

bon, adossés aux Pyrénées, et taillent en pièces, dans la vallée de Soule, un duc frank, Arimbert, engagé avec une partie de l'armée dans ces défilés, qui se ferment sur l'étranger comme un piége sur le loup. Mais bientôt les Vascons, las de voir les Franks dévaster leurs riches vallées, font mine de se soumettre; et les Franks, non moins las de cette guerre sans issue, se hâtent d'accepter leur semblant de soumission (1).

Au milieu de toutes ces ténèbres, il est difficile de distinguer nettement l'histoire et les limites des deux Vasconies, souvent réunies sous un même chef. L'une, la Vasconie gauloise, qui fait partie de l'ancienne *Novempopulanie*, comprise plus tard dans le royaume d'Aquitaine, est plus ou moins soumise aux rois franks, auxquels elle est censée appartenir depuis la victoire de Clovis à Vouglé, en 507; l'autre, la Vasconie espagnole, soumise de nom aux rois goths, mais indépendante de fait, repousse également la domination gothique et franque, et est toujours en guerre d'un côté ou de l'autre des Pyrénées. Celle-ci ne porte que chez les étrangers, Espagnols ou Franks, son nom de Vasconie, et ses habitants préfèrent leur nom national d'*Escaldunac* à celui de Vascons ou Basques, qu'ils répudient encore aujourd'hui. Dans les annales franques, comme dans celles de l'Espagne, les Vascons espagnols nous apparaissent comme un peuple indépendant, divisé en petites peuplades, avec des chefs de leur choix, et vivant de pillage et d'incursions dans la plaine. Retranchés dans leurs montagnes, inhabitables pour tout autre que pour eux, ils choisissent à chaque printemps le revers des Pyré-

(1) Frédégaire, Chron., ch. 78.

nées où ils veulent faire rouler leur avalanche armée. Mais les fertiles plaines qu'arrose la Garonne semblent avoir plus d'attraits pour eux que les âpres vallons de la Navarre, et la haine des monarques franks, et le souvenir d'une origine commune avec leurs frères d'Aquitaine, dirigent le plus souvent leurs incursions de ce côté.

Après la mort d'Amandus, celui qui lui succède comme duc de Vasconie est encore un Gallo-Romain, un membre de cette vieille noblesse indigène, si puissante à cette époque dans tout le midi de la Gaule. « Félix, très illustre et noble patricien, dit la Vie de » saint Martial (1), avait obtenu le commandement » sur toutes les villes jusqu'aux Pyrénées et sur toute » la méchante race des Vascons. » Voilà tout ce que l'histoire, ou les légendes qui en tiennent lieu, nous apprennent de ce Félix. Après lui c'est encore un Gallo-Romain, Lupus, qui est appelé à régner « sur » ces méchants Vascons », sous la suzeraineté à peu près nominale des rois franks. C'est ce même Lupus que nous avons vu (2), en 673, accourir au secours de Nîmes, assiégée par Wamba, et se faire battre par lui. Sous ce duc, la Vasconie commence à se mêler davantage aux événements intérieurs de la Gaule franque, et un coup de main rapide met Limoges au pouvoir du hardi aventurier. Après lui, les deux duchés d'Aquitaine ou de Toulouse, et de Vasconie, distincts sous Lupus, se réunissent sous son successeur Eudon, arrière petit-fils d'Amandus et petit-fils de Charibert. Bientôt le nouveau duc, par des con-

(1) Ap. Duchesne, *Script. rer. francic.*, t. III.
(2) T. I, p. 312.

quêtes successives, constitue dans tout le midi de la Gaule et sur la frontière d'Espagne une véritable monarchie, indépendante de celle des Franks, et qui s'étend depuis les Pyrénées jusqu'au delà du Rhône et de la Loire (1) (687 à 715).

Maître de tout le sud de la Gaule, moins la Septimanie, Eudon essaie d'enlever aux rois goths ce dernier fleuron qui manquait à sa couronne; mais la royauté gothique, toute défaillante qu'elle est sous Egiza, trouve encore assez de force pour chasser, après une lutte longue et opiniâtre, les Vascons de la Septimanie (2). Bientôt la conquête de la Péninsule par les Arabes change en amitié et en alliance ces relations hostiles des Goths avec le midi de la Gaule. La Septimanie devient, comme les Asturies, un lieu d'asyle pour les Goths fugitifs, et, comme Pelayo dans les monts d'Oviedo, le puissant duc d'Aquitaine devient le centre naturel autour duquel se groupent toutes les résistances, sur les deux revers des Pyrénées vasconnes. Nous avons vu (3) les intrigues et le courage qu'opposa Eudon aux algarades, rarement heureuses, des émirs de Cordoue, et le mariage de sa fille Lampégie avec Othman, chef berber révolté sur la frontière. Mais la grande invasion des Arabes sous abd el Rahman force enfin le duc indépendant d'Aquitaine à subir, bien malgré lui, la suzeraineté de Karl Martel; et la victoire de Poitiers (732), tout en

(1) Voyez l'ouvrage de Fauriel (III, 31), où tous ces événements sont racontés avec plus de détails, et dans leurs rapports avec l'histoire de la Gaule franque.

(2) Cum Francis (id est Vasconibus) ter bellum gessit; sed nullum triumphum habuit, nec quidem victus fuit. (Luc. Tudens.)

(3) T. II, p. 119 à 137.



délivrant la Gaule, ne fait que confirmer la dépendance d'Eudon, qui perd la Provence, et ne conserve plus qu'à titre de fief de la royauté franque ses deux duchés d'Aquitaine et de Vasconie

Cependant, la défaite des Arabes à Poitiers avait donné le signal de l'insurrection à la partie de la Vasconie espagnole qui avait subi leur domination. Pampelune, et tout le haut pays jusqu'à Astorga, s'étaient révoltés; et abd el Melek avait été battu dans le val funeste de Roncevaux. L'âme de cette résistance était le duc Eudon, qui mourut vers cette époque (735), las d'une lutte sans espoir, et brisé par les revers qui finissaient si mal cette longue et glorieuse vie; Eudon, noble et grande figure historique, dont les chroniqueurs carlovingiens, sous l'empire de leurs préventions haineuses, ont à plaisir défiguré les traits, et qui nous apparaît comme le représentant d'une double nationalité, celle de la Vasconie espagnole et celle de l'Aquitaine. Sans doute Eudon a contre lui la fortune; il a été vaincu, et c'est un tort irrémissible aux yeux de l'histoire. L'empire que son courage avait fondé, et qui occupa un instant la moitié de la Gaule, devait périr avec lui, et ses débris épars devaient un jour reformer l'apanage du fils de Charlemagne. Mais, pour n'avoir pas réussi, la tentative n'en est pas moins glorieuse; Eudon, le premier, même avant Karl, a brisé le flot de l'invasion arabe; et l'Espagne, parmi toutes ses gloires, peut à bon droit revendiquer celle d'Eudon, qui a tenté sur le sol de la Vasconie gauloise ce que devaient faire plus tard, sur celui de l'Espagne, les fondateurs de la royauté de Navarre.

L'Espagne, du reste, n'y a pas manqué. Quelques

uns des écrivains nationaux de la Navarre et de la Biscaye, tels que Blanca et Garibay, poussés par ce sentiment de nationalité exagérée qu'on retrouve dans les historiens espagnols de toutes les époques, veulent à toute force qu'Eudon soit un Biscayen; ils le font fils d'Andeca, duc de Cantabrie, et Vascon d'origine, tué à la bataille du Guadalete. Eudon, suivant eux, succéda à son père comme duc de Cantabrie et seigneur de Biscaye, et son mariage avec la fille du dernier duc d'Aquitaine lui assura de plus l'héritage de ce duché. Cette prétention bizarre des écrivains de la Biscaye nous semble trancher une question beaucoup plus grave: c'est de savoir si Eudon, duc de l'Aquitaine et de la Vasconie gauloise, régna aussi sur la Vasconie espagnole. Certes, les Biscayens ne se seraient pas donné tant de peine pour faire d'Eudon un de leurs compatriotes, si son autorité s'était arrêtée au pied des Pyrénées, et si sa gloire n'avait été la leur.

Hunald et Atton, fils d'Eudon, se partagèrent ses états, sur lesquels Karl Martel vint bientôt réclamer, les armes à la main, son droit de suzeraineté. Ainsi, après la mort d'Eudon, les destinées de la Vasconie et de l'Aquitaine sont encore une fois enveloppées dans celles de la monarchie franque. Mais bientôt l'esprit d'indépendance, naturel aux Vascons comme aux Aquitains, les pousse à des révoltes nouvelles, sous la conduite de leur duc, Hunald, qu'un crime délivre de son frère Hatton. Nous n'essaierons pas de débrouiller cette obscure histoire, qui sort des limites de notre sujet (1). Remarquons seulement que dans la lon-

(1) Ce travail, si difficile, a du reste été fait avec une admirable lucidité par M. Fauriel, t. III, p. 141 à 302.

gue et glorieuse lutte que soutint contre Pepin Waifre, fils et successeur de Hunald, et le dernier champion de la nationalité aquitaine, les Vascons soit de la plaine, soit de la montagne, formèrent toujours la principale force de ses armées (1). Enfin, Waifre étant mort en 769, comme Sertorius, assassiné par les siens, et l'Aquitaine étant passée sous le joug des monarques franks, les deux Vasconies, espagnole et gauloise, restèrent dépendantes, au moins de nom, sous le duc Loup I, fils d'Hatton, et mortel ennemi de Waifre, fils de l'assassin de son père. Mais Waifre avait laissé un fils, aussi nommé Lupus, le même que nous avons vu jouer un rôle si fatal à Charlemagne dans la journée de Roncevaux : or, le nom du fils de Waifre, le vieil ennemi des Franks, devait être plus populaire auprès des Vascons que celui du vassal de Charlemagne et de l'allié des Franks. Le fils de Waifre, appuyé sur les sympathies nationales, n'eut donc pas de peine à enlever au fils d'Hatton la Vasconie, où nous le voyons régner sous le nom de Loup II.

Revenons maintenant à l'Espagne, dont nous nous sommes peut-être trop long-temps éloignés. La conquête arabe, partout acceptée, sauf dans quelques vallons oubliés, au fond des Pyrénées, n'avait rien changé aux relations toujours hostiles des Vascons avec le reste de la péninsule, à laquelle ils n'appartiennent encore que de nom. Devant les monts de la Navarre, l'invasion musulmane, impuissante ou dédaigneuse, s'était arrêtée comme devant ceux des As-

(1) Waiferius cum exercitu magno et plurimorum Vasconorum, qui ultra Garumnam commorantur, qui antiquitus vocati sunt Vaceti.

(Frédég., *Chron.*, *contin.* IV.)

turies. Mais, à l'inverse des Asturiens, qui avaient en commun avec les Goths fugitifs de Tolède une langue et une nationalité, les Vascons, nous l'avons dit (1), s'isolaient dans leur égoïste indépendance.

Pélayo, cependant, fils du duc de Cantabrie, duché dont les anciennes limites confinaient à celles du pays des Vascons, avait un lien d'origine avec toutes ces sauvages peuplades qui, depuis le cap Finistère jusqu'au val de Jaca, habitent les ravins des Pyrénées (2). Mais la monarchie espagnole restaurée, humble et peu ambitieuse d'abord, borna ses prétentions à l'étroite enceinte des monts d'Oviedo. Cependant, lorsque les Arabes, tournant ce rempart des Pyrénées, qu'ils ne pouvaient pas forcer, eurent occupé d'une part les ports sur la côte des Asturies, et de l'autre Pampelune et la vallée de l'Èbre, les Vascons durent songer à détourner l'orage, et à s'unir aux Asturiens par un pacte de résistance commune. Telle fut sans doute l'origine de cette précaire suzeraineté que les roitelets de Cangas réclamèrent bientôt sur les Vascons : ainsi, après l'an 757, nous voyons les Vascons, fidèles à leurs habitudes d'indépendance, se révolter contre le roi Fruela, et, domptés par lui, don-

(1) T. II, p. 282. Voir aussi, p. 297, quelques textes de Rochen qui semblent indiquer que Pelayo s'appuya contre les Arabes de l'alliance des Vascons.

(2) La Vie de saint Amandus, par Baudemund, écrivain contemporain, nous apprend que, vers le milieu du VII[e] siècle, les Vascons espagnols, sans cesse occupés de guerre et de brigandage, n'étaient pas encore des chrétiens fort orthodoxes : car un des titres de gloire du saint, aux yeux de son agiographe, c'est d'être allé en Vasconie ramener à la pureté de la foi ces peuplades, qui, chrétiennes de nom, avaient gardé leur vieux penchant pour l'idolâtrie et pour la science des augures.



ner une reine à la naissante royauté asturienne (1). Mais, malgré ce droit de suzeraineté toujours contesté, le glorieux éloge que décerne aux habitants de ces monts la chronique de Sébastien n'en était pas moins mérité, et l'Alava et la Biscaye pouvaient se vanter « de n'avoir jamais été possédés par l'ennemi (2) ».

Jusqu'ici le rôle des Vascons dans l'histoire est resté assez terne, mais l'expédition de Charlemagne et la bataille de Roncevaux en 778 les amènent enfin au premier plan sur la scène de l'histoire. Nous avons raconté en détail cette expédition (3), où les Basques, sur leur sol natal, luttèrent d'égal à égal avec le puissant empereur : mais ce qui dans tout ce récit ressort le plus clairement de l'obscurité des chroniques, c'est l'alliance, temporaire au moins, des diverses branches de la famille vasconne ou basque (4) contre le monarque frank. La charte d'Alaon attribue hautement à Loup II, duc de la Vasconie gauloise, la *perfidie* des Vascons, perfidie qu'il paya, comme on sait, de sa vie.

Depuis la bataille de Roncevaux, l'histoire de la Vasconie rentre dans les ténèbres, et quelques expéditions passagères des Arabes dans les monts de la Navarre (5) attestent à la fois et l'indépendance des Vascons, et l'importance que les émirs de Cordoue commençaient à attacher à leur conquête. Lupus III, ou

(1) Wascones rebellantes edomuit. Muniam adolescentulam ex Wasconum præda sibi servari præcipiens, postea in regali conjugio copulavit. (Chron. Sebast. Episc. Salmant.)

(2) A suis incolis reperiuntur semper possessæ.

(3) T. II, p. 248 à 263.

(4) Voyez, sur ces diverses branches, t. II, p. 254.

(5) T. II, p. 267, et t. III, p. 8.

Loup Sancho, le plus jeune des fils de Loup II, et le docile vassal de Charlemagne, en dépit du nom qu'il porte, apparaît vers cette époque comme le duc ou prince des Vascons (1), sans doute des Vascons romanisés de la plaine ; et son frère Adalrich, d'humeur plus indépendante, reste probablement le chef des Vascons indépendants de la montagne (2). A travers toutes ces obscurités on voit cependant percer l'impuissance de Charlemagne à constituer dans la marche de Vasconie, comme il l'avait fait dans celle de Gothie, un pied à terre de la monarchie franque (3). Les montagnes sont aux Vascons, les cités de la plaine aux Arabes ; et les Franks, réduits à la douteuse alliance de quelques walis rebelles, et privés en Vasconie d'un centre pour leurs opérations, comme Barcelone en Gothie, s'épuisent en efforts superflus pour prendre pied sur ce sol montagneux, dont la soumission cesse toujours avec la présence de leurs armées. Le chef, titulaire au moins, de cette Marche de Vasconie franque, résidait vers Jaca (4), de l'autre côté des Pyrénées, assez loin, comme on le voit, de Pampelune et de la vraie Vasconie espagnole, et jamais des chefs franks n'avaient pu s'établir à demeure sur ce sol rebelle. Huesca, tour à tour prise et reprise par les Arabes et les Franks, était la seule ville de quelque importance dont ces derniers fussent maîtres, et quel-

(1) Ermold. Nigell. carmen I, v. 129 et seq.

(2) Lupi filio Adalarico misericorditer Vasconiæ portione ad decenter vivendum relicta. (Charte d'Alaon.) Voyez pour les détails Fauriel, III, 398, et le texte de la charte d'Alaon, *ibid.*, p. 505 : cette charte, dont Fauriel a mis hors de doute l'authenticité, est à elle seule une histoire de la Vasconie sous les Carlovingiens.

(3) Voyez t. III, p. 29, 44, 49 et 50.

(4) Monach. Engol., *Vita Carol. magn.*, ad ann. 806.

ques châteaux épars sur cette terre montueuse y composaient tout leur domaine.

Quant aux Vascons espagnols, leur histoire vers cette époque est une alternative continuelle de révolte et de soumission envers la monarchie franque (1), et d'alliance ou de guerre avec les Arabes. Adalrich leur chef, révolté en 787 contre le roi d'Aquitaine, condamné à l'exil en 790, reparaît en 812, on ne sait comment, pour soulever les Vascons de Dax et ceux des Pyrénées. La gravité de l'insurrection force Louis à venir la réprimer en personne, et les Vascons, après une opiniâtre et sanglante résistance, finissent par se soumettre. Mais Louis, ne s'abusant guère sur la réalité de cette soumission, résolut de pousser plus loin son expédition, et d'aller asseoir sur une base plus ferme son autorité au delà des monts, dans la Marche de Vasconie. Franchissant les Pyrénées, toujours par le *port* de Roncevaux, Louis descendit à Pampelune, qui, en 806, sans que l'on comprenne trop pourquoi, s'était donnée aux rois d'Aquitaine, mais pour leur échapper bientôt. « Louis, après avoir passé à Pampelune, dit l'Astronome son biographe, tout le » temps qu'il jugea à propos, et y avoir ordonné tout » ce que réclamaient les besoins publics ou privés », se remit en route vers l'Aquitaine; mais, instruit par la sanglante leçon de Roncevaux, il s'assura par de sages précautions un libre retour à travers ce défilé, si fatal à la gloire de son père. Après avoir fait pendre, *exempli gratia*, l'un des chefs des Vascons, qui s'avançait pour l'attaquer, il s'empara des femmes et

(1) Quædam Vasconum pars, jam pridem in deditionem suscepta, nunc defectionem meditata, in rebellionem assurgeret. (Anonymi. astron., ch. 18.)

des enfants des autres, qu'il retint comme ôtages, et parvint ainsi à regagner l'Aquitaine.

Telle est la version de l'Astronome; mais la Charte d'Alaon, moins sujette aux réticences qu'un historiographe de cour, donne de ce retour de Louis un récit fort différent, et sans doute plus véridique. Suivant elle, Adalrich, abusant de la clémence qu'on avait eue pour lui, attaqua Louis à son passage dans les montagnes, et fut tué dans le combat avec son fils Centulle. Le roi Louis, « avec sa miséricorde accoutumée », partagea les états d'Adalrich entre son fils Skiminus (Ximeno?) et son petit-fils Loup IV, fils de Centulle (1).

Skiminus, s'étant attiré, par son esprit d'indépendance, le ressentiment de Louis (2), fut dépouillé de ses états (815 ou 816). Ce coup de vigueur fut le signal d'une insurrection dans la Vasconie; Skiminus fut tué, et Garsimir, son fils, fut élu duc à sa place (3), au moins dans la portion de la Vasconie que ne gouvernait pas Loup, fils de Centulle, le dernier descendant direct du duc Eudon. La guerre éclata, et Garsimir finit par y perdre la vie, et Loup sa principauté, d'où il fut banni par une sentence d'exil perpétuel (819). Las de ces éternelles révoltes, Louis se décida à dépouiller les descendants d'Eudon et à établir dans la Vasconie un duc frank, nommé Totilo (4); mais son seul titre d'étranger et de Frank poussa bien-

(1) Charte d'Alaon, *loco citat.*

(2) Ann. Eginharti. — Chron. Moissac.

(3) Ce nom de Garsimir a prêté à une foule d'inventions, fort ingénieuses sans doute, des historiens espagnols : les uns en font *Garsia-Mir*, nom mixte dont la première partie est navarraise et la seconde gothique; d'autres, tels que le savant Oihenart (p. 256), lisent, au lieu de *Garsimirum*, *Garsim-Innicum*, et y voient Inigo Arista, la souche des rois de Navarre, qu'ils font ainsi dater de 816 ou tout au moins de 824.

(4) Charte d'Alaon.

tôt les Vascons à la révolte. Vers la même époque, un certain Asinarius ou Aznar, Vascon d'origine et de la race d'Eudon, commandait pour Louis dans la Marche de Vasconie. Cet Aznar, souche des comtes d'Aragon, dont la filiation est plus obscure encore que celle des rois de Navarre, fut mis par Louis, en 822, de moitié avec un comte aquitain nommé Eble, à la tête d'une armée destinée à réprimer cette nouvelle insurrection des Vascons.

Les Franko-Aquitains s'avancèrent sans obstacles jusqu'à Pampelune, où ils ne séjournèrent que peu de temps. Mais pendant ce temps les Vascons (qu'Eginhart distingue déjà des Navarrais) (1), peu scrupuleux en fait d'alliances, s'étaient unis aux Arabes de la vallée de l'Ebre; tous deux attendirent les Franks dans ce redoutable défilé de Roncevaux, où Charles avait laissé sa gloire et une partie de son armée. Les troupes des deux comtes furent taillées en pièces, leurs bagages pillés, et les deux chefs faits prisonniers. Eble fut envoyé à Cordoue, au khalife abd el Rahman II. Quant à Aznar, uni par les liens du sang aux chefs vascons, ses vainqueurs, on lui permit de retourner en Aquitaine (1), et nous le voyons encore, en 831, comte de la Vasconie citérieure, et révolté contre son suzerain, Pepin, roi d'Aquitaine. En 836 il meurt « d'une mort horrible », que la chronique a oublié de nous raconter. Son frère, Sancho Sanchez,

(1) Superato in regione Vasconum Pyrenæi jugo, primo Pampilonam Navarrorum oppidum aggressus. (Eginh. ad an. 778.) Navarra, suivant Risco, (XXXII, p. 351) vient de *nava*, plaine, en basque; *navarra*, habitant de la plaine, par opposition à *menditarra*, par contraction *mentarra*, habitant de la montagne. Tous les chroniqueurs franks de la même époque distinguent les Vascons des Navarrois. Voyez *Chron. Loisel*; *Chron. Adon.*; *Poeta saxon*; etc.

(2) Astron., *Vita Ludov.*

surnommé ***Mitarra*** (*mentarra*, montagnard), lui succède, en dépit des efforts que fait Pepin pour s'y opposer (1), et toute la Vasconie haute devient à peu près indépendante de fait des rois franks.

Vers 849, ce Sancho prend parti contre Charles le Chauve dans la rébellion de Guillaume, fils de Bernard, marquis de Gothie, contre le roi frank, meurtrier de son père (2); mais, malgré cette levée d'armes, entreprise sans doute avec des forces insuffisantes, on voit, après la mort de Guillaume, des députés de deux ducs vascons, Induo (Inigo) et Mitio (Emeno, Ximeno), qui partageaient sans doute avec Sancho le gouvernement de la Vasconie, venir dans cette même année au plaid de Vermeries, près Compiègne, et implorer la paix de Charles le Chauve (3). Cet Inigo, dont le nom apparaît ici pour la première fois, nom illustre, qui fut la souche de la royauté navarraise, portait aussi le surnom d'Arista (ἄριστος), à cause de sa grande valeur, nous dit Rodrigue de Tolède. Comte de Bigorre et vassal des rois franks, il habitait d'abord sur le revers nord des Pyrénées; mais, étant venu s'établir dans les vallées au sud des Pyrénées, il y obtint, par son courage, le gouvernement de la Vasconie ultérieure, ou Navarre (4).

(1) Azenarius, citerioris Vasconiæ comes, qui a Pippino desciverat, horribili morte interiit; fraterque illius Sancio-Sancii eamdem regionem, negante Pippino, occupavit. (Ann. Bertin.)

(2) Voyez t. III, p. 107.

(3) « Legati Induonis et Mitionis. » (Chron. Fontanell.) Suivant Oihenart (p. 260) et Marca, ces deux noms n'en font qu'un, défiguré par les copistes : « Eneconis, Emenonis ou Eximenonis », Inigo Ximenez, surnommé Arista, le chef de la dynastie des rois de Navarre, et qui en effet vivait vers cette époque.

(4) Vir advenit, ex Bigoricæ comitatu, bellis et incursionibus ab infantia assuetus, qui Enecho vocabatur, et quia asper in præliis, Arista dicebatur, et in Pyrenæi partibus morabatur, et post ad plana Navarræ descendens, ibi plurima

La rébellion heureuse de Mouza ben Ghedaï, le wali de Sarragosse, contre l'émirat de Cordoue (1), et la vaste souveraineté qu'il constitua sur la frontière, ne pouvaient être sans influence sur les destinées de la Navarre. Les chroniques, avec leur concision et leur sécheresse ordinaires, nous disent seulement que Mouza avait pris pour gendre un nommé Garcia, et ce nom semble indiquer un habitant de la Navarre, où il est en quelque sorte indigène. Sancho, le chef ou l'un des chefs de la Vasconie *citérieure*, momentanément soumise aux rois franks, ayant pris parti cette fois pour son suzerain, Charles le Chauve, est battu et fait prisonnier par Mouza (2), avec un autre comte vascon, ou plutôt Alavais, Epulo (Eylo ?). Mais le belliqueux roi des Asturies, Ordoño, jaloux de l'ascendant que prenait le rebelle Mouza, d'abord son allié, envahit ses états, et lui livre bataille près d'Albayda, sa nouvelle capitale (857). Le gendre de Mouza, Garcia, est tué dans le combat; et Mouza lui-même, gravement blessé, doit chercher son salut dans la fuite (3). Sancho, à cette époque, disparaît de l'histoire, et son neveu Arnaldo (4) lui succède. Enfin, après lui le gouvernement des Vascons passe dans les mains de Sancho I (Garcia), roi des Navarrais, et les obscures destinées de la Vasconie se confondent désormais avec celles de la Navarre.

bella gessit, unde et inter incolas regni meruit principatum. (L.V, chap. 24.

(1) Voyez t. II, p. 337 à 342.

(2) Duos Francorum magnos duces, Sancionem et Epulonem, per fraudem cepit et vinctos in carcerem misit. (Chron. Sebast.)

(3) Le *Chron. Sebast.* dit simplement : *Cum genero suo, nomine Garseano.* Aschbach confond, sans citer aucune autorité, ce Garcia avec Inigo Arista, qu'il nomme Garcias Inigo, et fait gendre de Mouza.

(4) Le récit de la translation des reliques de sainte Fausta, cité par Oihenart (p. 423), prouve que cet Arnaldus commandait en Vasconie en 864.

Enfin, à travers tant d'obscurités et d'incertitudes, nous sommes arrivés à cette origine si confuse et si contestée de la royauté de Navarre. Mais ici, bien loin de marcher des ténèbres vers une clarté plus grande, il semble que nous entrions dans le domaine de la fable au lieu de celui de l'histoire, tant les annalistes nationaux de la Navarre ont entassé de fictions près du berceau de leur monarchie. La seule marche à suivre au milieu de tant d'obscurités, c'est de nous rattacher, comme nous l'avons fait jusqu'ici, au petit nombre de faits attestés que nous pourrons ramasser çà et là dans les anciennes chroniques : car, sauf Risco et Masdeu, la plupart des travaux modernes que nous pourrions consulter, bien loin d'éclairer la question, l'ont encore obscurcie.

Il est quelque chose de plus pénible encore pour l'historien que la disette des textes : c'est la stérile abondance des commentaires, quand ces travaux ne sont pas guidés par une critique éclairée, et surtout impartiale. Le berceau de tous les empires est, on le sait, enveloppé des mêmes ténèbres, et il y a dans les annales primitives de chaque peuple des parties qui, malgré tous les efforts de la science, resteront toujours obscures et incomplètes ; mais la difficulté augmente encore, quand au silence des chroniques contemporaines on supplée par des chartes apocryphes et des documents suspects pareils, à ceux dont il a existé en Espagne, du XVI[e] au XVIII[e] siècle, une véritable manufacture. A côté des consciencieux travaux de nos bénédictins, savants et modestes pionniers, qui se sont contentés de rassembler et de classer avec un soin intelligent les matériaux qui servent aujourd'hui à bâtir notre histoire, l'Espagne, sans doute, peut citer

avec honneur la patiente érudition des Florez, des Risco et des Masdeu ; mais, en rendant justice à ses érudits et à ses critiques, pouvons-nous en dire autant de ses historiens ? N'existe-t-il pas entre chaque province de la Péninsule comme une joûte ouverte, à qui entourera de plus de fables invraisemblables et de prétentions arbitraires le berceau de ses annales ? A côté de l'histoire réelle, que personne ne semble se soucier de connaître ou d'écrire, ne trouve-t-on pas, dans chaque petit centre de nationalité provinciale, une sorte d'histoire convenue, que tout le monde sait fausse, et dont personne ne veut démordre, et qui recule encore d'un siècle ou deux l'origine d'une indépendance assez vieille, ce nous semble, quand elle remonte au X[e] siècle ?

Qu'on date de Pelayo la royauté de Léon, à la bonne heure : ce nom glorieux de Pelayo, le restaurateur de l'Espagne chrétienne, a sa place même dans les chroniques arabes, et vit d'ailleurs dans les souvenirs nationaux, quand il ne vivrait pas dans l'histoire ! Mais la Navarre, mais l'Aragon, est-il besoin, pour qu'elles tiennent une place honorable dans les annales de l'Espagne, de les faire remonter, avec Zurita, plus judicieux d'ordinaire, jusqu'au milieu du VIII[e] siècle ? La simple vérité, déjà bien assez difficile à démêler, ne valait-elle pas mieux que ces annales apocryphes de royautés et de rois imaginaires, bâties à grand renfort de généalogies et de chartes bâtardes, forgées par des faussaires historiques, que la critique moderne devrait marquer au front ?

Nulle histoire plus que celle de la Navarre n'a prêté à ce déplorable travail de falsification, et l'obscurité déjà si épaisse du sujet redouble encore pour l'hi-

storien, grâce aux travaux des écrivains nationaux, qui ont cru faire acte de patriotisme en antidatant d'un siècle et demi l'histoire de leur pays. Moret, Briz Martinez (1), Garibay, Abarca, Blancas, Zurita, Moralès, Sandoval, Yepes, Mariana, et l'archevêque français Marca, historien du Béarn, font remonter l'origine de la royauté de Navarre au VIII[e] siècle, à Garcia Ximenez, son premier roi, qu'ils font contemporain de Pelayo. A défaut de documents authentiques, l'autorité sur laquelle se fondent tous ces graves romanciers est la chronique apocryphe de San Juan de la Peña, fabriquée au XV[e] siècle, au dire du savant Masdeu; la règle de San Salvador de Leyre, diverses épitaphes de rois, et des diplômes fabriqués dans le même but.

A ces documents, auxquels ne croient pas ceux même qui les allèguent, et dont Risco, et Masdeu après lui, ont démontré la fausseté (2), on peut opposer le silence absolu des écrivains contemporains ou rapprochés de cette époque. Le continuateur du *Chronicon Biclarense*, qui écrivait en 724; Isidore de Béja, qui termine son histoire en 754; Sébastien de Salamanque, qui rédigeait la sienne sous Alonzo III, après 866; Euloge, qui écrivait vers le milieu de ce siècle, et qui voyageait en Navarre; toutes les chroniques franques contemporaines; l'auteur anonyme de la chronique d'Albelda, qui la clôt à l'an 883, et qui vivait dans un monastère de la Navarre; enfin le moine de Silo, écrivain de la fin du XI[e] siècle, ne disent pas un mot de cette prétendue royauté de Na-

(1) Hist. de San-Juan de la Peña e de los reyes de Sobrarbe, Aragon y Navarra.

(2) Risco, t. XXII, p. 390 à 410. Masdeu XV, 99 à 116.

varre, contemporaine de Pelayo, et considèrent la Navarre comme sujette, fort peu soumise, il est vrai, de la royauté asturienne. Enfin, Rodrigue de Tolède, écrivain du XIII[e] siècle, date formellement de la fin du IX[e] siècle l'origine de la monarchie navarraise.

On peut pardonner ces erreurs, toutes volontaires qu'elles soient, à des écrivains du XVII[e] siècle, où, en Espagne surtout, la critique historique n'existait pas encore ; mais que dire d'un écrivain contemporain, Traggia (1), qui, au courant des travaux des Risco et des Masdeu, fait, sur la foi de quelques généalogies des rois de Navarre, dépourvues de dates comme de liaison avec l'histoire contemporaine, remonter jusqu'à l'an 734 le règne d'Inigo Arista, et l'établissement de la royauté de Navarre ; puis, pour combler la lacune que ce siècle a laissé à remplir, il intercale dans ce roman historique une série de dix rois imaginaires, la dynastie Ximena, déjà inventée par ses devanciers, et dont les noms sont identiquement les mêmes que ceux de la dynastie Arista (2), la seule que l'on doive reconnaître pour réelle. Seulement, comme il fallait bien donner à ce travail, fait sur de vieux matériaux, une apparence de nouveauté, l'auteur se contente de faire permuter ensemble les deux dynasties, et de faire marcher celle des Arista avant celle des Ximenez, comme deux bataillons bien

(1) *Diccionario geografico e historico por la Academia de la historia*, Madrid, 1802, art. *Navarra*, t. II, p. 66. Voir aussi, dans les Mémoires de l'Académie de Madrid, t. IV, une dissertation du même auteur.

(2) Je citerai à ce propos une phrase curieuse d'Oihenart, *Notitia utriusque Vasconiæ* : « Nam, ut speculum si frangas, duplicem pro unica faciem reddet, » sic nomina istorum regum, sicut membra luxata, a sede sua dimota, et a » vera epocha abjuncta, geminos pro singulis reges effingendi occasionem de- » dere. » P. 183.

disciplinés qu'un chef habile ferait manœuvrer (1).

Mais c'est assez de temps perdu à réfuter ces fables, que nous avons tort peut-être de prendre au sérieux. Revenons maintenant au petit nombre de faits avérés sur lesquels se fonde l'origine de cette royauté, dont le berceau s'enveloppe de tant de fables.

Inigo Arista, le premier des rois navarrais, suivant Rodrigue de Tolède, maria son fils Garcia à une princesse Urraca, de race royale (*de regio semine*), peut-être une fille d'Alonzo III, roi des Asturies. Quant à la date de cette précaire principauté, on peut la fixer approximativement entre 850 et 870 : car de dates précises, à cette époque, il ne peut en être question.

Vers 866, nous avons vu Alonzo III forcé, par une révolte des Galiciens, de chercher un asyle en Alava (2), province vasconne alors soumise en fief à la royauté asturienne, et où l'alliance de sa famille avec

(1) Pendant que je poursuivais mes recherches sur ces obscurs débuts de la monarchie de Navarre, j'avais soumis à M. Navarrete, l'un des membres les plus distingués de l'Académie de l'Histoire à Madrid, la question suivante : « L'Académie adopte-t-elle les conclusions du sieur Traggia? et regarde-t-elle » comme authentiques les généalogies des rois de Navarre dont il a découvert » et publié le texte? » M. Navarrete m'a répondu en me citant l'art. 8 des Statuts de l'Académie, qui, pour laisser aux écrivains plus de liberté, déclare que, « dans les œuvres qu'elle adopte et publie, l'auteur reste seul responsable de » ses assertions et opinions ». Cette profession de foi me met donc à l'aise pour critiquer le système de M. Traggia, système qui a été pour moi l'objet d'un sérieux examen, et dont l'auteur a, je pense, cessé de vivre depuis quelque temps. Du reste, M. Navarrete, dans l'obligeante et savante lettre qu'il a bien voulu m'écrire, reconnaît toute la difficulté du sujet, et émet le vœu, partagé par tous les amis de la science, que le gouvernement puisse faire un jour pour les archives de l'Aragon ce qu'il a déjà fait pour celles des provinces basques et de la Castille, en publiant les documents authentiques les plus curieux, et surtout en faisant justice des faux historiques qui les altèrent. Jusque là il sera impossible d'arriver à une complète vérité sur cette obscure question.

(2) T. II, p. 345 et suiv.

celle d'Inigo lui assurait un appui. Mais bientôt les Alavais, travaillés par leur comte Eylo, se soulèvent à leur tour, et sont battus par Alonzo; Eylo, chargé de fers, est emmené à Oviedo, et le jeune roi des Asturies, pour resserrer les liens qui l'unissaient à la Navarre, épouse Ximena, parente d'Inigo (1), et issue, par conséquent, du sang royal des Goths : car Inigo descendait, au dire du moine de Silo, de Petrus, duc de Cantabrie, père d'Alonzo Ier, roi des Asturies (2). Il est probable, comme l'affirme Masdeu (3), que, grâce à cette alliance, la principauté de Navarre fut alors reconnue comme un état à part, bien que relevant de la couronne des Asturies. Mais le silence des auteurs contemporains, et surtout celui de la chronique d'Albelda, mettent hors de doute que, jusqu'à cette époque, il n'y eut pas encore de rois indépendants de Navarre, et qu'Inigo lui-même ne porta pas ce nom (4).

Reste maintenant à résoudre une question vivement controversée par les historiens espagnols : c'est de savoir si ce royaume naissant ou cette principauté de Navarre était un fief de la royauté d'Oviedo ou de celle du fils de Charlemagne. Les historiens de chaque pays ont fait de cette question une affaire d'amour-propre national; mais, sans entrer dans la diffuse controverse qui s'est établie à ce sujet (5), nous nous croyons

(1) Duxit uxorem ex regali gothicæ gentis natione, nomine Ximenam. (Chron. Silens.)

(2) « Garcias Sanctii, qui ex nobili Petri, Cantabriensium ducis, origine ducebatur. » Petrus descendait lui-même de Rechared.

(3) T. XV, p. 110.

(4) Oihenart, p. 181, prouve très bien qu'avant le IXe siècle il n'y eut pas de rois indigènes en Navarre, et qu'Inigo lui-même ne porta pas ce nom.

(5) On la trouvera surtout dans Risco, t. XXII; Moret, *Investig.*, et Marca, *Hist. de Béarn*.

fondé à affirmer, après un examen attentif des chroniques des deux pays, que la Navarre, avant d'avoir conquis son indépendance, relevait uniquement de la couronne des Asturies. Ce qui a pu créer à ce sujet quelque confusion, c'est que, vers le milieu du IX[e] siècle, la Vasconie *citérieure*, située au revers nord des Pyrénées, était certainement soumise, aux révoltes près, à la monarchie franque, et qu'Inigo Arista lui-même, le premier comte ou prince de Navarre, avait dû être, en tant que comte de Bigorre, feudataire de cette même monarchie. Mais nous aurons plus d'une occasion de voir, dans la suite des annales navarraises, que la Navarre, bientôt affranchie de tout vasselage envers la royauté de Léon, n'était nullement, comme la Marche de Gothie, un annexe de l'empire de Charlemagne, et que les prétentions de Marca et de quelques historiens français sur ce point sont dénuées de tout fondement.

Après la mort d'Inigo, son fils GARCIA INIGUEZ (*Garcias Eneconis*) régna sur les Navarrais, si tant est qu'il ait porté le nom de roi que lui donne Rodrigue de Tolède, et il est permis d'en douter. On ignore la date de son avénement; mais Rodrigue, le seul historien qui nous parle de lui, nous apprend qu'il était brave, généreux, et que la guerre remplit toute la courte durée de son règne (1). Voici comment il raconte sa fin. Surpris par une algarade musulmane, dans un village où il se trouvait avec la reine, Garcias fut massacré par eux, et la reine, qui était alors enceinte, blessée d'un coup de lance, perdit la vie en la donnant à un fils, nommé Sancho Garcez. Main-

(1) Vir largus et strenuus, bellis continuo se exercens.

tenant, si l'on rapproche la version de Rodrigue de celle des chroniques arabes, un peu de lumière se répand sur toutes ces ténèbres. Que l'on se rappelle (1) l'alliance du rebelle musulman Omar ben Hafsoun avec ce Garcia Iniguez, prince ou roi des Navarrais, et la mort de Garcia à la sanglante bataille d'Aybar, en 882, et, à défaut de détails sur la vie de ce prince, on saura du moins la date de sa mort.

De 882 à 905, époque de l'avénement de Sancho Ier, reste un long interrègne de 23 ans, pendant la minorité du jeune roi. Cet interrègne fut rempli probablement, bien que Rodrigue ne le dise pas, par la régence d'un certain Fortun, frère du roi, dit une chronique arabe (2), qui, fait prisonnier par les Musulmans dans une expédition sur Pampelune, en 871, avait été relâché après vingt ans de captivité. Quelques historiens ont fait un roi de ce Fortun, et l'épaisse obscurité qui couvre toute cette époque ne permet ni de l'affirmer ni de le nier. Mais les mots de *surrexit rex*, dans la chronique d'Albelda, semblent en effet, comme on l'a dit, indiquer un interrègne (3).

SANCHO I, le premier roi historique de la Navarre, marqua son règne par des entreprises plus hardies que celles de ses devanciers, et recula les limites de son naissant état. Maître de la Vasconie citérieure,

(1) T. III, p. 151.
(2) Fartun, the king's brother. (Murphy, p. 93.)
(3) Voici le passage si important, et malheureusement si court, du Continuateur de la Chron. d'Albelda (Florez, XIII, p. 463) : « In era 943 (A. C. » 905) surrexit in Pampilona rex Sancio Garseanis. » On trouve aussi, p. 450, cet autre passage intercalé dans la Chronique même : « Sancio rex, filius Gar- » seanis regis, regnavit annos XX, era 944 (A. C. 906) inchoavit. Garsea, filius » Sancionis regis, regn. an. XL et amplius. »

qui, des mains d'Arnaldo, était passée dans les siennes, le désordre que la rébellion des fils de Hafsoun avait semé sur toute cette frontière permit à Sancho de s'étendre, vers l'ouest, jusqu'à la *sierra* de Oca, aux dépens des Musulmans, et peut-être aussi de la Castille, et vers l'est jusqu'à Tudela, qu'il enleva au wali rebelle Abou Abdallah; il poussa même ses conquêtes jusqu'aux portes d'Huesca, et soumit le comté montagneux d'Aragon, dont le nom apparaît ici pour la première fois dans l'histoire (1). Enfin il acquit aussi, sans qu'on nous dise à quel titre, le duché de Cantabrie, qui, à cette époque du moins, ne comprenait pas la Biscaye : car Rodrigue parle d'un comte de Biscaye, Muño, qui épousa la fille de Sancho (2).

Ce belliqueux monarque avait entrepris, avec ses montagnards endurcis au froid et à la fatigue, une expédition au delà des monts, sans doute pour détacher de la suzeraineté de la France la Vasconie citérieure, qu'il donna plus tard à son second fils, Garcia *el curvo* (le courbé), sous la suzeraineté de la Navarre. Les Arabes ayant profité de son absence pour attaquer Pampelune, Sancho, averti à temps, n'hésita pas, malgré l'hiver, à repasser ce rempart de frimas qui le séparait de ses états. Pour éviter que son armée fût engloutie dans leurs neiges, il fit chausser à tous ses soldats des sandales (*abarcas*) de peau non tannées, et parvint ainsi à les conduire

(1) Sancius ex Cantabria Arabes graviter infestabat, adeo quod usque ad montem Auce et Tudeliam, et prope Oscam fere omnia suæ ditioni subdidit. Acquisivit etiam *Aragonia* et montana. (Rod. Tol., l. V, ch. 22.)

(2) Filius Sancii, qui regno Navarræ Cantabriæ addiderat principatum. (Rod. Tolet., l. V, ch. 25.) . . . Filiam Valasquitam, quæ fuit data comiti Biscagiæ Munioni. (Id., ch. 22.)

sains et saufs sur ces pentes glissantes, où toute autre qu'une armée de Basques serait demeurée ensevelie. Le jour se levait à peine que les assiégés virent avec des transports de joie ce secours inespéré, qui semblait leur descendre du ciel. Les Arabes, attaqués à l'improviste, furent taillés en pièces, et à peine en resta-t-il assez, dit la chronique, pour aller raconter leur défaite. Cette marche hardie valut à Sancho le surnom d'*Abarca*, emprunté à cette chaussure grossière, attachée à la jambe avec des cordes, que portent encore tous les montagnards des Pyrénées (1).

Cette audace aventureuse sied bien à un fondateur de dynastie, et l'on ne saurait trop regretter que le glorieux règne de Sancho Abarca ait été ainsi mutilé par les historiens. On aime à voir dans Rodrigue, le seul qui nous ait transmis ces précieux détails, ce roi montagnard, chaussé de l'*abarca* nationale, qui était pour lui un souvenir de victoire, partager les exercices et les fatigues de ses agiles Vascons, à pied comme eux, infatigable comme eux, et assuré de vaincre l'ennemi chaque fois qu'il parvient à le surprendre. Champion zélé de la foi, toutes ses victoires furent remportées sur les infidèles. Pour mieux assurer ses conquêtes, il fit bâtir au milieu de ces âpres défilés plusieurs places fortes, à l'abri d'un coup de main, dans cette guerre d'algarades. Quant aux événements intérieurs de ce règne, que la guerre remplit tout entier, nous savons seulement que Sancho eut de sa femme Theuda, « princesse du sang royal »,

(1) Ces détails ne se trouvent que dans Rodrigue de Tolède, dont par malheur la chronologie est fort peu exacte : il place en 880 l'avénement de Sancho, et sa mort en 905.

peut-être du sang des rois de Léon, quatre filles, et un fils, Garcia, qui régna après lui.

Nous avons vu (1) ce valeureux Sancho, retiré dans le couvent de San-Salvador de Leyre, vers la fin de sa laborieuse vie, en sortir en 921 à l'appel d'Ordoño II de Léon, son allié, pour aller encore une fois combattre, sinon vaincre les infidèles (2). Plus tard, le double mariage de sa fille Sancha avec le roi Ordoño II, et de sa fille Theresia avec le roi Ramiro II, fils d'Ordoño, vint encore resserrer les liens qui unissaient les deux couronnes. Une aussi intime alliance atteste assez que les rois de Léon avaient renoncé à leurs anciennes prétentions de suzeraineté sur la Navarre. Cette émancipation, dont il est impossible de fixer la date précise, eut probablement lieu sous le règne de Sancho Ier, car ce n'est qu'alors que cette royauté naissante conquit assez de force pour ne relever que d'elle-même.

Les Arabes, vainqueurs à Salinas de Oro, en 921, après s'être emparés de la plupart des places fortes de la Navarre, voulurent tenter sur le territoire de la Gaule une de ces algarades qu'ils poussaient naguère jusque sur les bords de la Loire, et qui depuis près de deux siècles avaient cessé de franchir les Pyrénées. Ils s'aventurèrent, avec l'aveugle confiance du succès, à travers ces formidables défilés que les Basques ouvrent toujours quand on y entre, mais ferment quand on veut en sortir. Après avoir

(1) T. II, p. 379.

(2) Lucas de Tuy prétend que Sancho envoya pour le remplacer son fils Garcia. Ajoutons que cette retraite de Sancho dans un cloître n'est pas parfaitement avérée; du moins les chroniques n'en parlent pas. Le fait repose sur la foi douteuse des archives du Couvent de Leyre, citées par Moret (*Investigaciones*, l. II, ch. 6, 7 et 8).

dévasté tout le plat pays jusqu'aux environs de Toulouse, sans autre but que de ramasser du butin, les Sarrazins commencèrent à songer au retour. L'hiver précoce des Pyrénées pouvait, d'un instant à l'autre, leur fermer le passage, et les Vascons, irrités plutôt qu'abattus de leur défaite, attendaient leur revanche dans ces défilés, qui ont toujours combattu pour eux contre toutes les conquêtes, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Le vieux roi Sancho avait retrouvé, pour venger la honte d'un premier revers, toute l'activité de sa jeunesse : toutes les gorges de ces monts, depuis Jacca jusqu'à l'Océan, étaient occupées par les Navarrais, tandis qu'Ordoño de Léon, cherchant ailleurs sa vengeance, allait faire flotter les étendards chrétiens jusque sous les murs de Cordoue.

Le gros de l'armée musulmane s'engagea, sans doute avec un pressentiment funeste, dans l'étroit défilé de Roncal, entre les deux *ports* plus praticables de Roncevaux et de Camfranc. Mais, comme Charlemagne, il leur fallait passer à tout prix, dût la moitié de l'armée rester dans ces fatals défilés, pour rouvrir au reste le chemin de leurs foyers. Rien ne troubla d'abord leur marche à travers un pays désert en apparence; mais bientôt de chaque détour du sentier, de chaque roche, de chaque buisson, des traits, des quartiers de rocher roulant avec fracas, jetèrent l'épouvante et la mort dans les rangs des Musulmans, qui essayaient en vain de lutter contre des ennemis invisibles. Tout le butin qu'ils avaient amassé dans cette longue algarade tomba aux mains des Navarrais, et la plus grande partie de l'armée resta ensevelie dans ces défilés. Une autre division, qui avait pris la route de l'Aragon, sans doute par Camfranc, éprouva le

même sort, et la Navarre fut ainsi délivrée pour longtemps de ces redoutables visiteurs (1).

Malgré l'alliance qui unissait les deux maisons de Léon et de Navarre, une partie des conquêtes de Sancho, du côté de l'Ebre supérieure, avaient dû être faites aux dépens des rois de Léon. Mais le besoin que les deux royautés avaient l'une de l'autre pour résister à leur commun ennemi étouffa probablement ces germes de discorde : car nous voyons, vers la fin du règne de Sancho, l'infant Garcia, son fils, obtenir l'appui d'Ordoño pour reconquérir sur les Sarrazins les villes de Najera et de *Vegera* (Vicaria), tombées entre les mains de seigneurs rebelles, service que Sancho récompensa en accordant à Ordoño la main de sa fille Sancha. Ordoño étant mort peu après, en 924, Sancho suivit de près son allié au tombeau. La date de sa mort est fixée à l'an 925 par la chronique d'Albelda, si déplorablement avare de détails sur ce beau règne d'où date l'existence de la Navarre.

Jusque là, au milieu des efforts persévérants mais isolés des Vascons pour maintenir leur indépendance, nous voyons des peuplades, mais point de peuple ; des chefs, mais point de rois. Mais, à dater du

(1) Cette relation ne repose que sur la foi d'Abarca, *Anales de Aragon;* et, quelque vraisemblable qu'elle soit, elle est contredite expressément par le passage suivant de Murphy, historien du reste assez peu exact : « He (abd el » Rahman) made war on Pamplona, conquered the open country, took and ra» zed the forts, and penetrated to the other extremity of the land, the enemy, » opposing him upon the mountains and difficult passes only, without causing » him any injury. » Conde ne dit pas un mot de toute cette guerre, dont parlent à peine les chroniques chrétiennes. Le privilége, fort suspect, de Roncal (voy. Moret, p. 354) en parle aussi ; mais les obscurs commentaires de Moret ont encore redoublé la désespérante obscurité qui enveloppe toute cette époque. Les archives de San-Juan de la Peña, non moins suspectes (Moret, 298), parlent aussi de l'expédition des Sarrasins à Toulouse, mais ne disent pas un mot de leur retraite.

règne de Sancho, la volonté et le courage d'un seul homme donnent aux provinces vasconnes ce qui leur avait manqué jusque là, un centre autour duquel elles pussent se grouper. Partout, en effet, où fait défaut cette base nécessaire de toute fondation politique, l'unité, les empires naissent péniblement et meurent vite ; mais le royaume de Navarre, assis sur des souvenirs, sur une langue, sur une nationalité plus vieilles que lui de bien des siècles, est à peine formé qu'il vit d'une vie qui lui est propre, et se pose comme indépendant du jour où il existe.

La nature même, en tranchant si nettement les limites de la Navarre et celles de la Castille, aidait à cette séparation des deux royaumes, si vite et si aisément accomplie, et qui ne devait pas durer moins de six siècles. En effet, dans cette Espagne si morcelée, malgré son unité apparente, par les sinueuses *sierras* qui la découpent, l'Ebre d'un côté, le Duero de l'autre, avec les monts de Burgos pour les séparer, devaient entraîner dans un sens différent les destinées des deux peuples. A partir de ces sommets élevés qui sont comme l'épine dorsale de la Péninsule, le génie des populations devait être divers, comme les pentes de leurs eaux ; et la preuve c'est qu'il l'est encore aujourd'hui, en dépit de la prétendue unité monarchique qui les rapproche depuis trois siècles.

Mais si la Navarre et la Castille ne semblent avoir été adossées comme leurs fleuves au même berceau que pour s'en éloigner chacune en descendant sur sa pente, rien en revanche n'assignait à la Navarre et à l'Aragon cette existence distincte que la politique a essayé de leur donner; la langue même, cette barrière plus profonde que tous les fleuves, plus haute

que toutes les montagnes, ne séparait pas l'habitant de Pampelune de celui de Saragosse, comme elle sépare l'habitant de la haute Navarre de celui du plat pays ; et la longue vallée de l'Ebre, en continuant pour ainsi dire la Navarre par l'Aragon, rattachait l'un à l'autre ces deux peuples, enfermés dans le même bassin. Aussi de nos jours voyons-nous cette insurrection que l'on a crue monarchique, et qui n'est que provinciale, tendre sans cesse à se propager, malgré toutes les résistances, le long du cours de l'Ebre, depuis la haute Navarre jusqu'au bas Aragon. Eh bien, aujourd'hui encore, ce qui réunit les deux pays, en dépit des vieilles rivalités de voisinage, ce n'est pas une nationalité commune, mais c'est une loi de nature, plus puissante encore, qui a fait ces deux detinées de peuple pour couler dans le même lit et tendre à la même mer.

Le jeune Garcia II (Sanchez) el *Tembloso*, ou le Trembleur, ainsi nommé d'un tremblement involontaire qui lui prenait à l'approche de chaque bataille, bien que son courage fût au dessus du soupçon, succéda à son père en 925, sous la tutelle de la reine Theuda, sa mère. Les chroniques chrétiennes, avec leur desespérante concision, ne mentionnent pas la présence de ce prince à la glorieuse journée de Simancas (1), où tout annonce cependant qu'il assista ; mais les Arabes nous apprennent qu'en 926, abd el Rahman III, qui exerçait sur tous les états chrétiens de la Péninsule une sorte de protection qui ressemblait fort à une suzeraineté, entretenait avec la Navarre d'étroites re-

(1) Voyez t. II, p. 391.

lations. Nous avons vu (1) la reine Theuda, veuve de Sancho, et qui gouvernait la Navarre au nom de son fils mineur, rompre le pacte qui l'assujettissait au khalife de Cordoue. Une chronique arabe prétend même que celui-ci, pénétrant jusqu'à Pampelune, trancha de la suzeraineté en investissant Garcia de la souveraineté. Sans doute abd el Rahman, trop fort pour redouter rien des petites royautés chrétiennes, aimait mieux les voir vassales que conquises, et se méfiait avec raison de cet opiniâtre esprit de résistance qui eût toujours rendu la conquête précaire. On se souvient aussi de l'appui que trouva auprès de son oncle Garcias le prince Sancho de Léon, révolté contre son frère Ordoño III, et de l'asyle passager que ce même Sancho, dépossédé de son trône, trouva plus tard à la cour de Navarre. Enfin nous avons vu, en 952, Garcia et sa mère Theuda se rendre à la cour du khalife, et implorer son appui en faveur de Sancho, que les efforts réunis d'abd el Rahman et de Garcia aidèrent en effet à remonter sur son trône; et pendant tout le reste de sa vie le roi de Navarre demeura sur le pied d'une intime union avec le souverain de Cordoue (2).

Quant aux chroniques chrétiennes, tout ce qu'elles nous apprennent de Garcia, c'est qu'il était brave et pieux, les deux seules vertus qu'on demandât alors à

(1) T. II, p. 414, et Murphy, p. 97; mais l'invasion de la Navarre par abd el Rahman est assez peu vraisemblable.

(2) Ces détails ne se trouvent que dans Murphy, p. 10[illegible], mais au milieu de la plus déplorable confusion : car l'auteur, et la chronique qu'il traduit, prennent sans cesse Garcia, fils de Theuda, pour Sancho, son petit-fils, etchangent un nom avec l'autre.

un roi, et qu'il fut souvent en guerre avec son remuant voisin, le comte Fernan de Castille, qu'il battit et fit prisonnier à Circuenga en 960 (1). Suivant Rodrigue de Tolède, il cherchait à imiter son père, en se mêlant, comme lui, aux exercices et aux marches des soldats, et en portant la sandale nationale des Basques, d'où lui vint, comme à Sancho, le surnom d'*Abarca*.

Nous essaierions en vain de soulever l'impénétrable voile qui couvre les annales de la Navarre, de 970, époque de la mort de Garcia, jusqu'au début du XIe siècle. Le règne de SANCHO EL MAYOR, terminé en 1035, peut à toute force, en y ajoutant une régence, suffire seul à remplir cette longue lacune de 65 ans; du moins est-il impossible de trouver dans les chroniques chrétiennes, ou dans le peu de documents *authentiques* qui nous restent de cette époque, une seule ligne qui justifie les deux règnes intercalaires qu'on a glissés dans l'intervalle. Décidé à n'accepter que les faits attestés, alors que ces faits manquent, nous n'hésitons point à rejeter les fictions, et à regarder comme apocryphes les règnes de Garcia II et Sancho II, forgés par les historiens navarrais pour remplir cette lacune. Remarquons seulement avec un historien moderne, pour faire apprécier le degré de confiance que méritent toutes ces fables, que le second des Sancho porte, comme le premier, le surnom d'*Abarca*, et a, comme lui, un fils nommé Garcia.

Nous renonçons donc, sans remords ni regrets, à

(1) Annal. Compost. (Florez, t. XXIII.)

créer une histoire de Navarre là où elle n'existe pas; et, franchissant sans nous y arrêter cette lacune de trente ans, nous arrivons au règne de Sancho *el Mayor*, où ces ténèbres commencent à se dissiper. Il est impossible de préciser l'époque où Sancho monta sur le trône; mais, en le supposant fort jeune au moment de la mort de son père, on peut, en admettant une douzaine d'années de régence, fixer son avénement vers l'an 980, ce qui réduit la durée de son règne effectif à 55 ans environ, durée dépassée par plus d'un monarque. Le moine de Silo, en nous apprenant que Sancho mourut «plein de jours» en 1035, autorise cette conjecture, que confirment d'ailleurs la plupart des chroniques (1).

Pendant le règne de Garcia, la Castille, de simple comté qu'elle était, s'était élevée de fait au rang de royaume, par la valeur de ses comtes. Mais le nouveau roi de Navarre, jaloux d'affermir par des alliances sa monarchie naissante, et peu soucieux de s'attirer sur les bras des ennemis aussi remuants, épousa doña Elvira ou doña Mayor, la fille de Sancho, comte de Castille. Quelle que soit la date de ce mariage, ce

(1) « Sanctius rex, in senectute bona, plenus dierum, hac vita decessit » era 1073. » (*Monach. Silens.*, p. 313.)

« Era 943 (an 905), surrexit in Pampiblis rex Sancius Garciæ, et obiit era » 967 (an 929, lisez 925), post quem filius ejus rex Garcias regnavit annis 25 » (lisez 45), et obiit era 1008 (an 970). Post eum regnavit Sancius, filius ejus, » annos 65. Iste fuit gener comitis Sancii, et obiit era 1073 (an. 1035).» (*Chron. Compost.*, p. 318.)

« Surrexit in Pampilonia rex nomine Sancius Garciæ, era 943, et obiit era » 962 (an 924). Item filius ejus Garsias rex regnavit annis 35 (lisez 45), et obiit » era 1008 (an 970). Item filius ejus regnavit annis 61 (lisez 65). Iste fuit gener » comitis Sanctii, et obiit era 1073. » (*Chron. Burg.*)

Quant à la chronologie de Rodrigue de Tolède, elle est tout à fait fautive.

n'est guère qu'en l'an 1002 que nous voyons le nom de Sancho el Mayor apparaître dans l'histoire. En 986, il est vrai, le redoutable al Mansour avait envahi le territoire de Sancho et dévasté le pays de Najera; mais ce n'était là qu'une algarade passagère; la Navarre, placée derrière la Castille, et comme au second rang de la chrétienté, devait avoir à supporter rarement l'effort des armes musulmanes, bien que tout le cours de l'Ebre inférieur, depuis Saragosse jusqu'à Tortose, appartînt aux khalifes de Cordoue. Mais en 1002 le roi Sancho de Navarre partagea avec les Léonais et les Castillans l'honneur de la victoire de Calat-Añosor, qui sauva l'Espagne chrétienne, et abattit du même coup al Mansour et l'empire des Ommyades.

Nous renvoyons au chapitre suivant le récit des événements militaires du règne de Sancho, qui se lient d'une manière si étroite à l'histoire de Léon, qu'il est impossible de les séparer. Mais, à compter de cette époque, l'influence politique, concentrée si long-temps dans les mains des monarques léonais, passe dans celles du roi de Navarre. La grande figure historique du siècle, c'est Sancho *el Mayor :* du coin de terre qu'il reçoit de ses ancêtres entre les Pyrénées, le *Rio* Aragon et les monts d'Oca et de Burgos, il fait un vaste royaume qui s'étend depuis le *Rio* Cea, près de Léon, jusqu'à Ribagorza, sur les frontières de la Catalogne. A Sancho, comme à tous les conquérants, ni violences ni perfidies ne coûtent pour agrandir ses états, but qui légitime tout aux yeux des ambitieux, et quelquefois à ceux du vulgaire. Tel est, en effet, le sort du génie, que l'audace de ses conceptions, et

surtout le succès, l'absolvent même de ses fautes; et si l'on retranchait des annales de l'humanité toutes les grandes spoliations et tous les attentats heureux, nous ne savons trop, en vérité, ce qui resterait de la gloire des conquérants, à la peser dans d'aussi strictes balances.

CHAPITRE III.

ESPAGNE CHRÉTIENNE.

1002 à 1037.

A mesure que nous avançons dans notre tâche, nous sentons plus vivement le besoin de donner à l'histoire de la Péninsule, à défaut de l'unité monarchique qui se perd dans cet immense morcellement, une sorte d'unité factice. Cette unité, nous ne la fonderons point sur le synchronisme, base insuffisante, qui rapproche les faits sans les unir, mais sur les rapports de plus en plus étroits de tous ces états chrétiens qui se touchent constamment, ou par la guerre, ou par des alliances.

L'Espagne chrétienne, comme nous l'avons vu, n'avait pas été délivrée de tout danger par la mort d'al Mansour. Abd el Melek, son fils, était venu prendre sur les ruines de Léon une sanglante revanche de Calat-Añosor, et menaçait l'une après l'autre d'une ruine imminente toutes les petites royautés chrétiennes. Unies un instant à Calat-Añosor, sous la pression

d'un péril commun, le péril n'était pas passé qu'elles s'étaient déjà divisées; et tour à tour attaquées par le fils d'al Mansour, la pensée d'une résistance commune n'était pas même venue à tous ces petits roitelets, plus occupés de se dépouiller entre eux que de se défendre contre l'étranger.

La Castille, le plus puissant de ces états rivaux, était alors en proie à des déchirements intérieurs qui faisaient beau jeu à la conquête arabe. L'oncle du jeune roi de Léon, le comte de Castille, Sancho Garcias, qui semble avoir hérité du bouillant esprit de son aïeul Fernan, était aux prises avec l'un de ses vassaux, le comte Garcias Gomez, qui, impatient de la suzeraineté des comtes de Castille, naguère vassaux révoltés comme lui, s'était allié aux Sarrazins de la frontière pour échapper à leur joug (1). Enfin, la Castille était encore agitée par les derniers restes de la rébellion du comte Vela. Vainement les souverains de Léon, de Navarre et de Castille, frappés des maux qu'entraînait ce perpétuel échange, avec l'Espagne arabe, d'émigrés toujours prêts à prendre les armes contre leur patrie, ou à y semer la discorde, avaient rappelé, par une amnistie générale, le comte Vela et d'autres nobles chrétiens réfugiés chez les Arabes, et

(1) On lit dans une charte d'Alonzo V en 1012, écrite en latin tout à fait barbare (Florez, *Esp. Sagrad.*, t. XXXVI, p. 18) : « Erexit super se Garsea Go- » miz, qui cum gens Ismaelitarum erat, ac non multis diebus coadunati fuimus » cum omnia gens nostra in Dños Sanctos. » On lit dans la même charte, en parlant de ce Sancho : « Et etiam tius (*tio*, oncle) et *adjutor* meus Sanctius » comes. » Ce mot d'*adjutor* paraîtra singulier, après ce que l'on sait des relations des deux souverains. Voir *Ann. Compl.*, p. 312; et Masdeu, XII, 313.

Le même document nous apprend que l'élection d'Alonzo se fit à Léon en présence des comtes et des évêques, « et omnem togam palatii » : il est bien entendu qu'on n'y parle pas du peuple.

leur avaient rendu leurs biens confisqués (1); nous n'en voyons pas moins les deux fils de ce Vela, après la mort de leur père, refuser obéissance au comte Sancho, et trouver un asyle honorable auprès d'Alonzo V, à la cour de Léon.

Quant à ce dernier royaume, déchiré par des dissensions intestines, et gouverné par un roi de huit ans, sous la tutelle de doña Elvira, sa mère, et du comte de Galice, Menendez, il ne pouvait pas opposer aux Arabes une bien ferme résistance. Les mécontents, toujours prêts à s'exiler, trouvaient un asyle assuré auprès des khalifes ou des gouverneurs arabes, en attendant qu'ils vinssent avec eux porter le fer et la flamme dans leur patrie, et venger sur elle les griefs de leur ambition déçue (2).

La Navarre, défendue contre l'invasion musulmane par la Castille et les monts de Burgos, qui formaient pour elle comme une première ligne de défense en avant des Pyrénées, joue encore à cette époque, dans l'histoire, un rôle fort effacé. Sancho *el Mayor*, qui régnait alors sur ce pays, ne l'avait pas encore tiré de sa première obscurité. Quant à la Catalogne, il nous faut revenir sur nos pas pour dire un mot des destinées de ce comté de Barcelone, dont nous ne nous sommes pas occupé depuis son érection en état indépendant, vers 878 (3).

Au berceau de tous les états, grands ou petits, se

(1) Rodr. de Tol., l. V, ch. XVII; Luc. de Tuy, p. 88.

(2) Duo filii Vegilæ, ad Sarracenos transfugæ, propter insolentias quas agebant, a Sancio comite recesserunt, et a rege Adefonso benigne recepti sunt. (Rod. Tolet.) Il est évident, d'après cette phrase, qu'ils avaient quitté les Sarrazins pour revenir à la cour de Sancho.

(3) Voyez t. III, p. 61 à 74, et 103 à 111.

trouve toujours un personnage semi-fabuleux, semi-historique, en qui s'incarnent pour ainsi dire toutes les traditions et tous les souvenirs nationaux. La Grèce et Tyr eurent leurs Hercules, Léon eut Pélayo, la Castille son comte Fernan Gonzalez, et l'humble comté de Barcelone, réservé à une moins haute fortune, a son *Wifredo el Velloso* (Wifred *le Velu*), dont la merveilleuse légende semble plutôt appartenir aux Romances qu'à l'histoire. On sait peu de chose d'avéré sur ce romanesque héros, si ce n'est qu'il gouvernait Barcelone après 873, sous le titre de comte de la Marche. Mais le passage suivant, extrait d'une chronique du XIIIe siècle, jette un jour curieux, sinon sur l'histoire de Wifred, au moins sur la place qu'il occupe dans les légendes populaires (1). « Wifred *le Velu* était fils de Wi» fred I (2), qui avait reçu en fief de Charles le Chau» ve le comté de Barcelone. Wifred I avait pour en» nemi le comte de Cerdagne, Salomon. Accusé par son » ennemi auprès de Charles le Chauve, son suzerain, il » se rendit à Narbonne avec son fils pour se justifier; » mais, insulté par un des seigneurs franks, qui porta » la main sur sa barbe pour la lui arracher, il lui » plongea son épée dans la poitrine. Wifred fut aus» sitôt arrêté, et envoyé sous bonne escorte auprès du » roi; mais, pendant le chemin, une dispute, feinte ou » réelle, s'éleva entre ceux qui l'escortaient, et Wi-

(1) Gesta comitum Barcinonensium, apud Marca, p. 539. Voir aussi Diago, *Hist. de los Condes de Barcelona*, p. 62.

(2) L'*Hist. de Languedoc* (t. I, note 87, p. 116) cherche à établir que le père de Wifred ne s'appelait pas Wifred, mais Suniofred. J'ai parlé de ce Suniofred, vicomte de Barcelone, t. III, p. 109; mais je pense qu'il s'agit d'un autre personnage.

» fred ; en voulant l'apaiser, fut égorgé par eux.

» Le roi frank, affligé de cette mort, voulut prendre » soin du fils, et chargea de son éducation son vassal le comte de Flandres. Le jeune homme, en » grandissant, séduisit la fille du comte et la rendit » enceinte. La mère, découvrant la faute de sa fille, » et ne voulant pas la divulguer, fit jurer au jeune » Wifred que, s'il parvenait à rentrer dans l'*honneur* » (le fief) de son père, il épouserait sa fille. Elle le » fit ensuite revêtir d'habits grossiers, et l'envoya, » déguisé en pèlerin, et sous l'escorte d'une vieille » femme, à Barcelone, où vivait encore sa mère, » la veuve de Wifred I. La mère reconnut aussitôt » son fils aux poils épais qui lui couvraient tout le » corps, et, convoquant les magistrats et les grands » du pays qui lui étaient restés fidèles, elle leur » montra en secret son fils. Ceux-ci, déplorant la » mort de son père, et la fraude qui lui avait enlevé » ses états pour les donner au comte Salomon, re» connurent Wifred II pour leur seigneur; puis, » se rendant avec lui auprès du comte Salomon, le » jeune homme, tirant son épée, la plongea dans le » sein de l'usurpateur, et il garda ensuite tant qu'il » vécut le comté de Barcelone, depuis Narbonne jus» qu'en Espagne. Ensuite, comme il l'avait juré, il » épousa la fille du comte de Flandres; puis, d'après » le conseil des parents de sa femme, il obtint l'al» liance et la faveur du roi des Franks, qui lui con» féra son comté en fief. Wifred, apprenant que les » Sarrazins avaient envahi son comté, demanda du » secours au roi, qui, occupé d'autres affaires, refu» sa de lui en donner; mais il lui accorda du moins » que si, sans son aide, il parvenait à chasser les Sar-

» razins, le comté appartiendrait à lui et à ses héritiers en toute propriété. Et c'est ainsi que le fief de Barcelone est devenu indépendant sous les comtes de ce nom. Et Wifred, ayant expulsé les Sarrazins, bâtit le monastère de Ripoll, en 888, et le dota richement. Et ce Wifred eut, de sa susdite épouse, quatre fils : Radulf, qui fut moine de Ripoll et évêque d'Urgel; Wifred, qui mourut empoisonné sans laisser d'enfants; Miro et Sunier. »

Ce qui ressort de plus clair dans toute cette fabuleuse légende, c'est que Wifred I était un vassal peu soumis à son suzerain Charles *le Chauve*, que cependant il n'osait pas ouvertement braver; que sa désobéissance finit par lui coûter la vie; que le comte frank Salomon, son successeur, ne se maintint pas long-temps dans ce poste, difficile pour un homme de sa race, et qu'une révolte heureuse y réintégra le fils du comte défunt; qu'enfin celui-ci, Wifred II ou *le Velu*, au milieu du démembrement de la monarchie franque par la concession des fiefs à vie et héréditaires, finit par arracher à Charles *le Chauve* l'hérédité du sien, et devint ainsi le premier comte indépendant de Barcelone, à charge de défendre tout seul son comté contre les Sarrazins, ce qu'il fit avec succès. (874 à 888.)

Wifred *le Velu*, possesseur en outre du Roussillon et de la Cerdagne, étant mort en 912 (1), sans que l'on sache rien d'avéré sur son règne, ses trois fils Wifred III, Sunier et Miro, se partagèrent son hé-

(1) « Anno 912 obiit Wifred., comes bonæ memor., cujus pater quiescit in » cœnob. Sanctæ Mariæ Rivipull. » (Chron. Rivip, ap. Villa-Nueva, Viage literario, t. V, p. 243.) Une autre inscription tumulaire presque identique, citée par Diago, p. 73, donne la date de 914.

ritage. Sunier eut pour sa part le comté d'Urgel, dont il fut le premier titulaire ; mais Wifred, en 912 ou 914, mourut empoisonné, et son frère Miro demeura seul possesseur du riche héritage de Wifred II. Il le garda jusqu'en 929, et mourut en laissant à son fils aîné Suniofred le comté de Barcelone, à Oliva (1) le Roussillon et la Cerdagne, et l'évêché de Girone à Miro II, le plus jeune. La tutelle de ces jeunes princes fut confiée à leur oncle Sunier ou Suniofred, conte d'Urgel, qui leur rendit fidèlement, à leur majorité, le dépôt qui lui était confié. L'histoire est muette sur ce Suniofred, aussi bien que sur son père Miro. Il mourut sans enfants en 967, laissant le comté de Barcelone, qu'il ne gouvernait guère que depuis 950, non pas à l'un de ses frères, mais à son cousin Borel, fils du comte Sunier d'Urgel.

Le premier acte du règne de Borel avait été un pèlerinage à Rome ; mais cette pacifique prise de possession de son comté fut suivie de guerres continuelles où le courage du nouveau comte ne brilla pas moins que sa piété, activement occupée de réparer les églises détruites par les Maures. Nous avons vu (2), en 984 ou 985, le comte Borel, battu à Moncada, et chassé même un instant de Barcelone par les armées victorieuses d'al Mansour, y rentrer bientôt après, et profiter de l'absence de son redoutable ennemi pour chasser les Musulmans de son territoire. Mais Borel, rentré dans sa capitale, n'y trouva plus que des rui-

(1) Cet Oliva fut surnommé *Cabreta*, ou la Chèvre, parce que, quand il était en colère, il grattait la terre de son pied, comme une chèvre, avant de pouvoir parler : c'est à ce défaut que Diago attribue l'exclusion d'Oliva de la succession du comté de Barcelone, après la mort de Suniofred.

(2) T. II, p. 450.

nes et des cadavres. Toutes les archives de la ville et du comté avaient été détruites, les maisons incendiées ou pillées, et cette malheureuse cité, la première de toute l'Espagne qui eût été reconquise sur les Musulmans par les armes des Franks en 802, fut bien long-temps à se relever de ce qu'elle avait souffert pendant la courte et fatale occupation d'al Mansour. Mais du moins ce fut la dernière fois que cette ville, plus française encore qu'espagnole, tomba au pouvoir des infidèles.

On prétend que le comte Borel, dont la faible armée avait été dispersée à Moneada, ne trouva d'autre moyen d'en réunir une autre qu'en accordant la franchise de tout impôt, privilége essentiel de la noblesse, à tous ceux qui viendraient sous ses drapeaux, et qu'il réunit ainsi l'armée qui reconquit Barcelone. Ce privilége n'appartint qu'à ceux qui possédaient un cheval (*caballeros*), et on les appela depuis en Catalogne, au dire de Zurita, *hombres de paratge*, synonyme de *hijosdalgo* en Castille.

Le comte Borel, en 993, mourut paisiblement au sein de sa capitale et de son comté reconquis, bien qu'il ait plu à l'historien Diago de le faire rester sur le champ de bataille, avec 500 cavaliers, dans une seconde invasion sarrazine, et de faire encore prendre Barcelone, grâce aux têtes du comte et de ses compagnons, que les engins de guerre des Musulmans lancèrent dans la ville en guise de boulets. Son fils aîné, Raymond, lui succéda, et Ermengaud, son second fils, eut pour sa part le comté d'Urgel. On sait peu de chose de ce Raymond, si ce n'est qu'en 1003 abd el Melek, le digne fils d'al Mansour, ayant envahi la Catalogne et dévasté tout le pays, Raymond mar-

cha contre lui, et, l'ayant rencontré près d'Albesa, le battit et lui enleva tout son butin. Il est inutile d'ajouter que les chroniques arabes, qui mentionnent cette expédition, attribuent la victoire à leurs armes.

Nous avons déjà raconté le secours que portèrent à Mohammed les comtes de Catalogne et d'Urgel, et la mort que trouva, en 1010, Ermengaud, sur le champ de bataille d'*Achbat al Bakar* (aujourd'hui Castillo del Bacar), près de Cordoue. Le comte Raymond s'en retourna dans son comté, chargé de gloire et surtout de richesses, et y mourut sept ans après, sans que les chroniques nous laissent un seul événement pour remplir cette lacune. Son fils Bérenger I lui succéda en 1017. Tout ce que nous apprend de lui le moine chroniqueur de Ripoll, c'est qu'il ne fit, durant sa vie, rien dont l'histoire daigne tenir note (1). Diago, ne sachant de quoi le louer, le loue d'avoir été dévot, mais avoue qu'il était peu vaillant; et de ces deux vertus d'un roi du XI[e] siècle, la seconde n'était pas la moins nécessaire : car les conquêtes des Maures, sous ce règne pacifique, s'avancèrent jusqu'au *Rio* Llobregat, sans que Bérenger paraisse en avoir pris autrement de soin.

Ainsi la Catalogne, à l'époque où nous sommes arrivé, était bien loin d'avoir acquis la prépondérance que devaient lui donner, un siècle plus tard, le courage et le talent de ses comtes, lors de la réunion, dans les mains de Raymond Bérenger IV, des deux sceptres de Catalogne et d'Aragon. Française au

(1) Nihil ibi boni gessit, immo in omni vita sua parentelæ probitati fuit inferior. (Gesta comit. Barcinon., *apud Marca Hispan.*, 542.)

moins autant qu'espagnole, cette riche province, bien qu'affranchie de la suzeraineté des rois franks, appartenait plus encore, par ses alliances et ses possessions au delà des Pyrénées, au sud de la France qu'à la Péninsule. L'étroite affinité de sa langue, le *lemosin* (limousin), avec le dialecte provençal, resserrait encore les liens qui, aujourd'hui même, unissent ce pays à la Provence; et l'influence française, qui a constamment tendu à dominer dans la Péninsule, trouvait, par la Catalogne, une voie toujours ouverte pour y pénétrer.

L'Espagne chrétienne, il est vrai, respira un instant, après la mort d'abd el Melek, et pendant les longues guerres civiles qui entraînèrent la dissolution et la ruine du khalifat de Cordoue. Malheureusement ces dissensions, dont il eût été si facile de profiter, furent perdues pour l'Espagne chrétienne; le danger n'était plus assez grave pour lui enseigner la nécessité de l'union : aussi voit-on les princes chrétiens partager leur alliance entre les divers prétendants qui s'arrachent les lambeaux du khalifat, au lieu de les écraser un à un du poids de leurs forces réunies, ou de soutenir du moins le plus faible contre le plus fort.

Le comte de Castille, Sancho, mettant à l'enchère son épée et ses hommes d'armes auprès des divers compétiteurs au trône, acquit nécessairement une haute influence, et la Castille devint, par sa position centrale et l'habileté de son souverain, le pivot de la politique péninsulaire. La conquête de San-Estevan de Gormaz, d'Osma, de Peñafiel, et de plusieurs autres places frontières que lui avait enlevées al Mansour, étendit ses limites jusque sur la rive gauche du Duero, et chacun put prévoir, dès lors, les brillantes des-

tinées réservées à ce fief émancipé du royaume de Léon, et déjà plus puissant que la couronne dont il relevait.

Le jeune roi de Léon, et son tuteur le comte Menendez de Galice, ne paraissent pas avoir pris une part fort active à tous ces débats; nous en dirons autant de la royauté de Navarre, oubliée dans ses montagnes, et trop éloignée du champ de bataille pour prendre part à la lutte. Son tour viendra toutefois : car dans ce long duel entre les deux religions, qui dure déjà depuis trois siècles, ce ne sont pas toujours les mêmes champions qui descendent dans la lice : chacun des petits états chrétiens y apparaît à son tour et vient essayer sa chance, jusqu'à ce qu'il se retire pour faire place à un plus hardi ou plus heureux que lui ; et il faut un danger bien imminent pour réunir, ne fût-ce qu'un instant, sous un même drapeau, ces défenseurs d'une même cause.

La royauté de Léon, après avoir vu pendant vingt ans de suite sa capitale ruinée, sans oser la reconstruire, s'était enfin enhardie. Bermudo, pendant les dernières années de son règne, avait fait relever de ses ruines l'église de Santiago, dévastée par les infidèles. Alonzo V, profitant des dissensions des Musulmans, et de la longue suspension d'hostilités qui avait succédé à la mort d'Abdelmelek, fit relever les murs de Léon, et un concile solennel, célébré en 1020 dans la cité restaurée, consacra pour ainsi dire sa résurrection. Ce concile, où fut rédigé le fameux *fuero* de Léon (1), est le premier concile politique dont on possède les actes, depuis la conquête

(1) Voyez les actes de ce concile, *Esp. Sagr.*, t. XXXV, p. 340.

arabe; à ce titre donc il offre un vif intérêt et mérite une attention spéciale. Il reproduit du reste, sans s'en écarter en rien, toutes les formes des conciles gothiques; le roi et la reine y assistent en personne, et il a lieu à Léon dans la cathédrale, où sont réunis, comme à Tolède, les prélats, les abbés et les grands du royaume. Il est divisé en deux parties, l'une ecclésiastique, et l'autre civile : la première ne contient que sept canons, qui ont pour objet de protéger les biens et les personnes des membres du clergé, et de confirmer l'église dans la jouissance paisible de tout ce qu'elle possède.

Quarante et un canons sont ensuite consacrés aux lois civiles : ils offrent des détails curieux sur les formes de la législation espagnole à cette époque reculée, d'où datent les premiers *fueros*. Nous reparlerons plus loin de ce concile ; mais remarquons seulement que toutes les habitudes barbares du droit germanique, telles que la preuve par serment des *conjuratores* et le duel judiciaire, absents du code gothique, se trouvent dans les canons de ce célèbre concile, plus connu sous le nom de *fuero* de Léon. Conclurons-nous de ce retour aux coutumes primitives et aux formes du droit germanique, comme l'ont fait quelques historiens, que la nation espagnole, après la conquête musulmane, s'était scindée de nouveau, que, des deux races qui la composaient, l'une, la race hispano-romaine, était restée dans les villes sous la domination arabe, tandis que les débris de la race gothique émigraient avec Pelayo dans les Asturies, et devenaient le germe du véritable peuple espagnol? Non, certes, et nous démontrerons, par une analyse raisonnée de la législation des *fueros*, tout ce qu'il y

a d'arbitraire dans cette assertion. Quant à l'empreinte germanique, beaucoup plus reconnaissable, il est vrai, dans les *fueros* du XIe siècle, que dans le code gothique, elle s'explique assez par le voisinage de la royauté franque, long-temps souveraine des deux marches de Vasconie et de Gothie, et aussi par le retour de la race espagnole à la vie dure et aventureuse et aux expéditions annuelles des Goths ses ancêtres.

Ce concile, plus politique qu'ecclésiastique, fait époque dans l'histoire d'Espagne. Jusque là, le *fuero juzgo* avait suffi aux besoins de ces populations grossières que la conquête arabe avait fait rebrousser en arrière dans la voie de la civilisation; mais des besoins nouveaux, nés des relations nouvelles entre les hommes, se firent bientôt sentir dans tous les états chrétiens : les habitudes et les droits municipaux, absents du code gothique, comme le nom même de *municipe*, commencèrent à tenir une plus grande place dans les idées de cette société nouvelle, reconstruite avec des débris. De là les *fueros*, espèce de chartes supplémentaires qui sont au code gothique ce que les *novellæ* sont au code théodosien; *fueros* accordés par les rois et les seigneurs souverains aux cités qu'ils fondaient, ou qu'ils repeuplaient, après les avoir enlevées aux Arabes. De là ce laborieux effort du XIe siècle vers la législation municipale, expression forte et naïve de cette société naissante, où le souverain a besoin du peuple, et paie en franchises et en garanties le dévoûment qu'il exige. C'est du XIe siècle, en effet, c'est-à-dire un ou deux siècles en avant sur le reste de l'Europe, que datent les législations municipales des divers états de l'Espagne.

Mais un sujet aussi vaste a besoin, on le comprendra, d'être embrassé dans son ensemble. Nous ne le mutilerons pas en étudiant isolément quelques unes de ces chartes communales : il faut, en effet, avant d'arriver aux institutions, avoir passé par les faits ; il faut avoir vu naître un à un, et suivi dans leur développement, tous ces embryons d'états, la Castille, la Navarre, la Catalogne, l'Aragon, et saisi d'abord dans l'histoire la loi qui préside à leur existence, pour la retrouver dans leur législation ; il faut enfin savoir de quel point chacun d'eux est parti, et quelle route il a suivie, pour les voir tous plus tard arriver au même but, c'est-à-dire à l'unité, qui, même en les accouplant l'un à l'autre, a été forcée de respecter leurs souvenirs nationaux, et les a rapprochés sans les confondre.

Du reste, cette première tentative d'une des royautés chrétiennes pour donner des lois à ses sujets paraît avoir laissé une impression profonde dans l'esprit des contemporains. « Le roi Alonzo, après avoir, nous » dit Lucas de Tuy, rebâti les murs de la cité de Léon, » lui donna de bons *fueros*, et des coutumes (*mores*) » qu'elle gardera jusqu'à la fin du monde. » Il confirma en même temps l'autorité des lois gothiques, et en rédigea de nouvelles ; enfin il donna des *fueros* « à tous ceux qui en eurent besoin », depuis le Pisuerga jusqu'à la pointe de la Galice : car c'était toujours ce fleuve qui séparait les états de Léon de ceux de la Castille.

Le comte Sancho, en fait de *fueros* à octroyer, ne restait pas en arrière de la royauté de Léon. Une généreuse émulation s'établit entre les deux souverains, qui se disputaient souvent une ville frontière à force

de franchises accordées à ses habitants; il est même probable que la Castille, en fait de concessions, eut l'honneur de donner l'exemple, et que, dans cette joûte pacifique, le comté devança le royaume : car le *fuero* de Sepulveda, rédigé par Alonzo VI en 1076, existait long-temps auparavant comme coutume non écrite (1). La chronique d'Alonzo X, source peu grave, il est vrai, dit expressément : « Le comte Sancho » fut bon et pieux, sensé et rusé (*ardid*), brave et » grand redresseur de torts (*enderezador*); et il don- » na aux nobles plus grande noblesse, et il allégea la » dépendance des humbles; et il aima son peuple et » défendit bien sa terre, et regagna beaucoup des » villes perdues lors de la prison de son père; et il » donna les anciens *fueros* de Sepulveda, et octroya » franchise aux cavaliers castillans, en les dispensant » de payer l'impôt (*pechar*), et d'aller à la guerre » sans solde de leur seigneur : car avant cela ils » payaient impôt, puisqu'ils devaient guerroyer sans » solde aucune. »

Écrits ou non, les *fueros* que Sancho donna à la Castille furent profondément populaires (*dedit bonos foros et mores in totâ Castellâ*), et il s'acquit ainsi un renom de bon justicier, qu'à cette époque de violence on obtenait à peu de frais. Quant à la date de ces *fueros*, elle est restée inconnue; mais la Castille se trouvant à l'avant-garde de l'Espagne chrétienne, et ex-

(1) « Ego Aldefonsus, dit la Charte d'Alonzo VI, confirmo ad Septem-pu- » blica suo foro, quod habuit in tempore comitum Ferrando Gonzalez, et » Garcia Ferdinandez, et domno Santio de suos terminos. » Marina prétend même (*Ensayo critico sobre la legislacion*, p. 85) que ce *fuero* existait comme coutume avant les comtes susnommés; mais ce n'est qu'une conjecture sans preuves.

posée aux premiers coups de l'ennemi, il est naturel de penser que l'appât seul de libertés et de franchises toutes spéciales put engager les colons chrétiens à venir s'établir dans les *poblaciones* de l'extrême frontière, toujours en proie aux incursions arabes.

Le roi de Navarre ne fut pas plus avare de concessions de ce genre que la Castille et Léon : le *fuero* célèbre de Najera, la seconde ville de la Navarre, *fuero* octroyé par Sancho *el Mayor*, date à peu près de la même époque que celui de Léon, et fut, comme celui de Sepulveda, confirmé en 1076 par Alonzo VI, lorsqu'il conquit Najera. Enfin le *fuero* de Catalogne, plus connu sous le titre français et catalan d'*usages*, date de 1068.

Une charte qu'on trouve dans Risco (1) donne à penser qu'il ne régnait pas toujours entre l'oncle et le neveu, le comte de Castille et le roi de Léon, une parfaite intelligence : le comte Sancho y est appelé « notre très infidèle oncle » (*infidelissimo nostro et tio comes domno Santio*). Cette rivalité naissait sans doute de leurs prétentions sur quelques villes frontières, que chacun cherchait à gagner par l'appât de *fueros* plus larges que ceux de son concurrent, heureuse rivalité dont ces villes profitaient ; mais le souvenir toujours présent d'al Mansour, et la crainte d'une incursion arabe, empêchèrent ces sourdes dissensions de dégénérer en hostilités ouvertes. Chacun des deux souverains, au lieu d'user ses forces dans une guerre imprudente, les employa à fortifier ses frontières. La Castille avait pour rempart Sepulveda, et les forts si-

(1) *Esp. Sagrada*, XXXV, 25.

tués sur le revers nord du Guadarrama, formidable barrière qui la séparait de l'ennemi; le royaume de Léon, bien plus menacé, n'avait que la faible barrière du Duero, et sa seule ressource était de la hérisser de places fortes. La ville de Zamora, maîtresse du cours du Duero, voyait depuis long-temps ses murs démantelés et déserts, faute d'habitants qui osassent l'occuper : Alonzo V la fit fortifier avec soin, et l'art et le courage firent ainsi pour le royaume de Léon ce que la nature avait fait pour la Castille.

Ce point de repaire une fois assuré, Alonzo, jaloux d'entourer aussi de quelque gloire ce nom porté déjà par de grands rois, résolut de profiter de l'inaction des Arabes, préoccupés de leurs affreuses guerres civiles, et envahit le Portugal : car les expéditions des rois de Léon et celles même des comtes de Castille ne se dirigeaient jamais vers l'Espagne de l'est, où les Arabes dominaient, depuis Saragosse, sur tout le cours inférieur de l'Èbre. Les premiers débuts d'Alonzo furent heureux, et il s'avança sans obstacle jusqu'à Viseu, près de Coïmbre, pillant et incendiant tout sur son passage. Alonzo commença sur-le-champ le siége : mais un jour qu'ayant ôté sa cuirasse à cause de la chaleur, il chevauchait autour de la place, un archer musulman le perça d'une flèche entre les deux épaules, et il mourut bientôt, après avoir reçu des évêques qui suivaient son armée le corps du Seigneur, en pieux roi qu'il était. (13 mai 1027.) Il n'était âgé que de trente-deux ans, et en avait régné vingt-huit. Il avait épousé doña Elvira, fille du comte Menendez; il eut d'elle une fille, doña Sancha, et un

fils, âgé de douze ans, qui lui succéda sous le nom de BERMUDO III (1).

Revenons maintenant à la Castille, dont le souverain, Sancho, grâce à son courage et au lucratif commerce qu'il faisait de son épée, semble avoir hérité de la fabuleuse renommée de son aïeul, le comte Fernan Gonzalez : « Combien ce comte, dit Lucas de Tuy, » se conduisit glorieusement dans son comté, c'est ce » que notre plume ne pourra jamais dignement exprimer. » Suivant la *Chronique d'Alonzo X*, qui enregistre la fable et l'histoire avec une gravité égale, « La mère du comte Sancho, désirant épouser un » Maure dont elle était amoureuse, trama la mort » de son fils pour pouvoir livrer à son amant les vil» les et les châteaux du comté, et elle prépara à cet » effet des herbes empoisonnées; mais une de ses » femmes la trahit, et en instruisit le comte. Celui» ci n'en dit rien, mais quand sa mère voulut lui » donner de ses herbes dans son vin, il la pria de » boire la première, et elle dit qu'elle n'en voulait » rien faire, car elle n'avait pas soif. Mais le comte, » après le lui avoir demandé plusieurs fois, la fit boi» re de force, et quand elle eut bu, elle tomba morte; » et depuis lors, sachez que vint en Castille l'usage » de faire boire les femmes les premières. Et le comte » eut grand effroi et regret de voir sa mère ainsi mor-

(1) Voici l'épitaphe d'Alonzo V, telle qu'elle se trouve dans la cathédrale de Léon (voyez Risco, t. XXXV, p. 29) : « Hic jacet rex Adefonsus, qui populavit » Legionem, post destructionem Almanzor, et dedit ei bonos foros, et fecit ec» clesiam hanc de luto et latere, habuit prælia cum Sarracenis, et interfectus » est sagitta apud Viseum in Portugale. Fuit filius Veremundi Ordonii. Obiit » (era) MLXVIII, Non. Maji. »

» te, et il fit bâtir un noble monastère et lui donna » le nom d'Oña, qui était celui de sa mère. » La chronique ajoute que ce comte, sévère justicier, fit également périr un chevalier français qui lui avait enlevé sa femme.

Le comte Sancho mourut en 1021, laissant un fils nommé Garcia, qui lui succéda dans son comté, et deux filles, dont l'une, doña Elvira, fut mariée au roi de Navarre, Sancho *el Mayor*, et l'autre, doña Teresia, au roi de Léon, Bermudo III. Le jeune Garcia, âgé de six à sept ans à la mort de son père, eut pour tutrice sa mère doña Urraca, assassinée quelques années plus tard à Covarrubias, sans que les laconiques annales de Tolède, qui nous apprennent ce fait, daignent nous en expliquer le motif (1). Ainsi les deux royautés de Léon et de Castille, car on peut bien donner ce nom au puissant comté, se trouvèrent, après la mort d'Alonzo V, entre les mains de deux jeunes gens à peu près du même âge, et menacés tous deux par leur redoutable voisin Sancho, roi de Navarre.

Ce puissant roi, qui, avant sa mort, vit un instant réunie dans ses mains à peu près toute l'Espagne chrétienne, et la dépeça en lambeaux pour la partager entre ses fils, avait depuis quelque temps grandement reculé les limites de la Navarre. Débordant peu à peu de ses monts, comme un torrent qui a laissé s'amasser ses eaux, il avait envahi tour à tour le pays de Sobrarbe (*sobre Ara*), district montagneux de l'Aragon, arrosé par l'Ara et la Cinca, et dont la princi-

(1) « Era MLXXVI, mataron à la Condessa doña Urraca en Cuevarrubias. » La date est certainement fausse.

pale ville est Aïnsa; puis le comté de Ribagorza, à l'est du Sobrarbe, dans la vallée qui descend des Pyrénées vers Lerida, et sépare l'Aragon de la Catalogne. Sancho enleva ce comté au comte Guillaume, qui le tenait en fief de la royauté franque. Vers l'ouest il possédait, par droit d'héritage, la Navarre proprement dite, avec le Guipuscoa, l'Alava et la Biscaye (1), et de plus, ainsi que l'a prouvé la savante dissertation d'Oihenart (2), la Vasconie citérieure, qui, après la mort de Sanche Guillaume, le dernier descendant de Garcia *el Curvo*, avait fait retour au roi Sancho *el Mayor* de Navarre, son suzerain. C'est ainsi qu'aux dépens de ses voisins, amis comme ennemis, Sarrazins comme chrétiens, Sancho avait changé son diminutif de royaume en une monarchie déjà puissante, comme un grand fleuve, à deux pas de sa source. Maître des Pyrénées, depuis Bilbao jusqu'au *rio* Noguera, et séparé seulement de la Castille par les monts de Burgos et de Soria, qui lui assuraient tout le cours supérieur de l'Èbre (3), il avait

(1) Il règne sur les limites de la Navarre vers l'ouest une épaisse obscurité qu'ont encore redoublée les assertions arbitraires des historiens navarrais. Zurita et Moret font arriver ces limites jusqu'à la source de l'Èbre, au fond de l'angle formé par les Pyrénées et la *Sierra de Oca*, et y ajoutent tout le pays situé entre la mer et les Pyrénées, c'est-à-dire la Biscaye et le Guipuscoa. D'après la configuration des lieux et la puissance de Sancho, le fait est assez vraisemblable : Sancho, maître du bassin supérieur de l'Èbre, devait naturellement s'étendre sur tout le revers nord des Pyrénées jusqu'à l'Océan. Nous avons vu d'ailleurs, par une phrase déjà citée (voyez p. 75) de Rodrigue de Tolède, que Sancho Abarca avait conquis la Cantabrie, sauf peut-être la Biscaye, que Sancho el Mayor acquit plus tard par conquête ou par héritage.

(2) Oihenart, *Notit.*, p. 429. La possession de la Vasconie pyrénéenne par Sancho le Grand est aussi fort nettement établie par Risco (Esp. Sagr., t. XXXII, p. 208); il cite, entre autres preuves, l'épitaphe de ce roi dans l'église de Léon : « Hic situs est Sanctius rex Pyrenæorum montium et Tolosæ, etc. »; une confirmation de la Charte d'Alaon et un diplôme de l'an 1034, où il est dit que Sancho régnait « in cuncta Gasconia ».

(3) Le *becerro* (archives) du couvent de San-Millan contient un acte de l'an

fini ainsi par envelopper d'un réseau de places fortes le wali de Saragosse, dont ses incursions venaient périodiquement, comme un torrent du haut des monts, désoler les campagnes.

Le jeune Bermudo de Léon redoutait, non sans raison, un voisin aussi remuant, et qui ne se faisait pas plus de scrupule d'arrondir ses domaines aux dépens des chrétiens qu'aux dépens des musulmans : aussi chercha-t-il un appui auprès de son allié naturel, le jeune Garcia de Castille. Celui-ci, préoccupé sans doute des mêmes craintes, avait envoyé demander à Bermudo la main de doña Sancha, sa sœur, et l'autorisation d'ériger définitivement en royaume le comté de Castille. Bermudo accepta cette alliance, dictée par une saine politique, et consentit à changer en couronne de reine le coronet de comtesse que Garcia offrait à sa sœur. Garcia, à la tête des principaux seigneurs de son comté, se mit aussitôt en route pour Léon.

On n'a pas oublié que les fils du comte Vela, émigrés de la Castille, avaient trouvé un asyle à la cour de Léon. L'arrivée du comte Garcia avec une faible escorte ranima leurs anciennes haines. Après avoir désarmé les défiances du jeune comte par une feinte soumission, ils se mêlèrent au cortége qui accompagnait à l'église le couple royal; et sur la porte même de l'église, Rodrigo, l'aîné des Velas, s'inclinant devant Garcia pour lui baiser la main en signe d'hommage, le frappa d'un poignard qu'il tenait caché.

1016, où la démarcation des limites des deux royaumes est arrêtée, d'un commun accord, entre le comte Sancho de Castille et le roi de Navarre Sancho *el Mayor*, pour mettre un terme aux différends qui s'étaient élevés. (Voyez Moret, p. 547, et *Diccionar. geograf.*, art. *Navarra*, t. II, p. 60.)

Diego, le second des Velas, qui avait tenu Garcia sur les fonts de baptême, n'hésita pas à le frapper à son tour. Puis les meurtriers, armés de toutes pièces, se précipitant sur les chevaliers castillans et léonais, qui, tout désarmés qu'ils étaient, voulaient venger la mort de Garcia, s'ouvrent un passage l'épée à la main. Bientôt la nouvelle de l'attentat se répand dans toute la ville : le peuple indigné se soulève, et accourt en foule; mais les conjurés, serrant leurs rangs, parviennent à se retirer en bon ordre et à gagner les montagnes, où l'impunité a de tout temps régné dans la Péninsule (13 mars 1028).

On s'étonnera sans doute qu'une famille de bannis ait pu, dans le pays qui lui donnait asyle, commettre impunément un attentat aussi hardi, et changer en deuil la fête qui se préparait. On se demande quel put être leur espoir en s'aliénant ainsi les souverains de Léon et de Navarre, alliés ou parents du comte assassiné, et en s'interdisant à jamais le séjour de l'Espagne chrétienne, où le malheureux Garcia devait trouver partout des vengeurs. Quelques historiens, cherchant un complice aux Velas, ont accusé Bermudo; ils ont remarqué la singulière absence du jeune roi, qui, au lieu d'assister aux noces de sa sœur, se trouvait à Oviedo, où Garcia devait l'aller rejoindre. On en a conclu que Bermudo avait trempé dans le complot, pour ressaisir, après la mort d'un vassal rebelle, l'ancienne suzeraineté de Léon sur la Castille. Mais il répugne de penser qu'un roi de treize ans ait pu comploter l'assassinat d'un enfant comme lui, déjà son beau-frère, et qui venait encore épouser sa sœur. Il est plus naturel d'attribuer le complot aux Velas d'abord, puis à quelques uns des seigneurs léonais

qui entouraient Bermudo, et qui prirent soin de l'éloigner. Nous en citerons pour preuve un passage de la romanesque chronique d'Alonzo X. Sans ajouter une foi implicite à ce récit, on y verra deux comtes, sans doute Léonais, don Nuño Rodrigo, et don Ferran Flayno, prendre le parti des fils de Vela, et tremper dans leur trahison.

Suivant la chronique, les Velas, avant d'assassiner Garcia, le firent prisonnier, après avoir égorgé ses compagnons, et le traînèrent honteusement devant le comte Nuño; « et l'infant, quand il se vit prisonnier, commença à les prier de ne pas le tuer, et à leur promettre des héritages et des terres bien grandes dans sa comté. Et le comte Nuño eut pitié de lui, et dit aux Velas de ne pas le tuer, et qu'il valait mieux prendre ce qu'il offrait. L'infante Sancha, se méfiant de quelque trahison, avait engagé Bermudo à se rendre armé à la cérémonie; mais, apprenant que son fiancé était prisonnier, elle accourut en poussant de grands cris, et en disant aux meurtriers: « Ne le tuez » pas, car il est votre seigneur, ou tuez-moi à sa place! » Et le comte Ferran Flayno fut fort courroucé contre l'infante, et il lui donna de sa main sur la figure. Et l'infant don Garcia, tout prisonnier qu'il était, sentit tout son sang se soulever, et accabla les conjurés d'injures; alors ceux-ci le percèrent à grands coups d'épieux, et le premier qui le frappa fut Ruy Vela, son parrain au baptême. Et l'infante, quand elle vit tomber son fiancé, se jeta sur lui; mais don Ferran la saisit et l'emporta en bas. Et le roi Sancho, qui campait hors de la cité, vint pour y entrer et en trouva les portes fermées; on lui jeta du haut des remparts

le cadavre de García, qu'il fit porter à Oña, et ensevelir auprès du comte Sancho, son père. »

Tous ces détails, et surtout la présence du roi de Navarre à Léon, sont de pure invention ; mais la complicité de quelques nobles léonais avec les Velas nous paraît hors de doute, ainsi que l'inconsolable douleur de la fiancée de García, doña Sancha, qui demanda à mourir, et à être ensevelie avec lui : conduite peu séante pour une jeune princesse, au dire de l'honnête Ferreras, qui lui reproche sévèrement ce manque de retenue (1).

Coupable ou non, Bermudo paya bien cher la mort du malheureux García : car Sancho, roi de Navarre, beau-frère du comte assassiné, pour s'acquérir sans doute plus de titres à le venger, se porta son héritier. Il s'empara des places fortes qui avaient appartenu à son beau-frère, et entre autres de Monzon (2), où s'étaient réfugiés les meurtriers, qu'il fit brûler vifs. La Castille se soumit sans résistance au vengeur du jeune comte, qui peut-être n'était pas étranger à

(1) Pélayo, évêque d'Oviedo, et le moine de Silo, ne disent pas un mot de ce tragique événement. La Chron. de Burgos et les Ann. de Compostelle le racontent, suivant leur usage, en une ligne : « Occisus fuit Garsia infans in Leone. » On ne trouve de détails que dans Lucas de Tuy, et surtout dans Rodrigue de Tolède et la Chron. d'Alonzo X. Il en est de même dans tout le cours de l'histoire d'Espagne, où, à mesure que l'historien s'éloigne des faits qu'il raconte, il devient plus riche en détails : circonstance qui prouve pour l'imagination des chroniqueurs, sinon pour leur véracité.

Du reste, le silence de Pélayo et du moine de Silo n'a rien d'étonnant : tous deux n'ont guère traité que l'histoire des rois de Léon ; et, écrivant sous ce point de vue, ils n'ont dû considérer les comtes de Castille que comme des vassaux rebelles fort peu dignes d'intérêt.

(2) Il y a un Monzon en Aragon, près de Barbastro ; mais il est peu probable qu'on veuille parler ici de cette place, distante de plus de cent lieues de Léon : il s'agit sans doute de quelque château fort situé dans les moutagnes entre Burgos et Palencia, à l'est de la Pisuerga.

cette mort, si profitable pour lui; mais, non content de ce riche héritage gagné à si peu de frais, il bâtit une ville sur les ruines de l'ancienne Palencia, dans le territoire même du roi de Léon (1), et s'empara de tout le pays depuis la Pisuerga jusqu'au *rio* Cea (1032) (2).

Bermudo, malgré sa jeunesse, n'était pas homme à se laisser dépouiller ainsi de l'héritage de ses pères: il se disposa à entrer en lice avec son vieil et redoutable adversaire, le roi de Navarre. Mais la lutte n'était pas égale: si les comtes de Castille étaient à eux seuls d'assez rudes joûteurs pour la frêle royauté de Léon, c'en était trop pour elle d'avoir affaire à la fois à la Navarre et à la Castille, réunies sous une seule main. Sancho, maître de presque toute la ligne des Pyrénées, depuis le *rio* Cea jusqu'au comté de Ribagorza, et de la plus grande partie de la Castille, enveloppait de toutes parts cette royauté désarmée et la tenait sous sa serre. Bermudo, sentant son inégalité, se retira en Galice pour réparer ses forces et se préparer à la lutte. Sancho, profitant de son absence, pénétra jusqu'au cœur de ses états, et s'empara d'Astorga, la deuxième ville du royaume (3). Enhardi par

(1) Les sangliers jouent un grand rôle dans l'ancienne histoire de la Navarre comme dans celle de la Castille. On lit dans Rodrigue de Tolède, entre autres histoires merveilleuses, que le roi Sancho, étant à la chasse, poursuivit un sanglier jusque dans un lieu saint, et que là, ayant voulu le tuer, son bras droit se sécha sur-le-champ. Alors le roi fit sa prière à saint Antoine, dont il avait profané l'autel, et son bras se guérit; il fit vœu de bâtir une église dans ces ruines, et y fonda un évêché, et une ville qui fut Palencia.

(2) Sancius, Veremundo teneris annis impedito, partem regni sui, videlicet a flumine Piserga usque ad Ceyam dominio suo mancipaverat. (Chr. mon. siléns., ap. Florez, t. XVII, p. 314.)

(3) An. 1034 presit Santius rex Astorgam (Ann. complut., ap. Florez, t. XXIII, p. 313.) Quelques historiens, et notamment Masdeu, mettent la prise d'Astorga après le traité entre les deux rois; mais le fait paraît peu probable (voir Risco, t. XXXV, p. 38, et Ferreras); car la plupart des historiens plac-

ce succès, il se considéra comme maître des états de Bermudo, et s'il ne prit pas le titre de roi de Léon, il en exerça du moins l'autorité (1). C'est ainsi qu'il fit construire pour les pèlerins un chemin de Najera à Santiago ; peut-être aussi, sous ce prétexte, voulait-il préparer les voies à ses armées pour un pèlerinage d'un autre genre jusqu'au fond de la Galice.

Enfin Bermudo, voyant sa royauté s'en aller pièce à pièce, résolut au moins de la vendre le plus cher possible à l'ambitieux Sancho, et arma contre lui ; mais les *ricos homes* de Léon et de Galice, ne se sentant pas en état de résister au puissant roi de Navarre, persuadèrent au roi Bermudo de traiter à tout prix (2). Après de longs pourparlers, on se résolut chrétiennement à éviter l'effusion du sang, et à dénouer la querelle par un mariage, au lieu de la trancher par l'épée. Il fut convenu que Bermudo donnerait sa sœur, doña Sancha, naguère fiancée du comte de Castille, à Fernando, second fils de Sancho, qui s'engageait à céder au futur époux la Castille pour apanage. La jeune princesse devait, de son côté, recevoir pour dot, de son frère, tous les pays conquis par le roi de Navarre entre la Cea et la Pisuerga. Enfin, on exigeait du roi Léon un sacrifice non moins pénible pour l'ancien suzerain de la Castille : c'était d'ériger ce comté en royaume indépendant.

cent le partage du royaume de Navarre entre les fils de Sancho, et de son vivant, dans la même année que le mariage de don Fernando avec doña Sancha.

(1) Et surrexit Sanctius rex, et cœpit regere Legionense regnum. (Charte de Fernando I, an. 1059.)

(2) Lucas de Tuy prétend qu'un soulèvement général eut lieu en Castille et en Galice contre le roi de Navarre, et qu'il fut forcé de demander la paix. Mais la version de Rodr. de Tolède, que j'ai suivie, est plus vraisemblable, à en juger par les dures conditions qu'on imposa au roi Bermudo.

Bermudo hésita long-temps avant de céder; mais il se résigna enfin, et fit bien : car il gagnait du moins à ce traité de diviser l'énorme puissance du roi de Navarre. Quant à celui-ci, tout l'avantage était pour lui, puisqu'il établissait un de ses fils sur le trône de Castille, et lui assurait, avec la main de doña Sancha, des droits éventuels à la couronne de Léon. Sancho, d'ailleurs, était vieux; ce sceptre, manié si long-temps par sa main ferme et habile, lui devenait lourd à porter; et l'idée d'un partage du pouvoir avec ses enfants n'avait, comme on le verra bientôt, rien qui l'effrayât.

Sans doute l'exemple de la France, où ces partages étaient en usage depuis des siècles sous les deux premières races royales, inspira la décision de Sancho. Ce funeste usage de considérer l'état comme le patrimoine d'une seule famille, usage en vigueur dans la race franque, et ignoré de la race gothique et des premiers rois des Asturies et de Léon, passa les Pyrénées vers cette époque, et se répandit par la Navarre dans la péninsule. Sancho, ce puissant monarque, que les chroniques intitulent roi de Navarre, de Cantabrie, d'Aragon, de Sobrarbe, de Castille et de Léon, et qui porta même, dit-on, le titre d'*empereur*, tint un instant dans ses mains l'unité de l'Espagne, et la laissa échapper ou plutôt la brisa lui-même. Accablé de vieillesse (*viejo e de grandes dias*), il partagea, de son vivant même, ses vastes états entre ses quatre fils. La part de Fernando était déjà faite et n'était pas la moins belle; Garcia l'aîné eut la Navarre, la Biscaye, et la Rioja (1), avec Najera, où il établit sa ca-

(1) La Rioja est une très petite province, resserrée entre l'Èbre et les monts de Burgos : elle renferme les villes de Najera, Logrono, Haro et Santo-Domin-

pitale ; Gonzalo, un troisième frère, dont les chroniques ne parlent pas, et qu'ont inventé peut-être les historiens nationaux de l'Aragon (1), eut pour sa part, avec le titre de roi, un petit district près de l'Arve, dont on a fait le fabuleux royaume de Sobrarbe (*sobre Arva*) (2), qu'on érigea pour lui en royaume, et le comté de Ribagorza, au pied des Pyrénées, à l'est du Sobrarbe ; enfin Ramiro, fils bâtard de Sancho (3), et plus jeune que ses frères, eut aussi le titre de roi, avec une étroite lisière des Pyrénées, depuis Roncevaux jusqu'à l'Ara (*quandam semotam regni particulam*, dit Lucas de Tuy). Cette langue de terre, âpre et montagneuse, perdue au milieu des sauvages

go. J'ai traduit par le mot de *Biscaye* ceux de *duché de Cantabrie* qu'on lit dans Rodrigue de Tolède.

(1) Sandoval, Zurita, Moret, etc. Ce dernier seul (p. 562) cite une Charte de 1046, tirée des archives de Calahorra : « ... Ranimiro regnante in Aragone » et in Superarbi et Ripacurtia, interfecto Gondisalvo rege, fratre eorum. » Briz Martinez, p. 428, en cite aussi une autre, qui fixe à 1038 la mort de Gonzalo. Mais tous ces documents ecclésiastiques, forgés d'ordinaire pour servir des intérêts de couvents ou flatter des amours-propres nationaux, sont à bon droit suspects, quand ils ne s'appuient pas sur le témoignage des chroniques, et pas un seul des chroniqueurs de l'époque ne parle de Gonzalo.

(2) La plupart des historiens nationaux de la Navarre veulent que le titre de *rois de Sobrarbe* ait été le plus ancien de ceux qu'ont portés ses rois. Mais Moret (p. 476), dans une dissertation longue et savante, bien qu'un peu confuse, démontre fort bien la vanité de cette assertion, et de ce débat puéril qui a fait verser aux savants espagnols tant de flots d'encre et de bile. Quant au *fuero* de Sobrarbe, presque aussi fabuleux, nous en reparlerons en traitant des institutions de l'Aragon et de cette fameuse magistrature du *Justiza*, dont il est l'origine. On trouve l'analyse de ce *fuero* dans Marca, *Hist. de Béarn*, p. 169, et Zurita, l. I, ch. 5. Zurita le place avant 839, tandis qu'il est bien avéré qu'il n'y eut pas de *fueros* écrits avant le XIe siècle.

(3) Rodrigue de Tolède raconte fort au long comment ce Ramiro s'offrit pour défendre en combat singulier contre ses deux frères l'honneur de la reine Muña, leur mère, accusée d'adultère; mais ce duel dénaturé n'eut pas lieu : les deux frères confessèrent leur mensonge, et la reine reconnaissante fit gratifier son champion d'un royaume. Du reste, les détails puérils qui accompagnent cette fable lui ôtent toute espèce de vraisemblance, ce qui n'a pas empêché Mariana de nous la conter en détail, et d'y insérer une superbe harangue.

ravins des Pyrénées, fut l'humble germe d'où devait sortir la puissante royauté d'Aragon (1), qui, le jour où elle s'unit à la Castille, constitua la monarchie espagnole.

Ainsi l'Espagne, qui avait un moment touché à l'unité, la vit disparaître pour bien des siècles encore : le caprice d'un roi mourant détruisit l'œuvre laborieuse de ce beau règne, et la salutaire ambition de Sancho ne profita ni à sa dynastie ni à son pays. L'Espagne chrétienne et l'Espagne arabe se trouvèrent presque au même instant découpées en lambeaux et en proie aux horreurs de la guerre civile, sans que l'une pût profiter de la faiblesse et de l'épuisement de l'autre. Mais leur avenir n'était pas le même toutefois : le glorieux empire des Ommyades une fois abattu, nous avons vu d'obscurs usurpateurs s'en disputer les débris, tandis qu'il y avait dans les royautés chrétiennes, toutes plus ou moins rattachées à la souche de Léon, comme des rejetons à une même tige, quelque chose d'énergique et de vivace qui était pour elles un gage d'avenir et de durée.

Sancho, après ce triste dénoûment d'une vie glorieuse, n'avait plus qu'à mourir. Il s'éteignit en effet peu après ce funeste partage (février 1035). Les chroniques du temps, au milieu des éloges unanimes qu'elles donnent à son zèle pour la fondation des couvents et la restauration de la discipline ecclésiastique (2), n'ont

(1) J'ai déjà parlé (p. 64) de cette dynastie semi-historique, semi-fabuleuse, des comtes d'Aragon, descendants d'Eudon d'Aquitaine, et dont Oihenart (p. 366) nous a donné la généalogie. On sait que le roi Sancho Abarca réunit ce comté, précurseur du royaume d'Aragon, à la couronne de Navarre.

(2) Ce roi est le premier qui introduisit en Espagne la règle de saint Benoît, qu'il emprunta au célèbre monastère français de Cluny, pour la donner au

pas un mot de blâme pour ce déplorable morcellement de la monarchie. Le moine de Silo l'en félicite même, en disant qu'il méritait de jouir long-temps de cette royauté, partagée avec ses enfants (*meruit natorum contubernio diù feliciterque perfrui*).

Que Gonzalo ait été ou non le premier titulaire de cette fabuleuse royauté de Sobrarbe, nous n'en voyons pas moins, peu de temps après la mort de Sancho, Ramiro en possession du Sobrarbe et du comté de Ribagorza, qui, réunis à son petit état d'Aragon, lui constituaient déjà une royauté assez respectable. Fernando de Castille, séparé de Ramiro par les états du roi de Navarre, n'était pas en mesure, si puissant qu'il fût, de disputer à son frère l'héritage de Gonzalo. Quant à Garcia de Navarre, il était alors à Rome, où, par un excès de piété assez étrange dans un roi à peine couronné, et à côté de frères aussi remuants, il était allé faire un pèlerinage. Ramiro, comme tous les bâtards, était ambitieux : malgré le lambeau de royauté qu'il venait de joindre à ses états héréditaires, il comparait avec regret sa mince légitime aux vastes états que gouvernaient Fernando et Garcia. Profitant donc de l'absence de Garcia, Ramiro, sans plus de scrupule, fait alliance avec les émirs musulmans de Saragosse, d'Huesca et de Tudela, et envahit les états de son frère de Navarre. Déjà il avait mis le siége devant Tafalla, lorsque le retour inopiné de Garcia vint déranger ses projets. Garcia, non moins brave que dévot, se mit sur-le-champ à la tête de ses Navarrais, et attaqua pendant la nuit le camp de Ra-

couvent de San-Juan de la Peña, d'où elle se répandit dans le reste de la péninsule.

miro, tailla en pièces ses troupes épouvantées, et força Ramiro à sauver sa vie en s'enfuyant en chemise (*pannis lineis tectus*) sur le premier cheval qu'il rencontra. Le camp et les bagages des vaincus tombèrent au pouvoir de Garcia, qui retira bientôt de sa victoire un fruit plus réel, en s'emparant de tous les états de Ramiro, sauf le Sobrarbe et Ribagorza (1).

Cependant, Bermudo de Léon, prince jeune et courageux, souffrait impatiemment de voir aux mains de Fernando de Castille une partie de ses états, et se préparaît à reprendre sur le fils ce que le père lui avait arraché; mais le danger enseigna aux fils de Sancho la nécessité de l'union. Fernando demanda du secours à son frère Garcia de Navarre, et les deux princes, réunissant leurs forces, rencontrèrent Bermudo dans la vallée de Tamaron, près Fromista, sur les bords du *Rio* Carrion (1037). Cette bataille est célèbre dans les annales de l'Espagne par l'acharnement des deux partis et par sa funeste issue. Ce ne fut pas seulement un duel entre des rois, mais entre des peuples frères et ennemis : les Léonais avaient à revendiquer sur les Castillans leur ancienne suprématie, ceux-ci à défendre leur indépendance de fraîche date. Aussi la lutte fut-elle opiniâtre et

(1) Sur la date de cette bataille, les chroniques sont muettes. Zurita la fixe en 1035, année de la mort de Sancho, ce qui est trop tôt, et Briz Martinez à 1038, ce qui est trop tard. Ramiro était certainement maître du Sobrarbe quand il fut battu par son frère Garcia, et ce dernier événement, qui d'après toutes les chroniques a précédé la bataille de Tamaron et la mort de Bermudo de Léon en 1037, dut avoir lieu en 1036. Rodrigue de Tolède dit expressément que Fernando, après sa victoire, enleva à Ramiro tous ses états, sauf le Sobrarbe et Ribagorza, qui dès lors lui appartenaient, soit par l'héritage de Gonzalo, soit plutôt, comme Rodrigue paraît le croire, par concession de son père Sancho : « Quidquid Ranimirus *a patre habuerat* præter Superarbi et Ripamgurtiam. » (L. VI, ch. 7.)

sanglante, comme le sont toujours les guerres civiles entre provinces qui se touchent. Le jeune Bermudo, aiguillonnant encore Pelayuelo, son bon cheval, qui, comme le Babieça du Cid, a son nom dans les vieilles chroniques, se jeta au plus épais de la mêlée pour chercher les deux frères et vider avec eux sa querelle de roi et de chevalier. Mais, emporté par son cheval, il tomba percé d'une lance, peut-être celle d'un des deux rois ses ennemis (1). Alors, comme à la mort d'un des héros d'Homère, un combat acharné s'engagea sur son corps, et sept de ses *fidèles* tombèrent percés de coups sur le cadavre de leur roi. Bermudo mort, le désordre se mit dans son armée, et les deux rois achevèrent facilement sa défaite.

Ces anciennes chroniques, si sèches d'ordinaire, et qu'on croirait indifférentes aux événements qu'elles racontent, s'émeuvent pourtant cette fois de la fin prématurée de ce jeune et vaillant roi, mort à la fleur de l'âge, pour défendre une cause juste, et qui emporte avec lui un royaume au tombeau. Le moine de Silo, dans son latin barbare, trouve quelques paroles touchantes pour déplorer ce royal trépas. « Au moment, dit-il, où je raconte la mort de ce grand roi, la douleur vient qui m'arrête : car Veremund (Bermudo), royal enfant assis sur le trône, échappa aux goûts puérils et aux lascifs penchants de son âge. Dès le début de ce jeune règne, il n'eut souci que de protéger contre les pervers les églises du Christ, et de se montrer le consolateur des religieux,

(1) L'obscurité de langage du moine de Silo permet du moins de le supposer : « Rapido cursu inter densissimum cuneum stricta hasta incurrit. Sed... dum » ferox Garcias et Fernandus acrius instarent, in ipso equino impetu confo- » ditur. »

et comme leur tendre père. Aussi ne fais-je pas doute qu'enlevé à ce monde, il ne soit allé porter là-haut une pierre de plus pour bâtir la céleste Jérusalem, ainsi qu'il a été dit : « Ramassez des pierres dans le » chemin pour bâtir l'édifice céleste. » Et plus loin : « Voici comment le juste meurt, et personne n'y » prend garde. »

Bermudo mort sans enfants, la couronne de Léon appartenait à Fernando de Castille, du chef de sa femme Sancha, sœur de Bermudo. Fernando à ce titre pouvait bien donner un cercueil à celui qui lui léguait un royaume. Il fit inhumer avec une pompe royale le corps de Bermudo dans la cathédrale de Léon, où lui-même se fit couronner le 22 juillet 1037. Ainsi s'éteignit avec Bermudo, après un court et orageux règne de dix ans, la ligne masculine de cette ancienne dynastie des rois goths qui remontait jusqu'à Leuw-Gild. Grâce à cette triste fin du jeune roi de Léon, la faute commise par Sancho de Navarre se trouva en partie réparée, et la Castille fut réunie au royaume de Léon. Mais cette réunion, qui contenait en germe l'avenir de l'unité espagnole, ne devait pas durer plus d'une génération de rois : l'heure n'était pas venue pour ces deux royautés jumelles de s'absorber l'une dans l'autre, et de constituer, aux dépens de l'empire de Cordoue, la grande monarchie centrale à laquelle devaient un jour se rallier toutes les autres.

—

CHAPITRE IV.

DES DÉBRIS DU KHALIFAT JUSQU'A LA CONQUÊTE ALMORAVIDE.

—

1031 à 1085.

—

Tant qu'un centre d'autorité, même nominale, a existé à Cordoue, il nous a été facile de rassembler autour de ce point fixe l'histoire si décousue de l'Espagne arabe; mais nous avons vu se briser, avec l'extinction de la race des Ommyades, le dernier lien qui retenait ce faisceau prêt à se dissoudre. Cordoue, la cité impériale, déchue de son antique splendeur, va descendre bientôt au rang de ville secondaire, et ne sera plus même la seconde en importance dans l'Espagne musulmane. Aussi glisserons-nous plus rapidement que nous ne l'avons fait encore sur toutes ces histoires de détail qui embarrassent la marche de la grande histoire de la Péninsule, pour nous hâter vers les deux grandes invasions africaines des Almoravides en 1086, et des Almohades en 1146, et vers l'unité passagère qui naît de cette double conquête.

Jetons encore un dernier coup d'œil sur cette mal-

heureuse ville de Cordoue, où nous avons laissé l'émeute régnant en souveraine, sans savoir à qui donner ce trône d'où elle vient de précipiter le dernier des Ommyades. Le premier bouillonnement populaire une fois calmé, les ambitieux qui l'avaient soulevé restèrent maîtres de disposer de cette couronne, que chacun d'eux eût voulu réserver pour soi. Le conseil d'état et les chefs de la grande mosquée s'assemblèrent, et leur choix unanime s'arrêta enfin sur le wazyr Gehwar, dont les intrigues avaient préparé la chute d'Hischem III. Né d'une famille distinguée, qui avait fourni au khalifat une foule de conseillers illustres, Gehwar jouissait dans Cordoue d'une immense autorité. Son impartialité, son amour du bien public, justifiaient ce choix honorable, et les acclamations du peuple accueillirent son élection.

Si quelque défiance subsistait encore au fond des esprits, les premiers actes du nouveau monarque ne tardèrent pas à la désarmer. Gehwar, profondément pénétré des difficultés de la situation, et de l'impossibilité de gouverner avec un pouvoir usé, dont l'unité n'empêchait pas la faiblesse, résolut de changer les bases du gouvernement, et d'associer à la défense du pouvoir toutes les ambitions qui se soulevaient contre lui. Au lieu d'une monarchie unitaire, il voulut créer une sorte de monarchie aristocratique; au lieu de concentrer tous les pouvoirs dans une royauté désarmée, qui n'avait plus que des droits sans autorité, et que des ennemis au lieu de sujets, il réunit dans un vaste conseil, délibératif et exécutif à la fois, tous les principaux chefs de l'état et de l'armée; et, se dépouillant lui-même, avec un rare désintéressement, des prérogatives les plus essentielles de la

couronne, il ne se réserva que la présidence de ce *diwan* souverain. Tous les décrets se rendaient au nom du conseil suprême, et Gehwar lui renvoyait toutes les affaires ou tous les griefs qui s'adressaient à lui, en répondant : « Je n'ai point autorité pour cela, c'est l'affaire du diwan, et je ne suis qu'un de ses membres. »

Un pareil sacrifice devait porter ses fruits, et les ambitions les plus hautaines durent s'incliner devant tant d'abnégation et de modestie. Long-temps même le nouveau monarque refusa d'occuper l'alcazar royal, et lorsque enfin il dût y fixer sa résidence, l'ordre et l'économie qu'il y fit régner annonçaient plutôt la demeure d'un riche particulier que celle d'un souverain. Il bannit des vestibules royaux la foule oisive de serviteurs qui les encombrait, et rabaissa au niveau de cette royauté si déchue les énormes dépenses qu'entraînait naguère le faste des Ommayades, et que supportaient leurs conquêtes.

Puis, apportant dans les affaires de l'état le même ordre que dans l'économie intérieure du palais, il donna tous ses soins à l'approvisionnement des villes et des forteresses, qui, dans ces temps de désordres, étaient toujours entre la menace de la guerre et celle de la famine, et fit de Cordoue un vaste grenier de réserve pour toutes les cités de l'empire. Il porta dans la perception des impôts la régularité la plus sévère, exigea des collecteurs des comptes annuels qu'il soumit au conseil, et parvint à obtenir plus du pays, en le pressurant moins. Il bannit de ses états, aux acclamations du peuple, les délateurs, race infâme qui pullule au milieu de la dissolution des empires, vit des malheurs publics comme d'une pâture, et se fait

de la calomnie une sauvegarde et un revenu à la fois. Il établit à côté des tribunaux un certain nombre de procureurs, rétribués aux frais de l'état, et qui devaient se charger gratis des intérêts des particuliers. Il chassa également les charlatans et les médecins ignorants, qui trafiquaient de la crédulité publique, et établit un collége de savants médecins, chargé d'examiner ceux qui se destinaient à l'art de guérir. Enfin, nous avons déjà parlé (t. III, p. 284) de l'espèce de *garde nationale* que le sage Gehwar institua dans Cordoue, et qui maintint si efficacement l'ordre dans cette populeuse cité.

Si nous nous sommes appesanti sur ces détails, c'est qu'un vif intérêt s'attache à cette dernière tentative d'organisation d'un pouvoir qui s'affaisse, et d'une société qui se dissout. Mais, monarchique ou aristocratique, tout pouvoir, quel qu'il fût, était impuissant à se faire respecter, et l'ordre au dedans ne donnait pas la force au dehors. Gehwar s'en aperçut bientôt, lorsque, étendant ses regards au delà de l'enceinte rétrécie de ses états, il essaya de réclamer l'obéissance des ci-devant sujets du khalifat, devenus souverains au même titre que lui. Les lettres qu'il leur adressa furent toutes reçues ou avec une hautaine indifférence, ou avec d'insultants défis. Gehwar, douloureusement affecté du sentiment de son impuissance, n'osa pas recourir à la menace, quand l'effet ne pouvait pas la suivre; feignant de se méprendre sur le sens des réponses des walis, il applaudit hautement à leur zèle supposé pour le bien-être des provinces, et les engagea à s'unir à lui dans de communs efforts pour maintenir le bonheur et la tranquillité du pays.

Parmi cette foule de souverainetés grandes ou petites, qui semblaient sortir de terre sous les débris d'un grand empire, cinq surtout, sans compter Cordoue et son fantôme de khalifat, occupaient le premier rang en puissance dans l'Espagne arabe.

1° A Sarragosse, nous avons vu la race des ben Houd établir sa suprématie, sans cesse éprouvée par les attaques des chrétiens de la frontière. Al Mondhar ben Yahia, le fondateur de la dynastie des ben Houd, y régnait sur les illustres tribus arabes des Atted-Djebid, et des Djouzami. Maître de tout le nord-est de la Péninsule, il avait sous lui, soit comme lieutenants, soit comme vassaux plus ou moins indépendants, les walis d'Huesca, de Lérida et de Tortose, de la race des Atted-Djebid et des Alameris, tout-puissants dans l'Espagne orientale. Al Mondhar, wali de la frontière, avait su s'affermir dans ce poste difficile, et y conquérir, par son courage et son habileté, l'affection des peuples, puis l'indépendance et le titre d'émir, sous le nom glorieux d'al Mansour. Mais préoccupé des difficultés de sa position, et de ses guerres avec les chrétiens, ou avec ses walis rebelles, il ne pouvait guère prendre une part active aux dissensions intestines de l'empire arabe, et prêter obéissance ou secours aux faibles héritiers des khalifes de Cordoue. Al Mondhar, étant allé à Grenade pour y conclure une alliance avec l'émir de cette province, y périt assassiné avant 1031 (1), et son fils Yahia ben

(1) Il règne ici dans la succession des émirs de Saragosse une inextricable confusion : le laborieux Aschbach (p. 588 de la traduction de Paquis) a fait de son mieux pour l'éclaircir, et je renvoie à lui ceux qui voudraient avoir plus de détails sur l'histoire de toutes ces petites souverainetés. Quant à la date de la mort d'al Mondhar, Conde la fixe en 1039, sans se rappeler que, quelques

al Modhaffer lui succéda sans opposition. Mais Yahia fut bientôt détrôné par son parent Souleyman ben Houd, émir de Lerida, qui réunit sous son sceptre toute l'Espagne orientale, et c'est près de lui qu'Hischem III trouva un asyle jusqu'à sa mort (1).

2° A Tolède, ebn Jaisch, au dire d'Aboulfeda, avait fondé une royauté indépendante ; mais le trône était alors occupé après lui par Ismaël ben Dilnoun, surnommé Nasser el Daulat al Modhaffer, chef illustre autant que brave, et qui prétendait, à ce double titre, à la souveraineté de toute l'Espagne arabe. Aussi ne faut-il pas demander s'il repoussa avec dédain les timides prétentions de Gehwar. « Qu'il se con- » tente, répondit-il avec hauteur, de régner dans » son recoin de l'Andalousie, sur son trône d'emprunt, » pendant que ses faibles voisins veulent bien le lui » permettre ; pour moi je ne reconnais en Espagne ni » hors d'elle d'autre souverain que celui qui est au » ciel. » Ce puissant émir avait pour vassal le seigneur d'Azzahila, près Cordoue, et de Santa-Maria de l'Est, Housseïl ben Racin, qui, appuyé sur son suzerain, osait, malgré sa propre faiblesse, maintenir envers Gehwar sa précaire indépendance.

3° Nous avons déjà parlé de l'émir de Séville, le

pages auparavant, il a parlé de l'asyle offert à Hischem III par Souleyman ben Houd. Il faut donc de toute nécessité placer l'avénement de Souleyman avant 1031, époque de la déposition d'Hischem. Du reste, Conde, Rodrigue de Tolède et Casiri, se contredisent à qui mieux mieux sur ce point.

(1) Rodrigue de Tolède est le seul qui parle du règne éphémère d'Yahia, fils d'al Mondhar. Quant à Conde, il est ici plus confus encore que de coutume, et sa rédaction, arrêtée, je crois, par la mort, n'est pas mieux terminée sur quelques points. On ne saurait trop regretter cette mort si prématurée, car Conde travaillait sur des matériaux beaucoup plus complets que ceux de Casiri et de Rodrigue de Tolède, qui sont ici d'accord contre lui ; il parle aussi d'une insurrection qui chassa pendant deux ans Souleyman de Saragosse.

plus puissant peut-être de tous ceux qui aspiraient à recueillir l'héritage des Ommyades. Mohammed ben Ismaïl, de la race des ben Abed, originaire d'Hémèse en Syrie, occupait alors ce trône. Son père Ismaël, par ses richesses, par son faste presque royal, et surtout par la noble hospitalité qu'il avait accordée pendant les guerres civiles aux proscrits de Cordoue, avait préparé la grandeur de sa race, et Mohammed, trouvant le chemin frayé au trône, n'avait pas hésité à y monter. Vainqueur de Yahia, nous l'avons vu renoncer volontairement à ce trône de Cordoue que laissait vacant la mort de son ennemi, comme une proie offerte au plus fort ou au plus hardi. Mais Mohammed, dans sa prudente ambition, n'avait pas jugé son pouvoir assez affermi pour supporter une extension pareille. Suivant une voie plus lente, mais plus sûre, il avait préféré reculer pas à pas les limites de son naissant empire, et s'emparer l'une après l'autre de toutes les places fortes de l'Andalousie. Sur la foi des astres, que tout bon Musulman met de moitié dans toutes ses entreprises, il faisait alors la guerre à Mohammed el Barceli, seigneur de Carmona et d'Ecija, les deux seules places importantes qui séparent Séville de Cordoue, et se frayait ainsi la voie à cette dernière conquête. Il était occupé du siége de la forte cité de Carmona, lorsque lui arrivèrent les lettres de Gehwar, et sa seule réponse fut de presser un peu plus le siége.

4° Le parti africain, disséminé dans le sud de la Péninsule, et privé d'un centre d'action, tel que Séville, Tolède ou Cordoue, possédait cependant, par divers chefs, Malaga, Grenade, Algeziras, avec une grande partie de l'Andalousie, et en Afrique Melilla,

Ceuta et Tanger. Les chefs de ce parti, on le sait, étaient les Edrisides, qui, maîtres un instant de Cordoue et du vain titre de khalife, avaient ainsi trouvé sur les deux rives du détroit une indemnité à l'empire plus vaste qu'ils avaient naguère possédé dans le Magreb. Après la mort d'Yahia ben Ali, tombé, en 1026, sous les coups de Mohammed de Séville, Edris, frère d'Yahia, et émir de Ceuta et de Tanger, lui avait succédé sur le trône de Malaga, et les fils d'al Khasim ben Hamoud, les cousins d'Edris, Mohammed et Hacen, avaient été mis, malgré leur enfance, en possession de l'émirat d'Algeziras. A Grenade régnait l'Africain Habouz ben Maksan de Senhadja, allié des émirs de Malaga et de Carmona, et qui refusait comme eux obéissance à l'émir de Cordoue. Mais le parti africain, bien loin de réunir ses forces pour prétendre à la domination de l'Espagne musulmane, était déchiré par de continuelles guerres civiles, et tous ces trônes en miniature, ensanglantés par des révolutions journalières, passaient sans cesse d'un maître à un autre.

5º Enfin, le Persan Sabour, l'un des lieutenants d'Alhakem II, et wali de l'Algarve sous Hischem II, son fils, avait fondé à Badajoz un émirat indépendant. Abdallah ben al Aftas, son lieutenant à Merida, avait, à la mort de Sabour, usurpé l'autorité suprême en s'appuyant sur l'alliance des Atted Djebid de Tortose et de Huesca, et des ben Houd de Saragosse. Son empire comprenait les villes de Badajoz, Merida, Evora, Beja, Coria, et Lisbonne; et son fils Mohammed lui avait succédé, comme émir, sous le nom d'al Modhaffer.

Reste maintenant, pour compléter ce tableau, à

parler de divers petits états, qui, sans former aucun centre respectable d'autorité, se partageaient le reste de l'Espagne musulmane et disséminaient ses forces.

Les villes de Libla, Huelva et Gezira-Saltis, malgré les prétentions rivales des émirs de Badajoz, étaient au pouvoir des Yahia-Yahsebis, Ayoub et Ahmed, tous deux fils d'Ahmed, ancien wali de Libla, qui s'étaient constitués indépendants dès l'an 1019; toute cette famille, néanmoins, était demeurée fidèle aux khalifes, ou plutôt aux émirs de Cordoue, car le nom de khalife est trop beau maintenant pour cette frêle souveraineté de Gehwar; et ils se joignaient seuls à ses efforts pour ramener la paix et l'union entre tous les émirs de l'Espagne musulmane. Un autre petit état s'était formé dans le sud des Algarves, sous le wazyr Ahmed abou Dgiafar, et son gendre Saïd, à Ossonoba et Santa-Maria de l'ouest; mais les ben Abed de Séville réclamaient ce lambeau de territoire, comme une annexe de leur souveraineté.

Quant à l'Espagne orientale, elle était, avec Almeria et les îles Baléares, au pouvoir des Alameris, qui la possédaient depuis le temps du hadjeb al Mansour, et la partageaient en plusieurs petites principautés, unies entre elles par les liens du sang. L'un des plus puissants parmi tous ces émirs du second ordre était le Slave Zohaïr Alameri, parent du Slave Haïran. Après la mort de celui-ci, Zohaïr, wali de Denia, avait enlevé à un vassal des ben Abed de Séville la riche cité d'Almeria (*le miroir de la mer*), dominée par une forteresse qui commande toute la côte. Peu à peu, soit par droit de conquête, soit par droit de suzeraineté, il avait étendu son empire sur tout ce riche littoral, depuis Almeria jusqu'à Murcie, et

sur les îles Baléares, en plaçant dans toutes ces villes des walis ou des vassaux qui relevaient de lui, comme Ali ben Mougahid à Denia, son père ben Abdallah à Majorque, Ahmed ben Raschi dans les deux autres îles, et à Tadmir enfin, abou Beker Ahmed, le plus juste et le plus vertueux des scheiks Alameris, et qui faisait bénir son gouvernement des habitants de la terre de Murcie.

Mais une souveraineté plus puissante encore était celle qu'exerçait à Valence le petit-fils du haddjeb al Mansour, Abdelaziz, digne de porter ce grand nom, qu'il avait ajouté au sien. Ses richesses, ses talents, son nom surtout, lui avaient concilié le respect et l'affection de tous les émirs alamerides, sans en excepter même Zohaïr, le seul qui pût être son rival. Tous le regardaient comme leur souverain et comme le chef de leur race. Maître, depuis 1021, de Xativa, de Valence et de *Murbiter* (Murviedro, *mur-viejo*, Sagonte), il était l'âme d'une vaste confédération formée de cette puissante tribu des Alameris, unie comme un seul homme, et qui, toujours fidèle à la cause des Ommyades, religion de sa race, regardait Gehwar comme un usurpateur, et refusait de le reconnaître.

Ainsi nous avons parcouru toute l'Espagne musulmane, et presqu'à chaque dix lieues nous avons trouvé un état nouveau; un émir, roi de nom, sinon de fait, prétendant dans son diminutif de royaume à tous les droits de la souveraineté, et trônant de son mieux entre l'usurpation qui lui a mis la couronne en tête et l'insurrection qui le renversera. Ainsi, de cette terrible unité du khalifat, qui a pesé pendant près de trois siècles sur l'Espagne arabe, rien n'est resté que

la discorde et l'anarchie : toutes ces haines de races, de tribus, de familles; toutes ces ambitions d'hommes et de peuples, comprimées si long-temps sous la despotique unité de l'Islam, se sont fait jour à la fin, et ont éclaté de toutes parts, par la révolte, par la guerre civile, par l'usurpation, mais surtout par le morcellement. L'Espagne chrétienne, fractionnée de son côté, mais en débris plus compacts, tend, nous l'avons dit, vers l'unité, qui répugne à son sol et à ses instincts, mais qui est la loi de son avenir. L'Espagne musulmane, au contraire, avec l'unité pour point de départ, tend de plus en plus vers sa dissolution ; et loin qu'un empire se reforme de tous ces débris, ils se brisent à chaque secousse en fragments plus minimes encore.

Et ce n'est pas en Espagne seulement qu'il en est ainsi : l'unité, perdue sans retour pour la Péninsule arabe, et que la conquête africaine ne lui rendra qu'un instant, a disparu également de tout le monde musulman; ce redoutable engin de conquête et de guerre, qu'on appelle l'Islam, n'a su partout que détruire sans réédifier. L'œuvre puissante de Mahomet s'est brisée en morceaux, et l'empire des khalifes d'Orient s'est dissous comme celui des khalifes de Cordoue : partout, en Arabie, en Afrique, en Asie, comme dans la malheureuse Péninsule, le despotisme a enfanté la révolte, l'oppression la résistance, la révolte la guerre civile, l'unité le morcellement. Le monde de l'Islam est maintenant en proie, non plus à ces grandes et hardies ambitions des Mahomet et des Omar, mais à de misérables ambitions de détail qui s'agitent chacune dans un coin de l'espace, et trébuchent sur des ruines et dans le sang. Rarement même, si ce n'est

dans la superstitieuse Afrique, la religion sanctionne ces usurpations d'un jour, qui naguère avaient besoin d'être saintes pour réussir. Les populations entières ont cessé de s'ébranler à la parole d'un seul homme, et de grossières ambitions, bornées comme le pouvoir qui se met à leur service, ont matérialisé tout ce monde musulman, qui naguère se soulevait tout entier au souffle d'une croyance.

Au milieu de cette sanglante anarchie, on voit poindre çà et là cependant quelques essais maladroits d'une organisation nouvelle, calquée sur celle des royautés chrétiennes. L'Espagne arabe, malgré les profondes différences qui la séparent de l'autre, n'échappe pas à cette empreinte uniforme que la féodalité étend sur toute la face de l'Europe; partout, au milieu de cette anarchie qui, là comme ailleurs, veut se régulariser, car les sociétés vivent d'ordre, comme les peuples de pain, une double tendance a lieu: celle du fort qui cherche à dominer, et celle du faible qui se résigne à acheter un appui au prix de sa dépendance. Pourquoi ces tentatives n'ont-elles pas abouti, comme dans l'Espagne chrétienne, à un système régulier et durable? Pourquoi du chaos un ordre quelconque n'est-il pas sorti et ne pouvait-il pas sortir? C'est ce qu'un examen plus profond des différences qui séparent les deux races et les deux religions ne peut manquer de nous révéler.

Ce qui caractérise la féodalité dans l'Espagne chrétienne c'est qu'elle a foi dans son avenir, et essaie partout de faire œuvre qui dure: née du dévoûment de l'homme à l'homme, du soldat au chef, et des relations nécessaires de la faiblesse avec la force, la hiérarchie féodale est encore une espèce d'ordre dans le

désordre; ces éléments divers, qui se sont aggrégés d'abord au hasard et par juxtaposition, tendent tous vers une organisation meilleure, dont ils ont comme le pressentiment et l'instinct. Et puis, les distinctions de race sont déjà oubliées entre vainqueurs et vaincus lorsque la féodalité se constitue; le Goth et le Romain sont entrés pêle-mêle dans ce moule nouveau de société, d'où ils ressortent Espagnols : la religion, les mœurs, le langage, tout est désormais homogène ou tend à le devenir. Le peuple conquis a réagi sur le peuple conquérant par la religion et par les lois, et, de cette mutuelle conquête est résultée une de ces lentes et merveilleuses fusions, véritable incubation morale où se féconde l'avenir des sociétés modernes.

Mais dans l'Espagne arabe rien de tout cela : la force, la force brutale, est sans doute du côté des vainqueurs; mais du côté des vaincus, manque le point d'appui, c'est-à-dire l'identité de foi, de langage et de mœurs, qui doit naître au moins de la conquête quand elle n'existait pas avant elle. Les chrétiens de Tolède et de Valence restent chrétiens sous le joug musulman, tout comme leurs frères des Asturies; mais leur obéissance même est une protestation éternelle contre l'accident de la conquête, en attendant l'accident plus heureux de la délivrance. Ainsi point de fusion possible entre deux races dont l'inimitié est pour toutes deux un article de foi : le vainqueur règne, mais sur des étrangers qui font tout bas dans leurs églises des vœux pour ses ennemis, c'est-à-dire pour leurs frères. Ajoutez à cette source perpétuelle de défiance et d'instabilité les vieilles rivalités de races et de tribus qui, à chaque début de règne, éclatent en guerres civiles; la prépondérance toujours croissante de la

Castille, qui change en vassaux soumis, sinon dévoués, tous ces émirs qui se croient indépendants dans leurs lambeaux de royaumes; enfin l'Afrique, la jalouse et remuante Afrique, vaincue souvent, mais jamais subjuguée, et qui tient toujours en réserve derrière l'Espagne la menace d'une invasion nouvelle : et vous comprendrez comment aucune organisation quelconque, pas même celle de la féodalité, qui suppose au moins l'obéissance quelque part, n'a pu prendre racine à l'ombre de cet empire, campé plutôt qu'assis le sol espagnol.

Le malheur déprave les peuples aussi bien que les individus : le caractère national, si beau par ce mélange de force et d'équité qui, du trône, semble être descendu vers la nation, par ce rigide instinct de justice distributive, la seule vertu peut-être qui appartienne en propre à l'Islam, le noble et grand caractère arabe s'altère profondément; cette antique loyauté des fils de l'Yemen, qui tranchait si vivement avec la mobile perfidie des Berbers; ce respect religieux pour la personne du khalife, délégué de Mahomet, et pour sa volonté, qui est à la fois un article de dogme et une loi politique; cette humanité, cette tolérance dont on voit percer l'aveu à travers les haineux préjugés des chroniqueurs espagnols, tous ces traits caractéristiques qui, dans la conquête arabe, mettent pour la première fois peut-être l'intérêt du côté de vainqueurs, disparaissent en même temps dans ce grand naufrage. Il semble que les Ommyades aient emporté avec eux non seulement les destinées, mais les vertus de leur race; et, quand l'invasion africaine arrive; quand les Almoravides, retrempés par le fanatisme d'un nouveau Mahomet aux farouches vertus

de l'Islam, mettent le pied sur le sol espagnol en 1086, ils sont accueillis comme des libérateurs par les émirs arabes, que la terreur des armes de la chrétienté force à se jeter dans leurs bras.

Tel était, dans son incurable dissolution, l'empire, brisé en mille morceaux, que Gehwar allait essayer de refaire. Mais les forces d'un seul homme étaient loin de suffire à une pareille tâche, et le génie d'un al Mansour ou d'un abd el Rahman III s'y fût peut-être essayé sans succès. Le plus proche et le plus redoutable des ennemis de Gehwar était l'émir Mohammed de Séville, qui venait de s'emparer de Carmona, et qu'Ecija seule séparait de Cordoue. Un auxiliaire inattendu vint au secours de Gehwar : ce furent les Edrisides de Malaga et de Grenade, qui, craignant de laisser agrandir à leurs dépens leur voisin de Séville, cédèrent aux instances du roitelet déchu de Carmona, et accoururent à son secours. Mohammed, après un premier avantage, finit par être battu dans une rencontre plus décisive, et son fils Ismaïl resta mort sur le champ de bataille.

Que Gehwar s'alliât aux Edrisides victorieux, et Mohammed était perdu. Dans cette extrémité, Mohammed résolut d'essayer sur les populations crédules de l'Andalousie le prestige de ce nom d'Hischem II, mort et ressuscité tant de fois. Il fit d'abord répandre le bruit que le fils d'al Hakem existait encore, et qu'il était venu à sa cour implorer son appui pour recouvrer le trône de ses ancêtres ; puis, feignant de lui donner l'hospitalité dans son alcazar, il écrivit en son nom aux walis et alcaldes des principales cités de l'Espagne, pour réclamer leur adhésion. Bien peu de ces walis, trop intéressés à être incrédules,

furent dupes de ce grossier artifice, mais un petit nombre s'y laissa prendre, et le peuple surtout, sentant se réveiller en lui son vieux culte pour le nom des Ommyades, récita publiquement dans plus d'une mosquée la *Khotba* pour le malheureux Hischem II, si long-temps oublié dans sa tombe.

Toute puérile qu'elle fut, cette fiction n'en eut pas moins pour Mohammed le succès qu'il en attendait. Il donna ainsi une pâture à l'opinion publique, toujours avide de nouveautés, et fit diversion aux attaques de Gehwar, en lui opposant ce fantôme de khalife qui, mort ou vivant, devait être fatal au repos de l'Espagne.

Cependant la situation de Mohammed n'en était pas moins précaire. Les princes confédérés de Malaga, Grenade et Carmona, après avoir repris cette dernière place, dévastaient les riches campagnes de Séville, et atteignaient déjà Triana, vaste faubourg assis en face de Séville, comme une seconde cité, sur la rive droite du Guadalquivir. Mais Mohammed, sans se laisser décourager, sut traîner la guerre en longueur; ses ennemis, fatigués par ses escarmouches, et divisés par ses intrigues, finirent par reprendre le chemin de leurs foyers, où les rappelait la mort d'Edris, émir de Malaga (1039), et Séville fut sauvée.

Gehwar, après avoir en vain essayé de la douceur pour ramener à l'obéissance les walis rebelles, voulut essayer de la force contre le plus faible de ses adversaires, et arma contre le chef de la petite souveraineté d'Azzahila, enclave situé dans les domaines de l'émirat de Cordoue; mais celui-ci se hâta d'implorer l'appui de son suzerain l'émir de Tolède, et Gehwar, repoussé par leurs forces réunies, échoua

ainsi dans sa première tentative pour ramener l'Espagne à l'unité.

Edris ben Ali (*al Moutayad*), émir de Malaga, venait de mourir (1039), après avoir occupé le trône pendant douze ans avec un éclat qui rappelait l'ancienne gloire des Edrisides. Edris ben Yahia (*Hayan*), son neveu, fut élu pour lui succéder. Mais son frère Hacen, appuyé par le Slave Naja, héritier de l'esprit d'intrigue, qui semble caractériser toute cette race avilie, vint lui disputer cette succession. Nous ne raconterons pas (1) toutes les guerres et toutes les intrigues qui agitèrent à ce sujet toute l'Andalousie africaine, et préparèrent la chute des Edrisides de ce côté du détroit. Vers cette époque (1041) le Slave Zohair el Alameri, sentant sa fin approcher, légua son émirat d'Almeria à l'émir de Valence Abdelaziz, qui réunit ainsi sous son sceptre la plus grande partie de l'Espagne orientale. En même temps l'émir de Séville, las de la fable qu'il avait inventée, jugea à propos de faire mourir ce fantôme de khalife qu'il avait ressuscité, et répandit le bruit qu'Hischem II, en expirant, lui avait légué ses droits aux khalifat. Si usé que fût l'artifice, il réussit encore, et une grande partie du midi de l'Espagne se déclara en faveur du prétendu héritier d'Hischem. Mais Mohammed ne put recueillir le fruit de sa ruse, car la mort l'enleva en 1042 à l'affection de ses sujets, et son fils

(1) L'histoire des Edrisides d'Algéziras et de Malaga ne se mêlant pas à celle des autres émirats de la Péninsule, j'ai cru pouvoir épargner à mes lecteurs ce monotone tableau de violences et de perfidies. On le trouvera, du reste, tout au long dans Conde (t. II, p. 10, 18 et 36); mais la clarté et la critique historique, qui manquent si souvent à cet auteur, n'ont jamais fait plus complétement défaut que dans ce passage.

Mohammed II lui succéda sans opposition. Ce prince, marié à la sœur de l'Alameri Mongahid, qu'il aimait de l'amour le plus vif, n'en comptait pas moins huit cents concubines dans son harem ; il unissait en lui les qualités les plus opposées : voluptueux et cruel, doué à la fois des dons de l'esprit et de ceux du corps ; poëte lui-même, il attirait autour de lui les poëtes et les savants, et révoltait les dévots par son audace de pensée et son impiété. Son trésor renfermait une collection de coupes précieuses faites avec les crânes de ses ennemis, et enrichies d'or et de diamants. Mais, aux yeux des fidèles croyants, un crime bien plus grave de sa part était de n'avoir élevé qu'une seule mosquée dans vingt-cinq châteaux-forts qu'il avait fait bâtir.

Tel était le nouvel ennemi que le sort avait donné à Gehwar, et malgré le peu de succès de sa levée d'armes contre l'émir d'Azzahila et son suzerain, Ismaïl ben Dilnoun de Tolède, Gehwar trouva dans l'affection de son peuple un appui pour cette lutte inégale. En effet, si bornées que fussent ses ressources, la paix profonde dont l'état jouissait au dedans lui permettait de reporter toutes ses forces au dehors, et les peuples, touchés des vertus de leur roi, allaient au devant des sacrifices. Mais au moment même où l'état avait le plus besoin d'une main vigoureuse, pour le protéger contre l'anarchie et la conquête étrangère, le digne émir Gehwar termina sa carrière (1044), après treize ans de règne. Un deuil profond se répandit sur Cordoue, et la population tout entière, sans en excepter même les jeunes filles élevées dans la retraite la plus profonde, vint lui rendre les derniers honneurs, et verser sur sa tombe des larmes sincères. Mohammed

aboul Walid, son fils, fut élu d'un commun accord pour lui succéder. Faible et maladif, Mohammed, avec quelques unes des vertus de son père, n'avait ni son énergie ni son activité, et ses pacifiques vertus allaient mal à des temps aussi rudes.

Après quelques inutiles tentatives de conciliation, la guerre continua, sanglante et acharnée, entre Mohammed ben Gehwar et l'émir de Tolède. L'émir de Séville, de son côté, poursuivait sa lutte contre le seigneur de Carmona et ses alliés de Malaga et de Grenade; et Souleyman ben Houd, émir de Saragosse, défendait avec une héroïque valeur ses états contre les chrétiens, et avait même reculé la frontière musulmane, lorsqu'il fut surpris par la mort au milieu de ses triomphes (1046), et son fils Ahmed abou Dgiafar lui succéda sur le trône. Ainsi, la Péninsule tout entière était en feu: guerre civile et guerre étrangère, haines de races et de tribus, rivalités publiques ou personnelles, se heurtaient partout sur ce sol, d'où la paix et le bonheur semblaient à jamais bannis. La grande unité du khalifat, centre vénéré d'ordre et de pouvoir, manquait à cette malheureuse Espagne musulmane, et ses populations, partagées entre tant de drapeaux, subissaient, avec la passive résignation des sectateurs de l'Islam, des maîtres qu'il ne leur était plus donné de choisir.

Pour mettre le comble à tant de maux, l'émir de Tolède, voyant dévaster ses campagnes par les troupes de Mohammed ben Gehwar, invoqua l'appui du puissant émir Abdelaziz de Valence, auquel il était uni par les liens du sang. Il acheta à tout prix une trève avec les chrétiens de Léon et de Castille, et entra sur les terres de Cordoue à la tête des milices de Tolède

et de Valence réunies. Mohammed, trop faible pour résister seul à ce double ennemi, acheta à son tour l'appui de l'émir de Séville, ben Abed, et des ben al Aftas de Badajoz, en renonçant à ses prétentions de suzeraineté sur eux, pourvu qu'ils s'unissent à lui contre l'ennemi commun. Une triple alliance se conclut sur-le-champ pour défendre la liberté de l'Andalousie contre ses ennemis du dedans ou du dehors (1051). En réalité les forces de cette ligue ne furent qu'une arme de plus dans les mains de l'ambitieux émir de Séville. Les petits princes de Huelva, *Líbla* (Niebla), d'Ossonoba, et de Santa-Maria de l'ouest, vassaux de l'émir de Séville, saisirent cette occasion de se soustraire à un joug qui leur pesait, et voulurent entrer dans la confédération. Mais le puissant ben Abed les dépouilla de leurs fiefs, et s'empara en outre de Carmona, élevant ainsi pierre à pierre l'édifice de sa grandeur, de plus en plus menaçant pour les autres émirs.

Cependant les troupes de la nouvelle ligue s'étaient réunies sur le territoire de Cordoue, lorsqu'elles furent attaquées par l'émir de Tolède, à la tête de ses troupes et de celles de Valence. Les Cordovans furent battus, après une lutte qui dura tout un jour. La consternation régna bientôt dans cette cité populeuse; et l'insoucieux fils de Mohammed ben Gehwar, abd el Melek, « quittant enfin pour la guerre les plaisirs d'Azzahrat, et le léger *djerid* de roseaux pour des armes plus sérieuses, » alla à Séville implorer de nouveaux secours de ben Abed, qui n'avait envoyé à son père que 500 chevaux. L'astucieux émir de Séville combla le jeune envoyé de dons et de promesses, mais ne lui donna que 200 chevaux; et abd el Melek,

en retournant vers son père, ne put pas même pénétrer dans Cordoue, que les ennemis resserraient chaque jour plus étroitement. Au milieu de tant de maux, la frêle santé de Mohammed allait déclinant chaque jour; et l'émir de Séville, pressé d'envoyer des secours plus efficaces, se décida enfin à frapper le coup qu'il méditait depuis long-temps. Au lieu des secours dérisoires qu'il avait envoyés aux Cordouans, une véritable armée se mit en marche sous le général ben Omar, qui avait reçu les secrètes instructions de son maître.

Les Sévillans arrivèrent sous les murs de Cordoue, et plantèrent leurs tentes sous les yeux mêmes des assiégeants. Omar concerta avec l'émir Mohammed le plan de la bataille, qui eut lieu dès le lendemain : elle fut sanglante, comme elles le sont toutes dans les guerres civiles; les Tolédans et les Valenciens, vaincus, cherchèrent leur salut dans la fuite, poursuivis avec chaleur par le prince abd el Melek et l'élite des habitants de Cordoue, qui n'avaient pas voulu rester sur leurs remparts, oisifs spectateurs de cette lutte où se décidait leur sort.

Omar saisit l'occasion propice, et, se dirigeant, à la tête de ses Sévillans, vers Cordoue, qui ouvrit sans défiance ses portes à un allié, il s'empara facilement de toutes les fortes positions de la cité. Maître de l'Alcazar, il mit une garde autour du lit de douleur où gisait le malheureux Mohammed. Cependant abd el Melek, cessant enfin de poursuivre les débris de l'armée ennemie, venait recueillir dans Cordoue délivrée les fruits de sa victoire. Il trouva les portes fermées, et vit flotter sur les murs l'étendard des ben Abed. Saisi de fureur à la vue de cette noire trahison, il osa attaquer, à la tête de ses troupes fatiguées et en petit nom-

bre, l'armée du perfide Omar. Le généreux abd el Melek aurait pu se sauver encore, en renonçant à une lutte inégale; le chemin lui était ouvert pour abandonner, sur les traces des Tolédans fugitifs, son père, et la couronne qu'il allait lui léguer; mais, en homme de cœur, abd el Melek aima mieux mourir les armes à la main que de vivre le vassal ou le captif du perfide ben Abed. Sa poignée de troupes fut bientôt enveloppée, et il tomba percé de coups, pour aller mourir au fond d'un cachot, moins encore de ses blessures que de sa douleur. Son malheureux père, Mohammed, ne survécut que de quelques jours à la perte de son trône (1060), et mourut en maudissant son déloyal allié. Ainsi s'éteignit, après 23 ans de règne, cette dynastie des ben Gehwar, dont le chef, au moins, n'était pas indigne de s'asseoir sur le trône des Ommyades. L'inconstante populace de Cordoue, gagnée par les libéralités de son nouveau maître, le salua de ses acclamations, en oubliant les larmes plus sincères qui mouillaient encore la tombe des Gehwar, et les cris de joie qui proclamaient le nom de ben Abed allèrent, dit-on, retentir aux oreilles d'abd el Melek mourant, et verser une amertume de plus sur son lit de mort.

La grandeur toujours croissante de l'émirat de Séville devenait pour tous ses voisins un danger de tous les instants. Maître de Séville, de Cordoue et de toute la belle vallée du Guadalquivir, sauf Ecija, il pesait d'un poids trop lourd sur cette Espagne musulmane qui, à défaut d'unité, eût au moins dû se partager en débris à peu près égaux, et se réunir dans une ligue permanente contre les chrétiens. Déjà Edris II, de Malaga, avait armé sans succès contre son redoutable

voisin de Séville pour secourir ses alliés de Grenade et de Carmona; mais une guerre civile entre les Edrisides de Malaga et ceux d'Algéziras détourna leurs armes de leur ennemi commun, et ajouta une plaie de plus à toutes celles dont saignait déjà la malheureuse Péninsule. Cette guerre finit à l'avantage d'Edris de Malaga, qui détrôna son parent Mohammed, et ajouta à ses états Algéziras, Ceuta et Tanger.

Mais pendant cet intervalle un grand changement s'accomplissait peu à peu dans les relations de l'Espagne musulmane avec les royautés chrétiennes. Le puissant souverain de la Castille, Fernando I, non content de reculer, dans des guerres toujours heureuses, les limites de son empire, étendait son influence plus loin encore que ses frontières, en forçant l'un après l'autre les principaux émirs de l'Espagne arabe à le reconnaître pour leur suzerain. Ainsi, en attendant la conquête, l'orgueil musulman s'inclinait déjà devant la prépondérance de la plus jeune et de la plus vivace des royautés chrétiennes; et tous ces émirs, si divisés entre eux, au lieu d'être unis dans la résistance, ne l'étaient que dans la soumission à leur formidable ennemi.

Vers cette époque (1060), Abdelaziz, émir de Valence, mourut en laissant pour successeur son fils al Modhaffer, gendre de l'émir de Tolède al Mamoun. Celui-ci, le plus puissant de tous les émirs, après celui de Séville, était devenu maintenant l'âme de leur conspiration, tacite ou avouée, contre un collègue trop ambitieux pour rester leur égal. Il avait accueilli à sa cour le brave général de Gehwar, Hariz, qui, après la trahison d'Omar, avait mieux aimé demander un asyle à un ennemi qu'à son perfide

allié. Al Mamoun, qui épiait d'un œil inquiet les progrès de la puissance de ben Abed, résolut de soulever contre lui une ligue assez imposante pour mettre des bornes à son ambition. Fort de l'appui de son suzerain Fernando de Castille, qui, en retour de la soumission de ses vassaux musulmans, mettait volontiers à leur service ses milices castillanes, arbitres de tous leurs débats, al Mamoun écrivit à son gendre al Modhaffer, le nouvel émir de Valence, en le pressant de continuer les alliances de son père, et d'armer contre l'ennemi commun des deux émirats. Mais le gendre d'al Mamoun, redoutant la puissance de l'émir de Séville, qui venait encore de s'unir avec les seigneurs de Castillon, de Murviedro, de Xativa et de Denia, et étendait ainsi jusque sous les murs mêmes de Valence son réseau de suzerainetés, ne répondit à son beau-père que par de frivoles excuses. L'émir de Tolède, justement irrité, marcha jour et nuit, à la tête de sa cavalerie, vers les états de son gendre; et, le traitant en allié de l'émir de Séville et en vassal rebelle, il entra à l'improviste dans Valence, et le dépouilla de sa souveraineté. Cependant, par un reste d'égards pour les liens du sang qui les unissaient, il voulut bien lui laisser l'obscur gouvernement de Xelva (1064); et, après avoir établi à Valence un wali sur lequel il pût compter, il s'en retourna à Tolède.

Fort de ce surcroît de puissance, il préparait une expédition contre Séville, lorsque la mort de Fernando I de Castille, son suzerain, vint changer tous ses projets. Ce glorieux monarque, par la terreur de ses armes toujours victorieuses, avait su rendre successivement tributaires les émirs de Badajoz, de Tolède, de Saragosse et de Séville; bien que les chroniques arabes

gardent un silence prudent sur cette dépendance. Mais le partage de ses états entre ses trois fils, et les guerres civiles qui en furent la suite, fournirent à al Mamoun l'occasion, qu'il attendait impatiemment, de se soustraire à cet humiliant tribut : tous les émirs de l'Espagne musulmane, profitant comme lui des dissensions des chrétiens, suivirent son exemple, et prirent parti chacun pour un des fils de Fernando; et lorsque enfin Sancho, à force de perfidies et de courage, eut réuni sur sa tête toutes les couronnes de son père, al Mamoun accueillit à sa cour le fugitif Alonzo (1070), et l'émir de Séville son frère Garcia, également dépossédé de ses états.

Les guerres civiles entre Tolède et Séville d'un côté, entre Malaga et Séville de l'autre, continuaient cependant à déchirer l'Espagne musulmane; tandis que l'émir de Saragosse, plus heureux, poursuivait sa guerre sainte contre les chrétiens, et gagnait (1068) sur le roi *Radmir* (Ramiro) d'Aragon une bataille, où celui-ci laissait la couronne et la vie. L'émir de Badajoz, Mohammed al Modhaffer, mourait paisiblement au sein de son émirat, dont la tranquillité formait un heureux contraste avec les sanglantes discordes qui déchiraient toutes les autres, et son fils Yahia lui succédait sans difficulté. Enfin une révolution intérieure précipitait l'émir Edris II du trône de Malaga pour y asseoir Mohammed, un de ses parents. L'Andalousie tout entière était bouleversée, et cependant plus que jamais elle eût eu besoin de rapprocher par une étroite union tous les petits états qui la morcelaient : car l'orage qui devait fondre sur elle grondait déjà en Afrique, et le bruit du naissant pouvoir des Almoravides arrivait jusqu'à elle, et semait l'inquié-

tude et l'effroi sur ce riche littoral, toujours ouvert à la conquête.

Sur ces entrefaites, l'émir de Séville vint à perdre sa fille Tahira, « d'une grâce merveilleuse et d'une » beauté sans pair », et qu'il chérissait du plus tendre amour. Frappé au cœur dans ses plus chères affections, Mohammed ne tarda pas à la suivre au tombeau (1069). Son vaillant fils Mohammed III, qui avait commandé ses armées dans ses guerres contre les Edrisides, lui succéda sous le nom d'*Adafir al Mouyad Billah*. Mohammed ben Abed était âgé de 57 ans, et en avait régné 28 : « C'était, » dit la chronique, le plus puissant des rois de l'Es- » pagne dans le temps de l'*al fitna*, ou guerre civile; » il était magnifique, voluptueux, timide, supersti- » tieux et cruel »; rare assemblage de défauts qui ne l'empêchèrent pas, comme on le voit, d'asseoir sur des bases solides la grandeur de sa race. Son dernier conseil à son fils, dicté par une sorte de pressentiment de l'avenir, fut de se méfier des Almoravides; de bien garder les deux clefs de l'Espagne, Gibraltar et Algéziras, et enfin de consacrer tous ses efforts à réunir sous son sceptre l'Espagne musulmane, qui lui appartenait de droit comme émir de Cordoue.

Mohammed III avait les talents de son père, sans en avoir les vices, et il n'eut pas de peine à gagner par sa clémence et sa modération les cœurs de ses nouveaux sujets. Le seul tort qu'on lui reprochât était son peu de zèle pour la foi, et son peu de soin à en garder les préceptes. Il buvait du vin, surtout en temps de guerre, et en permettait l'usage à ses soldats. On vantait, en revanche, son talent pour la poésie, où

il n'avait d'autre rival que son ami al Moez Addaulat, seigneur d'Almeria.

Cette force irrésistible d'attraction qui entraîne les petits états à se fondre dans les grands, comme les ruisseaux vont aux fleuves, et les fleuves à la mer, tendait à ne constituer dans l'Espagne musulmane que deux états réels, l'émirat de Tolède et celui de Séville, tous deux égaux en forces, et tous deux ennemis. Mais les forces de Séville étaient absorbées par ses guerres contre les Edrisides, et al Mamoun en profita pour attaquer à l'improviste les Alameris de Tadmir et de Murcie, alliés de Mohammed III, mais qui relevaient d'al Mamoun et de l'émirat de Valence, maintenant absorbé dans celui de Tolède.

Mohammed ne pouvait pas laisser écraser ses alliés, car leur cause était la sienne : aussi, quelque occupé qu'il fût de sa guerre contre Malaga et Grenade, envoya-t-il à leur secours Omar, le meilleur général de son père, à la tête d'une cavalerie d'élite. Mais les forces de Murcie, réunies à celles d'Omar, étaient loin de pouvoir tenir tête à celles d'al Mamoun. Omar, avec 10,000 pièces d'or, réunies par les scheiks de Murcie, alla à Barcelone acheter l'appui du comte Raymond-Berenger I. Raymond, en loyal *condottiere*, se mit lui-même à la tête de ses troupes, et se rendit devant Murcie, où, suivant les promesses d'Omar, il comptait trouver Mohammed à la tête d'une armée : il n'y trouva qu'une poignée d'hommes, cernés, comme la ville, par les troupes innombrables de l'émir de Tolède. Raymond se crut trahi, et le découragement gagna ses soldats; déjà même il se préparait à la retraite, lorsque al Mamoun, instruit de

ce qui se passait, attaqua ses ennemis hésitants et désunis, et remporta sur eux une victoire complète (1078). Murcie et Orihuela tombèrent en son pouvoir, et les dépouilles de la guerre lui servirent à récompenser la valeur de ses soldats et celle des auxiliaires castillans qui servaient dans ses rangs.

Pendant que al Mamoun remportait cette facile victoire, l'émir de Séville, fidèle à ses promesses, arrivait à Segura avec un puissant renfort; mais le *Wadimena* (Guadalimar), gonflé par les eaux, refusa un passage à l'armée, au moment même où son arrivée eût suffi pour changer la face du combat, et bientôt les fugitifs, échappés au champ de bataille, vinrent, d'une rive à l'autre, apprendre à Mohammed le malheureux sort de ses armes. Les Sévillans, découragés, tournèrent bride, en dépit des efforts de leur chef, et laissèrent al Mamoun recueillir paisiblement les fruits de sa victoire, tandis qu'Omar allait à Barcelone racheter le fils de son maître, que le prudent Raymond s'était fait donner en otage.

Ainsi le redoutable émir de Tolède régnait maintenant sur toute l'Espagne du centre, et sur le littoral de l'est, depuis Valence jusqu'à Denia. Mais son ambition, croissant avec le succès, aspirait à s'emparer de Cordoue, l'antique siége du khalifat. Résolu de ne pas laisser à son ennemi le temps de réparer ses pertes, il descendit, à la tête d'une puissante armée, des hauts plateaux de la Manche dans le bassin du Guadalquivir; mais son plus ferme appui était ces chevaliers castillans bardés de fer, qui portaient la victoire avec eux dans les rangs où ils servaient, et que son allié, et naguère son hôte, le roi Alonzo VI de Castille, avait envoyés à son secours. Telle fut la rapidité

de leur marche, qu'avant même que l'émir de Séville eût pu songer à armer pour sa défense, Hariz, le général d'al Mamoun, était déjà maître de Cordoue, et faisait promener dans la ville épouvantée la tête d'un fils de Mohammed III, faible enfant égorgé à Azzahrat, malgré l'héroïque défense de sa garde africaine. Cordoue, habituée depuis long-temps à subir le maître que le sort lui donnait, se soumit sans résistance, et Hariz, poussant sa victoire jusqu'au bout, marcha sans perdre un instant vers Séville, d'où Mohammed, occupé de sa guerre contre les Edrisides, était alors absent. Séville, ville ouverte au milieu d'une plaine, céda comme Cordoue, sans essayer une résistance inutile, et un coup de main heureux mit ainsi au pouvoir d'al Mamoun les deux capitales de son ennemi et ses immenses trésors.

Mais c'était là une surprise plutôt qu'une victoire réelle. Au lieu de terminer la guerre par un coup de vigueur, al Mamoun, pressé de jouir de ses succès, vint occuper Séville, et jouir pendant six mois des délices du climat d'Andalousie. Mohammed en profita pour réparer sa défaite, et se mettre en état de reconquérir les deux plus beaux fleurons de sa couronne : bientôt, à la tête d'une armée formidable, il vint mettre le siége devant Séville, où al Mamoun, malade, voyait approcher le terme de sa vie. Après avoir fait reconnaître pour héritier de ses états son fils Yahia, sous le nom d'*al Kadir Billah*, al Mamoun expira le jour même où l'émir dépossédé assiégeait les portes de sa capitale (1075 ou 76).

Le siége fut long et opiniâtre, car les lieutenants d'al Mamoun, craignant de semer le découragement parmi ses soldats, leur cachèrent la mort de leur

maître, chose facile dans ces inaccessibles alcazars, où le despote vit et meurt ignoré de ses sujets. Mais la valeur des troupes de Mohammed, pressées de venger la honte de leur chef, et surtout l'appui secret qu'elles trouvaient dans la population de la ville, leur assuraient la victoire. Les Tolédans, sans espoir d'être secourus au milieu d'une ville ennemie, rompirent par une sortie désespérée les lignes des assiégeants, et parvinrent à s'échapper. Mohammed, sans s'arrêter à jouir de sa victoire, poursuivit avec une ardeur infatigable ses ennemis fugitifs. Le brave Hariz occupait encore Cordoue, où il avait recueilli les débris de l'armée d'al Mamoun; déjà même il songeait, dit-on, à s'y faire couronner pour son propre compte; mais l'arrivée imprévue des Sévillans victorieux mit fin à ses rêves d'ambition : trop faible pour résister, et voyant déjà la population de Cordoue prête à se soulever, il sortit de la ville par une porte pendant que le fils de ben Abed entrait par l'autre.

Mais l'intrépide Mohammed n'eût pas cru sa victoire complète si son ennemi lui eût échappé. Sans s'arrêter un instant dans la cité conquise, il poursuivit Hariz avec toute l'ardeur de la haine, et, ne s'attachant qu'à lui seul, il parvint, malgré la fatigue de son cheval, à l'approcher d'assez près pour lui lancer une de ces javelines aiguës que les Arabes manient avec tant d'adresse. Hariz tomba percé de part en part, et l'émir victorieux souilla sa victoire en faisant attacher à une croix, sur le pont de Cordoue, le corps de son ennemi, avec un chien à ses côtés, en signe d'ignominie.

Si Mohammed avait recouvré en aussi peu de temps sa couronne perdue, il la devait à son cou-

rage d'abord, mais aussi à l'habileté de son wazyr Omar, dont les intrigues agitaient tout l'est de l'Espagne, et semaient la désaffection et la révolte parmi les vassaux de l'émir de Tolède. C'est ainsi qu'aidé par lui, l'émir de Valence, al Modhaffer, déposé par son beau-père al Mamoun, avait recouvré son émirat, dont la mort, il est vrai, l'avait bientôt privé. Mohammed récompensa Omar de ses services en le nommant son premier ministre, et en lui confiant la conduite d'une expédition contre Murcie, dont Omar s'empara (1079) après un long siége, ainsi que d'Orihuela, de Carthagène, d'Alicante et de Lorca. Omar, non moins utile à son maître comme négociateur que comme soldat, remplit en outre avec succès plusieurs missions importantes, soit auprès du roi de Castille pour le détourner de l'alliance de Tolède, soit à Barcelone pour y acheter des auxiliaires, ou à Saragosse, dont l'émir, toujours en guerre avec les chrétiens, avait besoin de l'amitié de celui de Séville. « Et de toutes ces ambassades, dit » la chronique, il se tira à son honneur, parce qu'il » savait allécher (*enlabiar*) tous les princes auxquels » il avait affaire, par sa souplesse, son éloquence et » le charme de ses poésies. » Aussi ne manquait-il pas d'envieux qui lui faisaient près de l'émir un crime de ses succès même, et l'accusaient de ne songer qu'à ses propres intérêts et de vouloir fonder pour lui un état indépendant.

Mohammed III cependant faisait pour son compte une guerre opiniâtre aux Edrisides, proie désignée en quelque sorte à son ambition. La mort de Mohammed, émir de Malaga et d'Algézirás, vint encore seconder ses attaques. Le fils aîné de l'Edriside et son

successeur, Alsim, se vit en peu de temps dépouillé par l'émir de Séville de ses deux cités d'Algeziras et de Malaga, et passa en Afrique avec sa famille (1080), et l'infortunée race d'Edris, naguère souveraine du Magreb, perdit ainsi le précaire empire qu'elle avait quelque temps possédé sur l'autre rive du détroit.

Ainsi la fortune, naguère si favorable aux ben Dilnoun de Tolède, était passée dans le camp de l'émir de Séville. Al Mamoun, sur son lit de mort, en laissant le trône à son fils Yahia, encore enfant, l'avait mis, pour ainsi dire, sous la tutelle du roi Alonzo VI de Castille, son ancien hôte et son allié; mais la main même dont Yahia attendait protection et appui était, par un frappant exemple de la fragilité des conseils humains, celle qui devait lui ravir la couronne.

Nous avons parlé des habiles négociations d'Omar avec la cour de Castille pour la détacher de l'émir de Tolède et la rapprocher de celui de Séville. Une première négociation avait été infructueuse, mais Omar réussit à la seconde, en dépit des murmures des pieux Musulmans, qui accusaient Mohammed « de sacrifier à son ambition les intérêts de » l'Islam, en concluant avec des chrétiens et contre » des Musulmans une alliance impie, tandis qu'aux » yeux d'Allah le monde tout entier n'a pas plus de » valeur que l'aile d'un moustique. » A cette occasion Omar reçut du roi Alonzo VI deux anneaux d'émeraudes, « bien précieux sans doute, et dont la » façon valait plus que la matière, car ils avaient » coûté bien des larmes et du sang, bien des villes » détruites ou pillées! » Alonzo conclut un traité secret avec Mohammed de Séville, où celui-ci s'enga-

geait à ne pas s'opposer à la conquête de Tolède, et rompit son alliance avec le fils de celui qui lui avait octroyé à Tolède une si loyale hospitalité. Entrant brusquement sur le territoire de son malheureux pupille, il y porta partout le meurtre et l'incendie, et commença en 1078 ce terrible siége de sept ans, qui ne devait finir que par la prise de Tolède, première étape des armes chrétiennes dans leur marche vers la conquête de la Péninsule.

Pendant les premières invasions d'Alonzo, en 1080, comme si tous les malheurs s'étaient conjurés pour fondre à la fois sur l'infortuné fils d'al Mamoun, la populace de Tolède, toujours prompte à la sédition, et exaspérée, s'il faut en croire Rodrigue de Tolède, par l'injustice et la tyrannie de son nouveau souverain, s'était révoltée contre lui; après avoir massacré sa garde et ses wazyrs, elle l'avait forcé à chercher un asyle dans les âpres *sierras* de Cuenca. Il faut conclure du silence de l'histoire, qui nous montre bientôt Yahia de retour dans ses états, sans nous expliquer comment il y revint, que l'invasion d'Alonzo lui rendit du moins le service d'apprendre aux imprudents Tolédans à se serrer autour du trône de leur roi.

Le récit de la conquête de Tolède appartient à l'histoire de l'Espagne chrétienne, et nous nous contenterons d'en indiquer ici les principaux résultats. Le vieil ennemi des chrétiens, Ahmed, émir de Saragosse, avec l'instinct du danger qui le menaçait lui-même, se préparait à venir au secours de l'émir de Tolède; mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs (1081), et le trône passa à son fils Youssouf, qui devait poursuivre avec le même succès sa

lutte héréditaire contre les chrétiens de la frontière et leur livrer les sanglantes batailles de Lerida et de Huesca (1). L'honneur de défendre dans Tolède le boulevart de l'Islam échut alors aux émirs de Badajoz, que nous verrons se montrer dignes de cette glorieuse tâche, et Yahia ben al Aftas étant mort en 1082, son frère Omar continua comme lui à prêter d'impuissants secours à cette dynastie des ben Dilnoum, fatalement entraînée à sa perte.

Pendant qu'Alonzo poursuivait avec une infatigable énergie la conquête de Tolède, l'émir de Séville étendait sa puissance en Andalousie, et s'emparait d'Ubeda, de Baeza et de Martos. Une égoïste ambition aveuglait ce prince sur les dangers que préparait à tous les états musulmans la puissance de plus en plus menaçante d'Alonzo de Castille. Lui livrer Tolède, le centre et comme le cœur de l'Espagne, c'était lui ouvrir à la fois le chemin de Badajoz, de Séville et de Valence, et couper aux braves émirs de Saragosse, avant-garde de l'Islam, toute communication avec leurs alliés et leurs frères, hors d'état désormais de les secourir. Mais l'heure de la ruine avait sonné pour l'Espagne musulmane, et tous les conseils de la sagesse humaine eussent été impuissants à sauver ces lambeaux d'empire de la double conquête qui les menaçait à la fois, au nord et au midi, sous l'étendard de Castille ou sous celui des Almoravides.

(1) Je n'ai pu retrouver trace dans les chroniques chrétiennes de ces deux batailles dont Conde (p. 62) est le seul à parler, et sur lesquelles il ne donne aucun détail; il est même impossible, d'après son récit, de deviner par qui elles ont été gagnées. Conde veut sans doute parler ici de la bataille d'Huesca en 1034, dont il a changé la date pour la placer en 1087. (Voir le chap. suivant.)

La chute de Tolède, en 1085, ouvrit enfin les yeux à l'émir de Séville. Cette chute eut un profond retentissement dans toute l'Espagne musulmane, et un cri de douleur et d'indignation éclata contre Omar, l'auteur de ce funeste traité qui ouvrait à la conquête chrétienne les défilés du *Despeña Perros* et la vallée du Guadalquivir. L'émir de Séville lui-même, se défiant à son tour de la dangereuse habileté de son hadjeb, prêta l'oreille aux voix qui accusaient Omar de confier à ses créatures toutes les places fortes de la frontière, et de vouloir y fonder pour lui une souveraineté indépendante. L'ordre de l'arrêter fut donné; mais Omar, averti à temps, s'échappa de Murcie, où il commandait, et chercha, comme pour justifier les soupçons de son maître, un asyle à Tolède, auprès d'Alonzo. La haine de ses ennemis l'y poursuivit encore; elle parvint à éveiller la défiance d'Alonzo; et Omar, redoutant l'ingratitude de l'homme dont il avait fondé la grandeur, aux dépens de celle de l'Islam, s'enfuit encore pour aller demander un asyle à Youssouf, émir de Saragosse. Mais l'émir de Séville, craignant que son ancien confident n'abusât des secrets qu'il avait emportés avec lui, parvint à s'emparer de sa personne, et, dans un accès de royale colère, lui trancha la tête de sa propre main.

Cette même année 1085, si fatale à l'Islam, vit périr un de ses plus dévoués champions, Youssouf, émir de Saragosse. Son fils et son successeur, Ahmed *al Mostaïn Billah*, hérita heureusement du courage et des vertus de son père. Mais l'impulsion était donnée à la conquête chrétienne, et, comme un torrent qui a franchi sa digue, rien ne pouvait plus l'arrêter. Maîtres de Tolède, les Castillans s'étaient répan-

dus dans tout le bassin du Tage et dans les plaines ouvertes de la Manche, en menaçant d'un côté Badajoz et le bassin du Guadiana, et de l'autre Séville et le bassin du Guadalquivir. Mohammed, trop tard éveillé au sentiment de son danger, écrivit à Alonzo pour lui rappeler qu'aux termes de leur alliance, il ne devait pas pousser ses conquêtes plus loin que Tolède. Alonzo, de son côté, prétendit que les villes dont il s'était emparé étaient à lui ou à son allié (c'est-à-dire à son vassal) l'émir de Valence, le malheureux Yahia ben Dilnoun, naguère émir de Tolède; mais, pour mieux prouver sa fidélité, un peu suspecte, il envoya à son allié de Séville, qui ne les lui demandait pas, 500 cavaliers bardés de fer, pour l'aider à faire la guerre au seigneur de Grenade. Mohammed, qui justement se préparait à faire la paix avec Grenade, pour réunir toutes les forces de l'Islam contre la Castille, plus embarrassé que charmé de ce secours inattendu, renvoya avec de belles paroles ses auxiliaires chrétiens; et ceux-ci, en se retirant, laissèrent après eux, jusqu'à Tolède, une longue trace de sang et de pillage sur le territoire de leur allié.

Bientôt les prétentions d'Alonzo croissant avec ses succès, il n'hésita pas à réclamer de l'émir certaines forteresses qu'il prétendait lui appartenir, et essaya de le forcer, par ses menaces et ses prétentions de plus en plus hautaines (1), à le reconnaître pour son tri-

(1) Voici un échantillon donné par Condé de la correspondance d'Alonzo avec ben Abed; mais cette lettre, fort belle d'ailleurs, est évidemment de fabrique arabe, comme le prouve le nom d'Alonzo ben Sancho au lieu de ben Fernando :

« L'empereur et seigneur des deux lois et des deux nations, l'excellent et » puissant monarque Alonzo ben Sancho, au roi al Moatemed Billah ben Abed,

butaire. L'anecdote suivante, rapportée par tous les chroniqueurs arabes, semble même prouver que l'émir de Séville se considérait jusqu'à un certain point comme le vassal et le tributaire d'Alonzo. Suivant Conde, le roi de Castille ayant envoyé comme ambassadeur à Séville un Juif, nommé ben Galib, pour recevoir une « certaine quantité de pièces d'or que l'é» mir devait lui payer, » ce Juif et son escorte restèrent campés hors de la cité. Le trésorier de Mohammed alla porter à l'envoyé d'Alonzo les pièces d'or; mais le Juif les refusa, en prétendant qu'elles n'étaient pas de bon aloi, et voulut qu'on les lui laissât pour les essayer, ou qu'on lui donnât en échange quelques vaisseaux qui appartenaient à l'émir. Celui-ci fut tellement irrité des prétentions du Juif, qu'à son tour il refusa de payer sa dette et s'écria « qu'on ne pou» vait supporter l'audace de cette vile engeance; » et

» que Dieu fortifie et éclaire son entendement pour qu'il se décide à suivre le » droit chemin. Salut et bonne volonté de la part d'un roi agrandisseur de ses » royaumes et défenseur des peuples, dont les cheveux ont blanchi dans les » conseils et dans le maniement des armes; et dans une suite non interrompue » de triomphes...; celui dont la victoire ne quitte jamais les drapeaux; celui » qui fait vêtir de deuil les femmes et les vierges musulmanes, qui fait ceindre » l'épée à ses champions, et remplir de pleurs et de gémissements vos cités. » Vous savez ce qui s'est passé à Tolède et à la prise de cette ville; et, si vous » et les vôtres avez échappé jusqu'à présent, votre temps va bientôt venir, car » il n'a tardé que par ma volonté; et rappelez-vous que la sagesse de l'hom» me consiste à se bien garder, avant de tomber dans les lacs du malheur. Et, » si je ne me rappelais les traités qui nous unissent, *comme il n'y a rien que » j'aie plus à cœur que de garder ma parole*, déjà je serais entré sur vos terres » pour y mettre tout à feu et à sang, et vous chasser d'Espagne; et il n'y au» rait pas eu d'autres ambassadeurs entre nous que le fracas des armes, et le » bruit des tambours et des trompettes de bataille... »

« Tu sais bien, fait-on répondre à ben Abed, que nous aussi nous avons des » armes et des chevaux, et de braves cavaliers qui ne s'effraient pas du bruit » des batailles, et ne détournent pas leur face de la mort; des chefs qui savent » ordonner leurs rangs et conduire les escadrons au milieu de la mêlée, et mar» cher à travers les épées affilées et les lances menaçantes. Nous savons dormir » sur la terre dure, avec nos *bournous* pour seul abri, etc... »

la nuit même, l'ambassadeur d'Alonzo fût massacré dans sa tente, et tous les gens de son escorte furent presque aussi maltraités que lui. Que cet assassinat eût été ou non commis par l'émir, celui-ci s'aperçut bientôt de la faute qu'il avait faite; mais il était trop tard pour la réparer, et de part et d'autre on se prépara à la guerre (1).

Sur les instances de ben Abed, le plus acharné maintenant des ennemis d'Alonzo, les émirs de Badajoz, de Grenade et d'Almeria envoyèrent à Séville des représentants pour traiter, en face d'un commun danger, de la commune défense. Cette assemblée, où allaient se décider les destinées de l'Espagne, eut lieu dans la grande mosquée de Séville. Abou Beker, le wazyr qui commandait à Cordoue pour Mohammed, ouvrit le premier l'avis d'invoquer contre Alonzo l'appui de l'Almoravide Youssouf ben Tachfin, dont le nom glorieux avait déjà traversé le détroit. Une seule voix repoussa ce périlleux expédient, ce fut celle du vieux Zagout, wali de Malaga. Il s'éleva avec force contre le danger de déchaîner sur l'Espagne le conquérant de la Mauritanie, qui ne les garantirait de l'ambition d'Alonzo que pour les as-

(1) Suivant un auteur arabe, cité par Murphy (p. 126), Mohammed ayant tardé à payer le tribut à Alonzo, celui-ci, en sus du tribut, demanda des forteresses; il exigea, en outre, que sa femme Constance, alors enceinte, pût aller faire ses couches dans le palais d'Azzahra, à Cordoue, et se servir, en guise d'église, de la grande mosquée, bâtie sur les ruines d'une église chrétienne. L'ambassadeur était un Juif, ministre d'Alonzo; et ce Juif, sur le refus de Mohammed, s'étant servi d'expressions insultantes, Mohammed, irrité, lui fit sauter la cervelle (*knocked out his brains*) et le fit crucifier, la tête en bas. Alonzo, en apprenant cet affront, jura solennellement d'aller assiéger Mohammed dans son palais. Il équipa deux armées, dont l'une marcha, par Beja, sur Séville; et, lui-même conduisant l'autre par une route différente, toutes deux se rencontrèrent sous les murs de Séville. Il est inutile d'ajouter que cette étrange prétention d'Alonzo, ainsi que son expédition à Séville, sont de l'invention du chroniqueur.

servir à un joug non moins pesant. « Réunissons-nous » plutôt, ajouta-t-il, contre l'ennemi de l'Islam ; ou- » blions nos querelles impies, et Dieu nous aidera à » vaincre cet infidèle Adfounseh, qui ne s'est agrandi » que par nos discordes ; soyons unis, et nous vain- » crons, et ne laissons pas les sauvages habitants du » Magreb fouler les riches campagnes de l'Andalou- » sie. » Mais cette voix prophétique ne fut pas écou- tée ; quelques uns même accusèrent Zagout d'être un mauvais Musulman, tiède pour la foi, et secrètement d'accord avec les chrétiens. Mohammed lui-même in- clinait vers l'alliance de ben Tachfin, mais son fils al Raschid, entraîné par un plus sûr instinct, se ran- gea hautement à l'avis de Zagout. « Savez-vous, s'é- » cria-t-il, quel est le sort qu'Youssouf nous réserve ? » Celui qu'il a déjà infligé aux peuples du Magreb, » l'exil et la servitude. — Tout, répondit son père, » plutôt que de tomber au pouvoir d'Adfounsch ! Oui, » j'aimerais mieux être un conducteur des chameaux » d'Youssouf que le vassal de ces chiens de chrétiens ! » Mais ma confiance est dans Allah ! — Qu'Allah te » protége donc, toi et ton peuple ! reprit tristement » al Raschid, puisque le dé du sort est jeté. » Nul, en effet, n'essaya plus de protester ; l'émir de Badajoz fut chargé, au nom de tous, d'écrire à Youssouf, pour réclamer son appui, la lettre, qui fut signée de treize émirs, et l'on nomma sur-le-champ les ambassadeurs qui devaient lui porter ce message, et inviter, comme dirait un chroniqueur arabe, « le loup à venir garder » la bergerie » (1085).

CHAPITRE V.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE ARABE PAR LES ALMORAVIDES.

—

1058 à 1106.

—

Pour retracer l'histoire de cette conquête, presque aussi rapide que celle de Thareck et de Mouza, il nous faut retourner sur nos pas, et chercher l'origine de la puissance des Almoravides, éclose sur le sol de l'Afrique comme un de ces végétaux gigantesques dont la floraison trop hâtive explique seule le peu de durée. La *Kabila* ou tribu de Lamtouna, issue de celle de Senhadja et de l'antique sang des Homaïr, les premiers rois de l'Yemen, était venue de temps immémorial planter ses tentes dans le *Magreb al Aksa* (le dernier occident). Cette tribu, de mœurs simples et primitives, comme toutes les tribus nomades du désert, vivait uniquement occupée du soin de ses troupeaux, étrangère aux arts, à l'agriculture et à l'usage même du pain, et sachant à peine s'il existait ailleurs des villes pour y demeurer et des lois pour les régir.

Le scheik de la tribu de Djedala ou Goudala, l'une des branches de celle de Lamtouna, Yahia ben Ibrahim (1), après avoir long-temps fait la guerre aux habitants de la Nigritie, ennemis héréditaires de sa race, accomplit le devoir de tout vrai croyant, en faisant, vers 1036, un pèlerinage à la Mecque. Pendant ce voyage, un monde nouveau, le monde de l'intelligence, s'ouvrit aux regards étonnés de l'ignorant Berber; et, dévoré d'un tardif amour de la science, il suivit à Caïrwan les leçons d'un docte alfaqui, nommé abou Amram. Celui-ci, frappé du zèle et des heureuses dispositions de son nouvel élève, lui demanda un jour quelle était sa nation, et à laquelle des quatre sectes orthodoxes de l'Islam elle appartenait.

Yahia répondit que sa tribu, ignorante et pauvre, et presque dénuée de toute idée religieuse, n'avait jamais entendu parler de ces quatre sectes; que, séparés du reste de la terre, les Lamtounites n'avaient ni villes ni écoles où on leur enseignât toutes ces choses, et n'avaient de rapports qu'avec quelques trafiquants, uniquement occupés de l'échange de leurs marchandises; que, du reste, malgré leur simplicité et leur ignorance, ils étaient de mœurs douces et faciles, et qu'ils seraient heureux qu'on voulût bien leur enseigner les vérités de la religion. Yahia pria même l'alfaqui de lui donner un de ses disciples pour aller semer sur cette terre lointaine la parole de vérité. L'alfaqui proposa l'entreprise à ses disci-

(1) Dombay, *Geschichte von Mauritanien*, t. 1, p. 175, d'après Aboul Hassan, de Fez. Conde n'en fait qu'un des membres de la tribu; du reste, il y a rarement différence grave entre les deux versions.

ples, mais tous reculèrent devant les dangers d'une pareille mission. L'alfaqui, découragé, renvoya le pèlerin à un saint homme nommé abou Ishâk, qui vivait dans la province de Sous *al Aksa*, au bord de l'Océan, et abou Ishak, plus heureux, trouva un de ses disciples nommé Abdallah ben Jahsim, homme d'une vaste érudition et d'une piété ardente, qui consentit à tenter cette œuvre méritoire (1038).

Abdallah, conduit par le pèlerin au sein de la tribu de Goudala, n'eut pas de peine à s'emparer de ces âmes flexibles (1), vierges pour la civilisation comme pour la foi, et fut bientôt vénéré de toutes ces tribus comme un père et comme un maître à la fois. Soixante et dix des plus illustres scheiks se groupèrent autour de lui, et comme en Afrique toute puissance religieuse est en même temps une puissance militaire, et tout prophète un roi, Abdallah avec ses disciples se trouva bientôt à la tête d'une armée. Sa valeur et son éloquence lui soumirent peu à peu toutes les tribus errantes du désert, et l'émir même de Lamtouna s'étant déclaré son disciple, il se trouva bientôt régner de fait sur ces vastes espaces qu'habite l'errante famille d'Ismaël. Quelques tribus de montagnards, race plus dure et plus rebelle, osèrent seules décliner la doctrine et le joug du nouveau prophète. Mais après une guerre opiniâtre ils furent vaincus par le courage fanatique de l'émir de Lamtouna et de sa tribu, et Abdallah,

(1) Suivant Dombay, p. 185, la conversion des tribus berbères ne fut pas aussi facile, et l'épée y fut plus souvent employée que la parole; le réformateur fut même obligé de se réfugier avec Yahia dans une île déserte, où le bruit de ses austérités et de sa pieuse retraite firent enfin ce que ses prédications n'avaient pas pu faire.

charmé de cette valeur dont lui seul recueillait les fruits, donna à ses sectateurs le nom de *al Morabethin* ou Almoravides (1) (hommes de Dieu).

Avec le succès, l'ambition naquit alors dans l'âme d'Abdallah, et le nouveau Mahomet, tout en enseignant à ses disciples les promesses d'une vie future, rêva bientôt pour lui les couronnes de cette vie. Aveuglément obéi de ces populations superstitieuses et dévouées, il songea à se faire d'elles un instrument pour régner sur le Magreb, et à conquérir un sceptre, comme Mahomet, avec la parole et l'épée. Sur cette terre d'Afrique où tous les conquérants ont été des prophètes, oser c'est pouvoir, et se faire croire, c'est se faire obéir. En promettant à ses disciples toutes les délices du paradis, Abdallah leur apprit à faire bon marché de leur vie, et après la conquête du pays de Dara (2), son empire, moitié religieux, moitié politique, s'étendit surtout le nord-ouest de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'à la Nigritie, au fond du grand désert. (1042 à 1055.)

(1) Chaque auteur a donné une étymologie différente à ce nom de *al Morabethin*; voici les moins invraisemblables : « *Marbouth*, *morabeth*, dit d'Herbelot, *Bibliot. orient.*, est le singulier de *morabethah*, et signifie une personne liée plus étroitement aux exercices de sa religion, et ce que nous appelons un *religieux*. » Suivant Conde et Casiri (t. II, p. 219), ce nom, au contraire, signifie confédérés pour le service de Dieu, Suivant Dombay (t. I, p. 185), il viendrait du mot *rahbita*, hutte ou cellule, demeure primitive du prophète dans l'île où il s'était réfugié; mais cette étymologie est fausse.

(2) Dara ou Dera est une province située entre Maroc et le désert de Sahara, qui faisait partie de l'ancienne Numidie. Le *Sous al Aksa* confine vers l'est au pays de Dera, et à celui de Djesula, l'ancienne Gétulie. La Nigritie est située au sud du Sahara, entre le 15e et le 10e degré de latitude. Malgré ses immenses limites, la plus grande partie de l'empire conquis par Abdallah a toujours été inhabitable faute d'eau, depuis Hérodote jusqu'à nos jours. La Nigritie, au contraire, est un pays riche et bien arrosé, grâce à la haute chaîne de montagnes qui coupe en deux l'Afrique, et donne naissance à des fleuves nombreux.

Après la mort de Yahia ben Ibrahim, Abdallah avait donné pour émir à la tribu de Lamtouna abou Yahia ben Omar, chef brave et surtout dévoué, qu'il chargeait de vaincre pour lui. Si l'on veut un exemple du dévoûment fanatique de ses disciples, devenus ses sujets, et de l'absolu pouvoir qu'il exerçait sur eux, il suffira de savoir que cet abou Yahia, souverain nominal des Lamtounis, dont Abdallah était le vrai roi, s'étant, contre l'ordre exprès du prophète, jeté trop avant dans la mêlée, Abdallah le fit punir de vingt coups de verges, sans daigner l'instruire même, avant le châtiment, de la faute qu'il voulait punir. L'orgueil d'abou Yahia ne se révolta pas contre ce châtiment; mais son courage n'en fut pas plus docile, et, quelques jours après, emporté par son ardeur imprudente, il trouva la mort sur le champ de bataille.

Avec de pareils soldats, Abdallah était sûr de vaincre. Dédaignant prudemment pour lui le nom de souverain, moins beau que celui de prophète, il élut de sa propre autorité le frère d'abou Yahia, abou Beker ou Yahia ben Omar, à la dignité d'émir. Mais l'année suivante, s'étant imprudemment exposé, lors de la conquête de Tamisna, il perdit la vie (1058 ou 59), laissant l'empire temporel à abou Beker, mais emportant avec lui l'autorité religieuse dont il allait rendre compte à celui qui l'avait envoyé. Comme tous les réformateurs et tous les prophètes, Abdallah était intolérant. Dans la guerre qui s'était élevée entre sa tribu native de Goudala et une autre branche de la tribu de Lamtouna, jalouse de sa suprématie, le sang de ses concitoyens avait scellé son naissant empire. Mais chez ces peuples, où la vengeance est un devoir de

piété, les crimes d'un conquérant lui sont parfois une arme plus sûre que ses vertus. Simple du reste dans toutes ses habitudes, comme il convient à un réformateur, il imposa à ses disciples une foi aussi simple qu'eux : puisant la base de sa religion dans celle de Mahomet, qu'il prétendait rappeler à sa simplicité première, la prière, l'aumône et la dîme, là se réduisaient tous ses préceptes ; les dépouilles de la guerre étaient partagées entre les fidèles, et le quint seul, comme dans le Koran, appartenait à Dieu, c'est-à-dire au prophète. Comme Mahomet, avec lequel il offre plus d'un point de ressemblance, le prophète africain aimait éperdument les femmes : chaque jour presque il en prenait une nouvelle, qu'il répudiait bientôt, en la congédiant avec un mince douaire de quatre mitcales (52 francs). Du reste, les miracles ne manquaient pas, comme on s'y attend bien, dans cette vie qui n'en a pas besoin pour être miraculeuse. Le prophète n'en eût-il pas supposé, les superstitieux Berbers en auraient inventé pour lui ! L'eau jaillissait du sable aride sous la verge du nouveau Moïse, le pain se multipliait sous ses mains comme sous celles du Fils de Marie ; et, enfin, par une délicate attention de la Providence qui veillait sur ses jours, un agneau tout assaisonné, et servi sur sa table, dressait la tête pour lui dire : « Ne mange pas de moi, car je suis empoisonné » (1).

Abou Beker, héritier de cet immense pouvoir, chercha à continuer le monarque, sinon le prophète, et étendit encore son autorité par des voies toutes terrestres, en s'emparant de la province de Fez et des

(1) Ces curieux détails ne se trouvent que dans Dombay, p. 204.

villes de Lewata et de Mekinez. Bientôt trouvant sa royauté à l'étroit dans les murs d'Aghmat-Warika, où il s'était établi, entre l'Atlas et la mer, il alla fonder vers l'occident la ville de Maroc, dans un terrain désert, mais abondant en eaux et en pâturages (1070), et la nouvelle capitale ne fut pas même encore entourée de murs (1).

Tout d'un coup la guerre se ralluma entre les tribus de Goudala et de Lamtouna, et abou Beker, qui appartenait à la première, se décida à marcher à son secours, en laissant pour lieutenant en son absence, à la tête de son armée, son cousin Youssouf ben Tachfin, de la tribu de Senhadja, et de l'antique sang d'Homaïr. Arrêtons-nous un instant devant ce nouvel acteur qui apparaît sur la scène, et va bientôt la remplir à lui seul. Youssouf, allié par sa mère à la tribu de Lamtouna, était déjà parvenu à un âge avancé. Brun de visage et de taille moyenne, il avait le corps sec et nerveux, la voix douce, les yeux brillants, la barbe touffue, le nez d'aigle, et l'on sait que chez les Arabes ces avantages corporels, pour un conquérant, importent au moins autant que les dons de l'esprit; brave à la guerre, prudent dans les conseils, libéral par nature et par calcul à la fois, il accueillait auprès de lui et comblait de ses dons tous les hommes distin-

(1) Sur les faits les plus importants, Dombay est ici d'accord avec Conde; mais il y a sur quelques points de graves différences : Dombay (t. I, p. 206) ne fait régner abou Beker que deux ans en Mauritanie, et le fait partir en 1061 pour sa guerre contre les tribus du désert, que Conde ne place qu'après 1070; il attribue à Youssouf (p. 217) la construction de Maroc en 1062, et Conde en fait honneur à abou Beker en 1070; enfin Conde fait de Zaïnab la sœur d'abou Beker, et Dombay en fait sa femme, qui divorce avec lui pour s'unir à Youssouf, d'après les conseils même de son premier époux, au moment où il s'était séparé d'elle.

gués par leur science et par leur piété. Sévère dans son administration, il parcourait chaque année toutes les provinces de son empire pour s'informer des griefs de ses administrés. Simple dans ses habitudes et modéré dans ses plaisirs, ses vêtements étaient de laine unie, sa nourriture du pain d'orge et de la chair de chameau, sa boisson du lait; le tout en petite quantité. De sa vie il ne s'était plaint d'un mets mal apprêté; de sa vie non plus il n'avait été atteint de la moindre infirmité, et sa première maladie fut celle qui termina ses jours.

Mais à côté de ces qualités d'un roi se trouvaient tous les vices d'un conquérant, la cruauté, la perfidie, l'ingratitude, dont nous l'allons voir bientôt donner un éclatant exemple, et surtout cette indifférence pour la vie des hommes (1), cette froide insensibilité qui caractérise les hommes appelés à remuer les destinées du monde. On a dit de César, et avec vérité, qu'il était « l'homme de son temps le plus habile et le moins ému »; et ce portrait, tracé en deux mots, ne messied pas au conquérant de l'Espagne, à celui dont le nom devait bientôt retentir du haut de trois cent mille chaires (2), depuis Fraga jusqu'à Cadix, et en Afrique depuis Tanger jusqu'à Tunis et aux Monts-d'Or, dans le pays des nègres; à l'homme qui, après cette longue vie, dont le cours

(1) A la seconde conquête de Fez par Youssouf en 1069, conquête que nous ne racontons pas parce qu'elle n'appartient pas à notre sujet, quarante-sept mille hommes perdirent la vie dans le sac de la ville; sept mille, qui s'étaient réfugiés dans une mosquée, y furent massacrés; et le même homme, dit-on, par une de ces étranges contradictions que renferme le cœur humain, ne pouvait signer une sentence de mort.

(2) Dans le même volume, Conde, p. 83, donne le chiffre de mille neuf cents chaires, et à la p. 194, celui de trois cent mille.

ne dura pas moins d'un siècle (1009 à 1109), devait laisser dans son trésor 7,500,000 livres pesant d'argent, et 125,000 livres d'or en espèces ; à l'homme enfin qui, balayant les trônes sous ses pas, dans le Magreb comme dans la Péninsule, reconstruisit en quelques années, avec les débris du khalifat, un empire dix fois plus vaste que celui que les khalifes de Cordoue avaient jamais possédé.

Resté maître, en l'absence d'abou Beker, du nouvel empire de Maroc, il commença à se frayer le chemin au trône en se rendant à la fois agréable au peuple et aux gens de guerre, et hâta de tout son pouvoir la construction de la nouvelle cité, en plantant sa tente sur le lieu même où travaillaient les ouvriers ; lui-même, à l'exemple du khalife abd el Rahman II, travaillait de ses propres mains à l'édification de la grande mosquée, et préparait les pierres et le mortier pour les constructeurs ; il fit bâtir, en outre, une *kasbah* ou forteresse, pour y conserver des dépôts d'armes et de vivres. Ainsi s'élevait comme par enchantement, au sein du désert, la splendide cité de Maroc, arrosée par d'abondantes sources qui portaient la fertilité sur ce sol brûlant. Aussi les peuples affluaient-ils dans la nouvelle capitale, et au bout d'une année le nom de l'émir abou Beker, toujours occupé de sa guerre contre les Lamtounis, était presque oublié, et celui de Youssouf croissait chaque jour en éclat et en puissance. Ses troupes montaient à 40,000 hommes bien armés, qui, pleins de confiance dans leur chef, subjuguèrent en peu de temps toutes les tribus du Magreb qui restaient encore insoumises.

Oubliant lui-même l'imprudent émir qui lui confiait ce redoutable pouvoir, Youssouf prit peu à peu

les allures d'un souverain indépendant. Avec l'exigence impérieuse d'un chef de dynastie, il épousa, sans même consulter l'émir abou Beker, la belle Zaïnab, sa femme ou sa sœur, qu'il aimait depuis longtemps, et qui répondait à sa passion. Cette femme, que sa grâce, son esprit et sa haute raison avaient fait surnommer *Sakhira* (la Magicienne), assistait à tous les conseils de Youssouf, et y donnait son avis, souvent écouté. Sans cesse entouré d'une troupe d'élite de nègres du désert et de jeunes captifs chrétiens qu'il faisait exercer sous ses yeux au manîment des armes et des chevaux, et qu'il armait chevaliers de sa propre main, lui seul était simple et sans luxe au milieu du faste guerrier qui régnait autour de lui. Les impôts qu'il levait sur les Juifs, si nombreux dans le Magreb, emplissaient sa royale épargne; et lorsqu'en 1072 ses bannières, en se déployant, appelèrent les fidèles à la guerre, 100,000 hommes, cette fois, vinrent se ranger autour de lui pour marcher contre les rebelles.

Cependant l'émir abou Beker, après avoir tiré vengeance de la tribu de Lamtouna, songea à mettre un terme à sa longue absence, et à reprendre possession de ce trône qu'il croyait retrouver vacant. Mais à peine arrivé à Aghmat avec son armée, l'importune renommée de la gloire et de la puissance de Youssouf arriva jusqu'à lui. Aghmat n'est situé qu'à quelques milles de Maroc, et les cavaliers d'abou Beker, qui s'échappaient de son camp pour aller voir les splendeurs de la cité nouvelle, y rapportaient leur bruyante admiration pour Youssouf; ils enviaient tout haut le sort de ses soldats, que sa main prodigue comblait de dons, d'armes, de riches habits, de che-

vaux et d'esclaves; ils se redisaient les promesses de Youssouf à ceux qui voudraient entrer à son service; et même avant d'avoir trahi leur maître, ils étaient d'avance, au fond de l'âme, vendus à son heureux rival.

L'infortuné abou Beker comprit le sort qui lui était réservé, et il sut l'accepter sans murmure. Dévorant sa profonde injure, il écrivit à son infidèle lieutenant pour concerter une entrevue avec lui. Youssouf s'y rendit avec une armée pour cortége et entouré du faste d'un roi. Lorsque tous deux se rencontrèrent, abou Beker salua le premier, comme s'ils eussent changé de rôles; et, après qu'ils furent descendus de cheval, abou Beker, frappé malgré lui de cette majesté toute royale qui siégait sur le front de Youssouf, et de l'aspect martial de ses soldats, prit noblement son parti (1). « Mon frère, lui dit-il, car je puis appeler » ainsi le fils de mon oncle, fatigué des soucis de » l'empire, je n'ai trouvé personne plus digne que » toi de recevoir de ma main le sceptre d'al Magreb. » Pour moi je vais retourner au désert, la patrie première de nos ayeux, et mon voyage ici n'a pas eu » d'autre but que de te désigner pour héritier de l'em» pire. » A un pareil discours, Youssouf ne pouvait répondre que par une humilité et une gratitude affectées. Abou Beker, jouant son rôle jusqu'au bout,

(1) Suivant Dombay (p. 210), Youssouf, dans cette circonstance, agit d'après les avis de l'adroite Zaïnab, aussi peu scrupuleuse que lui sur les moyens d'enlever le trône à son premier époux. « Mon Youssouf, lui avait-elle dit, je » connais ton cousin : la lutte et le sang versé ne lui plaisent guère. Quand tu » iras au devant de lui, ne sois donc pas trop soumis ni trop amical, mais » parle-lui avec hardiesse et fermeté, afin qu'il voie en toi un égal; mais, en » même temps, comble-le de riches présents et de somptueux habits : car, à » son retour du désert, il trouvera beau tout ce qui vient d'ici. »

convoqua tous les scheiks des tribus, et tous les officiers de l'empire, et céda en leur présence, par un acte authentique, les états de Maroc et d'al Magreb à son cousin Youssouf ben Tachfin (1073) et s'en retourna ensuite à Aghmat.

Youssouf ne pouvait trop payer un trône cédé de si bonne grâce. Aussi envoya-t-il à son débonnaire cousin un présent digne d'un roi (1). L'émir déchu partagea ce présent entre ses cavaliers, et se retira dans le désert, où Youssouf lui continua chaque année ses dons, et où il mourut, dit-on, au bout de trois ans, dans une guerre contre les nègres. D'autres disent que, dévoré d'amers regrets, il se souleva contre l'usurpateur, et que, vaincu dans une lutte trop inégale, il eut la tête tranchée par ordre de Youssouf.

L'abdication d'abou Beker, volontaire ou forcée, et la soumission des tribus, laissaient Youssouf maître absolu d'un empire qui allait s'agrandissant chaque jour, et s'étendait déjà des frontières de la Guinée à Alger et aux colonnes d'Hercule. Mais déjà aussi l'ambition de Youssouf rêvait de plus vastes conquêtes, et songeait à traverser le détroit sur les traces de Thareck. Mais pour conquérir l'Espagne il fallait occuper les deux portes du détroit du côté de l'Afrique, Ceuta et Tanger, alors possédés par Sohrabel Bergawi, émir

(1) « Vingt-cinq mille écus d'or, soixante-dix chevaux de race, soixante-» dix épées garnies d'or et d'argent, cent cinquante chariots choisis, cent tur-» bans précieux et quatre cents plus communs, cent vestes garnies de fourru-» res, deux cents *bournous* blancs avec des liserés de couleurs, deux cent cin-» quante vêtements d'écarlate et soixante-dix robes de drap fin, vingt belles » esclaves blanches et cent cinquante noires, dix livres de bois de sandal, » deux d'ambre, quinze de camphre, et un troupeau de bœufs avec plusieurs » charges de blé. »

indépendant. L'émir de Séville, dès 1074, ayant proposé à Youssouf de venir dans la Péninsule prendre part à la guerre sainte contre les chrétiens, la prudente ambition du chef almoravide voulut d'abord s'assurer la conquête de ces deux clefs de l'Espagne. A l'aide des troupes auxiliaires de terre et de mer que l'émir lui envoya, et de ses braves Almoravides, au nombre de plus de trente mille, il s'empara de Tanger, après un sanglante bataille livrée sous ses murs (1077). Ses conquêtes s'étendirent ensuite vers l'Orient sur Oran, Tlemcen, Alger et Tunis, dont il s'empara en 1082, et il ne resta plus dans tout le nord-ouest de l'Afrique que Ceuta qui ne s'inclinât pas sous le sceptre des Almoravides.

Enfin la chute de cette place, en 1084, ouvrit à Youssouf le chemin de l'Espagne, où l'appelaient les pressantes instances de Mohammed II. Mais, désirant d'abord établir fermement son autorité dans les pays qu'il venait de conquérir, Youssouf ne procéda à ses desseins qu'avec une sage lenteur, et peupla de tribus dévouées les côtes du détroit, base nécessaire de toutes ses opérations dans la Péninsule. Cependant le renom de sa gloire et de sa puissance s'était répandu dans tous les pays musulmans, et les grands de sa cour et de ses provinces, trouvant le nom d'*émir* indigne de sa grandeur, se réunirent pour l'engager à prendre celui d'*Emir al Moumenin* ou *commandeur des croyants*. Mais Youssouf s'y refusa, en alléguant que ce titre auguste appartenait aux khalifes d'Orient, vaine ombre de puissance qu'il ne craignait pas d'encenser. Il se contenta modestement de ceux d'*émir al Mouslimin* ou *prince des Musulmans*, et de *Nasser Eddin* ou *défenseur de la foi*,

comme moins offensants pour les khalifes, et ces noms furent les seuls qu'il fit désormais graver sur ses monnaies.

Malgré le zèle ardent et sincère de Youssouf pour la foi, le naissant empire des Almoravides sous son règne avait perdu, comme naguère le khalifat après Mahomet, son caractère exclusivement religieux, pour en revêtir un plus politique. Les conquêtes de ben Tachfin en Afrique, opérées la plupart du temps sur des tribus musulmanes, n'avaient plus même pour prétexte de rappeler les vaincus à la vraie foi, et des intérêts mondains y avaient été seuls consultés. Mais la conquête de l'Espagne, la guerre contre les infidèles de *Roum* et d'*Afrank*, pour venir en aide aux frères et aux croyants de la Péninsule, portaient à un haut degré ce caractère de sainteté qui assurait le succès de l'entreprise de Youssouf. Les peuplades avides et superstitieuses de l'Afrique ne pouvaient manquer d'accourir sous ses drapeaux, avec le ciel en perspective pour ceux qui succomberaient dans la lutte, et la gloire et le pillage pour ceux qui triompheraient.

Aussi, quand les lettres suppliantes des émirs de l'Espagne arrivèrent à Youssouf pour réclamer son appui (1085), tout était mûr cette fois pour la conquête, et l'ambition de Youssouf cessa d'hésiter (1) ; mais opposant aux lettres de plus en plus pressantes des émirs de Badajoz et de Séville une lenteur cal-

(1) Vingt-deux des pages *in-quarto* de Conde sont remplies par la correspondance des émirs andaloux avec Youssouf et Alonzo VI. L'étendue et la monotonie de ces documents m'empêchent de les citer; j'en excepterai la magnifique lettre d'Alonzo à l'émir de Séville, que je donnerai plus loin, dans l'histoire de l'Espagne chrétienne, et la réponse de Mohammed. Ajoutons que Conde, par l'étendue de son récit, et les précieux détails qu'il a empruntés à abou Mer-

culée, il feignit une grande répugnance à s'engager dans « cette péninsule étroite et montueuse, ceinte » par la mer de tous côtés, prison d'où l'on ne sortait » jamais, quand une fois on y était entré » ; et il exigea, pour prix de son appui, qu'on remît entre ses mains l'*Ile Verte* (Algéziras) pour assurer son retour, *fût-ce contre la volonté de l'émir*. Une pareille prétention trahissait assez les arrière-pensées de Youssouf, et le fils de Mohammed, al Raschid, essaya en vain d'ouvrir les yeux de son père. L'esprit de vertige qui poussait Mohammed et l'Espagne arabe vers leur ruine lutta contre ces sages conseils, et l'ordre fut donné au gouverneur d'Algéziras de livrer cette ville aux troupes de Youssouf, dès qu'elles mettraient le pied en Espagne.

La porte de la Péninsule était ouverte, et le chef des Almoravides marcha dès lors sans hésiter au devant de sa fortune : il rassembla tous les chefs de son armée, comme naguère les rois franks rassemblaient en champ de mai leurs fidèles, et leur proposa cette glorieuse entreprise. D'unanimes acclamations saluèrent sa proposition ; mais, comme si ce n'était pas assez pour Mohammed d'avoir ouvert ses états à ce redoutable allié, il s'abaissa jusqu'à passer le détroit pour venir au devant de lui. Les deux monarques se rencontrèrent à Ouelila, à trois journées de Ceuta, et Mohammed, de sa propre bouche, retraça à Youssouf le tableau des dangers qui menaçaient les Musulmans

wan, témoin oculaire, devient l'unique source pour toute cette histoire de l'Espagne arabe, depuis la chute du khalifat : ainsi c'est à lui et à Dombay seuls que l'on doit ces détails si pleins d'intérêt sur Youssouf et les Almoravides. Murphy n'est plus qu'un abréviateur confus, et renferme un siècle en quelques pages ; Conde, au contraire, est plus étendu et plus soigneux que de coutume.

d'Espagne, si son bras puissant ne s'armait pour les secourir. Il lui peignit leur désunion, leurs imprudentes discordes, le plus sûr et le plus dangereux des alliés d'Alonzo, et le pressa de venir au secours de cette Espagne qui lui tendait les bras. Youssouf apaisa par de belles paroles les craintes de l'émir, et l'engagea à retourner dans ses états, en lui promettant de marcher bientôt sur ses traces. Mohammed repassa le détroit, et Youssouf, après avoir préparé à Ceuta et à Tanger les approvisionnements nécessaires pour une si vaste entreprise, et pris des mesures pour que le gouvernement de ses états ne souffrît pas de son absence, s'embarqua à Ceuta, à la tête de la plus puissante armée qui eût jamais envahi la Péninsule (août 1086) (1).

La conquête de Thareck et celle même de Mouza avaient été commencées avec défiance et timidité, comme une entreprise pleine de chances et de dangers : l'attitude de Youssouf fut celle d'un conquérant qui commande à la fortune, et qui, après avoir fait la part de la prudence humaine, laisse le reste à son étoile. Mais dans ces grandes entreprises où le génie même arrive aux limites de ce qu'il peut, sinon de ce qu'il ose, et sent que les événements de ce monde reposent dans une main plus puissante, l'âme la plus ferme ne peut se défendre d'une crainte superstitieuse : Dieu ou hasard, il faut croire alors à quelque chose qui déconcerte tout calcul et dépasse toute pré-

(1) Suivant Murphy, p. 127, Youssouf emmena avec lui un grand nombre de chameaux, dans l'idée que cet animal, aux formes étranges et inconnues en Europe, pourrait effrayer les chevaux des chrétiens. On se rappelle l'effet que firent sur ceux des Romains les éléphants d'Annibal et de Pyrrhus. Dombay prétend que l'armée de Youssouf se montait à 404,500 hommes.

vision humaine. La foi ardente du conquérant africain ouvrait encore son âme à ces prophétiques émotions; aussi, lorsqu'en s'embarquant sur cette noble mer dont l'éternel courant s'engouffre dans la Méditerranée, et sert de barrière aux deux continents qu'elle a naguère disjoints, ses mains et ses regards s'élevèrent spontanément vers le ciel: « Tout-puissant » Allah! s'écria-t-il, si c'est pour le bien de l'Islam » et de ton peuple que je vais franchir ce détroit, et » toi seul le sais dans ta science infinie, daigne apai» ser cette mer qui nous porte; mais si tu réprouves » mon entreprise, soulève contre moi ces flots et dé» fends-moi de les passer, et j'obéirai à tes décrets. » Aussitôt, comme si le ciel répondait à son audacieux appel, la mer, toujours orageuse dans cet étroit canal où souffle une éternelle tempête, s'apaise comme par enchantement, et le vaisseau qui portait Youssouf et sa fortune, poussé comme par une main invisible, aborde au bout de quelques heures sur le sol de la Péninsule, que la conquête africaine foulait pour la seconde fois.

A peine les Almoravides furent-ils débarqués, que, suivant la promesse de l'émir de Séville, les portes d'Algéziras s'ouvrirent devant eux, et Mohammed lui-même, entouré de tous les émirs andaloux avec leurs principaux scheiks, s'avança au devant de son allié. Dès le soir même, tous ces princes, réunis en conseil, concertèrent entre eux le plan de l'expédition contre Alonzo. Youssouf, après avoir fait réparer en sa présence les fortifications d'Algéziras, et l'avoir pourvue de vivres et d'une garnison suffisante pour soutenir un long siége, se mit en route pour Séville, où Mo-

hammed l'avait précédé, pour aller préparer les provisions nécessaires à des hôtes si nombreux.

Malgré le funeste partage qui avait morcelé entre les trois fils de Fernando I l'unité de l'Espagne un instant reconquise, l'empire du courage et celui d'un danger commun tendaient à ramener dans une seule main tous ces sceptres épars. Alonzo VI, le plus puissant des monarques chrétiens, réunissait sous lui la Castille et Léon, ces deux branches d'un même tronc, avec la Galice, les Asturies, la Biscaye et tout le nord du Portugal. Sancho Ramirez, le seul roi après Alonzo qui méritât ce nom, régnait sur l'Aragon et la Navarre, et le comte Raymond Bérenger essayait de faire un royaume de ses états d'Urgel et de Barcelone, arrachés pièce à pièce à la conquête arabe.

Le point le plus avancé de la domination chrétienne était Tolède, menaçante enclave taillée par la conquête sur le sol musulman. De ces plateaux élevés que domine Tolède, Alonzo, « comme d'un avant-poste (*at-talayaa*) » jeté sur le territoire ennemi, pouvait surveiller tous les mouvements de ses ennemis et diriger tour à tour ses forces sur les points les plus vulnérables de la vaste ceinture d'états musulmans qui le cernait de toutes parts. C'est de là que les algarades chrétiennes, aussi hardies que l'étaient naguère celles d'Almansour, se répandaient sur l'Espagne arabe avec l'irrésistible furie d'un torrent descendu des lieux hauts. Quant à Alonzo VI, il était alors à l'autre extrémité de l'Espagne, occupé de resserrer dans Saragosse par un siége rigoureux le courageux émir al Mostaïn, sentinelle perdue de

l'Islam sur la frontière chrétienne. Mais la nouvelle du débarquement des Almoravides, répandue avec la rapidité de l'éclair jusqu'au fond de la Péninsule, força Alonzo de lever précipitamment le siége pour faire face à son tour à ces terribles hôtes que l'Afrique lui envoyait. Mais il ne fallut pas moins que l'approche de Youssouf pour sauver d'une ruine certaine cette noble cité, qui, au milieu des plaines ouvertes de l'Ebre, n'a de tout temps eu d'autre défense que le courage de ses habitants.

Un danger si pressant fit ce que tous les conseils de la prudence n'avaient pas pu faire, et enseigna aux chrétiens la nécessité de l'union. Les trois princes chrétiens se lièrent par une étroite alliance et rassemblèrent toutes leurs forces pour lutter contre le plus redoutable ennemi qui depuis les jours d'al Mansour eût menacé la chrétienté. La France même, qui se souvenait de Poitiers et de Charles Martel, contribua pour sa part à cette croisade politique et religieuse à la fois, et, de toutes les provinces du midi jusqu'à la Bourgogne, accoururent en foule de pieux chevaliers qui venaient essayer leurs armes contre les infidèles. La voix éloquente de Pierre l'Ermite n'avait pas encore soulevé l'Europe pour la jeter sur l'Asie; mais le zèle passionné qui fit les croisades couvait déjà dans tous les cœurs; les prêtres invitaient du haut de leur chaire tous les chrétiens à la guerre sainte, et les chevaliers français, accourant sous les drapeaux d'Alonzo, venaient cueillir sur un sol chrétien les palmes du martyre.

Youssouf, cependant, peu jaloux de faire goûter à ses rudes Berbers les délices de la Capoue andalouse, n'était resté que quelques jours à Séville pour donner

à ses troupes et à celles des émirs andaloux le temps de se réunir. L'émir de Badajoz se chargea de préparer les approvisionnements pour cette immense armée, et chacun rivalisa de zèle pour assurer le triomphe de l'Islam. Youssouf, après avoir purgé son armée de tout ce qui ne lui parut pas propre à combattre, se mit en route pour Badajoz. Sur l'invitation de Youssouf, l'armée andalouse était restée distincte de la sienne, et marchait sous les ordres de l'émir de Séville, assisté des émirs Omar de Badajoz, Yahia ben Dilnoun de Valence, naguère émir de Tolède, Balkin de Grenade, et une foule d'autres petits princes. Chacune de ces deux armées, à peu près d'égale force, pouvait monter à 60 ou 70 mille hommes, chiffre honnête auquel il faut réduire les exagérations arabes. L'armée andalouse marchait la première, et celle des Almoravides la suivait à une journée de distance, de telle sorte que Youssouf occupât le soir les logis que Mohammed avait quittés le matin.

Quant à l'armée chrétienne, les Arabes, jaloux de grossir leur triomphe, la comparent, selon leur métaphore usitée, à une nuée de sauterelles, et parlent de 100 mille fantassins, 40 mille chevaux bardés de fer, et autant de cavalerie légère, arabe pour la plupart : car Alonzo, dans ses conquêtes, avait soumis à son joug une foule de populations musulmanes qui, de gré ou de force, servaient dans ses armées. Les chroniques arabes, aussi prodigues de détails sur cette bataille mémorable que les chrétiennes en sont avares (1), nous laissent ignorer si, comme il

(1) Il semble que ce souvenir de la bataille de Zalaca ne plaise pas aux chroniqueurs chrétiens, car ils se contentent de la mentionner en un mot, et la

est probable, on comptait, en revanche, des chrétiens mozarabes dans les rangs des défenseurs de l'Islam. En tout cas, il est douteux qu'Alonzo, qui, après la bataille de Zalaca, leva, dit-on, une armée égale à la première, eût pu réunir plus de cent mille combattants, chiffre énorme pour les armées de cette époque.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de *Zalaca* (Sagala, à quatre lieues nord de Badajoz). Les chroniques chrétiennes appellent aussi cet endroit *Sacralias*. Ainsi, malgré la redoutable ligue qui soulevait contre lui les forces de l'Islam, Alonzo avait encore l'honneur de porter la guerre sur le territoire de ses ennemis (1). Une petite rivière, que les Arabes appellent *Nahr-Hadschir*, coulait entre les deux armées. Youssouf, tenant toujours à séparer sa fortune de celle des Andaloux, campait à part sur une colline, les Andaloux sur une autre, et ceux-ci, plus rapprochés des chrétiens, devaient supporter leur premier effort.

Youssouf, curieux sans doute d'essayer l'impression qu'avait produite dans le camp des chrétiens

plupart même en taisent le résultat. « *Era* 1133 (lisez 34) *fuit la de Badajos* », disent le *Chron. Burgense* et les *Annal. Compost.* « *Arrancaron moros al* » *rey don Alfonso en Zagalla* », disent les *Ann. Toled. II.* D'autres, et en grand nombre, passent l'événement sous silence. Rodrigue de Tolède y met plus de bonne foi, et le raconte en quelques lignes, mais sans l'atténuer.

(1) Murphy, dont le récit est fort inférieur en étendue et en exactitude à celui de Conde, prétend qu'Alonzo avait d'abord résolu de marcher contre l'ennemi à travers les défilés des *sierras*, c'est-à-dire, sans doute, de passer en droite ligne du bassin du Tage, où Tolède est situé, à celui du Guadiana, et de là à celui du Guadalquivir, par les ravins du *Despeña-Perros*. Mais, trouvant les défilés gardés, il se serait rejeté vers l'ouest, en suivant le cours du Guadiana, à la tête de ses 40,000 chevaliers bardés de fer, qui, suivant l'usage féodal, avaient chacun, nous dit la chronique, d'autres hommes à leur suite : ce dernier fait pourrait peut-être expliquer les 180,000 hommes que l'on donne à Alonzo.

l'aspect de sa formidable armée, avait, dit-on, écrit à Alonzo une lettre insultante, où il lui donnait à choisir entre trois partis, ou d'embrasser l'Islam, ou de se faire son vassal et son tributaire, ou de se préparer à la bataille. « J'ai entendu dire, ajoutait-il, que tu désirais des vaisseaux pour passer dans mes états d'Afrique; mais j'ai voulu t'en éviter la peine, et voici que je viens au devant de toi pour contenter tes désirs (1). » Mais Alonzo, au lieu de se laisser emporter à de folles bravades, appela la ruse au secours du courage, et fit dire à Youssouf que « le lendemain étant un vendredi, jour sacré pour les Musulmans; le surlendemain un samedi, le sabbat des juifs (qui servaient en grand nombre dans l'armée chrétienne et dans celle des Musulmans), et enfin le jour suivant un dimanche, jour de repos et de prière pour les chrétiens, il lui proposait de remettre la bataille à lundi, jour où le combat serait également acceptable aux sectateurs des trois religions. » Youssouf y consentit; mais, averti par Mohammed de se méfier des chrétiens, qui avec les Musulmans ne se piquaient pas d'une foi bien scrupuleuse, il se tint toute la nuit préparé pour l'attaque, et l'émir de Séville envoya des cavaliers bien montés rôder autour du camp des chrétiens pour observer tous leurs mouvements.

En effet, les pressentiments de Mohammed ne l'avaient pas trompé : le 23 octobre 1086, date que l'Espagne n'a pas encore oubliée, les premières lueurs

(1) Dombay (p. 236) cite aussi une lettre d'Alonzo à Youssouf; mais toutes ces correspondances, ainsi que celles de Conde, bien plus nombreuses encore, sont des amplifications des chroniqueurs arabes.

de l'aube paraissaient à peine, que les éclaireurs de Mohammed vinrent lui annoncer que l'armée chrétienne s'ébranlait. Mohammed fit avertir Youssouf, qu'il trouva prêt comme lui pour la bataille, car pas un œil ne s'était fermé non plus dans le camp africain. « L'ennemi de Dieu, le tyran Adfounsch, » avait divisé son armée en deux corps, et le premier des deux s'avançait avec confiance, comptant trouver les Musulmans endormis ; mais ils rencontrèrent en chemin une avant-garde d'élite détachée par Youssouf. Les chrétiens, dans toute l'ardeur d'une première attaque, malmenèrent les Africains, et les forcèrent à se replier en désordre sur leur camp.

Cependant le superstitieux Mohammed faisait consulter les astrologues ; et les astres, d'abord défavorables, avaient fini par promettre la victoire. Tout se prépara donc pour le combat ; et Mohammed et Youssouf, chacun de son côté, parcoururent les rangs, en exhortant leurs soldats à faire leur devoir. La bataille fut engagée enfin par la cavalerie chrétienne, commandée par Alonzo en personne, contre l'avant-garde de Youssouf. Le bruit perçant des trompettes et des cris de guerre s'éteignit bientôt au milieu du sourd retentissement de ces deux masses qui se heurtaient à travers des flots de poussière. Les lances, brisées, devinrent inutiles, et furent remplacées par les épées, dans cette mêlée confuse, où l'on avait à peine la place de frapper. Le second corps d'armée des chrétiens, commandé par Alvar Fanez, et Sancho Ramirez, roi d'Aragon, attaquait pendant ce temps l'armée andalouse ; et les longues ailes de la cavalerie chrétienne enveloppaient tellement, dit la chronique, les troupes de l'émir, inférieures en nombre, « qu'il semblait qu'une

» nuit épaisse les empêchât de se distinguer l'une de » l'autre. » Les milices andalouses, que ne soutenait pas, comme les Almoravides, l'élan de la conquête, et qui avaient déjà appris à leurs dépens ce que pesait l'épée des chrétiens, plièrent enfin devant le choc de leur lourde cavalerie ; et le gros de l'armée, tournant bride, se prit à fuir vers Badajoz. Mohammed seul, faisant tête au danger « comme un lion blessé, » soutint avec ses braves Sévillans tout l'effort des chrétiens, et empêcha la déroute d'être complète ; mais, tout en combattant avec un courage obstiné, il se hâta de faire demander des secours à Youssouf, dont il ignorait le sort.

Celui-ci, de son côté, n'avait pas moins à faire, occupé qu'il était de lutter contre Alonzo et l'élite de son armée. Mais par une sage précaution, il avait tenu en réserve, dans son camp, quelques unes de ses meilleures tribus berbères, qu'il put détacher au secours de Mohammed. Pour lui, abandonnant avec une troupe de choix la mêlée, où la fortune était encore indécise, il se dirigea vers le camp des chrétiens. Bientôt la flamme dévora les tentes de l'armée et le pavillon du roi, et les chrétiens, en retournant la tête, virent accourir en désordre le peu de troupes qu'ils avaient laissées dans le camp, poursuivies, la lance dans les reins, par Youssouf et ses cavaliers, qu'on pouvait prendre pour une troisième armée.

Ce coup hardi décida de la fortune du jour. Vainement Alonzo se retourna, avec un courage indompté, pour faire face à ce nouvel ennemi. La bataille se renouvela sur ce point plus sanglante et plus acharnée ; mais l'intrépide Youssouf, parcourant les rangs de ses soldats, excitait encore leur courage, en leur montrant

l'armée des infidèles déjà éclaircie. « Voyez-vous, » leur disait-il, Allah ouvrant les portes du paradis » à ceux qui succombent pour la défense de sa loi ! » C'est là, certes, je pense, un salaire assez beau et » un assez riche butin ! » Et en même temps, joignant l'exemple au précepte, il se jetait au plus épais de la mêlée, où déjà il avait eu trois chevaux tués sous lui. Aussi tous les Musulmans combattaient-ils comme des hommes qui veulent conquérir la couronne du martyre, et les chrétiens, découragés par cette double attaque, commencèrent à lâcher pied.

Cependant l'émir de Séville, renforcé par les secours que lui avait envoyés Youssouf, faisait de son mieux pour regagner la victoire perdue, lorsque les fuyards chrétiens, en se dispersant dans la plaine, lui révélèrent la victoire de Youssouf. A cette vue, le courage des Andaloux se ranima soudain, et le combat recommença avec une nouvelle ardeur; ceux même qui s'étaient enfuis vers Badajoz, voyant qu'on cessait de les poursuivre, retournèrent bride, pour effacer la honte de leur fuite et prendre leur part de la victoire. Mais ce dernier renfort était inutile; les troupes d'Alonzo, entourées d'ennemis, ne songeaient plus guère qu'à vendre leur vie le plus cher possible; la nuit seule put mettre un terme à cette affreuse boucherie. Alonzo, auquel on peut reprocher de n'avoir pas, imitant la sage précaution de Youssouf, tenu dans son camp une forte division de réserve, après avoir essayé vainement tout ce que peut un courage d'homme pour lutter contre la fortune, comprit que le destin de l'Espagne reposait sur lui, et qu'il devait à la chrétienté de lui conserver son dernier champion.

On comprendra ce qu'il dut en coûter à un monarque

toujours victorieux de quitter avec 500 cavaliers ce champ de bataille où, le matin encore, il commandait à la plus noble armée que l'Espagne eût jamais levée pour sa défense. Suivi de cette faible escorte, il s'enfuit au hasard, à travers la campagne, poursuivi de si près par les fiers Almoravides, qu'un des esclaves nègres de Youssouf le blessa, dit-on, d'un coup d'épée à la cuisse, et il parvint à grand'peine à se réfugier dans les murs de Tolède avec une centaine de ses cavaliers. Les malheureux débris de son armée, dispersés dans la campagne, furent taillés en pièces ou faits prisonniers, et la nuit seule put dérober aux vainqueurs le monarque fugitif, qui, vaincu comme Roderich, se réservait du moins de venger sa défaite.

L'armée victorieuse passa la nuit sur le champ de bataille, et le soleil, en se levant le lendemain, éclaira l'un des plus affreux spectacles que les hommes lui aient jamais donnés. Cent mille cadavres gisaient dans cette plaine inondée de sang, et les chants de victoire et les effusions de piété des Musulmans se mêlèrent aux dernières plaintes des mourants étendus sur cette couche sanglante. S'il faut en croire les récits arabes, la perte des Musulmans ne s'éleva qu'à 3,000 hommes, nombre ridiculement diminué si l'on songe à l'acharnement et à la durée du combat. Quant à celle des chrétiens, il est difficile de l'évaluer; mais on raconte que, les têtes des morts ayant été coupées par ordre du vainqueur, on éleva, avec toutes ces têtes amoncelées, une tour d'où l'on annonçait à l'armée les heures de la prière. Elles devaient monter à près de 100,000, s'il est vrai, comme le racontent les chroniques arabes, que pour répartir ce sanglant trophée entre toutes les villes de

l'Espagne, on en envoya 10,000 à Séville, autant à Cordoue, autant à Valence, autant à Saragosse et à Murcie, et que Youssouf, pour sa part, en envoya 40,000 en Afrique.

Seul de tous les émirs de l'Espagne, Mohammed avait noblement combattu pour leur cause, et payé de son sang les secours de Youssouf, car il était sorti du combat avec six blessures. Quelques lignes, attachées sous l'aile d'une colombe, allèrent porter à Séville la joyeuse nouvelle; et cette vaste cité, suspendue long-temps entre la crainte et l'espérance, salua de ses cris de joie l'annonce d'un triomphe qui préparait son asservissement. Dans toute l'Espagne musulmane, comme dans tout le Magreb, le bruit de cette journée fameuse, qui venait de retremper la gloire de l'Islam, répandit l'orgueil et la joie dans l'âme des Musulmans : partout d'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres, et des esclaves furent affranchis par leurs maîtres, selon le pieux usage des sectateurs du Prophète, qui s'empressent de faire hommage à Dieu de leurs succès, et pensent que la gloire même a besoin d'être sanctifiée par les bonnes œuvres.

Ainsi le premier pas de Youssouf sur le sol de l'Espagne avait été une victoire. Si, poursuivant son actif ennemi, sans lui donner le temps de réparer ses pertes, il fût arrivé en même temps qu'Alonzo sous les murs de Tolède, peut-être, dans la première consternation d'une défaite, les portes de ce boulevart de la chrétienté se fussent-elles ouvertes devant lui. Roderich vaincu, l'Espagne tout entière, gagnée en une bataille, était passée sous le joug de l'Islam; mais Alonzo n'était pas un Roderich, et l'armée musulma-

ne avait aussi à recueillir des forces après cette terrible lutte. D'ailleurs la fortune vint au secours des chrétiens en éloignant d'eux Youssouf, rappelé à Maroc par la mort d'un de ses fils. Youssouf, pendant son absence, laissa son armée et sa fortune entre les mains de son gendre et de son lieutenant Seïr ben abou Béker, et les chrétiens, délivrés de leur plus redoutable adversaire, purent enfin reprendre haleine.

Cependant l'émir de Badajoz et le chef des Almoravides, réunissant leurs forces, allèrent recueillir les fruits de la victoire de Zalaca, et reprendre sur les chrétiens toutes les forteresses que ceux-ci avaient enlevées à l'émir. Quant au lieutenant de Youssouf, son but était surtout de reconnaître et d'étudier le pays où son maître devait dominer un jour. De son côté, l'émir de Séville, à la tête de l'élite de sa cavalerie, entra dans le pays de Tolède ; trop faible pour attaquer seul la capitale, il se contenta de reprendre une à une toutes les dernières conquêtes d'Alonzo : Uclès, Huete, Cuença, Consuegra, etc. Mais, arrivé dans le pays de Murcie, il fut attaqué avec tant de vigueur par un parti de chrétiens, avides de venger leur défaite de Zalaca, qu'après avoir perdu une bonne partie de son monde, il dut chercher un asyle près de son wali de Lorca. Les chrétiens d'ailleurs craignaient peu les attaques des Musulmans dans ce pays, grâce à l'imprenable forteresse d'Alid ou Labit, située sur un mont escarpé, au sud de Lorca, et d'où ils fatiguaient tout le plat pays de leurs excursions. Le roi Alonzo, comprenant tout le parti que l'on pouvait tirer de cette place de refuge, se hâta d'en renforcer la garnison, et les algarades incessantes des chrétiens désolèrent bientôt toute la campagne de Murcie. Alon-

zo, en même temps, s'occupait avec une infatigable activité de réparer ses pertes ; et moins d'un an après sa défaite, il se trouvait déjà à la tête d'une seconde armée aussi formidable que la première, en face des émirs, qui, occupés chacun de ses propres intérêts, avaient déjà dispersé leurs forces.

A peine délivré de son redoutable auxiliaire, l'émir de Séville avait repris ses projets de conquête, et songeait même, en l'absence de Youssouf, à faire servir l'armée almoravide d'instrument à sa grandeur. Trop faible pour lutter seul contre les émirs déjà divisés, mais qui pouvaient se réunir contre lui, il passa brusquement en Afrique pour persuader à Youssouf de lui confier le commandement de ses armées dans la Péninsule. A l'en croire, pour résister aux attaques des chrétiens, les généraux berbers, plus braves qu'habiles, ne savaient pas tirer parti de leurs forces, et il leur manquait un chef qui connût par une longue pratique le pays et le genre de guerre qu'il faut faire aux chrétiens. Youssouf, avec sa finesse africaine, comprit la secrète pensée de Mohammed, et, feignant de prendre aux dangers de l'Islam dans la Péninsule le plus vif intérêt, il accorda plus qu'on ne lui demandait : car il promit de passer sur-le-champ en Espagne, et de se charger lui-même de la défense des émirs; et Mohammed s'en retourna à Séville, un peu confus, comme on l'imagine, d'avoir trop bien réussi dans son ambassade.

Youssouf s'empressa de tenir sa promesse et de passer en Espagne, en amenant de nombreux renforts à l'armée qu'il y possédait. (Juin 1088.) Mohammed cacha ses inquiétudes sous une réception empressée, et déploya envers cet hôte redouté la plus

splendide hospitalité ; mais l'austère Youssouf ne se laissa pas arrêter cette fois plus que l'autre aux délices de Séville. A peine débarqué, il convoqua pour la guerre sainte tous les émirs de l'Espagne, en leur donnant pour rendez-vous la forteresse chrétienne d'Alid. Youssouf y arriva le premier, et y fut bientôt rejoint par Mohammed, émir de Séville; Temim de Malaga, ben Balkin de Grenade, et les walis de Baeza, Jaen, Lorca et Murcie, vassaux de Mohammed. Le seigneur d'Almeria, ami plutôt que vassal de l'émir de Séville, y parut revêtu du costume noir des Almoravides, au milieu de tous ses chevaliers vêtus de blanc, et Mohammed le compara poétiquement à un corbeau au milieu de blanches colombes; mais les autres émirs de l'Espagne, et notamment ceux de Saragosse, de Badajoz et de Valence, éludèrent, sous différents prétextes, de se rendre à l'appel de Youssouf, dont l'appui leur semblait presque aussi à craindre que l'inimitié.

Toutes ces forces réunies ne devaient guère être inférieures à celles qui avaient vaincu à Zalaca; pourtant les seuls ennemis qu'elles eussent à combattre consistaient en 12,000 fantassins et un millier de chevaux, abrités, il est vrai, derrière les inexpugnables murs d'Alid, suspendus comme un nid de vautours au dessus de la riche *huerta* de Murcie. Et cependant ces treize mille hommes, enfants perdus de la chrétienté, entreprirent de résister aux forces de l'Espagne musulmane et de l'Afrique réunies, et, chose plus étrange, ils y réussirent. Tout l'effort des assaillants et de leurs machines de siége se brisa contre ces hautes murailles, et les continuelles sorties des assiégés portèrent la terreur et le découragement

dans le camp musulman. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, et chaque jour l'on devait craindre davantage de voir Alonzo accourir au secours des braves défenseurs d'Alid.

Enfin les émirs, et Youssouf lui-même, qui harcelait les frontières chrétiennes de ses algarades, pendant que ses alliés s'occupaient du siége d'Alid, lassés de tant d'efforts inutiles, se décidèrent, après de violents débats, à lever le siége, plutôt que de consumer dans de vaines attaques un temps que les chrétiens employaient à réparer leur défaite. Abdelaziz, émir de Murcie et vassal de Mohammed, insista vainement pour qu'on s'emparât à tout prix d'Alid, et qu'on délivrât ses états du fléau qui les désolait ; l'avis contraire prévalut, et le fougueux Abdelaziz, accusé par Mohammed d'être vendu à Alonzo, osa tirer l'épée contre son suzerain. Mais Youssouf, arbitre suprême, subi plutôt qu'accepté, de tous ces débats, fit jeter Abdelaziz en prison. A cette vue les milices de Murcie, séparant leur cause de celle des émirs, quittèrent aussitôt le camp dans les dispositions les plus hostiles ;et, retirées dans leurs montagnes, elles interceptèrent tous les convois de vivres qui allaient alimenter le camp musulman. La disette se fit bientôt sentir dans l'armée confédérée, et, la désunion, qui vient toujours à la suite de la mauvaise fortune, y faisant chaque jour de nouveaux progrès, plusieurs des walis suivirent l'exemple des Murciens, et se retirèrent avec leurs troupes.

Alonzo, cependant, auquel on peut reprocher sa lenteur à secourir Alid, s'était à la fin mis en marche à la tête d'un faible corps de cavalerie, et Youssouf, qui ne semble pas non plus avoir montré dans

cette campagne sa vigueur accoutumée, se décida brusquement à repartir pour l'Afrique, en donnant le premier le signal de la désertion. Les émirs imitèrent son exemple, et ainsi fut dissoute, même avant l'arrivée d'Alonzo, cette puissante confédération dont quelques milliers d'hommes avaient brisé tout l'effort.

Malgré ce succès inespéré, Alonzo sentait l'impossibilité de conserver long-temps, au milieu des possessions de l'ennemi, ce château d'Alid, qui venait de rendre à la chrétienté un si important service. Il prit donc un parti que la nécessité seule peut excuser : ce fut de détruire les fortifications d'Alid et d'en retirer les débris glorieux et mutilés de sa garnison, affamée et réduite à un millier de fantassins et à une centaine de cavaliers, « misérables rebuts méprisés dans la vendange de la mort. » Alonzo s'en retourna ensuite triomphant à Tolède, dévastant sur sa route les campagnes musulmanes, et rentra chez lui chargé de gloire et de butin.

Quelques lignes obscures de Rodrigue de Tolède (1) nous apprennent qu'à cette époque, comme toujours, il se trouva parmi les chrétiens des traîtres qui ne rougirent pas de s'armer contre leurs compatriotes, et il cite même parmi eux un comte Garcia Ordoñez. Resterait à savoir, ce que Rodrigue ne dit pas, s'il s'agit ici de chrétiens mozarabes, ou de renégats castillans. Mais en revanche plusieurs des princes musulmans, effrayés des secrets desseins de Youssouf, que révélait la mollesse même de ses attaques con-

(1) « Amiramomenius (Youssouf) cum multos haberet, cum comite Garcia » Ordonii, christianos, non tamen ausus fuit regi occurrere. »

tre les chrétiens, nouèrent secrètement des intelligences avec Alonzo, décidés à se délivrer, fût-ce même en se faisant vassaux d'un infidèle, de ces Africains, qu'une vieille haine de race leur rendait plus odieux même que les chrétiens.

Ces trames, si cachées qu'elles fussent, n'échappèrent pas à Seïr, l'habile lieutenant de Youssouf, qui en avertit sur-le-champ son maître; celui-ci, prenant pour prétexte les continuelles attaques des chrétiens, passa pour la troisième fois en Espagne (1090), résolu cette fois à jeter le masque et à vaincre pour son propre compte. D'Algéziras il marcha droit sur Tolède, sans réclamer et sans attendre le secours des émirs, qui préparaient contre lui des trames impuissantes; et l'abandon même où ils le laissèrent le réjouit, comme un grief qu'il saurait plus tard exploiter contre eux.

Mais Tolède n'était point de ces villes que l'on prend avec un coup de main, et cette attaque simulée était destinée à en couvrir une plus sérieuse. Après avoir dévasté quelque temps les campagnes du Tage, Youssouf revint tout d'un coup sur ses pas, et se présenta sous les murs de Grenade, dont l'émir, ben Balkin, avait le premier donné le signal de la défection et traité avec Alonzo. Abdallah, trop faible pour résister, n'osa pas refuser le terrible hôte qui lui survenait. Il le reçut donc avec toutes les marques d'une feinte confiance, et le logea dans son alcazar (1); mais Youssouf, maître de la cité, déposa Abdallah, et l'envoya, enchaîné, à Aghmat en Afrique, avec son harem

(1) Suivant Dombay (p. 230), l'émir ferma ses portes à Youssouf, et la ville ne fut prise qu'après deux mois de siége.

et sa famille. Youssouf, il est vrai, daigna sauver les apparences, en prétendant qu'Abdallah lui cédait Grenade en échange d'autres domaines en Afrique; mais il refusa de recevoir les envoyés des émirs qui venaient le complimenter de cette prétendue acquisition, et garda même comme otage le fils de l'émir d'Almeria; mais le prisonnier parvint à s'échapper. Youssouf partit ensuite pour l'Afrique, et s'empara, chemin faisant, de Malaga et de son émir, frère de l'émir de Grenade, en laissant dans ses nouveaux états son lieutenant Seïr, avec une forte division de son armée.

Le malheureux émir de Séville n'avait pas attendu jusque là pour pressentir le sort qui le menaçait, et se repentir d'avoir déchaîné sur l'Espagne l'insatiable ambition du conquérant africain. Il essaya cependant de profiter de l'absence de Youssouf pour fortifier ses villes et se préparer à la lutte : car c'était lui que l'orage menaçait le premier. En effet, le prince almoravide ne tarda pas à faire passer le détroit aux puissants renforts qu'il avait été chercher en Afrique. Il divisa en quatre grands corps l'immense armée qu'il traînait à sa suite, et confia le premier à Seïr, avec l'ordre de chasser Mohammed de Séville, et de marcher ensuite contre l'émir de Badajoz; le deuxième eut pour mission de s'emparer de Cordoue, que gouvernait un fils de Mohammed; le troisième fut dirigé contre Almeria, et le quatrième contre Ronda, où commandait un autre fils de Mohammed. Quant à Youssouf, ne jugeant pas, sans doute, que d'aussi faibles ennemis méritassent sa présence, il resta à Ceuta, pour veiller aux approvisionnements de ses armées, et diriger leurs mouvements, de ce point extrême de l'Afrique d'où elle semble surveiller la Péninsule.

Seïr, en entrant sur le territoire de Séville, s'attendait, dans le naïf orgueil de la force, que l'émir, trompé sur ses intentions, s'empresserait de venir au devant de lui, pour lui offrir la somptueuse hospitalité que Youssouf trouvait toujours à Séville. Mais Mohammed savait maintenant à qui il avait affaire, et, trop long-temps abusé, il sut du moins faire face au danger en homme de cœur. Malgré l'inégalité des forces, il se prépara à une résistance opiniâtre, mais sans espoir : car les astres, qui réglaient chacune de ses actions, s'étaient prononcés contre lui, et la sentence était portée là haut. Sans attendre l'ennemi derrière les murailles d'une ville peu susceptible de défense, il aima mieux tenir la campagne à la tête de sa cavalerie. A force d'habileté et de courage, il parvint à éviter la bataille contre un ennemi bien supérieur en nombre, en le harcelant par de continuelles attaques, et à tenir la fortune en suspens. Le général almoravide, voulant opérer une diversion, détacha contre Jaen une division de son armée, qui s'en empara après un siége de quelques jours.

Pendant ce temps, le second corps de l'armée de Youssouf était venu camper sous les murs de Cordoue, et poussait le siége avec vigueur. Mais abou Nasser, le digne fils de Mohammed, jeta, par une sortie heureuse, le désordre dans les rangs des Almoravides, et en fit un horrible massacre. Cependant les assaillants, renforcés par les vainqueurs de Jaen, renouvelèrent leurs attaques, et cette populeuse cité, située, comme Séville, dans une plaine ouverte, fut bientôt obligée de capituler. Les Africains, avec la vieille foi punique, donnèrent aux assiégés toutes les garanties qu'ils voulurent pour leurs vies et leurs fortunes, et,

maîtres de la ville, ils n'eurent rien de plus pressé que de les violer. Une bonne partie des habitants furent massacrés ou emmenés en esclavage, et l'infortuné fils de Mohammed fut la première victime que l'on immola (1091). En même temps Seïr, renonçant pour le moment à l'espoir de s'emparer de Séville, se rendait maître, presque sans résistance, de Baeza, d'Ubeda, d'Almodovar, de Segura et d'Ecija. Ronda, malgré l'héroïque résistance de son wali Yezid, passait aux mains des Almoravides, et Yezid, comme son frère abou Nasser, tombait, en dépit des traités, sous le glaive de ses vainqueurs.

Au bout de quelques mois, Mohammed, de tout son riche émirat, ne possédait plus que les deux seules cités de Carmona et de Séville, et la première lui fut bientôt enlevée par l'infatigable Seïr, après un sanglant assaut. Réduit, pour tout domaine, à l'enceinte des murs de sa capitale, le malheureux ben Abed sentit faillir le peu de courage qui lui restait encore. Il implora, trop tard peut-être, le secours d'Alonzo, dont sa fille Zaïda était la femme ou la concubine, contre leur commun ennemi, en lui offrant pour salaire une partie de ses états. Alonzo, avec une générosité que les Arabes eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de reconnaître (1), lui envoya 40,000 fantassins et 20,000 chevaux, sous les ordres du comte Gomez; et encore, pour obtenir ce secours, Mohammed avait-il été forcé de laisser ignorer à Alonzo le malheureux état où il était réduit. L'armée chrétienne entra sur le territoire de Séville, en dévastant tout sur son passage, comme sur un territoire ennemi. Mais Seïr en-

(1) *Con estraña generosidad*, dit Conde.

voya à sa rencontre une division des Almoravides, et les chrétiens, vaincus après une bataille sanglante, durent se retirer en toute hâte, abandonnant leur allié à son malheureux sort.

Malgré l'admirable courage déployé par Mohammed dans la défense de Séville, les Almoravides, excités par la certitude de vaincre, et par la situation désespérée de l'ennemi, poussèrent le siége avec tant d'acharnement, que la ville fut obligée de se rendre. L'émir, faisant un dernier appel à la foi de Youssouf, réclama, en son nom, salut et protection pour lui, pour sa famille, et pour la personne et les biens des habitants. Seïr promit tout ce que l'on voulut, et les Almoravides entrèrent enfin dans Séville en août 1091 (1 redjeb 484). Le premier soin du vainqueur fut de s'emparer de l'émir et des quatre fils qui lui restaient, ainsi que de toute sa famille, et de les envoyer à Youssouf. Lorsque le vaisseau qui emmenait cette malheureuse famille descendit le cours du Guadalquivir, lorsqu'à un détour du fleuve ils aperçurent pour la dernière fois cette belle cité de Séville, « ouverte, » comme une rose, au milieu de la plaine fleurie; » lorsqu'ils virent disparaître les tours de leur alcazar natif, comme un songe de leur grandeur passée, toutes ces femmes, ces enfants, qui échangeaient pour les misères de l'exil une vie si douce et si facile, saluèrent par des cris déchirants cette patrie qu'ils ne devaient plus revoir. « Et c'est ainsi, ajoute le sentencieux chroniqueur, que passent les choses de ce monde, qui ne donne rien que pour l'ôter, et n'a point de douceur qui ne soit suivie d'amertume, pas d'éclat que ne remplace l'obscurité. »

Les prisonniers relâchèrent à Ceuta, et Youssouf,

sans égard pour ces royales infortunes, envoya ben Abed et ses fils prisonniers à Aghmat. Pendant que le triste roi s'acheminait vers sa dernière demeure, une prison au lieu d'un palais, un poëte arabe, aboul Hassan, lui adressa quelques vers où il déplorait ses disgrâces; le généreux Mohammed, touché de cette aumône du poëte, courtisan du malheur, lui donna les trente seules pièces d'or qui lui restaient, dernier présent qu'il ait pu faire de sa vie. Arrivé à Aghmat, on l'enferma dans une tour avec toute sa famille, et là, à la honte éternelle de l'usurpateur, ce monarque, qui avait régné si long-temps sur la plus riche dès provinces de la Péninsule, eut à lutter contre la pauvreté et la faim; ses filles, élevées dans toutes les recherches du luxe et de l'opulence, pieds nus, et couvertes de haillons, devaient pourvoir en filant à la subsistance de leur père. Son épouse bien-aimée, Zaïda, mourut bientôt le cœur brisé. Quelques uns de ses anciens serviteurs, étant entrés dans sa prison pour le visiter, trouvèrent le noble vieillard entouré de ses filles, couvertes de vêtements déchirés; et cependant, « même sous ces misérables habits, dit le chroniqueur, la majesté royale resplendissait encore sur leurs faces, comme le soleil éclipsé brille encore sous les nuages. »

Entouré de sa triste famille, et plus touché de leur malheur que du sien, la seule consolation que le roi déchu trouvât à ses misères était dans la poésie, compagne de ses prospérités, et la seule amie qui restât fidèle à sa disgrâce. Les vers touchants où il épanchait ses douleurs devinrent populaires sur les deux rives du détroit, et, répétés par toutes les bouches, ils appelèrent la pitié sur cette infortune si noblement

supportée. Les fils de Mohammed traînèrent longtemps dans la pauvreté une vie obscure et ignorée, et l'un d'eux mourut bientôt assassiné; un autre, cependant, finit par devenir le secrétaire d'Ali, fils de Youssouf. Le vieil émir lui-même ne survécut que quatre ans à la perte de son trône, qu'il avait occupé vingt-trois ans, triste et frappant exemple des vicissitudes humaines, que l'Islam, en les rendant plus fréquentes, apprend aussi à mieux supporter.

Séville une fois conquise, l'Espagne musulmane était à Youssouf. L'émir d'Almeria, Mohammed ben Maan, avait su se faire chérir de son peuple par sa douceur et par sa bonté. Nul n'avait prêché avec plus d'ardeur aux émirs andaloux l'union, leur seul appui contre la conquête africaine : aussi fut-il un des premiers attaqués, même avant la chute de Séville. Assiégé par terre et par mer à la fois, après une longue résistance, il mourut de douleur, heureux du moins de n'avoir pas vu l'étendard noir des Almoravides flotter dans sa cité d'Almeria (1091). Son fils et son successeur Ahmed, après s'être encore défendu pendant un mois, s'embarqua la nuit avec sa famille et ses trésors, et fut assez heureux pour échapper à ses ennemis, et trouver un asyle dans l'est de l'Afrique. Almeria se rendit le lendemain, et ce fut le cinquième des états musulmans de l'Espagne qui céda aux armes de Youssouf.

Ses lieutenants s'emparèrent, presque sans résistance, de Denia et de Xativa. La petite principauté d'aben Racin fut laissée à son maître, sous la suzeraineté de Youssouf, et à titre héréditaire. Segura fut prise ensuite, et l'armée africaine, commandée par Davoud ben Aïscha, le seul des chefs almoravides

qui ne foulât pas aux pieds l'humanité et les traités, vint mettre le siége devant Valence. L'émir Yahia ben Dilnoun défendait contre les Africains cette riche cité, comme il avait naguère défendu contre les chrétiens Tolède, siége de son premier émirat. Avec lui servaient bon nombre d'auxiliaires chrétiens, envoyés par le roi de Castille, son suzerain. Mais Valence, située dans une plaine, n'est guère susceptible d'une longue défense, et il ne fallut pas moins que le courage héroïque de l'émir, aidé des chrétiens ses alliés, ou plutôt ses maîtres, pour prolonger ainsi une résistance sans espoir. Les chrétiens, regardant la ville comme perdue, finirent par l'abandonner. Yahia, sans se laisser abattre par cette défection, continua avec son allié, l'émir de Tadmir, à harceler les assiégeants par de continuelles sorties; mais l'or et l'intrigue ouvrirent à Youssouf ces portes qui restaient fermées devant le courage de ses soldats. Le kahdi de Valence, Ahmed ben Ghehaf, livra la ville aux Almoravides, qui y entrèrent l'épée à la main; l'intrépide Yahia tomba enfin (1), non sans avoir chèrement vendu sa vie, avec ses plus braves chevaliers qui se firent tuer à ses côtés, après avoir ainsi défendu son second émirat avec autant de courage et aussi peu de succès que le premier. La trahison du lâche Ahmed fut payée par le gouvernement de la ville; mais nous

(1) Casiri et Rodrigue de Tolède sont d'accord pour ne parler que d'un émir de Valence, qu'ils nomment al Kadir Billah : j'ai préféré leur version à celle de Conde, qui prétend que ce prince, blessé à mort dans une sortie, fut remplacé par son fils al Kadir Yahia ben Dilnoun, qui ne régna qu'un mois. On remarquera d'ailleurs que ce ne sont que les mêmes noms retournés. Dombay, p. 253, ne parle également que d'un émir, et prétend que sa fuite livra la ville aux Almoravides.

verrons plus tard la Providence lui en réserver un plus digne prix (1092).

Seïr, pendant ce temps, avait à combattre dans l'émir de Badajoz un ennemi non moins redoutable, par son courage au moins, sinon par la force et l'étendue de ses états. Mais « la fortune avait tourné le dos à la dynastie des ben al Aftas », et le sort de l'émir de Séville avait frappé tous les autres de découragement et de terreur. D'ailleurs, une croyance populaire, complice des Almoravides, présageait la chute des émirs andaloux sous les coups d'un conquérant africain, et un peuple superstitieux est vaincu d'avance quand il a les astres contre lui. *Xelb* (Sylves) et Evora se laissèrent prendre sans résistance, et bientôt l'armée de Seïr fut sous les murs de Badajoz.

Les deux fils de l'émir Omar, malgré tout leur courage, furent vaincus et faits prisonniers dans une sanglante bataille, et les débris de leur armée, réfugiés dans Badajoz, forcèrent l'émir, malgré sa résistance, à traiter de la reddition de la ville. Le chef almoravide, suivant l'usage, garantit à l'émir sa vie, et la faculté de sortir avec sa famille et ses trésors. La promesse fut scrupuleusement observée; mais une horde de Berbers fut envoyée à sa poursuite, et l'émir, et ses deux fils, qu'on lui avait rendus, tombèrent sous les coups des meurtriers (1094). Le sort du malheureux Omar, qui s'était fait chérir de toute l'Espagne arabe par sa douceur et son amour pour la poésie, excita la compassion générale, et l'on maudit la froide cruauté d'Youssouf, qui, distant et caché comme la destinée, ordonnait tous ces crimes, et en recueillait paisiblement le fruit. Enfin, la conquête des Baléares, ancienne dépendance de l'émirat de Valence, compléta

ce vaste édifice de grandeur que l'usurpateur venait de fonder en Espagne, avec une rapidité que la faiblesse de ses rivaux et leur folle confiance pouvaient seules expliquer (1).

Ainsi, tous les émirs indépendants de l'est et du midi de l'Espagne avaient cessé de régner, et Youssouf, sans daigner même les combattre en personne, avait accompli en moins de trois ans cette facile conquête. On peut s'étonner de l'inaction d'Alonzo, pendant que Youssouf, voisin bien autrement à redouter pour lui que les émirs musulmans, extirpait l'une après l'autre du sol de l'Espagne toutes leurs frêles souverainetés, et reconstruisait sur une base plus large l'empire des Ommyades. Mais Alonzo était alors occupé d'autres soins : il recueillait l'épée à la main sa part de l'héritage de l'émir de Badajoz, en conquérant sur lui les villes de Lisbonne et de Santarem, qu'il ne devait pas garder, il est vrai, et donnait à gouverner ses nouvelles conquêtes à son gendre, le comte Henri de Besançon, fondateur de la royauté de Portugal. Ainsi, comme par un traité tacite, Alonzo semblait d'accord avec Youssouf pour lui lais-

(1) Suivant Murphy, Seïr, le lieutenant de Youssouf, occupé de combattre les chrétiens, représenta à son maître qu'il n'était pas juste que lui et ses Africains endurassent toutes les fatigues de la guerre, pendant que les émirs andaloux vivaient dans l'indolence et dans les plaisirs : c'est alors que Seïr aurait reçu l'ordre d'expulser tous ces émirs, et de les envoyer en Afrique; mais il est évident que l'historien almohade cherche ici à justifier l'usurpation de Youssouf, et à trouver des torts à ses victimes. Enfin, un autre historien prétend, toujours dans le même but, que, Youssouf étant venu en Espagne, le peuple se plaignit à lui des impôts dont l'écrasaient les émirs, contrairement à la loi de Mahomet : Youssouf supprima ces impôts, et fut obéi des émirs tant qu'il demeura en Espagne; mais, après son départ, les exactions ayant recommencé, il repassa le détroit, et déposa l'un après l'autre tous les émirs, qui ont, comme on le voit, tous les torts dans cette affaire, mais surtout celui d'être vaincus.

ser dépouiller les émirs andaloux, pourvu qu'il partageât leur héritage avec lui.

Cependant l'émir de Saragosse Ahmed abou Dgiafar (*al Mostain*), qui avait succédé en 1085 à Youssouf ben Ahmed, maintenait seul, entre les attaques des chrétiens et l'ambition des Almoravides, sa précaire souveraineté. La force, et non l'étendue, manquait à ses états, qui occupaient un vaste triangle, depuis Guadalajara jusqu'à Tudela d'une part et Tolosa de l'autre, et confinaient ainsi avec l'Aragon, la Navarre, la Catalogne et la Castille. Délivré par l'invasion africaine des attaques d'Alonzo, abou Dgiafar avait dû croire que la victoire de Zalaca lui procurerait au moins quelque trève; mais il n'en fut rien: un ennemi non moins redoutable, Sancho Ramirez, roi d'Aragon, vint harceler de plus près encore les frontières de l'émir. En 1093, une algarade chrétienne, commandée sans doute par ce belliqueux monarque, s'était emparée de Barbastro et de Fraga, avait dévasté tout le pays, enlevé pêle-mêle les troupeaux, les femmes et les enfants, et fait périr, de l'aveu des Arabes, plus de 40 mille personnes. L'année suivante, Sancho, animé par un premier succès, vint mettre le siége devant Huesca, la seconde des cités de l'émir. Sancho cependant n'avait guère sous lui que vingt mille hommes, parmi lesquels on comptait, comme à Zalaca, bon nombre de chevaliers français enrôlés pour cette espèce de croisade (1). L'émir de son côté avait mis sur pied pareil nombre de soldats.

(1) Nous examinerons ailleurs la part qu'est supposé avoir prise à cette guerre le Cid, banni par Alonzo, et réfugié, suivant les *Gesta Roderici*, à la cour de l'émir de Saragosse.

Les deux armées se rencontrèrent près de Huesca, sur la frontière musulmane. « Qu'Allah la fortifie et la défende! » ajoute pieusement le chroniqueur. Chacune d'elles fit également son devoir et combattit avec une rage opiniâtre, « sans tourner le dos à » la mort et sans quitter son rang ni le champ de » de bataille. » Après plusieurs heures d'une des luttes les plus acharnées qu'eussent encore vues les champs de la Péninsule, les deux adversaires, également épuisés, suspendirent la bataille d'un commun accord, et restèrent en face l'un de l'autre, comme deux coursiers qui reprennent haleine. Au bout d'une heure, quand les bras fatigués eurent retrouvé la force de soulever une épée, la lutte recommença plus terrible; enfin les chrétiens, faisant un dernier effort, enfoncèrent, par une attaque désespérée, les lignes musulmanes; une fois rompue cette muraille vivante, que rien jusque là n'avait pu entamer, le désordre se mit bientôt dans les rangs de l'émir, qui s'enfuit à Saragosse avec les débris de son armée, tandis que les épées chrétiennes se désaltéraient jusqu'à la nuit dans le sang des Musulmans (1094) (1).

Sancho, sans laisser respirer l'ennemi, mit aussitôt le siége devant Huesca, et ses machines de guerre battirent sans relache les murs de cette forte cité, mais sans lasser le courage des assiégés, qui par de continuelles sorties venaient détruire ses travaux.

(1) Conde, trompé sans doute par les chroniques arabes, place la bataille de Huesca en 1087, à la suite de la bataille de Zalaca; mais les chroniques chrétiennes, sans s'accorder sur cette date, ne varient que de 1094 à 1097 : j'ai cru devoir, avec le consciencieux Aschbach, les préférer à Conde, qui se soucie fort peu de concilier les contradictions des historiens arabes avec les chrétiens.

Dans une de ces sorties, le sort, favorable à abou Dgiafar, voulut que le roi d'Aragon, Sancho, tombât percé d'une flèche. Mais le héros chrétien, uniquement occupé, même sur son lit de mort, de la sainte cause à laquelle il avait voué sa vie, fit reconnaître son fils don Pedro pour son successeur par les grands vassaux de la couronne, et lui fit jurer de ne pas rendre à ses dépouilles les derniers devoirs jusqu'à ce qu'il se fût emparé d'Huesca; son second fils Alonzo dut répéter le même serment. Alors, retirant lui-même le trait de sa blessure, il mourut avec la consolante pensée que, même après sa mort, son cadavre, comme celui du Cid, conduirait encore son peuple à la victoire.

Une pareille mort et un pareil serment assuraient la prise d'Huesca. L'émir de Saragosse le comprit, et se retournant autour de lui pour chercher des alliés, il n'aperçut que des ennemis, et n'eut plus qu'à choisir celui d'entre eux dont il achèterait l'appui au prix de sa soumission. S'il s'était décidé pour Alonzo, la politique faisait une loi au roi de Castille, en attendant qu'il pût hériter des dépouilles d'abou Dgiafar, de l'accepter du moins pour vassal, et d'enlever cette conquête ou cet allié à Youssouf, leur commun ennemi. D'ailleurs Alonzo, jaloux de l'agrandissement qu'il voyait prendre à la naissante royauté d'Aragon, avait un double intérêt à protéger contre elle l'émirat de Saragosse, proie destinée à l'ambition des rois d'Aragon, si elle échappait à celle de Youssouf.

Mais l'émir de Saragosse, dominé sans doute par les préventions religieuses, aima mieux s'adresser à Youssouf, Musulman comme lui, et allié plus distant,

sinon moins redoutable. Il n'eut pas de peine à faire comprendre au prince almoravide l'immense intérêt qu'il avait à maintenir en face de la frontière ce poste avancé de l'Islam, où venait se briser tout l'effort des chrétiens. D'ailleurs, secourir Saragosse, c'était dérober à ceux-ci une proie qui devait tôt ou tard échoir aux Almoravides, c'était secourir des coreligionnaires, considération puissante auprès du conquérant africain, et la politique se trouvait ainsi d'accord avec la religion et l'humanité. Enfin, abou Dgiafar, le plus riche des émirs de l'Espagne, et qui couvrait de ses vaisseaux toute la Méditerranée jusqu'à la Syrie, offrit de reconnaître la suzeraineté de Youssouf; et comme premier tribut, il lui envoya à Maroc, par son propre fils abou Merwan, 350 livres pesant d'argent, et une foule d'autres dons précieux, en le suppliant de ne pas laisser tomber avec lui le boulevart de l'Islam, où ses ancêtres et lui supportaient depuis tant d'années tout le poids de l'invasion chrétienne.

Tous ces motifs décidèrent Youssouf, qui envoya sur-le-champ à l'émir un renfort de six mille fantassins et de mille chevaux, en lui promettant bientôt des secours plus effectifs. En même temps les walis de Denia, d'Albaracin et de Xativa, vassaux du prince almoravide, reçurent ordre de secourir abou Dgiafar; enfin le comte chrétien Garcia Ordoñez, allié ou vassal de Youssouf, marcha également au secours de l'émir. Barbastro et Fraga furent reprises par les Musulmans, après plusieurs sanglantes escarmouches; mais le jeune roi d'Aragon, quittant brusquement le siége d'Huesca, fit apporter sur le champ de bataille le corps du roi martyr, et cette glorieuse

relique ranimant le courage des Aragonais, il battit les troupes africaines auprès d'Alcoraza. Huesca se rendit quelques jours après (1096), et don Pedro, glorieusement délié de son serment, put rendre au tombeau la dépouille de son père, et faire de la ville conquise la capitale de ses états.

Vers cette époque nous voyons apparaître dans les chroniques arabes ce héros semi-fabuleux, semi-historique, ce Cid *Campeador* dont nous discuterons ailleurs la réalité. Abou Merwan, seigneur de Santa-Maria de l'Est, lassé, comme plusieurs des petits princes musulmans, du joug des Almoravides, excita à la révolte les walis de Denia, de Xativa, de Murviedro et de Denia, vassaux comme lui de Youssouf; il s'unit avec eux à Rodrigue, chef chrétien connu sous le nom d'al *Cambitour* (*Campeador*), et naguère allié de l'émir de Valence, Yahia ben Dilnoun, et de plusieurs émirs musulmans, dans les rangs desquels le héros chrétienne se faisait nullement scrupule de servir. Cette alliance, du reste, dans les idées du temps, n'avait rien d'étrange, et nous avons vu des chrétiens combattre dans les armées de Youssouf, de même que des Musulmans dans celles d'Alonzo. Les confédérés, réunissant leurs forces, vinrent mettre le siége devant Valence, où commandait pour Youssouf l'ancien kahdi de cette ville, le traître Ahmed ben Ghehaf. Valence, qu'oublièrent de secourir les lieutenants de Youssouf, fut bientôt contrainte à se rendre, mais non sans qu'une capitulation en forme eût garanti au wali Ahmed sûreté pour sa personne, sa famille et ses biens (1094).

Ici nous en sommes bien fâché pour ce personnage idéal du Cid, que les chroniques et les poésies castil-

lanes représentent comme le type accompli de toutes les qualités du chevalier; mais le rôle que lui font jouer les chroniques arabes détruit un peu tout cet échafaudage de loyauté et de vertu sans tache, assez peu vraisemblables dans une espèce de *condottiere*, en guerre avec son souverain, et louant ses services à qui les payait le mieux. Suivant la chronique, « Le *cambitour*, qu'Allah le maudisse! avait promis » au wali de le maintenir dans son gouvernement, » et il le laissa en effet quelque temps encore savou- » rer les douceurs du pouvoir. Mais Ahmed, qui s'en- » dormait dans une imprudente sécurité, en fut ré- » veillé tout d'un coup pour se voir jeter en prison » avec toute sa famille. Le *cambitour* le somma de lui » révéler le lieu où l'ancien émir avait caché ses tré- » sors, et n'épargna, pour lui arracher son secret, » ni les menaces, ni les promesses, ni enfin les tortu- » res. Ahmed ne révéla rien, peut-être parce qu'il » ne savait rien, et le Cid, irrité, fit allumer au mi- » lieu de la grande place de Valence un feu si violent, » que sa flamme ardait à une grande distance, et » donna l'ordre d'y jeter Ahmed et toute sa famille. » Tous les assistants, musulmans comme chrétiens, » supplièrent le tyran *cambitour* de pardonner au » moins à cette famille innocente, et il y consentit en- » fin. Mais il avait fait creuser dans la même place une » fosse où l'on enterra le wali jusqu'à la ceinture, et » on entassa autour de lui force bois enflammé. » Alors le malheureux Ahmed, se couvrant la figure, » s'écria : « Que la volonté d'Allah soit faite! » et en » peu de temps il fut consumé, en l'an 1095, le même » jour de la même lune où le maudit *cambitour* était » entré dans Valence. Et ainsi fut vengé le bon émir

» Yahia, que ce traître kahdi avait livré à Youssouf;
» et le Cid, après avoir mis ordre au gouvernement de
» la ville, la quitta en y laissant une garnison de
» chrétiens pour l'assurer à ses alliés musulmans. »

Malgré ces dernières lignes, qui semblent annoncer que le Cid partagea la souveraineté de Valence avec ses alliés, toutes les chroniques arabes et chrétiennes sont d'accord pour reconnaître qu'il la posséda jusqu'à la fin de sa vie, en dépit des efforts des Almoravides pour recouvrer cette place importante. Ce ne fut que trois ans après sa mort, arrivée en 1099, qu'à la suite d'un siége long et sanglant, ils parvinrent à l'enlever aux chrétiens, et à effacer des mosquées arabes les souillures de la foi chrétienne (1102).

Le puissant chef des Almoravides, qui semble avoir toujours considéré l'Afrique comme le vrai centre de sa souveraineté, voulut cependant, plein de jours et de gloire, revoir encore une fois avant de mourir ses nouveaux états de la Péninsule, et donner ses derniers soins à leur gouvernement. En l'an 1103, il passa en Espagne avec ses deux fils abou Taher Temim, et aboul Hassan Ali, le plus jeune, mais le plus chéri de son père, et qui justifiait cette préférence par son courage et ses précoces talents. Il parcourut avec eux tous les recoins de son vaste empire, que lui-même comparait à un aigle, dont la tête était Tolède, hélas! décapitée; le bec, Calatrava; la poitrine, Jaen; l'aile droite, les Algarves; l'aile gauche, Murcie (*Ascharkia*, l'Orientale); et les serres, Grenade. Du reste, à une comparaison de poëte, et de poëte couronné, il ne faut pas demander autrement de vérité. A son retour à Cordoue, il convoqua tous les principaux scheiks et walis d'Afrique et d'Andalousie, et

leur fit prêter serment d'obéissance à son plus jeune fils, comme à son futur successeur (1).

Le prince Ali fut ensuite appelé en présence de son père et du conseil, et l'émir lui exposa les conditions qu'il mettait à son choix; Ali s'en déclara content, et jura de les accomplir. On essaya ensuite, dit la chronique, *le sort par les flèches*, espèce d'augure en usage chez les anciens Arabes, en implorant la faveur d'Allah pour le succès de l'entreprise; et Youssouf adressa à son fils, avec ses exhortations paternelles, quelques avis plus spéciaux touchant le gouvernement de l'Espagne. Il lui conseilla de ne confier qu'aux Almoravides de la tribu de Lamtouna le gouvernement des villes et des provinces; d'employer de préférence, pour la garde des frontières et la guerre contre les chrétiens, les Musulmans andaloux, plus

(1) Voici l'acte qui fut dressé à cette occasion : on y remarquera les formes, à la fois graves et paternelles, qu'emploie ici le despotisme oriental, face à face avec l'idée de la mort, quand le néant où ils vont rentrer rappelle aux monarques le néant d'où ils sont sortis.

« Gloire à Dieu, qui a fait les rois chefs des empires pour y faire régner la » paix et la concorde! L'émir al Mouslimim Youssouf ben Tachfin, sachant » que demain Dieu peut le rappeler à lui pour lui demander compte du pouvoir » qu'il lui a donné à garder, et lui reprocher de n'avoir pas laissé à ses peuples » un successeur qui les protége et les maintienne en paix et en justice; puisque » Dieu a voulu qu'on fît des testaments pour des objets de moindre importance, » combien n'est-il pas plus conforme à sa divine volonté qu'on en fasse pour » une chose aussi grave que le gouvernement des peuples? Ainsi, le prince des » Musulmans..., après avoir consacré sa vie à la défense de la loi, et essayé la » force des deux bouts de ses lances, et le tranchant et le fil de ses épées, a » trouvé, après mûre réflexion, que son plus jeune fils Ali est le mieux disposé » pour de hautes et grandes choses, et pour porter sur ses épaules ce lourd far- » deau du gouvernement : il le proclame donc pour son successeur, non sans » avoir pris l'avis de conseillers prudents et avisés, de toutes les parties de son » empire; et tous, de commun accord avec les scheiks et chevaliers, ont ma- » nifesté librement qu'ils sont satisfaits de ce choix, et qu'ils acceptent Ali » pour seigneur, puisqu'il plaît ainsi à l'émir son père, qui l'a choisi pour lui » succéder. »

faits à leur manière de combattre, et qui connaissaient mieux le pays; de conserver toujours pour amis les ben Houd de Saragosse, rempart de l'Espagne musulmane, et d'user d'indulgence pour ses sujets espagnols, e tsurtout pour les habitants de Cordoue; de maintenir toujours en Espagne un corps de 17 mille Africains, dont 7 mille à Séville, mille à Cordoue (et ce petit nombre suffit pour démontrer à quel point était déchue de son importance l'ancienne capitale des Ommyades); 3 mille à Grenade, 4 mille dans l'Espagne orientale, et le reste sur la frontière. Après ces sages conseils, Youssouf s'en retourna à Ceuta, laissant son jeune fils faire, dans ce difficile gouvernement de l'Espagne, son apprentissage du métier de roi. Trois ans encore, malgré le poids des années, et sa faiblesse toujours croissante, Youssouf supporta seul tout le poids de l'empire, jusqu'à ce qu'il mourut à Maroc dans la centième année de son âge, après en avoir régné quarante. (1106 de J.-C. Moharrem 500 de l'Hégire.)

Ainsi donc l'Espagne musulmane, à la mort de Youssouf, se trouvait encore une fois ramenée à cette unité perdue depuis al Mansour, et l'empire des Ommyades se relevait sur des bases plus vastes et en apparence plus solides. Les deux tiers de l'Espagne et la moitié de l'Afrique obéissaient à un seul souverain, dont le nom était invoqué dans trois cent mille mosquées, et treize rois, ses vassaux (1), le saluaient du titre de *Prince des croyants*. Jamais, depuis les premiers successeurs de Mahomet, la foi militante de l'Islam n'avait été armée ici bas d'un pareil pou-

(1) Dombay, t. I, p. 216.

voir. Mais si l'œuvre fut grande, c'est que l'homme qui l'accomplit était grand comme elle; c'est qu'il y avait dans ce rude caractère de Youssouf quelque chose de l'énergie primitive du fondateur de l'Islam, et de ces apôtres armés qui s'assirent après lui sur le trône des khalifes. Mais la force de Mahomet était dans son génie; celle de Youssouf fut surtout dans sa foi, levier indispensable pour soulever ces sauvages tribus du Magreb, que la soif de la gloire ou du pillage pouvait entraîner sur ses pas, mais que la foi seule pouvait plier au joug. Sans doute bien des cruautés, bien des perfidies, plus odieuses encore, et que la conquête, que le succès même n'excusent pas, tachent cette vie glorieuse; mais, par un étrange partage, les vices de Youssouf semblent être tous pour l'Espagne, et ses vertus pour l'Afrique: dans l'une il n'est qu'un conquérant; dans l'autre, c'est un grand roi et un réformateur. Depuis la chute du khalifat, c'est le dernier et le plus vigoureux effort qu'ait fait l'Islam, sauvé par Youssouf de sa ruine dans la Péninsule, pour s'organiser en puissance temporelle et religieuse à la fois, pour réformer les hommes et pour les dominer; et si l'édifice ainsi rebâti doit durer moins encore que l'autre, la faute, encore une fois, en est à la base qui le soutient, c'est-à-dire au Koran, et non à la main qui l'a construit.

Ce conquérant, si perfide et si dur envers les rois qu'il détrônait, et qui fit couler le sang à flots sur tant de champs de bataille, ne put jamais, dit-on, prendre sur lui de signer une sentence de mort, dans l'ordre civil s'entend, et la politique toujours exceptée; la peine la plus sévère qu'il infligeât était la prison perpétuelle ou le bannissement. Dans ses

vastes états, les millions d'hommes qui vivaient sous son sceptre étaient exempts d'impôts, de quelque genre que ce fût, et la guerre et la conquête suffisaient aux dépenses de l'état, sous un prince dont la grandeur vraie dédaignait ce faste vain, si cher aux Ommyades. Les juifs seuls et les chrétiens mozarabes acquittaient les capitations et les tributs imposés aux vaincus, comme un éternel témoignage de leur défaite; et les juifs, selon une tradition populaire, ayant promis au prophète de se faire Musulmans, si, vers l'an 500 de l'Hégire (1106), leur Messie n'était pas venu, Youssouf leur fit racheter à prix d'or cette promesse, vraie ou non, et leur vendit, le plus cher qu'il put, la liberté de demeurer fidèles à leur Dieu.

—

CHAPITRE VI.

ESPAGNE CHRÉTIENNE. LEON ET CASTILLE. FERNANDO I, SANCHO ET ALONZO VI.

1037 à 1109.

Fernando de Castille, maître du royaume de Léon par le droit de la force, se hâta de réunir à sa couronne les états qu'il venait de conquérir, et Léon, dont les murs étaient encore démantelés, n'essaya pas même de lui résister. Devenu le plus puissant des princes de l'Espagne chrétienne, il rassembla ainsi sous son sceptre, avec la Castille, son patrimoine, Léon, la Galice et les Asturies, héritage de l'infortuné Bermudo, et régna seul sur tout le nord-ouest de la Péninsule, et sur les deux tiers de l'Espagne chrétienne. A côté de lui, vers l'est, s'étendaient les états de son frère aîné Garcia, souverain de Navarre et de Biscaye ; et la royauté dérisoire de son frère Ramiro d'Aragon, réduite aux chétifs comtés de Sobrarbe et de Ribagorza. Enfin, vers l'extrémité orientale de l'Espagne, Raymond Bérenger I, surnommé

le Vieux, comte de Barcelone, et comte aussi puissant que des rois, avait succédé en 1035 à son père Bérenger I, et régnait sur la Catalogne, depuis Rosas jusqu'au *rio* Noguera et à l'embouchure de l'Ebre.

Fernando I, après s'être fait sacrer roi de Léon, dans la cathédrale de cette ville, par l'évêque de Léon (1038), songeait sans doute, comme ses aïeux, à reculer encore, aux dépens des Musulmans, les limites de son royaume. Mais, occupé de guerres intestines contre des seigneurs rebelles de ses nouveaux états, et plus tard de sa guerre civile avec son frère de Navarre, ce prince, dont le moine de Silo (1) vante cependant le courage et la piété, ne fit pendant seize ans aucune entreprise contre les ennemis de son Dieu (2).

Une impénétrable obscurité couvre à cette époque l'histoire de Navarre et d'Aragon, pendant une vingtaine d'années. Tout ce qu'il est possible de démêler, c'est que Ramiro d'Aragon, dépossédé par Garcia de Navarre d'une partie de ses états, avait peu à peu reconquis sur son frère les états qui lui avaient été enlevés, et commençait à constituer cette royauté naissante sur des bases plus solides,

(1) *Monachus Silensis* (ap. Florez, XVII, 313); c'est la principale et la plus ancienne source pour ce règne. Le *Chron. Pelagii* n'est qu'un sommaire aride; Rodrigue de Tolède (*Hisp. Illust.*, II, 99) est plus étendu, et renferme des détails curieux; Lucas de Tuy (*Hisp. Ill.*, IV, 92) n'a fait que copier le moine de Silo.

(2) Je regrette ici de ne pas me trouver d'accord avec le consciencieux Aschbach (traduct. de Pâquis, t. I, p. 569), qui place, j'ignore d'après quelle autorité, la prise de Lamego et de Viseu en 1038, tandis que le *Chron. Lusitan.* (Florez, XIV, p. 404) les met en 1037 et 58; l'erreur de cette même chronique, qui place dix ans trop tard la mort de Bermudo, n'infirme pas toutes ses autres dates. Le *Chron. Conimbr.*, par une erreur évidente des copistes, place la prise de Lamego en 1027, et celle de Viseu en 1028.



grâce à des alliances où à des guerres heureuses avec les walis musulmans de la vallée de l'Ebre, où dominait l'émir de Saragosse.

Le même voile couvre également l'histoire de Léon au moins pendant seize ans. Nous savons seulement que Fernando, désirant se concilier l'affection de ses nouveaux sujets, avait choisi Léon pour capitale de ses états. Jaloux de la gloire du législateur, en attendant celle du conquérant, il confirma au royaume de Léon les lois que son beau-père Alonzo V lui avait données, et en ajouta de nouvelles dans le concile, à la fois ecclésiastique et politique, de *Cayanza* (Valencia de don Juan), en 1050 (1).

Cependant la discorde régnait toujours dans cette famille de rois, où Sancho par son imprudent partage avait semé la haine et la jalousie. Garcia de Navarre, l'aîné des fils de Fernando, et le plus mal partagé, jetait un œil de convoitise sur les vastes possessions de son jeune frère Fernando de Castille. Dans cette Thébaïde chrétienne, où la guerre civile et le fratricide se disputaient les lambeaux du vaste empire fondé et démembré par Sancho, le plus modéré des trois frères, peut-être parce qu'il était le plus puissant, c'était Fernando; s'il faut même en croire les chroniques castillanes et léonaises, un peu suspectes de partialité, la mansuétude naturelle à son caractère lui faisait faire d'incessants efforts pour ramener la paix et l'union entre ses frères et lui.

Sur ces entrefaites Garcia tombe malade ou feint une maladie à Najera, sa capitale, et fait prier Fernando de venir le voir. Les entrailles fraternelles de

(1) Voyez plus loin, au chapitre des *Fueros*, quelques détails sur ce concile.

Fernando s'émeuvent, et il accourt auprès de son frère. Mais apprenant que Garcia se prépare à se défaire de lui, il s'en retourne en hâte à Léon, justement irrité de cette trahison. Quelque temps après, Fernando tombe malade à son tour, et Garcia, jugeant à propos de désarmer ses soupçons par une feinte confiance, vient lui rendre visite, est fait prisonnier, et parvient à s'échapper quelques jours après. La guerre dès lors ne pouvait manquer d'éclater, et Garcia, accusant la perfidie de son frère, sans songer qu'il l'avait provoquée, ne tarda pas à envahir les fontières de la Castille. Non content de conclure une alliance avec Ramiro d'Aragon, son ancien ennemi, et de soulever contre son frère les Aragonais, les Navarrais et les Basques, il ne rougit pas de s'allier dans le même but aux ennemis de sa religion, et d'acheter des soldats à l'émir de Saragosse.

Fernando avec une armée marcha au devant de Garcia; mais désirant, en bon frère et en bon chrétien, éviter l'effusion du sang, il envoya des députés offrir la paix à Garcia, s'il voulait évacuer ses états, et demeurer en paix dans son royaume. Garcia, aveuglé par la colère, chassa les députés de son frère, et s'en remit aux armes pour décider entre eux. La bataille eut lieu près de Burgos, dans la vallée d'Atapuerta, en septembre 1054. Fernando s'en assura le gain en faisant occuper la nuit une hauteur qui dominait le champ de bataille. Garcia, malgré son courage personnel, fut mollement soutenu par les siens, qu'avaient aliénés ses injustices et ses violences, et plusieurs d'entre eux passèrent même du côté de l'ennemi. Un des nobles navarrais, le précepteur ou le père nourricier (*aio*) du roi Garcia, après l'avoir

vainement supplié de renoncer à cette guerre impie, se dépouilla de sa cuirasse et de son casque, et se jeta, sans autres armes que son épée, au milieu de la mêlée, où il trouva bientôt la mort. Fernando avait expressément ordonné qu'on épargnât la vie de Garcia; mais les parents et les partisans les plus dévoués du feu roi Bermudo, secrètement excités par sa sœur doña Sancha, femme de Fernando, attaquèrent avec tant de furie le meurtrier de Bermudo, qu'il tomba percé de leurs lances, et mourut dans les bras d'Iñigo, abbé d'Oña (1). Les Navarrais prirent la fuite en voyant tomber leur roi; mais le généreux Fernando ordonna à ses troupes d'épargner les chrétiens dans leur poursuite, et de ne frapper que les Sarrazins, et il fit enterrer en grande pompe le corps de son frère dans l'église de Najera.

Cette victoire donnait à Fernando la Navarre, les trois provinces basques et la Rioja, avec tout le cours supérieur de l'Ebre. Mais Fernando, avec une modération dont il faut savoir gré à un conquérant, laissa au jeune Sancho, fils de Garcia, toute la rive gauche de l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, et se contenta de Najera et de la rive droite. L'Ebre devint ainsi, au lieu des monts de Burgos, la limite qui séparait la Navarre de sa redoutable voisine la Castille (2).

Ramiro, effrayé des progrès de la puissance de Fernando, conclut, en 1057, suivant l'autorité fort suspecte des archives de San-Juan de la Peña, une

(1) Suivant les *Ann. Compostel.* (Florez, XXIII, 319), Garcia fut tué par un de ses vassaux, Sancho Fortunez, « *quia fœdaverat uxorem ejus* ».

(2) Il est curieux de voir le mal que se donne Moret, l. III, ch. 4, et tout son étalage de fausse érudition, pour prouver que Sancho recueillit tout l'héritage de son père, sans que le roi de Castille en pût rien détacher.

alliance avec Sancho de Navarre, son allié naturel, contre Fernando. Plus suspects encore sont les documents sur lesquels reposent ses conquêtes sur les walis de Lérida et de Huesca, la prise de Benavarre et de Loharre, la dispute de Ramiro avec le roi de Castille à propos de la possession de Calahorra, dispute qui se termine par un combat judiciaire où le Cid, champion de la Castille, tua le champion de l'Aragon et gagna Calahorra à son roi. La seule lueur que l'histoire jette sur ce règne, qui ne fut certes pas sans gloire, c'est le concile de Jaca en 1063 (1), qui consacra le principe posé en 1050 par celui de Coyanza et affranchit le clergé de toute autre juridiction que celle des tribunaux ecclésiastiques.

A travers tout l'échafaudage d'actes apocryphes bâti à côté des actes réels de ce concile, on démêle clairement l'invasion des doctrines et de l'influence ultramontaines, qui passent pour la première fois les Pyrénées, et prennent par l'Aragon la route de la Castille. L'assertion de Zurita, que le roi Ramiro ramena l'Eglise d'Aragon à l'unité du rite qu'exigeait la cour de Rome, et en bannit l'office mozarabique, est, de l'aveu même de Masdeu, une pure invention des faussaires ecclésiastiques, qui ont mêlé d'alliage toute l'histoire de cette époque. Mais ce qui est certain, c'est que de ce concile de Jaca date en Aragon le premier envahissement de la puissance du saint siége, jusque là contenu dans de justes bornes par l'unanime résistance de l'Espagne chrétienne. Ain-

(1) Aguirre, Masdeu, t. XIII, p. 248, et Risco, *Esp. Sagr.*, t. XXX, p. 222, donnent cette date de 1063; Ferreras et Blancas, autorités beaucoup moins graves, celle de 1060 : je n'ai pas dû hésiter. Mariana, avec sa légèreté ordinaire, donne la date de 1070.

si, dans ce royaume à peine constitué, on voit déjà siéger un archevêque et huit évêques, qui devaient relever plus tard du siége métropolitain de Huesca, quand Huesca serait reconquise sur les infidèles. Sans doute Ramiro, inquiet de l'ambition de Fernando, qui croissait avec sa puissance, chercha un appui auprès de la cour de Rome, allié trop lointain pour être bien dangereux, il le croyait du moins; et cet appui, il le paya de l'indépendance de l'Eglise d'Aragon. Mais la voie une fois frayée, l'influence du saint siége pénétra bientôt dans la Péninsule à l'aide de sa milice sacrée de Cluni, que Sancho *el Mayor* avait déjà accueillie en Aragon, et Grégoire VII, trouvant la brèche ouverte, viendra, quelques années plus tard, se charger de l'élargir.

Cependant Fernando de Castille, libre enfin de consacrer ses forces à de plus nobles ambitions, agrandissait ses états aux dépens des ennemis de son Dieu. Après avoir employé quelques années à se préparer à cette croisade qui devait remplir le reste de sa vie, au printemps de 1057 (1) il entra sur le territoire de Portugal, et s'empara de *Senna* (*Cea*), de Lamego et de plusieurs autres places. L'année suivante, il marcha sur Viseu, et redoutant l'habileté des archers de cette ville, qui avait coûté la vie à Alonzo V, il fit couvrir de planches les boucliers de ses soldats, pour mieux résister à ces flèches, qui,

(1) Le moine de Silo ayant affirmé que Fernando resta *seize ans* sans guerroyer contre les infidèles, il faudrait, pour ne pas dépasser ces seize années, placer en 1053 sa première expédition; mais le *Chron. Lusitan.*, l'autorité la plus certaine sur cette guerre, ne place la prise de Lamego qu'en 1057. Le moine de Silo, sans donner aucune date, raconte cette expédition comme la première du règne de Fernando, et comme postérieure à la mort de Garcia en 1054. Rodrigue et Lucas de Tuy sont d'accord sur ce dernier point avec le moine.

nous dit la chronique, perçaient un bouclier et une triple cuirasse. La ville, après une résistance opiniâtre, fut enfin prise et pillée, et les habitants massacrés ou emmenés captifs. Parmi eux, on trouva l'archer qui avait tué Alonzo, et Fernando, souillant sa victoire par une cruauté bien tardive, « lui fit arracher les yeux qui avaient visé le but et couper les » deux mains et le pied qui avaient aidé à lancer le » trait » (1). Lamego, forte cité, fut ensuite attaquée et prise par Fernando, à grands renforts de machines de guerre, et les habitants égorgés, ou réservés pour travailler, enchaînés, à la construction des églises.

Avant de marcher sur Coïmbre, la principale ville du Portugal, le pieux monarque alla à Santiago de Galice implorer l'intercession du bienheureux apôtre saint Jacques; il revint ensuite assiéger Coïmbre, et ses machines ayant bientôt ouvert une brèche dans la muraille, les habitants, effrayés, se rendirent, heureux d'obtenir la vie sauve, et la faculté de se retirer sans rien emporter, de tout ce qu'ils possédaient, qu'un peu d'argent pour le voyage. Suivant Rodrigue de Tolède, le siége traînant en longueur, et la disette commençant à se faire sentir dans le camp des chrétiens, les moines de Laurban vinrent à leur secours, en leur distribuant les nombreuses provisions qu'ils avaient, à l'insu des Maures, entassées dans leur cou-

(1) Suivant Sandoval, *Reyes de Castilla*, p. 4 bis, les arbalètes de ce temps se tendaient avec une machine qu'on appelait *armatoste*, et l'arc se mettait sous le pied; on nommait *estribo* (étrier) le large anneau de fer qui était en haut de l'arbalète.

vent, et contribuèrent ainsi pour leur part à la prise de la ville (1).

Voici à ce sujet une curieuse légende du moine de Silo : « Un pèlerin, Grec de nation, était venu de » Jérusalem à Santiago. Parlant fort peu la langue » indigène, il comprit cependant que les habitants » du pays, en s'adressant à l'apôtre, l'invoquaient » comme un hardi soldat et un habile cavalier ; et le » pèlerin se dit à part lui (réflexion peu canonique) » que peut-être le saint n'était de sa vie monté à che- » val. La nuit vint ; et comme le pèlerin la passait » en prières au pied de l'autel, l'apôtre lui apparut, » tenant des clefs dans sa main, et lui dit en riant : » Hier tu prétendais que je n'étais jamais monté à » cheval. Et aussitôt on amena devant la porte un » cheval de haute taille, blanc comme la neige, et » brillant d'une clarté qui remplissait toute l'église : » l'apôtre le monta de manière à réhabiliter aux yeux » du pèlerin sa réputation de cavalier, et lui apprit » que le lendemain, à telle heure, Coïmbre se ren- » drait au roi. Le pèlerin fit part aux habitants de sa » vision, et l'on envoya au camp des députés, qui, » en y arrivant, trouvèrent la ville prise, et prise à » l'heure dite. »

Le roi de Castille remplaça dans les villes conquises, par des habitants chrétiens, les populations mu-

(1) Le *Chron. Lusitan.* et le *Chron. Conimbr.* sont d'accord avec la plupart des sommaires chronologiques du t. XXIII de Florez pour placer en 1064 la prise de Coïmbre ; mais le récit circonstancié du moine de Silo et de Rodrigue présentent si bien l'expédition de Portugal comme une et indivisible, qu'on ne peut douter que Coïmbre n'ait été prise en 1058. On peut tout concilier en supposant que, prise de nouveau par les Musulmans, elle fut reconquise par Fernando en 1064.

sulmanes dont il faisait un si terrible ravage. Après avoir, comme dit la chronique, « purgé le Portugal » de toute cette peste des Maures, et agrandi son » royaume aux dépens de l'émir de Badajoz, qu'il fit » son tributaire, le pieux roi de Castille alla remer- » cier l'apôtre saint Jacques, auquel il devait toutes » ces victoires ». Mais, impatient du repos, Fernando songea bientôt à de nouvelles expéditions : les ben Houd de Saragosse et les ben Dilnoun de Tolède fatiguaient de leurs incursions le territoire castillan. Au printemps de 1059, après avoir donné à ses milices l'hiver pour se reposer, Fernando marcha contre Estavan de Gormaz, une des cités de l'*Extremadura de Duero*, ainsi nommée parce qu'elle formait de ce côté la limite extrême de la Castille, refoulée par al Mansour au delà du Duero. Après la prise de cette ville, sujette, comme toutes ces malheureuses cités de la Marche, aux chances éternelles d'une double invasion, Fernando s'empara sans peine de toutes les petites villes qui l'entourent. Il détruisit en outre une foule de ces *atalayas*, tours élevées d'où les Arabes, à l'aide de grands feux, s'avertissaient au loin de l'approche des algarades chrétiennes.

Content d'avoir assuré ses frontières, Fernando voulut à son tour porter l'invasion au cœur de l'émirat de Tolède, et, tournant par la vallée de l'Èbre la *Sierra* de Moncayo, pour éviter sans doute le rempart plus escarpé du Guadarrama, il dévasta sans pitié tout le pays de Tarrazona à Madrid, prit Talamanca, Guadalajara, Uceda, Alcoba, et vint mettre le siége devant *Complutum* (Alcala de Hénarès) : les habitants, effrayés, envoyèrent implorer les secours de leur suzerain, l'émir de Tolède, en lui conseillant

d'apaiser la colère de Fernando par des soumissions et par des présents. L'émir al Mamoun, alors occupé de mettre une digue à la puissance du redoutable émir de Séville, ne se soucia pas sans doute d'engager avec Fernando une lutte nouvelle. Cédant à la nécessité, il vint en personne, s'il faut en croire le moine de Silo, demander la paix au Castillan, et lui offrir de se reconnaître pour son tributaire. Fernando, sans se fier à la fidélité de ce nouveau vassal, accepta son hommage, et s'en retourna dans ses états, chargé des présents de l'émir et des dépouilles de ses cités conquises (1060).

Les émirs de Badajoz et de Saragosse avaient acheté, au prix de la même soumission que celui de Tolède, la paix avec le redoutable monarque de la Castille. Un seul des émirs musulmans, le plus puissant de tous, Mohammed ben Abed de Séville, était, par l'éloignement de ses états, à l'abri des armes et des prétentions de la Castille. Mais l'audace croissait à Fernando avec le succès, et il résolut d'aller à son tour faire voir aux rives du Guadalquivir l'étendard de la croix. Après avoir consacré deux années de paix et de repos, qui durent coûter à ce roi belliqueux, à réparer les places des bords du Duero, et Zamora surtout, le plus ferme rempart de la chrétienté, il envahit au printemps de 1063 les états de l'émir de Séville, à la tête d'une formidable armée. L'incendie et le pillage marquaient partout la trace de son passage, lorsque ben Abed, plus occupé, comme al Mamoun, de ses luttes avec les émirs rivaux que des dangers de l'Islam, offrit d'acheter la paix au même prix. Ses prières, et surtout ses présents, désarmèrent la colère de Fernando, qui, préférant un tribut régulier à

de précaires conquêtes, consentit à accepter l'hommage du Sévillan. Mais le fruit le plus précieux de sa conquête, aux yeux du dévot monarque, furent les reliques de saint Isidore d'Hispalis, qu'il ramena en grande pompe à Léon. Bien que les chroniques arabes ne disent pas un mot de cette expédition à Séville, les longs détails que donne à cet égard le moine de Silo ne permettent pas le moindre doute : le récit seul de la translation des reliques occupe quatre de ces précieuses pages, qu'il eût pu mieux employer.

L'année suivante, 1064, fut encore consacrée par Fernando à de nouvelles expéditions contre les Sarrazins de l'est, qui refusaient de lui payer tribut. Il désola d'abord tout le pays depuis Calatayud jusqu'à Valence, et, suivant les chroniques chrétiennes, il alla même mettre le siége devant cette ville, et aida son vassal, l'émir de Tolède, à déposer le rebelle émir de Valence. Mais une maladie grave mit bientôt un terme à son expédition ; et, sentant sa fin approcher, il se fit ramener en hâte à Léon, pour mourir du moins sur une terre chrétienne. La chronique de Silo nous raconte fort au long les témoignages de piété que ce saint roi donna avant sa mort. Ce récit, que nous abrégeons, est loin pourtant d'être sans intérêt : il est touchant de voir ce monarque, plein d'années et de gloire, se traîner mourant jusqu'au pied des autels, et user encore à chanter les louanges du Seigneur le peu de forces qui lui reste. « Enfin, le lendemain de Noël 1065, au lever du soleil, sachant ce qui devait arriver, il appela les évêques et les abbés pour le guider dans son départ pour l'autre vie ; et, entouré d'eux, il se fit porter à l'église, couvert de tous ses ornements royaux et la couronne en tête,

et s'inclinant vers l'autel : « A toi est la puissance, » ô Seigneur ! s'écrie-t-il ; toi seul es le maître des » rois ; à toi obéissent et la terre et les cieux. Et voici » que je te rends la couronne que tu m'as donnée, et » que j'ai gardée aussi long temps qu'il t'a plu ; et » tout ce que je te demande, c'est d'arracher mon » âme au tourbillon de ce monde, et de la recevoir » dans ta paix. » Et ainsi disant, il se dépouilla de la chlamyde royale, déposa sa couronne, et, baignant de ses larmes le sol de l'église, il implora du ciel le pardon de ses péchés. Alors, ayant reçu des évêques les emblèmes de la pénitence, il se revêtit d'un cilice au lieu de la robe royale, et couvrit sa tête de cendres en place d'une couronne. Dieu lui accorda de vivre encore deux jours en état de pénitence, et le troisième, jour de la fête de saint Jean, il rendit l'esprit entre les mains des saints prélats. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Isidore, bâtie par lui, et destinée à la sépulture des rois de Léon (1) ».

Cette ardente piété qui soutenait les rois chrétiens dans leur éternelle croisade contre les Maures, et leur adoucissait le passage de cette vie à l'autre, est le secret de leurs victoires, et de tant d'humilité à côté de tant de grandeur. Sans la foi, en effet, comment se rendre compte de ces miracles de patient courage, sans cesse renouvelés depuis trois siècles, et qui ont tant de fois sauvé l'Espagne chrétienne de sa ruine. Sans doute, comme il faut que le mal soit toujours à

(1) Il faut ici nous séparer, à mon grand regret, du digne moine de Silo, dont les prolixes récits suppléaient à la maigreur des autres chroniques. Rodrigue de Tolède, il est vrai, est presque aussi étendu ; mais son récit, postérieur de près d'un siècle, est loin d'avoir la même autorité : Rodrigue a terminé son histoire à l'an 1243, et Lucas de Tuy à peu près vers la même époque.

côté du bien, une part trop large d'influence devait appartenir au clergé, dans une société où la religion était le seul mobile de la valeur des princes comme du dévoûment des sujets. Mais constatons ici du moins, comme cette histoire le témoigne à chaque page, qu'en retour de l'autorité temporelle qu'on leur laissait prendre, ces prélats, ces abbés, compagnons assidus de leurs rois dans la guerre comme dans la paix, toujours prêts à aller négocier, au péril de leur vie, avec les infidèles, ou confesser les mourants sur le champ de bataille, n'étaient avares du moins, pour la sainte cause qu'ils défendaient, ni de leur sang ni de leurs fatigues. Pieuse milice de la royauté, portantà côté de l'armure de fer des *ricos homes* leur froc béni, que les flèches n'épargnaient pas toujours, s'étonnera-t-on qu'après avoir partagé dans la guerre tous les périls du monarque, ils vinssent dans la paix siéger à ses cortès, et partager un pouvoir dont ils étaient les plus fermes soutiens ? De là, nous l'avons dit, cette vieille alliance de la royauté espagnole avec le clergé comme avec les communes, alliance scellée sur tant de champs de bataille, et contre laquelle la noblesse, abandonnée à ses propres forces, devait en vain essayer de lutter.

Après les tristes exemples que Fernando avait eus sous les yeux, on ne s'attend pas, sans doute, à lui voir recommencer la faute de Sancho *le Grand*, et compromettre le repos et l'avenir de l'Espagne par ces funestes partages, toujours gros de discordes et de guerres civiles. Et cependant, toute l'expérience du passé fut perdue pour lui comme pour le pays, et les mêmes fautes vinrent encore engendrer les mêmes malheurs. Un an avant sa mort, Fernando convoqua à Léon tous les prélats et tous les

grands de son royaume, et les consulta sur son projet de partager ses états entre ses enfants, « afin qu'a» près sa mort, nous dit naïvement le moine chroni» queur, ses enfants, *s'il se pouvait*, menassent entre » eux une vie paisible. » Et, chose étrange! dans cette assemblée de tous les conseillers de la couronne, pas une voix ne s'éleva pour protester contre cet imprudent partage, pour prédire tous les malheurs qu'il devait enfanter. Chacun se trouva d'accord avec le roi pour prêter les mains à ce suicide, deux fois renouvelé, de la royauté chrétienne, en face de tant de périls déjà surmontés, et d'un si glorieux avenir.

Sancho, le fils aîné de Fernando, eut la Castille jusqu'à la Pisuerga, la partie des *Campi gothici*, ou *Extremadura* de Duero, qui s'étendait jusqu'à Avila, avec Najera et la rive droite de l'Ebre (1). Alonzo, que le roi préférait à tous ses fils, eut pour sa part le reste des *Campi gothici*, ou les rives du Duero jusqu'à Salamanque, avec les Asturies et le royaume de Léon. Enfin Garcia, le plus jeune, eut la Galice et le Portugal. Les droits de suzeraineté sur les émirs arabes furent aussi partagés entre les fils de Fernando, d'après la position de leurs états. Mais, au milieu des guerres civiles qui séparèrent bientôt les trois royaumes chrétiens, ces liens précaires de dépendance des émirats musulmans ne tardèrent pas à se dénouer. Quant aux filles du roi, doña Elvira et doña Urraca, elles obtinrent pour leur part, la première Toro, la seconde Zamora (2), et en outre, la pro-

(1) Le *Chron. Pelagii* prétend que Sancho eut avec Najera « Pampelonam » cum omnibus regalibus sibi pertinentibus » ; mais c'est là une erreur évidente.

(2) C'est du moins ce qu'affirme Rod. de Tolède ; mais Lucas de Tuy, qui est

priété ou la direction de tous les monastères du royaume, où elles devaient vivre jusqu'à leur dernier jour, dit la chronique, « exemptes des liens du ma-» riage (*absque maritali copula*) », et ce vœu du roi mourant fut fidèlement accompli.

Que si l'on veut scruter les causes de cet étrange aveuglement d'un roi et d'un pays qui livrent ainsi à l'ambition de quelques princes l'avenir d'un grand état, on en trouvera plusieurs. D'abord le droit de primogéniture, étranger aux races germaniques, l'est également à la race gothique, où l'élection et l'assassinat disposent seuls d'un trône sans cesse ensanglanté(1). Le principe de partage égal, établi dans la loi civile(2), entraîne nécessairement l'idée de partage dans la succession royale, considérée, en Gaule surtout, comme le patrimoine d'une seule famille. Les partages opérés entre les enfants de Hlodwig (Clovis), entre ceux de Hlother (Clotaire), entre ceux même de Charlemagne, donnent à l'Espagne, soumise à toutes les époques à l'action de la France, de funestes exemples trop fidèlement suivis. Enfin, l'idée de sainteté des races royales, vases d'élection choisis par le Seigneur, tend à faire considérer cette

avec lui la principale source pour le règne des fils de Fernando, prétend que Zamora fut donnée par Alonzo VI à sa sœur Urraca, pour laquelle il avait une déférence presque filiale (*tanquam matri parebat*). Les autres sources pour cette époque sont le *Chron. Pelagii*, fort incomplet, et pour la chronologie les diverses chroniques du t. XXIII de Florez.

(1) Voyez t. I, p. 320.

(2) Id., p. 414. La phrase suivante de Rodrigue de Tolède exprime avec concision et élégance quelques unes de ces pensées : « Licet ipse regnum filiis » divisisset, quia omnis potestas impatiens est consortis, et quia reges Hispa-» niæ a feroci Gothorum sanguine contraxerunt ne majores parem velint, nec » minores superiorem, sæpius inter Gothos regalia funera fraterno sanguine » maduerunt. » (P. 104.)

sainteté comme également départie entre tous les fils d'un roi, et comme leur conférant des titres égaux. De là ces partages déplorables, sources de tant de maux pour les deux royautés d'Espagne et de France, mais conséquence rigoureuse de la logique à courte vue des politiques de l'époque, c'est-à-dire du clergé.

Malgré cette faute, la dernière et la plus irréparable de son règne, Fernando n'en reste pas moins un des plus grands rois qui aient manié le sceptre dans ces temps difficiles. Nous avons vu son courage et son bonheur dans ses entreprises soit contre les Musulmans, soit contre ses frères, qu'il punit, mais qu'il n'attaqua jamais. Quant à sa piété, pour bien comprendre tout ce qu'elle avait de touchant dans ce roi, tant de fois couronné par la victoire, il faut encore en revenir au moine de Silo. On sait sa munificence envers le clergé et les églises, et sa dévotion toute spéciale à Saint-Jacques de Compostelle et à Saint-Isidore de Séville. « Charitable autant que pieux, il » aimait les pauvres et les pèlerins, et prenait grand » soin de leurs nécessités. Partout où il apprenait que » des chrétiens, moines, clercs ou religieuses, me- » naient une vie pauvre et besoigneuse, compatissant » à leur misère, il venait lui-même les consoler ou » leur faisait parvenir ses dons. Souvent, dans sa mi- » séricorde, il venait rendre visite aux moines de San- » Facund (Sahagun); et, se contentant de leur chère » frugale, il partageait leur repas dans le réfectoire » commun. Et un jour que, selon l'usage, à la table » de l'abbé, on bénissait le vin, le roi laissa tomber » la coupe de verre qu'il tenait; et, comme elle s'é- » tait brisée, le roi, contrit comme d'une faute grave, » se fit apporter une coupe d'or où il buvait d'ordi-

» naire, et la donna au couvent pour remplacer l'au» tre; il résolut aussi, pour chaque année de sa vie, » de donner sur son épargne aux moines de Cluni » mille pièces d'or pour le rachat de ses péchés. »

Quelques chartes (1) donnent à Fernando le titre d'Empereur; mais ces chartes, si souvent apocryphes, doivent inspirer à l'historien de la Péninsule une excessive défiance, surtout lorsque le silence des chroniques proteste contre leurs assertions. Fernando, comme tous ses prédécesseurs, confirma l'autorité des lois gothiques, qui continuaient à régir l'Espagne chrétienne, et en ajouta de nouvelles, pour répondre à des besoins nouveaux. Le moine de Silo, prodigue de détails sur ce règne, auquel s'arrête sa chronique, nous vante les soins que ce grand roi avait donnés à l'éducation de ses fils, qu'il formait à la fois aux études qui polissent l'esprit, et aux exercices qui endurcissent le corps. Si tous ses enfants ne répondirent pas également à ses soins, ce n'est pas lui du moins qu'on peut en accuser, et le beau règne d'Alonzo l'*Empereur* est dû tout entier à ces heureuses prémices.

A côté de la clarté et de la certitude historiques répandues à pleines mains sur tout le règne de Fernando I, il est pénible de retomber sur l'épaisse obscurité qui entoure les annales de l'Aragon et de la Navarre. Par un heureux privilége, tous les chroniqueurs de l'époque appartiennent à la Castille, et écrivent dans un intérêt castillan; et ce fait seul suffirait pour prouver l'immense influence que la Castille

(1) Une seule chronique, le *Chron. Complut.*, donne à Fernando le titre d'*imperator*, mais qui, placé à côté du mot *rex*, a plutôt, à mon avis, le sens de *général* que celui de *roi* : « Rex Fernandus cum conjuge Sancia regina, » imperator fortissimus... »

exerçait sur toute l'Espagne chrétienne. La mort de Ramiro d'Aragon est enveloppée des mêmes ténèbres que sa vie, et la date comme le genre de cette mort sont restés une énigme pour l'historien. Tout ce qu'on peut entrevoir au milieu du silence des chroniques contemporaines, et des conjectures érigées en faits par les historiens postérieurs, c'est que Ramiro succomba (1) vers 1066, dans une guerre contre Sancho, le fils aîné de Fernando, et contre l'émir de Saragosse, allié et tributaire de la Castille.

Quant à la date de 1063 donnée par les *Annales Toledanos* à la mort de Ramiro, nous répugnons à croire avec les historiens espagnols, que Fernando, uniquement occupé, pendant la dernière moitié de son règne, de ses guerres contre les Musulmans, ait quitté la guerre sainte pour tourner ses armes contre un prince chrétien son parent. L'ambition bien connue de son fils Sancho porte à croire, au contraire, que, devenu roi et appuyé de ses alliés musulmans, il essaya sur son cousin d'Aragon ce système de spoliation qui devait bientôt lui livrer les couronnes de ses deux frères. Mais cet espoir fut trompé, et Sancho, vainqueur du malheureux roi d'Aragon, n'hérita pas de

(1) Conde, t. II, chap 5, n'attribue qu'à l'émir de Saragosse, Ahmed ben Souleyman ben Houd, l'honneur de la défaite et de la mort de Ramiro, sur le champ de bataille de Grados, en 1063; mais la date est fausse : car Sancho, qui paraît avoir assisté à cette bataille, était alors occupé de sa guerre contre son frère Alonzo, et il est probable que son attaque contre l'Aragonais eut lieu un ou deux ans plus tôt. Masdeu regarde comme apocryphe l'épitaphe inscrite sur le prétendu tombeau de Ramiro dans le couvent de San-Juan de la Peña, archives générales de toutes les faussetés historiques qui ont cours chez les historiens espagnols des deux derniers siècles.

Le Cid, au dire de toutes ses chroniques, assista don Sancho dans cette guerre. Voir la chron. latine du Cid dans Risco, *la Castilla y el mas famoso Castellano*, in-4°, append. VI, p. 16.

ses dépouilles; les Aragonais se hâtèrent d'élire son fils Sancho I, qui monta sans opposition sur ce trône entouré de tant d'ennemis.

Pendant les deux années qui suivirent la mort de Fernando, l'ascendant de sa pieuse veuve Sancha parvint à maintenir, non sans peine, la concorde entre ses enfants et leurs cousins de Navarre et d'Aragon. L'Espagne chrétienne était alors divisée en six principautés, Léon, la Castille, la Galice et le Portugal, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, sans qu'aucune se trouvât assez puissante pour dominer ou pour conquérir les autres. Des trois frères, le plus impatient de ce partage d'autorité était l'aîné, Sancho, roi de Castille. Ce droit de primogéniture, qui n'était admis cependant ni dans les lois ni dans les mœurs de l'Espagne chrétienne, lui conférait, à ses yeux du moins, des titres que l'on avait méconnus. Son inquiète ambition lui fit d'abord attaquer son cousin d'Aragon, qui laissa sa vie dans le conflit; puis, avec moins de succès, son cousin de Navarre (1). Il tourna ensuite ses armes contre Alonzo de Léon, son frère et son voisin le plus immédiat, et il fut plus heureux cette fois. Les deux frères se donnèrent rendez-vous, comme deux champions, dans les champs de Plantada, sur le *rio* Pisuerga (19 juillet 1068), et Alonzo, battu, s'en retourna à Léon. L'histoire est muette sur les conséquences de cette bataille et sur les trois années qui suivirent; mais sans doute la défaite d'Alonzo n'avait pas été décisive, puisqu'en juillet 1071 nous

(1) Cette invasion de la Navarre, dont ne parle aucune des chroniques citées ci-dessus, ne repose que sur la foi équivoque de la chronique de San-Juan de la Peña. Voyez Moret, p. 620, et Zurita, t. I, p. 24.



voyons les deux rois se rencontrer encore près de Golpejares, sur le *rio* Carrion, frontière des deux royaumes (1).

La fortune, cette fois, se tourna du côté d'Alonzo; mais son humanité l'empêcha d'en recueillir le fruit, et, content d'avoir repoussé l'injuste agression de son frère, il se refusa à achever sa défaite et à poursuivre ses soldats en désordre. Alors le fameux Cid, qui servait dans l'armée de Sancho, et qui apparaît ici non plus comme un héros de légendes, mais comme un personnage historique, engagea Sancho à ne pas désespérer de sa fortune, et à tenter vers le matin une attaque contre le camp d'Alonzo, où régnait la sécurité de la victoire. L'avis était bon, et Sancho s'empressa de le suivre. Ralliant comme il put ses troupes débandées, qui avaient repris courage en voyant qu'on ne les poursuivait pas, il attaqua vers l'aube du jour l'armée de Léon. Les soldats d'Alonzo, surpris au milieu de leur sommeil, et attaqués quand ils croyaient n'avoir plus d'ennemis, furent aisément vaincus, et Alonzo, fait prisonnier dans une église où il s'était réfugié, fut emmené chargé de fers à Burgos. Sa sœur Urraca, redoutant pour son frère chéri les violences de Sancho, se hâta d'accourir pour le protéger. Alonzo, pour racheter sa vie, dut céder à son frère tous ses droits sur le royaume de Léon, et consentit même, suivant Rodrigue de Tolède, à pren-

(1) J'ai déjà parlé de la *Cronica general* d'Alonzo X, vaste recueil de toutes les légendes dévotes ou chevaleresques qui font du moyen âge espagnol un véritable chaos; mais l'on s'étonne de voir un homme grave, un savant historien du XVII[e] siècle, Sandoval, répéter mot pour mot les fables de la chronique d'Alonzo, et placer comme elle la guerre de Sancho avec Garcia avant sa guerre avec Alonzo : or il est évident qu'avant d'attaquer la Galice, il fallait d'abord être maître du royaume de Léon, qui la sépare de la Castille.

dre l'habit monacal ; mais il s'échappa bientôt de sa retraite, et alla demander un asyle à son allié et son tributaire, l'émir al Mamoun de Tolède (1).

Le malheureux Alonzo trouva auprès de l'émir sarrazin l'accueil le plus hospitalier pour lui et pour trois nobles Léonais, tous trois frères, Pedro, Gonzalo et Fernando Ansurez, que sa prévoyante sœur Urraca lui avait donnés pour conseillers. « L'émir, dit Ro-» drigue de Tolède, lui assigna un logement dans son » propre alcazar pour qu'il ne fût pas importuné par » les bruits de la ville ; et al Mamoun le chérissait » comme un fils, et Alonzo combattait pour al Ma-» moun contre les rois arabes ses voisins, et pendant » la paix, il se livrait au plaisir de la chasse, avec quel-» ques chrétiens, habiles dans cet exercice. Et un » jour qu'il se promenait dans les jardins de l'alcazar » avec al Mamoun, le roi Alonzo considérait, en gé-» missant tout bas, cette belle cité de Tolède, perdue » pour la chrétienté, et songeait, à part soi, comment » elle pourrait être reconquise. Bientôt, fatigué de » sa promenade, Alonzo s'assit sous un arbre et fei-» gnit de s'endormir. Alors al Mamoun, continuant » de causer sans défiance avec les courtisans, leur de-» manda si une aussi forte cité pourrait jamais être » prise : Oui-dà, seigneur, répliqua l'un d'eux, si » pendant sept années de suite on ravage assidûment » toute la campagne qui la nourrit, elle pourra être » prise la huitième. Et Alonzo, en oyant ceci, le ren-

(1) Suivant Lucas de Tuy, Sancho permit à Alonso de se retirer à Tolède, en promettant de ne pas rentrer dans le royaume de Léon tant que Sancho vivrait.

» ferma soigneusement au fond de son esprit pour en
» faire usage un jour.

» Et un autre jour, dans un grand festin de ces
» barbares, Alonzo était assis auprès du roi, lorsque
» soudain ses cheveux se dressèrent sur sa tête; et
» quand le roi voulut les comprimer sous sa main, ils
» se dressaient toujours davantage. Et alors, ayant
» tenu conseil avec ses courtisans, ils l'engagèrent à
» se défaire d'Alonzo, parce que ce pronostic annon-
» çait clairement qu'il se rendrait maître de Tolède.
» Mais al Mamoun ne voulut pas manquer à la foi
» promise; il se contenta de faire jurer à son hôte que,
» tant que lui al Mamoun vivrait, il n'attaquerait pas
» le territoire de Tolède, et Alonzo s'empressa de le
» jurer. » On sait comment plus tard ce serment fut
tenu.

Cependant le roi Sancho s'emparait sans opposition du royaume de Léon et de tous les états de son frère. Les habitants seuls de Zamora, sujets de doña Urraca, et quelques nobles Léonais, protestèrent contre l'usurpation et refusèrent de se soumettre. Sans s'arrêter à les combattre, Sancho tourna sa face vers la Galice, et marcha contre Garcia, dont les états maintenant étaient ouverts à son ambition. Il avait d'ailleurs un puissant auxiliaire dans la désaffection que la tyrannie de Garcia avait semée autour de lui. Un obscur favori nommé Vermula (1) s'était emparé de toute la confiance du roi et lui avait aliéné le cœur

(1) Ces détails ne se trouvent que dans Rodrigue; Lucas de Tuy, Galicien, se garderait bien d'attaquer le roi de Galice, et de justifier l'usurpation de son frère.

de tous les grands. L'approche de Sancho donna le signal de l'insurrection : le favori détesté fut tué sous les yeux mêmes de son maître, et un parti puissant se prononça en faveur du victorieux souverain de Léon et de Castille. Garcia n'essaya pas même de lutter contre la fortune ; suivi de trois cents cavaliers, il s'échappa de sa cour, et alla demander, comme Alonzo à l'émir de Tolède, un asyle à son ci-devant vassal l'émir de Séville. Garcia espérait se faire aider par lui à recouvrer le trône qu'il avait perdu. Mais l'émir, peu soucieux de se brouiller avec le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne, paya Garcia de présents, et de belles promesses qu'il n'avait nulle envie de tenir, et l'éloigna courtoisement de ses états. Garcia, trompé dans son espoir, se dirigea vers le Portugal, dont Sancho n'avait pas eu le temps de s'emparer, et s'y rendit maître de quelques places fortes. Mais Sancho, marchant aussitôt contre lui, le battit, le fit prisonnier, et l'enferma dans le château de Luna, où il demeura le reste de sa vie.

Telle est la version de Rodrigue de Tolède; mais celle de Lucas de Tuy, d'accord avec la chronique de Pelayo, nous paraît plus digne de foi. Suivant Lucas de Tuy, Garcia, au lieu d'aller chercher un asyle à Séville, aurait été fait prisonnier par son frère Sancho, qui l'aurait relâché ensuite, après avoir exigé de lui un serment d'hommage et de fidélité, garanti par des otages. Nous verrons plus loin, suivant cette nouvelle version, ce qu'il advint du malheureux Garcia.

Après avoir ainsi recueilli l'héritage de ses frères vivants, Sancho avait encore à punir la rébellion de Zamora et de sa sœur Urraca. On sait l'importance

de cette cité, tant de fois prise et perdue, qui commandait la frontière chrétienne et le cours du Duero. Sancho vint y mettre le siége ; mais, malgré leurs efforts, les assiégeants gagnaient fort peu de terrain. Arias Gonzalez, le gouverneur de Zamora, et l'héroïque doña Urraca, avaient su tellement enflammer le courage des habitants, qu'ils supportaient sans se plaindre toute les misères d'un long siége, et une seule ville osait ainsi, contre un usurpateur toujours victorieux, ce que n'avaient pas osé deux royaumes. Cependant l'obstination de Sancho menaçait de rendre le siége éternel, lorsqu'un des assiégés, homme de résolution, nommé Vellido, pénétra dans son camp, et parvint à l'assassiner (4 octobre 1072). Ce coup hardi jeta le découragement et l'effroi dans toute l'armée castillane. L'assassin, grâce à la vitesse de son cheval, parvint à se dérober à la vengeance des Castillans, bien que Rodrigue de Tolède le fasse tuer par le Cid, au moment même où la porte de Zamora s'ouvrait devant lui. L'armée tout entière, comme poursuivie par un ennemi invisible, reprit le chemin de la Castille, et dans cette retraite, qui ressemblait fort à une fuite, elle parvint à emmener le corps de son roi, qui fut enseveli en grande pompe au monastère d'Oña.

La voix publique accusa Urraca de l'assassinat de son frère, et Alonzo lui-même, d'après cette maxime, plus souvent encore appliquée que vraie, *Is nocet cui prodest*, n'échappa pas au soupçon. Urraca, à peine délivrée avec Zamora par la mort de Sancho, envoya un message à son frère bien-aimé Alonzo, pour l'engager à venir réclamer son héritage. Voici, d'après Lucas de Tuy, comment Alonzo parvint à échap-

per à la méfiante hospitalité d'al Mamoun. « Avant le » départ du messager d'Urraca, quelques faux chré- » tiens, espions des Musulmans (1), étaient sortis de » Zamora pour aller porter cette nouvelle à l'émir de » Tolède. Mais Pedro Ansurez, se méfiant de quel- » que chose, allait soir et matin se promener jusqu'à » trois milles de Tolède, du côté de la Castille, pour » voir s'il arrivait des nouvelles. Le premier messa- » ger qu'il rencontra lui apprit la mort de Sancho, » et lui dit qu'il allait porter cette nouvelle à l'émir, » et Pedro, l'ayant conduit hors de la route, comme » pour l'interroger, lui coupa la tête. Le lendemain » il en fit autant du second; mais reconnaissant dans » le troisième le messager de doña Urraca, il re- » vint à Tolède se concerter avec Alonzo et prépa- » rer des chevaux pour qu'il pût s'échapper cette » nuit. Le même soir Alonzo supplia l'émir de lui » confier un corps de troupes musulmanes pour l'ai- » der à recouvrer ses états, mais sans l'informer de » la mort de Sancho. L'émir, étonné de cette brusque » résolution, lui remontra le danger auquel il s'expo- » sait; mais Alonzo, redoublant ses instances, fati- » gua le roi maure, au point que celui-ci lui dit: « Va-t'en, nous causerons de cela dans un autre

(1) Rodrigue de Tolède, qui répète tous ces détails sur l'arrivée des messagers à Tolède, appelle ces chrétiens « *Viri diabolici, qui nunc dicuntur initiati.* » Cet auteur raconte, du reste, tout autrement le départ du roi de Léon, et prétend qu'Alonzo, désespérant de cacher à l'émir la mort de son frère, prit le parti de la lui révéler : or l'émir le savait déjà, et avait fait garder tous les chemins pour empêcher Alonzo de s'enfuir. Aussi félicita-t-il le prince chrétien de sa franchise, en ne lui cachant pas que, s'il eût tenté de fuir, la mort ou la prison l'attendait; et il lui permit d'aller reconquérir son royaume, en lui fournissant pour cela armes, chevaux et trésors; et il se contenta de lui faire répéter le serment de ne jamais attaquer ni lui ni son fils aîné, et de les secourir contre leurs ennemis.

» moment». Alonzo, feignant de prendre ces mots : » Va-t'en, pour un consentement, car il avait juré » de ne pas s'éloigner de Tolède sans la permission » d'al Mamoun, se laissa glisser, pendant la nuit, du » haut des murailles; et là, trouvant les chevaux que » le rusé Ansurez lui tenait préparés, il chevaucha » toute la nuit jusqu'à ce qu'il arrivât dans ses états. » Al Mamoun, trop tard averti de sa fuite, envoya des » soldats pour le poursuivre; mais ceux-ci revinrent » sans avoir pu l'atteindre ».

Alonzo eut bientôt rejoint sa sœur à Zamora, et ses anciens sujets de Léon et des Asturies, en apprenant son retour, s'empressèrent de lui rendre la couronne qu'il avait perdue. Mais le roi Garcia, au dire de Lucas de Tuy (1), voyant ses Galiciens prêts à suivre l'exemple des Léonais, voulut les gagner de vitesse, et déclara la guerre à son frère. Alonzo, après avoir tenu conseil avec sa sœur Urraca et son fidèle Pedro Ansurez, envoya à son frère des députés pour traiter avec lui de la paix. Garcia, un peu simple d'esprit, dit la chronique, voyant venir les députés de son frère, consentit à se rendre auprès de lui, sans avoir exigé aucun sauf-conduit; et Alonzo, s'emparant aussitôt de son frère, le jeta en prison dans le château de Luna, où, « sauf la royauté, rien ne lui manquait de tout ce qui appartient à un roi »: car Alonzo, encore privé d'héritier, voulait garder son frère comme le successeur éventuel de la couronne. Quant aux

(1) Cette version est plus favorable encore à Alonzo que celle de l'évêque Pelagius, qui lui fait attaquer son frère peu de jours après son retour de Tolède, pour s'emparer de son royaume. Quant à Rodrigue de Tolède, on se rappelle qu'il rejette sur le défunt Sancho le crime de cette lâche trahison, dont Alonzo cependant aurait recueilli le fruit en retenant Garcia prisonnier.

états de Garcia, la Galice et le Portugal, ils passèrent sans résistance sous l'autorité d'Alonzo.

Les *ricos homes* de la Castille, et de Pampelune, ville qui faisait alors partie de la Castille, voyant éteinte la race de leurs rois, se décidèrent enfin à offrir le trône à Alonzo; mais ils y mirent pour condition qu'il jurerait solennellement de n'avoir pas pris part au meurtre de Sancho. Innocent, cette condition pour Alonzo était une insulte; coupable, c'était le forcer d'ajouter un parjure au crime déjà commis. Alonzo y consentit toutefois. Mais il s'agissait de trouver un chevalier assez osé pour recevoir le serment de son roi, et se faire ainsi l'organe avoué des défiances du pays. Un seul se rencontra, et ce fut « mon Cid *campeador* », aussi hardi devant son souverain que devant les ennemis de la foi. S'il faut même en croire les *Romances* (1), qui célèbrent à l'envi cette loyale audace de leur héros, le Cid, non content du serment prêté, força le roi à le répéter encore une fois. Aussi, ajoute la chronique, « le Cid, depuis ce jour, ne trouva plus grâce devant les yeux de son souverain. »

Maître de cette triple couronne, qu'il devait à l'usurpation, sinon au fratricide, Alonzo reconnut les services de sa *prudente* sœur en lui décernant le titre de reine, qu'elle avait bien gagné, et en l'associant en quelque sorte à sa royauté. Jaloux de faire oublier le chemin qu'il avait pris pour arriver au trône, il donna tous ses soins à l'administration de ses états, qui comprenaient plus de la moitié de l'Espagne chrétienne. « Nobles ou vilains, riches ou pauvres, tous

(1) Voyez Duran, *Coleccion de Romances*, t. V, p. 400.

ceux qui vivaient sous sa loi, nous dit Pelagius, vivaient en paix et en sécurité. Zélé défenseur de l'Église et de la foi, en vrai monarque castillan, il comblait les autels et les monastères de ses dons. Sans pitié pour le crime, les méchants tremblaient de se présenter devant lui, et telle était la sécurité dont on jouissait sous son règne, qu'une femme seule, et portant à la main une somme d'argent, aurait pu, de jour comme de nuit, parcourir tout son royaume, montagnes aussi bien que plaines, sans trouver quelqu'un pour lui faire du mal. Les marchands et les pèlerins voyageaient sans danger sur les chemins partout réparés, et où le roi avait fait construire des ponts, pour la commodité des voyageurs, depuis Logroño jusqu'à Santiago. »

Certes, une pareille sécurité, dans un pays si long-temps désolé par l'invasion et par la guerre civile, dut paraître aux habitants un rare bienfait du ciel, et le monarque qui le leur apportait n'eut pas de peine à leur faire oublier la triste origine de son pouvoir. Fidèle, au moins pendant la vie d'al Mamoun, au serment qu'il lui avait prêté, Alonzo, comme nous l'avons vu, envoya à son allié un corps de cavalerie chrétienne, qui l'assista puissamment dans sa conquête de Séville, en 1074 (1). Enfin, comme si tout conspirait en faveur de ce prince, si long-temps maltraité par la fortune, Sancho IV de Navarre, qui ne régnait plus que sur un petit district montagneux de la rive gauche de l'Èbre, qu'il disputait à ses voisins

(1) Il n'est pas vrai, comme le disent Rodrigue et Lucas de Tuy, qu'Alonzo en personne ait pris part à cette expédition : l'usurpateur n'eût pas osé s'absenter ainsi de ses nouveaux états.

musulmans et chrétiens, et mourut assassiné par son frère Ramon (*Raymond*) et sa sœur Ermesinda (1076) (1). Les Navarrais, saisis d'horreur pour les meurtriers, mais redoutant les dangers d'une minorité sous l'un des deux jeunes fils du roi assassiné, offrirent la couronne à son cousin Sancho I d'Aragon, méconnaissant ainsi les droits de Ramiro, frère du roi défunt. Mais Alonzo de Castille, prompt à saisir toute occasion d'agrandir ses états, envahit la Navarre d'un côté, tandis que le roi d'Aragon y pénétrait de l'autre. Dans cette curée sanglante, Alonzo, comme petit-fils du roi Sancho *el Mayor*, eut pour sa part la Rioja et la Biscaye, sur l'Ebre supérieur, tandis que Sancho s'emparait de la haute Navarre, des Pyrénées à l'Ebre, avec Pampelune, sa capitale. Alonzo recueillit à sa cour les deux fils du roi défunt, se réservant sans doute de faire valoir un jour leurs griefs contre le roi d'Aragon. Quant au meurtrier de Sancho, il trouva auprès des Musulmans l'asyle qui y attendait tous les bannis et tous les malfaiteurs de la chrétienté.

Ainsi, de tous ces petits souverains qui s'étaient partagé en morceaux l'Espagne chrétienne, il n'en restait plus que trois, fort inégaux en puissance, Sancho II d'Aragon, Raymond Bérenger I, comte de Barcelone, et le redoutable souverain de Léon et de Castille. Depuis Logroño jusqu'à Coïmbre, ou tout au moins jusqu'aux bouches du Duero, Alonzo ré-

(1) La date est certaine, et donnée par le *Chron. Burgens.* et les *Ann. Compost.* Quant au nom des assassins, on ne le trouve que dans les archives fort suspectes du cloître de Leyre. (Voyez Moret, p. 622.) « Domno Sancio, » quem interfecerunt frater ejus Regismundus et soror Ermisinda, nec non et » principes ejus infidelissimi. »

gnait sur un état compacte, formidable à ses voisins, et dont les émirs musulmans reconnaissaient en tremblant la supériorité. Mais tant que la ville de Tolède, sentinelle avancée de l'Islam, pouvait répandre l'invasion sur le territoire chrétien, et le défier du haut de son roc escarpé, il semblait à Alonzo que la couronne de Castille n'était pas assurée sur sa tête.

Tant qu'al Mamoun avait vécu, un reste de scrupule avait empêché Alonzo de prendre les armes contre son bienfaiteur. Mais sa mort, survenue en 1075 ou 76, délivra Alonzo de ses scrupules, et il n'hésita pas à promettre par un traité à l'ambitieux émir de Séville son appui et des troupes contre tous ses ennemis musulmans; l'émir en retour s'engageait à lui fournir des subsides, et, chose beaucoup plus importante pour le prince chrétien, à lui laisser conquérir Tolède sans y mettre obstacle.

Le fils et le successeur d'al Mamoun, Yahia, qu'Alonzo avait promis à son père de protéger contre ses ennemis, Musulmans ou chrétiens, n'avait pas su se concilier l'affection de ses nouveaux sujets, et s'était même fait, comme nous l'avons vu, chasser de Tolède par une sédition. Yahia, rétabli sur le trône, ne sut se faire, encore une fois, ni aimer ni obéir, et les Tolédans, poussés à bout, offrirent au roi de Castille (1) de lui livrer leur ville, pourvu qu'en venant les assiéger avec des forces suffisantes, il leur fournît un prétexte décent de se rendre. Malgré les traités qui l'unissaient au fils d'al Mamoun, Alonzo n'était

(1) L'honnête Rodrigue, décidé à voir tout en beau dans la vie de son héros, a peut-être inventé cette fable pour justifier sa déloyale invasion dans les états de Yahia.

pas homme à refuser une pareille offre ; mais si la promesse fut faite, elle ne fut pas tenue : car, pendant quatre années consécutives, Alonzo, fidèle au plan de campagne qu'il avait dérobé aux Musulmans eux-mêmes, dévasta périodiquement, deux fois par an, toute la campagne de Tolède, sans voir s'ouvrir devant lui les portes de l'opiniâtre cité (1078 à 82) (1).

L'émir Yahia, l'Hischem II de la dynastie des ben Dilnoun, tout occupé de ses plaisirs, n'était pas homme à défendre les armes à la main l'héritage de ses pères. Renfermé dans son alcazar, et isolé de cette cité populeuse que désolait la famine, il se contentait d'implorer le secours de ses alliés, en leur rappelant que sa cause était celle de l'Islam, menacé dans son plus ferme rempart. Tous ne furent pas sourds à sa voix ; mais le nouvel émir de Saragosse, Youssouf, occupé de ses guerres contre l'Aragon et la Catalogne, avait bien assez à faire de se défendre lui-même. Le

(1) Suivant Dombay (I, 227), l'infatigable Alonzo, quelque occupé qu'il fût du siége de Tolède, trouva encore le temps en 1082 de pousser une expédition jusqu'aux portes de Séville, où il campa trois jours, et de désoler toutes les campagnes d'alentour ; de là il alla brûler la ville de Sidonia, et atteignit enfin Tarifa, cette pointe extrême de la Péninsule qui fait face à l'Afrique, et dont les murailles en ruine semblent encore aujourd'hui garder le détroit et défier la conquête africaine. Là, faisant entrer dans la mer le premier rang de sa cavalerie, et y poussant lui-même son cheval, comme naguère Okbah, le conquérant de l'Afrique, il s'écria à haute voix : « Ici finit l'Espagne, et maintenant je l'ai conquise. » Et il s'en retourna ensuite presser son siége de Tolède. Mais nous ferons remarquer qu'Alonzo, pour poursuivre sans être inquiété le siége de Tolède, avait besoin de l'amitié de l'émir de Séville : cette algarade en Andalousie, dont les chroniques chrétiennes ne disent mot, est donc assez peu vraisemblable. Sans doute le chroniqueur arabe l'aura confondue avec une des deux grandes expéditions d'Alonzo I d'Aragon ou d'Alonzo VII de Castille en Andalousie.

Dombay est aussi le seul à parler d'une autre expédition d'Alonzo VI contre l'émir de Saragosse, dont il fit son tributaire ; mais cette expédition n'est guère plus vraisemblable que l'autre.

malheureux émir de Tolède, abandonné par son allié le plus proche, réclama l'appui de l'émir de Badajoz, Yahia ben al Aftas; et celui-ci, bien digne de son surnom d'*al Mansour* (le Victorieux), n'hésita pas à marcher au secours de son allié. Le seul bruit de son approche força le roi Alonzo à lever le siége et à s'en retourner dans ses états, en continuant à dévaster avec une froide constance tout le pays qu'il traversait. Yahia, victorieux, rentrait dans sa ville de Merida avec ses troupes chargées de butin, lorsque la mort, en le frappant, enleva à l'Islam un de ses plus intrépides champions (1082).

A peine ce redoutable auxiliaire des Tolédans se fut-il éloigné, qu'Alonzo vint recommencer ce siége ou plutôt ces dévastations systématiques qui, dans un temps donné, devaient lui livrer Tolède. Le nouvel émir de Badajoz, Omar, frère de Yahia, fidèle au noble exemple que son frère lui avait légué, envoya son propre fils à la tête de quelques troupes, trop peu nombreuses sans doute : car, après quelques sanglantes escarmouches, où le fils de l'émir perdit la fleur de sa cavalerie, il s'en retourna à Merida annoncer comme inévitable la prise de Tolède et la chute de l'Islam dans la Péninsule (1).

Alonzo, cependant, avait changé en siége ce blocus impitoyable, déjà parvenu à sa sixième année : tout le territoire était dévasté à plusieurs lieues à la ronde,

(1) Les chroniques chrétiennes parlent confusément d'un combat ou d'une sortie meurtrière (*arrancada*), près de Ruoda ou Roda en Castille, où les comtes Rodrigo et Garcia, par la trahison du gouverneur arabe de ce château, auraient été taillés en pièces avec une armée chrétienne. Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy placent cette action avant la bataille d'Uclès en 1086, mais le *Chron. Burgens.* et les *Ann. Complut.* et *Compost.* la mettent en 1084.

toutes les places fortes qui protégeaient Tolède étaient prises, toute voie était fermée aux provisions comme aux secours, et la famine faisait chaque jour plus de ravages dans cette malheureuse cité. Enfin les habitants, domptés par la faim, forcèrent l'émir à traiter avec Alonzo et à se reconnaître pour son vassal; mais l'impitoyable Alonzo se refusa à tout traité, et exigea qu'on lui livrât la ville sans conditions. Le peuple, lassé de souffrir, obligea l'émir à se soumettre à cette dure nécessité, et celui-ci dut encore s'estimer heureux d'accepter d'Alonzo les conditions suivantes : on garantissait aux habitants leur vie et la paisible possession de leurs biens; on leur laissait leurs mosquées avec le libre exercice de leur culte; leurs procès devaient continuer à être jugés par leurs kahdis, conformément aux lois du koran; chaque habitant était libre de demeurer dans Tolède ou de se retirer où il voudrait; enfin les impôts, tels que les percevait l'émir, devaient être perçus pour le compte du roi de Castille. Ces conditions étaient à peu près celles que, lors de la conquête, les vainqueurs avaient octroyées aux chrétiens mozarabes; et eussent-elles été exécutées avec la même bonne foi, les Tolédans auraient eu mauvaise grâce à se plaindre.

Le 25 mai 1085, jour à jamais glorieux pour l'Espagne chrétienne, Alonzo entra triomphant dans cette imprenable cité, dont son courage et sa perfidie lui avaient ouvert les portes : l'émir, avec les principaux de sa cour, se retira dans le pays de Valence, et Alonzo, par une générosité où le remords entrait peut-être pour quelque chose, voulut bien lui laisser emporter ses trésors.

Arabes comme chrétiens, tous les historiens ont

été sévères envers ce malheureux Yahia ; mais le prince qui, réduit à ses seules ressources, sut défendre pendant sept ans sa ville de Tolède contre le plus puissant roi de l'Espagne chrétienne, et contenir dans l'obéissance cette remuante cité, exaspérée par la faim et par les souffrances, ne devait certes pas être dénué de talent ni de courage. On le verra, du reste, à Valence défendre avec non moins de courage cet humble émirat, son dernier asyle, et recommencer contre les chrétiens, avec des forces inférieures, mais un courage égal, l'inutile et glorieuse lutte qu'il avait soutenue dans Tolède.

Ainsi tomba, après un siége de sept ans, ce boulevard de l'Espagne musulmane, qui ouvrait maintenant une large voie à la conquête chrétienne jusqu'au cœur de l'Andalousie. Tolède, l'antique capitale de l'Espagne gothique, redevint celle de l'Espagne chrétienne, dont elle était alors l'extrémité la plus avancée. Alonzo y établit son séjour, pour menacer de plus près les Maures, ses éternels ennemis, et l'ancien siége primatial de l'Église gothique, l'archevêché de Tolède, reprit sur les évêchés espagnols cette suprématie qui lui avait naguère appartenu. Bernard, le nouveau titulaire de ce siége, que dota richement la munificence d'Alonzo, était un Français, natif d'Agen, que le vénérable Hugues, abbé de Cluni, sur la demande d'Alonzo, lui avait envoyé pour établir dans le riche monastère de San-Facund (Sahagun) la règle ou plutôt la réforme de Cluni, qui dominait alors toute l'Europe chrétienne. Nommé abbé de Sahagun, Bernard, nous dit Rodrigue de Tolède, s'était montré digne de la confiance du roi par sa douceur et sa piété, et la faveur d'Alonzo, en l'élevant à la haute di-

gnité de primat d'Espagne, ne fit que mettre ses vertus dans un nouveau jour. Mais l'on verra bientôt si, au nombre de ces vertus, il fallait compter la tolérance.

Les chrétiens mozarabes avaient de tout temps été nombreux dans Tolède, la cité sainte, et les Juifs ne l'étaient guère moins ; la population musulmane, au contraire, avait beaucoup diminué après la prise de la ville, et Alonzo, pour combler le vide laissé par elle, appela des chrétiens de Castille, de Léon et du midi de la France, pour s'établir dans sa *poblacion* nouvelle. De là le triple *fuero* (1) qu'il accorda en 1085 aux Mozarabes, aux Castillans et aux Français qui occupaient chacun un quartier distinct de la ville, et y formaient chacun une nation à part, avec sa langue, son culte et ses lois : car les Mozarabes, chrétiens par la religion, étaient Arabes, on le sait, par la langue et par les mœurs.

Après avoir établi l'ordre dans sa nouvelle capitale entre ces populations et ces religions rivales, Alonzo était allé recueillir les fruits de sa victoire : toutes les places fortes du district de Tolède, Madrid, Guadalajara, Magueda, Calatrava et une foule d'autres, étaient tombés en son pouvoir ; et, maître de tout le cours du Tage depuis Cuença jusqu'à Alcantara et plus tard jusqu'à Lisbonne, il régnait ainsi sur plus d'un tiers de la Péninsule.

Le victorieux Alonzo, après avoir étendu de tous

(1) Je parlerai plus loin de ce *fuero* en traitant de la législation municipale. Remarquons seulement qu'il faut distinguer ce *fuero municipal* de Tolède du *fuero general* donné en 1118 par Alonzo VII à cette ville et à son district. Voir Marina, p. 32 et 94, et Asso y Manuel, *Instituciones del derecho civil*, Introd., p. XX



côtés les bornes de son empire, et porté sur le territoire musulman la dévastation et l'incendie, s'occupa de peupler, non pas les villes de l'extrême frontière, mais d'autres plus reculées au nord et moins exposées à l'invasion, telles que Salamanque, Avila, Olmedo, Medina del Campo et Ségovie. Selon la tactique barbare de l'époque, il laissa dépeuplé tout le pays qui s'étendait de là jusqu'au Tage, et jeta le désert pour barrière entre les Musulmans et lui (1). Ainsi les pays situés dans le bassin du Duero, que, sous le règne précédent, on appelait *Campi gothici*, ou *Extremadura de Duero*, se trouvèrent, par ces nouvelles conquêtes, situés au cœur de ses états, et la frontière musulmane, reculant de tout le terrain que gagnait la frontière chrétienne, se replia sur le bassin du Guadiana.

Pendant qu'Alonzo s'occupait ainsi à asseoir sa conquête sur le sol, le nouveau primat de Tolède, Bernard, poussé par son zèle imprudent et par les prières de la reine Constance, fit occuper la nuit par des soldats chrétiens la grande mosquée de Tolède, au mépris de la foi jurée par Alonzo, et la consacra au culte du Christ, en faisant élever des cloches dans la grande tour de la mosquée.

« Alonzo, nous dit Rodrigue de Tolède, en apprenant que le pacte signé par lui avait été violé, entra

(1) « Cepit Toletum, Talaveram, Sanctam-Eulaliam, Maquedam, Alfamin, » Arganzam, Magerit (Madrid), Olmos, Canales, Casatalifam, Talamancam, » Uzedam, Guadalfajaram, Fitam, Ribas, Caraquei, Moram, Alarcon, Alvende, Consocram, Ucles, Massatrico, Concham, Almudovar, Alaet, Valeranicam. Ex alia parte Olisbonam, Syntriam, Sancta-Irene (Santarem). » Populavit totam *Extremaduram*, Castella et civitatem Salmanticam, Abulam, Cocam, Arevalo, Olmedo, Medinam, Secobiam, Iscar, Cuellar. » (*Chron. Pelag.*, copié par Lucas de Tuy.)

dans une violente colère, et vint en trois jours de Sahagun à Tolède, ne se proposant rien moins que de brûler l'archevêque et la reine sur le même bûcher. Les Arabes de Tolède, instruits de la grande colère du roi, sortirent avec leurs femmes et leurs enfants du faubourg de Magam, qu'ils habitaient, pour aller au devant de lui. Le roi, en voyant cette multitude, crut qu'elle venait se plaindre à lui de l'injure qui lui avait été faite, et lui dit : « Ce n'est pas vous, » c'est moi que l'on a offensé, moi dont la foi jus- » qu'ici avait été sans tache (Garcia, Sancho et al » Mamoun n'étaient pas là pour protester); mais je » saurai vous donner satisfaction, et punir ceux qui » ont osé m'outrager. » Mais les Arabes se mirent à genoux et supplièrent en pleurant le roi de les écouter : alors celui-ci arrêta son cheval, et les Arabes, race prudente et bien avisée, lui parlèrent ainsi : « Nous savons que l'archevêque est un chef et prin- » ce de votre loi, et si nous sommes cause de sa mort, » la vengeance des chrétiens nous atteindra un jour; » et si la reine meurt à cause de nous, nous leur se- » rons éternellement odieux, et ils nous feront périr » quand vous n'y serez plus. C'est pourquoi nous » vous prions de les épargner, et nous vous remet- » tons volontairement la parole que vous nous avez » donnée. » Alors, en entendant ces mots, l'ire du roi se changea en joie de ce qu'il pouvait garder la mosquée sans manquer à sa parole; et étant entré dans la ville royale, il y remit tout en ordre et en paix. »

Tel est le récit de Rodrigue de Tolède, récit un peu moins naïf peut-être qu'il ne le semble, et où l'honnête chroniqueur, voulant à tout prix justifier son héros, pourrait fort bien avoir supposé cette offre,

peu vraisemblable de la part des Arabes. Que ceux-ci aient subi la spoliation, le fait est avéré; mais qu'ils l'aient provoquée, il est permis d'en douter.

Quelques différences de forme plutôt que de fond entre les rituels romain et gothique (1) faillirent soulever une dissension plus grave encore entre Alonzo et ses sujets chrétiens. L'ancienne liturgie gothique, qui au XII[e] siècle régissait encore l'Espagne chrétienne, sous le nom d'office *mozarabe*, était chère aux chrétiens, qui l'avaient gardée même sous le joug musulman, comme la consolation de leur esclavage. Elle était chère aussi au clergé espagnol, comme un emblème vivant de cet esprit d'indépendance orthodoxe qui sut toujours résister avec tant d'énergie aux empiétements du saint siége. La cour de Rome, supportant impatiemment ces différences de rite qui rompaient la grande unité catholique, avait depuis longtemps déclaré la guerre au rituel gothique. A plusieurs reprises, des légats pontificaux étaient venus examiner si le rituel espagnol était conforme aux saintes traditions de l'Eglise, et toujours ces légats avaient proclamé la pureté de la foi et l'esprit d'orthodoxie qui distinguaient l'Eglise espagnole.

Mais le fougueux Grégoire VII, jaloux d'asseoir sa suprématie sur toutes les Eglises comme sur toutes les couronnes de la terre, ne pouvait souffrir que l'Espagne, même sur le point de rite le plus insignifiant, échappât à cette grande et centrale impulsion que Rome donnait au monde chrétien. L'ancien moine de Cluni trouva

(1) Voyez t. I, p. 469. On trouvera sur ce point de plus longs détails dans Masdeu, t. XIII, p. 279, et dans Sempere, *Considérations sur la grandeur et la décadence des Espagnols*, t. I, p. 33.

dans la milice monacale dont naguère il avait fait partie, et dans l'influence de la France, la *fille aînée de l'Eglise*, les auxiliaires qu'il lui fallait pour dompter cette Espagne rebelle(1). Le pape Hildebrand, sur la demande d'Alonzo, avait envoyé dans la Péninsule le légat Richard, abbé de Saint-Victor à Marseille, qui par ses hauteurs et sa pieuse tyrannie s'aliéna tout d'abord les cœurs qu'il fallait gagner. Mais Bernard, le primat de Tolède, moine de Cluni, comme Hildebrand, et soldat avant d'être moine, était par ses vertus et par ses défauts même l'homme le plus propre à remplir cette mission difficile. Membre de cette aventureuse milice de Cluni, avec laquelle le saint siége gagnait alors ses batailles, Bernard, en soldat dévoué, s'empressa d'aller à Rome recevoir l'investiture de son épiscopat, et la consigne de son chef spirituel, Urbain II, qui avait succédé aux desseins et à la thiare de Grégoire VII. Nommé légat par le saint père à la place de Richard, le zèle de Bernard trouva dans celui d'Alonzo et de la pieuse reine Constance, Française de nation, et dévouée aux intérêts de l'Eglise de Rome et du clergé français, un appui contre l'opposition ardente du clergé et du peuple espagnols, attachés à leur rituel comme au vivant emblème de leur nationalité religieuse. Mais laissons Rodrigue de Tolède, inspiré lui-même de ces préjugés populaires qu'il partage, nous raconter cette curieuse légende.

« A un jour fixé, le roi, le primat, le légat du » pape, le clergé et le peuple se rassemblèrent en

(1) Voyez aux Pièces justificatives, nº 2, quelques extraits de la correspondance de Grégoire VII avec Alonzo.

» grand nombre, et l'on disputa long-temps sur le
» mérite des deux offices. Le clergé, les soldats et le
» peuple défendaient avec chaleur la cause de leur of-
» fice national, et le roi, gagné par la reine, soute-
» nait la cause opposée de ses menaces, et de la terreur
» qu'elles inspiraient. Enfin, l'obstination des soldats
» obtint que le procès se vidât les armes à la main,
» par le jugement de Dieu. Deux champions furent
» choisis, l'un par le roi, pour l'office gallican ou ro-
» main, et l'autre pour le tolédan, et ce dernier fut
» vainqueur au milieu des cris de triomphe du peuple.
» Mais le roi, toujours stimulé par la reine, jugea que
» le jugement même de Dieu n'établissait pas le droit
» (*duellum judicans jus non esse*); et comme là dessus
» il s'éleva une grande sédition dans l'armée et le
» peuple, on convint que les deux rituels seraient mis
» ensemble dans un grand feu. Et un jeûne général
» ayant été ordonné par le primat, et de pieuses
» oraisons ayant été faites pour invoquer la décision
» du Seigneur, le livre romain fut consumé par les
» flammes (1), tandis que le tolédan en était re-
» poussé intact (*illæsus prosiliit*) à la vue de tout le
» peuple, qui louait le Seigneur. Mais le roi, obstiné-
» ment attaché à sa volonté, sans s'en laisser détour-
» ner ni par ce miracle, ni par les supplications des
» fidèles, ordonna que l'office gallican fût partout

(1) Mariana, dans son zèle ultramontain, ne peut pas accorder que le rituel romain ait souffert quelque injure des flammes; mais il nous donne une variante du miracle, en prétendant que ce rituel, jeté dans le feu, en fut rejeté sur-le-champ, et que le peuple interprétait déjà ce prodige comme une victoire pour le saint siége; mais que l'autre rituel étant demeuré tranquillement dans le feu, on l'en retira intact, et le peuple en conclut que les deux offices plaisaient également à Dieu.

» établi dans son royaume, en menaçant de la mort » et de la confiscation ceux qui résisteraient. Et ainsi » fut-il fait, nonobstant les larmes et les gémisse- » ments de tous; et de là le proverbe « Si veut le roi, » si veut la loi » (*allà van leyes*, *ado quieren reyes*). » Depuis lors, l'office gallican, que l'Espagne avait toujours repoussé, s'y établit, grâce au zèle orthodoxe d'Alonzo et de sa dévote épouse. Mais on usa néanmoins, au dire du père Mariana lui-même, de quelques tempéraments, en conservant l'ancien office dans les églises mozarabes de Tolède, et dans un certain nombre d'églises et de monastères.

Avec la destruction de l'office mozarabique, l'influence romaine et gallicane, ce qui, à cette époque, était presque la même chose, commença à se glisser en Espagne. Le primat de Tolède, Bernard d'Agen, fidèle à ses deux patries, Rome et la France, seconda de son mieux cette intrusion des doctrines ultramontaines, dont nous reparlerons en traçant l'histoire de l'Eglise espagnole. Le dévot prélat s'était, comme bien d'autres, laissé emporter à cette ardeur de croisade qui poussait vers la Terre-Sainte les rois avec leurs sujets, et les pasteurs avec leurs ouailles; mais arrêté à Rome par Urbain II lui-même, qui réprima ce zèle indiscret, et renvoya le pasteur auprès de son troupeau, Bernard, à son retour d'Italie, avait passé par la France. Là, dans cette terre d'aventures, où les chevaliers allaient conquérir au loin des royaumes, et les moines des évêchés, Bernard avait rassemblé une véritable colonie d'aventuriers tonsurés, prêts à partir pour la croisade dans cette terre bénie de l'Espagne, où les épiscopats, en pays conquis, se partageaient comme le butin après chaque bataille.

Rodrigue de Tolède nous cite tout au long les noms de ces dévots personnages que le primat amena à sa suite, pour récolter la moisson que d'autres avaient semée, et il n'est pas un d'eux qui au bout de quelques années ne fût passé, de simple clerc qu'il était, évêque ou archevêque. C'en est assez pour prouver qu'au milieu de la rude ignorance de l'Eglise espagnole, le clergé français n'avait pas de peine à l'emporter sur ses frères d'outre-monts, en instruction comme en savoir-faire; et que de tout temps, dans la Péninsule, l'influence française n'a pas eu besoin de conquêtes pour passer les Pyrénées.

Pour mettre un terme à la puissance toujours croissante de la Castille, on a vu les émirs musulmans appeler à leur secours le chef des Almoravides. Entre un ennemi comme Alonzo et un allié comme Youssouf, le danger était presque égal; mais la honte et le malheur étaient encore moindres pour des Musulmans à succomber sous le joug d'un coreligionnaire. D'ailleurs l'attaque tentée par Alonzo, après la prise de Tolède, contre Saragosse, le point le plus avancé de la domination arabe, avait ouvert les yeux des plus incrédules, et tous les princes musulmans ne songeaient plus qu'à s'unir dans un effort désespéré contre cet ennemi qui les menaçait tous. Nous avons déjà raconté l'invasion de Youssouf et cette terrible bataille de Zalaca (1086), funeste pendant de celle du Guadalete, mais où l'Espagne abattue se releva bientôt, comme un coursier généreux, sous la main ferme et habile qui la conduisait.

Pendant le long intervalle de vingt-deux ans qui s'écoula entre la bataille de Zalaca et celle d'Uclès en 1108, le silence que gardent Lucas de Tuy et Rodri-

gue de Tolède sur les événements intérieurs et extérieurs du règne d'Alonzo VI est tout-à-fait inexplicable. Ce n'est que par les chroniques arabes que nous avons appris l'expédition d'Alonzo vers Murcie, la belle défense de la forteresse d'Alid, et le secours impuissant qu'Alonzo en 1091 prêta à l'émir de Séville. Quelques lignes bien laconiques et bien obscures des chroniques chrétiennes nous apprennent cependant que, pendant cette longue lacune de l'histoire, l'épée du glorieux vaincu de Zalaca ne resta pas oisive : ainsi, en 1093, il reprend en Portugal Lisbonne et Santarem, anciennes conquêtes de Fernando I, retombées au pouvoir des Arabes (1); en août 1097, il se fait battre par les Almoravides auprès de Consuegra, et y est même assiégé pendant huit jours, au bout desquels les Africains, bientôt lassés, opérèrent leur retraite (2). Tels sont les seuls matériaux que les chroniques nous fournissent, pendant vingt-deux ans du règne d'un des plus grands rois qui aient jamais occupé le trône de Castille (3); mais c'en est assez pour prouver que, même après la sanglante défaite de Zalaca, le même élan de conquête poussa toujours en

(1) *Chron. Complut.*; *Chron. Conimbr.*, I. Le dernier ne parle que de *Sancta-Irene* (Santarem); mais, en revanche, il nous apprend qu'elle fut reconquise en 1111 par *le roi* Cyr ou Seïr, lieutenant de Youssouf.

(2) « Arrancada (sortie ou attaque victorieuse) sobre el rey Alfonso en termino de Consuegra, e entro el rey en Consuegra, e cercaronlo los Almoravides VIII dias, e fueron se era 1135. » *Ann. Toled.*, Florez, XXIII, 385.

(3) Sandoval, il est vrai, qui a pris sur lui avec un zèle fort louable de combler toute cette lacune dans le règne d'Alonzo, parle encore de diverses expéditions de ce prince en 1098 contre Grenade et Ubeda, qu'il assiégea quelques jours, mais sans résultat; en 1101 contre Badajoz, en 1106 contre Saragosse et Badajoz, où il perdit une bataille, et fut même blessé à la cuisse en opérant sa retraite en bon ordre : mais toutes ces assertions ne reposant sur aucune preuve, j'aime mieux m'en fier au silence des chroniques et me taire avec elles.

avant la royauté castillane, avant-garde de l'Espagne chrétienne.

La bataille d'Uclès, et surtout la mort du jeune infant Sancho, qu'Alonzo avait eu de Zaïda, sœur de l'émir de Séville, portèrent à la puissance comme au cœur de ce grand roi un coup dont il ne devait pas se relever. Cependant la dernière année de sa vie fut encore signalée par une réforme utile : frappé de la supériorité que, depuis Zalaca jusqu'à Uclès, les armes des Musulmans semblaient prendre sur celles des chrétiens, il s'informa, nous dit Lucas de Tuy, « des » sages de son royaume, pourquoi ses soldats ne pou- » vaient supporter les fatigues de la guerre. On lui » répondit que cela venait de ce qu'ils étaient amollis » par l'usage des bains et par une manière de vivre » trop délicate. Alors le roi fit détruire tous les bains » dans son royaume, et voulut que ses soldats ne per- » dissent plus leurs sueurs que dans des exercices » militaires. » Il est inutile d'ajouter que c'est aux Arabes que les Castillans avaient emprunté ces recherches d'un luxe naguère étranger à leurs simples et grossières habitudes (1).

Cependant Alonzo, après tant de gloire et de revers, courbé sous le chagrin plus que sous les années, sentait la mort s'approcher. Pendant dix-huit mois encore après la bataille d'Uclès, il traîna cette vie qui

(1) S'il fallait en croire un énigmatique récit de Lucas de Tuy, Alonzo, peu de temps après la bataille d'Uclès, impatient du repos, aurait encore entrepris et guidé en personne une expédition contre Cordoue; mais l'état d'épuisement où se trouvait la Castille et l'abattement de son vieux roi rendent peu probable cette algarade, dont les Arabes ne disent pas un mot, et qui devient plus suspecte encore, grâce aux romanesques détails qui l'accompagnent. (Voyez *Hisp. illustr.*, t. IV, p. 102.)

lui était à charge, luttant jusqu'au dernier moment avec une vigueur plus qu'humaine contre le mal qui le minait, et montant à cheval, par ordre des médecins, « pour ne pas faire par sa maladie de la joie » aux Sarrazins ». Avant de mourir il s'occupa, avec la fermeté d'un chrétien et d'un roi, de régler l'ordre de sa succession, qu'aucun fils, hélas! ne devait plus recueillir.

Pendant cette longue et laborieuse vie, le roi Alonzo avait eu successivement plusieurs femmes légitimes, sans parler de nombreuses concubines. La première, Ajuda ou Agathe, fille de Guillaume, le conquérant de l'Angleterre, était morte en France pendant qu'elle se rendait auprès de son nouvel époux. La seconde, Inez ou Agnès, fille de Guillaume, duc de Poitou et d'Aquitaine (1), ne donna pas d'enfants à Alonzo. Au bout de six ans, le pape Grégoire VII, jaloux d'établir à tout prix la domination du saint siége dans la Péninsule, s'avisa, un peu tard, que la reine Agnès était parente d'Agathe, la première femme d'Alonzo; et, bien que ce premier mariage n'eût point été consommé, Grégoire, de cette voix puissante devant laquelle s'inclinaient toutes les couronnes de la chrétienté, ordonna à Alonzo de rompre ce mariage adultère (2), et Grégoire fut obéi.

Alonzo, en 1080, se remaria à Constancia, fille de Robert I, duc de Bourgogne, et il eut d'elle la trop célèbre doña Urraca, qu'il ne faut pas confondre avec

(1) Hilias comes Agnetem, filiam Guillelmi, Pictavorum ducis, relictam Hildefonsi senioris, Gallæciæ regis, uxorem ducit. (Order. Vital.)

(2) Voici le début de la lettre du pape : « Gregorius, episcopus, servus servorum Dei, dilectissimo in Christo filio regi Adefonso salutem et apostolicam benedictionem, SI OBEDIERIT. »

la politique sœur d'Alonzo, Urraca, morte en 1101, dans le célibat, comme sa sœur Elvira. Le roi donna cette fille, à peine âgée de dix ans, en mariage au comte Raymond, quatrième fils de Guillaume I, comte de Bourgogne ou de Franche-Comté, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus pendant le siége de Tolède. Le gendre du roi, Raymond, fut créé comte de Galice; de même que son parent, Henri de Besançon, obtint en 1094, avec la main d'une fille naturelle d'Alonzo VI, doña Teresa, le comté de Portugal, comté qui devait bientôt se changer en royaume. Ainsi la maison de Bourgogne, par une singulière destinée, prit racine sur le sol de l'Espagne, et y devint la souche de deux familles de rois : car c'est le fils d'Urraca et du comte Raymond qui devait plus tard, sous le nom d'Alonzo VII, *l'empereur*, occuper avec tant d'éclat le trône de Castille. Raymond et Henri, tous deux parents de la pieuse reine Constance, étaient venus à sa suite, avec leur nom et leur épée pour tout patrimoine, chercher fortune à la cour d'Alonzo et à la croisade contre les Sarrazins. Nous aurons, du reste, plus d'une occasion de reparler de ce droit de bourgeoisie pris par la France en Espagne, et qui coïncide avec la première invasion des doctrines ultramontaines dans la Péninsule; et dans les autres cours chrétiennes, telles que la Navarre et l'Aragon, nous retrouverons l'influence française, plus puissante encore en raison du voisinage plus immédiat et de la faiblesse des états où elle s'impatronise.

La reine Constancia, dont nous avons vu la dévotion toute française aux intérêts de la cour de Rome, mourut en 1092. Le roi Alonzo, qui semble avoir eu

peu de goût pour le veuvage, épousa la princesse Berthe de Toscane, que quelques auteurs font issue de la maison de Bourgogne et sœur du comte Raymond de Galice. Berthe mourut en 1097, au bout de trois ans de mariage, sans laisser d'enfants, et le roi, toujours porté pour les alliances françaises, obtint la main d'Isabelle, fille du roi de France Louis (1), et il eut d'elle deux filles, dont l'une, doña Sancha, épousa le comte Rodrigo, et l'autre, doña Elvira, Roger, roi de Sicile, d'origine française.

De toutes ces épouses légitimes, aucune ne donna à Alonzo la chose qu'il désirait le plus au monde, c'est-à-dire un héritier de ses vastes états; mais vers 1091 l'émir de Séville, désirant resserrer les liens qui l'unissaient au puissant roi de Castille, lui avait donné sa fille Zaïda, en y joignant pour dot quelques places fortes de la frontière. Malgré les efforts de l'honnête Sandoval pour inscrire Zaïda au rang des femmes légitimes d'Alonzo, tout annonce que, suivant l'usage musulman adopté par la plupart des princes de l'Espagne chrétienne, Alonzo l'admit dans sa couche comme concubine et non comme épouse. Plus heureuse que les autres, elle lui donna un fils, ce jeune infant Sancho qui, avec une âme si ferme dans un corps si frêle encore, devait mourir à onze ans, à la funeste bataille d'Uclès. Zaïda, sa mère, était morte long-temps avant lui, après avoir embrassé la foi catholique. Enfin, peu de temps avant de mourir, Alonzo, privé par la mort de Sancho du fu-

(1) Il est fort difficile de deviner quel peut être ce roi Louis de France, car Philippe I ne mourut, comme on sait, qu'en 1108, et son fils Louis *le Gros*, associé, il est vrai, à la royauté, ne monta sur le trône qu'à cette époque. Du reste, je n'ai pu trouver dans les historiens français trace de ce mariage.

tur héritier de sa couronne (1), s'était remarié pour la sixième et dernière fois à Beatrix, fille du marquis d'Este et de Toscane, qui lui survécut. Outre ces six femmes légitimes, et la fille de l'émir de Séville, Alonzo avait eu de nombreuses concubines. On cite seulement la plus noble, Ximena Muños de Galice (2), dont il eut deux filles, doña Teresia, mariée au comte Henri de Portugal, et doña Elvira, qui épousa Raymond de Toulouse, et alla virilement avec son mari conquérir le Saint-Sépulcre et la couronne de Tripoli (3).

Telle est la longue nomenclature de la royale famille d'Alonzo, privé ainsi, sur la fin de sa laborieuse vie, de l'unique héritier qui pût faire revivre son nom. Après la mort de l'infant Sancho, cette belle

(1) Un acte très curieux, cité par D. Achery, *Spicileg. Veter. Script.*, t. III, p. 122, révèle l'existence d'un traité secret, conclu entre les deux gendres d'Alonzo, Henri de Portugal et Raymond de Galice, pour se partager la succession d'Alonzo, et l'enlever au jeune Sancho, comme fils d'une païenne : c'est une lettre adressée à l'abbé Hugues de Cluni, l'un des plus actifs propagateurs de l'influence française dans la Péninsule. Henri et Raymond, dans ce singulier pacte, se jurent, par une précaution caractéristique de l'époque, de se garantir mutuellement la vie et la liberté, et *l'intégrité de leurs membres;* les deux tiers du trésor royal doivent être donnés à Raymond et le tiers à Henri ; le dernier doit avoir, outre le Portugal, Tolède et son territoire, ou la Galice, mais à titre de fief relevant de la Castille, et à condition d'aider Raymond à s'emparer du reste des états d'Alonzo. On sait que la mort de Sancho, et plus tard celle de Raymond, rendirent ce pacte inutile.

(2) Suivant quelques auteurs, c'est cette Ximena qu'Alonzo voulait épouser, après la mort de sa première femme, dont elle était parente, et c'est contre elle qu'aurait été dirigée la bulle de Grégoire VII. Le *Chron. de Cardeña* (Florez, t. XXIII, p. 378) appelle Ximena la femme d'Alonzo; mais Pelagius, Rodrigue et Lucas de Tuy ne laissent pas de doute sur ce point, et l'appellent sa concubine.

(3) Aschbach a réuni, dans une dissertation fort savante, toutes les sources sur ce sujet si controversé des femmes et des concubines d'Alonzo VI. Les principales sont : Pelagius, Orderic Vitalis, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède ; parmi les modernes, on peut voir Florez, *Reynas Catolicas,* et Sandoval, *Reyes de Castilla.*

succession revenait de droit au fils unique de l'infante Urraca, l'aînée des filles légitimes d'Alonzo, veuve de Raymond de Galice, mort en 1106 (1). Mais le fils d'Urraca, Alonzo Raymundez, à peine âgé de trois ans, ne pouvait de long-temps encore se charger de ce lourd fardeau.

Les *ricos homes* castillans, voyant la mort du roi approcher à grands pas, et désirant exploiter à leur profit la régence de doña Urraca et la minorité de son fils, se réunirent, suivant Rodrigue de Tolède, dans un bourg près de cette dernière ville, et tombèrent d'accord de demander la main de la veuve de Raymond pour l'un d'eux, le comte Gomez de Campo-Spina. Mais Alonzo, même sur son lit de mort, n'était pas homme à subir le joug d'une noblesse impérieuse, et le plan une fois formé, il fallait encore le lui faire agréer. Les *ricos homes*, redoutant la fierté d'un roi si long-temps victorieux, confièrent cette hasardeuse mission à un juif, que sa science en médecine avait fait admettre dans l'intimité d'Alonzo: car les juifs, qui plus tard devaient s'emparer du manîment des finances de la Castille, avaient déjà fait invasion dans le palais de ses rois (2).

Le juif s'acquitta de sa commission; mais le roi, doublement offensé et de la proposition, et de l'intermédiaire qu'on avait choisi, répondit au juif: « Ce

(1) L'*Hist. Compost.* (Florez, t. XX, p. 60) contient de longs détails sur ce Raymond, qu'elle appelle *le consul*, et sur sa mort, causée par la dyssenterie. Il n'y a, du reste, guère de profit à tirer pour l'histoire de ces longues et fastidieuses annales, empreintes au plus haut degré de l'esprit monacal, que pour les querelles de Diego Gelmirez, le fougueux prélat de Compostelle, avec Alonzo d'Aragon et la reine Urraca.

(2) On se souvient que le juif, ambassadeur d'Alonzo à Séville, était en même temps son trésorier.

» n'est pas à toi que je reprocherai l'audace d'une » pareille requête, mais à moi qui l'ai provoquée, en » descendant jusqu'à t'admettre dans mon intimité. » Prends donc garde d'oser jamais reparaître devant » moi. Quant au mariage de ma fille, c'est moi qui » aurai soin d'y pourvoir, mais non pas comme ils » l'entendent ». Le juif s'éloigna, et les *ricos homes*, aussi confus que lui, n'osèrent plus reparler de ce mariage.

Mais Alonzo avait vu le danger de laisser veuve, sans protecteur et sans guide, une jeune reine dont il redoutait les passions impétueuses. Son premier époux, le comte Raymond, n'avait pas, nous dit Rodrigue, trouvé grâce devant les yeux du roi, et son fils, tout jeune qu'il fût, avait hérité de la disgrâce de son père. Relégué avec son gouverneur dans un château loin de la cour, c'est à peine s'il y recevait une éducation convenable à son rang. Alonzo ne crut pas pouvoir confier à ce faible enfant le sceptre de Castille, qu'il voulait voir dans des mains plus fermes. Avec cette forte volonté qui ne le quitta pas jusqu'à son dernier jour, et qui lui faisait dompter la douleur dans un corps épuisé, le vieux roi convoqua dans la cité de Léon les cortès de son royaume tout entier, « évêques et *ricos homes*, cavaliers et » fantassins », ce qui implique peut-être même la présence du peuple dans cette assemblée nationale (1).

Alonzo, frappé des funestes conséquences du partage des états de Fernando entre ses enfants, se pro-

(1) Rod. de Tol. ne parle que d'évêques et d'abbés; mais les *Annal. Compost.*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Hist. Compostel.*, ajoutent : «Comites, prin- » cipes et potestates, milites quoque et pedites totius regni. »

posait de réunir après lui dans une seule main tous les états de l'Espagne chrétienne, et cette pensée seule atteste la supériorité de ses vues sur celles des rois ses contemporains. Pour cela, il n'y avait qu'un moyen, c'était d'unir sa fille Urraca avec Alonzo I, souverain d'Aragon et de Navarre, roi chevalier que ses vertus rendaient digne de cette haute fortune. Le roi proposa cette union à ses cortès, qui l'approuvèrent, comme un gage d'unité et de repos pour l'Espagne et la chrétienté. On décida que le jeune Alonzo Raymondez, héritier éventuel de la couronne de Castille et de Léon, dans le cas où les nouveaux époux n'auraient pas d'enfants de leur union, aurait pour sa part la Galice, comme un fief relevant de la Castille, au même titre que le Portugal sous le comte don Henri (1). Il devait gouverner ce pays sous la tutelle de son oncle Guido, archevêque de Vienne, et pape plus tard sous le nom de Calixte II, et sous celle de son gouverneur, le comte Pedro Froïlaz de Trava. Quant à doña Urraca, elle devait régner sous son nom dans la Castille, Léon et les Asturies, magnifique dot qu'elle apportait à son nouvel époux.

Malgré la sage pensée qui avait dicté ce testament d'Alonzo, il contenait, comme on le voit, bien des germes de discorde; et le caractère fougueux d'Urraca, ainsi que les vieilles rivalités qui séparaient l'Aragon et la Castille, rendaient d'avance impossible cette

(1) Une phrase de l'*Hist. Compost.*, p. 95 et 96, semble établir que la Galice devait former un gouvernement indépendant : « Nec ab eo (Alonzo Raymondez) mihi ipsi ulla alterius obsequia deposco », fait-on dire au vieux roi; mais il faut remarquer que cette histoire est écrite sous l'influence du clergé, et dans un esprit tout galicien, et qu'à ce titre son assertion est doublement suspecte.



unité, pour laquelle l'Espagne n'était pas mûre. Mais Alonzo, s'aveuglant sur l'impossibilité de son œuvre, crut avoir assuré le repos de l'Espagne chrétienne, et peu de temps après ces cortès, il s'éteignit doucement, le 30 juin 1109, après un règne de 44 ans, interrompu par une année d'exil. Malgré les deux défaites de Zalaca et d'Uclès, c'est de ce règne que date réellement la grandeur de la Castille, qui monta dès lors, pour n'en plus descendre, au premier rang des états chrétiens de la Péninsule. La conquête de Tolède, la cité la plus centrale et la vraie capitale de l'Espagne, porta à la puissance musulmane un coup dont elle ne ne devait pas se relever. Peut-être même, si la conquête almoravide ne fût venue apporter à l'Islam dans la Péninsule de nouvelles forces et un nouvel élan, la gloire d'affranchir l'Espagne chrétienne était-elle réservée à Alonzo. Deux fois vaincu, mais vainqueur en revanche dans 39 batailles, il obtint le surnom glorieux de *lumière et bouclier de la foi*, et prit dans les dernières années de sa vie le titre d'Empereur (1), pour lutter d'égal à égal contre les prétentions de l'empire d'Allemagne, qui voulait que toutes les couronnes d'Occident relevassent de lui, à titre temporel, comme, à titre spirituel, elles relevaient du saint siége.

Les pleurs que l'Espagne *orpheline*, suivant l'expression de Rodrigue (2), versa sur la tombe de ce

(1) « Imperator Hesperiæ », dit Rod. de Tolède.

(2) Voici la bizarre oraison funèbre d'Alonzo dans cet écrivain : « Reliquit » luctum populo suo, periculum patriæ, gaudium hostibus, lamentum paupe- » ribus, suspiria religiosis. In ejus obitu exivit latro, præsumpsit prædo, la- » tuit pauper, conticuit clerus, luit incola, sævit hostis, fugit victoria, crevit » fuga, etc. » (P. 111.)

grand roi, et les miracles qui accompagnèrent sa mort, annonçaient à l'Espagne chrétienne la grandeur de sa perte, et le triste avenir qui se préparait pour elle. L'eau coula pendant trois jours du pied de l'autel de Saint-Isidore à Léon, « comme si les pierres elles-» mêmes, dit Lucas de Tuy, devaient verser des » larmes. » On enterra Alonzo en grande pompe, après des obsèques de vingt jours, dans le monastère de Sahagun, pour lequel il avait toujours eu une dévotion toute spéciale : car, ajoute naïvement la chronique, « le roi une fois mort, on n'avait plus grand » espoir de conserver Tolède, et les plus solides murailles ne valaient pas pour la défendre le courage » d'Alonzo. »

—

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans jeter un coup d'œil sur le règne de SANCHO I d'Aragon, moins brillant sans doute que celui d'Alonzo de Castille, mais que la mort chevaleresque de ce prince devant Huesca, en 1094, entoure cependant de quelque gloire. La Castille à cette époque a tellement attiré sur elle l'attention des chroniqueurs, sujets d'ailleurs de ses rois, qu'elle a pour ainsi dire confisqué l'histoire à son profit. La Navarre et l'Aragon, rejetés dans l'ombre, n'apparaissent plus que dans un vague lointain, où se dessinent quelques pâles figures de rois, auxquels le succès seul a manqué peut-être pour être aussi grands qu'Alonzo. Parmi ces rois, la mort, et peut-être aussi la vie de Sancho Ramirez, si on la connaissait mieux, le mettent au premier rang. Sancho I d'Aragon, après avoir réuni dans ses mains, en 1076,

les deux couronnes d'Aragon et de Navarre (1), consacra toute sa vie à une éternelle croisade contre les Sarrazins, et vécut, comme il devait mourir, en combattant les ennemis de la foi. Emporté par sa dévote ardeur, ce prince, tout bon chrétien qu'il fût, se crut autorisé à saisir les revenus de l'Eglise pour les employer à la guerre contre les infidèles. Mais la Rome de Grégoire VII ne pouvait tolérer de pareilles usurpations, quelque sainte que fût leur excuse. Le catholique roi d'Aragon, reconnaissant sa faute, dut faire pénitence publique, en 1081, dans l'église de Roda ou Rueda, où il tenait alors sa cour, et restituer au clergé tous les biens qu'il lui avait enlevés (2).

Les historiens aragonais, appuyés sur la chronique de San-Juan de la Peña, suivent année par année, et presque jour par jour, tous les événements du règne de Ramiro ; mais comme cette chronique, source première de toutes les fictions qui enveloppent les annales d'Aragon et de Navarre, est à nos yeux sans valeur historique, nous nous en tiendrons aux *annales de Compostelle* (3), qui, moins dédaigneuses que les autres, ont bien voulu consacrer quelques lignes au règne de Sancho. Ainsi, nous savons par elles qu'il prit sur les Sarrazins le château, fameux dans le moyen âge, qu'on appelle Monzon, au sud de Barbastro. D'avance préoccupé de la pensée d'enlever aux Sarrazins la future capitale de l'Aragon, bien que la gloire de cette conquête ne fût pas réser-

(1) Suivant quelques historiens, et entre autres Zurita, il tenait ce dernier pays comme un fief de la Castille.

(2) Zurita, lib. I, ch. 5.

(3) Florez, t. XXIII, p. 320; Rod. de Tolède, l. VI, ch. 1, ne parle que de la mort de Sancho.

vée à son règne, il construisit au nord de Saragosse les forteresses d'Ayerbe et de Loarre, dans la vallée du Gallego. Enfin, avant d'entreprendre ce siége d'Huesca où il devait trouver une mort glorieuse, il construisit à une lieue d'Huesca le monastère et le château fort de Monte-Aragon, comme un poste avancé en face de l'ennemi.

Nous avons déjà raconté la mort de Sancho devant Huesca, en 1094, et le serment qu'il fit prêter à ses deux fils de ne pas lever le siége avant que la ville ne fût prise. PEDRO I, l'aîné, monta sur le trône d'Aragon, qu'il inaugura bientôt par une victoire sur les Sarrazins, et par la prise d'Huesca, qui ouvrait aux Aragonais le chemin de Saragosse. Ce roi d'un courage à toute épreuve « et d'une admirable simplicité, » nous dit la chronique, dévoua, comme son père, « ce » martyre couronné, » sa vie tout entière à la guerre contre les Sarrazins. Il reconquit sur eux la ville forte de Barbastro, et donna aux habitants nouveaux qu'il y appela un *fuero*, plus tard confirmé par son frère Alonzo(1). Suivant Rodrigue et Lucas de Tuy, Pedro I est ce roi d'Aragon dont il est fait mention dans les chroniques du Cid, et qui fut fait prisonnier et relâché ensuite par le *Campeador*(2), alors allié de l'émir de Saragosse, et tour à tour en guerre avec Maures et chrétiens. Mais l'intervention du Cid dans l'histoire, où il apparaît tour à tour comme personnage

(1) « D. Rex Petrus simul cum eis prenderunt Barbastro et popularunt eum » ad bonos foros, quod non debebant facere hoste nec cavalgata, nec ulla » peita nec malum censum dare.» *Memor. de la Academia*, t. III, p. 581.

(2) « Hic est Petrus qui bello a Roderico Didaci fuit captus, sed hostis clementia continuo liberatus. » (Rod. Tol., l. VI, ch. 1.) Mais Risco (p. 206 de sa chronique du Cid) prouve la fausseté de cette assertion.

historique et comme héros fabuleux, est à bon droit suspecte; nous renvoyons donc ce point à éclaircir au travail spécial que nous consacrerons au *plus fameux des Castillans*, comme l'appelle son biographe Risco (1).

Pedro, que son fils unique avait précédé de quelques jours au tombeau, y descendit lui-même en 1104, et la couronne passa à son frère Alonzo I, le véritable fondateur de la puissance de l'Aragon. Nous avons déjà raconté le mariage de ce prince avec la fille d'Alonzo VI, doña Urraca, mariage funeste qui ne devait enfanter que des discordes, au lieu de doter l'Espagne de l'unité qu'avait rêvée pour elle le glorieux souverain de la Castille. Du reste, la vie et le règne d'Alonzo I d'Aragon se trouvent, par ce mariage même, tellement liés à l'histoire de la Castille, qu'il est impossible de les en séparer. Nous renverrons donc le lecteur au règne d'Urraca, pour les événements intérieurs de l'Aragon sous Alonzo I, et aux annales de l'Espagne musulmane pour ses expéditions contre les Maures. car ce serait pitié d'isoler ce beau règne, qui touche par la guerre ou par les traités à toute l'histoire contemporaine de la Péninsule.

(1) Voyez aux Pièces justificatives, n° 3.

—

CHAPITRE VII.

ORGANISATION MILITAIRE DE L'ESPAGNE CHRÉTIENNE.

—

Pour bien connaître le caractère d'un peuple, ce n'est pas assez de le chercher dans ses lois civiles ou politiques, il faut aussi l'étudier dans la guerre, ce puissant effort qui met au dehors tout ce qu'une nation possède d'énergie et de ressort. Depuis plus de quatre siècles que nous suivons pas à pas l'histoire des quatre ou cinq royautés chrétiennes qui marchent vers l'unité d'un pas si lent, mais si sûr, un fait a dû frapper tout le monde : c'est que le seul lien qui les unisse, après la religion, c'est la croisade contre les Maures, qui, elle aussi, est une religion! Le code gothique, supplanté peu à peu par les *fueros* locaux, tend déjà, vers le XII[e] siècle, à tomber en désuétude, et les seules institutions qui seront bientôt communes à toute l'Espagne chrétienne, ce sont les institutions militaires. La régularité même de cette croisade, poursuivie déjà, pendant quatre siècles, avec l'indomptable patience qui caractérise le peuple espagnol, donne aux habitudes militaires de cette race

bataileuse une fixité que, depuis les Romains, aucune nation, si ce n'est les Arabes, n'avait possédée. Contre des adversaires toujours les mêmes, la manière de combattre ne doit pas changer non plus, appropriée qu'elle est à la nature du terrain, aux dangers qu'il offre pour l'attaque, aux ressources qu'il fournit pour la défense. De là ces traditions qui se transmettent d'âge en âge, et tracent aux algarades la voie qu'elles doivent suivre, les armes à employer, la saison à choisir, et les ruses à opposer à la force et au nombre, dans cette guerre de partisans aussi vieille que la conquête sur le sol de l'Espagne.

Mais le dépôt de ces utiles traditions, au milieu du morcellement et des discordes de l'Espagne chrétienne, eût péri bien vite, si quelques corps permanents, milice choisie de la chrétienté, ne fussent restés sous les armes quand la nation les déposait, et n'eussent fait une science et une profession de ce qui n'était pour d'autres qu'une saillie de courage. De là l'origine des trois ordres militants de Calatrava, d'Alcantara et de Santiago, qui datent presque tous en Espagne du XII[e] siècle, époque où l'organisation de la guerre dans la Péninsule a atteint son complet développement. Nous avons vu (t. II, p. 280) l'espèce d'institution, religieuse et militaire à la fois, des *Rahbit* ou gardiens de la frontière musulmane sous l'empire ommyade. De tous les ordres militaires qui ont jamais existé, c'est là, sans contredit, le plus ancien, puisqu'il a précédé de plusieurs siècles la naissance des ordres de la Terre-Sainte. Mais avant même qu'une institution semblable s'établît chez les chrétiens, et empruntât sa sanction à la religion, la seule force des choses avait créé chez eux, non pas

des ordres religieux, mais des associations purement militaires : tels étaient les *Almogavares* (1) de l'Aragon, dont nous parlerons bientôt avec plus de détail, espèce de gardiens de la frontière, comme les *Rahbit* musulmans, mais qui ne prononçaient aucuns voeux.

En 1122, suivant Zurita (t. I, p. 46), Alonzo I *le Batailleur*, roi d'Aragon, fit bâtir vers l'extrême frontière le château de Montreal, au sud de Daroca, et se proposa d'y établir un ordre de chevalerie ou de milice religieuse, sous le nom de *chevaliers du Saint-Sépulcre*. Saint Bernard, l'illustre abbé de Clairvaux, dont un oncle se trouvait alors grand maître de l'ordre des Templiers, exerçait sur le roi d'Aragon, comme sur tous les souverains de l'Europe, une haute influence ; ses conseils décidèrent Alonzo à fonder cet ordre, qui, dans sa pensée, devait rivaliser un jour avec ceux du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem. Il assigna même pour son entretien des rentes sur la cité de Saragosse, récemment conquise, et commit aux futurs chevaliers la garde de la frontière, et le soin de surveiller les Sarrazins de Valence et de Murcie. Il leur attribua une partie des tributs que lui payaient ses vassaux musulmans, avec la moitié du *quint du roi*, prélevé sur toutes les dépouilles de la guerre sainte, et le quint de toutes les rentes et revenus royaux. Mais ce projet d'Alonzo ne fut jamais mis en exécution ; sans doute les *ricos homes* de l'Aragon préférèrent leurs lucratives algarades et l'indépendance du *guerrillero* à la stricte discipline qui, dans les premiers temps de leur fon-

(1) Malgré la physionomie arabe de ce mot, les recherches du savant orientaliste M. Reinaud n'ont pu le rattacher à aucune étymologie arabe.

dation, pesait sur toutes ces milices religieuses, dont l'austère saint Bernard avait rédigé la règle (1).

Alonzo I, voyant son projet avorté, s'en consola en protégeant toute sa vie les Templiers, et en leur léguant son royaume par indivis avec les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et les chevaliers du Saint-Sépulcre. Le grand-maître de ce dernier ordre vint même en Aragon pour recueillir ce legs royal ; mais trouvant les *ricos homes* peu disposés à le lui céder de bonne grâce, il prit prudemment le parti de transférer ses droits au comte de Barcelone, en conservant seulement à l'ordre quelques fiefs dans les villes qui lui avaient été léguées. Le patriarche et le prieur de Saint-Jean de Jérusalem, et le grand-maître du Temple, envoyèrent aussi aux mêmes conditions leur renonciation, confirmée par le pape Adrien IV. L'ordre du Saint-Sépulcre fonda en outre plusieurs couvents de sa règle en Aragon et en Catalogne. Quant aux Templiers, le comte Raymond, qui semble avoir hérité pour eux de l'affection que leur portait le roi d'Aragon, favorisa de tout son pouvoir la propagation de leur ordre dans ses états, et leur donna la for-

(1) « Cette règle, dit M. Michelet, *Hist. de France*, t. III, p. 124, c'était » l'exil et la guerre sainte jusqu'à la mort. Les Templiers devaient toujours accepter le combat, fût-ce d'un contre trois; ne jamais demander quartier, ne » point donner de rançon, *pas un pan de mur, pas un pouce de terre*. On ne » leur permettait pas de passer dans des ordres moins austères. »

Voici la rude esquisse que saint Bernard nous donne de la figure du Templier : « Cheveux tondus, poil hérissé, noir de hâle et de soleil... Ils aiment » les chevaux ardents et rapides, mais non parés, bigarrés, caparaçonnés... » Ils n'ont rien qui leur appartienne en propre, pas même leur volonté... Ce » qui charme dans cette foule, dans ce torrent qui coule vers la terre sainte, » c'est que vous n'y voyez que des scélérats et des impies. Christ d'un ennemi » se fait un champion, du persécuteur Saül il fait un saint Paul. » *Exhort. ad milit. Templi*. J'ai cité ces deux passages parce qu'ils peignent trait pour trait les *Almogavares* d'Aragon.

teresse de Monzon, et plusieurs autres places fortes, avec exemption de tout tribut, la dîme sur tous les revenus des royaumes, et le quint sur les dépouilles des infidèles (1143). Telle est, suivant l'exact Zurita, l'origine de l'établissement en Aragon de ces ordres militaires, qui dispensèrent ce pays d'en créer de spéciaux comme la Castille.

Les Templiers, partout où leur ordre trouvait à jeter une racine, se faisaient bien vite une patrie de cette terre d'adoption, avec ce facile cosmopolitisme de pieux aventuriers, citoyens de tous les pays, parce qu'en réalité ils ne l'étaient d'aucun. Le Temple était leur vraie patrie, comme Rome était celle du clergé de tous les états européens, sauf peut-être de l'Espagne; et cette patrie commune, cette cité religieuse qu'ils portaient partout avec eux, était, avec les croisades, le seul lien qu'eussent alors entre elles les diverses branches de la famille européenne, si profondément séparées. Aussi les Templiers payèrent-ils noblement leur dette à l'Espagne, en contribuant de leur sang à la défense de ses frontières. Leur prise de possession de l'Aragon et de la Catalogne resserra encore les liens de ces deux pays avec la France et avec le saint siége, deux influences toujours liguées pour marcher, à travers tant de détours, à la conquête de la Péninsule.

Les Templiers, un pied dans l'Aragon, en eurent bientôt un autre en Castille. Peu à peu, dans les deux royaumes, il fut en quelque sorte convenu que la garde des frontières serait remise aux Templiers, ou aux ordres militaires fondés à leur instar. Mais les forces ou le zèle des Templiers castillans ne suffisaient pas, sans doute, à cette tâche laborieuse : car, dans une invasion musulmane qui eut lieu en 1158, l'année

qui suivit la mort de l'empereur, les Templiers qui tenaient garnison dans Calatrava, sur le Guadiana, près de Ciudad-Réal, « craignant, dit Rodrigue de » Tolède, de ne pouvoir résister à la violence des at» taques des Arabes », allèrent supplier le roi Sancho de reprendre Calatrava, qu'ils désespéraient de conserver. A défaut des Templiers, aucun des *ricos homes* du royaume ne se sentit le courage d'accepter ce legs périlleux. Mais deux moines de la règle de saint Benoît, membres tous deux de ce belliqueux clergé de Castille qui envoyait ses représentants sur tous les champs de bataille, l'abbé Raymond de Fitero, et un de ses moines, nommé Diego Velasquez, homme de noble race, soldat naguère avant d'être moine, et qui avait été élevé avec le roi Sancho, firent ce que des hommes de guerre n'avaient pas osé faire. L'abbé, à l'instigation de Diego, demanda au roi de lui confier ce poste que personne ne voulait occuper. On traita d'abord le digne abbé d'insensé (*fatuus*); mais son insistance finit par ébranler les plus incrédules, et le roi céda. Le primat de Tolède, Juan, autorisa cette sainte entreprise, et fit prêcher partout indulgences plénières pour ceux qui iraient au secours de Calatrava (1). L'enthousiasme fut tel pour cette espèce de croisade nationale, qu'à peine si dans tout Tolède on trouva un seul homme qui ne payât de sa personne, ou ne contribuât du moins par des dons d'argent, d'armes et de chevaux.

(1) Voyez l'histoire des trois ordres militaires de l'Espagne, par Rades de Andrada, 1572, f°., et la même par Caro de Torrès, 1629, f°. En France, malheureusement, où l'ordre des Templiers a acquis une bien autre importance, et où sa fin a été si tragique, une bonne histoire de cet ordre est encore à faire. Cependant les savantes recherches de M. Michaud, l'historien des Croisades, ont rendu la tâche plus facile.

Le roi Sancho donna à l'abbé Raymond, à titre perpétuel(1), la ville et le château de Calatrava. L'abbé et son compagnon prirent possession de leur forteresse monacale, où vint bientôt les rejoindre une foule de volontaires, milice armée du Seigneur, qui priait en combattant, et disait ses matines sur le champ de bataille (2). Les Arabes apprirent bientôt à redouter ces belliqueux moines, dont le noviciat se faisait à leurs dépens, par de sanglantes incursions sur leur territoire. L'abbé, s'en retournant à son ancien couvent de Fitero, en retira tous les moines en état de porter les armes, et ne laissa à la garde du monastère que les infirmes et les vieillards. Cette troupe, grossissant en chemin, se trouva une armée en arrivant à Calatrava, car elle montait à 20,000 hommes. L'abbé Raymond fut élu le premier prieur de l'ordre, et du temps de Rodrigue de Tolède, qui termine son histoire en 1243, le vaillant moine Diego, Cid tonsuré, vivait encore, la terreur des Arabes et l'honneur de la milice de Calatrava.

L'origine de l'ordre d'Alcantara est beaucoup moins connue; mais la légende ici a suppléé à l'histoire. On raconte, nous ignorons d'après quelle autorité, qu'à peu près vers la même époque, deux chevaliers de Salamanque, Suero et Gomez, résolus de se vouer à une guerre perpétuelle contre les infidèles, allèrent trouver un saint ermite nommé Amandus, pour le con-

(1) On trouvera dans Andrada, p. 5, la charte de donation faite par le roi à don Raymond, abbé de Fitero.

(2) Qui laudabant in canticis accincti sunt ense, et qui gemebant orantes, ad defensionem patriæ. Victus tenuis pastus eorum, et asperitas lanæ tegumentum eorum. Disciplina assidua probat eos, et cultus silentii..... Rod. Tol., l. VII, chap. 27.

sulter sur l'emplacement d'une forteresse qu'ils voulaient bâtir. L'ermite, clerc sans doute comme le moine Diego en matière de batailles, leur indiqua un site convenable sur le Tage, près de la frontière de Portugal. Le château fut bientôt construit, et les volontaires affluèrent dans la sainte milice qui devait former sa garnison. Ce château prit le nom de Saint-Julien, d'après un ermitage de ce nom, et l'ordre militaire fondé par Suero, son premier abbé, s'appela d'abord ordre de Saint-Julien de Pereyro, et reçut la règle de Citeaux. Sa bulle de confirmation par Alexandre III date de 1177 : ce n'est que deux siècles plus tard qu'il prit le nom d'ordre d'Alcantara.

Quel que soit celui de ces deux ordres qui précéda l'autre, l'impulsion était donnée, et la Castille tout entière s'y jeta avec sa dévote ardeur. Les deux ordres de Calatrava et de Salamanque ne suffisaient plus à l'empressement des soldats de la foi, et la piété et le repentir en formèrent bientôt un troisième. Vers 1160 (1), quelques bandits, nobles peut-être, car l'un d'eux porte le *don*, saisis d'un soudain accès de repentance, au lieu de s'enfermer dans un cloître, comme on l'eût fait autrefois, résolurent à leur tour de fonder une confrérie pour guerroyer contre les Maures, et de racheter ainsi, dans cette vie comme dans l'autre, leurs énormités passées. Don Pedro Fernandez, leur chef, fut reconnu par le roi Fernando

(1) Comme les historiens de la Navarre et de l'Aragon, ceux de ces trois puissants ordres, qui furent aussi des royaumes, n'ont pas manqué d'entourer leur berceau des mêmes fables. Torrès, à force de documents apocryphes, recule bravement jusqu'au règne de Ramiro I de Léon, vers le milieu du IXe siècle, la fondation de l'ordre de Santiago, sous le nom de confrérie (*hermandad*). Mais la bulle de confirmation par Alexandre III ne date que de 1175.

de Léon comme le premier prieur de l'ordre, qui emprunta son siége et son nom à Santiago de Galice. L'ex-bandit se consacra, lui et les siens, à assurer la sûreté des chemins qu'il avait désolés si long-temps, et à faire en tout temps la guerre aux ennemis de la foi. La règle qu'il adopta fut celle de saint Augustin, et l'épée sanglante de l'apôtre tueur de Maures (*matamoros*), le fondateur honoraire de l'ordre, fut l'emblème des chevaliers. A l'inverse des chevaliers de Calatrava, il leur était permis de se marier, mais une fois seulement.

La libéralité des rois de Castille et la piété des fidèles enrichirent bientôt d'immenses dotations ces ordres, dont la puissance augmentait chaque jour. Comme les Templiers, ils en vinrent presque à constituer un état dans l'état, et à traiter d'égal à égal avec la royauté de Castille, contre laquelle les Templiers, les Hospitaliers et les chevaliers de Santiago avaient même signé un traité de garantie. Mais le jour où la Terre-Sainte fut perdue sans retour, le jour où, sur la plage de Tunis, l'enthousiasme qui fit les croisades mourut avec saint Louis, la tâche des Templiers fut finie, et ils restèrent disséminés sur toute la face de l'Europe, privés d'un centre de force et de pouvoir, et coupables aux yeux des souverains de leurs immenses richesses et de la terreur qu'ils inspiraient. Dans la Péninsule, au contraire, les membres de ces trois ordres religieux, qui y avaient pris racine, sur ce sol propice à leur croissance, étaient restés citoyens, tout en se faisant moines et soldats ; même après la chute du Temple en 1310, ils poursuivirent pendant deux siècles encore leur tâche, qui n'était pas finie, tant qu'il restait un

infidèle à expulser de la Péninsule ; et lorsque enfin, vers la fin du XVe siècle, la monarchie espagnole s'organisa pour la première fois, avec l'unité pour base, les trois ordres étaient devenus, par le seul fait de leur existence et de leur immense pouvoir, si menaçants pour le repos public et pour la royauté, que Fernando *le Catholique*, pour ne pas recommencer contre ces nouveaux Templiers l'odieux procès de Philippe le Bel, n'eut qu'un parti à prendre : ce fut d'absorber en lui, par une salutaire usurpation, les trois grandes maîtrises, et de réunir les revenus de ces trois royaumes monacaux aux revenus de la couronne.

Quant à l'organisation militaire des royautés chrétiennes, nous l'étudierons plus loin, sous le point de vue féodal, en traitant des devoirs du vassal envers son suzerain, et du service temporaire auquel il était tenu en cas de guerre. Ces institutions, communes à presque tous les états de l'Europe à la même époque, n'offrent en Espagne rien de bien caractéristique. Mais ce qui appartient en propre à l'Espagne, ce sont ces milices toutes spéciales pour la guerre contre les Maures, et que créa la nécessité seule, long-temps avant l'établissement des ordres monastiques militants. Malgré l'origine militaire des *poblaciones*, sortes de colonies armées, placées aux avant-postes de la chrétienté, on conçoit que des cultivateurs ou des bourgeois, attachés au sol qu'ils cultivaient, ou à la ville qu'ils avaient fondée, ne quittaient qu'à regret, et devant un pressant danger, la charrue pour l'épée, et s'éloignaient le moins possible des limites du *Concejo*. Mais pour porter jusqu'au cœur de l'empire arabe ces hardies incursions qui jetaient l'effroi sous les murs de Séville et de Cordoue, il fallait

des milices moins attachées au sol, et moins pressées de revoir leurs foyers. En attendant les moines armés, qui devaient venir plus tard, il fallait au moins des soldats habitués à n'avoir pour patrie que le drapeau, pour revenus que le pillage, et qui ne songeassent pas, après chaque bataille, à rapporter leur butin au logis, comme les milices féodales dans leur campagne de six semaines, entre les semailles et la moisson.

De là naquirent, en Aragon surtout, ces terribles *Almogavares*, objet de curiosité et d'effroi pour les autres nations, et d'épouvante pour les Maures; habitués à supporter sans se plaindre toutes les intempéries des saisons, toutes les fatigues de la marche, tous les dangers du combat, et qui semblent personnifier en eux cette indomptable faculté de souffrir et cette héroïque persistance qui caractérisent le peuple espagnol. Leur couche était la terre, leur abri un manteau ou un buisson; de patrie, de foyers, ils n'en avaient point, ne connaissant les villes que de nom, et vivant sans cesse dans les montagnes et dans les bois, de ce qu'ils gagnaient à courir la terre des Maures. Leurs armes étaient une lance ou un épieu de chasse; leur costume, des peaux serrées autour du corps et des jambes; leur chaussure, l'*abarca*, nationale dans toutes les Pyrénées; leurs cheveux en désordre s'échappaient d'une résille ou d'un bonnet de cuir non tanné. Vivant entre eux, et fuyant tout commerce avec les autres hommes, rarement ils rompaient leur farouche silence, et l'approche seule de l'ennemi faisait luire sur leurs sombres fronts quelque chose qui ressemblait à de la joie. Appuyant leurs longues lances contre leur pied, ils attendaient ainsi de pied

ferme le choc de la cavalerie arabe, dirigeaient leurs coups contre le cheval, et, après l'avoir blessé, sautaient sur le cavalier comme un lion sur sa proie, et profitaient de son embarras pour le frapper.

Un curieux récit d'un ancien auteur (1) nous peint, du reste, les Almogavares mieux que nous ne saurions les décrire.

« Dans les guerres qui eurent lieu en Sicile, entre Pedro III d'Aragon et les Français, en 1282, un Almogavare fut fait prisonnier par ces derniers, et leur parut un monstre tellement bizarre, qu'au lieu de le tuer ils l'amenèrent comme une bête curieuse devant le prince de Morée, leur général. Son costume était un froc très court, lié autour des reins par une corde; un bonnet de cuir avec le poil, des cuissards et des sandales de même étoffe, et c'était tout; il était maigre et brûlé du soleil, sa barbe longue, ses cheveux noirs et en désordre. Le prince, ayant mauvaise idée de lui, sur sa chétive apparence, dit tout haut qu'on ne pouvait rien attendre de cette race misérable et à demi sauvage, plus rapprochée de la brute que de l'homme, si tous étaient comme l'échantillon qu'il avait devant lui. L'Almogavare, offensé, répondit qu'il s'estimait le moindre de toute la troupe; mais que, tel qu'il était, si on voulait lui rendre ses armes, et qu'un chevalier armé de toutes pièces voulût entrer en lice avec lui, il entreprendrait le combat, demandant seulement sa liberté s'il triomphait, et consentant à mourir s'il était vaincu.

» Le prince exprima si vivement le désir de voir le

(1) Voir Southey, notes, *Chronicle of the Cid*.

» défi accepté, qu'un jeune chevalier français se pré-
» senta pour entrer en lice. Le chevalier coucha sa
» lance et courut sur l'Almogavare; mais celui-ci é-
» vita l'atteinte en sautant de côté, et lançant en mê-
» me temps son dard d'une main sûre, il le plongea
» à moitié dans le poitrail du cheval. Le cheval s'a-
» battit, et l'Aragonais, s'élançant comme un tigre
» sur son ennemi, coupa en un instant avec son cou-
» teau les liens qui attachaient le casque; et il aurait
» coupé également la tête, si le prince n'était pas in-
» tervenu. Fidèle à sa promesse, il fit habiller l'Ara-
» gonais et le renvoya à Messine, où le roi d'Aragon,
» en apprenant ceci, fit aussitôt habiller de neuf dix
» prisonniers français, et les renvoya au prince, en
» lui faisant dire que, pour chacun des siens qu'on
» mettrait en liberté, il donnerait dix Français en
» échange. »

Les *Siete Partidas* d'Alonzo X, rédigées vers 1256, contiennent un code militaire complet, qui remplit toute la seconde *Partida*, et renferme de curieux détails sur la manière de faire la guerre en usage contre les Maures. On n'y dit que quelques mots des Almogavares, qui semblent avoir appartenu plus spécialement à l'Aragon; mais on y trouve, en revanche, de longs détails sur l'*Adalid* et l'*Almocaden*, deux autres institutions militaires, dont le nom trahit l'origine, musulmane comme celle des Almogavares. Les Adalid étaient des guides de profession, nécessaires aux chrétiens comme aux Arabes, dans cette guerre d'escarmouches, où l'attaque était toujours soudaine, et la retraite difficile, à travers un pays hostile, dont il fallait, sous peine de mort, connaître tous les sen-

tiers. Voici un extrait de la longue définition qu'en font les *Partidas* (1) :

« Quatre choses, suivant les anciens, sont requises » dans les Adalid (2) : 1° la connaissance du pays pour » guider l'armée par les sentiers des monts et les gués » des rivières, et placer des embuscades et des gués sur » les tours aux signaux (*atalayas*); 2° la bravoure pour » ne pas s'effrayer du danger, réconforter les autres, » et mettre la main à l'œuvre pour les aider au be» soin : car il n'est pas juste qu'ils ménagent leur vie » quand d'autres la risquent en les suivant; 3° sens » droit et présence d'esprit pour reconnaître quand » ils se sont égarés, et se tirer d'un pas difficile; 4° en» fin, et par dessus tout, loyauté pour qu'ils restent » fidèles à leur seigneur naturel, à leur loi, et à la » troupe qu'ils guident, sans que l'avidité ou la mal» veillance les porte à les trahir...

» Quand le roi ou tout autre seigneur veut faire un » Adalid, il doit en appeler douze des plus experts qu'il » puisse trouver, et leur faire jurer sur serment que » celui qu'ils veulent nommer a les quatre qualités re» quises; et si ceux-ci jurent que oui, alors ils le » nomment Adalid. Et si on ne trouve pas assez d'Ada» lid pour donner ce témoignage, on prend ceux qui » manquent parmi les douze autres hommes les plus » experts à la guerre. Et ainsi l'Adalid doit être élu, » non par lui-même, mais par ses douze pairs, ou par » un empereur ou un roi, en leur nom; et quiconque

(1) *Partida* II, tit. 23, loi 1.

(2) *Ad dalil* en arabe veut dire le guide; d'autres ont fait venir ce mot du teuton *adal*, *adel*, noble, et *leida*, *leiten*, conduire.

» se hasarderait à en nommer un, ou à se nommer » lui même, serait puni de mort...

» Celui qui veut faire un Adalid doit lui donner un » vêtement et une épée, un cheval, et des armes de » fût et de fer; et il doit mander à un *rico home*, sei- » gneur de chevaliers, qu'il lui ceigne l'épée, mais » sans lui frapper sur le cou. Et on doit ensuite po- » ser un écu à terre, et le futur Adalid étant monté » dessus, le roi ou le seigneur qui le fait Adalid doit » lui tirer l'épée du fourreau et la lui mettre dans la » main; et alors ses douze pairs qui l'ont élu doivent » l'élever aussi haut que possible, et lui tourner la » face contre l'orient. Et alors celui-ci doit fendre l'air » deux fois de son épée en manière de croix, et dire : » Moi, un tel, je défie, au nom de Dieu, tous les en- » nemis de la foi et de mon seigneur le roi et de son » royaume»; et il doit faire et dire la même chose en » se tournant vers les trois autres coins du ciel. Il re- » met ensuite l'épée dans le fourreau, et le roi, lui » mettant un guidon dans la main, lui dit : « Je t'oc- » troye que tu sois Adalid d'ores et en avant. » Et il » peut ensuite porter armes et bannières et monter » cheval, et s'asseoir à table avec les chevaliers; et » celui qui l'outrage paie l'amende due à un cheva- » lier. Et après qu'il a été reconnu Adalid, il peut » conduire à la guerre les hommes de noble race et » les chevaliers, *de parole*, et les Almogavares à che- » val et les piétons, *de fait*, en les châtiant et en les » frappant pour les faire marcher à sa guise et les pré- » server du danger... Et les Adalid ont le pouvoir » de servir d'arbitres entre les hommes des algarades » pour le partage des dépouilles, et de choisir parmi » les fantassins ceux qu'ils veulent faire Almocaden ;

» et s'ils ne font pas de bons choix, ils doivent recevoir peine en leurs corps et leurs avoirs, suivant le » mal advenu par l'erreur qu'ils ont faite, si toutefois » ce mal est arrivé par leur faute...

» Quant aux *Almocaden* (1), ce sont ceux que les » anciens appelaient *capitaines des fantassins*, et quand » un des fantassins veut devenir Almocaden, voici ce » qu'il a à faire : Qu'il vienne d'abord trouver les *Adalid*, et leur exposer ses droits], e que ceux-ci choisissent douze Almocadens, et leur fassent jurer que » le prétendant réunit les quatre qualités requises : » la science de la guerre et du commandement, la » bravoure, l'agilité et la loyauté ; et ceux-ci doivent » le conduire au roi, ou au seigneur, en disant comme » quoi il est bon pour être Almocaden. Et si celui-ci » y consent, il doit lui donner un vêtement neuf et » une lance avec un pennon très court, où il place la » devise qui lui convient, pour se faire reconnaître » des siens, et qu'on voie s'il fait bien ou mal.... Et » ses douze pairs qui l'ont élu doivent prendre deux » lances et le faire monter debout sur ces lances, et » le lever quatre fois de terre vers les quatre parties » du monde, et il doit répéter quatre fois les mêmes » mots que l'Adalid, en dirigeant sa lance vers chacun » des quatre coins du ciel. Et quand même un Almocaden mériterait d'être fait Adalid, il ne doit pas le devenir avant d'avoir été quelque temps Almogavare à » cheval : car il lui faut monter d'un grade à un autre » meilleur. Ainsi *du bon peon* (pion, fantassin, Almogavare à pied) *on fait un Almocaden, de celui-ci* » *un Almogavare à cheval, et de celui-ci un Adalid.* »

(1) *Al mocadem*, en arabe, sign'fie le chef.

Quant aux *peones*, voici ce qu'en dit la même loi : « La frontière d'Espagne est de sa nature ardente, et » ses productions sont plus grosses et de plus forte com- » plexion que dans la *terre vieille*. Et ainsi les *peo-* » *nes*, qui vont avec les Adalid et les Almocaden à la » guerre, doivent être rompus à la fatigue et aux » intempéries de l'air.... ; et agiles, et hardis, et bien » faits de leurs corps, et pourvus de lances et dards, » épées et couteaux ; et il doit s'en trouver aussi qui » sachent tirer de l'arc, et les Almocaden doivent » partager avec eux les profits de la guerre... » (Part. II, t. 22, loi 7.)

Dans tout ceci, un fait nous frappe au premier coup d'œil : c'est de voir ressusciter dans la Péninsule, du Xe au XIIIe siècle, l'usage tout germanique de l'élection des chefs, non pas par leurs pairs, il est vrai, mais par leurs pairs futurs, c'est-à-dire par les chefs du grade immédiatement supérieur, usage absent du code gothique, où la hiérarchie militaire repose sur le système décimal, si cher aux peuples teutoniques (1).

En dépit de la teinte chevaleresque qui se mêle aux formes de l'élection, l'axiome des Germains de Tacite : « Choisir les rois d'après leur noblesse et les » chefs d'après leur courage », possède encore, huit siècles après la conquête gothique, force de loi dans la Péninsule ; et cependant, sous cette conquête même, le code des vainqueurs n'en porte pas une trace : étrange anomalie qu'aucun des historiens espagnols n'a même entrevue, bien loin de songer à l'expliquer !

(1) Voyez t. I, p. 330.

Maintenant, faut-il croire, avec un auteur anglais (1), qu'en dehors de ce code gothique qui demeure aujourd'hui comme le seul vestige d'un peuple transformé, ont dû subsister de tout temps une foule de coutumes barbares, absentes du code, il est vrai, mais qui n'en vivaient pas moins dans les habitudes du peuple? L'admirable commentaire de M. Guizot (2) sur cette grande question l'a tranchée de manière à ne plus laisser place au doute. Sans doute, en étudiant avec soin les *fueros* communaux de l'Espagne du XI[e] au XIV[e] siècle, on est frappé de l'empreinte germanique gravée sur ces *fueros*, et dont le dernier reflet n'est pas encore effacé dans le code monarchique des *Partidas*. Il y a là évidemment un retour du peuple espagnol à ces coutumes primitives qui, lors de la rédaction du code gothique, disparurent sous le niveau uniforme de la législation romaine. Mais ce retour ne s'explique-t-il pas tout naturellement par les conditions mêmes où se trouvait replacée la société espagnole au X[e] siècle ? Si la libre élection des chefs par un jury composé de leurs pairs fait défaut dans la hiérarchie militaire des Goths, l'élection, c'est-à-dire la liberté, cet élément nécessaire de toute résistance, ne dut-elle pas renaître avec la lutte ? Le seul fait d'une guerre perpétuelle avec les Arabes ne dut-il pas retremper aux sources vives de la barbarie les institutions en même temps que les courages, et réformer cette vicieuse

(1) Voir le remarquable article de l'*Edinburgh Review*, n° 61, sur l'*Hist. des Cortès* par Sempere.

(2) Cours de 1821, *Histoire du Gouvernement représentatif*, p. 383, dans le *Journal des cours publics*. Voyez aussi le beau morceau du même auteur sur le code gothique, dans un des premiers numéros de la *Revue française*.

organisation militaire qui avait brisé chez les Goths tout le ressort de leur empire ?

Sans doute, en retrouvant dans la chrétienne et monarchique Espagne du XIIIe siècle les formes de l'élection germanique, et jusqu'au pavois sur lequel on élevait les rois franks, on ne peut nier que ces formes bizarres, qui contrastent si vivement avec l'idée constitutive du monde féodal, la hiérarchie dans l'obéissance, ne fussent puisées dans les souvenirs de la vie barbare. Mais a-t-on droit d'en conclure, en dépit du silence de tous les monuments, qu'elles ont constamment existé du Ve au Xe siècle ? Peut-on alléguer l'ombre d'une preuve pour établir que la libre élection des chefs goths n'a jamais ni cessé, ni varié dans sa forme, depuis les bords du Danube jusqu'à ceux de l'Èbre, depuis Atta-Hulf jusqu'à Alonzo X? Autant voudrait soutenir que, le principe de l'élection par les pairs appartenant en propre à la Germanie, si les communes espagnoles du moyen âge élisent les membres de leurs *concejos*, c'est qu'elles ont emprunté aux habitudes germaniques ce droit d'élection, aussi vieux pourtant que le municipe sur le sol de l'empire.

Les conjectures en histoire, quelque ingénieuses qu'elles soient, ne sont pas des preuves, et ne dispensent pas d'en fournir. Tout ce qu'on a droit d'affirmer, c'est que l'Espagne du moyen âge se distingue ici profondément, par sa constitution militaire, de l'Europe féodale, où, dans cette échelle immense qui s'étend du serf au monarque, aucun degré n'est franchi par l'élection; où une inflexible hiérarchie, dans la guerre comme dans la paix, classe tous les rangs et distribue tous les grades, unis par le lien

d'une mutuelle dépendance. Pendant que, dans tout le reste de l'Europe, le principe d'élection disparaît peu à peu devant celui d'hérédité; pendant que le franc tenancier est partout remplacé par le serf ou le vassal, l'Espagne, même en adoptant ces rigides classifications féodales, les empreint de la liberté qui lui est propre; romaine par son code, elle redevient gothique par ses coutumes et par ses *fueros* : car il y a certes un lien qu'on ne peut pas nier entre les franchises du *communero* espagnol, soldat et bourgeois à la fois, élisant tour à tour ses conseillers dans la commune, et ses chefs sur le champ de bataille, et le guerrier goth, marchant, sous des chefs de son choix, à l'expédition qu'il a votée au printemps en frappant sur son bouclier.

Ce qui résulte de plus clair des longues divagations du code alphonsin, c'est qu'il y avait sur toute la frontière de l'Espagne chrétienne, outre les milices féodales et les milices communales, qu'on levait au besoin, chacune sous sa bannière, pour la défense du territoire, une sorte de milice permanente, composée d'*Almogavares* à pied et à cheval, et propre surtout aux algarades et à la guerre d'escarmouches. Sans doute, au milieu de cette guerre permanente, qui était devenue l'état normal de la société, il s'était formé peu à peu sur la frontière, parmi les habitants des communes ou des fiefs seigneuriaux les plus exposés à l'invasion, des habitudes militaires permanentes, et des corps de troupes stables, sinon régulières, qui avaient pour profession la guerre, et pour solde le pillage. Mais hâtons-nous d'ajouter que ces trois sortes de milices, grâce au désordre inséparable d'un pareil état de choses, se confondaient sans cesse

l'une avec l'autre. Les communes, quand elles ne relevaient pas directement du monarque, relevaient du suzerain, laïc ou ecclésiastique, qui leur avait octroyé leur *fuero*. Les milices seigneuriales, à leur tour, relevaient du monarque, comme suzerain de leur suzerain, et faîte suprême de l'édifice féodal. Enfin, les Almogavares, les Adalid, et toutes les milices permanentes devaient, comme on l'a vu, par dessus toutes choses, rester fidèles à leur *seigneur naturel*, monarque ou *rico home*. L'axiome fondamental « Nulle terre sans seigneur » s'appliquait donc aux milices aussi bien qu'aux fiefs. Le sauvage Almogavare, jeté comme une sentinelle perdue sur ces espaces désolés de la Marche, désert fait de main d'homme entre deux peuples ennemis, avait, comme le coursier berber, lancé dans l'espace, son entrave qui l'attendait au retour, et son point d'arrêt dans la commune ou dans le manoir féodal.

Quelques écrivains (1) ont voulu à toute force voir dans l'Adalid le chef des Almogavares ; mais l'extrait seul que nous avons cité prouve qu'il n'en était que le guide, *dux*, dans le sens primitif du mot. Seulement la solennité bizarre qu'on mettait à son élection, et les qualités diverses qu'on exigeait de lui, prouvent l'importance qu'on mettait à ce choix, d'où dépendait le salut de l'armée. On consultait même le plus souvent l'Adalid, avant d'engager le combat, et l'honneur qu'on lui faisait, en l'admettant à la table des chevaliers, atteste assez la haute estime qu'on faisait de lui. Quant à la hiérarchie des grades entre les différents chefs de l'armée, le curieux passage des *par-*

(1) Notamment l'auteur de l'article dans l'*Edinburg Review*, n° 61.

tidas que nous avons cité (p. 284) prouve qu'au dessus du *peon* ou almogavare à pied, qui était le grade le plus humble, venait l'Almocaden; puis, l'Almogavare à cheval; puis, enfin, l'Adalid, le premier en rang comme en importance.

Passons maintenant à l'*Alfaqueque*(1), autre dignité semi-militaire, qui se conférait également par un verdict du jury. « Les Alfaqueques, dit la loi (2), » sont des hommes de vérité, choisis pour racheter » les captifs, et pour servir de truchemans (*trujamanes*, drogmans) avec les infidèles. Ils doivent avoir, » toujours suivant les anciens, six qualités : 1° Ils » doivent être véridiques, comme l'atteste leur nom; » 2° désintéressés, afin de songer à l'intérêt des captifs plus qu'à leur propre intérêt; 3° versés dans la » langue arabe; 4° humains et bienveillants, car s'ils » voulaient du mal à un captif ou à ses parents, ils » pourraient causer sa mort ou prolonger sa captivité; 5° braves, afin de ne compter ni les dangers » ni les fatigues quand ils accomplissent leur œuvre » de miséricorde; 6° enfin, ils doivent avoir quelque » patrimoine, afin que, s'ils malversaient, la justice » puisse trouver où les atteindre.

» Les Alfaqueques doivent être choisis avec soin, » et sortir d'un lignage bien famé. Ce choix doit être » fait par douze prud'hommes (*homes buenos*), que » nomme le roi ou celui qui le représente, ou bien les » anciens du *concejo* (conseil de la commune); et ces » douze prud'hommes doivent jurer sur l'Evangile » que celui qu'ils élisent a ces six qualités. Et les Al-

(1) Ce mot vient de l'arabe *fakkek*, *liberans*, qui délivre les prisonniers.
(2) *Partida* II, t. 30.

» faqueques élus doivent jurer à leur tour qu'ils seront » loyaux et fidèles à l'endroit des captifs, cherchant » leur bien et profit, sans égard de personnes et de » présents faits ou promis. Et le roi ou son délégué » doit leur donner un titre scellé de son sceau, et un » pennon aux armes du roi, pour qu'ils puissent » vaquer en sûreté à leur besogne...... ; et s'ils s'en » acquittent fidèlement, ils doivent avoir bonne ré- » compense, et être, en outre, honorés et chéris de » tous. »

Viennent ensuite de longs et curieux détails sur les précautions à prendre pour le rachat des captifs, détails que nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici. Remarquons seulement qu'au milieu de cette guerre sans relâche, les deux peuples avaient un égal intérêt à respecter ces messagers de paix qui allaient d'un pays à l'autre réparer les maux de la guerre, et vaquer à leur pieux commerce. Sauf quelques rares exceptions, leur personne devait être sacrée, comme l'argent qu'ils portaient. Bien que la loi musulmane s'opposât formellement à la vente ou à l'échange des captifs chrétiens (1), l'intérêt avait triomphé de ces scrupules du législateur, et, à défaut d'échange, le rachat des prisonniers devait être également pratiqué par les rAabes, comme l'annonce assez le nom tout arabe de l'*Alfaqueque*.

Bien que la guerre maritime fût étrangère aux habitudes des Goths, nous voyons l'élection des chefs par le jury appliquée également à l'organisation des forces navales de l'Espagne au moyen âge. « La guerre

(1) Voyez t. III, p. 278.

» par mer, dit la même loi (1), est une chose désespérée et de plus grand péril que la guerre de terre, » et ceux qui la veulent faire doivent posséder quatre » choses: 1° connaître la mer et les vents; 2° avoir » les navires suffisants, bien pourvus d'hommes et » de vivres; 3° ne jamais tarder à faire ce qu'ils ont » à faire, et profiter du temps et du vent, car la mer » ne tarde ni n'attend; 4° être bien commandés et » disciplinés : car si les troupes de terre le doivent » être, à plus forte raison celles de mer, qui ont pour » chevaux les planches qui les portent, et les vents » pour frein, et qui ne peuvent descendre de leur » cheval de bois, et fuir pour éviter la mort. Que » chacun sache donc ce qu'il a à faire, et qu'on n'ait » pas à le lui dire plus d'une fois, et que la peine de » la désobéissance soit la mort.

» Il faut sur les vaisseaux des hommes de plusieurs » sortes : l'amiral, qui est le guide et le *Mayoral* de » l'armée; des *Comitres* (2), qui sont les capitaines de » chaque galère; des pilotes (*naucheres*, nochers), » qui connaissent les vents et les ports; des matelots » pour leur obéir, et des troupes d'abordage (*sobre-* » *salientes*)... L'amiral, pour être élu, doit passer la » nuit en veille dans l'église, comme pour être reçu » chevalier, et le matin suivant, vêtu de riches habits » de soie, il doit venir devant le roi, qui lui met à » la dextre un anneau, et une épée nue, en signe de » pouvoir, et à la main gauche un étendard aux armes

(1) *Part.* II, t. 24.
(2) Ce mot est sans doute celui de *comites* défiguré.

» royales; et il doit jurer de ne jamais fuir la mort » pour la défense de la foi et de son seigneur, et pour » le bien du pays... »

Ici, comme on le voit, l'élection est absente, et les formes de la chevalerie féodale sont seules appliquées à la nomination de l'amiral. Mais voici maintenant, à ne pas s'y tromper, l'empreinte germanique sur l'élection du Comitre, élu, comme l'Adalid, par ses pairs. « Les Comitres doivent être nommés par le roi » ou par son ordre, et l'amiral ne peut leur infliger » peine, ni en leurs corps ni en leurs biens. Et celui » qui veut être élu doit venir trouver le roi et lui » exposer ses titres; et le roi, ou l'amiral par son or- » dre, doit appeler douze hommes qui sachent la mer, » et leur faire jurer que celui-là est digne d'être élu. » Et ce témoignage donné, on doit le vêtir d'habits » écarlates, et lui mettre à la main un pennon aux » armes du roi, et le conduire dans sa galère, au son » des trompettes. Et alors il a droit de commander et » de juger les différends qui s'élèvent à son bord; et » appel peut en être fait à l'amiral, ou au roi s'il est » sur la flotte. »

Quant au matériel de la marine espagnole au moyen âge, nous trouvons dans la même loi les noms des diverses espèces de bâtiments alors en usage. Les plus grands, appelés *carracas*, bâtiments de charge, ceux qui pouvaient aller à *deux vents* (au plus près du vent), portaient deux mâts ou un; d'autres, plus petits, s'appelaient *buzos* (buses), *taridas* (tartanes), *cocas* (coques), et *haloques*. Mais on n'appelait *navios* (navires), ou *galeas* (galères), que ceux qui portaient des voiles ou des rames, et qui étaient faits exprès pour la guerre, et les petits avaient nom *galeotas*, *saetias*

et *zabras*. Les hommes qui les montaient devaient être pourvus de casques et de cuirasses, de harpons pour saisir les hommes, de grapins avec des chaînes pour s'accrocher aux vaisseaux ennemis, d'arbalètes à étrier qu'on tendait avec le pied ou avec un tourniquet, de vases pleins de chaux pour aveugler les ennemis ou de savon pour les faire glisser, enfin de goudron en feu pour incendier leurs vaisseaux.

Ces longs détails, donnés par les *Partidas*, bien qu'ils datent du XIII[e] siècle, appartiennent également, on n'en saurait douter, aux siècles antérieurs, et surtout au XII[e]; et l'on ne saurait douter que, dès cette époque reculée, la guerre, grâce à un constant exercice, ne fût déjà parvenue à l'état de science, et n'eût comme telle ses lois et ses docteurs. Nous ne pouvons reproduire ici cette longue théorie, empreinte du diffus pédantisme qui caractérise les *Partidas*; mais nous n'aurions pas donné une idée complète de l'organisation militaire de l'Espagne chrétienne aux XII[e] et XIII[e] siècles, si nous ne parlions de la chevalerie, qui, vers cette époque, avait déjà atteint son entier développement. Le 21[e] titre de la Partida II est consacré à retracer les droits, les devoirs et les formes de l'élection des chevaliers (1). Nous le résumerons en peu de mots, car la chevalerie espagnole, fidèlement

(1) La coutume de donner des armes aux jeunes gens devenus majeurs, avec une sorte de solennité, est de toute antiquité chez les Germains, dit Hallam (t. IV, p. 242 de la trad.). Le roi Alfred, dans Guill. de Malmesbury, fait Athelstane chevalier, en lui donnant des armes précieuses. Sous Charlemagne on trouve des *caballarii*, d'où ont pu naître plus tard les chevaliers. Mais, comme le remarque fort à propos cet auteur, l'origine de la chevalerie est étroitement liée à celle des fiefs, *fiefs d'armes* ou *de haubert* (*feudus loricæ*, *knight's fee*). La chevalerie indépendante ne devait naître que plus tard au XIII[e] siècle, lors du déclin de la chevalerie féodale.

calquée sur celle de la France, est loin de porter une empreinte aussi caractéristique que l'élection des chefs de l'armée :

« Celui qui aspire à l'honneur d'être reçu chevalier » doit avoir en soi quatre vertus principales . prudence, courage, mesure et justice; il doit en outre » être exercé au maniment des armes; tour à tour » cruel et humain, brave et rusé, loyal et de noble » lignage (1), connaisseur en chevaux, etc... Et il ne » peut être fait chevalier que par la main d'un homme qui l'est déjà, car nul ne peut donner ce qu'il » n'a pas. Une femme ni un clerc ne peuvent conférer la chevalerie; et pour l'obtenir il ne faut être » ni mineur, ni insensé, ni estropié, ni pauvre, ni » traître, ni condamné en justice.

» L'écuyer, avant d'être reçu chevalier, doit passer » la nuit dans la *veille des armes;* et le jour qui précède, les autres écuyers doivent le baigner et lui » laver la tête : car la pureté du dehors annonce celle » du dedans; et ils le mettent après le bain dans un » lit, le plus somptueux qu'ils peuvent trouver, et les » chevaliers viennent ensuite le chausser et le vêtir » d'habits somptueux.

» Et après avoir ainsi purifié son corps, ils doivent » purifier l'âme en le menant à l'église, où il doit s'aguerrir à la fatigue en veillant, debout ou prosterné, et en demandant merci à Dieu pour ses péchés, » et le prier de le guider et le soutenir, comme hom-

(1) Celui qui était né de père et mère *hijos d'algo* était noble ; mais si le père seul était noble et la mère *vilaine*, il n'était que *hijo d'algo*. Si la mère était noble et le père vilain, le fils était vilain. Tit. XXI, loi 3. C'est ici, comme chez les Goths, l'inverse de la loi romaine, où le fils suit la condition de la mère : *Partus sequitur ventrem.* (Voyez t. I, p. 418.)

» me qui entre dans une carrière de mort. Et quand
» le jour est venu, il doit entendre la messe; et vient
» ensuite celui qui doit le faire chevalier, qui lui de-
» mande s'il veut être reçu chevalier, et s'il observera
» les règles de la chevalerie : et quand il a répondu
» que oui, celui-ci lui chausse les éperons; et il lui
» ceint ensuite l'épée, en serrant le ceinturon, et l'ar-
» me de toutes pièces, sauf la tête, qui reste nue
» en signe d'humilité. Tirant ensuite l'épée du four-
» reau, il la lui met dans la main droite, et le fait ju-
» rer de mourir au besoin pour la foi, pour son sei-
» gneur et pour son pays; et il lui en donne ensuite
» un coup sur la nuque (*pescozada*), en lui disant :
» Dieu te guide à son service et t'aide à tenir tes
» vœux! Et ensuite il lui donne le baiser de paix
» et de fraternité, lui et tous les chevaliers qui se
» trouvent présents, et tous ceux qu'il rencontrera
» pendant une année.

» La première chose que l'on fait ensuite est de lui
» dénouer le ceinturon de l'épée; et celui qui le dé-
» noue, et qui doit être ou son seigneur naturel ou
» un chevalier accompli, devient désormais son par-
» rain, et il le doit honorer et défendre à l'égal de
» celui qui lui a conféré la chevalerie, et il ne doit
» jamais lever l'épée contre eux deux, si ce n'est pour
» défendre son seigneur naturel; et même, dans ce
» cas, il ne doit pas attenter à leur vie, si ce n'est pour
» sauver celle de son seigneur.

» Les chevaliers doivent être sobres dans le dormir,
» le manger et le boire; se nourrir de la lecture des
» livres de chevalerie et des hauts faits d'armes, et se
» les faire lire ou raconter par les jongleurs, pendant
» qu'ils prennent leurs repas. Et les principaux de-

» voirs d'un chevalier, outre tous ceux que nous a-
» vons dits, sont de garder sa foi, de défendre les op-
» primés, les femmes et les orphelins; de ne jamais
» vendre ou mettre en gage son cheval et ses armes,
» qui doivent toujours être tenus en bon état. En re-
» vanche, une foule de priviléges, d'immunités et
» d'honneurs, étaient attachés à ce titre de cheva-
» lier; mais celui qui le compromettait par des cri-
» mes ou par des actions honteuses, telles que de ven-
» dre ses armes, ou de les perdre aux dés ou de les
» mettre en gage à la taverne; celui qui faisait che-
» valier un homme qui n'avait pas titre à l'être, ou
» qui exerçait publiquement le commerce ou quelque
» vil métier, devait être dégradé publiquement par
» un écuyer, qui lui arrachait ses éperons et lui cou-
» pait par derrière le ceinturon de son épée; et il é-
» tait dès lors exclu de tout office royal ou commu-
» nal, et privé du droit d'accuser ou de défier aucun
» chevalier. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la chevalerie chez les Arabes, fidèlement calquée sur la chevalerie chrétienne, dont elle reproduisait sans doute les formes plutôt que l'esprit. Nous manquons absolument de détails sur ce qu'était cette institution dans l'Espagne musulmane, où nous ne la voyons guère apparaître que sous les émirs, successeurs des Ommyades (1). Mais ce peu de place même que la che-

(1) Dans Conde (II, 45), Mohammed, l'émir de Séville, arme son fils chevalier avant de le faire marcher contre les chrétiens; et Youssouf arme chevaliers de sa main les plus distingués des jeunes chrétiens captifs qu'il fait élever auprès de lui (voyez page 168) : telles sont les seules traces d'usages chevaleresques que nous ayons rencontrées dans toutes les chroniques de l'Islam; et encore fau-

valerie tient dans les chroniques des Musulmans atteste le peu de racine qu'elle avait dans leurs mœurs. Ce n'est pas là une institution indigène, mais une importation étrangère, et que repousse le sol de l'Espagne musulmane. Les Arabes, tant de fois imités, imitent ici à leur tour, et semblent ne pas prendre au sérieux, tout en les empruntant aux chrétiens, ces habitudes chevaleresques qui répugnent à la constitution même de l'Islam.

Et, en effet, l'indépendance du chevalier, l'énergique conscience de sa force, l'esprit d'aventure et d'audace qui le caractérisent, et s'allient si bien aux anarchiques instincts de la société féodale, tout cela est en contradiction flagrante avec les formes despotiques et unitaires de la société musulmane. Nous nous sommes déjà inscrit en faux (1) contre cette assertion, trop légèrement répétée, que la chevalerie en Europe venait des Arabes. Une étude attentive de leurs chroniques et de leurs institutions suffit, à défaut des preuves qui nous manquent, pour nous donner du moins une certitude négative. A côté des joûtes, des tournois et des devises, indigènes de tout temps chez les Arabes, l'esprit même de la chevalerie chrétienne n'a pas passé chez eux; et comment, d'ailleurs, la chevalerie pourrait-elle être née sur un sol où la féodalité n'a jamais pu prendre racine (2)?

drait-il savoir si la traduction de Conde est bien exacte, car il est permis d'en douter. Quant aux chroniques chrétiennes, il est évident qu'elles prêtent aux Musulmans les formes de la chevalerie chrétienne.

(1) Voyez t. III, p. 281.

(2) Dans les empires musulmans de l'Asie, quelques tentatives ont été faites, il est vrai, pour y établir l'organisation féodale, sous les Seljoukides, par

exemple; mais ces tentatives n'eurent lieu qu'à l'époque des croisades, et furent évidemment une copie bâtarde du système féodal implanté par les chrétiens dans leur royaume de Jérusalem.

Le poëme d'Antar, que l'on a cité pour preuve que l'esprit de chevalerie était indigène, même chez les sauvages bedouins du désert, a été rédigé dans sa forme actuelle vers la même époque : les mœurs chevaleresques qu'on y retrouve sont un embellissement de l'auteur arabe, qui faisait de la *couleur locale* à sa manière. (Voir à ce sujet l'article *Antar*, par M. Reinaud, dans l'*Encyclopédie des gens du monde.*)

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA DOMINATION DES ALMORAVIDES. ORIGINE DES ALMOHADES.

—

1108 à 1134.

—

Lorsque Youssouf fut mort, dit une chronique arabe (1), son fils Ali se dépouilla de sa robe pour en couvrir le cadavre de son père, et se montra ensuite au peuple, les mains entrelacées dans celles de son frère abou Taher Temim, qui lui rendit hommage de fidélité. Ce touchant emblème de bonne intelligence entre les deux frères présageait une union qui, en effet, ne fut jamais interrompue, et était pour l'empire un gage, trompeur, il est vrai, de force et de durée. Le nouveau monarque Ali ben Youssouf, à peine âgé de vingt-trois ans, était comme abd el

(1) Dombay, p. 259.

Rahman III, le fils d'une chrétienne; mais ce mélange de sang infidèle dans ses veines ne l'empêcha pas d'être, comme son père, la plus ferme colonne de l'Islam. L'Afrique et l'Espagne, où le nom de Youssouf, inégalement aimé peut-être, était également redouté, se hâtèrent de reconnaître son successeur. Fez seule, que gouvernait Yahia ben abou Beker, le cousin d'Ali, refusa obéissance au nouveau souverain; mais Ali, héritier de la puissance et de l'énergie de son père, eut bientôt soumis le wali rebelle, et, ce que n'eût pas fait son père, il se hâta de lui pardonner.

Ali, malgré sa jeunesse, faisait oublier par sa prudence et sa déférence aux conseils de l'expérience les années qui lui manquaient. Plein de zèle pour le bien de ses peuples, et doué de cet instinct d'équité naturelle qui supplée parfois chez les despotes de l'Orient au silence de la loi, libéral à l'excès avec les malheureux, et donnant sa pitié en sus de ses bienfaits, il n'eut pas de peine à se concilier l'amour de ses sujets, en même temps que la gravité précoce de son maintien imprimait l'obéissance et le respect. Son frère aîné lui-même, quelque froissé qu'il dût être du choix de son père mourant, s'inclina devant la volonté et les vertus d'Ali, et n'essaya pas de protester contre ce choix. Fidèle, sans le savoir peut-être, à l'instinct de son origine, Ali fut le premier des souverains musulmans qui s'entoura de chrétiens, et leur donna à sa cour des emplois civils et militaires (1); mais les

(1) « Hali dilexit eos (christianos) super omnes homines orientalis gentis » suæ. Nam quosdam fecit cubicularios secreti sui, quosdam vero millenarios » et quingentarios et centenarios, qui præerant militiæ regni sui. » (*Chron. Adefonsi Imper.*, p. 360.)

champs d'Uclès, de Tolède et de Talavera, arrosés par lui de sang chrétien, témoignent assez que son zèle pour la foi n'en fut pas attiédi.

L'année même de son avénement, Ali s'empressa de passer en Espagne pour visiter ses nouveaux états, et donner à leur administration les soins qu'elle réclamait. Mais l'année suivante, sa visite eut un but plus sérieux. Son zèle ardent pour la foi supportait impatiemment de voir dans les mains des infidèles Tolède, naguère le boulevard de l'Islam. Mais avant d'assiéger l'imprenable cité, dont chaque siége durait des années, il fallait briser les forces et l'orgueil des chrétiens, et donner un pendant à la journée de Zalaca; il fallait aussi s'emparer d'abord de quelques forteresses que les chrétiens avaient conquises en avant de Tolède, et Uclès était la première : Ali confia le commandement de son immense armée à son frère aîné Temim, wali de Valence, qu'il semblait vouloir dédommager d'un trône perdu par toutes ces marques de confiance. Temim, après une algarade heureuse jusqu'à la frontière chrétienne près de l'Èbre, vint mettre le siége devant Uclès, défendue par une forte garnison, et s'en empara après un siége opiniâtre.

Mais Alonzo VI n'avait pas coutume de laisser les algarades musulmanes fouler impunies ses frontières : la perte d'Uclès remplit le cœur du vieux roi d'une colère généreuse; trop vieux pour marcher lui-même à la tête de l'armée chrétienne, il la confia au jeune infant Sancho, son fils, et celui de Zaïda, fille de l'émir de Séville, sa concubine. Le général chrétien, à peine âgé de onze ans, fut mis lui-même sous la garde du valeureux comte Garcias de Cabra, son tuteur; et le roi, tourmenté d'un pressentiment sinis-

tre, recommanda à tous les généraux castillans de défendre, au péril de leur vie, les jours du jeune prince.

Temim, en apprenant l'approche des chrétiens, se prépara à évacuer Uclès, et montra même, s'il faut en croire les chroniques arabes, assez peu de résolution, effrayé qu'il était du petit nombre de ses soldats. Mais les chefs Almoravides, habitués à ne pas compter l'ennemi, le décidèrent à hasarder la bataille, en lui montrant la difficulté de la retraite en face d'un ennemi si nombreux. Le lendemain, 29 mai 1108, à l'aube du jour, les Musulmans attaquèrent les chrétiens avec une valeur si désespérée, qu'ils les mirent en déroute, malgré l'immense supériorité de leurs forces. Les chroniques arabes, qui fixent à trois mille le nombre des Musulmans, leur font tuer vingt mille chrétiens, et les deux chiffres sont trop inégaux pour que l'un des deux au moins ne soit pas menteur. L'infant Sancho, après avoir combattu avec un courage au dessus de son âge, fut contraint à chercher avec son tuteur son salut dans la fuite. Mais ici nous nous contenterons de traduire le naïf et touchant récit de Rodrigue de Tolède : « Le cheval de l'infant ayant été blessé gravement, « Père, père, dit-il au » comte, le cheval que je monte est blessé. — Hâte- » toi, lui répondit le comte, car ils nous atteindront. » Et l'infant se hâta ; mais le cheval, épuisé, tomba sous lui et l'entraîna dans sa chute. Le comte aussitôt descendit de cheval, et mit l'infant à l'abri sous son bouclier ; mais lui-même, emporté par son dévoûment, oubliait de se couvrir ; et pendant qu'il repoussait les assaillants, son pied droit fut tranché par un coup d'épée, et, ne pouvant plus se soutenir, il tomba sur

l'infant, pour qu'au moins on le tuât lui-même avant d'arriver jusqu'à lui... Et lorsque les comtes et les magnats qui avaient échappé au carnage arrivèrent devant le roi, le front triste et baissé, le roi, tout troublé dans son cœur, leur dit avec une angoisse ineffable : « Où est mon fils, le charme de ma vie, la » consolation de ma vieillesse, l'unique héritier de » ma couronne? » A quoi le comte Gomez répondit : « Le fils que tu nous demandes, tu ne nous l'as pas » donné à garder. — Si je l'ai donné à d'autres, ré- » pliqua le roi hors de lui, vous, du moins, vous de- » viez combattre à côté de lui, et vous adjoindre à sa » garde : car celui qui le devait garder est mort sur » lui, en le couvrant de son corps; mais vous, après » avoir abandonné mon enfant, pourquoi êtes-vous » venus (1)? » Alors Alvar Fanez, cavalier brave autant que fidèle, parla ainsi au roi : « Depuis votre » jeunesse, vous avez souffert grands soins et gran- » des angoisses pour gagner sur l'ennemi villes et » châteaux qui vous ont coûté beaucoup de sang; eh » bien, si nous sommes revenus ici, c'est que nous » n'avons pas voulu que tout ce que vous avez gagné » avec si grand labeur fût perdu avec nous, quand » vous n'auriez plus personne pour combattre avec » vous. » Mais la grande douleur du roi ne s'apaisa

(1) Sandoval, dans son histoire de *los Reyes de Castilla*, espèce de chronique où la fable et l'histoire sont constamment mêlées, rapporte, j'ignore d'après quelle source, les paroles suivantes du roi, dans le langage du temps, c'est-à-dire le galicien, plus ressemblant au portugais qu'au castillan moderne : « Ay meu fillò, alegria de mi coraçon, et lume dos meos ojos, solaz de miña » vellez; ay meu espello (*espejo*, miroir) en que yo me soya ver, et con que to- » mava muy gran prazer. Ay meu heredero mayor, Cavalleros, hu me lo » dexastes? Dadme meu fillo, Condes. » Et il répétait toujours : « Dadme meu » fillo, Condes. »

pas pour cela ; et quand on essayait de le consoler, les sanglots qui soulevaient sa poitrine au souvenir de son fils étaient sa seule réponse.

La mort du roi Alonzo, qui arriva l'année suivante (1109), peut être attribuée en grande partie à ce chagrin qui vint briser sa vieillesse. L'actif Temim, cependant, mettant à profit sa victoire et l'abattement des chrétiens, s'empara coup sur coup des places fortes d'Uclès, Cuenca, Huete, Aurelia, Ocaña et Consuegra, et la puissance almoravide se trouva, à cette époque, à son point culminant de grandeur dans la Péninsule. Le flot de l'invasion changea de pente encore une fois, et reflua contre les chrétiens : Temim, le bras droit de ce grand corps almoravide, dont Ali son frère était la tête, sembla vouloir renouveler contre leurs frontières ce système d'agressions périodiques, si persévéramment suivi par al Mansour; mais, comme si la Providence n'eût pas voulu laisser un instant au dépourvu cette Espagne chrétienne, condamnée à une lutte éternelle, en face d'un éternel ennemi, au moment où Alonzo de Castille descendait au tombeau, un champion nouveau se présentait dans la lice : c'était Alonzo I, le *Batailleur*, roi d'Aragon, monté sur le trône après la mort de son frère Pedro, et qui, par son mariage avec l'infante Urraca, réunissait alors sous son sceptre presque toute l'Espagne chrétienne, et se montrait déjà le digne successeur d'Alonzo VI. Malgré les guerres civiles qui détournèrent ses forces de la sainte cause à laquelle il s'était voué, nous le verrons commencer bientôt contre les Musulmans cette croisade qui ne finit qu'avec sa vie, et préparer de loin, par une série d'agressions presque toujours heureuses, le grand événe-

ment militaire de son règne, la conquête de Saragosse.

En 1109, le wali almoravide de Valence, Mohammed ben Alhâg, avait, sur l'ordre de Temim, occupé cette importante cité, qui assurait à l'émir d'Afrique la possession de la vallée de l'Èbre. L'émir de Saragosse abou Dgiafar al Mostaïn, fuyant devant ces auxiliaires, qu'il n'avait pas appelés, s'était retiré avec ses principaux officiers dans quelques châteaux forts de la frontière, et l'Aragon était ainsi ouvert aux attaques des Almoravides, et à celles d'al Mostaïn, d'accord au moins avec eux pour dévaster le territoire chrétien. Mais Alonzo n'était pas homme à laisser impunies de pareilles attaques : descendant les rives de l'Èbre, il s'empara d'Exea, de Tauste, et de quelques autres places fortes. Nous n'entreprendrons pas de retracer en détail cette guerre de frontières, ni ce monotone et sanglant tableau de dévastations et de pillage. Mais, grâce à l'activité d'Alonzo, la frontière chrétienne, souvent franchie par les Musulmans, vit aussi plus d'une fois leurs algarades victorieuses troublées dans leur retraite, et dépouillées du butin qu'elles emportaient. Le wali de Valence, Mohammed, perdit même la vie dans une algarade contre Barcelone (1); et les Aragonais, enhardis par ces succès, vinrent mettre le siége devant Tudela. L'émir de Saragosse, al Mostaïn, qui était rentré en possession de sa capitale, se hâta d'accourir au secours de cette place importante; mais al Mostaïn, malgré sa bravoure, resta sur le champ de bataille avec une partie de son

(1) Dombay, p. 265. Il règne sur cette époque beaucoup d'obscurité, et Dombay et Conde ne sont pas toujours d'accord.

armée, et sa mort ouvrit aux chrétiens les portes de Tudela (1110).

Cependant le fils de Youssouf, jugeant sa présence nécessaire pour rétablir dans la Péninsule la fortune de ses armes, passait en Espagne avec cent mille chevaux : se fiant à la valeur du nouvel émir de Saragosse, abd el Melek Amad Daulat, fils d'al Mostaïn, du soin de garder la frontière du Nord, il résolut de tourner toutes ses forces contre Tolède, le boulevard de la chrétienté maintenant, comme elle avait été naguère celui de l'Islam. Son immense armée, après avoir dévasté tout le territoire de Tolède, et conquis dans les environs une trentaine de places ou châteaux forts, vint essayer ses forces contre cette inexpugnable cité. Mais les instantes prières de l'archevêque Bernard obtinrent de Dieu, dit la chronique, « qu'il envoyât l'archange saint Michel au se» cours des Castillans ». Grâce à la protection de l'archange et à la valeur des habitants, et d'Alvar Fanez, gouverneur de la ville pour le roi d'Aragon (1), l'armée africaine, repoussée de Tolède, se répandit comme un torrent dans tout le bassin du Tage : Madrid, Guadalajara, Talavera, et vingt-six autres places fortes, furent prises et dévastées. Alonzo d'Aragon, alors occupé de ses premières discordes avec sa femme doña Urraca, n'osa ou ne put s'opposer aux progrès des Almoravides. Ali, condamné comme son père, par l'étendue même de ses états, à ne pas s'é-

(1) Une grande confusion règne sur toute cette époque de l'histoire d'Espagne. Il est, du reste, à peu près impossible de faire concorder avec les récits arabes, que j'ai suivis en les contrôlant, les détails confus et dénués de dates que donne la Chronique d'Alonzo sur les guerres entre musulmans et chrétiens.

loigner long-temps de leur centre, et à ne pousser jamais une victoire jusqu'au bout, crut avoir assez fait pour sa gloire et pour l'Islam, et s'en retourna en Afrique, emmenant avec lui une innombrable quantité de captifs (1109).

Pendant cette expédition de Tolède, algarade faite par cent mille hommes, et plus brillante que fructueuse, le chef almoravide Seïr allait en Portugal envahir le nouveau comté qu'Alonzo VI y avait fondé en faveur de son gendre, Henri de Besançon : il s'emparait de Badajoz, retombée aux mains des chrétiens après la mort de son émir; de *Javora* (Evora), Santarem, Cintra, et enfin de Lisbonne, éternellement prises et reprises par les Musulmans et par les chrétiens. Mais ce fut là la dernière campagne de l'habile et brave lieutenant de Youssouf, qui mourut bientôt à Séville, chargé de gloire et d'années (1113).

Enfin, pour compléter cet ensemble d'opérations si bien combinées par Ali, pour porter à la fois la terreur et la dévastation sur tous les points de l'Espagne chrétienne, Abd el Melek Amad Daulat, le nouvel émir de Saragosse, aussi brave, mais moins habile que son père, continuait à harceler les frontières d'Aragon, et le wali de Murcie mettait pendant vingt jours le siége sous les murs de Barcelone (1); mais la ville fut délivrée par Alonzo, réveillé enfin au sentiment de son danger; et après une sanglante bataille, où la victoire resta indécise, les Musulmans se retirèrent, en dévastant tout sur leur passage (1111).

Au milieu des guerres civiles où se consumaient les

(1) Dombay, p. 265.

forces des deux grandes royautés chrétiennes, ce système d'agressions périodiques, s'il eût été suivi avec persévérance, devait amener tôt ou tard la chute de la chrétienté en Espagne. Ali s'en flattait, du moins : car, chaque année, du fond de ses états de Maroc, il lançait sur les chrétiens ses habiles généraux, pour harceler la frontière de leurs incessantes attaques. En 1113, el Mezdeli, le wali de Cordoue, parcourut comme un torrent dévastateur les campagnes de Grenade, enleva quelques places fortes, où il ne fit quartier ni aux femmes ni aux enfants, et vint pendant huit jours battre les murs de Tolède avec les plus redoutables engins de guerre que l'art des siéges eût alors inventés. Mais les chrétiens, dans une sortie, brûlèrent ses machines, et l'approche d'Alvar Fanez, lieutenant du roi d'Aragon, à la tête d'une armée, força les Africains à lever le siége.

Une seconde expédition du même chef fut plus heureuse, et il força à son tour le comte Garcez à lever le siége de Medina-Celi. Mais, emporté par son ardeur, le brave Mezdeli, l'année suivante, perdit la vie dans une escarmouche, et Ali récompensa les services du père en lui donnant le fils pour successeur (1114).

Quelques années auparavant, les Catalans, soutenus par les Provençaux, auxquels une étroite affinité les a toujours unis (1), avaient acheté des vaisseaux aux Pisans, et s'étaient emparé des îles Baléares, en mettant inhumainement à mort tous les habitants musulmans. Mais ces îles, situées en face de Valence,

(1) Raymond Bérenger III, comte de Catalogne, avait épousé la fille de Gilbert, comte de Provence; et ce comté, après la mort de Gilbert en 1112, avait fait retour à son gendre.

devaient tôt ou tard suivre le sort de cette ville, retombée depuis 1102 sous le joug de l'Islam. La marine d'emprunt des Catalans ne pouvait pas lutter contre celle des Almoravides, maîtresse de la Méditerranée, sur l'immense étendue de côtes soumise au pouvoir d'Ali. A la seule approche de la flotte africaine, la garnison chrétienne prit la fuite, et les vainqueurs vengèrent, en massacrant tous ceux qui ne purent fuir, les cruautés commises sur leurs compatriotes.

Le fils de Mezdeli, jaloux de marcher sur les traces de son père, s'avança vers Saragosse, qu'assiégeait le roi d'Aragon, et le força à lever le siége et à sortir des états de l'émir. Mais celui-ci, redoutant ses auxiliaires musulmans presqu'à l'égal de ses ennemis chrétiens, se réfugia, avec sa famille et ses trésors, dans la place forte de Rotalyehud, naguère l'asyle du rebelle Omar, hésitant entre deux alliances également redoutables : « mais le démon, dit la chronique, l'aveugla assez pour qu'il choisît le pire chemin, et il finit par passer sous le protectorat du puissant roi d'Aragon, Alonzo, et s'unir à lui contre les Almoravides ». Malgré le mécontentement que cette alliance impie semble avoir causé aux habitants de Saragosse, malgré quelques avantages remportés sur les chrétiens par le wali de Valence, qu'ils avaient appelé à leur aide, la chance tourna depuis lors contre les Almoravides; et le roi d'Aragon ayant marché au secours de son nouvel allié, le fils de Mezdeli resta sur le champ de bataille avec ses plus braves soldats, et les chrétiens reprirent Lerida et la plupart des places fortes de la frontière (1116-17).

Ali, irrité plutôt qu'abattu de ces revers, donna

ordre à son frère Temim de marcher vers Saragosse pour châtier l'émir rebelle et reprendre Lerida, la clef de la Catalogne (1). Alonzo, peu jaloux de se laisser enfermer dans des murailles, sortit en rase campagne : la bataille fut sanglante et vivement disputée. Les Musulmans n'avouent pas leur défaite (2), mais ils confessent, ce qui revient au même, qu'après des pertes énormes, Temim ne ramena guère à Valence plus de 10,000 hommes, et l'expédition fut manquée. Vers cette époque eut lieu également, et sans plus de succès, une expédition militaire en Galice, dont parle l'*Histoire de Compostelle*, et qui fut repoussée par la vigilance et la fermeté de l'évêque de Santiago.

Maître par cette victoire de donner cours à ses projets sur Saragosse, Alonzo jeta le masque, et exigea de son malheureux allié la cession de sa capitale. L'émir Abd el Melek Amad Daulat, « pris dans les » rets que lui-même avait tendus », ne répondit à la demande d'Alonzo qu'en fortifiant de son mieux Saragosse, cité qui n'a guère jamais eu pour rempart

(1) Yahia, cité par Conde, p. 208, place ici une invasion d'Ali en Portugal, où il prit Coïmbre, et s'en retourna à Ceuta après avoir dévasté tout le pays. Mais il y a confusion évidente avec la grande invasion d'Ali en 1121, et la prise de *Calambria* (Coïmbre), dont je parlerai bientôt. La Chronique de Coïmbre, il est vrai, semble être d'accord avec Yahia, et ne parle pas de la prise de Coïmbre en 1121. « Era MCLV (1117), obsedit rex Ali Conimbriam, et fuit » ibi tres hebdomadas. » Par malheur, la précieuse Chronique d'Alonzo VII (Florez, t. XXI) ne commence qu'à l'an 1126. Rodrigue de Tolède ne parle pas de toutes ces guerres qui ont précédé la prise de Saragosse ; Conde, grâce aux chroniqueurs arabes, a créé ou du moins retrouvé toute cette histoire : il ne lui a manqué que de la mettre en rapport avec l'histoire de l'Espagne chrétienne. Quant aux chroniques chrétiennes, occupées des différends d'Alonzo I avec Urraca, elles sont d'une stérilité désespérante sur toutes ces guerres avec les Sarrazins.

(2) Dombay, p. 268, prétend qu'Alonzo fut battu et chassé de Lerida (*Weggetrieben*) avec perte de dix mille hommes.

que la valeur de ses habitants. Mais Alonzo ne lui donna pas sans doute le temps de l'approvisionner, car, avec son activité habituelle, il parut sous les murs de Saragosse avec une armée de ses braves montagnards d'Aragon, et d'auxiliaires basques ou français, « aussi nombreuse qu'une fourmilière. Les as- » siégeants, ajoute la chronique arabe, après avoir » établi leur camp sous les murs de la ville, condui- » sirent de grandes tours en bois qu'ils faisaient traî- » ner par des bœufs, et ils mettaient sur elles des » tonnerres (*truenos*) (1) et vingt autres machines ». Le siége fut poussé avec résolution, et la famine, au sein de cette populeuse cité, fit bientôt pour Alonzo plus que toutes ses machines de guerre et que tout l'effort de ses armes. On se résigna enfin à traiter (2); et le roi d'Aragon, trop heureux d'obtenir à tout prix la seule chose qui manquât à sa royauté, c'est-à-dire une capitale, accorda volontiers aux habitants de Saragosse sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens, et liberté pour leur culte. Le digne émir se retira avec son harem et ses trésors dans sa forteresse de Rotalyehud; mais, instruits par l'exemple de Tolède, où la liberté religieuse, garantie par Alonzo VI, avait été indignement violée, la plupart des nobles musulmans partagèrent volontairement l'exil de leur

(1) Malgré ce mot de *tonnerres*, il ne peut encore être question ici d'artillerie, certainement inconnue des chrétiens, et dont l'usage, à cette époque, n'est pas bien avéré chez les Musulmans.

(2) Suivant Dombay, p. 268, les habitants obtinrent d'Alonzo un délai, au bout duquel, s'ils n'étaient pas secourus, ils devaient livrer la ville, ce qui eut lieu en effet. Zurita, p. 42, voulant laisser aux seuls Aragonais l'honneur de la prise de Saragosse, prétend que les Français, mécontents d'Alonzo, s'en retournèrent avant la fin du siége, et que leurs chefs seuls demeurèrent : mais je n'ai trouvé aucune trace de ce fait dans les sources, arabes ou chrétiennes.

chef, et se retirèrent à Valence ou à Murcie (1118).

Au moment même où Saragosse ouvrait ses portes à l'Aragonais victorieux, dix mille cavaliers, trop tard envoyés par Ali, se présentaient sous ses murs; mais avertis à temps de la reddition de la place, ils retournèrent sur leurs pas, sans essayer une lutte inégale. Alonzo (que les Arabes appellent ben Radmir, du nom de son aïeul Ramiro I, le fondateur de la dynastie d'Aragon) entra triomphant dans cette forte cité, l'avant-poste de l'Islam, et qui avait été pendant tant de siècles la terreur des chrétiens. Plusieurs seigneurs et chevaliers français, dont le plus illustre était Gaston de Béarn, attirés soit par le zèle religieux, soit par l'esprit d'aventure et l'appât du butin, étaient venus prendre part à la croisade d'Alonzo. Celui-ci les récompensa aux dépens des vaincus, en leur accordant dans la ville conquise des fiefs nombreux et de grands priviléges. Gaston obtint, à titre de fief, toute la partie de Saragosse habitée par les chrétiens mozarabes, que l'on s'étonne de ne pas voir jouer un rôle plus actif dans toute cette affaire; et, depuis lors, à son titre de vicomte de Béarn il joignit celui de seigneur de Saragosse (1).

Nous ne comparerons certes pas cette molle défense de Saragosse avec l'héroïque résistance de cette nouvelle Numance dans des temps plus modernes. Mais remarquons à ce propos que les Arabes, mieux ap-

(1) Les chroniques castillanes, jalouses de la gloire du roi d'Aragon, sont singulièrement avares de détails sur cette prise de Saragosse, qui fut cependant d'une si haute importance; je n'ai pu en trouver même une simple mention dans Rodrigue de Tolède ni dans Lucas de Tuy. Les autres chroniques, ou tableaux chronologiques renfermés dans le tome XXIII de Florez, ne donnent que la date et le fait de la prise de la ville.

propriés qu'aucun peuple à la guerre agressive et de conquête, où leurs agiles chevaux, à l'aise dans l'espace, savent aussi bien échapper à l'ennemi que le poursuivre, étaient loin d'être également propres à la guerre de siége, à la guerre défensive. Le génie arabe et africain, fait pour l'attaque, et impatient des revers, est en cela éminemment opposé au génie espagnol, moins entreprenant, moins actif, mais patient, opiniâtre, et qui se raidit contre l'obstacle qu'il ne peut pas renverser. La résignation de l'Arabe aux décrets du destin est du découragement; celle de l'Espagnol, fataliste aussi, est du courage, susceptible de s'exalter jusqu'à l'héroïsme. Le premier doit à la fortune la plupart de ses vertus, tandis que l'autre ne les doit qu'à lui-même et à l'adversité.

Tous les siéges fameux, toutes ces terribles épreuves qui semblent dépasser la mesure de ce que l'homme peut souffrir, appartiennent à l'Espagne ancienne et moderne; où tout autre se serait abattu, l'Espagnol se relève, et de Numance à Saragosse, pendant ce cours de vingt siècles, on s'étonne de voir tout ce que les annales d'un peuple peuvent enfermer de résignation et de misères. A peine heurté par l'adversité, l'empire ommyade s'écroule tout d'un coup, et le caractère du peuple s'abat avec lui. L'Espagne chrétienne, au contraire, toujours conquise, mais toujours protestant contre la conquête, marche, de ruine en ruine, et de douleur en douleur, vers un avenir meilleur, qu'elle atteindra sans doute, mais auquel on lui pardonnerait de ne plus avoir foi, lorsque après tant de siècles elle en est à le poursuivre encore.

Après avoir sanctifié les églises sarrazines en y établissant le culte du vrai Dieu, et confirmé l'ancien

épiscopat, qui, même sous le joug musulman, n'avait cessé de subsister à Saragosse (1), Alonzo alla recueillir les fruits de sa victoire, et s'empara, non sans résistance, des importantes cités de Tarrazona, Calatayud, Daroca, et d'une foule d'autres places. Le frère d'Ali, Temim, essaya vainement d'empêcher la prise de Calatayud; il perdit contre Alonzo la bataille de Cutanda (1120 ou 21), et laissa 20,000 des siens sur le champ de bataille.

Ainsi la chance des armes avait décidément tourné contre les Musulmans, et les revers appelaient les revers. Ali, dont l'orgueil de roi et la piété de Musulman étaient également froissés de ces succès des infidèles, résolut de faire contre eux un dernier effort. A la tête des innombrables cavaliers du désert (2), accourus à l'appel de la guerre sainte, il débarqua en Espagne. Après s'être arrêté à Cordoue, pour donner un coup d'œil à l'administration de la Péninsule, il se remit en marche; mais, découragé sans doute par le peu de succès de sa dernière expédition contre Tolède, il dirigea ses armes contre le Portugal, contrée plus ouverte et moins défendue. Là, il s'empara de la ville de Coïmbre, en répandant la terreur dans tout le Portugal et en chassant devant lui des troupeaux de captifs. Après cette expédition sans résultat, Ali s'en retourna encore une fois en Afrique, laissant à son frère Temim le lourd fardeau du gouvernement de la Péninsule (1121).

Ainsi éclatait à tous les yeux le vice et la faiblesse d'une domination trop étendue et qui ne suffisait plus

(1) Voyez Florez, *Esp. Sagr.*, t. XXX, p. 211.
(2) Dombay parle de 500,000 hommes; il est inutile de discuter ce chiffre.

même à se défendre. L'Espagne musulmane, limite extrême des immenses états de Youssouf et d'Ali, échappait à leur action, et se broyait comme poussière au choc de la conquête chrétienne. Et tandis que tous ces petits royaumes, dont chacun formait à peine une province du vaste empire almoravide, lui échappaient l'un après l'autre, la mobile Afrique se lassait déjà d'obéir si long-temps au même maître; des réformateurs nouveaux germaient sur ce sol fécond en révolutions et en Messies, et l'empire des Almoravides semblait toucher au point culminant de sa prospérité, que déjà était né, dans un recoin obscur de l'Afrique, l'audacieux prophète qui devait recommencer Youssouf et disputer le trône à son fils.

Mais avant de nous occuper de cette grande révolution, à peine distante de l'autre d'un demi-siècle, et qui en est l'exacte contre-partie, arrêtons-nous un instant dans la Péninsule, où, dans l'ancienne capitale du khalifat, une insurrection terrible éclatait contre le joug africain, de plus en plus odieux aux Musulmans andaloux. On se souvient que, lors de la conquête de Thareck, les plus illustres champions du prophète et l'aristocratie de l'Islam, c'est-à-dire les Arabes et les Syriens, s'étaient surtout établis dans les riches campagnes de l'Andalousie. Les descendants de ces races privilégiées, fières de la pureté de leur sang et de celle de leur foi, supportaient impatiemment le joug de ces grossiers Berbers, qui étaient venus leur disputer un héritage acheté du sang de leurs pères. Les scheiks de la tribu de Lamtouna, qui, suivant le dernier avis de Youssouf à son fils, occupaient les gouvernements des villes et des provinces, opprimaient à l'envi les peuples qui leur é-

taient soumis. Mais ces hommes, de mœurs rudes, mais simples et étrangères à l'astuce, étaient moins odieux encore aux populations que les khadis et les lettrés, qui, exploitant l'ignorance des scheiks, opprimaient et pillaient le pays à l'ombre de leur autorité, et enlevaient au pauvre le fruit de ses sueurs. La perception des impôts était remise aux juifs, race non moins détestée des Musulmans que des chrétiens, et qui se vengeait de la haine du peuple en le pressurant sans pitié. Enfin, l'insolence de la garnison africaine de Cordoue venait encore aggraver la dureté du joug almoravide : nul n'était à l'abri de leurs violences, et les choses en étaient venues à ce point que le harem lui-même, asyle respecté des despotes même de l'Orient, avait cessé d'être sacré pour eux, et que leur licence effrénée osait y poursuivre les femmes et les filles des malheureux Cordovans.

Leurs plaintes impuissantes n'arrivaient pas jusqu'au trône d'Ali, distant comme celui de la divinité. Enfin le désespoir remplaça la plainte, et les Cordovans, poussés à bout, recoururent aux armes, et égorgèrent tous ceux des Africains qu'ils trouvèrent sans défense. Ceux qui s'étaient enfermés dans des maisons ou dans des lieux fortifiés y furent assiégés avec une irrésistible furie, et passés au fil de l'épée. Ali, bientôt informé de cette insurrection, ne voulut pas lui donner le temps de se propager dans les autres cités de l'Espagne, où le joug africain n'était ni plus doux ni plus populaire. Il fut bientôt à la tête d'une formidable armée devant les portes de Cordoue, qui refusèrent de s'ouvrir devant lui : car le désespoir avait exalté jusqu'à la témérité le courage des habitants. Ali, irrité, poussa le siége avec vigueur, et les assié-

gés, lassés bientôt d'une résistance inutile, en appelèrent à sa justice et aux derniers conseils de son père mourant, qui l'avait engagé à ménager les habitants de Cordoue. Ali, peu porté d'ailleurs à verser le sang, n'ignorait pas au fond de l'âme combien étaient fondés les griefs des Cordovans, et se sentait coupable de n'avoir pas réprimé l'insolence de ses soldats; aussi prêta-t-il l'oreille aux prières de ses sujets andaloux, et leur pardonna-t-il leur révolte, en n'exigeant d'eux qu'une indemnité pour les biens qui avaient été enlevés à ses sujets africains. Mais bientôt une révolte plus grave le rappela en Afrique, où le *Mahadi* (1) venait de lever l'étendard d'une foi nouvelle avec celui de l'insurrection.

Voici comment les chroniqueurs arabes racontent l'origine de la puissance du Mahadi. Un homme de la tribu de Masmoudah, dans le pays de Sous, appelé Abdallah ben Toumert, dévoré du désir de s'instruire dans sa foi (2), et sans doute aussi d'ambitions plus mondaines, était allé voyager dans l'Orient, et recueillir à Bagdad les leçons du célèbre al Gazali (3). Ce philosophe avait publié un livre que l'académie de Cordoue, rivale de celle de Bagdad, avait condamné au feu comme hérétique; la sentence avait été confirmée par Ali, qui avait fait brûler publiquement le livre du philosophe et proscrit sa doctrine

(1) Voyez t. III, p. 210.

(2) Suivant Dombay (II, 13), il savait par cœur tout le Koran, miracle de patience, qui tient lieu d'un savoir plus réel à beaucoup de savants orientaux. D'après le même auteur, al Gazali, frappé des talents du jeune Berber, et de sa soif de s'instruire, honorable ambition qui en présageait d'autres, prédit que cet obscur étudiant serait le chef d'un grand empire : sans doute l'événement, comme il arrive d'ordinaire, a fait inventer la prophétie.

(3) Voyez t. III, p. 344.

dans tous ses états. Al Gazali, instruit par son nouveau disciple de l'accueil que son livre avait trouvé en Occident, se livra à un de ces emportements de zèle communs aux savants et aux dévots. Mais s'en prenant surtout au souverain almoravide Ali du sort de son livre : « Allah! s'écria-t-il en levant les mains » vers le ciel, et les lèvres tremblantes, puisses-tu » traiter son empire comme il a traité mon livre, et » lui retirer les peuples qu'il gouverne! » Aussitôt Abdallah, comme illuminé par une inspiration d'en haut, ou par l'éclair d'une ambition naissante, dit à son maître : « Prie aussi Dieu, docte iman, que ce » soit moi qui sois chargé d'exécuter la sentence »; et al Gazali, acceptant cet instrument qui s'offrait à lui, ajouta : « Et que la chose, ô Seigneur! se fasse par » les mains de cet homme! »

L'exemple de Mahomet avait suscité le fondateur de la secte almoravide, et celui-ci suscita Abdallah. Préoccupé depuis lors de la mission divine que lui-même s'était imposée, Abdallah, de retour dans son pays, commença, en l'an 510 de l'hégire (1116), à attirer sur lui les regards par l'austérité de sa vie, la simplicité affectée de sa mise, et ses hardies prédications contre le relâchement de la foi et les vices du peuple et des grands. Une sourde fermentation régna bientôt chez ces peuplades superstitieuses, que remuait le pressentiment de miracles prêts à s'accomplir; et Abdallah, en prenant le nom de *Mahadi* ou *Conducteur*, ce nom qui donnait des empires, sembla se marquer lui-même du sceau de sa future grandeur. De ce moment, des disciples enthousiastes commencèrent à se grouper autour du nouveau Mahomet. Le principal fut un jeune homme de noble race et d'une

singulière beauté, nommé abd el Moumen (*serviteur de Dieu*), nom que le superstitieux Abdallah croyait d'un heureux augure. Le futur souverain nomma dès lors abd el Moumen wazyr du khalifat qui lui restait à conquérir, et se dirigea, avec lui et quelques disciples, vers la cité de Maroc, où le renom de sa sainteté l'avait déjà précédé.

Un vendredi, jour saint des Musulmans, tout le peuple était rassemblé dans la grande mosquée, lorsque Abdallah, fendant les flots des fidèles, alla, au grand étonnement de tous, s'asseoir au premier rang, sur le siége réservé à l'*iman*, ou chef de la prière, c'est-à-dire au souverain. Un ministre de la mosquée alla l'avertir que cette place était celle de l'émir Ali; mais Abdallah, sans se déranger, tournant vers lui la tête avec une gravité sévère et calme, lui cita ces mots du Koran : « Les temples sont à Dieu seul », et il continua à réciter le chapitre tout entier devant le peuple, saisi d'étonnement et de respect. Ali cependant venait d'arriver pour prendre part au service divin, et tout le peuple s'étant levé pour lui faire honneur, Abdallah seul resta sur son siége, sans lever même les yeux vers son souverain; les mille regards qui l'observaient ne virent pas sur son front le moindre signe d'émotion. La folie et la dévotion se touchent de près chez les Musulmans, et sont pour eux également sacrées. Ali, prenant Abdallah pour quelque pieux fakir à qui ses austérités avaient troublé la raison, lui laissa occuper sa place. A la fin du service, le premier qui se leva fut Abdallah, et saluant enfin son souverain : « Remédie, lui dit-il, aux maux de » ton peuple et aux abus de ton gouvernement, car » Dieu te demandera compte des peuples qu'il t'a

» confiés. » Ali, étonné, ne trouva pas un mot à lui répondre, et l'impression demeura profonde sur les esprits légers du vulgaire (1).

Bien loin de témoigner aucun ressentiment, Ali envoya dire au saint homme que s'il manquait des nécessités de la vie, l'émir se chargerait d'y pouvoir. « Mes » besoins, répondit Abdallah avec dédain, ne sont » pas de ce monde, et je suis venu seulement pour » réformer la corruption et les mœurs dépravées des » hommes. » Enhardi par l'impunité, le réformateur commença depuis lors à prêcher sur les places et dans les mosquées, et à tonner contre les débordements du siècle, aux applaudissements de la multitude qui se pressait autour de lui. Ali, suspectant les intentions du réformateur religieux, qui pouvait bien finir, comme le *Mahadi* de Caïrwan (2), par devenir un réformateur politique, chargea ses *ulémas* (savants) de l'examiner. Ceux-ci, intéressés à le trouver coupable, démêlèrent bientôt dans ses réponses sententieuses toute la profondeur de ses desseins (3), et conseillèrent à Ali de s'assurer de sa personne, pour le dérober aux respects de la foule, qu'il séduisait par ses nouveautés, et qu'il finirait par pousser au dés-

(1) Cette singulière patience d'Ali n'a rien qui doive étonner, car elle est tout à fait dans les mœurs des Musulmans. Ali, pacha de Janina, le plus cruel et le plus irascible de tous les hommes, n'en supportait pas moins avec la plus édifiante impassibilité les insultes des derviches, qui seuls s'arrogeaient le droit de reprocher au tyran de l'Epire ses crimes et ses cruautés : il avait toujours les poches pleines d'une petite monnaie d'or qu'il jetait à ces saints mendiants, sans pouvoir satisfaire leur avidité. (Voyez la relation d'Ibrahim Mangour Effendi, employé au service d'Ali.)

(2) Voyez t. III, p. 210.

(3) Dombay (p. 21), dont le récit diffère peu de celui de Conde, contient de longs détails dénués d'intérêt sur cette conférence, dont tout l'honneur, suivant lui, fut pour le Mahadi.

ordre. « Hâte-toi d'enfermer cet homme dans une » cage de fer, dit l'un d'eux, ou demain tu le verras » à la tête d'une armée. » Mais le wazyr favori d'Ali, Othman, insista sur la honte qu'il y aurait pour le puissant chef des Almoravides à paraître avoir peur d'un rêveur désarmé. Ali se rangea à l'avis de son wazyr, et Abdallah resta libre de continuer ses prédications.

De Maroc, l'apôtre, auquel on refusait les honneurs du martyre, passa à Fez, où il se retira pendant quatre ans dans une mosquée, comme Mahomet, dédaigné et persécuté par les siens, s'était retiré dans une caverne du mont Hara. Puis, tout d'un coup, on le vit revenir à Maroc, et reprendre sur les places et dans les mosquées ses prédications vagabondes, toujours accompagné de son wazyr abd-el-Moumen. Tonnant sans cesse contre la corruption des mœurs, il allait dans les lieux publics briser, dans une pieuse colère, les instruments de musique, et les vases qui renfermaient le vin, et faire taire les chants de débauche. Ali, informé à la fin de ces excès, le fit venir auprès de lui; après avoir échangé quelques mots avec le prétendu prophète (1), il le fit encore interroger en sa présence par ses ulémas; et leur avis unanime fut que, si l'on ne voulait pas le punir, il fallait au moins le bannir de la cité, et lui interdire toute prédication. Ali hésitait encore; mais Abdallah, ayant rencontré la sœur de l'émir, qui se promenait à cheval, le visage découvert, lui reprocha durement cette transgression aux lois du Koran, et la frappa si rudement, qu'il la fit

(1) On trouvera dans Dombay toute la conversation d'Ali et d'Abdallah, qui n'offre, du reste, rien de bien curieux.

tomber de cheval. La malheureuse vint toute en larmes conter son injure à son frère, et cet emportement de zèle fanatique lassant enfin la longue patience d'Ali, l'ordre fut donné d'expulser le prophète (1).

Celui-ci se retira avec son fidèle abd el Moumen dans un cimetière aux portes de la ville; là, il se bâtit une hutte au milieu des tombeaux, et la foule se pressa autour de lui plus nombreuse et plus fanatique que jamais. Plus de quinze cents hommes dévoués, et prêts à accomplir toutes ses volontés, restaient constamment autour de lui, pour lui servir de défense. Devenu plus hardi, Abdallah se mit à déclamer ouvertement contre les vices des Almoravides et de leurs princes, et certes la matière ne manquait pas à ses amères censures. Bientôt il alla plus loin, et au mal indiquant le remède, il commença à répandre le bruit que lui, Abdallah, était le *Mahadi*, annoncé par Dieu et dès long-temps attendu, qui devait ramener dans la voie les hommes égarés, et leur enseigner le sentier de la vérité et de la justice. Ces vaines rumeurs, si appropriées au génie africain, crédule et enthousiaste, augmentèrent le nombre de ses partisans, et le puissant Ali commença à trembler sur son trône.

Redoutant un ennemi qu'il n'osait encore attaquer avec les armes terrestres, il lui envoya dire « de » craindre Dieu, dont il avait sans cesse le nom à la » bouche; de ne plus répandre le trouble parmi le » peuple, et de s'éloigner de la ville. » — « Dites à » votre maître, répondit le Mahadi, que j'ai déjà » obéi à ses ordres, que je vis ici au milieu des morts,

(1) Dombay, t. II, p. 24.

» dans une misérable hutte, et que je ne pense qu'à » la vie éternelle et à fuir le contact des infidèles. » Ali, irrité, se décida enfin à donner l'ordre de l'arrêter et de lui trancher la tête; mais il était trop tard, et, « faute d'avoir écrasé le gland, on essaya vainement plus tard de déraciner le chêne. » Le Mahadi, averti à temps par un disciple dévoué, s'enfuit à Tinamal (1), suivi de ses plus zélés sectateurs. A dater de cette nouvelle Hégire almohade (1120), le prophète se mit à répandre avec une entière liberté sa doctrine, qui n'était que celle de l'Islam, rappelée à sa simplicité première. Comme Mahomet, après avoir prêché d'abord la réforme, il finit par prêcher la conquête et la guerre « au nom d'Allah et de son prophète » Mahomet, qui a annoncé la venue de l'Iman Ma- » hadi, lequel remplira la terre de justice et d'équité, » au lieu des injustices et des maux dont elle est » couverte. Et sa patrie sera le reculé *Sous al Aksa*, » son temps le dernier, son nom le nom, et son en- » treprise celle de conduire les hommes dans la droite » voie. »

A ces mystiques paroles, jugeant l'heure venue, abd el Moumen et les dix plus zélés de ses disciples se levèrent, l'épée nue, au milieu de la mosquée, et jurèrent obéissance au Mahadi, en promettant de ne le jamais quitter, et d'être pour lui comme autant de bras levés contre ceux qui résisteraient à sa volonté sainte. Tous les Berbers, entraînés par cet exemple, jurèrent de le suivre partout, de faire la

(1) Tanimallat, dans la géographie d'el Edrisi, traduite par Jaubert; au XIII[e] siècle, où écrivait Edris, on conservait encore à Tinamal le tombeau du Mahadi. Tinamal ne se trouve pas sur les cartes modernes.

guerre à ses ennemis, quels qu'ils fussent, et de ne refuser pour lui ni travaux, ni dangers, ni fatigues. Le Mahadi, armé ainsi de tous les pouvoirs religieux et politiques à la fois, choisit pour ses généraux et ses ministres les dix premiers qui lui avaient prêté serment, et en fit une sorte de conseil privé; puis, des cinquante qui l'avaient reconnu ensuite, il fit un conseil délibératif, et des soixante-dix qui étaient venus après, un conseil inférieur; et il partagea entre eux les affaires qu'il ne réservait pas pour lui et pour ses ministres; mais dans ces trois conseils son autorité resta absolue et sans contrôle (1121).

Le Mahadi continua ensuite ses prédications dans les montagnes, attirant autour de lui des peuplades entières, et recrutant à la fois des disciples et des sujets. Il enseignait à ces grossiers Berbers l'unité de Dieu, mais sans leur parler des attributs de sa puissance ni du livre divin; et cette foi rude et primitive convenait à des hommes aussi rudes qu'elle. Bientôt le Mahadi se trouva à la tête de vingt mille hommes armés, qu'il confia à l'un des dix, abou Mohammed al Baschir, et le renom de sa puissance nouvelle parvint aux oreilles d'Ali, qui dut se repentir plus d'une fois de sa clémence imprudente. Résolu de réparer au moins la faute qu'il avait commise, il envoya une puissante armée contre les *Almohades* (1), nom que

(1) Le mot d'*Almohades*, comme celui d'*Almoravides*, a prêté à diverses interprétations. Suivant Rodrigue de Tolède et Cardonne, Almohades veut dire *confédérés;* suivant Aboulfeda et Dombay (p. 11), Almohades vient du mot arabe *mowahleidune*, ou *mohkadin*, *unitaires*, ou qui croient à l'unité de Dieu, par opposition aux idolâtres ou aux chrétiens, que les Musulmans appellent *moshrik* (polythéistes), à cause de leur croyance à la trinité. Ce dernier sens est le plus généralement adopté.



prenait la nouvelle secte. Mais le général d'Ali, instruit que le Mahadi traînait à sa suite, au lieu d'une foule indisciplinée, une armée aguerrie, commandée par les plus habiles scheiks du désert, évita la bataille, et demanda à l'émir de nouveaux renforts, qu'Ali lui envoya sous les ordres de son propre frère, abou Ishak. On marcha au devant de l'ennemi; mais, au moment de le joindre, une terreur panique s'empara de l'avant-garde, qui, fuyant en désordre, entraîna bientôt dans sa fuite l'armée tout entière. Vainqueurs sans avoir combattu, les Almohades poursuivirent jusqu'aux portes de Maroc les Almoravides fugitifs, en massacrèrent un grand nombre, et s'emparèrent de leur camp et de leurs bagages (1122).

Ali, humilié de cette étrange défaite, leva une seconde armée, plus nombreuse que la première, et qui fut encore taillée en pièces après une longue et sanglante bataille. Dès lors une terreur superstitieuse s'empara des Almoravides, qui crurent voir la main de Dieu levée contre eux, et l'étendard noir d'Ali n'osa plus se rencontrer avec l'étendard blanc des Almohades : ceux-ci, au contraire, pleins d'une aveugle confiance dans leur chef, et enivrés de leurs succès, marchaient au combat en hommes assurés de vaincre. Le Mahadi lui-même, dans l'orgueil de sa victoire, osa écrire au souverain des Almoravides pour réclamer de lui tribut et obéissance à l'envoyé de Dieu, et le menacer, s'il s'y refusait, d'abattre son empire sous la verge de la colère divine.

Ali, douloureusement affecté de la honte de ses armes, commit encore la faute de confier à un autre le soin de venger une défaite que Youssouf aurait vengée lui-même; mais son fils, amolli peut-être par la pro-

spérité, ne voulut combattre que par ses lieutenants, et ceux-ci furent encore battus. Enfin, le frère d'Ali, Temim, illustré par ses victoires en Espagne, s'étant mis à la tête d'une quatrième expédition, vit au milieu des montagnes, à l'approche de la nuit, ses soldats se débander, saisis d'une inexplicable terreur, et fuir au péril de leur vie au milieu de ces précipices, où la plupart trouvèrent un tombeau. Les Almohades, instruits de cette défaite miraculeuse, vinrent en recueillir les fruits en harcelant la retraite de l'ennemi et en taillant en pièces son arrière-garde; et de cette brillante armée, qui était sortie de Maroc pleine d'espoir et de courage, bien peu revirent les murs qu'ils avaient quittés.

Après tant de victoires, il manquait encore au Mahadi un centre pour son empire, et il résolut de s'établir à Tinamal, inexpugnable cité, située au point le plus élevé de la chaîne de Daren, qui de l'Océan va s'unir aux monts de Tlemcen. On n'y arrive que par deux sentiers, longs chacun d'une journée, tellement étroits, qu'on ne peut y passer à cheval, et situés au bord d'un affreux précipice. Le Mahadi fit encore fortifier cette position, si forte déjà de sa nature, et jeter sur la route des ponts-levis sur les ravins creusés par les eaux. Du haut de ce nid d'aigle, les Almohades, désormais assurés d'un refuge, désolaient la plaine de leurs incursions. Les malheureux habitants de ces contrées accouraient en foule aux pieds d'Ali implorer sa protection; mais Ali, épuisé par tant d'efforts inutiles, ne savait où trouver un chemin pour joindre l'ennemi, et des troupes pour lui faire face. Enfin un bandit fameux de l'Andalousie, qu'on

tira de sa prison, comme plus au fait de cette guerre de montagnes, conseilla de bâtir à l'entrée des défilés de Tinamal une forteresse qui pût en fermer le passage : l'avis fut suivi, et le plat pays fut ainsi délivré des incursions qui le désolaient (1).

Trois ans entiers le Mahadi resta enfermé dans Tinamal sans en sortir, si ce n'est pour de courtes algarades. Mais, lassé de cette retraite, humiliante pour un conquérant et pour un prophète, il se décida à tenter un coup plus hardi, et à aller assiéger la capitale de son ennemi : à son appel quarante mille hommes, fantassins pour la plupart (2), accoururent sous ses drapeaux. Le brave abou Mohammed, l'un des dix, fut mis à la tête de cette armée : car le Mahadi, avare d'une vie trop précieuse, daignait rarement combattre en personne. D'ailleurs une maladie grave, qui devait bientôt mettre un terme à sa vie, le retint à Tinamal, et l'empêcha d'assister lui-même à la plus hardie entreprise qu'il eût encore tentée. Ali, après tant d'efforts inutiles, avait encore mis sur pied cent mille hommes ; mais l'armée des Almohades s'était grossie en chemin, et, rencontrant l'ennemi non loin des murs de Maroc, elle l'attaqua, bien qu'inférieure en nombre, avec tant de furie, qu'elle le mit

(1) Ces détails ne se trouvent que dans Conde. La version de Dombay, non moins prolixe, offre moins d'intérêt.

(2) Une erreur dans laquelle il est assez naturel de tomber, c'est de croire que toutes les armées africaines se composent presque uniquement de cavalerie. Les Bedouins de la plaine et du désert sont les seuls qui combattent constamment à cheval; mais les montagnards, trop pauvres d'ailleurs pour avoir des chevaux, ne pourraient les nourrir dans ces montagnes arides, et dépourvues de chemins : sur deux mille hommes environ de l'armée de Maroc, que j'ai vus à Tanger, je n'ai guère compté qu'un tiers de cavalerie.

en déroute, et le poursuivit, la lance dans les reins, jusqu'aux portes de la ville.

Les Almohades, victorieux, mirent aussitôt le siége devant Maroc. Mais cette ville populeuse, défendue par quarante mille chevaux et une infanterie innombrable, n'était pas de celles que l'on enlève avec un assaut : chaque jour les assiégés faisaient des sorties meurtrières, et les Andaloux, habitués à cette guerre d'escarmouches avec les chrétiens, portaient la mort dans les rangs des Almohades. Mais le résultat le plus important de ces victoires de détail, c'est qu'elles apprirent aux Almoravides à faire face à leur ennemi, et rompirent le charme qui le leur faisait croire invincible. Enfin, dans une sortie plus décisive, combinée avec une attaque du wali de Sedjelmasa contre les Almohades, les troupes du Mahadi furent complétement vaincues : leur général resta sur le champ de bataille avec quarante mille des siens, et à peine si quelques milliers de fugitifs échappèrent à cette terrible défaite. Tous auraient péri sans le sang-froid et l'admirable courage d'abd el Moumen, qui ce jour-là se montra digne du choix que le Mahadi avait fait de lui : lui seul maintint en bon ordre les débris de son armée dans leur longue et pénible retraite, sans cesse harcelée par un ennemi victorieux, et cinq des autres décemvirs perdirent encore la vie en combattant comme des lions.

Quand le Mahadi reçut cette triste nouvelle, toujours maître de lui, son visage ne laissa pas percer la moindre émotion : « Abd el Moumen » vit-il encore ? » demanda-t-il seulement; et comme on lui répondit que oui, « Rien n'est perdu

» dans ce cas », répliqua-t-il. Et il vit, le cœur brisé, mais le front calme, revenir tout sanglants et tout abattus les héroïques débris de son armée (1125) (1).

Le résultat de cette victoire pour Ali fut la soumission d'un grand nombre de tribus rebelles. Le chagrin que le Mahadi avait dévoré aggrava le mal qui le minait, et pendant trois ans encore les Almohades restèrent enfermés dans leur imprenable forteresse de Tinamal. Ali, si long-temps préoccupé de ses guerres en Afrique, put reporter enfin son attention sur la Péninsule, où les affaires de l'Islam n'étaient guère en meilleur état, et où les chrétiens mozarabes et le roi Alonzo d'Aragon mettaient à profit la diversion que le Mahadi faisait en leur faveur. En Afrique, cependant, celui-ci consacra ces trois années de repos à relever les forces de son parti, pendant qu'Ali, qui ne s'abusait pas sur l'imminence du danger, ajourné, mais non dissipé, faisait réparer les fortifications de Maroc. Abd el Moumen, à la tête de trente mille hommes, sortit enfin de ses montagnes pour envahir le pays de Maroc; et les tribus qui s'étaient soumises, en voyant flotter l'étendard des Almohades, coururent s'y réunir, avec la mobilité berbère. Abou Beker, fils d'Ali, marcha à leur rencontre, et la bataille entre ces deux races ennemies ne dura pas moins de huit grands jours. Enfin Dieu se prononça pour les Almohades, qui enfermèrent bientôt dans Maroc les débris de l'armée vaincue. Mais abd el Moumen, affaibli par sa victoire même, ne se sentait pas en état

(1) Dombay donne la date de 1129.

d'assiéger cette puissante cité : car, après trois jours, il s'en retourna à Tinamal, chargé de gloire et de dépouilles (1130).

Quand les Almohades victorieux rentrèrent dans leur cité de refuge, le Mahadi mourant se traîna au devant d'eux pour les féliciter de leur valeur, et leur donna rendez-vous, ainsi qu'à tous les habitants de la ville, dans la mosquée, où il voulait prendre congé d'eux. Lorsque tout le peuple fut rassemblé, le prophète lui adressa ses dernières exhortations : « Oh » seigneur Allah! s'écria-t-il en terminant, père de » toute miséricorde, toi qui sais nos péchés, par» donne-les; toi qui sais nos nécessités, daigne les » satisfaire; toi qui connais nos ennemis, détourne » de nous le mal qu'ils veulent nous faire, et sois seul » notre soutien et notre ferme rempart. » Tout le peuple fondait en larmes en entendant ces paroles; mais le Mahadi eut encore la force de les consoler, en les engageant à se conformer à la volonté de Dieu, qui dispose de tout pour le plus grand bien de ses créatures, et là dessus il les congédia, tristes et abattus. Peu de jours après, sa maladie s'aggrava, et il passa de cette vie dans l'autre, le jeudi 25 de Ramazan, l'an 524 de l'hégire (septembre 1130).

Avant de mourir il appela auprès de lui son fidèle Abd el Moumen, lui confia ses dernières intentions, et disposa même avec lui l'ordre de ses funérailles. Il lui ordonna de cacher pendant quelque temps sa mort à ses sujets, qu'elle pourrait décourager; et c'est à cette précaution qu'il faut attribuer les dates contradictoires que les historiens arabes fixent à la mort du Mahadi. Abd el Moumen, fidèle à son maître mort, comme il l'avait été à son maître vivant, se confor-

ma à tous ses désirs; et lorsque enfin la fatale nouvelle fut annoncée au peuple, sincères et profonds furent les regrets que laissa après lui cet homme, qui avait su si puissamment s'emparer de l'imagination des peuples.

Abdallah ben Toumert, issu d'une origine obscure, car son père allumait les lampes dans la mosquée de sa ville natale, était un de ces hommes destinés à changer la face des empires, et qui ont de bonne heure le secret de leur mission. Emule du prophète Mahomet et du fondateur de l'empire almoravide, dont la prodigieuse fortune enflamme encore l'imagination de ces rêveurs solitaires dont l'Orient est peuplé, il prépara de longue main comme eux, par la patience et par la ruse, à défaut de la force qui lui manquait, l'édifice de sa grandeur. Cette soif de science, dont il sembla dévoré dès l'enfance, ne fut pour lui qu'un moyen, jamais un but; plus savant que Mahomet, plus hardi que ben Yasim, moins soldat que Youssouf, mais aussi profond politique, il eut comme eux l'art d'inspirer l'enthousiasme, et de rester froid au milieu du feu qu'il allumait. Voulant régner sur un peuple brave et superstitieux, il comprit que la religion toute seule ne suffirait pas à lui donner un empire, et il choisit abd el Moumen, avec le coup d'œil du génie, comme l'instrument qu'il lui fallait pour mettre la victoire au service de ses desseins. Sur la fin de sa vie, content de vaincre par ses lieutenants, il parut rarement sur le champ de bataille; mais nul ne savait mieux que lui, au milieu de la mêlée, exciter l'ardeur de ses soldats, en leur promettant les récompenses de l'autre vie. Prier même était, selon lui, pour les fidèles un devoir moins im-

périeux que combattre, et il avait rédigé pour ses champions quelques courtes oraisons (*azala*), qu'ils récitaient, sans perdre de temps à se prosterner, en marchant à l'ennemi. Dévoré d'une soif de sang qui s'allie trop souvent à la piété farouche des réformateurs, il ne ménageait pas plus celui de ses sujets que celui de ses ennemis, et son supplice favori était de faire enterrer vifs les objets de sa haine.

Pour achever de le faire connaître, nous citerons, d'après Dombay (p. 27), une bizarre et cruelle supercherie du prophète africain. Sans cesse il répétait à ceux qui l'entouraient que Dieu opérerait de grandes choses par le moyen d'un certain Wesinischi, homme ignorant et fanatique dont il avait fait son complice. Celui-ci cependant, guidé par le Mahadi, apprenait en secret le Koran par cœur, et s'exerçait à en interpréter les points les plus obscurs. Un jour le Mahadi et tout le peuple s'étant rendus à la mosquée, y trouvèrent Wesinischi établi dans la chaire, d'où l'iman devait lire la prière. Le Mahadi lui demanda ce qu'il faisait là, puisqu'il ne savait ni lire ni écrire : l'autre répondit qu'un ange lui était apparu, et lui avait appris à lire le Koran et à l'interpréter, ce qu'il fit en effet, à la grande admiration des assistants; et après les avoir exhortés à persévérer dans la vraie foi, il en appela pour attester sa mission au témoignage d'un ange du Seigneur, qui s'était retiré, dit-il, dans le puits voisin. Le Mahadi et tout le peuple se rendirent aussitôt près de ce puits, et Wesinischi, s'approchant du bord, dit à haute voix : « Ange de Dieu, » ce que j'ai dit n'est-il pas la vérité? — C'est la vé- » rité », répéta deux fois une voix qui sortait du puits. Aussitôt le Mahadi, feignant d'être convaincu, dé-

clara au peuple que ce puits, qui avait été sanctifié par la visite d'un ange du Seigneur, ne devait plus être profané par de vils besoins, et il y jeta aussitôt la première pierre pour le combler ; le peuple suivit son exemple, et ôta ainsi au Mahadi toute crainte d'une indiscrétion de la part du malheureux qui, à ses risques et périls, avait joué le rôle de l'ange.

Un autre trait, plus horrible encore (Dombay, p. 44), nous montre dans le Mahadi le même mélange d'astuce et de cruauté. Dans sa lutte sans relâche contre les Almoravides, le sang des Almohades avait coulé à flots, et leurs victoires avaient été achetées par des pertes cruelles ; malgré son enthousiasme pour le Mahadi, le peuple murmurait, et il fallait frapper un grand coup pour faire taire ces plaintes trop légitimes. Après un combat où des milliers d'Almohades étaient restés couchés sur le champ de bataille, le Mahadi s'y rendit la nuit avec ses partisans les plus dévoués, et leur fit creuser sous ce lit de cadavres des fosses où ils pussent se cacher, en ménageant quelques ouvertures qui leur permissent de respirer : après être convenu avec eux du rôle qu'ils avaient à jouer, le mahadi les quitta, en leur promettant les plus belles récompenses, et en leur donnant sa parole qu'il viendrait les délivrer.

Quand une partie de la nuit se fut écoulée, le Mahadi réunit autour de lui les principaux chefs de l'armée. « Je sais, leur dit-il, que vous murmurez de la » mort de vos frères, tandis qu'au prix de leur sang » vous avez acheté l'appui du Très-Haut : mais » si vous ne croyez pas ce que je vous annonce des » récompenses qu'ils ont déjà trouvées dans l'autre » vie, allez les interroger, et ils vous diront eux-

» mêmes le bonheur dont ils jouissent dans un autre » monde, en échange de cette vie périssable. » Puis se rendant avec eux sur le champ de bataille, et s'approchant d'un monceau de cadavres : « Vous, s'écria-» t-il, martyrs qui nous avez donné la victoire, dites-» nous quel prix Dieu vous en a donné. » Et une voix répondit : « Nous avons trouvé près de Dieu ce que » l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais en-» tendu, ce que la pensée de l'homme n'a jamais » soupçonné. » Les assistants, saisis d'admiration, vinrent rapporter à leurs compagnons ce témoignage de leurs frères morts, et l'autorité du Mahadi demeura plus incontestée que jamais. Quant aux malheureux dont il avait fait l'instrument de ses desseins, il se garda bien, en les délivrant, de se mettre à la merci d'une indiscrétion, et la même nuit il retourna boucher lui-même les trous par lesquels l'air arrivait jusque dans leurs sépulcres, où tous périrent étouffés, et ensevelirent avec eux son secret.

Les quatre membres survivants du *conseil des dix* se réunirent après la mort du Mahadi pour lui donner un successeur : d'accord avec les deux autres conseils, ils arrêtèrent leur choix sur abd el Moumen, que l'amitié du Mahadi et ses dernières volontés désignaient à leur choix. Ce choix, justifié d'ailleurs par les vertus du nouvel élu, fut reçu comme une inspiration du Ciel, tant l'autorité du maître était puissante encore, même après sa mort; et le successeur du prophète, moins scrupuleux que lui ou que Yousseuf, n'hésita pas à recevoir d'un peuple enthousiaste le titre de khalife et d'*Emir al Moumenim*, ou Commandeur des croyants, qui n'avait appartenu jusqu'ici qu'aux seuls khalifes de Damas.

L'histoire chez les peuples de l'Orient est dans les détails et dans les traits de mœurs, plus encore que dans les événements : nous ne croyons donc pas inutile de citer ici une anecdote puérile, rapportée par Conde, mais où se peint tout entier le génie arabe, amoureux des fables, et chez qui l'histoire trouve moins aisément croyance que la fiction. Suivant le *Livre des Princes*, la mort du Mahadi resta cachée à tout le monde pendant trois ans, car il survécut peu à la défaite des Almohades : abd el Moumen, pendant ce temps, gouverna au nom du prophète comme s'il vivait encore; en même temps il élevait en secret auprès de lui un jeune lion apprivoisé, qu'il avait habitué à lui rendre ses caresses, et il enseignait à un oiseau à répéter en arabe et en berber ces paroles : « Abd el Moumen est le rempart et l'appui de l'état. » Lorsque enfin il jugea le moment venu de dévoiler la mort du Mahadi, il fit construire hors de Tinamal une grande salle, où il cacha au sommet d'une colonne la cage de l'oiseau, et au milieu de la salle, sous la tribune destinée aux harangues, il fit enfermer le lion. Ayant ensuite réuni tous les chefs du peuple, il leur révéla la mort du Mahadi; et voyant couler leurs larmes, « Ne pleurons pas, leur dit-il, » le vertueux Iman, qui jouit maintenant d'un sort » plus heureux. Son dernier vœu a été qu'après sa » mort vous vous réunissiez tous, sans céder ni aux » passions ni aux intérêts privés, pour lui donner un » successeur digne de lui : bannissons donc d'entre » nous les rivalités et la discorde, et occupons-nous » de ce choix. » Il se tut, et les chefs en suspens attendaient l'inspiration d'en haut, lorsqu'une voix qui semblait venir du ciel prononça distinctement ces

paroles : « Victoire et puissance au khalife abd el » Moumen, prince des croyants, le rempart et l'ap- » pui de l'état. »

En même temps, abd el Moumen lâcha la porte cachée de la cage du lion, et celui-ci sortit aussitôt au milieu de l'assemblée, en montrant ses dents menaçantes et en se fouettant les flancs avec sa queue. Chacun, saisi de frayeur, songeait à fuir, et restait cependant immobile à sa place. Alors abd el Moumen, le visage serein, s'avança vers le lion, qui, le reconnaissant, s'inclina devant lui, en lui léchant les mains comme un chien soumis. A cette vue, les Almohades proclamèrent tout d'une voix pour khalife cet homme privilégié, devant lequel s'apaisaient les lions du désert, et que le Ciel lui-même désignait à leur choix, et tous lui jurèrent fidélité. Depuis ce jour, qui rappelle ce lion miraculeux, la biche de Sertorius, car le vulgaire de tout temps s'est laissé prendre aux mêmes piéges, ne quitta plus le nouveau khalife, et le suivit même à la mosquée; et peut-être une partie des succès de son règne fut-elle due à la superstitieuse confiance que cette ruse puérile inspirait aux Almohades.

Pendant que l'empire des Almoravides voyait ainsi s'élever en Afrique une puissance rivale de la sienne, la fortune dans la Péninsule ne lui était guère plus favorable. Les chrétiens mozarabes d'Andalousie (en arabe *mohahiddin*), dont la récente conquête de Saragosse avait réveillé le patriotisme, s'agitaient à l'idée d'une prochaine délivrance. Ils entretenaient avec les chrétiens du nord de secrètes intelligences, les informaient de la situation du pays, de l'état des forteresses, et, non contents de les pousser sous main à

envahir le territoire andaloux, ils leur servaient encore d'*adalid* ou de guides dans leurs algarades. Ali, préoccupé de ses guerres avec le Mahadi, ne pouvait surveiller de près ses états de la Péninsule, et les Mozarabes de Grenade, enhardis par l'impunité, tentèrent un pas plus décisif. Sachant bien que, dispersés comme ils l'étaient, au milieu d'une population ennemie, maîtresse de toutes les places fortes, ils ne pouvaient rien entreprendre sans le secours d'un des souverains de l'Espagne chrétienne, ils s'adressèrent au belliqueux monarque d'Aragon, au conquérant de Saragosse, Alonzo Sanchez *le Batailleur*, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme Alonzo Raymondez de Castille, connu sous le titre d'*empereur*. Regardant déjà le roi d'Aragon comme le libérateur de l'Espagne mozarabe, ils le pressèrent vivement d'envahir l'émirat de Grenade, promettant de se soulever en sa faveur et de lui livrer tout le pays.

Peu confiant dans leurs promesses, Alonzo refusa d'abord; mais les Mozarabes, redoublant d'instances, offrirent de se ranger hautement de son côté, et de lever pour lui douze mille hommes armés et aguerris, sans parler des milliers de leurs frères qui, épars dans toute l'Andalousie, ne manqueraient pas d'accourir sous ses drapeaux. Puis, cherchant à exciter sa convoitise, à défaut de son humanité ou de sa foi, ils lui vantèrent les charmes de cette fertile *vega* de Grenade, immense jardin d'orangers, de vignes et d'oliviers, caché dans les profonds replis de la *Sierra Nevada;* ils lui décrivirent la riante situation de Grenade, épanouie dans la plaine, comme le fruit dont elle porte le nom, et dominée par les tours massives de cette imprenable forteresse qu'on appelle

l'Alhambra (*al Hamra*, la Rouge). Enfin ils lui promirent qu'une fois maître de Grenade, il le serait bientôt de toute la contrée.

Pour le souverain des âpres plateaux de la Manche et de l'Aragon, tour à tour brûlés par le soleil et glacés par les frimas, et aussi destitués de végétation que d'habitants, la conquête de Grenade, le jardin de l'Andalousie, devait avoir un attrait bien puissant. Il faut avoir traversé sous un soleil dévorant ou sous une âpre bise les arides plaines de la Manche, où pendant dix lieues quelquefois vous ne rencontrez pas un village, pour comprendre le charme de cette splendide végétation du midi, si rare en Espagne, et qu'on n'y trouve guère qu'au fond des frais bassins du Xenil et du Guadalquivir. Devant cette flatteuse perspective, Alonzo n'hésita plus; mais une conquête régulière, entreprise avec toutes les forces de son empire, eût demandé de longs préparatifs, et l'expédition, pour réussir, ne devait être qu'un coup de main heureux. Sans croire donc, avec les Arabes, qu'Alonzo n'ait pris avec lui que quatre mille chevaliers (1), nous croyons encore moins à la *foule innombrable* dont parlent les chroniques chrétiennes. L'armée d'Alonzo, comme le prouve la rapidité même de sa marche, ne pouvait guère monter à plus de dix à douze mille chevaux, sans infanterie; et ce nombre suffisait, grâce aux nombreuses recrues qui devaient grossir les rangs des chrétiens.

(1) Le chiffre peut être exact si, par ce mot de *caballeros* (cavaliers ou chevaliers), on entend des hommes d'armes, dont chacun, comme on le sait, menait à sa suite quatre ou cinq écuyers ou varlets.

L'expédition se mit en marche en juillet 1125, en cachant avec soin son but et sa route aux nombreux Musulmans qui habitaient encore Saragosse. Alonzo marcha droit sur Valence, tournant ainsi les redoutables défilés de la *Sierra Morena*, au lieu de les attaquer de front; il assiégea même Valence pendant quelques jours; mais la vigoureuse résistance du wali almoravide força les chrétiens à lever le siége. Cependant les Mozarabes, fidèles à leur promesse, s'empressèrent d'accourir sous les drapeaux d'Alonzo et de fournir à son armée des guides sûrs et dévoués. Chaque pas que faisaient les chrétiens sur le territoire ennemi grossissait leurs rangs; et Alonzo, après deux autres attaques inutiles contre Xucar et Denia, poursuivit sa marche en laissant derrière lui Xativa et Murcie, jusqu'à Baza, ville ouverte qu'il essaya d'enlever, mais que sut lui fermer le courage de ses habitants.

Pour donner le temps aux Mozarabes de se rallier autour de leurs frères, Alonzo, par un délai qu'on ne saurait autrement justifier, s'arrêta un mois dans une bourgade appelée Gayana, près de Grenade. Peut-être un coup de main rapide eût-il pu lui livrer cette dernière ville, qui commande à toute la vallée du Xenil; mais le brave Temim, frère d'Ali, qui gouvernait l'Andalousie et tenait sa cour à Grenade, informé des trames des chrétiens, déploya pour les réprimer la plus active énergie. Il avait commencé par jeter en prison les plus suspects; mais comme il eût fallu emprisonner toute la population chrétienne, il se contenta de la surveiller de près, et ne négligea rien pour mettre la ville en état de défense. Les Mozarabes ce-

pendant affluaient dans les rangs d'Alonzo, et celui-ci, se voyant enfin à la tête de 50,000 hommes, n'hésita pas à se rapprocher de Grenade.

Temim, informé à temps de son approche, avait lui-même été chercher en Afrique de puissants renforts qu'il fit camper autour de la ville, en la ceignant ainsi comme d'une muraille vivante. Mais les forces dont disposait Alonzo étaient bien supérieures, et le découragement régnait déjà dans cette cité populeuse, dont la forteresse seule, le célèbre Alhambra, situé sur les derniers gradins de la *Sierra Bermeja* (chaîne vermeille), est susceptible d'une longue défense. Déjà l'*azala de la peur*, prière abrégée et sans génuflexions, que les fidèles, en armes, répètent à la hâte à l'heure du danger, retentissait dans toutes les mosquées. Alonzo avait assis son camp à *Degma*, sans doute Diezma, à six lieues de Grenade. Mais un sort funeste semble s'être attaché à toute cette expédition si hardiment conçue, mais si mollement exécutée. Alonzo, malgré la supériorité de ses forces, n'osa rien entreprendre et perdit un temps précieux. Les Grenadins se remirent peu à peu de leur terreur, et la saison des neiges et des pluies arriva bientôt. Les assiégeants, mal à l'aise dans leurs campements, et sans cesse harcelés par les Almoravides, auraient tous péri sans les secours et les provisions que leur fournit le zèle des Mozarabes. Pendant dix-sept jours entiers Alonzo lutta contre la saison et contre la fortune; mais, désespérant enfin d'emporter Grenade d'assaut, et redoutant les lenteurs d'un siége, il se décida à lever le camp, et se mit en marche, par une dernière bravade, non pas au nord, vers l'Aragon, mais au sud, vers la mer d'Afrique, qu'il avait fait vœu de

visiter, laissant ainsi derrière lui tous les passages fermés, et toute la population musulmane soulevée contre lui.

Cette marche aventureuse, qui l'éloignait encore de ses états, quand il eût fallu songer à la retraite, fut sans cesse harcelée par les Almoravides, impatients de venger sur les chrétiens les affreuses dévastations qui signalaient leur passage. Arrivé près de Lyrena, Alonzo vit tout d'un coup son avant-garde attaquée avec tant de furie, que force lui fut d'abandonner ses bagages. Les Africains, fiers de leur victoire, et se croyant déjà débarrassés des chrétiens, s'occupèrent, au lieu de les poursuivre, à partager leurs dépouilles. Mais Alonzo, ayant rallié ses troupes en désordre, fondit, comme l'aigle qui a laissé échapper sa proie, sur les Sarrazins, occupés de pillage, les mit en déroute, et les poursuivit jusqu'à la nuit. Continuant sa route, désormais libre d'ennemis, Alonzo traversa sans obstacles l'énorme rempart des Alpujarras, qui sépare de la mer la vallée de Grenade; la chronique arabe raconte même qu'en contemplant les profonds ravins du *rio* de Motril, où une poignée d'hommes eût suffi à arrêter une armée, Alonzo, frappé sans doute de la grandeur du danger auquel il venait d'échapper, ne put s'empêcher de dire aux chevaliers qui l'accompagnaient : « Oh! la belle » sépulture que c'eût été là pour nous, si ces mécréants nous y eussent attendus pour nous précipiter en bas de ces rochers! »

Arrivé sur la rive heureuse de Velez-Malaga, où croissent le cotonnier et la canne à sucre, Alonzo donna à ses troupes fatiguées quelques instants de repos; et cédant lui-même au charme du climat, sur

cette plage à l'abri des éternelles tempêtes du détroit, et où le flot aplani vient se briser avec un doux murmure, il songea à accomplir le vœu qu'il avait fait, si Dieu lui accordait d'atteindre cette belle mer. Il monta sur une petite barque et s'en servit pour aller lui-même pêcher du poisson, qu'il mangea joyeusement avec ses chevaliers, pour pouvoir raconter un jour à Saragosse qu'il avait, de ses royales mains, pêché à Motril du poisson de la mer d'Afrique.

Certes, à voir un roi chrétien, suivi de quelques chevaliers, traverser ainsi l'Espagne tout entière, et soulever le nord contre le midi pour accomplir un pareil vœu, il y a dans la grandeur de l'effort, si peu en proportion avec celle du but, quelque chose d'enfantin à la fois et de sublime qu'on ne trouve que dans ces siècles d'aventures et d'audace. Depuis que la chrétienté tout entière s'était ébranlée sur ses gonds pour aller ravir aux infidèles le sépulcre du Christ, il y avait dans toutes les âmes un besoin d'oser, un instinct de dévoûment, tour à tour puéril et magnanime, qui devait faire accomplir de grandes choses, même pour les motifs en apparence les plus frivoles. La fièvre des croisades, qui poussait alors l'Europe sur l'Asie, avait aussi gagné l'Espagne chrétienne. Sauver l'Andalousie du joug musulman, et purger la Péninsule des souillures de l'Islam, valait bien, en effet, la précaire conquête du saint sépulcre; et, à mesurer l'entreprise d'Alonzo et celle de Pierre l'Ermite, soit par leur importance, soit par leur audace, l'avantage n'eût pas été peut-être pour les croisés de la Palestine.

Content d'avoir accompli son vœu, d'avoir vu des sommets de la *Sierra Nevada* les côtes lointaines de

l'Afrique, et baigné les pieds de ses chevaux dans la mer qui l'arrose, Alonzo, par la même route, remonta vers Grenade. Là, sans cesse harcelé par les éclaireurs almoravides, il rebroussa chemin à l'est, vers Guadix, où il se réunit à une division de son armée, qu'il y avait laissée pour assurer sa retraite. Il se dirigea ensuite vers Xativa et Murcie, toujours serré de près par les Almoravides, qui, se contentant d'empêcher les dévastations des chrétiens, évitaient avec soin un engagement général. Dans cette pénible, mais glorieuse retraite, Alonzo perdit beaucoup de monde par la fatigue et les maladies, plus encore que par le fer de l'ennemi, et il atteignit enfin, à travers un pays désolé par une guerre éternelle, et où son armée eut beaucoup à souffrir, les frontières de l'Aragon, que plus d'une fois, sans doute, ces hardis aventuriers avaient désespéré de revoir (1).

Les chroniques, du reste, ne sont pas plus d'ac-

(1) C'est à Conde seul que nous devons tous ces détails, d'autant plus précieux, que les chroniques chrétiennes, rédigées dans l'intérêt de la Castille, se taisent sur cette expédition, si glorieuse pour le roi d'Aragon. Ainsi, le *Chron. Adefonsi Imperat.* (Florez, t. XXI, p. 233), qui raconte en détail l'expédition d'Alonzo de Castille à Cordoue et Séville en 1133, ne dit pas un mot de celle-ci, ou la confond avec l'autre. Le *Chron. Orderici Vitalis, Angligenæ* (Florez, X, 583), plus juste envers le roi d'Aragon, auquel il restitue l'honneur de cette entreprise, lui attribue, à la date de 1125, tous les faits et gestes d'Alonzo de Castille en 1133, et mêle dans son récit, court et confus, les faits des deux expéditions. Du reste, la fâcheuse similitude du nom des deux rois semble avoir embarrassé autant les vieux chroniqueurs qu'elle embarrasse aujourd'hui l'historien, et les rivalités des deux couronnes ajoutent encore la partialité à l'ignorance des écrivains. Les sommaires chronologiques rassemblés dans le tome XXIII de Florez n'ont pas un mot sur ce sujet, sauf les *Ann. Toledan.* I, dont voici les deux maigres lignes : « Entrò el Emperador con el » Rey Cefadola en tierra de Moros, era 1171. » Rodrigue de Tolède (*Hispan. Illust.*, t. II, p. 116 et 117) et Lucas de Tuy (*ibid.*, t. IV, p. 103) ne parlent que de l'expédition du roi de Castille contre Almeria en 1147, et ne disent pas un mot des deux autres.

cord sur la durée que sur la date et le chemin de cette audacieuse algarade : les Arabes la font durer quinze mois, Orderic Vital six semaines, et la chronique d'Alonzo est muette sur ce point. Mais en suivant pas à pas la marche d'Alonzo, si minutieusement racontée par Conde, on peut se convaincre que l'expédition n'a pas pu demander moins de six mois. Alonzo, d'ailleurs, dans une situation aussi périlleuse, n'aurait pu demeurer plus long-temps hors de son royaume et sur un territoire ennemi. « Et ainsi, dit un » auteur arabe, quelle que fût la vaine gloire qu'Alon- » zo retirât de ce pénible et téméraire voyage, il ne » fit rien qui lui profitât, si ce n'est de brûler quel- » ques métairies, et de mettre en fuite leurs miséra- » bles habitants ; mais il ne prit aucune ville, ni pe- » tite, ni grande ; en sorte que son expédition ne » sembla dirigée que contre des pâtres et des culti- » vateurs... ; et, somme toute, elle fut plus utile que » nuisible aux Musulmans, car elle leur révéla les » ennemis cachés qu'ils avaient dans leurs propres » cités, et leur apprit à se garder des traîtres. »

Et en effet, les Almoravides, justement irrités contre les chrétiens mozarabes, qui avaient déchaîné ce fléau sur l'Andalousie, saisirent les biens de ceux qui n'avaient pas suivi la retraite d'Alonzo, ou les forcèrent à les vendre à tout prix, pour aller habiter en Afrique. Là ces malheureux, accablés par les mauvais traitements, et exposés aux intempéries des saisons et aux fatigues du voyage, sous le perfide climat de l'Afrique, moururent pour la plupart. Quant à ceux qui avaient émigré à la suite de l'armée chrétienne, Alonzo prit soin de les dédommager de leurs pertes, et de leur faire retrouver une patrie sur

cette terre d'exil où ils avaient accompagné leurs frères.

Malgré le jugement sévère que l'historien arabe porte sur l'expédition d'Alonzo, une chose est certaine : c'est que, s'il manqua à ce hardi *batailleur* la vaine gloire de conquérir des villes qu'il n'eût pas pu garder, il lui resta la gloire plus solide d'avoir tenté et accompli une des plus hardies expéditions dont l'histoire fasse mention, depuis la retraite des dix mille; d'avoir promené, six mois durant, le pillage et l'incendie dans toute l'Espagne arabe; d'avoir soulevé contre les Musulmans les redoutables ennemis qu'ils nourrissaient dans leur sein, et appris du moins aux Mozarabes le mal qu'ils pouvaient faire à leurs maîtres, en attendant la conquête qui devait les affranchir. Si Alonzo ne retira de son algarade aucun profit direct, l'effet moral en fut immense sur les Musulmans comme sur les chrétiens. Ceux-ci reprirent, à la suite de leur roi, le chemin de l'Andalousie, et firent voir aux rives de la mer d'Afrique l'étendard de la croix, qui depuis les Goths n'y avait plus flotté; et, ne mesurât-on les entreprises humaines que par leur utilité, abstraction faite de leur grandeur, il faudrait encore savoir gré à Alonzo d'avoir ouvert à saint Fernando le chemin de Séville, qu'un siècle plus tard, le pieux héros devait conquérir.

Après avoir tiré des Mozarabes cette terrible vengeance, Ali voulait encore punir l'émir dépossédé de Saragosse de ses alliances avec les chrétiens, et lui enlever le reste de ses états, où les Almoravides possédaient déjà Lerida, Tortose, Mequinenza et Fraga. Mais abd el Melek parvint à apaiser par de belles paroles la colère d'Ali, et à détourner ses soupçons. La

mort du brave Temim, le frère d'Ali et son lieutenant dans la Péninsule, vint encore porter un coup funeste à la puissance des Almoravides (1126). Ali pleura sincèrement la perte de ce frère généreux, le plus fidèle défenseur d'un trône où il aurait dû monter, et il le remplaça en Espagne par son propre fils, Tachfin. Ce prince, jeune et ardent, jaloux de se signaler par quelque action d'éclat, envahit le territoire de Tolède, qu'il dévasta sans pitié. Mais le roi de Castille, au lieu de marcher à la défense de Tolède, qu'il savait assez défendue par sa position, s'avança à la tête d'une puissante armée sur Merida et Badajoz, et traita leur territoire comme Tachfin avait traité celui de Tolède. Tachfin accourut aussitôt, à la tête de ses Almoravides, et les deux armées se rencontrèrent non loin des champs de Zalaca, de funeste mémoire pour les chrétiens. Après une sanglante journée, où Tachfin, malgré son jeune âge, montra l'habileté d'un général et le courage d'un soldat, les chrétiens furent mis en déroute, et laissèrent le champ de bataille de *Fohos Assebub* couvert de cadavres (1126).

L'année suivante, les chrétiens voulurent encore essayer leur fortune, et franchirent la frontière musulmane près d'Alcaraz, en portant partout le fer et la flamme. La terreur se répandit dans toute la contrée. Mais Tachfin, ayant réuni ses milices d'Afrique et d'Andalousie, les trouva tellement animées du souvenir de leur dernière victoire, qu'il n'hésita pas de marcher à l'ennemi. Les chrétiens furent battus encore une fois près de Gebel al Cazar, et laissèrent tous leurs bagages entre les mains des Musulmans. Plus de trente

places fortes tombèrent entre les mains de Tachfin à la suite de cette victoire.

Tous ces succès des Musulmans n'étaient dus qu'aux discordes des chrétiens, et à la guerre opiniâtre que se faisaient les deux rois d'Aragon et de Castille. Mais enfin la paix conclue entre ces deux souverains, en 1127, les laissa libres de tourner leurs armes d'un autre côté. Pendant qu'Alonzo d'Aragon allait faire une infructueuse expédition contre Bayonne, Alonzo de Castille, après avoir soumis ses vassaux rebelles, reconquit sur les Sarrazins Aurelia (Oreja) et Coria. Tachfin, alarmé de voir les chrétiens reprendre l'offensive, rassembla, dit la *Chronique d'Alonzo* (ch. 52), « une » armée aussi nombreuse que les sables de la mer », pour envahir le territoire de Tolède. Il avait assis son camp près de Lucena, lorsqu'il fut attaqué pendant la nuit par quelques milliers d'aventuriers chrétiens, sortis de Ségovie et d'Avila, pour aller courir une algarade en terre de Maures. Malgré la prodigieuse inégalité du nombre, l'obscurité et la surprise secondèrent le courage des chrétiens, qui mirent les Musulmans en fuite, pillèrent leur camp, et forcèrent Tachfin, blessé à la cuisse, à s'enfuir sur un cheval sans selle. Tachfin guérit de sa blessure, mais il demeura boiteux pour le reste de sa vie (1130) (1).

L'ancien émir de Saragosse, abd el Melek Ahmad-Daulat, mourut vers cette époque dans sa forteresse de Rotalyehud, refuge de sa disgrâce, et dernier dé-

(1) Cette victoire des chrétiens est sans doute la même que rapporte Conde (II, 257), et qu'il fait suivre d'une longue épître consolatoire, en vers, d'abou Zacharia à Tachfin.

bris de ses états. Ses constantes alliances avec Alonzo d'Aragon lui avaient attiré la haine de tous les loyaux Musulmans, et son fils abou Dgiafar Ahmed, surnommé *Saïf ad Daulat*, hérita de cet humiliant vasselage. C'est à lui qu'échut la triste mission de consommer la ruine de l'émirat de Saragosse, en livrant l'une après l'autre toutes ses forteresses aux chrétiens, et de clore dans la dépendance et la honte cette dynastie des ben Houd, naguère plus glorieuse. En effet, vers l'an 1132, Saïf ad Daulat, voulant échapper au redoutable protectorat d'Alonzo d'Aragon, et craignant que ses propres sujets, révoltés de ses alliances impies avec les chrétiens, ne livrassent ses forteresses aux Almoravides, les prévint en cédant à Alonzo de Castille (1) Rotalyehud, et quelques autres places fortes, et se reconnut son vassal. Alonzo en échange lui donna plusieurs territoires en Castille, en Estremadure et dans le pays de Tolède, et ainsi disparut, sous la conquête chrétienne, la dernière trace de cet émirat de Saragosse, qui l'avait tenue si long-temps en échec.

Libre désormais d'envahir le territoire musulman sans laisser des ennemis derrière lui, Alonzo, enflammé d'une noble émulation par la gloire récente de son homonyme d'Aragon, voulut comme lui « manger du poisson de la mer d'Afrique. » Ayant donc rassemblé à Tolède tous ses *ricos homes*, il leur fit part de son dessein, que tous accueillirent avec joie. Une puissante armée se réunit sur les bords du

(1) Le *Chron. de l'empereur Alonzo* dit expressément que « le roi Zafadola » se soumit au roi de Castille, à cause des grandes choses que celui-ci avait fai- » tes contre le roi d'Aragon, spoliateur de l'émirat de Saragosse. »

Tage, et Saïf ad Daulat, l'ex-émir de Rotalyehud, s'offrit pour guider sa marche sur le territoire musulman. Alonzo divisa ses troupes en deux corps, afin de pourvoir plus facilement à leur subsistance dans le désert de quinze journées de marche qui les séparait du territoire ennemi : car telle était la formidable barrière que quatre siècles de dévastations avaient élevée entre les deux peuples. Le roi, à la tête d'un de ces corps, entra par *Puerto real* sur le territoire musulman (1133) (1), tandis que Saïf ád Daulat et le comte Rodrigo Gonzalez, le seul des Lara qui fût resté fidèle au roi de Castille, entraient à la tête de l'autre par le *Puerto* de Muradal. Les deux armées, après quinze jours de marche dans le désert, se réunirent près de Gallello (2), où elles trouvèrent en abondance des fourrages et des vivres. De là, l'expédition entra dans la vallée du Guadalquivir, occupa, c'est-à-dire ravagea tous le pays, en brûlant tous les villages, et en faisant les habitants prisonniers, et passa ensuite le fleuve entre Cordoue et Séville.

« C'étaient alors, dit la chronique, les jours de la » moisson, et le roi fit mettre le feu à tous les champs » de blé, et tailler les vignes, les oliviers et les figuiers; » et la terreur s'abattit sur tous ceux qui habitaient la » terre des *Moabites* (Almoravides), et des *fils d'Agar* (Musulmans andaloux). Les païens, saisis d'une » grande frayeur, abandonnèrent toutes les places

(1) *La Chronique d'Alonzo VII* place en 1133 cette expédition, qu'elle raconte avec de longs détails, et dont Conde, à son tour, ne dit pas un mot.

(2) Il m'a été impossible de retrouver sur les cartes modernes une bonne partie des noms de lieux cités dans cette expédition. Une carte de l'Espagne au moyen âge serait un travail bien utile et bien digne des savants de ce pays.

» qu'ils ne pouvaient défendre, et se retirèrent dans
» les châteaux forts, dans les antres des monts, et
» dans les îles de la mer.

» Ensuite l'armée chrétienne vint planter ses tentes
» dans le pays de *Sibilla* (Séville), et tous les jours
» sortaient du camp de grandes troupes de soldats, ce
» qu'en notre langue nous nommons *algarades*, qui
» ravageaient tout le pays depuis Séville jusqu'à
» Cordoue, et brûlaient toutes les villes et châteaux
» qu'ils trouvaient abandonnés; et il n'y avait pas de
» nombre pour les captifs, ni pour le bétail, ni pour
» l'huile, le vin et le blé qu'ils rapportaient au camp.
» Et toutes les synagogues des infidèles étaient livrées
» aux flammes avec leurs livres impies, et les prêtres
» et les docteurs de leur loi passés au tranchant de
» l'épée; et les courses des soldats s'étendaient jus-
» qu'à huit journées de marche autour du camp.
» Bientôt, comme il ne restait plus rien à piller, le roi
» leva son camp, et vint près la ville antique de *Tuccis*,
» aujourd'hui Xerez, et la détruisit de fond en com-
» ble; et il arriva ensuite à la ville forte (*ad turrem*)
» de *Calliz* (Cadiz), située sur le bord de la mer.

» Là, quelques jeunes imprudents, fils de ducs et
» de comtes, et beaucoup d'autres avec eux, ayant
» appris qu'une île voisine était pleine de bétail, et
» renfermait de grandes richesses, y passèrent sans
» que le roi l'eût permis. Mais ils y rencontrèrent une
» troupe de païens bien armés, qui leur livrèrent ba-
» taille; et les péchés des chrétiens furent cause qu'ils
» furent battus, et qu'un grand nombre y laissa la
» vie; le reste s'enfuit en désordre au camp. Et depuis
» ce jour, l'armée commença à craindre le roi et à lui
» obéir, et nul ne sortit plus de sa tente sans son

» ordre. Et le roi resta là campé quelques jours, et » les maraudeurs qu'il avait envoyés à la ronde re- » vinrent, amenant avec eux des milliers de captifs, » avec force chameaux, chevaux et bétail de toute » espèce, et une foule de richesses.

» Le roi leva ensuite son camp et marcha contre » Séville, et les païens, qui étaient là nombreux et » bien armés, furent enfermés dans leurs murs par » un petit nombre de chrétiens ; et ceux-ci dévastè- » rent tout le pays et mirent le feu aux maisons, aux » moissons et aux palais des rois, sur les deux rives du » fleuve. Et les Moabites ne faisaient aucun prison- » nier ; mais ceux d'entre eux qui étaient pris étaient » mis à mort. Ce que voyant, les princes andaloux » (*Agareni*) envoyèrent en secret au roi Saïf ad Daulat, » pour lui dire : « Parle au roi des chrétiens pour qu'il » nous délivre des Almoravides, et nous lui paierons » plus de tributs que nos pères n'en ont payé aux » siens, et nous le servirons avec toi, et tu régneras » sur nous, toi et tes fils. » Et Zafadola leur répondit, » après avoir pris conseil du roi : « Allez, et dites à mes » frères les princes andaloux de se saisir de toutes les » places fortes, et de faire en tous lieux la guerre aux » Almoravides, et moi et le roi de Léon nous viendrons » aussitôt vous secourir. » Le roi s'éloigna ensuite, » et, passant le *port* d'Amarela, atteignit enfin sa cité » de Talavera. Et chacun ensuite s'en retourna chez » lui en grande joie et en grand triomphe. »

Suivant Rodrigue de Tolède, fort inférieur en exactitude à la *Chronique d'Alonzo*, « ce prince mit le » siége devant Cordoue, et aben Gamia, qui la gou- » vernait, se sentant trop faible pour résister, offrit » à l'empereur les clefs de la ville, où celui-ci entra.

» L'archevêque Raymond de Tolède célébra la messe » dans la grande mosquée; mais la cité étant trop po» puleuse pour que l'empereur pût y laisser une gar» nison suffisante, il en confia la garde à aben Gamia, » et celui-ci jura sur l'Alcoran foi et hommage au roi, » et à don Sancho, son fils. »

Enfin, suivant Lucas de Tuy, Alonzo VI, car c'est à lui qu'il attribue cette expédition, « ayant réuni » une innombrable armée de Castillans et de Fran» çais, vint assiéger dans Cordoue le Miramolin (*Emir » al Moumenin*). Celui-ci envoya demander la paix, » en promettant aussi tribut et hommage pour tou» tes ses cités en deçà de la mer. Cependant un chef » sarrazin, Abdallah, ayant attaqué de nuit le camp » du roi, fut fait prisonnier, et le jour suivant, le roi » le fit couper en morceaux et brûler vif en face des » murs de Cordoue, parce qu'il avait fait périr l'émir » ben Abed de Séville, son beau-père; et les Sarra» zins, effrayés, s'engagèrent à payer tribut, et lui » offrirent les plus riches présents, et le roi s'en re» tourna dans son pays avec grandes richesses et » grande gloire. » Nous n'avons rapporté ces fables, dénuées de dates comme de vérité historique, que pour montrer à quelles sources ont dû puiser les historiens de l'Espagne arabe, avant les précieuses révélations de Conde, le véritable créateur de cette histoire.

Cependant le roi d'Aragon, enflé de ses faciles conquêtes sur les débris de l'émirat de Saragosse, voulut les compléter en s'assurant la navigation de l'Ebre avec les villes qui en dominent le cours. Mais pour arriver à l'importante cité de Tortose il fallait d'abord s'emparer de Mequinenza, au confluent de la Sègre et

de l'Ebre. Alonzo, à la tête d'une brillante armée, grossie encore par une foule de chevaliers français et anglais, jaloux de prendre part à cette guerre sainte, vint mettre le siége devant cette ville, et, après trois semaines d'une attaque et d'une défense opiniâtres, il la prit d'assaut et fit passer au fil de l'épée tous les habitants. Restait, avant de marcher sur Tortose, à conquérir Fraga (1) et Lerida, qui appartenaient encore aux Musulmans. Fraga, située sur un roc escarpé, pourvue d'ailleurs d'une nombreuse garnison, se préparait à opposer une vigoureuse résistance; Alonzo, en se décidant à l'attaquer, jura sur les saintes reliques, comme l'avait fait naguère son père devant Huesca, de ne pas lever le siége avant que la ville ne fût prise, ou que la mort ne le déliât de son vœu, et il fit répéter ce serment chevaleresque aux chefs de son armée.

Mais, malgré le courage des assaillants, le siége traînait en longueur, et les sorties meurtrières des assiégés répandaient le découragement dans le camp d'Alonzo. Les habitants, en voyant l'orage approcher de leurs murs, avaient fait demander des secours à l'émir de Maroc, et 10,000 Africains passèrent le détroit pour venir défendre Fraga, tandis que Yahia ben Gamia, le wali de Valence, réunissait aux Africains les milices d'Andalousie et de Valence pour marcher au secours de la ville assiégée. Dans une première rencontre, Alonzo, après une bataille acharnée qui ne dura pas moins de trois jours, remporta

(1) Le *Chron. Adefonsi* prétend qu'Alonzo I poussa son algarade jusqu'à Valence, Murcie et Almeria; mais il est évident que le chroniqueur confond ici cette algarade avec la grande expédition du roi d'Aragon à Motril, et avec le siége d'Almeria par Alonzo VII de Castille, en 1147.

d'abord l'avantage (1). Un de ces aventuriers étrangers que le roi d'Aragon comptait en foule dans son armée, Robert Burdett, comte de Tarragone, et Anglais ou Normand d'origine (2), décida, suivant Orderic, par un renfort amené à propos, le destin de la bataille, et les vainqueurs, joyeux, se partagèrent les riches dépouilles des Musulmans.

Abattus par la défaite de leurs auxiliaires, les habitants de Fraga demandèrent à traiter avec Alonzo, en offrant de se reconnaître pour ses vassaux et ses tributaires; mais Alonzo, enivré de sa victoire, s'y refusa obstinément, et les menaça d'enlever la ville d'assaut, si elle ne se rendait à discrétion. Les assiégés, exaspérés par ses refus, résolurent du moins de vendre chèrement leur vie. Ils implorèrent de nouveau les secours de l'émir almoravide, et celui-ci leur

(1) Conde, Orderic Vital et le *Chron. Adefonsi*, sont les seuls qui racontent avec quelque étendue le siége et la bataille de Fraga; et c'est à leurs trois versions, fondues ensemble, que j'en ai emprunté le récit. Mais la version d'Orderic est la plus complète : car Conde ne parle pas de la bataille qui a précédé celle de Fraga; en outre, il confond constamment les deux Alonzo; et si les Arabes qu'il copie sont excusables de se tromper, Conde ne l'est pas d'ignorer qu'il s'agit ici du roi d'Aragon et non de celui de Castille. Orderic et la *Chron. d'Alonzo* se trompent aussi en faisant mourir le premier dans son lit (*in lecto decumbens*), tandis que le *Chron. Dertus*, les *Ann. Toled.* I, et Rodr. de Tolède (l. VIII, ch. 3), s'accordent avec Conde pour placer sa mort devant Fraga. Le *Chron. Adefonsi*, qui contient un récit curieux et étendu de la bataille de Fraga, fait mourir Alonzo de chagrin au monastère de la Peña. (Florez, XXI, 340.)

(2) « Robert de Culey, surnommé Burdett, s'empara de Tarragone, qu'il se » fit donner par le pape Honoré en fief, *libre de toute exaction séculière*, et il » y demeura, en dépit des efforts des Sarrazins pour l'en débusquer. Pendant » son voyage à Rome, sa femme Sybille, fille du comte Guillaume de Capoue, » aussi courageuse que belle, défendit avec succès sa ville contre les Maures. » Le casque en tête, la cuirasse au sein, comme un soldat, elle parcourait » la nuit les murailles, tenant en main son bâton de commandement, et elle » veillait pour ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. Louable matrone, » dit la chronique, qui tenait la place de son mari absent, et couvrait de son » aile vigilante le peuple de Dieu. » (Chron. d'Order. Vital, Florez, X, p. 583.)

envoya son propre fils Buchar, avec de nombreux renforts, auxquels se joignirent les milices de l'Andalousie. L'armée musulmane, suivie de vastes convois de provisions, portés par 200 chameaux, s'avança à marches forcées au secours de Fraga. Elle rencontra l'armée chrétienne entre les deux fleuves de la Sègre et de l'Ebre, dans une plaine, qu'en mémoire de cette funeste journée, Orderic appelle le *Champ dolent*. Pour tenter la cupidité des chrétiens (1), les Sarrazins avaient fait marcher devant eux tous leurs bagages, et avaient caché dans une embuscade une partie de leur armée.

Au moment où les éclaireurs d'Alonzo vinrent lui apprendre l'arrivée de cette formidable armée, le camp chrétien, par suite des funestes habitudes d'indépendance des milices féodales, se trouvait dégarni d'une partie de ses troupes. Bientôt l'enceinte même du camp fut assiégée, et les traits et les pierres commencèrent à pleuvoir de toutes parts. Le point d'honneur ne permettait pas à une armée de croisés, si inférieure qu'elle fût en nombre, d'attendre l'ennemi derrière des retranchements. Le roi et ses *ricos homes*, suivis de quelques uns de ces belliqueux prélats espagnols, plus souvent assis sur le dos d'un cheval que sur leur siége épiscopal, sortirent du camp à la tête de l'armée. L'œil avide des chrétiens fut d'abord frappé de ces chameaux chargés de richesses, ou de provisions plus précieuses encore, qui cheminaient vers Fraga, et Alonzo ordonna à Bertran de Loudun, comte de Carrion, de s'emparer du convoi.

(1) Mendicos christicolas, ad irruptionem illicere... prædæ cupidos. (Order. Vital., p. 587.)

Le comte, redoutant quelque piége, engagea le roi à laisser le convoi passer tranquillement, et à songer plutôt à combattre l'armée qui le suivait. Le roi, saisi de colère, accusa le comte de lâcheté; celui-ci, obéissant à regret, chargea les gens de l'escorte, qui, sans essayer de résister, se replièrent sur le corps d'armée. Les chrétiens s'élancèrent à leur poursuite; et alors, de chaque défilé, sortirent d'innombrables ennemis, qui enveloppèrent l'armée chrétienne et firent main basse sur elle. Les évêques de Jaca et de Rosas, le comte Bertran de Launuce, Rodrigo d'Asturie, Almeric de Narbonne, Aimar Centulle de Bigorre, fils de Gaston de Béarn, y périrent, avec une foule de seigneurs et de chevaliers français et anglais au service du belliqueux roi d'Aragon, et tout ce qui fut épargné par le fer fut fait prisonnier. Le roi, adossé à une colline, et entouré de l'élite de ses chevaliers, défendit long-temps sa vie; mais, entouré de toutes parts, il vit tomber l'un après l'autre ses plus fidèles champions. Trouva-t-il la mort à côté d'eux, en vrai héros chrétien, sur ce champ de bataille où la chrétienté semblait prête à s'ensevelir avec lui, ou s'échappa-t-il, à peine suivi de quelques cavaliers, pour aller mourir, le cœur brisé, au fond d'un monastère? C'est ce que l'histoire n'a pas décidé, car les témoignages sont égaux des deux parts en nombre et en gravité. Mais nous traduirons ici jusqu'au bout la chronique d'Orderic, la plus dramatique du moins, sinon la plus exacte.

« L'évêque d'Urgel, voyant le roi décidé à mourir, » le supplia de s'éloigner; mais le roi s'y refusa. Alors » le prélat, lui parlant avec une autorité toute-puis- » sante : « Au nom de Dieu, lui dit-il, je t'ordonne

» de t'éloigner incontinent de ce champ de bataille, » afin de ne pas livrer aux païens, par ta mort, tous » les royaumes chrétiens. » Le roi se résigna enfin » à céder aux ordres du pontife; mais entouré d'en- » nemis de tous côtés, il cherchait en vain une issue. » Enfin il parvint, à la pointe de l'épée (*ense feroci*), » à se frayer un chemin à travers les rangs ennemis, » suivi de 60 cavaliers qui lui restaient. Dix seulement, » parmi lesquels se trouvait Garcia Ramirez, le futur » roi de Navarre, s'échappèrent avec lui, et le gé- » néreux prélat resta sur le champ de bataille avec » les cinquante autres. »

Nous ne raconterons pas la dernière victoire que le chroniqueur anglais (1), qui semble avoir assisté à la bataille de Fraga, fait remporter au héros chrétien sur les Musulmans, prêts à se rembarquer avec leur butin. Cette victoire, en la supposant réelle, consola du moins l'amertume des derniers instants d'Alonzo; mais elle n'offre pas, comme la bataille que nous venons de raconter, des caractères suffisants de vraisemblance. Ainsi périt, ou sur le champ de bataille, de la mort des héros, ou dans le couvent de San-Juan de la Peña, de la mort des saints, ce roi *batailleur*,

(1) De tout temps les aventuriers étrangers, anglais, gascons et français, affluèrent dans les armées de l'aventureux roi d'Aragon : ainsi Orderic Vital (Florez, X, 580) nous apprend qu'un comte français, Rotrou (*Comes Mortoniæ*), cousin d'Alonzo I, lui avait amené, long-temps avant l'algarade d'Andalousie, une troupe de chevaliers normands et français, qui n'eurent pas, à ce qu'il paraît, à se louer de l'accueil des Espagnols, de tout temps peu portés pour les étrangers : car Rotrou, avec ses compagnons, abandonna les « traî- » tres Ibériens », et retourna en France. Mais les Aragonais, harcelés par les Sarrazins, rappelèrent leurs alliés, et les reçurent à bras ouverts à Tudela, Pampelune et Tolède. Rotrou, et Gaston de Béarn, un autre aventurier, firent avec grand succès la guerre aux Sarrazins, et s'emparèrent de plusieurs places fortes, où ils fixèrent leur résidence.

qui, s'il eût vécu, était peut-être destiné à faire rebrousser chemin vers l'Afrique à la conquête almoravide. Sans les funestes guerres civiles qui désolèrent si long-temps l'Espagne chrétienne, si Alonzo de Castille eût uni ses forces à celles d'Alonzo d'Aragon; si une seule âme et une seule pensée eussent réuni ces rois chrétiens qui combattaient pour la même cause; si la voix puissante et vénérée d'un Urbain II se fût élevée pour appeler l'Europe à cette croisade aussi sainte et plus nécessaire que celles de Palestine, l'Espagne eût peut-être été affranchie trois siècles plus tôt, et la tombe ignorée du héros aragonais eût été entourée d'une gloire moins stérile.

Une fois passée la première impression de terreur causée par la défaite de Fraga et la mort d'Alonzo, la guerre perpétuelle qui désolait les frontières musulmanes et chrétiennes continua plus acharnée que jamais. Sans parler des grandes expéditions que les monarques chrétiens dirigeaient en personne, chaque année était marquée par quelque algarade hardie, conduite tantôt par un des seigneurs de la Marche, tantôt par les habitants de quelque cité de l'Extrémadure. L'extrait suivant de la chronique d'Alonzo (ch. 53) donnera une idée de cette guerre sans trêve et sans merci, qui entretenait les haines et le courage des deux peuples. Le comte Rodrigo Gonzalez de Lara, long-temps révolté contre Alonzo de Castille, étant rentré en grâce avec lui (1134), résolut d'expier ses torts par quelques entreprises plus méritoires contre les Musulmans. Ayant reçu en fief d'Alonzo Tolède et l'Extrémadure de Castille, à charge de défendre contre les Sarrazins cet avant-poste de la chrétienté, il réunit les milices de Tolède, d'Avila et de Ségovie, aguerries à ces algarades annuelles qui

étaient pour elles un plus sûr revenu que les moissons de leurs champs, sans cesse dévastés par l'ennemi. Il descendit à leur tête dans le bassin du Guadalquivir, et mit à feu et à sang cette fertile vallée. Le wali de Séville, ayant marché à sa rencontre, fut battu, et resta sur le champ de bataille avec la plupart des siens; et le comte, après avoir promené la terreur et l'incendie jusqu'aux portes de Séville, s'en retourna à Tolède chargé de dépouilles.

Les habitants de Salamanque, saisis d'une généreuse émulation, voulurent, eux aussi, faire leur algarade, et « rendre leur nom fameux, sans donner » leur gloire à un prince ou à un général. » Ils entrèrent donc sur le territoire de Badajoz, et y firent ce que le comte Rodrigo avait fait sur celui de Séville. Le roi Tachfin, informé de la hardiesse et du petit nombre des chrétiens, rassembla encore une armée « nombreuse comme les sables de la mer », et vint camper en face de l'ennemi, sur le territoire de Badajoz. Les chrétiens, embarrassés du nombre immense de prisonniers qu'ils traînaient à leur suite, prirent le cruel parti de les massacrer tous. Dieu les punit en leur retirant la victoire, et Tachfin et ses Almoravides s'en retournèrent à Cordoue chargés de leurs dépouilles. « Et trois années de suite, il en fut ainsi, » parce qu'ils s'étaient fiés en leurs forces, et non » dans le Seigneur Dieu, et c'est pour cela qu'ils » succombèrent. Mais ensuite ils firent pénitence de » leurs péchés, et ils donnèrent les dîmes et les pré» mices à Dieu, et élevèrent leur voix vers lui, et » Dieu les exauça et leur donna la science et la har» diesse de combattre; et guidés par les généraux de » l'empereur, ils retournèrent sur les terres des Moa» bites, et s'enrichirent de leurs dépouilles, et la

» ville de Salamanque devint grande et illustre entre » toutes les villes. »

Le comte Rodrigo (1) étant parti pour la Terre-Sainte, l'empereur donna son fief de Tolède au comte Rodrigo Fernandez, qui fit plusieurs expéditions heureuses sur les terres des Sarrazins, et battit Tachfin lui même, qui était venu à sa rencontre. Gocelmo de Rivas, un autre de ces hardis gardiens de la frontière, « riche en or et en argent, en pain et en vin, » et en autres biens de ce monde, » rebâtit le château d'Azeca, abattu par Tachfin, et en fit la terreur des Sarrazins et le rempart de Tolède. Enfin, en 1138, l'empereur, suivi du comte Rodrigo Fernandez, à la tête des milices de l'Extrémadure, envahit une seconde fois l'Andalousie, et ravagea tout le pays, depuis Baeza jusqu'à Andujar. Le camp des Castillans était assis sur la rive droite du Guadalquivir. Une forte division de maraudeurs chrétiens, étant demeurée de l'autre côté du fleuve, embarrassée des dépouilles qu'elle traînait après elle, le fleuve se gonfla pendant la nuit. Les chrétiens, attaqués par une armée sarrazine, commencèrent par massacrer leurs prisonniers, jusqu'aux femmes et aux enfants, jusqu'aux chevaux et au bétail. Ils vendidirent ensuite chèrement leur vie, et furent égorgés

(1) C'est une vie bien curieuse et bien agitée que celle de ce Rodrigo Gonzalez de Lara, autant du moins qu'on peut l'entrevoir dans les récits tronqués du *Chron. Adefonsi* (ch. 18). « Après avoir rendu au roi son fief de Tolède, il » partit pour la Terre-Sainte, où il fortifia le château de Toron, près d'Ascalon, qu'il donna aux Templiers; il s'embarqua ensuite pour l'Espagne, » mais il ne revint pas auprès de son souverain, et resta tour à tour auprès du » comte Raymond de Barcelone et de Garcia de Navarre. Il passa enfin au service de ben Gamia, le wali de Valence; mais les Sarrazins lui donnèrent un » breuvage qui le rendit lépreux. Ce que voyant, le comte retourna à Jérusalem, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. »

jusqu'au dernier, sous les yeux de leurs frères, que leurs cris appelaient et qui ne pouvaient les secourir : un seul des chrétiens s'échappa en traversant le fleuve à la nage. L'empereur, qui s'était éloigné pour ne pas assister à cette affreuse boucherie, s'en retourna à Tolède, chargé de butin, mais affligé de ce revers, qui attristait les joies de la victoire.

Deux mois après, l'infatigable Alonzo, jaloux de mettre à profit l'absence de Tachfin, que son père avait rappelé en Afrique pour combattre les Almohades, entreprit une nouvelle expédition contre Coria, que les Sarrazins avaient reprise aux chrétiens. Le siége fut poussé avec vigueur; mais la mort du comte Rodrigo Martinez, l'un des généraux castillans, qui tomba percé d'une flèche, découragea les Castillans, et le siége fut levé.

Quelques années plus tard, les walis de Séville et de Cordoue s'emparèrent dans le pays de Tolède du fort château de Mora, par la négligence du commandant, Muño Alfonsez. Les Sarrazins, après avoir mis garnison dans Mora, se retirèrent : car, ajoute la chronique, « chaque fois qu'ils venaient dans le pays » de Tolède, ils n'y restaient jamais qu'un jour et » une nuit, à cause de leur crainte de l'empereur, » et des milices d'Avila, de Ségovie et de l'Extrému- » dure. » En effet, Alonzo, par l'ordre admirable qu'il avait établi dans toutes ses garnisons de la frontière, y avait organisé en quelque sorte une *guerrilla* perpétuelle, que la présence de l'empereur animait quelquefois, mais qui se poursuivait sans lui avec la même activité. En face de Mora, il fit bâtir un château, appelé *Peña-Nigra*, abondamment pourvu de munitions et de soldats; et, grâce à ce point d'ap-

pui, il vint à bout de reprendre Mora. Cependant Muño, jaloux de réparer sa faute, harcela par de continuelles incursions le territoire des Musulmans, et l'empereur finit par lui rendre sa confiance, et le nommer second alcalde de Tolède et de l'Extrémadure, sous Rodrigo Fernandez.

Cependant le château fort d'Aurelia (Oreja), près de Tolède, repris par les Sarrazins, leur servait à répandre la terreur et la dévastation dans tout le pays de Tolède, et Alonzo résolut de s'en emparer à tout prix. Une forte armée, abondamment pourvue de toutes les machines de siége dont l'usage remplaçait alors celui de l'artillerie, et commandée par l'empereur en personne, fut bientôt sous les murs d'Aurelia (1139). Les walis almoravides de Cordoue, de Séville et de Valence, jaloux de conserver cette ville, qui était, après Coria, le poste le plus avancé de l'Islam, joignirent les milices de leurs provinces à de nombreux renforts que Tachfin leur envoyait d'Afrique, et marchèrent au secours d'Aurelia. Mais, redoutant les forces supérieures de l'empereur, ils essayèrent de le détourner du siége d'Aurelia, en faisant mine d'attaquer Tolède. L'assaut qu'ils donnèrent à cette forte cité n'était pas sérieux, bien qu'ils fussent parvenus à jeter bas une tour; mais leurs dégâts firent plus de mal dans la riche campagne qui entoure cette ville. « Alors, » dit la chronique d'Alonzo (ch. 69), l'impératrice » Bérengère, qui se trouvait dans Tolède, envoya » dire aux chefs almoravides : « Ne voyez-vous pas » que vous venez combattre contre moi, qui suis une » femme, et que cela ne vous fait pas grand honneur? » Si vous voulez combattre, allez à Aurelia, où vous » trouverez mon seigneur, qui vous attend avec son

» armée. » Et en même temps les Musulmans, levant
» les yeux, virent au sommet d'une tour de l'alcazar
» l'impératrice assise sur son trône, dans le costume
» qui convenait à son rang, et autour d'elle un cor-
» tége de femmes chantant au son des instruments :
» ce que voyant, ils se sentirent pris de honte, et
» s'inclinant devant la face de l'impératrice, ils s'en
» retournèrent sur leurs pas, sans faire aucun dom-
» mage dans le pays, et sans aller au secours d'Au-
» relia. »

Nous avons raconté dans les propres termes de la chronique cette singulière anecdote, où ressort si vivement l'espèce de courtoisie chevaleresque qui se mêlait chez les deux peuples à cette guerre sans pitié. C'en est assez pour attester la place que tenait déjà la chevalerie dans les mœurs de ces siècles farouches, où les maux inséparables de la guerre étaient quelquefois adoucis par elle, et où les haines de race et de religion s'effaçaient devant une foi commune, celle de l'empire d'un sexe désarmé.

L'empereur, libre de poursuivre le siége d'Aurelia, le poussa avec sa vigueur accoutumée. Plus d'une fois ses machines de guerre furent brûlées par les assiégés; mais la faim eut enfin raison de leur obstination, et le gouverneur almoravide, après avoir vainement imploré le secours d'Ali, fut obligé de se rendre. Alonzo, après avoir réparé les fortifications d'Aurelia, s'en revint triomphant à Tolède, où le peuple et le clergé allèrent au devant de lui, en entonnant des actions de grâce au Seigneur (octobre 1139).

Deux ans après, Alonzo alla de nouveau attaquer Coria, dont la possession était pour lui d'une haute importance, depuis que la ligne du Tage avait rem-

placé celle du Duero, comme frontière extrême de l'Espagne chrétienne. Coria, de même qu'Aurelia, résista aux assauts et succomba à la faim. Tachfin, dont cette ville avait imploré le secours, lui fit connaître à regret son impuissance de la secourir, et l'étendard de la croix flotta bientôt sur ses murs (1142). Alonzo fonda un évêché dans la cité conquise.

L'année suivante, Muño, à la tête de deux mille hommes d'élite, envahit le territoire de Cordoue, et ravagea sans pitié sa fertile *vega*. Les walis de Cordoue, de Carmona et de Séville, réunirent à la hâte leurs milices pour punir l'audace des chrétiens. Les Sarrazins étaient dix fois plus nombreux; mais le brave Muño, après avoir ranimé le courage des siens, et les avoir fait communier, en pieux soldats qu'ils étaient, remporta une victoire brillante, et rapporta à Tolède les têtes des deux walis de Séville et de Cordoue, barbares trophées dont les chrétiens avaient emprunté l'usage à leurs ennemis. Les corps, enveloppés d'habits précieux, furent rendus par Muño aux Sarrazins; et les têtes, portées sur des lances, formèrent le plus bel ornement de l'entrée triomphale des vainqueurs dans Tolède. Derrière ces têtes sanglantes venaient, comme dans un triomphe antique, les captifs, les mains liées derrière le dos; puis les chevaux musulmans, avec leurs riches harnais d'or et de velours; puis les bêtes de somme, et les chameaux chargés d'armes et de dépouilles de toute espèce. Les cris de joie de la populace et les chants du clergé saluèrent les triomphateurs, qui allèrent pieusement à l'église, où les attendait l'impératrice, faire hommage à Dieu de leur victoire. On procéda ensuite au partage des dépouilles : après en avoir prélevé la dî-

me pour Dieu, c'est-à-dire pour l'église, on en donna le quint à l'empereur, suivant l'usage arabe, outre les bannières et les chevaux des walis musulmans; on mit encore de côté quelques objets précieux pour l'apôtre saint Jacques, qui, en sa qualité de *Tueur de Maures* (*matamoros*), devait avoir sa part de leurs dépouilles, et le reste fut partagé entre Muño et ses soldats. Les têtes des chefs musulmans furent placées sur la citadelle, et données en spectacle à toute la cité; mais, au bout de quelques jours, l'impératrice, émue de pitié, fit embaumer avec soin ces têtes, et les renvoya dans des boîtes précieuses aux femmes des malheureux walis (1143).

A la nouvelle de cette victoire des chrétiens, une grande consternation se répandit dans toute l'Espagne musulmane : Tachfin, trop occupé de sa guerre contre les Almohades, pour songer à défendre lui-même ses états de la Péninsule, leur donna pour gouverneur l'habile et brave ben Gamia, le vainqueur de Fraga, en lui confiant le soin de venger la honte de l'Islam; mais l'absence prolongée de Tachfin, et les progrès des Almohades, augmentaient chaque jour l'audace des chrétiens. Alonzo lui-même, jaloux de la gloire de ses lieutenants, conduisit en personne une algarade dans la vallée du Guadalquivir : de Cordoue à Séville tout le pays fut impitoyablement dévasté, les arbres arrachés, les villages brûlés, et il ne resta plus que les villes ceintes de murs, que les chrétiens ne prirent point la peine d'attaquer (1144).

Le brave Muño, résolu de se signaler à son tour par quelque glorieuse entreprise, sortit de *Peña-Nigra*, à la tête d'une petite troupe d'aventuriers chrétiens. Bientôt attaqué par les Sarrazins, il défit d'a-

bord leur avant-garde; mais, en voyant s'avancer des bataillons plus nombreux encore que ceux qu'il avait défaits, il comprit qu'il n'avait plus qu'à mourir, lui et les siens, en soldat et chrétien : il renvoya à *Peña-Nigra* son compagnon d'aventures, Martin Fernandez, déjà blessé, avec une partie de ses soldats, pour empêcher cette place importante de tomber aux mains des Sarrazins; et comme il ordonnait au fils de sa femme de s'éloigner aussi, et d'aller à Tolède rejoindre sa mère, afin qu'elle ne fût pas privée dans le même jour de son fils et de son époux : « Non, dit » le jeune homme, je n'irai pas; je veux mourir avec » toi. » Alors Muño, irrité, le piqua de la pointe de sa lance, et le força de s'en retourner à Tolède, et d'échapper ainsi malgré lui à la mort qui attendait cette poignée de braves.

Muño et ses dignes compagnons, entourés par des milliers d'ennemis, soutinrent long-temps une lutte inégale, réfugiés sur une roche escarpée, appelée *Peña-Cervi;* mais enfin une flèche atteignit le noble chef des chrétiens, et tous ses compagnons se firent tuer autour de lui, jusqu'au dernier.

Les Musulmans, pour emporter à leur tour un trophée de leur victoire, coupèrent la tête, le bras et la jambe droite de Muño, et enveloppèrent le reste du corps dans des linges fins, pour les rendre aux chrétiens. Ils envoyèrent la tête à Cordoue et à Séville, aux veuves des deux walis mis à mort par les chrétiens, et de là à Tachfin en Afrique, pour lui annoncer leur victoire. Quant aux membres, ils les suspendirent, avec les têtes des compagnons de Muño, aux créneaux de la tour de la Calatrava, pour étaler ce trophée aux yeux des chrétiens de la frontière.

La mort du brave Muño produisit à Tolède une profonde sensation de tristesse; et les débris de son corps, renvoyés par les Sarrazins, furent ensevelis en grande pompe. Sa veuve et celles de ses compagnons vinrent se lamenter sur son tombeau, avec Tolède tout entière, « qui pleura sur lui comme une veuve » sur le corps de l'époux qu'elle chérissait. » Mais, selon les préjugés de l'époque, qui voyait dans tout revers un châtiment de Dieu, et dans tout malheur la récompense d'une faute, on attribua la mort funeste de Muño à ce que, ayant autrefois découvert sa fille en commerce criminel avec un jeune homme, il l'avait tuée de sa main. Tourmenté de remords, il avait voulu prendre la croix et aller en Terre-Sainte; mais l'évêque de Tolède ne le lui avait pas permis, et lui avait imposé pour pénitence cette croisade plus méritoire contre les Sarrazins, où il finit par trouver la mort.

L'empereur, qui revenait tout joyeux de son algarade de Séville, apprit avec un profond ressentiment la mort de Muño, et résolut de la venger avec éclat. En 1144, toutes les milices de l'Extrémadure et tous les vassaux de l'empire, convoqués par son ordre, partirent avec lui de Tolède, et balayèrent comme un torrent dévastateur l'Andalousie tout entière, de Cordoue à Séville, et de Calatrava à Almeria, jusqu'au bord de la mer d'Afrique. Nul n'essaya même de résister : le courage des Musulmans, broyé comme le grain sous le fléau, par ces continuelles incursions des chrétiens, leur suffisait à peine pour tenir fermées les portes de leurs cités, et regarder pâles et tremblants, du haut de leurs murailles, les chrétiens s'abattre, comme une bande de corbeaux affamés, sur

leurs fertiles campagnes. Pas un obstacle ne se rencontra dans les voies d'Alonzo, pas une digue ne se dressa contre ce torrent déchaîné, et les chrétiens, chargés d'un immense butin, s'en retournèrent à Tolède, en ne laissant après eux dans ces champs dévastés que des cadavres pour pâture aux vautours qui suivaient leurs traces (1).

(1) Conde n'a pas un mot de toutes ces guerres des chrétiens et des Musulmans de 1138 à 1144. L'unique source est la *Chronique d'Alonzo VII;* mais sa franchise à avouer les défaites fait croire à la réalité des victoires : malheureusement elle s'arrête au siége d'Almeria, en 1147.

CHAPITRE II.

ESPAGNE CHRÉTIENNE. — RÈGNES DE DOÑA URRACA, ET D'ALONZO VII, *L'EMPEREUR*.

1109 à 1157.

Depuis la chute du khalifat de Cordoue, héritier de la grande unité gothique, un instant ressuscitée, et qui vient de s'éteindre avec lui, il semble que les mille fragments d'états qui se sont formés de ses débris aillent chaque jour s'éparpillant et se morcelant davantage. L'unité temporaire, créée par la conquête almoravide, et plus tard par la conquête almohade, n'est pas destinée à durer plus long-temps : œuvre de la force, elle se dissout du moment où cette force passagère cesse de peser sur elle ; et l'Espagne arabe, devenue une province de l'Afrique, tend sans cesse à échapper, ou par l'insurrection ou par la conquête chrétienne, à cette domination contre nature.

Quant à l'Espagne chrétienne, nous avons vu ses divers souverains, rivaux plus souvent qu'alliés, s'y

partager tour à tour la prépondérance politique, et la promener d'un état à l'autre sans parvenir à la fixer nulle part. Puis, quand le courage et l'habileté d'un Sancho *le Grand* de Navarre, ou d'un Fernando I de Castille, viennent à bout de réunir dans une seule main tous les sceptres de la chrétienté espagnole, un caprice du monarque sur son lit de mort défait à plaisir l'œuvre de ses mains, et l'Espagne voit reculer devant elle cette unité qu'elle poursuit en vain depuis tant de siècles. Cependant, à l'époque où nous sommes arrivés, et grâce à la prévoyante politique d'Alonzo VI, l'Espagne chrétienne semble plus près qu'elle ne l'a jamais été de cette unité deux fois conquise, et qu'elle a deux fois laissé échapper; et la haute influence sur les destinées de la Péninsule paraît désormais acquise à l'Aragon et à son puissant souverain, Alonzo *le Batailleur*, le gendre du feu roi de Castille.

Jamais, en effet, depuis Roderich, monarque chrétien n'avait régné dans la Péninsule sur une aussi vaste étendue d'états : possédant de son chef l'Aragon et la Navarre; du chef de sa femme Urraca, Léon, les Asturies et la Castille, splendide héritage d'Alonzo VI; suzerain au même titre de la Galice et du Portugal, et du comté de Barcelone, Alonzo I d'Aragon se trouvait de fait, sinon de droit, à la tête de l'Espagne chrétienne, qu'il pouvait réunir tout entière contre ses éternels ennemis. Monté en 1105 sur le trône d'Aragon, il y avait succédé à son frère Pedro I (1), *batailleur* comme lui et comme toute cette

(1) L'infant don Pedro, fils du roi Pedro I, était mort peu de jours avant son père. Traggia (Memor. de la Acad., III, 581) cite un diplôme d'Alonzo I

belliqueuse famille. La dernière pensée d'Alonzo VI, celle de réunir dans une seule main tous les sceptres de l'Espagne chrétienne, semblait donc réalisée, grâce au mariage de l'héritière de Castille avec le roi d'Aragon; mais l'union de ces deux couronnes, qui, sous Isabelle et Ferdinand, *les Rois catholiques*, devait, trois siècles plus tard, fonder l'unité et la grandeur del 'Espagne, n'était pas mûre encore; et comme si la fortune eût pris à tâche de déjouer tous les calculs de la prudence humaine, ce mariage même, dont Alonzo VI avait attendu le salut de l'Espagne chrétienne, faillit la conduire à sa perte, et retarda peut-être son avenir de quelques siècles. La barrière de haine et de jalousie qui séparait les deux peuples, bien loin de s'abaisser, se dressa plus haute que jamais, et les forces de l'Espagne, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, s'usèrent dans de misérables discordes, où le sang chrétien coulait des deux côtés.

Doña Urraca, l'épouse d'Alonzo I, était un de ces hardis caractères qu'on ne rencontre guère que dans les siècles barbares, et dont l'énergie dédaigne la contrainte qu'en des siècles plus policés la décence publique impose aux vices des rois. Le seul trait qui manqua à Urraca pour ressembler de tout point à Frédégonde et Brunehaut, ces deux malfaisants génies qui planent sur le berceau de la monarchie franque, ce fut la soif du sang; et encore peut-on absou-

qui atteste que ce roi Pedro I donna à Barbastro, conquis par lui sur les Maures, un *fuero* que confirma Alonzo I. Ce *fuero* exemptait les colons qui viendraient habiter Barbastro de tout service militaire et de tout impôt : « Non » debebant facere hoste, nec cavalgata, nec ulla peïta, nec malum censum » dare. »

dre complétement de ce crime la femme qui, pour assouvir ses insatiables appétits de débauche et de pouvoir, livra pendant vingt ans l'Espagne aux horreurs de la guerre civile?

Un autre acteur non moins remarquable de ce long et sanglant drame, c'est Diego Gelmirez, archevêque de Compostelle, le plus fougueux champion des doctrines ultramontaines, et de la nationalité galicienne, toujours en lutte avec celle de la Castille. Le zèle emporté de ce prélat, et ses haineux préjugés contre le roi d'Aragon, revivent tout entiers dans un obscur et diffus *factum*, moitié plaidoyer, moitié chronique, que l'on appelle l'*Histoire de Compostelle*. Le long duel de la Castille et de la Galice avec l'Aragon est raconté dans cet ouvrage avec la plus désespérante prolixité : les annales de l'Espagne pendant vingt ans sont là, mais éparses, confuses, et dénaturées à chaque page par les préventions passionnées de l'évêque qui dictait, et du moine qui a tenu la plume. Jamais les dévotes rancunes du clergé ne se sont exhalées en termes plus amers contre le pouvoir temporel, et l'esprit de Grégoire VII semble avoir passé tout entier dans l'âme et dans les écrits de son fougueux disciple.

Nous essaierons, grâce à ces documents, curieux autant que suspects, de compléter le récit qui va suivre, et d'éclairer l'histoire profane par l'histoire ecclésiastique, en faisant, avec autant d'équité que possible, la part des préventions et celle de la vérité (1).

(1) L'*Hist. Compost.*, malgré sa désespérante prolixité, est muette sur les premières querelles d'Alonzo et d'Urraca, et sur les premiers événements de ce règne désastreux. On est réduit, pour les raconter, à l'incomplète version de



Au moment de la mort d'Alonzo VI (1109), doña Urraca et son époux se trouvaient en Aragon : à la nouvelle de cette mort, qui ouvrait un si large champ à l'ambition du roi *batailleur*, Alonzo, qui se tenait prêt à tout événement, marcha aussitôt à la tête d'une armée, et suivi de sa femme Urraca, vers ses nouveaux états de Léon et de Castille. Réclamant l'obéissance au nom d'Urraca, légitime héritière de ces deux états, Alonzo ne rencontra nulle part de résistance, et s'occupa d'asseoir son autorité en peuplant quelques unes des cités dévastées par les Maures, telles que Soria, Almanza et plusieurs autres : c'est alors qu'enivré de cette puissance empruntée, dont une moitié seulement lui appartenait en propre, il imita l'exemple d'Alonzo VI, et s'arrogea le titre pompeux d'*Empereur de l'Espagne chrétienne*.

Dans la stricte rigueur du droit canonique, le mariage d'Alonzo I et d'Urraca pouvait être attaqué, à cause du lien de parenté qui les unissait : ce lien était assez distant, car il remontait à Sancho *el Mayor*, roi de Navarre et bisaïeul commun des deux époux, qui se trouvaient ainsi cousins au deuxième degré. Mais Alonzo, prévoyant le jour où ces deux couronnes d'emprunt lui échapperaient avec Urraca, qu'un tardif scrupule sur la légalité de son mariage commençait à saisir, eut soin, dans toutes les places fortes de Léon et de Castille, de remplacer par des Aragonais les garnisons castillanes, et se tint prêt à faire face à l'orage.

Urraca, d'un autre côté (1), emportée par son ca-

Rodrigue de Tolède, hostile aussi envers Alonzo d'Aragon, comme un bon Castillan devait l'être, mais beaucoup plus impartial que l'archevêque.

(1) *Hist. Compost.*, Florez, XX, p. 96 et suiv.

ractère impérieux, et se considérant comme unique souveraine des états qu'elle avait apportés en dot, chassa sans pitié de tous les emplois les créatures du roi d'Aragon, et affecta de régner en son propre nom. La préférence marquée qu'elle accordait aux nobles castillans sur les nobles aragonais, et notamment au comte Gomez, qui avait naguère osé aspirer à sa main, fournissait une ample pâture aux médisances du vulgaire et aux soupçons de son époux. L'imprudence de la reine, qui, même en présence d'Alonzo, regrettait l'exemplaire docilité de son premier mari, et soupirait après le jour où, rompant une union réprouvée par l'Eglise, elle pourrait épouser le comte Gomez, hâta le moment de la rupture. Enfin Alonzo, poussé à bout, fit arrêter la reine, et la fit conduire sous bonne garde au château de Castellar. Mais Urraca, ayant appelé à son secours les *ricos homes* galiciens et castillans qui avaient embrassé son parti, parvint à séduire ou à effrayer ses gardiens, et à s'échapper de sa prison.

Le comte don Pedro Froylaz de Trava, le gouverneur du jeune roi Alonzo Raymondez, et qui, à ce titre, jouissait en Galice d'une haute influence, voulut profiter de cette occasion pour affranchir sa patrie du joug de l'Aragon, et mettre un terme aux affreuses discordes qui la déchiraient : il réunit dans une sorte de ligue ou de confrérie (*hermandad*), puissant moyen d'action que nous verrons bientôt employé plus souvent dans la Péninsule, la remuante noblesse de la Galice. Mais l'âme et le chef véritable de cette ligue fut l'archevêque de Santiago, Diego Gelmirez : docile instrument des prétentions de la cour de Rome, le fougueux prélat, oubliant que lui-même a-

vait béni le mariage d'Alonzo et d'Urraca, réveilla les passions populaires contre cette union, *incestueuse*, suivant lui, à cause des liens du sang qui unissaient le couple royal. Les scrupules de l'archevêque réveillèrent bientôt ceux du saint siége, et un bref du pape Pascal chargea le prélat d'user de tout son pouvoir pour « faire renoncer la reine à cette union illicite, » ou bien la priver de la communion chrétienne et » de son pouvoir temporel ».

Aigrie par sa captivité, la reine, de son côté, poussait non moins vivement les choses vers un divorce : elle prétendait avoir été mariée contre sa volonté; elle se plaignait des mauvais traitements de son époux et de sa tyrannie; elle lui reprochait d'avoir chassé de leurs églises les évêques de Burgos et de Léon, d'avoir banni pour deux ans de son diocèse Bernard, l'archevêque de Tolède, et le légat du saint siége, et remplacé l'abbé de Sahagun par son propre frère Ramiro; enfin elle l'accusait d'avoir attenté aux jours de son fils, pour demeurer ainsi l'unique héritier des couronnes de Léon et de Castille.

Ces accusations étaient fondées, sauf la dernière; mais les confédérés, tout en désirant se soustraire au joug de l'Aragonais, n'avaient guère plus d'envie de se soumettre à celui d'une femme légère et dissolue. Pour échapper à ce double danger, ils résolurent de faire couronner comme roi indépendant de Galice l'infant Alonzo, à peine âgé de trois ans; et la reine, n'osant s'y opposer, feignit d'entrer dans leurs projets, et les invita à se rendre à Léon pour y couronner ce jeune roi, cher à la Galice, comme le vivant emblème de sa nationalité. Les confédérés s'empressèrent de se rendre à son appel; mais Alonzo, jaloux

de s'opposer à cette élection, qui contrariait tous ses desseins, entra brusquement, à la tête d'une armée, en Castille et en Galice, et s'empara de la plupart des places fortes, où il fit main basse sur tous les *ricos homes* qui s'étaient soulevés contre lui. Urraca elle-même, jalouse d'avance de l'influence qu'allaient prendre les tuteurs de son fils, changea de parti avec sa légèreté ordinaire, et se laissa réconcilier avec son époux par les grands de la Castille, effrayés de cette rupture de l'unité chrétienne, en face de l'invasion musulmane qui harcelait leurs frontières.

Les confédérés, déconcertés par ce brusque changement, rebroussèrent chemin vers la Galice, emmenant en ôtage le jeune roi, et la guerre civile recommença plus acharnée que jamais. Cependant la réconciliation entre les deux époux, après des griefs aussi graves, ne pouvait être ni sincère ni durable. Le roi d'Aragon, aigri par la résistance, donna cours à ses violences, et la reine à ses amours adultères. enfin la mésintelligence en vint au point qu'Alonzo, las d'une union ainsi troublée, divorça publiquement avec la reine à Soria, mais sans renoncer pour cela aux deux couronnes qu'elle lui avait apportées.

La capricieuse Urraca avait cherché un asyle auprès de Pedro Ansurez, jadis son gouverneur et l'un de ses plus dévoués partisans, mais qu'elle avait forcé, en le dépouillant de toutes ses dignités et de tous ses fiefs, à se jeter dans le parti d'Alonzo. A peine arrivée en Castille, la reine réunit à Sahagun tous les *ricos homes* de Léon, de Castille et des Asturies; là, en vertu de sa souveraineté, elle fit déclarer déchus de leurs fiefs et de leurs honneurs tous ceux qui ne remettraient pas en ses mains les forteresses qu'ils

tenaient au nom du roi d'Aragon. La terreur qu'inspirait Urraca, jointe à cet instinct de dévoûment à la royauté qui a toujours caractérisé la noblesse castillane, força tous les *ricos homes* à se soumettre. Pedro Ansurez n'hésita pas à livrer à sa reine toutes les places que le roi d'Aragon lui avait confiées; mais le noble vieillard, voulant se punir lui-même de cette loyale trahison envers son suzerain, alla, vêtu de rouge, monté sur un cheval blanc, et la corde au cou, trouver Alonzo au château de Castellar; et là, s'inclinant devant lui, au milieu de sa cour: « Les fiefs que tu » m'avais donnés, lui dit-il, et pour lesquels je t'a- » vais promis foi et hommage, comme à mon suze- » rain, j'ai dû les remettre à ma suzeraine naturelle, » doña Urraca; mais je viens te livrer la main, la » bouche et le corps qui ont prêté cet hommage, pour » que tu les punisses comme il te conviendra. » Le premier emportement de colère une fois passé, Alonzo sut comprendre tout ce qu'il y avait de loyauté dans ce partage de soumission du vassal entre ses deux suzerains, « puisqu'il donnait à l'un son obéis- » sance, et à l'autre son corps et ses membres, pour » subir le châtiment qu'il avait mérité »; et, sur l'avis de ses conseillers, il pardonna au généreux Pedro, et lui permit de retourner à la cour d'Urraca.

Les Castillans cependant se préparaient à la guerre et fortifiaient leurs places fortes. Bon nombre de celles-ci, toutefois, était encore au pouvoir des Aragonais, y compris Tolède, la capitale de la nouvelle Castille. Pendant ce temps, la reine, pressée de jouir de sa liberté, et peu soucieuse de reprendre le joug qu'elle venait de briser, désarmait les prétentions du comte Gomez, en lui accordant « à la dérobée, dit l'hon-

» nête Rodrigue, ce qu'il réclamait en légitime ma-» riage (1). » Le comte, se croyant déjà sûr de parvenir au trône, tranchait du souverain, en se chargeant de la conduite de la guerre, tandis que la reine, toujours au dire du même chroniqueur (2), mettait secrètement au monde un fils, nommé Fernan *Furtado* (le Dérobé). Enfin le comte Pedro, de cette maison trop fameuse des Lara, qui a rempli toute l'histoire de Castille de sang et de discordes, faisait aussi valoir ses droits auprès de la reine, « et ce » qu'il demandait il l'obtint », ajoute Rodrigue ; mais ce ne fut pas plus que Gomez en légitime mariage.

Mais Alonzo n'était pas homme à se laisser tranquillement dépouiller de ces deux couronnes, et à renoncer à la dot d'Urraca, comme il avait renoncé à sa main. Appuyé sur l'alliance du comte Henri de Portugal, qu'il avait eu l'art de détacher de l'alliance d'Urraca, Alonzo envahit tout d'un coup la Castille, à la tête de forces imposantes. Le danger était pressant ; mais son imminence même produisit pour la cause de la reine un effet salutaire, ce fut de mettre un terme aux guerres intestines qui séparaient tous ses partisans, tant en Castille qu'en Galice (3). Ce

(1) Clanculo, non legitime comiti satisfecit.

(2) Il est curieux de voir le mal que se donnent Sandoval (*Reyes de Castilla*, p. 111), et surtout Ferreras, pour prouver que si, par aventure, les reines commettent quelques faiblesses de ce genre, il est mieux de fermer les yeux pour ne pas les voir. Le langage de Rodrigue de Tolède est on ne peut pas plus clair; mais, dit le bon Sandoval, « les auteurs modernes qui lui ont » emprunté tout ce qu'ils savent à ce sujet, quand ils voient un écrivain mal » imprimé, mal relié, et écrit en style barbare, l'admirent et le croient com-» me paroles d'Evangile. »

(3) Les *Ann. Compost.* (page 96 à 119), beaucoup plus occupées des intérêts de leur prélat et de leur église que de ceux de la monarchie, nous ont conservé, dans un interminable récit, le tableau des guerres civiles qui déchiraient

dernier état, fatigué de n'être qu'une annexe des couronnes de Castille et de Léon, et excité par le remuant prélat de Compostelle, habile à faire revivre les souvenirs d'une nationalité éteinte, n'était guère plus disposé à obéir à Urraca qu'à son ci-devant époux. D'affreuses discordes déchiraient ce malheureux pays, et le fils d'Urraca, armé de son vain titre de roi de Galice, et de ses droits à venir aux deux couronnes de sa mère, servait successivement de drapeau aux divers partis.

L'archevêque Diego, usant cette fois pour le bien du pays de sa haute influence, parvint, avec l'aide du comte Pedro de Trava, à réconcilier la reine avec les partisans de son fils, et à la faire consentir à son couronnement. Cette cérémonie eut lieu en grande pompe dans l'église de Compostelle (1), le 25 septembre 1110, au moment même où le roi Alonzo envahissait la Castille à la tête d'une formidable armée. Les Castillans, commandés par les deux favoris de la reine, les comtes Gomez et Pedro de Lara, rencontrèrent, le 26 octobre, les Aragonais à Campo-Spina, près de Sepulveda. Dès le premier choc, le comte Pedro jeta

la Galice. Mais ce récit, diffus et obscur, en même temps qu'incomplet, brouille au lieu de l'éclaircir le récit plus net et plus sommaire de Rodrigue de Tolède : on n'y parle pas même de la bataille de Campo-Spina, que nous allons raconter; mais, en revanche, tous les dires et gestes du prélat de Compostelle y sont racontés en détail.

(1) Au milieu de l'inextricable confusion qui règne à cette époque, il faut renoncer à mettre d'accord toutes les sources : ainsi Rodrigue ne dit pas un mot du couronnement du jeune roi, et place le divorce d'Urraca presque aussitôt après son évasion du château de Castellar; l'*Hist. Compost.*, au contraire, ne parle pas du divorce, et entre dans de longs détails sur le couronnement. Mon seul guide au milieu de ce dédale a été Zurita, *Annal. de Aragon*, t. I, bien qu'il place, comme Sandoval, le divorce après le couronnement, ce qui me semble peu probable.

lâchement l'étendard royal, qu'il portait, et s'enfuit à Burgos, où se trouvait la reine. La bataille était perdue; mais le comte Gomez sauva l'honneur castillan en se faisant tuer avec ses plus braves chevaliers. L'un d'eux, dont l'histoire n'a pas dédaigné de conserver le nom, Olea, qui portait la bannière du comte, ayant eu son cheval tué sous lui, et ses deux mains coupées en défendant sa bannière, l'embrassa avec les tronçons sanglants qui lui restaient, et la conserva jusqu'à son dernier soupir.

Alonzo, habitué à pousser la victoire jusqu'au bout, poursuivit l'épée dans les reins les débris de l'armée castillane, dévasta toutes les rives du Duero (*campi gothici*), et s'empara de Burgos, de Léon, et d'une foule de places fortes. Manquant d'argent pour payer ses troupes, il n'hésita pas à mettre la main sur les trésors des églises et sur les riches fondations dont les avait comblées la piété des rois. Mais ce sacrilége, que Rodrigue raconte avec une sainte horreur, souleva contre lui la haine des populations (1). L'archevêque Diego, ralliant avec son indomptable énergie les débris de l'armée vaincue, ranima le courage des confédérés, et sut ramener dans leur parti le comte Henri de Portugal, qu'effrayaient les succès d'Alonzo. Une nouvelle armée de Castillans et de Galiciens, ayant à leur tête le jeune infant Alonzo Raymondez,

(1) On peut lire dans l'*Hist. Compost.* (Florez, XX, 117) le tableau, sans doute fort exagéré, que la reine Urraca trace des violences d'Alonzo : « ... Ecclesiarum violationes, deshonorati sacerdotes, bonæ mulieres denudatæ, » virgines impudenter violatæ... Meas regales villas comburunt, burgos in via » publica et hospitia S. Jacobi dilapidant. Ager incultus, terra inarata, fames et inopia ingruit; agricolæ quibus nil relictum præter leves paleas quas » ad tegenda fragilitatis suæ pudenda nudato corpori opponunt, per plateas » et agros algore et inedia mortui reperiuntur... »

marcha au devant des Aragonais. La bataille eut lieu à *Via de Angos*, ou *Villa de Años*, près de Léon (1111), et les Castillans, inférieurs en nombre, furent complétement défaits. Le comte Pedro de Trava, après une héroïque résistance, fut fait prisonnier, et une foule de nobles castillans ou galiciens restèrent sur le champ de bataille. L'archevêque Diego, qui assistait au combat, plus occupé, dit l'*Histoire de Compostelle*, du salut de son roi que du sien propre, l'arracha, non sans peine, aux dangers du champ de bataille, et le déposa en sûreté dans un château inexpugnable auprès d'Astorga, pendant qu'Alonzo d'Aragon rentrait triomphant dans Tolède (1).

La situation d'Urraca semblait désespérée; mais l'infatigable haine de l'archevêque Diego contre Alonzo I sut lui créer de nouvelles ressources. Les troubles que le roi d'Aragon fomentait sous main en Galice furent apaisés par le prélat, et une nouvelle armée galicienne, levée aux frais du trésor de l'apôtre, se mit en chemin avec la reine vers Astorga. Alonzo, de son côté, après avoir tiré de nouveaux renforts d'Aragon et de Castille, vint mettre le siége devant cette ville. Mais une troupe de 300 hommes d'armes aragonais qui venaient rejoindre leur roi ayant été défaits dans une embuscade, Alonzo, découragé, leva le siége, et se retira à Carrion, où les partisans d'Urraca le tinrent assiégé à son tour. Enfin un abbé de Cluses, envoyé par le pape pour mettre un terme à ces dis-

(1) La *Chron. de Compost.* place dans cette même année 1111 une expédition en Galice des pirates angles, qui furent repoussés par le courage de l'évêque et des habitants. L'évêque fit venir des ingénieurs de Gènes pour construire des bâtiments qui fissent la chasse aux pirates.

cordes, ménagea entre les deux partis un accommodement; Alonzo acheta, au prix de quelques places fortes, qu'il promit de rendre et qu'il ne rendit pas, la liberté de s'en retourner en Aragon (1112), ce qu'il fit en dévastant sur la route les domaines du comte de Lara et de ses partisans.

La reine, profitant de ce retour de fortune, enleva au roi d'Aragon Burgos, que celui-ci s'efforça vainement de secourir (1113). Mais le comte don Pedro de Lara, qui, depuis la mort de son rival Gomez, affichait hautement ses prétentions à la main d'Urraca, et qui avait d'elle, dit-on, plusieurs enfants (1), révolta tous les grands du royaume par son faste et par ses hauteurs. Au parti de la reine de Castille et à celui du roi d'Aragon il fallut bientôt en ajouter un troisième, celui de l'infant, soutenu par la noblesse galicienne et même castillane, qui, prenant pour drapeau le jeune roi de Galice, refusait de subir plus long-temps le joug capricieux de doña Urraca. Les deux chefs de la ligue étaient les comtes Gomez de Mançanedo et Gutier Fernandez de Castro. Telle est l'origine de ces longues querelles des Castro et des Lara, qui devaient plus tard ensanglanter l'histoire de Castille.

Pour mettre un terme à tous ces désordres, les confédérés commencèrent par assiéger dans Monzon le comte Pedro de Lara, qu'ils firent prisonnier. Ils assiégèrent ensuite dans Léon, puis dans le château de Soberoso, près de Tuy, la reine Urraca, qui parvint

(1) « Comitem Petrum Larensem, qui cum matre regis adulterine concubuerat, ex ipsa adulterinos filios et filias genuerat. » (*Hist. Compost.*, p. 518.) Mais cette phrase a été écrite après la rupture d'Urraca avec l'évêque, le véritable auteur de cette chronique.

à leur échapper et se réfugia à Santiago. Enfin, ils résolurent d'élever le jeune Alonzo Raymondez au trône de Léon et de Castille, espérant que tous les partis qui déchiraient l'état se rallieraient autour du jeune prince. Mais Urraca n'était pas femme à céder ainsi, même à un fils, ses droits aux deux couronnes qu'elle avait portées si long-temps. Sur ces entrefaites, le roi d'Aragon ayant fait à doña Urraca des offres de conciliation, sincères ou non, tous les partis, las de ces éternelles discordes, se montrèrent disposés à mettre bas les armes. Vainement le fougueux évêque de Compostelle s'opposa, avec un zèle fort peu chrétien, à l'idée de renouer un lien que l'Eglise avait brisé, et montra de nouvelles lettres du pape qui se prononçaient contre le mariage ; les habitants de Burgos, irrités de voir un ministre de paix prêcher ainsi la discorde, l'accablèrent d'injures, de pierres et de mauvais traitements, et ses milices galiciennes eurent grand'peine à le dérober à la fureur du peuple.

Enfin un concile solennel de tous les évêques du royaume se rassembla à Palencia (1113), sous la présidence de Bernard, primat de Tolède et légat du pape, dans le but de mettre un terme aux malheurs du pays. L'évêque Diego n'assista pas à ce concile, où fut proclamée la sentence du saint siége qui cassait le mariage d'Alonzo et d'Urraca. Mais Alonzo n'était pas d'humeur à se soumettre sans résistance, même à une sentence du saint père, et Urraca n'était pas plus disposée à céder à son fils le sceptre dont elle faisait un si triste usage. La guerre continua donc, guerre étrangère avec l'Aragonais, guerre civile au dedans, entre les ennemis et les partisans de la reine ; guerre, enfin, ou discordes sans cesse apai-

sées et sans cesse renaissantes(1), entre la reine et l'évêque de Compostelle. A la fin, une ligue puissante se forma, à l'instigation du prélat, contre cette femme ambitieuse, la première qui eût régné sur la Castille, pour la honte de son sexe et pour le malheur du pays. La propre sœur d'Urraca, doña Theresa de Portugal, qui avait perdu son mari depuis 1112, et qui régnait sous le nom de son jeune fils Alonzo, se déclara contre sa sœur, ainsi que le comte Pedro de Trava, gouverneur du roi, et la plupart des seigneurs de Galice. Enfin la reine, assiégée de nouveau dans Léon par les confédérés, qui avaient son fils à leur tête (2), fut contrainte de céder au vœu des nobles et du pays (1116).

Dans une assemblée solennelle tenue à Sahagun, et provoquée par l'évêque, fidèle cette fois à l'esprit de son ministère, dans le but d'opérer une réconciliation entre la mère et le fils, la noblesse et le haut clergé de Galice, de Léon et de Castille, arrêtèrent le pacte suivant : La souveraineté de Léon, des Asturies et de la Galice, devait être partagée entre la mère et le fils; mais Urraca devait gouverner seule la vieille Castille, qui reviendrait au jeune roi après sa mort;

(1) Voyez, *Hist. Comp.*, p. 94, 204 et 211, les trames continuelles de la reine contre l'évêque, qui sans doute n'était pas en reste d'intrigues; ses efforts pour se saisir de lui et le jeter en prison, leur réconciliation, et le pacte de concorde et d'union, deux fois signé par la reine, et deux fois violé. Vingt chapitres peut-être portent ce même titre : *De machinatione reginæ in episcopum, et de reconciliatione eorum*, et la chronique ajoute : « Maudit est le pays où règne un » enfant, et où une femme gouverne en son nom! »

(2) L'unique source pour toute cette partie du règne d'Urraca est l'*Hist. Compost.*, source bien confuse, bien embarrassante par sa prolixité, bien suspecte par sa partialité. (Voyez p. 216 et 225.) Rod. de Tolède n'a que quelques lignes insuffisantes.

et celui-ci, en revanche, devait régner en son propre nom sur Tolède et la nouvelle Castille. Ce pacte insensé, gros de plus de discordes qu'il n'en voulait réprimer, fut juré pour chaque partie par trente *jureurs* assermentés (*conjuratores*), selon l'usage germanique, qui, à la suite de l'influence française, s'était introduit en Espagne. Mais apparemment ceux-là même qui l'avaient rédigé ne comptaient pas beaucoup sur sa validité, car il ne fut conclu que pour trois ans, et c'était plus encore qu'il ne devait durer (1).

Malgré les emphatiques éloges que l'évêque Diego se décerne à chaque page de l'*Histoire de Compostelle*, l'ambition et la mondaine ardeur de ce prélat, qui, suivant sa propre chronique, « frappait ses en-» nemis d'un double glaive, temporel et spirituel, » lui avaient aliéné le cœur des habitants de sa cité épiscopale; un parti puissant s'était formé contre lui, et n'était pas moins hostile à la reine Urraca. La reine, empressée, depuis sa réconciliation, de venger les injures du prélat et les siennes, était entrée avec lui dans Compostelle à la tête d'une partie de ses troupes, et son fils, avec le reste, était demeuré en dehors des murs. Cependant l'esprit de révolte, indigène sur le sol de la Galice, fermentait dans cette cité populeuse (1117). Mais laissons la chronique nous raconter, dans le langage emporté des passions de l'époque, l'étrange scène qui va suivre. L'évêque avait envoyé quelques uns de ses partisans parlementer avec les rebelles, réfugiés en armes dans l'église de Santiago.

(1) *Hist. Compost.*, 225. — Rod. Tolet., VII, 3. — Sandoval, 119. — P. Abarca, Hist. de los reyes de Aragon, t. I, p. 159.

« Mais bientôt la sédition se propage dans la ville,
» on court aux armes, et la reine et l'évêque sont assaillis dans le palais épiscopal, voisin de l'église ; les pierres et les traits volent jusque sur l'autel, et une lutte criminelle s'engage au sein du temple du Seigneur ; les sacriléges finissent même par mettre des deux côtés le feu à l'église, recouverte en partie d'échafaudages. Oh crime ! ce temple vénérable devient la proie des flammes, et les spectateurs de cette horrible scène, hommes, femmes, et pèlerins venus de loin pour visiter la tombe de l'apôtre, se répandent en lamentations impuissantes.

» La reine et l'évêque, voyant le feu gagner du terrain, et les assassins prêts à ne reculer devant aucun forfait, ne se crurent plus en sûreté au palais de l'évêque, et se réfugièrent avec leur escorte dans la tour des signaux. Les séditieux, après avoir pillé le palais, commencèrent à attaquer la tour, et les uns sur le toit de l'église, les autres sur des tours, firent pleuvoir sur les assiégés une grêle de flèches et de pierres. Les gens de l'évêque se défendirent comme ils purent, malgré l'infériorité du nombre, et les assiégeants, voyant le combat traîner en longueur, eurent encore recours au feu : réunissant leurs boucliers sur leurs têtes, ils apportèrent ainsi des matériaux enflammés, qu'ils jetèrent dans la tour par une fenêtre basse ; la flamme se répandit bientôt, et gagna les étages supérieurs. Alors l'évêque, voyant que la mort s'approchait, et qu'il n'y avait plus de pitié à espérer ni pour lui ni pour la reine, invita ses compagnons d'infortune à tourner leurs pensées vers Dieu, leur seul refuge, et à

» se confesser leurs péchés les uns aux autres, ce
» qu'ils firent avec larmes et gémissements.

» La reine exhorta l'évêque à tenter de s'échapper; » mais celui-ci refusa, sachant que c'était surtout à » lui qu'on en voulait. A ce moment on crie du de- » hors à la reine qu'elle peut sortir et qu'on lui don- » ne la vie, mais que tous les autres périront dans » les flammes. La reine, voyant l'incendie gagner de » plus en plus, se décide enfin, d'après les instances de » l'évêque, à sortir, sur la promesse que sa vie sera » sauve. Mais, dès que la foule l'aperçoit, on s'élance » sur elle, on la jette, on la roule par terre; on se » l'arrache, comme des loups se disputent une proie; » on déchire ses vêtements depuis la poitrine jus- » qu'en bas, et elle reste long-temps à terre, dé- » pouillée de la façon la plus indécente; plusieurs » même veulent la lapider, et une vieille femme la » blesse gravement à la mâchoire d'un coup de pierre.

» L'évêque, à son tour, se préparait à la fuite ou » au martyre; après s'être confessé, et avoir baisé » un crucifix qu'on lui présenta, il se revêtit d'une » robe grossière, au lieu de sa tunique, et parvint à » s'échapper en tenant le crucifix devant sa figure, » sans avoir été reconnu, si ce n'est par une seule » personne, qui lui trouva un asyle secret dans l'é- » glise de Sainte-Marie; mais la plupart de ceux qui » restaient dans la tour furent massacrés ou n'échap- » pèrent qu'à demi-morts. »

Un pareil récit n'a pas besoin de commentaires : il peint mieux que nous ne saurions le faire les mœurs farouches de cet âge, et l'état d'une société où la majesté royale et épiscopale n'était ainsi avilie que parce qu'elle-même s'était traînée dans la boue. Bien que

l'histoire ne le dise pas, l'or et les intrigues du roi d'Aragon avaient probablement fomenté cette terrible sédition, ainsi que les troubles perpétuels de la Galice; mais ce prince, alors occupé de la conquête de Saragosse, va cesser pendant plusieurs années de prendre une part active aux destinées du royaume de Castille.

Cependant, les habitants de Compostelle, aussi mobiles dans leurs haines que dans leurs affections, éteignirent de leur mieux le feu qui avait déjà consumé une partie de l'église, et se réconcilièrent bientôt avec la reine. Mais Urraca, redoutant un nouvel accès de leur humeur séditieuse, s'échappa de Compostelle, « comme la colombe des griffes de l'épervier », et alla retrouver hors de la ville son fils, et le reste de ses troupes qui n'avaient pas osé y entrer. Quant à l'évêque, traqué d'asyle en asyle par la haine de ses ennemis, fuyant d'église en église, sur les murs et sur les toits, déguisé sous les plus grossiers habits, et refusant cependant par un pieux scrupule de revêtir l'armure d'un soldat, le plus sûr de tous les déguisements, il parvint enfin, après des peines et des dangers infinis, à quitter sa bonne cité de Compostelle, toujours soulevée contre lui, et à se réfugier à Iria (1). Une fois échappés des griffes « des loups de Compostelle », la reine et l'évêque, ces deux « agneaux de douceur et de charité chrétienne », furent bientôt d'accord pour venger leur commune injure. Le pasteur, excommuniant son troupeau rebelle, rassembla contre lui toutes les forces de la Ga-

(1) On peut lire dans l'*Hist. Compost.*, page 234 à 244, les romanesques détails de cette évasion, que je regrette de ne pouvoir donner ici.



lice, et une nombreuse armée se présenta bientôt sous les murs de Compostelle. La ville, hors d'état de résister, implora la pitié de l'évêque et de la reine, en désavouant les auteurs d'une sédition qu'elle ne pouvait plus soutenir : ceux-ci furent bannis et leurs biens confisqués; et la ville, soumise à une forte amende, dut en outre réparer tous les dégâts commis, et livrer cinquante otages pris dans les meilleures familles. L'évêque, retirant son anathème, rentra en triomphe dans Compostelle, et reprit bientôt sur ses ouailles rebelles tout l'ascendant qu'il avait perdu.

Cependant, le jeune Alonzo, roi de Galice, grandissait en années et en courage, au milieu de ces luttes où s'aguerrissait son enfance : âgé de douze ans à peine, et déjà vainqueur des Sarrazins, il annonçait de bonne heure cette martiale ardeur qui devait faire de lui l'un des plus grands rois de l'Espagne chrétienne. Déjà la noblesse des trois royaumes, lasse du joug de sa capricieuse mère, commençait à se grouper autour de lui, comme autour de son légitime souverain; mais ce futur *Empereur*, qui devait régner un jour sur la moitié de la Péninsule, voyait au sein de ses états le roi d'Aragon tenir garnison dans la plupart de ses places fortes, et jusque dans Tolède, sa capitale. Une royauté achetée à ce prix n'était guère digne de ce nom : aussi tous les efforts du jeune roi eurent-ils pour but de reconquérir pied à pied son royaume sur l'Aragonais, alors occupé du siége de Saragosse, et de le chasser des fortes positions qu'il y occupait. Nous manquons de détails sur cette lutte assidûment soutenue pendant plusieurs années; mais nous voyons, d'après la charte de franchises donnée par Alonzo VII en 1118 aux habitants de Tolède,

qu'à cette époque Tolède avait été reconquise par le roi de Castille, après la mort d'Alvar Fanez, qui y commandait pour le roi d'Aragon (1). Enfin, fort de l'appui des *ricos homes* du royaume, et malgré la résistance de sa mère, qui perdait chaque jour de son influence, Alonzo parvint à chasser du royaume l'ambitieux comte de Lara, échappé de sa prison, et le força à aller chercher un asyle auprès du comte de Barcelone (2).

La Galice, cependant, était toujours agitée par l'ambition de ses *ricos homes*, et par les éternelles querelles de la reine et de l'évêque, que le pape Calixte II venait, sur ses longues instances, d'élever à la dignité d'archevêque de Compostelle (1120). Tous deux, réunis un instant par un commun intérêt, envahirent ensemble le Portugal, dont la reine, digne émule de sa sœur en ambition et en débauche, avait occupé Tuy et envahi le territoire galicien. Mais, après quelques avantages obtenus, l'archevêque, craignant que la victoire ne prêtât trop de force au parti de la reine, renvoya ses troupes à Compostelle, et s'apprêta à y retourner lui-même : la reine, suspectant avec raison la conduite du prélat, prévint sa

(1) Voir Marina, *Ensayo critico*, § 38 et 121, et Buriel, *Informe de Toledo*, p. 286.

(2) Il existe sur toute cette partie du règne d'Urraca une épaisse obscurité, qui tient surtout à l'absence ou à l'insuffisance des sources. L'*Histoire de Compostelle*, si diffuse d'ordinaire, est à peu près muette sur les événements politiques de 1118 à 1122, et ne s'occupe que de l'érection de son archiépiscopat, fait beaucoup plus grave à ses yeux. Rodrigue de Tolède, si incomplet qu'il soit, a donc été mon seul guide. J'ignore entièrement où Sandoval a puisé les détails qu'il donne (p. 123) sur la prise de Tolède par le roi de Castille, que les *Annal. Toled.*, I, placent en 1114, et sur celle de Ségovie et de Soria : je n'en ai trouvé trace dans aucune des chroniques, non plus que dans Zurita.

trahison par une autre, et le fit jeter brusquement en prison avec ses trois frères; l'archevêque de Braga et l'évêque d'Orense, ses complices, furent assez heureux pour prendre la fuite (1121).

La Galice dès lors fut soulevée encore une fois. La ville de Santiago, qui naguère avait voulu attenter aux jours de son prélat, prit parti pour lui avec un emportement d'affection égal à celui de sa haine. La reine, rentrée de nuit dans la ville, trouva, le jour de la fête de l'apôtre, l'église toute tendue de noir et le deuil peint sur toutes les figures : de toutes parts des supplications, qui ressemblaient à des menaces, demandèrent la liberté du prélat. Le jeune roi Alonzo lui-même se sépara hautement de sa mère, et quitta la ville pour ne pas autoriser par sa présence « le sacrilége de la moderne Jezabel » (1). Enfin les menaces et les injures du peuple et des partisans de l'archevêque arrachèrent sa liberté à la reine humiliée; et, lorsque le pasteur revint au milieu de ses ouailles, « la faconde de Virgile lui-même n'eût pas suffi à dépeindre leur joie. »

Nous renonçons à raconter en détail les longues discordes qui agitèrent encore la Galice, les querelles et les réconciliations continuelles de la reine et de l'archevêque, et les serments sans cesse violés qui promettaient la concorde et la paix à ce malheureux pays : ces querelles, qui durèrent jusqu'à la mort d'Urraca (2), offrent la monotone alternative de per-

(1) Tous ces détails ne se trouvent que dans l'*Hist. Compost.*, page 324 à 333. Voici en quels termes elle parle de la reine : « Quid non audet muliebris » vecordia... Quid non aggreditur sceleratissima vipera?... »

(2) Je ne sais à quelles sources Aschbach a emprunté les détails qu'il donne

fidie et de violence qui caractérise les mœurs de cette triste époque. Vues du dehors et dans leur lutte incessante avec les ennemis de la foi, les monarchies chrétiennes nous apparaissent, il est vrai, sous un jour plus glorieux; mais, au dedans, c'est à peine si l'historien se sent le courage d'accomplir sa laborieuse tâche au milieu de ce chaos, où la nation s'efface pour ne plus laisser voir que des luttes d'égoïsmes couronnés ou mitrés.

La mort d'Urraca à Saldaña, près de Carrion, en 1126, vint enfin délivrer la Castille d'une source toujours renaissante de guerres et de discordes. La brusque maladie qui termina ses jours a donné lieu à mille superstitions populai res :suivant les uns, elle mourut en couches, malgré son âge, qui rend le fait assez improbable; suivant d'autres, elle venait d'enlever le trésor de l'église de Saint-Isidore à Léon, lorsque, frappée par la vengeance divine, elle mourut, un pied dans le temple et l'autre dehors, au moment où elle enlevait son butin sacrilége. L'Espagne, qui jusque là, fidèle à son insu au préjugé tout asiatique des Goths contre les femmes, n'avait jamais courbé la tête sous le joug d'une reine, fit sous Urraca un triste apprentissage de cette domination faible, violente et capricieuse à la fois. Le nom de cette femme emportée et dissolue est resté encore

sur les dernières années du règne d'Urraca, sur son excommunication par le pape Calixte II, sur la ligue de l'archevêque Diego, du roi Alonzo VII et de sa tante la reine de Portugal contre Urraca, et enfin sur l'assemblée de Valladolid en 1124, où la reine se réconcilia avec son fils, réconciliation qui ne dura pas plus que les autres : l'*Hist. Compost.* n'a pas un mot de tout ceci, non plus que Rod. de Tolède, et j'ai cru devoir imiter leur silence.

aujourd'hui profondément impopulaire chez le paysan espagnol, le seul de toute l'Europe qui sache son histoire, car les Romances la lui enseignent; et il n'a pas fallu moins que le règne glorieux d'Isabelle *la Catholique* pour effacer dans la Péninsule ces préventions trop bien fondées, que résume cette ligne d'un chroniqueur sur Urraca : « *Tyrannice et muliebriter regnavit.* » Elle régna en femme et en tyran.

Urraca fut précédée de quelques mois dans le tombeau par l'archevêque de Tolède, Bernard, dont la conduite décente et ferme, et la piété sincère, contrastent avec le zèle emporté de son confrère de Santiago. Bernard, dans un épiscopat de quarante ans, sut traverser ces temps d'épreuves sans sortir du rôle d'un ministre de paix, et en laissant une mémoire honorée et bénie. Si l'on peut lui reprocher son zèle intolérant envers les Arabes de Tolède, ce zèle, du moins, fut tempéré par des vertus plus douces; peut-être aussi pardonnera-t-on cette ardeur fanatique au chef d'un clergé nécessairement animé lui-même des passions qu'il inspirait, et prêchant la croisade de parole et d'exemple jusque sur les champs de bataille. Bernard, Français d'origine, contribua beaucoup à répandre dans la Péninsule, avec la règle de Cluny, les doctrines du clergé gallican, alors l'instrument le plus actif de la domination du saint siége. Mais ce que l'intrusion des ecclésiastiques français fit perdre au clergé espagnol en indépendance et en nationalité, elle le lui fit regagner en lumières et en discipline; et l'influence française prit pied dans la Péninsule, pour ne la plus quitter, à la suite de Bernard et de sa colonie de bénédictins, ouvriers du Seigneur,

qui allaient sur ce sol en friche semer la divine parole et récolter des évêchés.

—

REGNE D'ALONZO VII L'EMPEREUR.

1126 à 1157.

Le fils d'Urraca n'avait pas vingt ans lorsqu'il s'empara de ce sceptre que l'ambition de sa mère lui avait disputé si long-temps. Nourri au milieu des discordes civiles, nous l'avons vu, à travers ces rudes épreuves, faire son apprentissage du métier de roi. Mais des épreuves plus dures encore l'attendaient sur ce trône, entouré d'une noblesse turbulente, dont l'obéissance même ressemblait à une révolte. A la tête de ces grands vassaux de la couronne, plus rois dans leurs vastes fiefs qu'Alonzo sur son trône de Castille, était la puissante famille des Lara, dont le chef, Pedro, de retour de son exil en Catalogne, s'était mis, avec son frère, à la tête des ennemis du jeune roi. Un vassal non moins remuant était l'archevêque de Compostelle, qui, outre sa dignité épiscopale, tenait de la couronne l'*honneur* ou fief de Santiago, riches domaines annexés à l'église de l'apôtre, et sans cesse grossis par la piété des rois de Castille. L'*Histoire de Compostelle*, qui ne nous fait pas grâce d'un seul de ces détails de ménage ecclésiastique, nous a montré, après chaque rupture, la capricieuse Urraca achetant du prélat sa réconciliation avec l'Eglise au prix de quelque nouvelle concession de terres ou de domaines. Cette tactique, si fructueuse pour le siége de

Santiago, continua quelque temps sous le règne du nouveau roi (1). Mais le trésor d'Alonzo était à sec, comme celui de toutes les royautés en litige, et le roi avait grand besoin d'argent pour solder ses milices.

Les ennemis du prélat, et ils ne manquaient pas à la cour de Castille, n'eurent pas de peine à persuader au monarque d'aller lever un emprunt sur son féal ami l'archevêque, et sur le trésor de l'apôtre, trop dévoué à la cause des souverains de la Castille pour leur refuser ce léger service. Alonzo, en compagnie du prélat, venait de faire une petite expédition en Portugal, pour réprimer l'humeur tracassière de sa tante Teresa, toujours occupée de reculer sa frontière aux dépens de celle de la Galice. On avait bravement dévasté le pays pendant six semaines, et taillé, pillé, brûlé, comme si l'on était en terres de Maures; puis l'on s'était réconcilié avec la digne sœur d'Urraca, en se jurant une amitié éternelle, qui devait durer au moins six mois; puis enfin, le pays une fois *pacifié*, comme dit la chronique, on était rentré en Castille. Le prélat comptait sur l'amitié du jeune roi, qu'il avait successivement tenu sur les fonts de baptême, couronné roi et armé chevalier devant l'autel de Saint-Jacques; mais les *brouillons* (*susurrones*) qui entouraient Alonzo l'engagèrent à se saisir de l'archevêque et à le dépouiller de ses fiefs, pour le punir des crimes dont ils l'accusaient. Le roi, trouvant la peine un peu sévère, aima mieux s'en prendre aux épargnes du prélat qu'à sa liberté ou à sa vie. Il se rendit donc à Santiago, où on lui fit une réception magnifique; et prenant à part l'archevêque, dans le

(1) *Hist. Compost.*, p. 445 et suiv.

trésor même de son église, comme pour ne pas laisser prétexte à un refus, il fit hautement l'éloge de son dévoûment, et le conjura de lui en donner une nouvelle preuve, en venant au secours de sa royale épargne aux dépens du trésor de l'apôtre, beaucoup mieux fourni.

Le prélat, pris au dépourvu, offrit à regret 300 marcs; mais le roi trouva l'offrande mesquine, et peu séante pour le titulaire d'un siége aussi bien pourvu; il lui en demanda 600, plus la liberté de se saisir de tous ceux des habitants de la ville qu'il savait mal disposés pour lui. C'était pour la plupart des clercs, amis et familiers de l'archevêque, et celui-ci refusa loyalement. Alors le roi entra en grande ire et demanda 1000 marcs, en menaçant, si on les refusait, de retirer au prélat le fief de Santiago. Celui-ci assembla son chapitre, et, après mûre délibération, l'on se résigna à payer les 1000 marcs. Le marché était conclu entre le roi et l'archevêque, lorsque ses ennemis, fâchés de le voir s'en tirer à si bon marché, allèrent proposer au roi de le rompre, en lui offrant 3000 marcs au lieu de 1000, s'il voulait retirer au prélat le fief de Santiago pour le leur donner.

Le roi avait bonne envie d'accepter; mais les avis d'un de ses conseillers, honnête homme par hasard, le décidèrent à rester fidèle à sa parole. L'archevêque paya comme il put, en empruntant aux clercs et aux bourgeois, et sur ses propres biens, sans toucher au trésor de l'apôtre. Mais comme l'Eglise, accoutumée à recevoir, ne l'est guère à donner, le prélat, en acquittant sa taxe, sut si bien émouvoir les entrailles du roi, que celui-ci, touché d'une contrition sincère, reconnut hautement sa faute, en l'attribuant aux né-

cessités du temps. Alonzo ne rendit pas l'argent, il est vrai; mais il conféra en fief à l'archevêque un nouveau domaine, se fit recevoir chanoine de Santiago, et s'engagea, en quelque lieu qu'il mourût, à se faire enterrer dans l'église de l'apôtre. La sœur du jeune roi, doña Sancha, et sa tante Teresa de Portugal, firent en outre, à l'église de Compostelle, la même promesse que lui. Ajoutons, en terminant, que cette affiliation du roi de Castille au chapitre de Santiago, et sa contrition profonde, ne l'empêchèrent pas de soutirer encore de temps en temps diverses sommes à l'archevêque; celui-ci, pour acheter le repos, finit par consentir à faire au besoigneux monarque une rente annuelle de 100 marcs d'argent.

Nous abrégeons le récit des troubles continuels qui, pendant les premières années de ce règne, agitèrent la Galice et la Castille. L'*Histoire de Compostelle*, si prodigue de détails sur les fondations pieuses et les conciles, ne fournit plus guère, depuis la mort d'Urraca, aucuns matériaux à l'histoire; Rodrigue de Tolède est également stérile. Heureusement que la *Chronique d'Alonzo VII*, qui commence en 1126, à l'année de la mort d'Urraca, supplée au silence de tous les autres, et suit pas à pas le jeune roi dans toutes les années de ce règne agité. Le plus pressant de tous les soins pour Alonzo, c'était de ramener le calme dans son malheureux royaume, déchiré à la fois par la guerre civile et par la guerre étrangère. Malgré la soumission feinte ou réelle de la plupart des nobles galiciens et castillans, les deux frères de Lara, secrètement d'accord avec le roi d'Aragon, troublaient encore l'état de leurs révoltes ou de leurs intrigues. Le roi d'Aragon, malgré le pacte de renonciation conclu

naguère avec le fils d'Urraca, possédait encore en Castille Carrion, Najera, Castro-Xerez, Villafranca et Burgos, et les garnisons aragonaises désolaient tout le pays par leurs incursions. Les habitants de ces villes, las du joug de l'Aragon, vinrent d'eux-mêmes offrir au roi de Castille de les lui livrer, s'il se présentait avec une force suffisante : Alonzo accepta cette offre avec empressement; et toutes ces cités, castillanes de coeur, se hâtèrent de lui ouvrir leurs portes. Burgos seule résista, mais le commandant aragonais fut tué dans une émeute par les habitants, et Burgos, au grand déplaisir du roi *batailleur*, ouvrit ses portes à son légitime souverain (1126) (1).

Mais le roi d'Aragon n'était pas homme à se laisser ainsi dépouiller de ce qu'il considérait comme son patrimoine. Il envahit bientôt la Castille à la tête d'une armée, et rencontra le jeune roi à Val-de-Tamar, près de Castro-Xerez. Le comte Pedro de Lara, qui avait trompé le roi de Castille par une feinte soumission, commandait l'avant-garde des Castillans; mais il refusa de combattre contre le roi d'Aragon. Celui-ci, désirant éviter un engagement, car il avait connu, dit la chronique, « que le Seigneur était avec le roi » de Castille », et craignant, s'il perdait la bataille, de se voir fermer la retraite, envoya deux de ses vassaux, Gaston de Béarn et Centulle de Bigorre, pour traiter avec son ennemi : il demandait libre passage pour s'en retourner dans ses états, promettant en revanche de rendre à Alonzo toutes les villes qu'il possédait en Castille, et de rester désormais en paix avec lui. Le pacte fut conclu et juré par le roi d'Aragon et

(1) *Chron. Adef.*, p. 323.

tous ses grands vassaux; mais le roi, se retirant, n'eut rien de plus pressé que de le violer, en dévastant tout le pays qu'il traversa pour retourner dans ses états (1127).

L'année suivante, le fils d'Urraca épousa Berengaria, fille du comte Raymond IV de Barcelone, remarquable par sa beauté (*decoram nimis*). Les noces se firent à Saldaña; et Alonzo désormais ne prit plus une décision sans consulter cette épouse, qu'il aimait tendrement. Sa sœur, doña Sancha, princesse d'une haute prudence, avait également part à ses conseils : « Et tout réussissait, grâce à elles, à ce roi selon le » cœur de Dieu, protecteur des orphelins et des pau» vres, et grand édificateur de couvents et d'églises. »

Cependant, les joies de ce récent mariage furent troublées par une nouvelle incursion de l'Aragonais, qui vint en 1129, en dépit de la foi jurée, assiéger le château de Moron, près de Soria, et inquiéter tout le pays à l'entour. Le valeureux Alonzo VII accourut bientôt à la défense de ses états, à la tête de tous ses vassaux, moins les deux frères de Lara, qui refusèrent de le suivre. Le roi d'Aragon, informé de l'approche des Castillans, marcha au devant d'eux, et les deux armées se joignirent près d'Almazan. De part et d'autre, on se préparait au combat; mais l'évêque de Pampelune, Pierre, rappela avec tant de chaleur au roi d'Aragon le pacte violé par lui, et insista si vivement pour éviter l'effusion du sang chrétien, que le roi consentit encore à traiter de la paix et à évacuer la Castille, mais non les villes qu'il y occupait. « Et depuis lors, ajoute la chronique, l'Ara» gonais ne revint jamais en Castille, et n'osa plus se » rencontrer avec la face du roi de Léon. Et il y eut

» de grandes luttes entre les chevaliers castillans et » les Aragonais; et ceux qui combattaient pour le » roi de Léon étaient toujours vainqueurs (1) : et la » puissance du roi d'Aragon allait déclinant toujours, » et celle du roi de Léon, grâce au Ciel, s'accroissait » de jour en jour. »

Telle est la version de la *Chronique d'Alonzo VII*, toute favorable à son héros, et un peu suspecte à ce titre : car elle fait jouer un rôle peu honorable à ce roi d'Aragon, toujours victorieux, et qui n'avait pas coutume de renoncer si vite à ses entreprises.

Celle de Rodrigue de Tolède, Castillan aussi, est beaucoup plus impartiale : le prélat chroniqueur, plus avare de détails, ne parle que d'une seule expédition; mais le rôle qu'il fait jouer aux deux rois est beaucoup plus vraisemblable. Suivant lui, les armées étaient en présence, le sang chrétien allait couler, et par des mains chrétiennes, lorsque les prélats qui suivaient les deux partis interposèrent leur médiation, et supplièrent les deux rois de ne pas servir ainsi, par leurs discordes impies, la cause des ennemis de la foi. Leurs prières, dictées par un véritable esprit de charité chrétienne, furent écoutées (2) : on négocia au lieu de combattre; et, vu la

(1) Il est permis de révoquer en doute cette assertion de la chronique, car nous avons vu les Castillans successivement battus dans plusieurs rencontres par les Aragonais. L'*Hist. de Compost.*, peu suspecte de partialité en faveur de l'Aragon, rapporte (p. 31) que les Castillans, adonnés au luxe et à l'oisiveté, avaient perdu leur antique courage, et que cinq cents Aragonais suffisaient pour mettre en fuite mille Castillans, en les appelant des *femmes*. (Voir aussi la même chron., p. 162 et 168.)

(2) Sandoval (p. 133) place cette réconciliation des deux rois en 1123, et prétend qu'elle s'opéra par les soins de Pierre *le Vénérable*, abbé de Cluni :

jeunesse du roi de Castille, il fut convenu que ce serait lui qui ferait le premier pas, et supplierait le roi d'Aragon, « comme son père, de lui rendre les » villes qu'il possédait dans ses états, et de ne pas le » priver *de fait* de sa couronne, puisque *de droit* elle » ne lui appartenait pas, et que le jeune roi était prêt » à l'aider en tout, comme un fils. Et le roi d'Aragon, en oyant ceci, comme il était un prince pieux » et excellent, répondit : Je rends grâces à Dieu de » ce qu'il a inspiré un tel dessein à mon fils ; s'il en » avait agi ainsi auparavant, jamais il ne m'aurait » eu pour ennemi, et maintenant qu'il me demande » merci, je ne veux rien garder de tout ce qui lui » appartient. Et il ordonna aussitôt à tous ceux qui » tenaient en son nom des villes et des châteaux de » les restituer à son beau-fils, et le roi Alonzo VII fut » ainsi rétabli sans guerre dans son royaume, et » chacune des deux armées s'en retourna en paix. »

Telle est dans toute sa simplicité le récit de Rodrigue de Tolède ; et, en le rapprochant de la *Chronique d'Alonzo VII*, on trouvera probablement la vérité entre les deux versions. Sans doute le conquérant de Saragosse, convaincu qu'il ne pourrait garder longtemps un pied à terre dans les états d'un roi jeune et belliqueux, aima mieux céder de bonne grâce ce que l'énergique nationalité de la Castille devait tôt ou tard lui arracher. Peut-être aussi la grande âme d'Alonzo d'Aragon, toute dévouée à la sainte cause à la-

mais la date est évidemment fausse. Zurita la place en 1130. Ces contradictions des historiens prouvent, du reste, l'épaisse obscurité qui couvre toute cette époque. Rodrigue de Tolède, la source primitive, ne donne aucune date.

quelle il sacrifia sa vie, lui reprochait-elle de dépenser contre des chrétiens des forces que réclamait la défense de la foi. Quoi qu'il en soit, Alonzo I, depuis lors, ne remit plus le pied sur le sol de la Castille, et le sang des Aragonais, comme celui de leur roi, ne coula plus désormais qu'en combattant les ennemis de la chrétienté.

Libre de tourner toutes ses forces contre ses vassaux rebelles, Alonzo VII parvint à s'emparer du comte Pedro de Lara et de son gendre le comte Beltran, qu'il dépouilla de tous leurs fiefs. Mais l'infatigable Pedro, étant encore parvenu à s'échapper de prison, alla rejoindre devant Bayonne le roi d'Aragon, que son humeur guerroyante avait amené au delà des Pyrénées. Là, s'étant offert pour champion de son nouveau suzerain, dans un combat singulier contre le comte Alphonse de Toulouse, petit-fils d'Alonzo VI de Castille, et vassal révolté du roi d'Aragon, le remuant comte de Lara perdit la vie dans le combat, et sa mort délivra le roi de Castille d'un de ses plus dangereux ennemis. Restait encore à réduire son frère Rodrigo, l'un des types les plus curieux de cette race indomptable des *ricos homes* castillans, aussi rebelles à leurs rois pendant la paix qu'ils leur étaient dévoués sur les champs de bataille. Celui-ci, dit la chronique, faisait atteler les prisonniers à la charrue avec ses bœufs, et les forçait à paître l'herbe dans les champs, et la paille dans l'étable, et à boire l'eau des marais; et, quand il était las de ce cruel passe-temps, il les renvoyait nus et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, pour infliger à d'autres le même supplice.

Le roi fit au comte rebelle, dans son fief de Santillane, une guerre acharnée, lui prit tous ses châteaux et dévasta tous ses domaines. Désespérant de continuer la lutte, le comte demanda à entrer en pourparler avec le roi, à condition que chacun d'eux n'amènerait au rendez-vous que six hommes d'armes. Mais laissons la chronique nous retracer cette curieuse peinture de mœurs : « Le roi consentit à l'entrevue; mais, ayant entendu du comte des paroles qu'il ne devait pas entendre, la colère l'emporta, il mit au vassal rebelle la main sur le collet, et tous deux dans la lutte tombèrent de leurs chevaux. Ce que voyant, les hommes d'armes du comte se troublèrent et prirent la fuite. Le roi tint bon, et sans lâcher son prisonnier, il le conduisit dans son camp, où il le retint dans les fers jusqu'à ce que celui-ci lui eût rendu tous ses fiefs, et alors il le renvoya pauvre et dépouillé. Mais le comte, repentant, ne tarda pas à venir demander merci à son suzerain ; et le roi, dont le cœur s'ouvrait facilement à la pitié, finit par lui pardonner, et lui donna en fief Tolède et de grands domaines en Extrémadure et en Castille, que le comte mérita en faisant une guerre acharnée aux Sarrazins. »

Le roi de Castille enleva ensuite aux Aragonais Castro-Xerez, et plusieurs autres places qu'Alonzo I, malgré toutes ses promesses, n'avait pas encore évacuées, sans que le roi d'Aragon, pendant six mois que dura le siége de Castro-Xerez, tentât même de la secourir. Alonzo VII, jaloux d'effacer dans ses états les traces de la guerre, s'occupa ensuite de rebâtir les maisons et de replanter les arbres qui avaient été dé-

truits, et la paix et le bien-être commencèrent à renaître peu à peu dans la malheureuse Castille (1) (1131 à 1133).

C'est à cette époque du règne glorieux d'Alonzo qu'eut lieu son expédition, déjà racontée, à Cordoue et à Séville. De retour de sa longue algarade, le roi reprit avec une nouvelle vigueur la guerre contre ses vassaux rebelles, guerre sans pitié, comme toutes les guerres civiles, et où l'on coupait les pieds et les mains aux prisonniers. Les rebelles se soumirent l'un après l'autre, et l'autorité d'Alonzo, si long-temps contestée, s'assit enfin sur des bases plus solides.

Cependant le conquérant de Saragosse, Alonzo I, touchait au terme de cette vie, si longue et si agitée. L'étroit royaume qu'il avait reçu de ses ancêtres avait été reculé par lui, aux dépens des Maures, jusqu'à Calatayud d'une part, et de l'autre jusqu'à Cuenca, comprise aujourd'hui dans les limites de la Castille. De l'autre côté des Pyrénées, son renom d'aventures et de gloire lui avait donné pour vassaux presque tous les seigneurs, basques ou français, qui se partageaient la possession de cette belliqueuse frontière : parmi eux on comptait les comtes de Béarn, de Bigorre, et ceux même de Toulouse, bien qu'alliés à la maison de

(1) Il faut avoir passé à travers les incertitudes du règne d'Urraca, les contradictions de ses historiens et les longues divagations de l'*Histoire de Compostelle*, pour comprendre le bonheur qu'éprouve l'historien en rencontrant enfin une chronique à la fois détaillée et claire, comme celle de *l'Empereur Alonzo* : c'est la source la plus riche que j'aie encore rencontrée dans toutes mes recherches sur l'histoire d'Espagne. Cette chronique, écrite en latin, ne va malheureusement pas jusqu'à la fin du règne d'Alonzo ; et la dernière partie, *ad majora conscendens*, comme dit l'auteur anonyme, raconte en vers, et quels vers! la prise d'Almeria en 1147.

Castille ; et, à cela près de quelques insurrections, le roi *batailleur* trouvait en eux dans toutes ses guerres des auxiliaires dévoués. Tel était le fragile édifice de grandeur qu'avait élevé le courage d'un seul homme, mais qui s'écroula bientôt à sa mort ; et la prépondérance politique passa encore une fois de l'Aragon à la Castille.

Le triste et glorieux trépas d'Alonzo *le Batailleur* sous les murs de Fraga (1134) ouvrit de nouvelles destinées au jeune roi de Castille, qui se trouvait ainsi, à vingt-sept ans, le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne. Le roi d'Aragon ne laissait pas d'enfants; mais, par un testament dressé en 1131, lors de son expédition de Bayonne, et bien caractéristique des préjugés du temps, il avait divisé son royaume en trois parts, et laissé, pour le salut de son âme et le pardon de ses péchés, la première aux chevaliers du Saint-Sépulcre, la deuxième aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et la troisième aux Templiers : ainsi ce dévot monarque, qui avait toute sa vie fait la guerre aux Musulmans de la Péninsule, ne croyait pas encore avoir payé sa dette au Christ, et n'estimait pas égale en mérite à une croisade en Terre-Sainte sa croisade de trente ans contre les infidèles.

Mais les Aragonais, malgré leur respect pour la mémoire d'Alonzo, ne jugèrent pas à propos de se laisser léguer par lui, comme un fief de mainmorte, aux défenseurs du Saint-Sépulcre. Du reste, leur choix, dicté par un pieux respect pour le sang de leurs rois, ne fut guère moins étrange que le testament d'Alonzo. Ils avaient d'abord jeté les yeux pour

lui succéder sur un noble Aragonais (1), nommé Pedro de Atares, qui descendait, par une ligne bâtarde, il est vrai, de Ramiro I, le premier roi d'Aragon; mais le fier *rico home* s'étant aliéné par ses hauteurs ceux-là même qui devaient l'élire, ils choisirent, pour succéder à un roi *batailleur*, le plus ferme soutien de la chrétienté, un moine, RAMIRO II, frère du roi défunt, et lui firent épouser, grâce à une dispense du pape, Inez, la sœur du comte de Poitou, « ce qui » était, ajoute la chronique, un grave péché de» vant le Seigneur ; mais, ayant perdu leur bien» aimé monarque (2), ils faisaient cela pour susciter » des fils de la race royale ». Les Navarrais, de leur côté, qui avaient subi à regret le joug de l'Aragon, saisirent cette occasion de recouvrer leur indépendance, et élurent roi dans Pampelune, sans faire plus de cas que les Aragonais du testament d'Alonzo, l'infant Garcia Ramirez, petit-fils du roi Sancho III, et du Cid, dont son père Ramiro avait épousé la fille : ainsi les destinées de la Navarre, qui pendant trois règnes avaient été confondues avec celles de l'Aragon, s'en séparèrent encore une fois sous ce roi GARCIA III, surnommé *le Restaurateur* (3).

(1) On trouvera de plus longs détails sur ce Pedro de Atares dans Zurita, l. I, ch. 53.

(2) Rodrigue de Tolède raconte que, quelques années après la mort d'Alonzo I, un aventurier se donna pour ce monarque, échappé à la mort dans les champs de Fraga, et parvint à abuser quelques personnes; mais le roi d'Aragon le fit pendre sur-le-champ.

(3) Suivant Traggia, qui a consacré un travail spécial au règne de Ramiro II (*Memor. de la Acad.*, t. III, p. 469), la Navarre, sous le règne de Garcia, n'était qu'un fief de l'Aragon; et il cite à l'appui une charte de Ramiro en 1135 : « Regnante me, Dei gratia, in Aragone, Garcia Ramirez, *sub manu mea*, rex » in Pampilona. » Si l'on songe à la faiblesse de cette royauté restaurée, le

Mais le roi de Castille, fort de l'autorité que lui donnaient ses victoires et la vaste étendue de ses états, voulait aussi avoir sa part du riche héritage d'Alonzo d'Aragon : feignant donc de prendre en pitié la situation précaire des habitants de Saragosse, qui redoutaient à chaque instant une attaque des Sarrazins, il partit de Najera, limite extrême de la Castille, pour faire, comme dit la chronique, « merci au roi Ramiro », et lui venir en aide, à la tête d'une armée; il reprit chemin faisant toutes les villes que le roi défunt lui avait enlevées, et rencontra bientôt le roi Ramiro, qui, suivi de ses *ricos homes* et de ses évêques, venait implorer son appui. En effet, le monarque tonsuré, sentant sa faiblesse, avait pris, à regret sans doute, le parti de reconnaître la supériorité du monarque castillan en se déclarant son vassal, et en lui livrant Saragosse, la plus exposée de toutes les cités aragonaises. Ainsi, malgré les vieilles rancunes nationales qui séparaient et séparent encore les deux peuples, l'Aragon devint un fief de la Castille; et sa future capitale, Saragosse, la reine de l'Èbre, reçut garnison castillane : ainsi, les longues et iniques usurpations d'Alonzo d'Aragon sur la Castille furent vengées par la soumission volontaire de ce royaume, qui avait perdu en lui son plus ferme soutien; et le premier acte du prêtre-roi dont la faible main tenait le sceptre d'Aragon fut de le déposer aux pieds du victorieux monarque de la Castille. Alonzo VII, s'il faut en croire sa chronique, fut reçu à Saragosse avec des transports de joie par le clergé et le

fait a pu être vrai un instant; mais nous verrons bientôt la Navarre comme l'Aragon reconnaître la suzeraineté du puissant roi de Castille.

peuple; et, après y avoir passé quelques jours, il s'en retourna dans ses états, non sans avoir prélevé sur sa nouvelle possession un large *droit d'aubaine*. Quant au roi Ramiro, il s'en alla, dans ses montagnes, faire sa capitale de Jaca, l'ancienne résidence des rois d'Aragon.

Le nouveau roi de Navarre, Garcia, et le comte de Portugal, Alonzo Henriquez (1), étaient encore bien moins que l'Aragonais en état de se soustraire à la suzeraineté de la Castille : ils firent donc de nécessité vertu; et, en attendant l'heure et le prétexte pour une révolte, ils se reconnurent vassaux et *soldats* du roi de Castille, dont ils reçurent force présents et *honneurs* (fiefs). Quant au comte de Barcelone, Raymond Bérenger IV, successeur de son habile et glorieux père, le troisième du nom, le mariage de sa sœur Bérengère avec Alonzo VII lui donnait avec la Castille des liens qu'il eût été difficile de rompre. Mais, avant de nous occuper de ce prince, d'où date à la fois la grandeur du comté de Barcelone, et sa dernière apparition dans l'histoire comme comté indépendant, il nous faut pour la dernière fois revenir sur nos pas, et passer rapidement en revue les annales de ce comté, jusqu' à sa réunion avec le royaume d'Aragon en 1137 (2).

Bérenger I, mort en 1035, après un règne insigni-

(1) La *Chronique d'Alonzo VII* ne parle pas de la soumission du comte de Portugal, mais elle la suppose : car, le Portugal étant alors un fief de la Castille, elle eût certainement mentionné le refus de soumission du comte, comme elle mentionne sa révolte deux ans plus tard.

(2) Voyez, pour l'hist. de Catalogne, les *Gesta comitum Barcinon.*; le *Chron. Rivipull.*, *apud* Villanueva, *Viage literario;* Diago, *Hist. de los condes de Barcel.*; Vaissette, *Hist. de Languedoc*.



fiant, avait eu pour successeur Raymond Bérenger I *le Vieux*, l'aîné de ses trois fils. Ce prince, actif et brave, sut bientôt reprendre aux Sarrazins toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur son père, et reculer son comté au delà de ses anciennes limites : suivant les chroniques catalanes, douze rois ou roitelets maures lui payaient tribut; et, si l'on songe que chaque alcalde révolté tranchait du souverain dans l'enceinte de la ville qu'il gouvernait, le fait n'a rien d'impossible. Presque toutes ses conquêtes, y compris la ville forte de Taragone, furent faites aux dépens des émirs de Saragosse, et la Catalogne, réunie tout entière sous sa main puissante, acquit sous son règne une importance qu'elle n'avait pas eue encore, et un rang honorable parmi les états de l'Espagne chrétienne.

Mais un mariage heureux fit plus pour la puissance de Raymond que toutes ses conquêtes : ayant épousé en secondes noces, l'an 1053, la comtesse Almodis de la Marche, déjà divorcée deux fois, et qui quitta pour lui son second mari le comte Pons de Toulouse, il obtint, grâce à ce mariage, les comtés de Cominges, de Minerve, et une partie de ceux de Narbonne et de Toulouse; il en acheta quelques autres, tel que celui de Carcassonne, à beaux deniers comptants, et agrandit ainsi ses états sur les deux revers des Pyrénées, la bourse ou l'épée à la main. Il était en outre uni par des relations étroites d'alliance ou de suzeraineté aux comtes de Narbonne, Béziers, Toulouse, Béarn, Foix et Bigorre; et l'influence du puissant comte de Barcelone, répandue dans tout le midi de la France, et jusque dans la lointaine Provence, nouait ainsi ces étroites relations qui pendant tant de siècles ont fait de la Catalogne une

annexe de la France plutôt qu'une province de la Péninsule.

Mais le plus beau titre de gloire de Raymond I aux yeux de l'histoire c'est le *fuero*, célèbre sous le nom d'*Usages*, qu'il donna à ses états en 1068, dans les cortès solennelles qu'il tint à Barcelone. Nous reparlerons plus tard, en traitant des institutions de l'Aragon, de cette *Magna charta* catalane, qui, suivant Diago et Zurita (1), détrôna la loi gothique, mais qui plus probablement fut destinée, comme les *fueros* de Castille et de Léon, à en combler les lacunes. Vers cette même époque, un moine de Cluni, le cardinal Hugues Candide, ou *le Blanc*, légat du pape, obtint, suivant les mêmes auteurs, des évêques catalans rassemblés en concile l'interdiction de l'office gothique ou mozarabique, en y substituant l'office gallican ou romain; mais le savant Masdeu (2), dont le nom fait autorité pour tout ce qui touche à l'Eglise, recule cette décision jusqu'à l'an 1071, dans un synode tenu à Barcelone, où la comtesse Almodis, Française de cœur et de naissance, comme la pieuse reine Constance, aurait joué auprès du comte de Barcelone le même rôle que celle-ci devait jouer plus tard auprès de son époux Alonzo VI pour introduire en Catalogne l'office gallican, et l'influence du saint siége, qui marchait à sa suite (3).

(1) Diago, *Hist. de los condes de Barcel.*, p. 120; Zurita, l. I, ch. 16. Voir aussi Baronius *apud* Labbe, *Collect. concilior.*, *ad an.* 1064.

(2) T. XIII, p. 249. Labbe, ad ann. 1068, est du même avis que Masdeu : « Res perfecta non fuit, nisi anno 1071, propter populi, antiquis ritibus addicti, pertinaciam. »

(3) C'est ce prince auquel la chronique et le poëme du Cid font jouer un rôle si humble avec le héros castillan, par lequel il est fait prisonnier. Voyez Risco (*el famoso Castellano*, p. 192), et *poema del Cid*, *apud* Sanchez (t. I).

Raymond I, en mourant (1076), laissa deux fils de sa seconde femme, Bérenger Raymond, et Raymond Bérenger II, surnommé *Cabeza de estopa* ou *Cab de Stopes* (Tête d'étoupe), à cause de sa blonde et épaisse chevelure. Tous deux, suivant le funeste usage que la Catalogne, comme la Castille, empruntait à la France, se partagèrent les états de leur père. Quant à savoir lequel des deux était l'aîné, les historiens ne sont pas d'accord sur ce point; mais Bérenger, jaloux de la part que son frère avait obtenue, fut assassiné par lui, au dire du moine de Ripoll, la source la plus ancienne et la plus digne de foi pour l'histoire de Catalogne (1082).

Raymond II, qui avait épousé Mathilde, fille du Normand Robert Guiscard, comte de la Pouille et de Calabre, laissa un fils au berceau, Raymond Bérenger III. Les Catalans, saisis d'horreur pour l'assassin, le forcèrent, après de longues et sanglantes guerres, à se punir lui-même, et à aller chercher au pied du Saint-Sépulcre le pardon de son crime (1). Le jeune Raymond, parvenu à sa majorité, reçut des mains de ses fidèles sujets l'héritage de son père, et épousa Doulce, fille de Gilbert, comte de Provence. Ce mariage, plus fructueux que toutes les conquêtes, valut au jeune comte la riche succession de son beau-père, c'est-à-dire les comtés de Provence et de Gévaudan, avec une partie du Rouergue, dont il hérita en 1112 (2).

(1) Quelques auteurs racontent que, par un châtiment du Ciel, il fut frappé de mutisme avant son départ pour la Terre-Sainte. L'*Hist. de Carcassonne* prétend qu'il fut banni de Catalogne, et condamné auparavant à perdre les yeux et la langue. Ce qu'il y a de plus avéré, c'est qu'il mourut à Jérusalem.

(2) On peut dire des comtes de Catalogne ce qu'on a dit plus tard de l'Autriche :

Ce jeune prince, brave et libéral (*strenuus et largus*), dit le moine de Ripoll, se signala bientôt par son ardeur de conquêtes : il réduisit à l'obéissance son vassal rebelle Hatton, vicomte de Béziers, qui, dépositaire, au nom du jeune comte, de la seigneurie de Carcassonne, refusait de la lui rendre à sa majorité. Non moins heureux en fait d'héritages qu'en fait de conquêtes, le comté de Besalu en 1111, et celui de Cerdagne en 1117, firent retour dans ses mains par la mort de leurs possesseurs.

En 1113, aidé de l'influence du pape Pascal II, il loua aux Pisans et aux Génois, qui faisaient à la fois leur fortune et leur salut en prenant à entreprise le transport de toutes les croisades de la chrétienté, une flotte qu'il destinait à conquérir les îles Baléares. Cette conquête, qu'il méditait depuis long-temps, était en effet le complément nécessaire de ce puissant état, qui s'étendait déjà depuis l'Èbre jusqu'au Rhône, sur les deux revers des Pyrénées. Raymond, après une guerre longue et sanglante, et un siége opiniâtre, s'empara en 1115 de Majorque. Quant à l'assertion du moine de Ripoll, qu'il rendit tributaires les villes de Valence, de Tortose et de Lerida, il ne faut pas entendre par là un impôt régulier, mais un tribut de guerre qu'il leva à la suite de quelques algarades heureuses. Ses différends avec le comte de Toulouse, Alphonse *Jourdain* (ainsi nommé pour avoir été baptisé dans le Jourdain), petit-fils par les femmes d'A-

« Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube. »

Suivant Pero Tomich, auteur catalan, Raymond reçut la Provence en fief de l'empereur d'Allemagne Henri V, parce qu'il avait défendu en champ clos l'honneur de l'impératrice.

lonzo VI de Castille, furent terminés en 1125 par un traité de partage de la Provence, qu'ils se disputaient. Enfin, en 1131, sentant sa mort approcher, bien qu'âgé de cinquante ans à peine, ce prince pieux autant que brave, qui avait mis ses états sous la protection du saint père (1), s'affilia à l'ordre des Templiers, et mourut revêtu de leur habit dans l'hospice de l'ordre (*in domo pauperum, sine proprio*). Son second fils, Bérenger Raymond, eut la Provence et le Gévaudan, et l'aîné, Raymond Bérenger IV, la Catalogne, la Cerdagne et le Roussillon.

Le nouveau comte, doué, suivant la chronique, de tous les dons du corps et de l'esprit (*nil defuit ei boni*), et maître d'un comté qui ressemblait fort à un royaume, n'était pas cependant assez fort pour lutter d'égal à égal avec le redoutable roi de Castille : il se résigna donc, comme ses collègues d'Aragon, de Navarre et de Portugal, et se rendit près d'Alonzo, lors de sa prise de possession de Saragosse, avec le comte Alphonse de Toulouse, son parent, qui partageait avec lui la souveraineté du Languedoc et de la Provence; tous deux prêtèrent serment de vasselage au roi de Castille, en touchant sa main droite en gage de foi. Le roi, en retour de cet hommage volontaire, qui étendait, de nom au moins, son autorité jusqu'aux Cévennes et au Rhône, donna en fief au comte de Barcelone la ville de Saragosse, et le comte de Toulouse eut pour sa part, outre un certain nombre de fiefs, un vase d'or du poids de trente marcs, des chevaux et une foule de présents.

(1) Les actes du concile de Taragone en 1125 attestent ce fait, et mentionnent le tribut de trente pièces d'or qu'il devait payer tous les ans au saint siége.

Les comtes de Catalogne, à cette époque, étaient, par leurs possessions et leurs alliances en France, le lien naturel de ce pays avec l'Espagne. On a pu remarquer, dans les guerres des rois de Castille et d'Aragon avec les infidèles, le nombre prodigieux de croisés ou d'aventuriers français qui venaient prendre du service dans leurs armées. On a vu également les deux comtes de Bourgogne et de Besançon, gendres d'Alonzo VI, devenir dans la Péninsule la souche des deux familles royales de Castille et de Portugal. Ainsi, outre la colonie religieuse que Bernard de Tolède avait amenée d'au delà des monts, une autre colonie armée franchissait incessamment les Pyrénées, et la France faisait peu à peu dans la Péninsule souche de comtes et de rois, aussi bien que d'évêques. La soumission des comtes de Barcelone et de Provence entraîna naturellement celle d'une foule de seigneurs français, leurs alliés et leurs vassaux, qui devinrent de la sorte arrière-vassaux de la Castille. Plusieurs, entraînés par l'exemple, vinrent aussi de la Gascogne et même du Poitou, et l'empire du jeune roi de Castille, reconnu du Tage au Rhône et de Lisbonne à Poitiers, parvint à un degré d'éclat et de grandeur qu'aucun souverain de l'Espagne chrétienne n'avait encore atteint.

Pour un prince qui comptait des rois parmi ses vassaux, et qui commandait à un peuple de comtes et de hauts barons, le titre de roi n'était plus assez haut, et le nom seul d'empereur pouvait satisfaire la légitime ambition du fils d'Urraca. Alonzo VI de Castille, Alonzo I d'Aragon, avec autant de gloire, mais avec moins de puissance, avaient bien porté ce nom auguste, nationale et fière protestation de l'Occident

contre les prétentions de l'empire d'Allemagne. Alonzo VII, suzerain de la moitié de l'Espagne et d'un quart de la France, et qui avait imposé tribut aux plus puissantes cités de l'Espagne musulmane, pouvait bien le porter à son tour. Il réunit donc, en juin 1135, à Léon, dans une assemblée solennelle, le haut clergé de ses états et tous ses grands vassaux des deux côtés des Pyrénées. Le roi d'Aragon ne paraît pas y avoir assisté, non plus que les comtes de Barcelone, de Toulouse et de Portugal, qui s'y firent sans doute représenter; mais le roi de Navarre, Garcia, y vint remplir son office de vassal. La reine Bérengère y accompagna son époux, ainsi que l'infante doña Sancha, et une foule innombrable de moines, de clercs et de peuple, toujours avide de ce genre de spectacle, vint assister à cette fête, la plus pompeuse qui eût encore été donnée à l'Espagne chrétienne.

Suivant l'usage, le premier jour fut consacré aux affaires ecclésiastiques; mais le second, le roi, le clergé, tous les vassaux, « grands ou petits, nobles ou » ignobles », et le peuple tout entier, se réunirent dans l'église de Sainte-Marie, et, après avoir appelé l'inspiration du Saint-Esprit, on décida que « le roi de » Castille prendrait le nom d'*Empereur*, puisque le » roi de Navarre (1) et le roi sarrazin Saïf ad Daulat, » les comtes de Toulouse et de Provence, et une foule » de comtes de Gascogne et de France le reconnais» saient pour leur suzerain. Et le roi ayant revêtu » une robe d'un admirable travail, on lui mit sur la » tête la couronne impériale, en or pur, garnie de

(1) La Chronique d'Alonzo ne parle pas du comte de Portugal; mais elle oublie aussi le roi d'Aragon, dont elle a raconté la soumission.

» pierres précieuses, et on déposa le sceptre dans sa » main ; le roi Garcia lui tenait le bras droit, et l'é- » vêque de Léon le gauche; et le clergé le conduisit » devant l'autel, où l'on chanta le *Te Deum*, qu'on » termina en criant : *Vive l'Empereur Alonzo !* Et, » la messe célébrée, *more festivo*, chacun s'en re- » tourna chez soi en bénissant le Seigneur. Un grand » festin eut lieu ensuite dans le palais royal, et les » princes et les ducs servaient l'empereur à table. De » riches honoraires furent offerts par son ordre au » clergé, et de l'argent et des habits furent distribués » en abondance aux pauvres. »

Cette assemblée de Léon, qui n'est pas inscrite au nombre des conciles, bien qu'elle en reproduise toutes les formes, ne se borna pas à de vaines solennités : l'empereur y confirma tous les *fueros* et priviléges qui avaient été octroyés aux villes de ses états par Alonzo VI, son aïeul, ou qui existaient de son temps (1) ; il rendit aux églises tous les domaines et les serfs (*familias*) qui leur avaient été enlevés pendant les guerres civiles, et donna l'ordre de replanter les arbres arrachés et de rebâtir les villages détruits. Une police assidue et impitoyable veilla désormais sur la sûreté publique, et les plus cruels supplices furent infligés à ceux qui y portaient atteinte, riches ou pauvres, nobles ou vilains (2). Non moins vigilant contre l'in-

(1) Dedit imperator mores et leges in universo regno suo, sicut fuerunt in diebus avi sui domini regis Adefonsi.

(2) C'est ce que prouve l'anecdote suivante, rapportée par Lucas de Tuy : « Un paysan galicien, à qui un noble de ce pays avait enlevé son héritage, » alla à Tolède se plaindre à l'empereur. Celui-ci chargea le paysan lui-même » de lettres pour le noble, où il lui ordonnait de restituer le bien usurpé, et » il chargea en même temps le gouverneur du district (*mayorino*) de veiller au » redressement de l'offense. Le noble, se fiant sur son crédit et sur sa puis-

vasion étrangère que contre les malfaiteurs indigènes, il établit dans toute l'Extrémadure et dans le pays de Tolède une sorte de milice urbaine chargée de faire une guerre assidue aux infidèles, et de « n'épargner ni leurs champs ni leurs cités ». Ainsi, dans la paix comme dans la guerre, ce grand monarque nous apparaît sous un jour également glorieux, et son règne est surtout empreint d'un remarquable caractère de vigueur. Les trois abd el Rahman de Cordoue trouvent un pendant dans cette noble et chrétienne famille des Alonzo de Léon, où brillent surtout le troisième, le sixième et le septième du nom; et là, comme dans la dynastie des Ommyades, c'est le dernier qui est le plus illustre. Mais l'empire plus éclatant que les premiers ont illustré est déjà mort avec eux; tandis que, dans l'humble monarchie qu'a fondée Pélayo, chaque génération de rois apporte une pierre à l'édifice, et chaque siècle le voit grandir.

Toutefois, cette vaste autorité qu'Alonzo résumait par le titre d'empereur, et qui lui donnait des rois pour vassaux, reposait en réalité, hors de la Castille et de Léon, sur des bases peu solides. Ramiro II d'Aragon, monarque faible, pacifique, et partant méprisé de ses belliqueux sujets, n'avait eu de son mariage qu'une

» sance, refusa d'obéir, et menaça le paysan de le tuer. Celui-ci revint à l'empereur, apportant avec lui des lettres du mayorino qui attestaient le déni de justice. L'empereur aussitôt, appelant ses secrétaires, fit annoncer par eux qu'il était indisposé, et que nul ne pourrait pour quelques jours pénétrer jusqu'à lui. Puis il partit en grand secret, suivi seulement de deux cavaliers, et voyagea jour et nuit jusqu'à ce qu'il arrivât en Galice : là, après s'être encore informé de la réalité des faits, il se présenta devant la maison du noble, et lui fit dire que l'empereur l'attendait à sa porte. Le noble, épouvanté, se préparait à fuir; mais l'empereur le fit saisir, et pendre sans merci devant sa porte. Et ayant ensuite fait connaître sa présence en Galice, il pacifia tout le pays. »

fille, Petronilla, qu'Alonzo gardait en otage pour la marier à son fils aîné Sancho; mais deux difficultés s'opposaient à ce mariage : d'abord, les Aragonais n'étaient nullement soucieux de passer sous le joug de la Castille; d'un autre côté, Garcia, roi de Navarre, quoique allié en 1135 avec Alonzo de Castille contre le roi d'Aragon, n'était pas homme à abandonner ses droits, fondés ou non, à l'héritage de Ramiro.

Les rivalités de ces deux monarques, qui, refoulés contre les Pyrénées par l'envahissante monarchie d'Alonzo, se partageaient (1) un étroit coin de terre, à peine assez large pour faire un royaume, agitaient alors tout le nord de la Péninsule. La guerre éclata enfin entre eux en 1136; et Ramiro, cherchant un appui, dut naturellement s'adresser à son puissant suzerain le roi de Castille.

Garcia, de son côté, redoutant l'ambition castillane, qui rêvait déjà la conquête de la Navarre, n'eut plus de ressources que dans une révolte ouverte contre son suzerain de Castille. Dans cette position difficile, le roi de Navarre avait un allié naturel : c'était Alonzo Henriquez, duc ou roi de Portugal, car les chroniques commencent déjà à lui donner ce nom, qu'il avait acheté du saint siége en se reconnaissant pour son tributaire (2). Ce prince, auquel le joug de

(1) Zurita (l. I, ch. 55) rapporte fort au long, d'après la Chronique de San-Juan de la Peña, un traité d'alliance et de partage conclu à Pampelune entre les rois de Navarre et d'Aragon en 1136, et ajoute que le roi d'Aragon n'échappa que par la fuite à la trahison du roi Garcia, qui voulait le faire prisonnier et s'emparer de ses états. Mais tous ces détails sont aussi suspects que la source où ils sont puisés.

(2) Ab Eugenio papa tertio, cui regnum suum constituit censuale, multa privilegia impetravit. (Rod. Tolet., l. VII, ch. 6.)

la Castille ne pesait pas moins qu'au roi de Navarre, arma comme lui contre l'empereur, et s'empara de la ville de Tuy et de quelques châteaux forts que lui livrèrent des nobles Galiciens, mécontents d'Alonzo VII. Les troupes de l'empereur, commandées par Rodrigue de Vela, se firent battre par le roi de Portugal; mais celui-ci, rappelé dans ses états par une invasion sarrazine, ne put poursuivre ses avantages (1137).

Alonzo, cependant, faisait en personne la guerre contre le roi de Navarre, dont il dévastait le territoire; mais il fut à son tour rappelé en Galice par les succès du roi de Portugal, et, laissant à ses lieutenants le soin de continuer la guerre en Navarre, il envahit le Portugal et porta partout la dévastation dans les états de son vassal rebelle. Celui-ci marcha au devant de lui à la tête d'une armée, et le sang chrétien allait couler; mais la lutte était trop inégale, et de prudents conseils persuadèrent au roi de Portugal d'implorer la paix de son suzerain irrité, et à celui-ci de la lui accorder. La paix fut conclue, « non pas absolue et éternelle, dit naïvement la chronique, mais pour quelques années », et l'on se rendit de part et d'autre toutes les conquêtes que l'on avait faites (1137).

Libre désormais de poursuivre sa guerre contre Garcia, auquel il enlevait ainsi son unique allié, l'empereur envahit de nouveau la Navarre, et dévasta tout le pays autour de Pampelune, car c'était là le début obligé de chaque guerre. Cependant le moine couronné qui régnait sur l'Aragon n'était pas l'homme qu'il fallait pour se faire obéir de cette race énergique et remuante : un prince qui, sur le champ

de bataille, les mains embarrassées de son écu et de sa lance, ne savait que faire de la bride de son cheval, et la tenait entre ses dents, un pareil prince, dans cet âge belliqueux où les évêques étaient plus souvent au camp qu'à l'office, n'était pas même bon pour être évêque; aussi l'Aragon supportait-il impatiemment son joug, sans en être plus disposé à accepter celui du belliqueux roi de Castille. Après quelques guerres sans résultat avec le roi de Navarre, prince habile et brave, dont l'âme était plus grande que son royaume, Ramiro, pénétré du sentiment de sa faiblesse, avait mis ses états sous la protection de l'empereur son suzerain, et parlait hautement de retourner dans son cloître, où il était mieux à sa place que sur le trône. L'infante Petronilla, promise par lui au fils aîné d'Alonzo, fut reconnue pour héritière du trône, au préjudice des droits de Garcia de Navarre. Mais la noblesse aragonaise, animée de cet esprit d'indépendance qui l'a toujours distinguée, ne voulut pas souscrire à cet humiliant marché qui trafiquait de l'Aragon pour le donner en dot à la Castille.

Est-ce à propos de cette résistance que Ramiro fit assassiner aux cortès de Huesca quinze de ces nobles rebelles, comme l'affirment quelques auteurs modernes (1)? Est-il bien vraisemblable que le faible Ramiro,

(1) Zurita (l. I, ch. 55) rapporte, d'après un vieil auteur aragonais qu'il ne nomme pas, l'absurde fable qu'on va lire : « Ramiro, inquiet de l'humeur sédi- » tieuse de ses nobles, consulta l'abbé de Saint-Pons, qui lui répondit, comme » Tarquin, en abattant les têtes des pavots les plus élevés. Ramiro, encouragé » par cette espèce d'oracle, convoqua ses grands vassaux à Huesca, sous pré- » texte de les consulter sur la fonte d'une cloche qu'on devait entendre d'un » bout à l'autre de son royaume, et il se défit ainsi de quinze des plus re- » belles. »

prêt à échanger le trône pour le cloître, ait osé tenter un coup aussi hardi ? c'est ce que l'absence de documents certains ne nous permet pas de décider. Mais toujours est-il que les *ricos homes* d'Aragon, rompant le pacte conclu par leur roi, disposèrent sans lui de la main de sa fille, alors âgée de deux ans, et négocièrent son mariage avec le comte Raymond de Barcelone, qu'ils désignèrent en même temps pour héritier de la couronne d'Aragon, même dans le cas où il survivrait à sa femme. Cette alliance, qui préparait une si haute fortune au comte de Barcelone, fut due surtout aux généreuses instances de Guillen Ramon de Moncada, sénéchal de Catalogne, banni naguère par le comte Raymond, et qui s'en vengea noblement en le faisant roi.

Dans cette espèce de testament anticipé qu'on faisait faire au roi Ramiro, les limites de la Navarre et de l'Aragon étaient définies, et les droits de suzeraineté directe de l'empereur sur Saragosse étaient réservés expressément, ce qui prouve clairement que le reste de l'Aragon n'était plus considéré comme un fief de la Castille. Le moine-roi se réservait pour lui la suprême autorité sur tous les couvents du royaume, et le titre de roi. Ce traité important, qui assurait le repos et la puissance de l'Aragon et de la Catalogne, désormais unis l'un à l'autre, fut conclu à Barbastro le 11 août 1137. Les *fueros* et franchises concédés aux cités d'Aragon par leurs anciens rois y furent solennellement confirmés par le futur monarque de l'Aragon. Le roi Ramiro, prince à la main toujours ouverte, qui donnait tout ce qu'il possédait, sans en excepter même sa couronne, quitta ensuite sans regret ce trône, où nul ne le regrettait, et em-

porta dans son cloître à Huesca, après trois ans d'un règne sans gloire, le surnom injurieux du roi *Cogolla* (*coûle*, espèce de vêtement que portaient les moines). Il y vécut encore plus de dix ans, uniquement occupé du soin de son salut, et heureux de se sentir délivré d'un fardeau trop lourd pour sa faiblesse.

Ainsi s'éteignit, après 102 ans de durée, la race d'Inigo Arista, et le trône d'Aragon passa aux descendants de Wifred de Barcelone. Le comte Raymond, laissant prudemment à son beau-père le vain titre de roi, se contenta de celui de régent, et prit sans opposition les rênes de ses nouveaux états. Bien que soumis au même souverain, l'Aragon et la Catalogne continuèrent à se régir par leurs propres lois, comme deux états séparés, mais sous le nom commun de royaume d'Aragon. L'on sera étonné, sans doute, de voir le puissant souverain de la Castille souffrir ainsi patiemment l'agrandissement de son beau-frère et de son vassal, quand lui-même avait à faire valoir des droits à l'héritage de Ramiro; mais, suzerain de l'Aragon et de la Catalogne, Alonzo comptait sans doute disposer des forces de ces deux états contre leur commun ennemi, le roi de Navarre, qui venait de s'emparer de Tudela et de quelques places sur la frontière d'Aragon. Et en effet, le comte Raymond, jaloux de se concilier l'appui de son beau-frère, alla le trouver à Carrion, pour s'entendre avec lui sur les prétentions de l'empereur à la possession de la Rioja, que Garcia avait reconquise sur la Castille (1). Là, le comte Raymond reçut d'Alonzo, à titre de fief, Saragosse, Tar-

(1) Voyez Traggia, *Dicion. geogr. de la Acad.*, art. *Navarra*, et *Memor. de la Acad.*, t. III.

razona, Calatayud et Daroca, et prêta pour ces villes foi et hommage. Les deux souverains conclurent en outre une étroite alliance contre le roi de Navarre, qui, de son côté, s'appuyait sur l'alliance du roi de France, et convinrent de se partager ses états; ils réglèrent même d'avance, dans le plus grand détail, les conditions du partage, dans un pacte conclu le 21 février 1140 (1).

Les deux alliés entrèrent à la fois en Navarre, chacun à la tête d'une armée; mais Garcia trouva dans son courage et son habileté des ressources pour faire face à ce double danger. Il commença par battre le comte Raymond, et par s'emparer de son camp et de ses bagages, et il se préparait à marcher contre l'empereur, lorsqu'il fut surpris par sa soudaine arrivée. Les Navarais, fatigués de leur victoire, n'étaient pas en état de tenir tête à des troupes fraîches, commandées par un roi toujours victorieux; ils battirent donc en retraite, en abandonnant tout leur butin, et l'actif Alonzo les poursuivit jusqu'aux portes de Pampelune, et rentra triomphant dans ses états. Garcia, malgré son courage, sentit bien que la partie n'était pas égale; aussi accepta-t-il avec empressement l'offre de médiation du comte de Toulouse, Alphonse-Jourdain, qui faisait alors un pèlerinage à Compostelle, et la paix fut conclue par son intermédiaire entre l'empereur et le roi de Navarre, qui se reconnut son vassal.

(1) Bien que ce partage ne se soit pas accompli, Moret, qu'il faut toujours croire quand il parle au détriment de la Navarre, établit.(p. 652), par une charte de Sancho *el Sabio*, fils de Garcia, que l'empereur avait enlevé à ce dernier, *par violence*, Najera, Grañon, Pancorbo, Belorado, et plusieurs autres places, qu'il ne lui rendit même pas après le mariage de Garcia avec sa fille Urraca.

Pour rendre cette paix plus durable, l'empereur consentit à donner en mariage au roi Garcia sa fille naturelle Urraca, et les noces furent célébrées à Léon, en juillet 1144, avec une pompe jusque là sans égale.

L'empereur ordonna à tous ses vassaux de se rendre, avec leurs milices, à ces royales épousailles, où le roi Garcia parut, de son côté, avec un cortége non moins brillant. La jeune fiancée, accompagnée de sa tante doña Sancha, sœur de l'empereur, entra à Léon avec un cortége de jeunes filles des premières maisons du royaume. La chambre nuptiale (*thalamus*) fut préparée dans le palais royal, et remplie tout à l'entour d'une foule d'histrions, de musiciens, de femmes et de jeunes filles, qui chantaient, accompagnés par des orgues, des flûtes et des cithares. L'empereur et le roi de Navarre étaient assis sur le trône, placé sur une estrade, élevée devant la porte du palais, et tout le haut clergé et les grands vassaux étaient assis autour d'eux. Une jeunesse d'élite se livrait aux exercices nationaux de l'Espagne, en faisant courir des chevaux et en lançant des traits contre des échafauds (*tablados*), pour montrer leur adresse et la vigueur de leurs chevaux; d'autres combattaient avec des épieux contre des taureaux excités par des chiens. Enfin le dernier de tous ces divertissements, et celui qui porte le plus l'empreinte de la grossièreté de l'époque, ce fut de placer dans une enceinte, au milieu d'aveugles armés de bâtons, un porc qui devait appartenir à celui qui le tuerait; et, en s'efforçant de le frapper, ils se blessaient l'un l'autre, ce qui faisait de grandes risées pour les spectateurs.

Le roi Garcia partit enfin de Léon avec sa femme,

comblé des dons de son beau-père, et s'en retourna à Pampelune, où les fêtes recommencèrent encore. Mais bientôt les pensées de guerre succédèrent aux pensées de plaisir, et les rois chrétiens résolurent de profiter du rare et passager accord qui régnait entre eux pour tenter quelque expédition importante contre les Sarrazins, que leurs discordes avaient enhardis.

Nous avons déjà raconté les grandes et glorieuses guerres qui remplirent jusqu'en 1144 ce beau règne d'Alonzo VII. Quant aux événements antérieurs, la disette absolue de sources sur les dix dernières années de ce règne nous force d'en abréger le récit. La *Chronique de l'empereur Alonse*, après avoir raconté en détail ses guerres avec les Sarrazins jusqu'en 1147, s'arrête au siége d'Almeria, et nous laisse réduits aux maigres et incomplets sommaires de Rodrigue et de Lucas de Tuy. Sandoval, il est vrai, a rassemblé (p. 178 et 196) sur cette époque quelques documents, mais qui jettent bien peu de jour sur l'histoire intérieure des états chrétiens, que nous essaierons cependant de reconstruire de tous ces matériaux épars.

La paix ainsi conclue entre l'empereur et son gendre n'en rendit que plus vives les hostilités entre Garcia de Navarre et le régent d'Aragon, auquel Garcia enleva Tarrazona en 1143; l'autorité même de l'empereur, le chef de cette discordante famille de rois chrétiens, ne suffit pas à ramener une paix durable entre les deux rois ses vassaux. La mort de l'impératrice, sœur du comte de Catalogne, en 1149, vint dénouer le lien le plus puissant qui unît les deux souverains de Castille et d'Aragon; et Raymond, devenu, par cette mort et par celle du moine-roi Rami-

ro, en 1148 (1), maître absolu de la couronne d'Aragon, se considéra désormais moins comme un vassal de la Castille que comme un souverain indépendant.

En 1150, la mort de Garcia, peu après son retour de l'expédition de Cordoue, vint encore compliquer les relations déjà peu amicales des états chrétiens l'un avec l'autre. Son fils Sancho V, *el Sabio*, lui succéda sans opposition, au dedans du moins; mais il se trouva bientôt assailli par les prétentions réunies des deux souverains de Castille et d'Aragon. L'empereur, dans le but de se ménager des droits à la succession de la Navarre, avait obtenu pour son fils Sancho la main de l'infante de Navarre, doña Blanca, encore enfant (2), et gardait la royale fiancée en otage à sa cour. Il demandait hautement la restitution de toutes les villes qu'Alonzo VI, son aïeul, avait possédées en Navarre. Le régent d'Aragon, de son côté, réclamait pour lui l'ancien droit de souveraineté qu'Alonzo *le Batailleur* avait possédé sur la Navarre. Les deux souverains finirent par se liguer encore contre le successeur de Garcia, en oubliant dans un intérêt commun leurs anciennes rivalités, et se partagèrent d'avance l'héritage du roi défunt, leur future conquête. Pampelune, dans le partage, devait échoir à l'Aragon, Estella à la Castille, et la souveraineté de Tudela devait être partagée par moitié (3). Zurita ajoute même qu'ils répartirent entre eux de la même façon

(1) Telle est la date donnée par la Chron. de San-Juan de la Peña; d'autres le font vivre jusqu'en 1154.

(2) Ce mariage, suivant Zurita, avait été concerté dès 1140; mais il ne se réalisa que plus tard.

(3) Tous ces détails sont empruntés à Zurita (liv. II, ch. 10), qui par malheur ne cite jamais ses sources.



les terres qu'ils pensaient conquérir sur les Maures, et que Raymond devait avoir Murcie et Valence, et Alonzo l'Andalousie.

L'année suivante, la reine Pétronille, épouse de Raymond, accoucha d'un fils qu'on nomma Raymond, comme son père, et qui plus tard changea ce nom pour celui d'Alonzo. La reine, réglant les droits de ce fils, à peine né, à la succession de son aïeul, le déclara, par son testament, souverain de l'Aragon, dont le régent devait, sa vie durant, conserver le gouvernement. Elle eut soin d'ajouter que « son fils » ne devait, pour aucune ville de ses états, rendre » hommage au roi de Castille, comme le comte de » Barcelone, son époux, l'avait fait, *à son préjudice.* » Enfin, en cas de mort du futur héritier, la couronne d'Aragon devait passer à Raymond (1).

Mais ni cette alliance ni ce partage n'aboutirent à une guerre ouverte. L'empereur, plus jaloux encore de consolider sa puissance que de l'étendre, s'occupa de l'œuvre la plus difficile et la dernière de tout grand règne, c'est-à-dire de régler la succession de ses états. Le funeste usage de partager l'héritage d'un roi entre ses enfants était trop bien établi pour qu'il fût possible de ne pas le suivre, sans faire naître les discordes qu'on voulait éloigner. Les deux couronnes d'Alonzo furent donc partagées, d'après les conseils, nous dit Rodrigue de Tolède, d'Amalric de Lara et de Fernando de Transtamare, « qui voulaient semer des discor» des », entre ses deux fils, qu'il associa tous deux à

(1) Zurita (*loc. cit.*). Suivant Rodr. de Tolède (l. VII, ch. 8), ce vasselage de l'Aragon dura jusqu'au siége de Cuenca en 1177, où Alonzo VIII (*le Noble*) remit à Alonzo II d'Aragon le droit de suzeraineté qu'il avait sur lui; mais ce droit n'existait que pour les villes de la rive droite de l'Èbre.

son gouvernement. L'aîné, don Sancho *le Désiré*, ainsi nommé parce que l'impératrice avait été quelques années sans donner d'héritier au trône, eut le royaume de Castille avec la Biscaye, et Fernando, le futur conquérant de Séville, celui de Léon avec la Galice, les Asturies, l'Estrémadure, et le droit nominal de suzeraineté sur le Portugal. Tous deux prirent le titre de roi, et firent acte de souveraineté, comme le prouvent plusieurs chartes concédées par eux, « avec licence de l'empereur leur père ». Alonzo, en 1152, se trouvait à Valladolid, ville naissante qui commençait à détrôner Tolède, l'antique capitale de la Castille; il y arma chevalier son fils Sancho, et mit un grand éclat à cette solennité, d'où datent plusieurs de ses fondations pieuses (1). Les fêtes de Pâques de la même année furent signalées par l'arrivée de la nouvelle épouse qu'avait choisie Alonzo, impatient du veuvage, Rica, fille du duc de Pologne, Ladislas II. Cette alliance, que l'empereur était allé chercher si loin, prouve combien son nom était répandu, et combien l'Espagne, sous ce règne glorieux, commençait à se mêler au mouvement de l'Europe. Mais nous en verrons bientôt un plus frappant exemple.

Cependant le régent ou le roi d'Aragon, car on peut lui donner ce nom depuis la mort de Ramiro, Raymond, dont la puissance s'était encore accrue par l'acquisition de la Provence, héritage de son frère Bérenger, mort en 1144, et par la conquête de Tortose, de Lerida et de Fraga sur les Sarrazins, en 1149, n'avait pas renoncé à ses prétentions sur la Navarre. Mais

(1) Voir Sandoval, *Reyes de Castilla*, p. 203.

Alonzo, de plus en plus jaloux d'assurer la concorde entre toute cette famille de rois chrétiens, dont il était le chef, parvint, à force d'instances, à désarmer l'ambition de Raymond et à réconcilier les deux rois ennemis. Pour resserrer encore les liens qui l'unissaient à la Navarre, depuis le mariage de son fils aîné Sancho avec la sœur du roi Sancho V (1), il donna à celui-ci sa fille doña Beatia, fille de son premier lit. Enfin ayant eu, l'année suivante, de Rica, sa nouvelle épouse, une fille, nommée doña Sancha, il la fiança, encore au berceau, au jeune fils du roi d'Aragon, enlaçant ainsi dans ce faisceau d'alliances toutes les royautés chrétiennes, de manière à rendre, il s'en flattait du moins, toute guerre impossible entre des monarques tous parents et alliés à la fois.

Mais une alliance plus éclatante fut celle des deux maisons de France et de Castille, par le mariage de doña Constancia ou Isabella, fille d'Alonzo et de sa première femme Bérengaria, avec le roi Louis *le Jeune*, qui venait de se séparer de son infidèle épouse, Éléonore de Guyenne (1154). Les ennemis d'Alonzo voyaient sans doute avec peine ce rapprochement de deux puissantes couronnes : des calomnies, faciles à réfuter, parvinrent à persuader au roi Louis que sa femme n'était pas la fille légitime de l'empereur. Tourmenté de ce soupçon, Louis se décida à venir lui-même à la cour de son beau-père, sous le prétexte d'un pèlerinage à Santiago de Compostelle (1155). Arrivé à Burgos, il y fut reçu par l'empereur, au milieu de toute sa cour, avec une pompe qui n'eut pas de peine

(1) Beaucoup d'auteurs espagnols ou étrangers appellent ce roi Sancho VI, parce qu'ils adoptent des règnes apocryphes que j'ai dû supprimer.

à éblouir le pauvre roi de France, peu habitué à tant de faste, et qui avait perdu, avec le Poitou et la Guyenne, dot de l'altière Eléonore, les deux plus beaux fleurons de sa couronne. L'empereur voulut ensuite aller faire à son gendre les honneurs de Compostelle, et, revenant avec lui à Tolède, il y convoqua tous ses vassaux, tant Maures que chrétiens, pour apparaître aux yeux du monarque français dans tout l'éclat de sa puissance. « Et tel était, dit Lucas de » Tuy, le nombre des hommes de noble race réunis » à cette cour, qu'on ne pouvait les compter. Et l'on » offrait au roi Louis et à ses chevaliers tant d'or et » d'argent, de pierres précieuses, de robes de soie, » de chevaux et de dons de toute sorte, qu'ils en » étaient fatigués (*tædium generabant*). » Ebahi de tant de merveilles, le roi de France s'écria, dans son naïf étonnement, « qu'il n'avait, par le Dieu vivant, » jamais vu une cour aussi brillante, et que sans » doute la pareille n'existait pas dans tout l'univers. »

Alors, l'empereur montrant à son gendre le roi d'Aragon Raymond, qui était venu là en grande pompe: « C'est de Bérengère, lui dit-il, la sœur de ce prin» ce, que j'ai eu la fille que je vous ai donnée en » mariage, et si l'on vous a dit que sa naissance n'é» tait pas noble, et que j'avais faussé ma foi avec » vous, que vos yeux voient la vérité. » Et le comte Raymond, se tournant vers le roi Louis, lui dit: « Oui, celle-ci est ma nièce Constancia, fille de ma » soeur, et traite-la avec grand honneur et respect; » autrement, tu peux t'attendre à me voir, avec l'a» grément de l'empereur, mon seigneur, venir te dé» fier en combat singulier sur le *Petit-Pont*, à Pa» ris. » Le pauvre roi Louis, grandement confus, re-

mercia le ciel de ce qu'il avait bien voulu lui départir l'honneur d'épouser la fille d'un si grand prince. L'empereur offrit ensuite à son gendre les plus riches présents; mais celui-ci ne voulut accepter qu'une magnifique émeraude, qui, cent ans après, se trouvait encore dans le trésor de Saint-Denis.

Alonzo, cependant, sentait approcher la fin de sa longue et glorieuse carrière; mais, voulant consacrer à la cause de son Dieu les derniers restes d'une vie usée tout entière à son service, il partit malade pour aller délivrer Almeria (1), assiégée par les Almohades; mais, n'ayant pu empêcher la prise de cette ville, il se remit en marche, attristé par cet échec qui succédait à tant de victoires, et mourut en atteignant la frontière, au *puerta de Muradal*, sous un chêne, au bord du chemin, le 21 août 1157. Il n'était âgé que de cinquante-neuf ans, et en avait régné quarante-sept sur la Galice, quarante sur Léon et la Castille, et vingt-deux comme Empereur sur toute l'Espagne chrétienne et une partie de l'Espagne musulmane.

Sous quelque face qu'on regarde la vie d'Alonzo VII, au dehors conquérant toujours victorieux, au dedans rigide gardien des lois et de l'équité, partout cette vie nous apparaît pleine, active et glorieuse. Sans doute quelques taches se rencontrent çà et là sur ce tissu brillant : quelques velléités d'ambition, rarement poussées jusqu'au bout, font tenter à Alonzo de s'agrandir aux dépens des rois ses parents ou ses voisins; mais il ne faut pas oublier que ces rois sont ses vassaux, et des vassaux presque toujours rebelles, et que

(1) Voyez pour la première expédition contre cette ville, et pour les dernières guerres d'Alonzo VII contre les Sarrazins, le chapitre suivant.

dans les dernières années de sa vie, Alonzo, comprenant mieux les devoirs que lui imposait son titre d'empereur, s'occupa uniquement de réconcilier tous ces rois rivaux, et de réunir les forces de la chrétienté contre ses éternels ennemis. Peu de rois, en Castille et ailleurs, se sont montrés plus dignes du trône, que nul n'occupa plus long-temps; ce titre même d'*Empereur*, qu'Alonzo s'arrogea, en homme qui se sentait des droits à le porter, ne fut pas pour lui l'objet d'une ambition vulgaire : à défaut de l'unité pour laquelle l'Espagne n'était pas mûre encore, il essaya de lui donner, à titre de suzerain, une sorte d'unité factice, la seule qui pût régner alors dans la société féodale. Zélé défenseur de la foi, il combla le clergé de ses dons et de ses égards, sans montrer pour lui une servile déférence. Enfin, s'il n'affranchit pas l'Espagne du joug des Musulmans, c'est qu'au lieu de lutter contre un pouvoir usé, comme les Almoravides, il eut à faire face à une foi et à une royauté jeune et vivace comme celle des Almohades; et suzerain d'une partie de l'Espagne musulmane, il fraya du moins le chemin de Séville et de Cordoue aux armées castillanes, et prépara les durables conquêtes du règne de Fernando III.

—

CHAPITRE III.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ALMOHADES; ET LEURS GUERRES AVEC LES CHRÉTIENS.

1130 à 1163.

Abd el Moumen, grâce à sa miraculeuse élection, avait été reconnu pour souverain délégué de Dieu par tous les sujets du Mahadi en Afrique; mais, quelque sainte que fût à tous les yeux l'origine de son pouvoir, il fallait au nouveau monarque le succès pour légitimité : abd el Moumen donc, après avoir pris possession du gouvernement, réunit toutes les tribus almohades autour de l'étendard du Mahadi, et envahit les états de l'émir almoravide, à la tête de trente mille soldats. Bientôt il fut sous les murs de Maroc; mais, désespérant d'emporter d'assaut cette ville populeuse, il se contenta de promener dans tout le royaume la dévastation et la conquête, et s'empara d'une foule de villes, dont la plupart même lui épargnèrent la peine de les assiéger.

L'émir Ali ben Youssouf, dont les trésors étaient épuisés par une guerre longue et désastreuse, et dont les revenus diminuaient chaque jour, n'opposa au nouveau Mahadi qu'une résistance presque passive. Pour mettre le comble à tant de maux, une affreuse disette désola ses états; et ses sujets, se tournant contre lui avec la fortune, le rendirent responsable de toutes leurs misères. Dans cette extrémité, Ali, d'après l'avis de ses plus sages conseillers, se décida à rappeler d'Espagne son fils Tachfin, dont la valeur soutenait seule dans la Péninsule la fortune défaillante des Almoravides, pour opposer son courage à l'étoile naissante des Almohades.

Tachfin, vainqueur des chrétiens dans cent rencontres, était en effet, malgré sa jeunesse, le dernier espoir de cette dynastie, déjà usée avant d'être vieille. Général habile autant que brave, si son père eût pu lui envoyer quelques renforts, si l'empire almoravide n'eût pas en quelque sorte renoncé d'avance à ces conquêtes qui lui échappaient, Tachfin, disait-on, aurait en peu de temps subjugué toute la Péninsule d'une mer à l'autre (*de mar à mar*). La mort d'Alonzo *le Batailleur*, roi d'Aragon, en 1134, était venue enlever aux chrétiens leur plus assuré rempart, et ouvrir à l'ambition de Tachfin une nouvelle carrière. Si la Castille et Léon étaient alors gouvernés par un jeune et valeureux monarque, l'Aragon l'était par un moine, quand il eût fallu un soldat : rien ne s'opposait donc, de ce côté du moins, aux attaques de Tachfin, lorsque la fatale nouvelle des succès des Almohades vint l'arrêter tout court dans sa carrière.

C'est qu'en effet, là, comme en Espagne, il s'agissait, pour l'empire almoravide, non plus de conqué-

rir, mais d'exister. Abd el Moumen, affermi sur le trône fondé par le Mahadi, venait de se faire proclamer *Emir al Moumenin*, et faisait battre monnaie en son nom à Tinamal, tout en poursuivant dans le pays de Maroc le cours de ses victoires. Tachfin, rappelé par les lettres de plus en plus pressantes de son père, se décida enfin à repasser en Afrique, après une dernière expédition heureuse contre Cuenca, qu'il prit d'assaut, et dont il fit massacrer tous les habitants, pour les punir de leur révolte (1137). En effet, depuis que la fortune avait abandonné la cause des descendants de Youssouf, le joug africain devenait de plus en plus insupportable à l'Espagne musulmane. Tachfin, en emmenant avec lui l'élite des troupes almoravides, livrait l'Espagne à elle-même, et l'esprit de révolte qui fermentait dans tous les cœurs espagnols ne tarda pas à éclater : c'est dans l'Algarve que jaillirent les premières étincelles de cet incendie qui allait bientôt embraser toute la Péninsule; mais suivons d'abord en Afrique les destinées de Tachfin et de l'empire almoravide, également menacé sur les deux rives du détroit.

Tachfin, outre ses braves Africains, avait emmené d'Andalousie quatre mille chrétiens mozarabes : ces chrétiens, habitués à combattre dans les rangs musulmans, pour une cause qui n'était pas la leur, n'avaient guère d'autre religion que celle de leur drapeau, et Tachfin, qui partageait pour les chrétiens la prédilection de son père Ali, comptait plus sur eux pour combattre les Almohades, que sur les Africains, frappés d'une superstitieuse terreur. A peine arrivé à Maroc, le fils d'Ali voulut essayer sa fortune contre celle des Almohades; mais le terrain était changé

aussi bien que les adversaires, et ses soldats, toujours victorieux contre les chrétiens, marchaient à regret contre un ennemi pour qui le Ciel semblait s'être déclaré. Le sort des armes fut constamment contraire à Tachfin, malgré tous ses efforts, et l'infortuné Ali, le cœur brisé par cette obstination de la fortune à déjouer toutes ses espérances, finit par mourir de chagrin en janvier 1143, après trente-neuf ans d'un règne commencé dans la prospérité et achevé dans la disgrâce.

Tachfin, héritier de cet empire prêt à se dissoudre, tint cachée pendant trois mois la mort de son père. Lorsque enfin il se fut fait reconnaître émir, son premier soin, après avoir fait part de son avénement aux walis almoravides d'Afrique et de la Péninsule, fut de recommencer la guerre contre les Almohades. Abd el Moumen, de son côté, réunissant ses innombrables milices, descendit comme un torrent impétueux des monts de Tédoula et de Gomera, et dévasta tout le pays de Fez à Tlemcen. Tachfin, poursuivant avec une activité infatigable ces hordes dévastatrices, finit par les atteindre, et en fit un horrible carnage. Abd el Moumen, forcé de se retirer dans les montagnes, comme le lion auquel on a enlevé sa proie, trouva dans ces gorges sauvages, où disparaissait l'inégalité du nombre, des pâturages pour ses chevaux et un terrain plus propice pour la guerre. Les tribus des montagnards, dévouées à sa cause, fournissaient en abondance des provisions à ses troupes, tandis que les Almoravides, habitués à un climat plus doux, souffraient également du froid, de la faim et de l'aspérité du terrain, et en étaient réduits, faute de bois, à brûler jusqu'aux fers de leurs lances. Enfin Tachfin, ayant

reçu de nouveaux renforts, poursuivit l'ennemi jusque sur les plateaux élevés des monts de Tlemcen, et la bataille s'engagea. Mais cette terreur surnaturelle qui semblait marcher devant les Almohades frappa encore une fois leurs ennemis : l'avant-garde, en se repliant sur le corps d'armée, y sema le désordre, et la journée fut complétement perdue pour les Almoravides (1144).

Mais, loin de se laisser abattre par la mauvaise fortune, Tachfin sembla puiser dans ses revers une activité nouvelle. Résolu à faire un dernier et décisif effort, il pressa dans toutes ses provinces la levée de nouvelles milices, et son fils abou Ishâk, qu'il avait laissé en Andalousie à sa place, lui envoya l'élite de ses cavaliers, musulmans et chrétiens, au nombre de quatre mille. Toutes ces troupes réunies formèrent une des plus puissantes armées que l'Islam eût encore mises sur pied en Afrique, et leur masse confuse, où l'Afrique tout entière semblait rassemblée, couvrit comme un nuage de sauterelles toute la plaine depuis Maroc jusqu'aux monts. Abd el Moumen, qui, de son côté, avait réuni toutes ses forces, était alors auprès de Tlemcen, et Tachfin marcha à sa rencontre, décidé à un engagement que les Almohades, inférieurs en nombre, essayèrent vainement d'éviter.

Pour compenser cette infériorité, leur habile chef rangea toute son armée en un seul bataillon carré : le rang extérieur fut composé de ses plus braves fantassins, armés de longues lances qu'ils appuyaient contre leurs pieds; derrière eux se tenaient des hommes armés d'épées et de larges rondaches qui les couvraient presque tout entiers; enfin les deux derniers rangs se composaient de frondeurs et d'archers. L'espace vide

qui restait au centre fut occupé par la cavalerie, à qui l'on avait ménagé des issues, afin qu'elle pût sortir et rentrer sans mettre le désordre dans les rangs. Le terrible choc des Almoravides vint se briser contre cette longue ligne de lances, rempart vivant que tous leurs efforts ne parvinrent pas à franchir : chevaux et cavaliers atteints par les lances et par une grêle de traits et de pierres, sans pouvoir joindre l'ennemi corps à corps, entassèrent bientôt devant lui un nouveau rempart de cadavres; la cavalerie almohade, sortant alors de sa retraite, vint accroître la confusion que ces attaques impuissantes avaient semée dans les rangs de leurs ennemis, toujours prompte, quand elle était poursuivie, à se réfugier au centre du carré, comme dans un inexpugnable alcazar. La lutte se soutint ainsi pendant tout le jour, et la puissante cavalerie de Tachfin, malgré sa supériorité, exposée sans refuge aux coups de ses ennemis, finit, après des pertes immenses, par leur abandonner le champ de bataille (1).

Tachfin, vaincu, se réfugia à Tlemcen, désespérant de sa cause; et abd el Moumen, sans laisser à son ennemi un instant de repos, vint l'assiéger dans cette ville, bien fortifiée d'ailleurs, et capable de résister à un long siége. Après d'inutiles efforts, abd el Moumen, découragé, laissa quelques troupes devant Tlemcen, et alla assiéger *Whran* (Oran), ville également fortifiée, et que Tachfin se réservait comme un dernier asyle, en cas de revers : car il s'y était fait

(1) Tout ce récit des guerres d'abd el Moumen avec Tachfin est traité avec une grande supériorité par Conde. Le récit de Dombay est fort écourté, ainsi que celui de Murphy.

envoyer, par son wali d'Almeria, dix vaisseaux pour le transporter en Andalousie avec son harem et ses trésors. Tachfin, cependant, sorti de Tlemcen avec l'élite de son armée, parvint à rompre les lignes des assiégeants et à se jeter dans Oran (1). Plusieurs engagements eurent lieu, où les Almoravides eurent rarement l'avantage, et Tachfin, perdant à la fin tout espoir, s'échappa de la ville pendant la nuit, pour se réfugier dans la forteresse qui domine le port, et passer de là en Espagne. Mais la nuit était obscure et le chemin difficile : Rahihana, le cheval de l'émir, renommé dans toute l'Afrique pour sa légèreté et la pureté de sa race, s'abattit au bord d'un précipice escarpé; cheval et cavalier roulèrent dans l'abyme, et l'on trouva le lendemain sur le bord de la mer le cadavre défiguré de Tachfin et celui de son cheval. Abd el Moumen fit clouer à un saule le corps de son ennemi, et envoya la tête à Tinamal pour annoncer sa victoire (2) (1145).

Ainsi périt le malheureux Tachfin sous les coups du sort, acharné à le poursuivre. Certes, si la main d'un homme avait pu sauver de sa ruine la monarchie almoravide, comme naguère celle des Ommyades, le fils d'Ali était digne peut-être de recommencer al Mansour : moins heureux que son devancier, Tachfin lutta jusqu'au dernier moment, mais sans

(1) Le *Chron. Adefons.* (§ 95) prétend qu'abd el Moumen à ce siége se servit d'un certain feu, appelé *de alcatram* (*al katrân*, en arabe, veut dire goudron), et que Tachfin fut brûlé avec la forteresse. Mais le chroniqueur chrétien ne peut être mieux informé que les Arabes.

(2) Dombay fixe cette date à 1144; mais je préfère suivre Conde, dont la version est beaucoup plus complète. Voyez Dombay, t. II, p. 55 et 57, et Conde, t. II, p. 295.

succès comme sans espoir; l'instabilité qui s'attache à tout état fondé sur l'Islam avait d'avance frappé d'impuissance tous ses efforts, et l'empire fondé par Youssouf sur les sables mouvants de l'Afrique devait s'écrouler plus vite encore qu'il ne s'était élevé, en léguant à celui des Almohades son éclat en même temps que sa fragilité.

Les habitants d'Oran, sans se laisser décourager par la mort de l'émir, fermèrent obstinément leurs portes à abd el Moumen, et la soif seule put triompher de leur résistance. Les vainqueurs, irrités, massacrèrent la garnison almoravide et bon nombre des habitants. Tachfin, avant sa mort, avait fait reconnaître pour son successeur son fils abou Ishâk Ibrahim, et le *meschouar* (conseil d'état) de Maroc, en apprenant la mort de l'émir, se hâta de proclamer son fils; mais l'oncle du jeune prince, Ishâk ben Ali, s'opposa à cette élection, et fit valoir ses droits à la couronne. Bon nombre de scheiks almoravides embrassèrent son parti, et la discorde vint encore ajouter aux misères de cet état condamné à périr. Cependant l'actif abd el Moumen, poursuivant le cours de ses conquêtes, s'emparait de Tlemcen après sept mois de siége, malgré l'héroïque résistance des habitants, et massacrait, comme à Oran, la garnison almoravide, coupable de s'être trop bien défendue : cent mille hommes, s'il fallait en croire les exagérations arabes, périrent dans le sac de cette ville populeuse, et les rapaces Almohades purent s'y gorger à leur aise de sang et de pillage. De là abd el Moumen marcha vers Fez, et s'empara, chemin faisant, de Mequinez.

Fez, la seconde cité de l'empire, était défendue par un des fils d'Ali, Yahia, et sous lui par un scheik

andaloux de renom, abou Ali de Jaen, et leur vigoureuse résistance lassa bientôt le courage des Almohades. Désespérant de vaincre par la force, Abd el Moumen eut recours à la ruse. Il arrêta par une digue le cours d'une petite rivière qui traversait la ville, et laissa l'eau s'amasser au point de former un lac profond qui dépassait le niveau des murailles de la cité; rompant ensuite brusquement la digue, il livra passage à cette eau déchaînée, qui, se précipitant sur sa pente, alla battre avec une irrésistible furie les murs de la ville et en renversa une partie, ouvrant ainsi aux Almohades une large et profonde brèche. Le torrent, poursuivant son œuvre de destruction, envahit ensuite la ville elle-même, renversa plus de trois mille maisons, et s'écoula enfin en semant sa route de débris.

Mais le brave Ali, qui cette nuit même avait épousé une jeune fille qu'il aimait, surpris aux premières lueurs de l'aube par le fracas du torrent, égal à celui de la foudre, et qui faisait trembler la cité jusque dans ses fondements, s'élança aussitôt hors de la ville à la tête de sa cavalerie, avant que les eaux, en s'écoulant, eussent frayé un chemin aux assaillants, et les attaqua avec tant de vigueur qu'il les mit en déroute. Les murs abattus furent réparés à la hâte, et les sorties vigoureuses des assiégés firent traîner de nouveau le siége en longueur. Mais des mésintelligences graves ayant éclaté entre le prince Yahia et le scheik abou Ali, celui-ci, maltraité par son maître, livra la ville à abd el Moumen (1145), qui se fit aussitôt proclamer émir dans la grande mosquée. Yahia s'enfuit à Tanger avec sa famille, et s'embarqua pour l'Andalousie, et le traître abou Ali passa au service des Almohades.

Suivant Dombay, abd el Moumen, entrant dans la ville consternée, à la suite du terrible engin de destruction qui lui en avait ouvert les murs, fit passer tous les hommes au fil de l'épée. Il fit ensuite abattre tout ce qui était demeuré debout des murs de la ville; et comme ses lieutenants le blâmaient de cette imprudence : « Qu'avons-nous besoin de murs? répon-» dit-il; nos murs ce sont nos épées et la justice de » notre cause. »

Après s'être emparé d'Aghmat et de Salé, que l'exemple de Fez empêcha de tenter une résistance inutile, abd el Moumen, se laissant aller au cours de sa fortune, voulut tenter à la fois deux entreprises, dont une seule semblait réclamer toutes ses forces. Par ses ordres, 30,000 Almohades marchèrent d'un côté à la conquête de l'Espagne, tandis que lui-même, à la tête de forces bien plus considérables, allait attaquer Maroc, la capitale de son ennemi. Prévoyant une longue résistance, l'inflexible conquérant, décidé à vaincre, dût-il attendre dix ans la victoire, fit bâtir une ville en face de celle qu'il venait assiéger. C'est ainsi que, plus tard, Ferdinand le Catholique devait asseoir Santafé, emblème d'un siége éternel, sous les murs même de Grenade, qu'elle semble menacer encore. Quand la cité conquérante fut bâtie, quand elle eut sa mosquée, avec une haute tour qui dominait toute la plaine, ses murs et ses maisons, comme autant de tentes de pierres où pouvait camper une armée, alors abd el Moumen daigna commencer le siége. Une partie de ses troupes marchèrent à l'assaut, tandis que le reste s'embusquait dans la campagne. Les Almoravides, dont tant de revers n'avaient pas abattu le courage, s'élancèrent hors des murs et

attaquèrent l'ennemi avec un courage désespéré. Les Almohades se replièrent bientôt, dans une feinte terreur, vers les troupes embusquées, qui, sortant à l'improviste, assaillirent de toutes parts les Almoravides, et en firent un affreux massacre.

Abattus par ce premier échec, les assiégés n'osèrent plus tenter de sorties; et abd el Moumen, laissant à la faim le soin de combattre pour lui, se contenta de bloquer étroitement la ville. L'immense population qu'elle renfermait eut bientôt consommé toutes ses provisions, et la famine fit d'affreux ravages au milieu de ce peuple entassé dans un étroit espace. Bientôt on en fut réduit à se nourrir de chair humaine; et les captifs, dans les prisons, tiraient au sort à qui devait mourir pour repaître les autres. Les places et les rues étaient couvertes de cadavres, et les vivants eux-mêmes différaient peu des morts. Plus de deux cent mille personnes succombèrent à leurs souffrances, et ceux qui leur survivaient n'avaient pas même assez de force pour soulever une épée; un lugubre silence régnait dans cette cité naguère si populeuse. Enfin, lassés de tant de misères, quelques chrétiens andaloux de la garnison promirent à abd el Moumen d'ouvrir une porte de la cité s'il livrait un assaut général. Le 10 de la lune de schewal 541 (mars 1146), les hordes almohades, au lever du jour, se ruèrent sur la ville comme des loups affamés. La résistance fut presque nulle, si ce n'est dans l'Alcazar, où l'émir et ses plus braves scheiks se défendirent long-temps avec l'acharnement du désespoir. Partout ailleurs ce ne fut qu'une boucherie sans pitié; l'inflexible chef des Almohades resta sourd aux prières des malheureux qu'on égorgeait, et vit froidement

couler le sang de 70,000 hommes désarmés, qu'un mot de lui eût pu sauver.

Cependant, lorsqu'on amena prisonnier devant lui le dernier souverain de cet empire qui venait de s'écrouler, abou Ishâk, encore à la fleur de son âge, le farouche Almohade se sentit ému de quelque chose qui ressemblait à de la pitié. « Son malheur est assez » grand, dit abd el Moumen à ses wazyrs; laissons-le » lui pleurer toute sa vie dans une prison. — Gar- » dez-vous bien, seigneur, lui répondit l'un d'eux, » d'élever un jeune lionceau qui plus tard déchirera » la main qui l'aura nourri. » Cependant, abou Ishâk, se prosternant aux pieds de son vainqueur, lui demanda la vie avec plus d'humilité qu'il ne convenait à son ancienne fortune. Mais un scheik, son parent, prisonnier comme lui, Seïr ben Alhâg, s'indigna de sa bassesse, et, lui crachant à la figure, « Misérable, » lui dit-il, pourquoi ces prières ? Est-ce à un hom- » me que tu parles ? Souffre ton sort en silence, et » n'essaie pas d'apaiser par des larmes cette bête fé- » roce qui n'a jamais pu se rassasier de sang. » A ces mots, abd el Moumen, hors de lui, fit trancher la tête au jeune émir et à tous les prisonniers, et donna l'ordre qu'on n'épargnât pas un seul des Almoravides. Le massacre et le pillage durèrent trois jours entiers, et les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves. Abd el Moumen ne daigna pas même entrer dans sa nouvelle conquête; et après avoir fait abattre toutes les mosquées, pour en élever d'autres selon le rit du Mahadi, le tigre, encore altéré de sang, alla chercher une nouvelle proie.

Ainsi s'éteignit, après un siècle à peine de durée, cet empire almoravide fondé par Youssouf, empire com-

mencé par un prophète, et achevé par un conquérant. Et cependant ce sceptre, manié par Youssouf avec tant d'éclat, n'était pas tombé, après lui, dans des mains indignes de le porter. Ali, Tachfin, et le malheureux abou Ishâk lui-même, luttèrent avec fermeté contre la fortune, qui semblait vouloir leur faire expier les longues faveurs dont elle avait comblé le chef de leur dynastie. Mais le vice de cet empire, comme de tous ceux qui ont pour base le Koran, c'était de reposer sur la vie d'un seul homme, sans autre loi que sa volonté, sans autre garantie que son courage; c'était aussi de se partager, un pied sur chaque rive du détroit, deux continents que la nature n'a pas séparés pour rien, et d'inviter ainsi l'un à la tyrannie, et l'autre à la révolte. Mais, pour compléter notre tâche, il nous reste à revenir sur nos pas, et à suivre dans la Péninsule le déclin de la puissance almoravide et la première apparition de la conquête almohade.

Nous avons dit que le départ de Tachfin pour l'Afrique, en 1138, fut la première occasion offerte à l'Espagne pour se soulever contre les Almoravides, qu'elle détestait à l'égal des chrétiens : car, dit une chronique arabe, « ils épuisaient le sang et dévoraient » la moelle du pays ». L'insurrection fut d'abord religieuse, comme l'avait été celle qui fonda l'empire almohade : les doctrines d'al Gazali, proscrites par Youssouf, avaient aussi trouvé des sectateurs dans la Péninsule. Elles avaient été apportées dans les Algarves par un certain Ahmed ben Cosaï, natif de Sylves, plus ambitieux encore que fanatique, et qui rêvait pour lui la haute fortune du Mahadi de Tinamal. Comme le Mahadi, il avait, jeune encore, vendu ses biens

pour courir le monde à la recherche de la science et de la vraie foi, et était revenu prêcher sa doctrine à Séville, où les disciples avaient bientôt afflué autour de lui. Cependant, chez ces populations mobiles de l'Andalousie, où les passions religieuses n'ont jamais été bien profondes, la religion n'était qu'un prétexte ; mais la haine des Africains, qui était au fond de tous les cœurs espagnols, servit l'ambition du réformateur, mieux que la piété n'aurait pu le faire. Ahmed s'associa un jeune homme, d'une famille noble de Sylves, nommé Omar ben Almondhar, qui avait aussi donné tous ses biens aux pauvres, pour se retirer dans la solitude sur les bords de la mer. Sid Raï, le fils du wali d'Evora, se joignit à eux, et leur exemple entraîna bientôt une foule de complices dans cette insurrection, plus politique encore que religieuse.

La révolte éclata en août 1144, par la prise de Mertola, place forte de l'Algarve, que Ahmed enleva aux Almoravides. Ce premier succès en amena d'autres : Oksonoba et Merida ouvrirent leurs portes aux insurgés, qui, passant le Guadiana, s'emparèrent d'Huelva et de Niebla, et osèrent même occuper Triana, l'un des faubourgs de Séville. Déjà le bruit de cette levée d'armes s'était répandu dans l'Espagne arabe, et les volontaires accouraient de tous les coins de la Péninsule. Enfin les progrès de l'insurrection tirèrent de sa torpeur le général almoravide ben Gamia, qui commandait à Cordoue : réunissant toutes ses forces, il se mit en marche vers Séville, où les insurgés n'osèrent pas l'attendre; mais ben Gamia, réparant sa faute à force d'activité, les poursuivit l'épée dans les reins, les mit en déroute, et vint les assiéger dans Niebla, où s'étaient réfugiés les débris de leur armée.

Mais l'hiver était venu, et les Almoravides avaient beaucoup à souffrir du manque d'abri et de l'inclémence de la saison. Enfin, après trois mois d'un siége inutile, ben Gamia fut brusquement rappelé à Cordoue par la nouvelle d'une sédition qui venait d'éclater. Le khadi de la ville avait été assassiné dans la grande mosquée, et le chef des révoltés, abou Dgiafar Hamdaïn, s'était emparé de Cordoue, et avait déjà pris le titre d'émir et le surnom d'*al Mansour Billah*.

« Les mauvaises nouvelles, comme les corbeaux, » dit un poëte arabe, ne volent jamais seules. » Chemin faisant, ben Gamia apprit qu'une autre révolte avait éclaté à Valence, d'où le wali abou Mohammed, son neveu, avait dû s'échapper la nuit pour se réfugier à Xativa. Murcie, Almeria et Malaga, travaillées sous main par les révoltés des Algarves, avaient suivi l'exemple de Valence. Partout les garnisons almoravides avaient été chassées, et l'Espagne arabe tout entière, par un seul effort, échappait au joug de l'Afrique. Ben Gamia, désespérant de lutter contre ce vaste incendie, qui, couvé si long-temps, jaillissait maintenant sur tous les points du sol à la fois, écrivit à son frère, qui commandait à Séville, d'y embarquer sur les vaisseaux qui s'y trouvaient la garnison almoravide, de recueillir en passant celle d'Almeria, et de se retirer dans les îles Baléares. Le frère de ben Gamia évacua en effet Séville, et le wali de cette frontière, Abdallah ben Maimoun, se fit aussitôt proclamer émir de cette ville, et fit massacrer le peu d'Almoravides qui y restaient encore, tandis qu'Abdallah ben Mardenis s'emparait d'Almeria. A Cordoue, le peuple, déchaîné, déposa au bout de quinze jours le

chef qu'il s'était donné, et offrit le trône des Ommyades à Saïf ad Daulat, le dernier descendant des ben Houd de Saragosse et l'allié des chrétiens : celui-ci, qui, par son or et par ses intrigues, avait préparé la chute de Hamdaïn, ayant accepté cette précaire souveraineté, la perdit au bout de huit jours par les violences de son wazyr Samche, qui fut taillé en pièces par la populace, et l'émir lui-même fut obligé de s'enfuir (1144).

Mais la liberté pour la malheureuse Espagne c'était l'anarchie, et le plus affreux désordre avait partout remplacé la paix qui y régnait, à défaut de liberté, sous les Almoravides. Hamdaïn, l'émir dépossédé de Cordoue, n'avait pas été étranger sans doute à la révolte qui chassa de cette ville Saïf ad Daulat : car, après le départ de celui-ci, l'inconstante populace rappela Hamdaïn sur le trône ; et plusieurs cités de l'Andalousie, cédant au prestige qu'exerçait encore ce nom d'émir de Cordoue, se rangèrent volontairement sous sa loi. Valence, embarrassée de sa liberté, appela à la gouverner un scheik illustre, nommé Abou abd el Melek, qui, après avoir hésité long-temps, finit par accepter ce dangereux honneur. Abou Dgiafar, khadi de Murcie, s'en fit proclamer émir. Enfin Grenade, la seule ville importante qui tînt encore pour les Almoravides, finit par se soulever au nom d'Hamdaïn, l'émir de Cordoue, et força la garnison à se réfugier dans l'Alhambra, où elle soutint un siége long et sanglant.

Partout était la guerre, partout était la discorde (1) : le peuple, assouvissant enfin sa longue haine

(1) J'abrège ici, sans scrupule aucun, l'interminable récit de toutes ces ré-

contre les Africains, les massacrait partout où il était le plus fort, et les chassait quand il ne pouvait mieux. Les précaires souverainetés qui s'élevaient sur les débris de l'empire almoravide voyaient une foule d'obscurs ambitieux se disputer le pouvoir, que leur arrachait bientôt une émeute sans motif ou un rival heureux. Ce qui manquait à cette Espagne ainsi décousue, où nul, comme disait naguère un des derniers successeurs des Ommyades, « ne savait plus ni com» mander ni obéir », c'était un pouvoir assez fort pour que tous s'inclinassent devant lui, et pour ôter à ceux qu'il asservirait la pensée même de la résistance.

L'émir de Cordoue, Saïf ad Daulat ben Houd, essaya, il est vrai, de jouer ce rôle, en apportant dans la lutte, à défaut d'une force qui lui fût propre, celle de ses alliés chrétiens, qui soulevaient contre lui la haine des fidèles Musulmans. Chassé de Cordoue, le royal aventurier, qui, grâce à son nom et à ses richesses, possédait encore un parti nombreux, alla essayer ses chances à Grenade. Le khadi de cette ville, allié secret de Hamdaïn, n'en fit pas moins bon accueil au descendant des ben Houd, et alla à pied à sa rencontre pour lui faire plus d'honneur. A peine Saïf ad Daulat était-il descendu sous le toit du khadi, qu'on lui servit un verre d'orangeade; il le portait déjà à ses lèvres, quand un des assistants s'écria : « Ne le bois pas, il est empoisonné! » Le khadi, soit qu'il ignorât le crime, ou qu'il voulût, au péril de sa vie, en écarter le soupçon, but le verre d'eau, et mourut dans la nuit. Saïf ad Daulat, rendu méfiant

volutions de détail, qu'on trouvera tout au long dans Conde (t. II, ch. 35 et 37), mais avec son désordre et sa prolixité ordinaires.

par le danger, se logea hors de la ville, et poussa avec vigueur le siége de l'Alhambra, où tenaient encore les Almoravides; mais son fils Ahmad Daulat fut fait prisonnier dans une escarmouche, et mourut de ses blessures. Les assiégés, se piquant de courtoisie, renvoyèrent à Saïf le corps de son fils, enseveli dans un riche cercueil; et le malheureux père, découragé par cette perte, leva le siége et se retira à Jaen.

Si le descendant des ben Houd eût eu en lui l'étoffe d'un conquérant, lui seul peut-être pouvait encore réunir sous son sceptre toute l'Espagne musulmane : car, parmi tous ces usurpateurs obscurs qui se disputaient les débris de l'empire almoravide, lui seul portait un nom assez illustre pour rallier tout ce troupeau sans pasteur : ainsi, Murcie, Valence, et plusieurs autres villes de l'Espagne orientale, lasses de l'anarchie qui les désolait, offrirent à Saïf ad Daulat le titre d'émir; celui-ci l'accepta, et entra en triomphe dans ses nouvelles possessions; et ben Ayad, qui régnait avant lui dans ces deux villes, allié secret de Saïf, dont il avait décidé l'élection, continua à les gouverner sous son nom (1145).

Avant de se révolter contre les Almoravides, les Musulmans andaloux avaient senti la nécessité d'acheter l'alliance ou du moins la neutralité du puissant Empereur de Castille en se reconnaissant ses tributaires (1). D'ailleurs, Saïf ad Daulat, le vassal d'Alonzo, était en quelque sorte son fondé de pouvoirs dans l'Espagne arabe, et chacune de ses conquêtes n'était

(1) « Alii autem dicebant : Faciamus imprimis pactum et pacem cum imperatore Legionis, et demus ei regalia tributa, sicut patres nostri. Quod bonum visum est in oculis eorum, et ut essent parati in prælio adversus Marrochinos. » (*Chron. Adef.*, § 89.)

qu'un fief de plus à ajouter à ceux qu'il tenait de l'empereur. Chassé de Cordoue, il avait demandé et obtenu un corps d'auxiliaires chrétiens, commandé par trois comtes, Amalrich, Pons et Martin, qui l'avaient aidé à s'emparer de Baeza, d'Ubeda et de Jaen. Mais ces rudes auxiliaires, habitués à traiter les Musulmans en ennemis ou en serfs, et leur pays en pays conquis, faisaient payer cher aux habitants l'appui qu'ils prêtaient à l'émir. Saïf, devenu maître de toute l'Espagne de l'est, et enflé de ses faciles succès, se crut assez fort pour délivrer son émirat de leur joug : il congédia donc, avec maintes protestations de dévoûment à l'empereur, ses auxiliaires chrétiens, et voulut même leur faire restituer leur butin et leurs prisonniers. Les chrétiens, irrités, s'allièrent à l'alcade de Cuenca, el Thograï, et vinrent mettre le siége devant Xativa. Saïf, réunissant en hâte les milices de ses nouveaux états, rencontra l'ennemi près d'Albaceite (février 1146).

Mais l'ascendant était acquis aux chrétiens, vainqueurs depuis dix ans dans toutes les rencontres : après une lutte acharnée, où la haine tint lieu de courage aux Musulmans, Saïf ad Daulat périt, ou prisonnier, ou sur le champ de bataille. L'empereur se montra grandement attristé de la mort de son ami Saïf, et répéta tout haut « qu'il était pur de son » sang » ; et le soin qu'il mit à se disculper prouve au moins qu'il ne se sentait pas tout à fait à l'abri du soupçon.

Le wali ben Ayad avait ramené à Valence les débris de l'armée de Saïf. Mais Thograï et les chrétiens, poursuivant leurs avantages, s'emparèrent de Murcie, après avoir défait son wali, ben Mardenis. Tho-

graï se fit proclamer émir; mais, ayant été forcé, à son grand regret, de laisser entrer les chrétiens dans la ville, ceux-ci ne tardèrent pas à se rendre si odieux, que ben Ayad, secrètement rappelé par ses anciens sujets, n'eut pas de peine à rentrer dans Murcie. Thograï, après s'être bravement défendu, tomba de cheval, et fut massacré en cherchant à s'enfuir. Tous les chrétiens furent égorgés sans pitié, et ben Ayad fut proclamé émir de Murcie et de toute l'*Ascharkia* ou Espagne orientale.

Depuis la mort de Saïf ad Daulat, le seul chef qui pût prétendre à rallier à lui toute l'Espagne musulmane, l'anarchie et la guerre civile continuaient à la désoler : chaque province, chaque ville importante voyait surgir dans son sein un fantôme d'émirat qui n'avait de sérieux que l'acharnement qu'on mettait à se le disputer. Le premier auteur de la révolte contre les Almoravides, Ahmed ben Cosaï, régnait toujours dans les Algarves, où son autorité s'étendait au loin ; plus pacifique et mieux obéie qu'aucune autre, parce qu'elle reposait sur des convictions religieuses. Ardent propagateur des doctrines du Mahadi de Tinamal, ben Cosaï, informé de la chute de l'empire almoravide et des succès d'abd el Moumen, lui offrit de se reconnaître pour son vassal, et l'engagea à envahir la Péninsule, en promettant de lui en faciliter la conquête. L'ambition d'abd el Moumen n'avait pas besoin d'être excitée; mais décidé, comme naguère Youssouf, à affermir sa domination en Afrique avant de songer à des conquêtes lointaines, il n'accepta d'abord que la moitié de l'offre d'Ahmed, et le nomma son wali dans les Algarves.

Cependant ben Gamia, le chef et le dernier espoir

des Almoravides dans la Péninsule, abandonné de son malheureux souverain, qui avait assez à faire de défendre sa capitale et sa couronne, se retourna d'un autre côté pour chercher un appui. Par un habile mélange de sévérité et de douceur, il avait à grand'-peine maintenu l'obéissance dans quelques villes du midi de l'Espagne, telles que Malaga, Carmona et Séville, entre les deux états rebelles de Valence et des Algarves. Mais trop faible pour résister seul à tant d'ennemis, il se résigna, à regret sans doute, à implorer l'alliance et les secours de l'empereur, qui recueillait ainsi les fruits de sa prudente neutralité.

Habile en même temps à semer la discorde parmi ses ennemis, ben Gamia sut rendre ben Cosaï suspect à ses deux associés, ben Sid Raï et Omar ben al Mondhar, en l'accusant de vouloir amener les Almohades en Espagne, et y renouveler les misères de la conquête almoravide : ces deux chefs, Andaloux de naissance, et franchement attachés à leur pays, se laissèrent facilement persuader, et armèrent contre ben Cosaï; celui-ci, à son tour, eut recours à l'appui des chrétiens, toujours prêts à intervenir dans ces querelles qui les rendaient arbitres de l'Espagne musulmane; il implora le secours « du tyran ben Errik de » Coïmbre » (Alonzo Enriquez), comte régnant de Portugal, qui se hâta d'accourir à son aide; et les Portugais, sous prétexte de secourir leur allié, dévastèrent tout le pays de Beja et de Merida. Après quelques sanglantes escarmouches, ben Cosaï fut forcé de chercher un asyle dans sa ville de Mertola; ses auxiliaires chrétiens le quittèrent, chargés de leur butin et de ses présents, et depuis lors, ajoute la chronique, « il fut avec ben Errik comme un esclave

» qui ne bouge ses paupières que sur l'ordre de son » maître. » Mais son alliance avec les chrétiens finit par le rendre tellement odieux, que le peuple se souleva contre lui, et élut à sa place Sid Raï, l'un de ses deux rivaux (1146).

Ben Gamia, à l'aide des troupes que l'empereur lui avait envoyées, avait recouvré la cité de Baeza, et assiégeait Cordoue, où régnait encore l'émir Hamdaïn. Une haute politique avait dicté à l'empereur cette alliance avec les Almoravides, trop déchus pour être dangereux, contre les Almohades, ennemis bien autrement redoutables. Arbitre de toutes les querelles entre les émirs musulmans, et pouvant à son gré faire pencher la balance, Alonzo, sans prendre une part directe à la guerre, en réglait à son gré toutes les chances : tour à tour allié de chacun de ces roitelets qui se disputaient un pouvoir éphémère, relevant les faibles et suscitant des ennemis aux forts, il suivait ses profonds desseins avec une persistance et une hauteur de vues qu'on s'étonne de trouver dans ces siècles barbares. Ainsi Hamdaïn, trop pressé dans Cordoue, s'étant réfugié dans Andujar, où l'actif ben Gamia vint bientôt l'assiéger, avait réclamé les secours de l'empereur : celui-ci n'eut rien de plus pressé que de les lui accorder, et des chrétiens se trouvèrent ainsi combattre, pour la même cause au fond, dans des rangs opposés.

Cependant un incident grave vint compliquer encore la lutte, et un nouveau champion descendit dans l'arène : les trente mille Almohades qu'abd el Moumen envoyait pour lui frayer la conquête de la Péninsule débarquèrent près d'Algésiraz, sous les ordres d'abou Amrah Mouza ben Saïd (1146). Xerez, la

première de toutes les cités espagnoles, leur ouvrit volontairement ses portes, et les habitants y gagnèrent, avec le titre bizarre de *Premiers de la soumission*, des priviléges qui furent respectés pendant toute la durée du règne des Almohades (1). Tarifa et Algesiraz se soumirent également, et les Almohades, impatients de se signaler par une conquête plus glorieuse, marchèrent droit sur Séville, en se recrutant, chemin faisant, des milices de l'Algarve que leur amenaient ben Cosaï et Sid Raï. Bien que Séville eût été retenue par ben Gamia au pouvoir des Almoravides, les habitants étaient las de leur joug, et le parti de Hamdaïn, puissant dans la ville, se décida à la livrer aux Almohades. Pendant que ceux-ci entraient par une porte, les Almoravides s'échappèrent par l'autre, et se réfugièrent à Carmona, plus susceptible de défense. Le lendemain, la *Chotba* fut répétée au nom d'abd el Moumen dans toutes les mosquées, et Malaga suivit bientôt, en ouvrant ses portes, l'exemple de Séville.

Les Almohades, animés contre les chrétiens et les juifs d'une haine fanatique, qu'un commerce plus fréquent avait émoussée chez les Arabes andaloux, massacrèrent tous ceux qu'ils purent rencontrer, et s'emparèrent de leurs femmes et de leurs trésors (2). Nous avons déjà parlé de l'espèce de colonie chrétienne que l'émir almoravide Ali avait peu à peu formée autour de lui, colonie en règle, qui avait son

(1) Dombay (t. II, p. 58) place la date de l'invasion almohade en 1144 ; mais cette date est fausse, car l'invasion n'eut lieu qu'après la prise de Fez en 1145. La date de Conde est plus exacte; j'entends la date de l'hégire, car ses dates de l'ère du Christ sont souvent fausses.

(2) *Chron. Adef.*, § 94 et 101.

évêque, son comte ou chef judiciaire et militaire à la fois, et qui rendit de grands services à Ali et à son fils dans leurs guerres contre les Almohades. Reberter (Robert), le comte chrétien, qui jouissait d'un grand crédit à la cour de Tachfin, mourut vers cette époque; et, après la chute de l'empire almoravide, cette colonie chrétienne, privée de tout appui, émigra avec son évêque, et alla chercher un asyle à Tolède.

Cependant le brave ben Gamia pressait, avec ses auxiliaires chrétiens, le siége de Cordoue, dont il finit par se rendre maître. En bon Musulman, il fit tous ses efforts pour empêcher ses alliés infidèles, qui venaient de s'emparer d'Andujar et de Baeza, d'entrer dans l'antique capitale du khalifat; mais les chrétiens y pénétrèrent malgré lui, et dans leur brutal dédain pour l'Islam humilié, ils logèrent leurs chevaux dans le *patio* de la grande mosquée, et souillèrent de leurs mains impures la plus précieuse relique de l'Espagne arabe, le Koran du khalife Othman (1). Non contents de ces profanations, ils lassèrent encore la patience des habitants par une foule de vexations et d'insultes. Mais l'approche des Almohades les força bientôt à la retraite devant un ennemi trop supérieur en nombre.

Avant leur départ, une vive querelle s'éleva entre eux et leurs alliés. Les lieutenants d'Alonzo réclamaient pour leur maître la possession de Cordoue, que ben Gamia ne voulait pas leur céder. Enfin celui-ci obtint, non sans peine, que l'empereur se contentât de Baeza (que Dieu nous la rende! ajoute pieu-

(1) Voyez t. III, p. 371, la description de la magnifique chapelle de *Zancarron* et de la niche où on conservait cet exemplaire du Koran.

sement le chroniqueur arabe), et le comte Almanrich ou Manrique resta dans cette ville pour y tenir garnison au nom d'Alonzo. Cependant les habitants de Cordoue, aigris par l'alliance de ben Gamia avec les chrétiens, finirent par se déclarer hautement pour Omar ben al Mondhar, de Sylves, qui servait dans les rangs de ben Gamia. Celui-ci, se méfiant de l'inconstance du peuple, n'accepta qu'à regret, et avec le consentement de ben Gamia ; mais bientôt, effrayé de sa propre détermination, il échappa par la fuite à cette précaire royauté, et retourna dans les Algarves continuer la guerre contre le parti de ben Cosaï.

Si la politique avait dicté jusque là à l'empereur son système d'inaction et de neutralité, l'instinct de sa conservation lui faisait une loi, après le débarquement des Almohades, de prendre une part plus directe à la querelle. La paix venait, par ses soins, d'être rétablie entre les princes chrétiens ses alliés ou ses vassaux, et il pouvait maintenant réunir toutes les forces de la chrétienté contre ses nouveaux ennemis. Résolu à diriger en personne cette expédition, il convoqua, en mai 1147, tous ses vassaux des deux côtés des Pyrénées. Le but de l'expédition n'était pas fixé encore, lorsque des députés de la ville de Gênes vinrent engager l'empereur à tourner ses efforts vers Almeria. Cette ville, érigée, à ce qu'il semble, en petite république indépendante, vivant de pillage, et étrangère à tous les partis, était alors occupée par des pirates qui désolaient toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'à Constantinople et en Syrie, et celles de l'Océan jusqu'aux Asturies, et ruinaient dans le Levant tout le commerce des Génois. Les désastres causés par ces pirates étaient sans doute bien grands,

puisque Alonzo se décida à consacrer au siége d'Almeria les forces qui eussent suffi pour chasser les Almohades de la Péninsule. Ce fut une faute, et une faute grave, car elle retarda de bien des années le triomphe des chrétiens, et priva Alonzo d'une gloire que le ciel lui réservait peut-être, celle d'effacer du sol de la Péninsule toute trace de la domination musulmane.

Les belliqueux vassaux d'Alonzo VII accoururent avec joie à cette sorte d'*algihed* chrétien. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens, auxquels Alonzo avait donné 30,000 maravédis d'or pour armer une flotte, promirent de se trouver en août devant Almeria, qu'on devait assiéger à la fois par terre et par mer. Le comte Raymond, régent d'Aragon, avec sa marine catalane, rivale de celles de Gênes et de Pise, et le comte Guillaume de Montpellier, promirent également d'être exacts au rendez-vous.

A l'époque dite, les innombrables milices de l'empire chrétien se réunirent sur la frontière. Le poëme barbare (1) dont il nous reste un fragment, sans fournir aucuns matériaux pour l'histoire, nous donne au moins, à la façon d'Homère, le dénombrement des

(1) Voici un échantillon du style de l'auteur, c'est le début du poëme qui fait suite au *Chron. Adefonsi* :

« Convenere duces hispani francigenæque
» Per mare, per terras Maurorum bella requirunt.
» Dux fuit imperii cunctorum rex Toletani,
» Hic Adefonsus erat, nomen tenet imperatoris,
» Facta sequens Caroli, cui competit æquiparari;
» Gente fuere pares, armorum vi coæquales.
» Gloria bellorum gestorum par fuit horum... » Etc.

(Florez, X, 400.)

L'assonance y règne très souvent entre les deux hémistiches du vers.

chefs qui vinrent prendre part à cette Iliade chrétienne. Entre toutes ces milices, celles à qui le premier rang dans la bataille appartenait de droit étaient les milices de Léon, portant sur leurs drapeaux le lion, emblème de leur nom, qui décore les armes des souverains de Léon (1). Elles obéissaient au comte Ramiro Froïlaz, fier du sang royal qui coulait dans ses veines. A la tête des Galiciens était le *consul* Fernando, « moins ressemblant, dit le poëte, à un comte qu'à » un roi. Pedro Alfonsez, beau comme Absalon, fort » comme Samson, prudent comme Salomon, con» duisait les Asturiens. Venaient ensuite les milliers » de lances des Castillans, dont le camp étincelait » d'or et d'argent, et abondait en provisions de toute » espèce; on n'y voyait ni pauvres ni mendiants, et » l'on y donnait, à qui demandait, du pain, de la » viande et du vin. Enflée de ses richesses et de son » courage, la fière Castille n'avait jamais voulu cour» ber son cou sous le joug de ses rois; mais seul, l'em» pereur l'avait domptée comme une ânesse soumise. » Le comte Pons, armé du glaive de Gédéon, condui» sait, comme un autre Hector, ses bataillons, aussi » nombreux que les herbes des champs ou les gouttes » de la pluie, et ses chevaux vêtus de fer et de lourds » harnais. » Alvar Rodriguez, petit-fils d'Alvar Fanez, l'émule et le compagnon du Cid, et aussi brave que son aïeul, commandait aux Tolétains. Le roi de

(1) « Florida milities post hos urbis Legionis
» Portans vexilla, prorumpit more Leonis...
» Ut Leo devincit animalia, utque decore,
» Sic cunctas urbes hæc vincit prorsus honore.
» Lex fuit antiqua, sunt ejus prælia prima;
» Sunt in vexillis et in armis imperatoris (leones).... »

Navarre, Garcia, y figurait aussi à la tête de ses braves Navarrais, et le comte Hermingild (Ermengaud) d'Urgel, à la tête de ses Catalans. Enfin, à partmême les exagérations poétiques, jamais l'Espagne chrétienne n'avait mis sur pied une armée plus formidable, et sous un chef plus digne de la commander.

Les chroniques arabes, dans leur pose plus poétique que les vers de l'anonyme chrétien, décrivent ainsi la marche de cette armée. «Venait l'*Emballatour* (l'em-» pereur), Adalfouns, avec une infinie multitude de » cavaliers et de fantassins, qui couvrait les monts et » les plaines; et l'eau des fontaines et des fleuves ne » suffisait pas pour les désaltérer, ni les herbes et les » fruits de la terre pour les nourrir; et le sol trem-» blait, et les monts retentissaient sous leurs pieds.» Cette immense armée se mit enfin en marche, traversant toute l'Espagne musulmane sans rencontrer un ennemi et sans s'arrêter devant aucune place forte (1). Elle se trouva, dans les premiers jours d'août, sous les murs d'Almeria. Fidèles à leur promesse, le comte Raymond de Barcelone, les Génois, les Pisans et les Vénitiens, s'y rencontrèrent avec leur flotte, et le siége commença sur-le-champ.

Alonzo, comme on le sait, avait des alliés ou des tributaires dans chacun des états de l'Espagne musulmane. Hamdaïn, Saïf ad Daulat, ben Gamia lui-mê-

(1) Le poëme parle, il est vrai, de la prise d'Andujar, et Rodrigue de Tolède de celle de Baeza, dont il fait honneur à saint Isidore : car, les Maures étant venus pour faire lever le siége de Baeza, le saint apparut la nuit à l'empereur pour lui promettre le secours des célestes milices, et les Maures, en effet, furent battus et la ville prise. Mais il s'agit évidemment ici d'une autre expédition : Conde et ses chroniques arabes, qui peignent en traits si vifs la terreur des Musulmans, ne laissent pas supposer qu'ils aient osé tenir tête à Alonzo, ni que celui-ci se soit arrêté dans sa route vers Almeria.

me, avaient tour à tour imploré et subi son appui, et nul entre tous ces roitelets, dont la cause était pourtant la même, n'osa penser à secourir, non pas les pirates d'Almeria, mais l'Islam, menacé par ce redoutable ennemi. L'immense appareil déployé à ce siége rendait le succès assuré. Les chrétiens et leur triple flotte avaient si bien bloqué Almeria par terre et par mer, « que les aigles seuls pouvaient y entrer. » Les Almeriens, bientôt privés de vivres, et n'espérant de secours de nulle part, après avoir perdu dans des sorties meurtrières l'élite de leur cavalerie, se décidèrent à se rendre, après deux mois de siége (17 octobre). L'empereur leur promit la vie sauve, et rien de plus, et il tint sa promesse. Le magnanime Alonzo, qui, dit Lucas de Tuy, comptait pour rien les trésors de ce monde, donna à ses alliés italiens toutes les richesses entassées dans Almeria, et tous les captifs au comte de Barcelone, ne réservant pour lui que la gloire de l'entreprise. Les Génois se contentèrent, pour leur part, d'une énorme émeraude, grande, dit Rodrigue, comme une écuelle, et qui plus tard se trouva être fausse.

Après la prise d'Almeria, les chrétiens, effrayés, battirent en retraite devant l'hiver qui s'approchait : toutes ces milices indépendantes, habituées seulement à de courtes expéditions, regagnèrent leurs foyers, sans songer à pousser plus loin leurs conquêtes. Le comte Raymond de Barcelone, qui dans ce partage avait obtenu Almeria, y laissa une forte garnison. Ainsi se dispersa, sans autre résultat, cette immense expédition, qui, dans l'état de terreur et de morcellement où se trouvait l'Espagne musulmane, pouvait aisément en achever la conquête, et repousser en Afrique les hordes almohades. Cette faute doit être d'autant plus

sévèrement reprochée à Alonzo, qu'abd el Moumen était alors au fond de l'Afrique, occupé de dompter une révolte plus dangereuse pour lui que la puissance déchue des Almoravides. Un autre *Mahadi*, fanatique comme le premier, n'avait pas craint d'attaquer l'héritier du Mahadi de Tinamal avec ses propres armes, l'imposture et le courage. Un pauvre habitant de Sallé, Mohammed ben Houd, qui gagnait sa vie à blanchir des toiles sur le bord de la mer, osa lui seul, sans autre appui que son audace et son fanatisme, lutter contre le vainqueur des Almoravides, et le maître de la moitié de l'Afrique. Sur ce sol mouvant, toujours labouré par les révolutions, les disciples n'ont jamais manqué à un prophète, ni les soldats à un conquérant. Les ennemis des Almohades accoururent donc en foule sous les drapeaux du nouveau Mahadi; les troupes d'abd el Moumen furent battues dans plusieurs rencontres, et il fut même un moment où le chef du puissant empire des Almohades ne régna plus que dans les seules villes de Maroc et de Fez. Mais enfin, le prophète de Sallé, vaincu dans une rencontre décisive, resta sur le champ de bataille, et son parti mourut avec lui (1147).

Pendant un an encore abd el Moumen s'occupa de réduire quelques tribus rebelles, sans répondre aux offres des envoyés de Séville, qui étaient venus l'inviter à passer en Espagne. Enfin l'émir, partout victorieux, rentra dans sa capitale, qu'il embellit de somptueux édifices. La grande mosquée qu'il fit bâtir, plus somptueuse encore que celle du roi Ali, communiquait avec l'Alcazar du défiant émir par un passage voûté, et lui permettait de s'y rendre sans être vu. Il se fit construire, en outre, une *maksoura*,

ou tribune mobile, assez grande pour contenir 1,000 hommes, et que faisaient mouvoir des ressorts cachés et des roues si bien disposées, que l'on n'entendait pas le moindre bruit. Les portes s'ouvraient et se fermaient d'elles-mêmes, sans bruit et sans effort, quand l'émir y entrait ; l'*alminbar* ou chaise, de bois de sandal orné d'or et d'argent délicatement ciselé, était mobile comme la tribune; et toutes d'eux, après avoir reçu l'émir et le *khatib* ou prédicateur, allaient d'elles-mêmes se mettre à la place qu'elles devaient occuper dans la mosquée. Ces ingénieuses recherches de luxe, qui prouvent à quel haut degré de perfection l'art de la mécanique était arrivé chez les Arabes, étaient l'œuvre du fameux ingénieur al Haz Yahix, de Malaga, le même qui construisit la forteresse de Gibraltar; et tous les poëtes(1) de la cour d'ab el Moumen célébrèrent à l'envi ces merveilleuses inventions.

L'impulsion cependant avait été donnée à la conquête chrétienne par l'expédition d'Almeria, et sur tous les points de la Péninsule, la frontière musulmane reculait à la fois. Presque à la même époque où Alonzo s'emparait d'Almeria, le comte ou plutôt le roi Henri de Portugal se rendait maître, après quatre mois de siége, de Lisbonne (2), que son admirable

(1) « Tu verras, dit un de ces poëtes, des machines douées de raison et de » mouvement, et des portes qui connaissent la grandeur de leur maître; et, » quand elles sentent son approche, attentives et humbles, elles s'ouvrent pour » lui donner entrée. Tu verras une machine qui se meut pour aller au devant » de lui, et se tient prête à le recevoir : s'il approche, elle avance; s'il se re» tire, elle aussi se recule, avec une majestueuse lenteur, à l'instar de son » maître. Sa forme est variée, et ses mouvements nobles et réguliers comme » ceux de la lune sous les voûtes azurées du ciel. » (Conde, t. II, ch. 41.)

(2) *Chron. Lusitan.*, *apud* Florez, t. XIV, p. 414. — *Chron. Conimbr.*, id., t. XXIII, p. 330.

position à l'embouchure du Tage destinait à devenir la capitale de ce naissant royaume. Il fut aidé dans cette conquête par des croisés flamands, anglais et allemands, qui étaient venus se ravitailler à l'entrée du Duero, et que l'espoir du pillage décida à préluder ainsi à leur croisade en Terre-Sainte (9 novembre 1147). La prise de Cintra, de Palmella et d'Almada, l'autre clef des Bouches du Tage, suivit de près celle de Lisbonne.

D'un autre côté, le comte de Barcelone, Raymond, en quittant Almeria avec sa flotte et les vaisseaux génois et pisans, voulut utiliser pour son propre compte la présence de ses alliés, et vint avec eux assiéger Tortose. Il avait déjà plusieurs fois attaqué sans succès cette ville importante, clef de l'Èbre, comme Lisbonne l'est du Tage. Mais devant des forces aussi imposantes, Tortose dut succomber après un siége de six mois (fin décembre 1148). Mohammed aben Saad, qui, après la mort de ben Ayad, était monté sur le trône de Valence, essaya vainement de secourir ce boulevart de l'Espagne orientale, dont la prise ouvrait aux chrétiens la route de Valence. Les Génois, les Pisans et le comte Guillaume de Montpellier, eurent pour leur part, outre de riches dépouilles, les deux tiers de la ville en fief, sous la suzeraineté de Raymond. L'année suivante, celui-ci s'empara de Dertosa, Lerida, Mequinenza et Fraga, et la limite de l'Espagne chrétienne, qui s'arrêta si long-temps à l'Èbre, le franchit ainsi pour se rapprocher de Valence (1).

(1) Annal. Tolet. I, Florez, XXIII, 389. — Chron. Barcinon., id., t. XXVIII.

L'on s'étonnera sans doute de voir l'actif abd el Moumen, après le brillant début des Almohades dans la Péninsule, ne pas pousser avec plus de vigueur ses conquêtes; mais une invasion du roi de Sicile Roger I sur la côte d'Afrique, où il s'empara de Mahadia et de Bone, et une sanglante révolte à Ceuta, où le peuple se souleva contre les Almohades, massacra la garnison et brûla vifs les principaux chefs, détournèrent quelque temps encore de l'Espagne l'attention d'abd el Moumen. Ben Gamia, le dernier représentant de l'empire almoravide en Espagne, s'était mis en rapport avec les rebelles africains, qui l'avaient reconnu pour leur suzerain, et leur avait envoyé des secours qui n'empêchèrent pas leur défaite. Mais la fortune de l'émir, qui avait chancelé un instant, triompha à la fin; et, vainqueur des révoltés de Ceuta, il se sentit assez fort pour leur pardonner (1148).

Cependant les Almohades dans la Péninsule, abandonnés à eux-mêmes, n'en faisaient pas moins une guerre acharnée aux Almoravides, moins nombreux encore, et en proie au découragement qui suit toujours les revers : ainsi cette querelle, qui avait si long-temps ensanglanté l'Afrique, se poursuivait encore dans la Péninsule, et l'indomptable ben Gamia luttait sans espoir pour sauver les débris d'un empire qui n'existait plus même de nom; mais ses forces ne lui suffisant pas pour soutenir la campagne, il fut réduit à s'enfermer dans Cordoue, où les Almohades vinrent bientôt l'assiéger. Ben Gamia se défendit long-temps avec un admirable courage. Enfin, perdant l'espoir de se maintenir dans Cordoue, il s'échappa la nuit avec l'élite des troupes qui lui restaient, en laissant pour défendre la ville son wali Yahia : ce-

lui-ci ne tarda pas à la livrer aux assiégeants; et, croyant avoir assez fait en obtenant la vie sauve pour ses Almoravides, il alla avec eux retrouver ben Gamia à Grenade. Mais ben Gamia, irrité de la prompte reddition de Cordoue, trancha la tête à Yahia de sa propre main. Les Almohades entrèrent triomphants à Cordoue (1148), où abd el Moumen fut proclamé émir dans la grande mosquée. Le précieux Koran du khalife Othman, que les chrétiens avaient épargné, fut envoyé en Afrique. La malheureuse cité de Cordoue, qui dans l'espace de trois ans avait ainsi changé sept ou huit fois de maîtres, se soumit sans résistance au joug des Almohades.

Ben Gamia, réfugié dans Grenade, après avoir vu Carmona tomber aux mains de ses ennemis, se résigna à implorer encore l'appui de son redoutable allié Alonzo de Castille, et celui-ci lui envoya un détachement de cavalerie sous les ordres du comte Manrique. Une bataille décisive se livra dans la *Vega* de Grenade, et le brave et malheureux ben Gamia, percé de plusieurs coups de lance, mourut de ses blessures (décembre 1148) : ainsi périt le vainqueur de Fraga, le dernier soutien de la fortune des Almoravides (1). La seule tache sur cette vie si glorieuse, aux yeux du

(1) Un obscur passage des *Ann. Toletan.* I semble indiquer que, ben Gamia ayant médité contre l'empereur une trahison, en promettant de lui livrer Jaen, le comte Manrique en fut seul victime, et que les habitants de Jaen, ayant fait le comte prisonnier, ne le relâchèrent qu'après la mort de ben Gamia. Mais le fait est peu probable. Voici le texte, qui fourmille d'incorrections : « Era 1186. » Dixo aben Gama al emperator que fuese con el, e quel darie a Jaen, e qui- » solo prender a trayzon, e fue con el Conde Manrich, e prisieron lo allá, et » otros ricos homes con el a trayzon : mas despues murio aben Gama, e los » que los guardaban dieronlos de mano al Conde e a todos los otros. » (Florez, XXIII, 389.)

chroniqueur arabe, ce fut l'alliance de ben Gamia avec les chrétiens. Après sa mort, les Almoravides, privés de leur chef, n'eurent plus d'autre ressource que de se jeter dans les bras de l'empereur : celui-ci, alarmé des progrès des Almohades, qui venaient de prendre Jaen, envahit, à la tête d'une armée, le bassin du Guadalquivir, qu'il dévasta jusqu'à Cordoue (1). Les chroniques arabes et chrétiennes ne donnent aucun détail sur cette expédition, pour laquelle tous les grands-vassaux de l'empire avaient été convoqués. Le roi Garcia de Navarre, qui mourut dans cette même année, s'y trouvait avec le comte Raymond de Barcelone, et une foule de comtes et de *ricos homes*. L'expédition, du reste, ne paraît pas avoir eu d'autre résultat que la prise de Jaen, sur laquelle Alonzo alla se venger de son impuissante attaque contre Cordoue (1150).

Abd el Moumen, cependant, poursuivait en Afrique le cours de ses conquêtes, et écrasait les rebelles qui de temps en temps se soulevaient contre lui. Résolu à établir fermement sa domination en Afrique, avant de prendre au sérieux sa conquête de la Péninsule, il semblait avoir oublié ses récentes acquisitions de l'autre côté du détroit, lorsque des députés de l'Andalousie, au nombre de cinq cents, scheiks ou docteurs de la loi, ayant à leur tête le docte khatib abou Dgiafar ben Atia, le joignirent à Sallé. Celui-ci porta la parole, et supplia l'émir d'avoir pitié de l'Andalousie désolée par le terrible Adfounsch, et de ve-

(1) C'est ce que nous apprend une charte citée par Sandoval (p. 198). D'après une autre charte citée aussi par lui, les chrétiens pillèrent une partie de Cordoue, avec la grande mosquée.

nir, comme un sauveur envoyé par Allah, chasser de son sein les ennemis de l'Islam : abd el Moumen accueillit les envoyés et leurs plaintes avec bienveillance, et les renvoya chargés de promesses et de bonnes espérances. En effet, les ordres furent donnés pour préparer une nouvelle expédition, et l'Afrique tout entière s'émut au bruit de ses immenses préparatifs de guerre; il se rapprocha même de la côte, et vint à Ceuta comme s'il se disposait à passer en Espagne. Mais, tournant tout à coup vers l'est, il se mit en marche avec son armée jusqu'à Tlemçen, où il ne resta qu'un jour, en défendant à ses soldats, sous peine de la vie, de révéler le chemin qu'ils allaient suivre; puis, s'avançant à marches forcées vers Bougie, qui s'était révoltée contre lui, il s'empara d'abord d'Alger et bientôt de Bougie, avant que l'on eût même soupçonné son départ. Constantine, où s'étaient réfugiés les rebelles, tomba également en son pouvoir; et il retourna à Maroc, après avoir ainsi apaisé en quelques jours une rébellion qui pouvait entraîner une guerre longue et sanglante (1151).

Tout en renonçant à poursuivre en personne la conquête de la Péninsule, abd el Moumen, cependant, n'avait pas oublié ses promesses, ni les dangers qui menaçaient ses possessions d'Andalousie. Le plus pressé était d'enlever aux chrétiens leur récente conquête, Almeria, pied-à-terre menaçant qu'ils venaient de prendre sur le littoral en face de l'Afrique. Une armée almohade y débarqua bientôt (1151) sous les ordres du général abou Hafs, et d'abou Saïd, un des fils de l'émir, et le siége commença aussitôt. Les assiégeants tracèrent tout autour de la ville une longue

ligne de circonvallation qui ôtait aux assiégés tout espoir de fuite ou de secours. Ceux-ci implorèrent l'appui de l'empereur, qui fit marcher sur-le-champ vers Almeria une armée sous les ordres de son vassal Mohammed ben Mardenis, émir de Murcie, et d'un comte chrétien. Mais tous les efforts des chrétiens ne purent forcer les Almohades à lever le siége ni entamer leurs lignes : tout ce qu'ils purent faire, ce fut de tracer autour d'elles un retranchement qui enveloppait celui des Almohades, et de les harceler par de continuelles escarmouches. Mais bientôt, las de cette guerre sans résultat, les chrétiens levèrent le siége qu'ils faisaient aux assiégeants, et allèrent s'emparer d'Ubeda et de Baeza, que les Arabes leur avaient reprises (1).

La garnison d'Almeria, ainsi abandonnée à elle-même, n'en continua pas moins à se défendre avec le courage du désespoir, et le siége, à la honte de la chrétienté, se prolongea pendant plusieurs années, sans qu'Alonzo fît de nouveaux efforts pour sauver cette place importante. La guerre, d'un autre côté, continuait avec le même acharnement dans le pays de Grenade entre les Almohades et le scheik almoravide Ali, héritier du courage et de la mauvaise fortune de ben Gamia. Chassé par des forces supérieures du bassin du Xenil, Ali vint chercher un asyle à Almuñecar, sur le littoral du sud, où les Almoravides possédaient encore quelques ports : là il se disposait

(1) Le récit de toutes ces guerres ne se trouve que dans Conde et Dombay, d'accord sur tous les points importants. Les chroniques chrétiennes, après le siége d'Almeria, sont absolument muettes sur les événements militaires du règne d'Alonzo.

à s'embarquer pour les îles Baléares, dernier refuge des anciens conquérants de l'Afrique, lorsque le poison termina ses jours.

Pendant ce temps, le général almohade abou Zacharia prenait d'assaut la ville de Niebla, à seize milles de Séville : le massacre fut affreux, et le génie africain s'y montra dans toute sa férocité native; tous les hommes furent massacrés, toutes les femmes et les enfants emmenés en esclavage, et 8,000 personnes périrent dans un seul faubourg. Abd el Moumen, peu susceptible de pitié, blâma cependant ces cruautés, qui faisaient maudire son nom dans toute la Péninsule, et fit conduire à Maroc, chargé de fers, le cruel abou Zacharia. Mais les malheureux habitants qui avaient survécu à la prise de Niebla ne recouvrèrent pour cela ni leurs biens ni leur liberté. Les Almohades s'emparèrent ensuite de Grenade, et y proclamèrent l'émir abd el Moumen. Mais à peine un nouveau wali y avait-il été installé, qu'une violente sédition éclata dans la ville : la garnison fut massacrée, et ben Mardenis, aidé de ses auxiliaires chrétiens, s'empara du pouvoir, grâce à cette sédition, sans doute fomentée par lui (1156).

Pendant cette lutte opiniâtre, abd el Moumen, craignant de s'éloigner de l'Afrique, où de perpétuelles révoltes mettaient chaque jour en question son empire, s'occupait de faire régner l'ordre et la paix dans ses vastes états. Vainqueur dans tous ses combats, heureux dans toutes ses entreprises, sa présence suffisait pour dompter les rebelles et pour faire rentrer les peuples dans le devoir. Protecteur des lettres et des arts, qu'il encourageait dans sa cité de Maroc,

émule de la Cordoue des Ommyades, il consacrait surtout des soins tout spéciaux à l'éducation publique; il fondait partout des colléges et des écoles à côté des mosquées qu'il avait fait réparer ou construire dans tout son empire. Ses fils, élevés dans une école de Maroc avec trois mille jeunes gens des plus nobles familles de l'empire, s'y formaient à la fois aux exercices du corps et à ceux de l'esprit, et rien n'était négligé pour les rendre dignes des hautes fonctions auxquelles les appelait leur naissance.

En 1154, l'émir réunit tous les officiers de sa couronne; et usant, pour désigner son successeur au trône, de l'omnipotence qui caractérise tous les délégués du prophète, il fit reconnaître pour tel son fils Cid (1) Mohammed, et ordonna que son nom fût proclamé après le sien dans la *Chotba;* il répartit, en outre, entre ses autres fils les principaux gouvernements de son empire, et plaça à côté de chacun un de ses scheiks les plus expérimentés pour les guider de leurs conseils : ainsi l'émir, fidèle à ce principe tutélaire d'unité qui est la sauvegarde de l'Islam, se garda bien d'imiter les monarques chrétiens de l'Espagne et leurs funestes partages, et l'immense pouvoir qu'il léguait à son fils resta concentré dans une seule main.

Le siége d'Almeria continuait toujours, et le prince abou Saïd entourait la ville d'un blocus si rigoureux que force lui fut à la fin de se rendre (1157). La garnison chrétienne obtint la liberté de se retirer, la vie sauve, et les Almohades occupèrent son imprenable

(1) *Cid* ou plutôt *seyd* veut dire en arabe *seigneur*.

forteresse dix ans après le jour où les chrétiens s'en étaient emparés (1). Abou Saïd fit réparer avec grand soin les fortifications de la ville, et l'armée se dirigea ensuite vers Grenade, qu'abd el Moumen avait résolu de reprendre aux chrétiens : de nouveaux renforts envoyés d'Afrique se joignirent aux vainqueurs d'Almeria, et la ville fut prise d'assaut après un siége sanglant, mais court; le commandant chrétien, que les Arabes appellent par dérision *al Akra* (le Chauve), fut massacré avec tous ses soldats; mais l'émir de Murcie, ben Mardenis, parvint à s'échapper. Les Almoravides, chassés de leur dernier asyle, perdirent enfin l'espérance de se soutenir en Espagne, et allèrent chercher un refuge à Mayorque; et ainsi se termina cette lutte de trente ans qui avait inondé de tant de sang les deux rives du détroit (1157).

C'est dans cette même année, signalée par le triomphe des Almohades, que le rival d'abd el Moumen en fortune et en gloire, l'illustre empereur Alonzo VII, trouva la mort dans une dernière expédition contre les Sarrazins, ses éternels ennemis. Se relevant presque de son lit de mort, il accourait avec ses Castillans au secours d'Almeria, lorsque, surpris en route par la nouvelle de la prise de cette ville, il s'empara encore de Baeza par un dernier effort, et mourut en chemin, au moment où il s'en retournait dans ses états. Sa

(1) L'on a peine à comprendre, quand on a vu Almeria, qu'une ville aussi peu forte ait pu soutenir un siége de dix ans. Almeria est située en plaine, sur une pointe de terre fort basse qui s'avance dans la mer. Une seule partie de la cité est susceptible de défense; c'est celle où est située la *kasbah*, ou forteresse, vaste enceinte de murailles encore subsistante, et qui a résisté à plus d'un assaut : on ne peut guère expliquer ce long siége qu'en supposant qu'Almeria était ravitaillée par mer.

mort contribua, plus que bien des victoires, à affermir la domination des Almohades dans la Péninsule; et cependant, pendant plusieurs années encore, abd el Moumen, occupé de ses guerres en Afrique, ne songea pas à visiter sa nouvelle conquête. En 1158 il entreprit une expédition contre la ville de Mahadia, conquise en 1145 par les Normands de Sicile. La chronique arabe nous donne sur la marche de son armée de curieux détails, qui font connaître à la fois le luxe et la puissance du chef de ce vaste empire, éclos en quelques années dans les sables de l'Afrique, et qui ne devait guère plus durer que celui qu'il avait remplacé.

L'armée marchait divisée en quatre corps, à un jour de distance l'un de l'autre, afin de ne pas épuiser les sources. On partait à l'aube du jour et l'on s'arrêtait à midi, et l'on campait ensuite depuis l'heure d'*eddohr* (l'heure où l'ombre commence à grandir) jusqu'au lendemain matin. Le signal du départ se donnait en frappant trois fois un immense tambour de 15 coudées de large, qu'on entendait, dans un jour serein, à une journée de distance. Chaque *cabayle* ou tribu, division naturelle de toutes les armées arabes ou africaines, avait sa bannière; et celle de l'avant-garde, la seule déployée dans la marche, était blanche et azur, avec des croissants d'or. Venaient ensuite les tentes et les provisions, portées à dos de mulets et de chameaux, outre un immense troupeau, provision vivante, guidée par une armée de bergers. Les fantassins seulement montaient à 70,000, et l'on ne peut guère évaluer la cavalerie à moins de 30,000. Enfin, 100 autres mille hommes étaient attachés au service des approvisionnements et des bagages.

Au moment où l'émir montait à cheval, les principaux scheiks se réunissaient à ses côtés et faisaient l'oraison avec lui; puis chacun retournait au poste qui lui était fixé. Cent de ces scheiks marchaient devant lui à quelque distance, montés sur de magnifiques chevaux, aux harnais brodés d'or. Leurs lances étaient incrustées d'ivoire et d'argent, et ornées de banderolles de diverses couleurs. Dans toutes ses expéditions, abd el Moumen faisait marcher avec lui, pour appeler les bénédictions d'Allah, le précieux Koran du khalife Othman, porté dans une caisse de bois de sandal, étincelante de pierreries. Tous les souverains qui avaient passé depuis quatre siècles sur le trône de Cordoue avaient lutté de munificence pour orner cette sainte relique; et abd el Moumen, son dernier possesseur, y avait dépensé la rançon d'un royaume. Cette arche sainte, entourée de bannières, était portée devant abd el Moumen et son fils, abou Hafs. Derrière eux marchaient les autres princes, suivis des bannières de toutes les tribus, et de toute la musique militaire. Puis venaient les alcaldes, les walis, les wazyrs, et les ministres de l'émir; puis enfin l'armée, dont les rangs étaient assez espacés pour ne pas entraver la marche. Les campements se faisaient avec un ordre admirable, et nul ne pouvait sortir de son quartier sans la permission de ses chefs. Les provisions nécessaires pour nourrir cette immense armée abondaient comme sur le marché le mieux fourni, et des troupeaux avaient été d'avance parqués auprès de chacune de ces sources qui marquent les étapes du désert.

C'est dans cet appareil qu'abd el Moumen entreprit et acheva la conquête de toute l'Afrique du milieu,

ou *Magreb el Ausat*. Cette formidable armée, s'avançant à pas lents, comme un orage qui s'approche, mit six mois à franchir les soixante-dix journées de marche qui séparent Sallé de Tunis. Caïrvan, Sous, Safez et Tunis, encore occupées par les chrétiens de Sicile, tombèrent successivement en son pouvoir, et les villes qui osèrent résister en furent punies par le pillage et le massacre de leurs habitants (1159). Mahadia, antique capitale du quatrième *Mahadi* et de l'empire des Zeïrites (1), résista long-temps, grâce à sa forte position et à une garnison de 3,000 chrétiens. Le roi de Sicile envoya à son secours 200 vaisseaux chargés de troupes et de provisions; mais la flotte d'abd el Moumen, qui cernait Mahadia par mer, battit celle des chrétiens, et prit ou brûla la plupart de leurs vaisseaux. Malgré l'opiniâtre résistance des assiégés, la ville succomba enfin, après six mois de siége, et tous les chrétiens qui s'y trouvaient furent massacrés sans pitié (1160). La chute de Mahadia entraîna la soumission des autres villes de la côte et de toutes les tribus berbères, de Tlemcen à Barca, et l'empire almohade s'étendit ainsi depuis l'Océan jusque près des frontières de l'Egypte.

Cette conquête achevée, abd el Moumen se remit en route vers Tanger, décidé, cette fois, à passer en Andalousie, le seul de ses vastes états où son autorité fût encore contestée. Arrivé à Oran, il licencia toutes les tribus du désert, pour les laisser retourner dans leur pays, gardant seulement mille hommes de chacune d'elles, avec leurs familles, pour les établir dans une ville qu'il fonda sous le nom de Batha. Les chro-

(1) Voyez t. III, p. 210.

niques arabes contiennent à ce propos une curieuse légende, qui atteste le fanatique dévoûment que savait inspirer l'héritier du Mahadi. Pendant l'expédition, quelques hommes de la tribu de Goumia, celle-là même à laquelle appartenait abd el Moumen, las de ces guerres sans relâche, et craignant de ne plus revoir leur patrie, résolurent d'assassiner l'émir pendant son sommeil. Un des scheiks de cette tribu, instruit du complot, le révéla à abd el Moumen, et lui offrit de coucher à sa place dans sa tente, et de se sacrifier ainsi au salut de son souverain et au bien commun de l'Islam. L'émir accepta l'offre, on ne comprend pas trop pourquoi; et le scheik, victime d'un dévoûment gratuit, fut assassiné à sa place. L'émir, saisi d'un regret un peu tardif, ensevelit de ses propres mains le cadavre du généreux scheik, et le fit mettre sur un chameau que l'on détacha et que l'on laissa marcher à sa guise; et là où le chameau se coucha fatigué, l'émir fit bâtir un magnifique tombeau et une chapelle, qui furent depuis l'objet de la vénération des fidèles, et devinrent le centre de la ville nouvelle. Quant aux meurtriers, l'émir, dédaignant de se venger, laissa aux scheiks de leur tribu le soin de leur infliger la peine qu'ils méritaient, et la tribu tout entière, en expiation du crime commis, se taxa elle-même à 20,000 cavaliers, armés et équipés, qu'elle mit au service d'abd el Moumen.

Arrivé à Tanger, l'émir, après avoir fait fortifier Gibraltar, la clef du détroit, se décida enfin à poser au moins le pied dans sa nouvelle conquête. Il resta deux mois à Gibraltar, sans quitter le bord de la mer, pour se tenir prêt à repasser en Afrique à la première révolte : car on ne saurait autrement expliquer cette

insouciance du conquérant pour les nobles cités andalouses qu'il avait ajoutées à ses états. Tous ses lieutenants dans la Péninsule et les principaux de chaque ville vinrent lui rendre hommage, et les poëtes andaloux ne manquèrent pas de rimes pour encenser leur nouveau maître. La présence d'abd el Moumen donna une activité nouvelle à la guerre contre les chrétiens. De vives et heureuses incursions furent faites contre les frontières des Algarves, et le roi Alonzo de Portugal (1), étant accouru avec une armée au secours d'une forteresse près de Badajoz, assiégée par les Maures, se fit battre, et laissa six mille des siens sur le champ de bataille, sans compter de nombreux prisonniers. Le résultat de cette victoire pour les Almohades fut la prise de Badajoz, de Beja, de Beïra et de plusieurs autres places, et abd el Moumen, jugeant sans doute cette guerre de frontières indigne de sa présence, s'en retourna en Afrique (1161).

Les dernières années de la vie d'abd el Moumen furent consacrées à l'administration intérieure de ses vastes états, où il établit un ordre rarement connu du capricieux despotisme des souverains de l'Islam. Il fit mesurer géométriquement toutes les provinces de ses états, depuis Barca jusqu'à Sous, et régla sur cette base les contributions et les levées d'hommes que devait fournir chaque province, d'après sa population et sa richesse. Il établit partout des manufactures d'armes, qui livraient par jour dix quintaux de flèches, sans compter les lances, les épées et les armes

(1) Les chroniques chrétiennes ne parlent pas de cette expédition. Conde nomme le roi Alonzo de Tolède; mais Alonzo VIII n'étant alors qu'un enfant, il est plus naturel de supposer que c'est le roi de Portugal qui se chargea de défendre Badajoz, située sur la frontière de ses états.

défensives. Il fit construire, dans tous les ports de cette immense étendue de côtes qui reconnaissaient sa loi, une flotte de 400 vaisseaux, destinés à le seconder dans ses expéditions, et la marine africaine prit sous son règne une importance qu'elle n'avait jamais eue. Mais l'émir, malgré sa puissance, se sentait étranger et sans appui au milieu de ces mobiles tribus du désert, auxquelles il fallait la sédition à défaut de la guerre. Il écrivit secrètement aux scheiks de sa tribu de Goumia de venir à Maroc, en amenant avec eux tout ce qui serait en état de conduire un cheval. Ils vinrent, en effet, au nombre de 40,000 hommes, et l'apparition imprévue de cette armée aux portes de Maroc effraya beaucoup les Almohades. Mais abd el Moumen leur fit le plus gracieux accueil, leur donna des terres pour s'y établir, et les garda depuis lors constamment autour de lui (1).

Cependant la guerre venait de se rallumer en Andalousie entre les Almohades et l'émir de Valence, Mohammed ben Saad, qui, à la tête des milices de l'Espagne orientale, voulut faire un dernier effort pour délivrer la Péninsule du joug africain. Mohammed, après s'être emparé de Jaen, se présenta devant Grenade, la dernière conquête des Almohades, et leur livra une des plus sanglantes batailles qu'eût encore vues la Péninsule. La lutte dura tout le jour, et les pertes furent immenses des deux côtés; enfin la cavalerie de Mohammed lâcha pied vers le soir, et laissa la plaine arrosée de tant de sang, que cette

(1) Peut-être y a-t-il ici double emploi, et s'agit-il encore des vingt mille hommes auxquels s'était taxée la tribu. Conde voit dans cette démarche une expiation nouvelle.

bataille, chez les Arabes, porte encore le nom de *Fahhs asochb*, ou *Plaine de l'effusion du sang*. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent dans les montagnes; et Mohammed, jaloux de prendre sa revanche, souleva les populations des Alpujarras, et appela à son aide les chrétiens de Tolède, ses alliés. Il descendit ensuite dans la vallée de Cordoue, où les Almohades marchèrent bientôt à sa rencontre. Une nouvelle bataille eut lieu, aussi acharnée que la première; mais l'étoile des Almohades l'emporta encore, et les Andaloux, vaincus, se réfugièrent dans le pays de Murcie (1162).

Las de ces victoires sans résultat, abd el Moumen voulut en finir avec les rebelles de l'Andalousie comme avec ceux de l'Afrique. Malgré son âge, il résolut, cette fois, de se mettre à la tête de l'expédition, et partit de Maroc en donnant à toutes les tribus du Magreb le signal de l'*algihad*, ou de la guerre sainte. L'Afrique tout entière s'ébranla à cet appel; 300,000 chevaux, 80,000 vétérans d'élite, et 100,000 piétons et archers se réunirent autour de lui. Le désert même, disent les chroniques arabes, semblait trop étroit pour cette innombrable multitude, qui s'étendait au loin sur les plaines et sur les monts dans tout le pays de Sallé, depuis Aïn Gied jusqu'à Aïn Ghamis (1), et sur la côte jusqu'à Holick Almamora. L'ordre le plus admirable régnait dans cette foule immense, joyeuse de marcher, sous un chef toujours victorieux, à de nouvelles conquêtes sur cette race abhorrée des chrétiens. Mais, au moment où tout se préparait pour le départ, l'émir se sentit soudainement atteint d'une grave mala-

(1) Aïn veut dire *la source*.

die : frappé du pressentiment de sa fin prochaine, il changea avant sa mort l'ordre de la succession, et désigna pour lui succéder, au lieu de son fils Cid Mohammed, son fils Cid abou Yacoub Youssouf, dont le nom fut substitué dans la *Chotba* à celui de Mohammed. Cette détermination eut, dit-on, pour cause la découverte d'un complot formé par Mohammed pour se saisir du trône, du vivant même de son père, et par avance d'hoirie (1).

Après que l'émir eut fait connaître sa volonté à toutes ses provinces, son mal empira, et il mourut à Sallé le 10 de Dschumada 538 (A. C. 1162), à l'âge de soixante-trois ans, et après trente-trois ans du règne le plus prospère : son fils Youssouf lui succéda sans opposition. L'émir abd el Moumen, le fondateur politique de l'empire almohade, eut toutes les brillantes qualités et tous les vices d'un chef de dynastie. Ainsi nous l'avons vu tour à tour employer pour s'élever la ruse et la force, et verser à flots le sang humain, avec cette froide insensibilité qui caractérise les conquérants. Mais une fois vainqueur dans sa longue lutte avec les Almoravides, cette âme fermée à tous les sentiments humains semble s'adoucir et comme se détendre : le but est atteint, il n'est donc plus besoin, pour y parvenir, de le dépasser, et le puissant émir, même en face de la révolte, se sent assez sûr de vaincre pour pardonner quand il a vaincu. Aussi les éloges que lui donnent les historiens sont-ils fondés pour la plupart; mais les vices seuls ont été oubliés, et man-

(1) Conde, II, 365. Dombay, II, 90, prétend qu'il n'ôta le sceptre à Mohammed que parce qu'il le jugea incapable de le porter; Dombay affirme aussi que Mohammed était l'aîné de ses fils, et Youssouf le second. Suivant Conde, c'est abou Hafs qui était l'aîné.

quent comme l'ombre au tableau. On nous vante avec raison son courage, sa libéralité, son éloquence, son instruction, son esprit d'équité, son constant bonheur dans toutes ses entreprises ; quant à sa douceur, l'éloge, à quelque date qu'on le place, est un peu plus suspect (1). Aucun des avantages extérieurs que prisent si haut les historiens arabes ne manquait à abd el Moumen : sa démarche était au plus haut degré empreinte de noblesse et de dignité, et son âme, vraiment grande, méprisait comme celle de Youssouf les jouissances sensuelles et les commodités de la vie.

L'empire fondé par lui fut l'un des plus puissants qui, depuis la chute des deux khalifats d'Orient et d'Occident, eût dominé tout le monde musulman : il comprenait tout le nord de l'Afrique, moins l'Égypte, et l'on comptait quatre mois de chemin d'une de ses extrémités à l'autre. L'empire almohade, plus étendu en Afrique que celui des Almoravides, l'était en revanche beaucoup moins dans la Péninsule, où il ne s'avançait guère au delà du Xenil et du Guadalquivir. Tout l'est de l'Espagne avait, on le sait, échappé à la domination des Almohades, qui, du côté de l'ouest, finissait avec le Guadiana. Cordoue, Séville, Badajoz, Malaga, Grenade et Almeria, leur appartenaient, mais à titre bien précaire : car les révoltes locales, ou l'invasion chrétienne, étaient toujours prêtes à les leur disputer.

Il faut le dire, cependant, sous les Almohades, la domination africaine en Espagne porte un caractère moins brutal que sous les Almoravides : aussi les élé-

(1) Voyez Pièces justificatives, n° 4.

gantes cités de l'Espagne andalouse semblent-elles subir avec moins de répugnance le joug d'un souverain qui accueille à sa cour les arts et la civilisation du peuple vaincu, et accepte en quelque sorte cette domination en retour de celle qu'il impose. On croit voir les cités de la Grèce asservie envoyant à Rome leurs poëtes et leurs artistes, et régnant encore par l'intelligence sur les fiers conquérants de la Grèce et du monde. L'Espagne musulmane, espèce de bas-empire, impuissant à se défendre comme à se gouverner, appartenait alors au premier occupant, et les Almohades, en attendant les chrétiens, étaient encore pour elle les moins odieux de tous les maîtres. La force était de leur côté, avec l'unité, le seul dogme politique sur lequel repose tout empire musulman; et si la mort n'eût pas arrêté à son début la vaste expédition que préparait abd el Moumen contre l'Espagne chrétienne, divisée en cinq royaumes, toujours en guerre l'un avec l'autre, les destinées de la Péninsule pouvaient changer encore, et l'Espagne arabe tout entière, depuis Valence jusqu'à Lisbonne, redevenir une province de l'Afrique.

Mais les sociétés ont leurs lois de progrès et de dépérissement comme tous les corps organisés, et l'heure du déclin une fois venue, les empires qui se précipitent ne remontent pas sur leur pente. L'Espagne chrétienne, sous son morcellement apparent, cachait une unité profonde de race, de religion, de lois et de langage. Les Arabes, au contraire, séparés des Berbers par des haines aussi vieilles que l'Islam, supportaient impatiemment le joug de ces grossiers Africains, qu'un despote civilisateur essayait vainement de polir. Aussi, malgré l'heureux et rare acci-

dent qui donna à un grand prince comme abd el Moumen un fils aussi grand et plus vertueux que lui, un siècle et demi de durée devait avoir raison de cet empire almohade, colòsse élevé sur des sables, èt que son poids même devait faire écrouler.

—

CHAPITRE IV.

LÉGISLATION MUNICIPALE DE L'ESPAGNE. *FUEROS* DE CASTILLE ET DE LÉON.

Nous avons étudié l'organisation civile des Goths dans le *Forum Judicum*, et celle des Arabes dans le Koran, qui est à la fois leur évangile religieux, social et politique. Nous abordons maintenant une tâche plus difficile ; c'est l'étude des institutions des cinq ou six peuples distincts qui naissent l'un après l'autre du morcellement de l'empire arabe, et du germe de nationalité conservé par Pelayo dans les monts des Asturies. L'unité qui nous avait soutenu et guidé dans nos recherches précédentes fait défaut ici dans les lois comme dans l'histoire ; et, avant d'arriver à cette unité qui ne reparaîtra plus qu'au bout de huit siècles, il nous faut reprendre un à un tous ces fragments de peuple, et chercher dans leurs institutions le lien caché qui les unit, en dépit des rivalités et des haines qui les séparent.

Nous commencerons donc par Léon, le premier en

date de tous ces royaumes, poussés un à un, comme des rejetons, sur la vieille souche gothique, et nous y joindrons la Castille, qui en est d'abord une dépendance et une annexe, et qui finit par se fondre avec lui et devenir le centre de la grande nationalité espagnole. Quant aux institutions municipales, et surtout nobiliaires, de l'Aragon et de la Catalogne, distinctes de celles de Castille et Léon, elles seront pour nous l'objet d'une étude spéciale, lorsque l'Aragon aura conquis la prépondérance politique, à laquelle il n'est pas arrivé encore.

Nous avons vu (1) l'empire que le *Forum Judicum*, vivant emblème de l'unité gothique, exerça sur toutes les populations de l'Espagne chrétienne et même mozarabe, bien des siècles encore après la conquête musulmane. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre avec le savant Marina (2) que, jusqu'au XIII[e] siècle, le royaume de Léon et Castille fut un vrai royaume gothique, avec mêmes lois, mêmes coutumes, même constitution civile et militaire. Sans nous arrêter à ces assertions, que nous réduirons bientôt à leur juste valeur, ce qui reste prouvé, c'est que toutes les lois des premiers rois des Asturies citent et confirment la loi gothique; c'est qu'au XI[e] siècle on conservait dans la plus grande partie de l'Espagne les monnaies, les poids et les mesures gothiques; c'est qu'au XIII[e] siècle même, l'empire du *Forum Judicum* n'était pas encore abrogé, et qu'il restait comme législation en réserve, quand les lois plus modernes se trouvaient

(1) T. II, p. 366 et 478.
(2) *Ensayo critico sobre la antigua legislacion*, § 40. Madrid, 1808, in-4°.

en défaut. Les *fueros* accordés par les rois, lorsqu'ils s'écartaient sur quelques points de l'ancienne législation, l'autorisaient d'ordinaire sur les autres. Fernando III, en 1222 et 1241, dans les *fueros* octroyés aux *poblaciones* fondées par lui dans les terrains conquis en Andalousie, ordonne expressément que la justice soit rendue d'après le code gothique; son fils Alonzo *el Sabio*, au moment même où il travaillait à la rédaction des *Siete Partidas*, autorisa encore l'usage du *Forum Judicum*. Ajoutons, enfin, que ce code vénérable régnait, avec les mêmes restrictions, en Aragon et en Catalogne (1).

Mais les codes, nous l'avons dit, restent immobiles, tandis que les peuples marchent. En même temps qu'une foule d'anciennes lois étaient devenues inapplicables, de nombreuses lacunes se faisaient sentir dans cette législation surannée; des pouvoirs et des intérêts nouveaux étaient nés dans l'intervalle, qui n'avaient pas leur place dans ces lois, et n'étaient ni reconnus, ni garantis par elles. La noblesse d'une part, les communes de l'autre, avaient conquis dans la société espagnole, vers le XI[e] siècle, une importance et une force qu'elles n'avaient jamais eues dans la société gothique. Bien que le système féodal, vers cette époque, n'eût pas encore atteint en Espagne sa dernière forme, la puissance toujours croissante de la noblesse, les privilèges oppressifs qu'elle s'était attribués, constituaient un ordre de choses en

(1) On remarquera que dans ce travail, qui embrasse un long intervalle de temps, du X[e] au XIV[e] siècle, je suis obligé à chaque instant d'empiéter sur des époques que je n'ai pas encore traitées. On pourra plus tard, comme pour la Castille et Léon, rapprocher les faits des institutions, et les expliquer les uns par les autres.

complet désaccord avec les institutions gothiques.

D'un autre côté, l'organisation nouvelle des communes, établie comme un contrepoids nécessaire à celle de la noblesse, était un fait grave, déjà passé dans les mœurs, et qui attendait sa sanction de la loi. Il n'y avait rien de commun à coup sûr entre le municipe gothique, héritage dégénéré du municipe de l'empire, simple agrégation d'hommes privés de droits et de garanties, et dont le Code même semble avoir dédaigné de s'occuper, et la jeune et vivace organisation des communes espagnoles. On sait l'origine de ces communes, et les faits, là dessus, nous en ont appris plus que tous les commentaires. D'après le mode barbare de guerroyer en usage à cette époque, la seule barrière qu'on sût mettre entre soi et son ennemi, c'étaient des déserts; et, Maures ou chrétiens, c'était à qui ravagerait à l'envi le territoire conquis, assuré qu'il était de ne pas le conserver long-temps. Les villes, et surtout les villages, étant extrêmement rares, ce n'était donc que par l'appât de grands avantages et de larges franchises que l'on pouvait attirer des habitants dans ces terrains dépeuplés. De là l'origine des *fueros*, d'autant plus prodigues de priviléges, que le danger était plus grand pour la nouvelle *poblacion*.

Avant les *fueros* aux IXe et Xe siècles, il n'y avait guère en Espagne que des nobles, des soldats et des cultivateurs. Or on sait le préjugé barbare, importé par les Goths, peuple pasteur, contre l'agriculture et les colons, réduits par eux, comme ceux de l'empire, à une condition presque servile. Ce préjugé, il est vrai, s'était peu à peu affaibli chez les Goths, avec le progrès de la vie civilisée, et l'instinct de la propriété,

si naturel au cœur de l'homme, avait fini par s'éveiller chez eux; mais la conquête arabe fit revivre ces vieilles préventions, en remettant en honneur, parmi les chrétiens des Asturies, la seule profession des armes : les cultivateurs, astreints par la nécessité d'une commune défense au service militaire, tombèrent dans la dépendance des nobles, leurs chefs naturels. Alors, avant l'établissement des *fueros*, le cultivateur redescendit à cet état servile dont il n'était jamais complétement sorti (1). Toutes les contributions, toutes les charges, pesèrent sur cette classe malheureuse, et sur celle des plébéiens qui cultivaient les arts et métiers, rares et peu encouragés dans ces siècles barbares.

Mais de l'abus même naquit le remède : les *fueros*, (vieux mot dérivé du latin *forum*, *forum judicum*, *fuero juzgo*) vinrent mettre un terme à cet état oppressif, et renouveler la société par sa base. Ces chartes municipales, octroyées par les rois, et par les *ricos homes*, ou hauts barons, créèrent en Espagne une classe qui n'y existait pas auparavant, celle des bourgeois ou cultivateurs libres, réunis sous le nom générique de *vecinos*, littéralement voisins, associés, cobourgeois. Les larges concessions qu'on dut faire aux habitants (2), pour les attirer dans ces précaires

(1) « Le seigneur, dit le *fuero viejo* de Castille, peut saisir à tout *solariego* » tout ce qu'il possède, même le corps, sans que celui-ci puisse clamer à *fuero* » devant personne. » (Liv. I, tit. 7, loi 1.) Les *solariegos* étaient la classe de vassaux la plus opprimée. Les *partidas* les définissent « homme peuplé (*poblado*) » sur le sol d'autrui. » (*Part.* IV, tit. 24, loi 3.)

(2) « Quicumque ad *Concham* (Cuenca) venerit populari, sive christianus, » Maurus aut Judæus, servus aut liber, veniat secure, et non respondeat pro » inimicitia, vel debito, aut fidejussura (caution). » Etc..... (*Fuero* de Cuenca.)

établissements, sujets à tant de dangers, se payèrent non pas en argent, comme les chartes de nos communes de France, mais en service militaire, dû par tout *vecino* sans exception, et en sang versé à flots pour la défense du pays, sainte et noble contribution que jamais Espagnol ne refusa d'acquitter.

Mais avant d'essayer, dans une analyse rapide, de donner une idée de l'esprit général de ces *fueros*, nous commencerons par en dresser le catalogue dans l'ordre chronologique. Et, d'abord, entendons-nous bien sur le sens de ce mot de *fuero*, appliqué par les besoins de l'époque à des objets fort divers. Ce mot, si souvent employé, signifiait en même temps : 1° les usages ou *coutumes non écrites*, reconnus partout, et qui avaient force de loi, pareils à ce que l'on appelait en France le *droit coutumier* ; 2° les chartes de priviléges, franchises, libertés, exemptions de gabelle, etc., chartes toutes locales, et sans portée politique et législative ; 3° les chartes particulières, octroyées par des seigneurs aux *poblaciones* fondées par eux, et stipulant les conditions réciproques du contrat, mais sans avoir plus de valeur légale que tout autre contrat privé ; 4° enfin, les donations spéciales faites à des couvents ou églises, ou à des particuliers. Or tous ces *fueros* spéciaux n'ont rien à faire avec une histoire générale de la législation municipale de l'Espagne. La seule chose dont nous ayons à nous occuper ici, ce sont des chartes concédées par les rois, en vertu d'un privilége émané de la souveraineté, et qui contiennent des constitutions, des ordonnances, et des lois civiles et criminelles pour le gouvernement des villes et communes ; documents précieux par le jour qu'ils jet-

tent sur l'ancienne législation, et surtout par leur date, antérieure de près d'un siècle aux chartes des communes d'Italie et de France (1).

Le premier en date de ces *fueros* écrits est celui de Léon. Ce *fuero* célèbre, le plus ancien monument de jurisprudence castillane après le code gothique, fut rédigé à Léon en 1020, dans le concile présidé par le roi Alonzo V. Il se compose, comme nous l'avons vu (2), de sept canons ecclésiastiques et de quarante et un séculiers. Cet embryon de code, informe essai de législation d'un siècle barbare, est destiné à combler les lacunes du *fuero juzgo*. L'on y démêle déjà l'empreinte d'habitudes et de besoins nouveaux, nés avec une société nouvelle, ou empruntés à des législations étrangères. C'est ainsi qu'à côté de la preuve par l'eau bouillante, adoptée par le code gothique, se trouvent (can. XL) l'enquête juridique par des témoins assermentés (*veridicos inquisitores*), et le duel judiciaire, empruntés aux codes germanique et français. On y distingue aussi les premiers essais du système féodal (3) pour s'organiser sur le sol de l'Espagne avec l'indépendance capricieuse qui l'y caractérise : la propriété indépendante, telle qu'elle existait chez les Goths, le franc alleu (*alaude* ou *alodio*) a déjà en regard de lui le bénéfice ou fief libre (*benefactoria* ou *behetria*), « héritage qui *s'appartient à*

(1) On place à peu près en 1112, sous Louis *le Gros*, l'origine des chartes communales en France ; et le *fuero* de Léon, le premier écrit, mais non le premier octroyé, date de 1020.

(2) Voyez p. 97.

(3) Un chapitre entier de mon Ve vol. sera consacré à l'étude de la féodalité espagnole.

» *lui-même*, suivant l'énergique expression de la loi (1), » qui est quitte de celui qui y demeure, et peut prendre » pour seigneur celui qui lui convient le mieux ; » puis le fief servant, *solar*, où la condition du vassal (*solariego*) n'était guère plus heureuse, comme on vient de le voir, que celle du colon gothique, sauf toutefois cette précieuse faculté de changer de seigneur à son gré, inhérente en propre à la féodalité espagnole, et qui appartenait au vassal *solariego* comme à celui de *behetria*.

Après le fuero de Léon, mentionnons, pour mémoire seulement, quelques *fueros* donnés par des souverains étrangers à la Castille ; tels que celui de Najera, octroyé par Sancho *el Mayor*, roi de Navarre, et celui de Jaca, par Sancho Ramirez, roi d'Aragon : le premier, contemporain de celui de Léon, et le dernier, de cinquante ans postérieur ; celui de Najera, confirmé en 1076 par Alonzo VI, lors de la conquête de cette ville, fut étendu plus tard à une foule de communes de la Castille. Viennent ensuite le *fuero* municipal de Burgos (2), octroyé avant 1039 par Fernando I *le Grand*, et les actes du concile ou des cortès, car ces mots sont souvent synonymes, que le même roi tint en 1050 à *Coyanza* (3), (aujourd'hui Valencia de don Juan) ; puis le *fuero* de Sepulveda, donné

(1) « Heredamiento que es suyo, quito de aquel que vive en el. » (*Partida IV*, tit. 25, loi 3.)

(2) Le *fuero viejo* de Castille, s'il fallait en croire Marina, ne serait autre que ce fuero spécial de Burgos, que l'on a cru, à tort, étendu à toute la Castille.

(3) Voyez le texte dans les conciles d'Aguirre, t. IV, p. 404, et dans la collection de *fueros* et d'actes des cortès que publie l'académie de Madrid.

par Alonzo VI en 1076, mais qui existait auparavant comme coutume non écrite, et dont on attribue l'origine au comte Sancho de Castille, « le comte des bons » *fueros* » (*el Conde de los buenos fueros*). Suivant Asso et Manuel (1), ce *fuero* de Sepulveda était destiné aux populations de l'Extrémadure, trop éloignées du centre de la Castille pour se gouverner par ses lois ; il jouit d'un grand crédit dans le moyen âge, et fut étendu à la plupart des villes de la frontière, et à quelques unes même dans l'intérieur de la Castille. De tous ces *fueros* des premiers âges de la restauration espagnole, c'est celui dont le ressort paraît avoir été le plus vaste, surtout si, comme le soupçonne Buriel, il n'est autre chose que le *fuero viejo*, sous une autre forme.

Alonzo VI, le conquérant de Tolède, joignit la gloire du législateur à celle du guerrier : car c'est par lui qu'ont été octroyés la plupart des *fueros* les plus populaires de cet âge d'or de l'Espagne municipale. En 1085, après avoir comblé de ses dons l'antique monastère de Sahagun (*sancti Facundi*, où l'archevêque Bernard de Tolède était venu apporter la règle de Cluni ; après l'avoir affranchi de toute juridiction spirituelle ou temporelle, et avoir fait de son abbé l'un des plus puissants seigneurs du royaume, Alonzo VI concéda aussi à la ville naissante qu'il fonda sous l'abri du monastère un *fuero*, confirmé par ses

(1) *Instituciones del derecho civil de Castilla*, por Jordan de Asso y don Miguel de Manuel (Introd., p. VIII). L'original de ce *fuero* se trouve encore, au dire de Marina, dans les archives de la ville ; mais j'ai sous les yeux une traduction en romance beaucoup plus étendue, et qui n'a pas moins de 263 chapitres : elle a été publiée in-32 à Madrid, en 1798, par Juan de la Reguera de Valdelomar, à la suite du *fuero viejo* et du concile de Léon.

successeurs. Nous avons déjà parlé (p. 247) du triple *fuero* accordé par Alonzo VI en 1085, après la conquête de Tolède, aux trois classes d'habitants de cette ville et de son district, Mozarabes, Castillans et Français; mais le *fuero* des Mozarabes est le seul qui ait été conservé. Enfin, le *fuero* de Logroño, dont l'autorité rivalisa bientôt avec celui de Sepulveda, fut concédé par le même souverain en 1095, et ce *fuero* primitif fut étendu, plus tard, à quatorze cités, usage qui dispensait les monarques de créer pour chaque *poblacion* une charte nouvelle. Des souverains étrangers empruntèrent aussi ce *fuero* à la Castille, et le roi de Navarre l'étendit à sa ville de Vittoria.

Mais avant de poursuivre ces fastes de la législation municipale de l'Espagne, il nous reste à éclaircir un des points les plus contestés de cette obscure histoire : il s'agit de fixer l'origine de ce fameux *fuero viejo de Castella* que Masdeu (1), Burriel (2) et Asso y Manuel (3), trois des plus savants commentateurs de l'ancien droit espagnol, prétendent avoir été octroyé par le comte Sancho de Castille, de l'an 995 à 1015. Asso a rassemblé un grand nombre de textes d'auteurs anciens qui attestent que le comte Sancho donna des coutumes et des *fueros* à la Castille (*dedit mores et bonos foros in tota Castella*); qu'il concéda des franchises à la noblesse castillane, exempta de tout tribut ceux qui s'acquittaient du service militaire, et leur assigna même une solde (*ne sine stipendiis militare cogantur*). De tout ces textes on a droit de con-

(1) *Hist. critic. de España*, t. XIII, p. 69.
(2) *Cartas eruditas*, Introd., p. IX.
(3) *Fuero viejo*, Introd., p. II.

clure que don Sancho fut en effet le premier des souverains castillans qui octroya aux communes des franchises, et à la noblesse une sorte de charte militaire, où elle semble avoir été beaucoup mieux traitée que la noblesse de Léon. Mais ces *fueros*, que le chroniqueur lui-même appelle des coutumes (*mores*), furent-ils écrits? furent-ils, comme le veut Asso, une espèce de charte politique et judiciaire qui régit toute la Castille? C'est ce dont il est permis de douter avec Marina, jusqu'à preuve du contraire: car il n'est rien resté, par une fatalité que déplore Asso lui-même, de ce *fuero* primitif, dont l'antériorité est incontestable sur tous ceux que nous connaissons.

Ce qui est hors de doute, c'est que le plus ancien des *fueros* écrits qui nous ont été conservés est celui de Léon, connu aussi sous le nom de *fuero juzgo de Leon*. Quant à ce *fuero* originaire de Castille, donné par le comte Sancho, *fuero* dont tout le monde parle, et que personne n'a vu, bien qu'il n'existe plus dans sa forme première, on le voit reparaître sous des formes et sous des noms divers dans l'histoire municipale de l'Espagne. Ainsi Fernando I[er], au concile de Coyanza, en 1050, confirma au royaume de Léon, à la Galice, aux Asturies et au Portugal, le *fuero* d'Alonzo V, et à la Castille celui du comte Sancho (1). Sous le nom de *fuero viejo de Burgos*, nous le voyons en même temps servir de code municipal à ce chef-lieu du comté de Castille, et, sous celui de *fuero de los hijos d'algo*, tenir lieu de charte féodale à la noblesse de ce comté; enfin nous le rencontrons

(1) « Tale judicium sit in Castella, quale fuit in diebus avi nostri Sancii » ducis. » (Conc. Coyacense.)

encore sous le nom de *libro de las hazañas*, *albédrios y costumbre antigua de España*, parce qu'il contenait un certain nombre de décisions arbitraires des souverains et de leurs ministres, qui fixaient la jurisprudence des tribunaux du royaume.

Ce *fuero* primitif, dont Marina veut vainement nier l'existence, commun dès l'origine à toute la Castille, fut depuis étendu à d'autres cités : Alonzo VI le donna aux Castillans qui vinrent peupler Tolède reconquise, tandis que les Chrétiens mozarabes, habitants de la cité, conservaient par un *fuero* spécial le code gothique, qui n'avait jamais cessé d'être en vigueur parmi eux. L'empereur Alonzo VII, en montant sur le trône, donna encore plus d'extension à ce *fuero* du comte Sancho en le rendant commun à toute la nouvelle Castille, comme à Tolède, sa capitale, centre et point de ressort de cette législation nationale. Mais jusqu'à cette époque on est fondé à affirmer avec Marina qu'il n'exista pas en Espagne de corps de lois écrites et d'un usage général autre que le code gothique. Tous les *fueros* que nous venons de citer, sauf celui de Léon, et plus tard le *fuero viejo* de Castille, n'étaient que des codes municipaux, fort limités dans leur ressort, et dérivés de la loi gothique ou de la coutume du pays ; ce n'est que par l'extension successive de ces deux *fueros* à plusieurs cités que, gagnant de proche en proche, ils parvinrent à régner, l'un sur toute la Castille, et l'autre sur tout le royaume de Léon.

Le *fuero viejo* reçut ensuite de l'empereur Alonzo VII, dans les cortès de Najera, en 1138, une augmentation notable, et continua, ainsi modifié, à régir la Castille jusqu'au règne d'Alonzo X. Ce *fuero*

des Cortès de Najera, si célèbre dans le moyen âge espagnol, est le premier code politique qui pose nettement les droits essentiels de la souveraineté, qui règle les droits mutuels des trois espèces de domaines, royaux, ecclésiastiques, et seigneuriaux ou privés (*realengo*, *abadengo* et *solariego*); qui corrige ou restreigne l'extension abusive des priviléges de la noblesse, et mette, par la fameuse loi d'*amortizacion* ecclésiastique, une digue à l'abus des propriétés de main-morte. Outre tous les noms qu'il a partagés avec le *fuero viejo*, et qui ont si souvent dérouté les commentateurs, il porta celui de *fuero del alvedrio* (de l'arbitrage), parce qu'à cause de la distance qui séparait la Castille de la cour de Léon, où se trouvaient les juges royaux, la faculté de terminer les procès par arbitres devint un droit précieux pour les Castillans (1).

Alonzo VIII, ou *le Noble*, auquel appartient la gloire d'avoir le premier voulu doter la Castille de l'unité législative, après avoir confirmé en 1212 les *fueros* du roi Alonzo VI et de ses successeurs, manda à tous les *ricos homes* et *hijos d'algo* « qu'ils eussent

(1) « Les Castillans qui vivaient dans les montagnes trouvaient bien pénible » d'aller à Léon, parce que le chemin était bien long à travers les montagnes, » et que, quand ils y arrivaient, les Léonais s'enorgueillissaient; et, pour cette » raison, ils élurent deux prudhommes (*boni homines*) parmi eux, pour ar- » ranger les procès, sans que l'on eût besoin d'aller à Léon : car ils ne pou- » vaient nommer de juges sans mandat du roi de Léon, et ils établirent des al- » caldes dans les communes pour décider par arbitrage. » (Prologue de la collection de *hazañas*, ou sentences arbitrales, cité par Marina, p. 115.) La loi gothique, dit Marina, permettait aux parties de nommer des arbitres; mais le *fuero* de Léon, par Alonzo V, ayant réservé toutes les affaires aux juges royaux, le droit de faire terminer les procès par arbitrage, droit reconnu par le *fuero de Alvedrio*, constitua pour les Castillans un privilége, hautement apprécié par eux.

» à recueillir par écrit tous les bons *fueros*, coutumes » et sentences judiciaires, pour qu'il les réunît en un » corps, les corrigeât, et confirmât celles qu'il juge» rait bonnes et utiles. Mais, à cause des grands mal» heurs (*priesas*) qui eurent lieu, la chose demeura » dans cet état, et l'on continua à juger par le *fuero* » *de los hijos d'algo* (*fuero viejo*), suivant qu'il avait » été rédigé par les cortès de Najera (1). »

Dans cette longue domination du *fuero viejo* sur la Castille, le seul interrègne que l'on puisse signaler est de 1255 à 1272, lorsque le roi législateur Alonzo X, *el Sabio* (*le Savant*, et non *le Sage*), préluda à sa grande œuvredes *Siete Partidas* par la publication du *fuero del libro*, ou *de las leyes*, ou *de los concejos de Castilla*, ou enfin *fuero real*, code municipal qu'il voulut ensuite étendre à tous les municipes de ses états, en abrogeant tous les *fueros* antérieurs. Mais cette tentative vers l'unité de législation, à-compte sur l'unité politique de l'Espagne, était prématurée: l'orgueilleuse noblesse de Castille, qui se vante d'être la souche mère d'où sont sortis les arbres nobiliaires de l'Espagne (*de donde salió la nobreza para las otras tierras*), assez forte déjà pour lutter contre la royauté à l'aide de ses vieilles franchises, organisa contre le code nouveau une sourde résistance, qui finit par éclater en 1270. Alonzo X, malgré sa science, qui, dans ces siècles ignorants, était un embarras plutôt qu'une force, apportait dans la lutte des armes trop inégales. Ce roi législateur, doué du triste privilége de ne pouvoir jamais faire mettre en vigueur les codes qu'il rédigeait, se vit contraint, dans cette année,

(1) Prologue du *fuero viejo*, publié par Asso y Manuel.

d'assembler à Burgos les cortès de son royaume pour essayer de fléchir, par des concessions, la résistance armée de la noblesse. Les nobles, retranchés à Lerma, quartier général de la sédition, refusèrent de se rendre à Burgos, et l'affaire se traita par procureurs. Après de longs débats, qui ne durèrent pas moins de deux ans, la royauté finit par céder, et le roi, dans une charte solennelle, restitua aux *ricos homes* castillans leur *fuero* national, « pour qu'eux et leurs vas- » saux fussent jugés selon leurs lois (1). » C'est ainsi qu'après un interrègne de 17 ans, le *fuero viejo*, en Castille du moins, reprit son ancienne autorité, et détrôna le *fuero real*, lequel régna cependant, sans contestation, dans le reste des états d'Alonzo X, c'est-à-dire Léon, la Galice, Séville, Cordoue, Murcie, Jaen, Badajoz et les Algarves.

Alonzo travaillait ainsi à préparer l'adoption de son code des *Siete Partidas*, la grande œuvre politique de son règne; mais cette fois encore il fut trompé dans son attente. Un secret pressentiment avertit l'Espagne que l'avénement de ce code monarchique signalait une ère de destruction pour les *fueros* municipaux, qu'il était destiné à remplacer; cette fois encore l'esprit de morcellement, qui est au fond de tous les instincts du peuple espagnol, lutta victorieusement contre cette tendance légitime du pouvoir royal vers

(1) « E mandò à los de Burgos que juzgasen por el *fuero viejo*, asì como » solien. » (Prologue de don Pedro.) Marina, embarrassé de ce texte si précis, prétend (p. 119) que ce *fuero viejo*, ainsi opposé au *fuero real*, n'est qu'une compilation faite en vertu du mandat d'Alonzo VIII (qui ne fut pas exécuté), et perfectionnée sous Fernando III. Mais il est facile de s'apercevoir qu'au fond, il s'agit toujours du même *fuero* primitif, du comte Sancho, rajeuni sous tant de formes diverses.

l'unité : les intérêts de détail triomphèrent de l'intérêt général, et l'amour du municipe de l'amour de la patrie espagnole. La résistance des nobles castillans, couronnée d'un si heureux succès, anima la résistance des communes; les *Partidas*, partout accueillies par une répulsion unanime, survécurent à leur auteur comme le monument d'un zèle impuissant et d'une volonté stérile, et la base seule resta construite dans l'édifice inachevé qu'il avait voulu élever à l'unité espagnole (1).

Nous n'avons pas à suivre plus loin cette histoire de la charte nationale de la Castille, confirmée par Alonzo XI, en 1348, dans son *ordenamiento de Alcalà*, et rédigée enfin en 1356 par Pedro *le Cruel* ou *le Justicier*, dans la forme où elle nous est parvenue. Mais, pour compléter ce travail, il nous reste à passer en revue les principaux *fueros* municipaux octroyés par les rois de Castille et de Léon, et qui furent en vigueur concurremment avec le code national. Nous aurions mentionné le premier de tous, le rare et célèbre *fuero* de Salamanque, si la date de 981, que lui assigne Asso, d'après un ancien document, était moins incertaine; mais nous citerons le *fuero* spécial donné par Alonzo VII, en 1118, à la

(1) Il m'est impossible de donner une idée de l'inextricable confusion qui règne dans cette histoire du *fuero viejo* de Castille, en l'absence de textes originels, et au milieu des commentaires contradictoires de Buriel, d'Asso, de Marina et de Valdelomar. Ce n'est que par une étude assidue et comparée de tous ces auteurs, et surtout de Marina, dont le travail est, après tout, le plus complet et le plus estimable, que je suis arrivé à ce résultat, si imparfait encore. Bien des doutes me restent, bien des lacunes sont encore à combler; mais là où je n'ai pu affirmer pour mon propre compte, je donne au moins la moyenne des opinions des jurisconsultes espagnols : heureux si j'ai pu parvenir à jeter quelque clarté sur cette étude si importante, et si négligée jusqu'ici par les historiens de l'Espagne.

cité de Tolède (1), et qu'il ne ne faut pas confondre avec la charte d'Alonzo VI, dont nous avons parlé tout à l'heure. Quant au *fuero* d'Escalona, ce n'est, sous un autre nom, que le *fuero* de Tolède, étendu encore à une foule de villes du second ordre.

Puis viennent les *fueros* de San-Sebastian, donné en 1150 par don Sancho *el Sabio*, roi de Navarre; celui de Alcala de Henarès, qui date à peu près de la même époque, et renferme une collection de lois fort nombreuse; celui d'Oviedo par l'empereur Alonzo VII, en 1145, et de Baeza, en 1146. Ceux de Zamora, de Haro et de Navarrete, ont été donnés par le roi Alonzo VIII, ainsi que celui de Palencia, par l'évêque de ladite ville, avec autorisation du roi.

Mais le plus important de ces *fueros* est celui qu'octroya, en 1190 ou 91, à la cité de Cuenca, conquise sur les Arabes, le même roi Alonzo VIII. Cette charte municipale, véritable abrégé d'un code civil, se fait remarquer par son étendue, sa clarté, et surtout par l'esprit libéral qui l'a dictée. Du temps même d'Alonzo X, son autorité subsistait encore, et les jurisconsultes de l'époque opposaient souvent ses lois à celles de ce roi législateur. Aussi retrouve-t-on son influence dans presque tous les *fueros* contemporains ou postérieurs, qui lui sont empruntés en grande partie.

Enfin, pour en finir avec ces confuses origines du droit et des libertés de l'Espagne, mentionnons, pour mémoire seulement, les *fueros* de Llanès, en 1169; de Sanabria, en 1220, et ceux de Benavente et de Cace-

(1) Buriel, *Informe de Toledo sobre pesos y medidas*, donne une analyse détaillée de ce *fuero*, qui s'en réfère au code gothique pour toutes les causes civiles et criminelles.

rès, dont la date est incertaine, tous donnés par le roi de Léon Alonzo IX. Laissons de côté une foule de *fueros* seigneuriaux, octroyés souvent à des villes importantes, telles que Molina, Bilbao, Uclès, et ceux des états de Biscaye, concédés à ce pays par ses seigneurs particuliers, feudataires des rois de Castille et de Léon, et parfois du roi de Navarre. Quant au règne de Fernando III, ou *le Saint*, le petit nombre de *fueros* accordés par ce roi militant aux villes conquises par lui, telles que Séville et Cordoue, ne sont que des copies du *fuero* général de Tolède.

Nous avons déjà cité les plus importants des *fueros*, ou plutôt des codes judiciaires et politiques publiés par Alonzo X, l'illustre et malencontreux auteur du *fuero real*. Nous y ajouterons ceux de Carmona, en 1252; de Truxillo et de Soria, en 1256; de Plasencia, en 1279, et de Niebla, en 1283, la dernière année de son règne, sans compter une foule d'autres de moindre importance. Mais ces obscurs *fueros* municipaux n'offrent que peu d'intérêt, si on les compare aux phases si agitées de l'histoire des deux grandes créations législatives de ce règne, le *Fuero Real* et les *Siete Partidas*.

Après ce coup d'œil jeté sur l'origine et la date de tous ces *fueros*, que les historiens, quand ils daignent en parler, confondent sans cesse les uns avec les autres, reste une tâche non moins difficile : c'est celle de les analyser, et de trouver, au milieu de leurs dissemblances, les points communs par lesquels ils se touchent. Ce travail ingrat et hérissé de difficultés a été fait avec un soin et une conscience admirables par le chanoine Marina, et l'on peut dire que, grâce à lui, on a retrouvé la constitution civile, politique et

criminelle de la Castille, à une époque où le pays lui-même, sous le joug étroit et exclusif de l'esprit municipal, ne se doutait pas qu'il eût une constitution. Remarquons toutefois qu'à côté de ces lois nouvelles, nécessitées par les besoins du temps, le code gothique resta toujours en vigueur, sauf dans les cas où il était formellement contredit par elles. La meilleure preuve, c'est la traduction qu'en fit faire, au XIII[e] siècle, en langue vulgaire, Fernando III, peine qu'on n'eût pas prise, à coup sûr, pour des lois abrogées.

Les populations, que l'on appelait dans ces terrains vagues de la Marche à habiter les villes désertes ou à en fonder de nouvelles, échappaient ainsi au joug de fer des *ricos homes*, ou au vasselage moins dur de la couronne : le premier de tous les avantages qu'on leur accorda fut donc l'indépendance, et une existence communale qui leur appartint en propre. A ce titre, les premiers habitants des *poblaciones* furent autorisés à vivre en commun, à posséder, à administrer leurs biens par un *concejo* ou *junta*, conseil ou junte municipale qu'ils élisaient eux-mêmes, et à disposer librement des revenus de la commune. La seule trace de dépendance fut une redevance en argent, payée, sous le titre de *moneda forera* ou *del fuero*, à la couronne ou au fondateur du *fuero*, outre la *tenure* militaire. Quelques municipalités, que leur situation exposait à plus de dangers, ou rendait plus importantes à conserver, furent même complétement exemptes d'impôts. Mais en général les taxes furent extrêmement modérées; réparties en outre par les habitants eux-mêmes, elles durent leur être beaucoup moins à charge. Les pauvres, d'ailleurs, étaient, à

ce titre seul, affranchis de toute contribution. Enfin, pour encourager le service de la cavalerie, si nécessaire dans toute guerre contre les Arabes, on exempta d'impôts tous ceux qui entretenaient un cheval, et qui prirent de là le nom de *caballeros* (cavaliers, et, plus tard, chevaliers).

Les obligations des *vecinos* et de la couronne, ou du donateur du *fuero*, étaient réciproques. Les premiers devaient vasselage et soumission aux charges stipulées dans le *fuero*. Ces charges variaient d'après l'importance de la *poblacion* ou le caprice du donateur; il est donc impossible de les résumer dans une formule générale, et de fixer le chiffre si variable de la redevance pécunaire. Le monarque ou le donateur, de son côté, s'engageait à observer religieusement le contrat, à respecter et à faire respecter les droits du *fuero*, et à ne jamais aliéner de son domaine la communauté ni ses biens, pour en transférer la suzeraineté à un autre.

Les *caballeros* (*ordo equestris*), sorte de noblesse municipale et bourgeoise qu'il ne faut pas confondre avec les possesseurs de fiefs et la noblesse de cour, constituaient la classe la plus distinguée des *vecinos*, ou bourgeois. C'était un grave attentat, puni de 300 sous d'amende, que d'arrêter seulement leur palefroi par la bride (1); on ne pouvait saisir judiciairement leur cheval et leurs armes. Une offense grave envers eux se payait, d'après certains *fueros*, jusqu'à 500 sous d'amende, privilége plus spécialement attribué

(1) Fuero de Cuenca, XXII et XXIII, ch. 12, cité par Marina, p. 126.

depuis par les cortès de Najera à la noblesse de Castille, et où l'on reconnaît l'empreinte des *compositions* gothiques.

Grâce à ces priviléges, et à beaucoup d'autres que nous passerons en revue, les *poblaciones* prirent un rapide accroissement de force, de richesse et d'indépendance. Les conquêtes successives des belliqueux souverains de Léon et de Castille poussant toujours en avant la flottante limite de leurs états, les premières *poblaciones* se trouvèrent bientôt à l'arrière-garde, et crûrent dès lors en sécurité comme en richesse. L'exemple de leur prospérité dut induire beaucoup d'habitants des montagnes à descendre vers les plateaux déserts de la Manche, et jusqu'aux confins de l'Andalousie, à mesure que les conquêtes de leurs rois atteignirent cette limite extrême. Cette prospérité devint telle, que bientôt on vit de nobles hidalgos renoncer aux droits de leur caste, pour se faire inscrire comme *vecinos* dans quelques communes, et jouir des priviléges concédés par les *fueros* (1).

(1) Ce perpétuel mélange des deux castes est attesté par le bizarre cérémonial que nous révèle le *fuero viejo;* on remarquera la ressemblance de ces usages avec les formules symboliques si usitées dans l'ancien droit germanique : « Le noble, trop pauvre pour maintenir sa noblesse, et qui veut devenir » vilain (*villano*), doit aller à l'église, et dire en public qu'il veut devenir » bourgeois payant tribut (*vecino en infruccion*); et deux hommes tenant sur » les épaules un aiguillon à piquer les bœufs, il doit passer trois fois dessous, » et dire : « Je laisse noblesse et je deviens vilain. » Et ainsi le sera-t-il lui et » tous les fils qu'il aura pendant ce temps. Et plus tard, quand il voudra re- » prendre sa noblesse, qu'il retourné à l'église; et, disant tout haut qu'il veut » redevenir noble, qu'il passe sur l'aiguillon, et dise : « Je laisse vilainie et je » reprends noblesse. » (Liv. I, tit. V, loi 16.)

« La noble dame (*duena hijadalgo*) qui se marie avec un laboureur doit » payer impôt sur ses biens; mais par la mort du mari ils en sont exempts. » Et pour cela, elle doit prendre une hallebarde au côté, puis aller sur la tom- » be du défunt, et dire trois fois, en frappant la tombe de sa hallebarde : » Vilain, prends ta vilainie et rends-moi ma noblesse. » (L. 17.)

Le caractère le plus général de tous ces *fueros*, c'est une double tendance à diminuer l'autorité des seigneurs, et à augmenter celle du roi. C'est au roi, et au roi seul, qu'il fallait avoir recours pour redresser les abus ou les dénis de justice, ou les atteintes portées aux droits des *fueros*, atteintes que l'Espagnol résume en un seul mot, *desafueros*. Le roi, *seul seigneur*, nommait dans les municipalités importantes un magistrat amovible, ou gouverneur politique et militaire, qui veillait au maintien des lois, et percevait les impôts royaux; mais ce délégué du pouvoir royal ne prenait aucune part à l'administration de la justice. Il avait sous lui différents dépendants, appelés *merinos* et *saiones*, qui devaient être *vecinos* de la ville ou commune (*pueblo*). Toute violence et toute usurpation de sa part et de celle de ses agents contre les membres de la commune, ou les étrangers même qui s'y trouvaient ou passant, était sévèrement défendue par la loi; les prévenus de quelque délit, arrêtés par les officiers du roi, devaient être remis entre les mains de l'alcalde municipal. Le foyer domestique, ce sanctuaire des droits du citoyen, si saint et si respecté chez les peuples du Nord, ne l'était pas moins chez les descendants des Goths; et aux termes de certains *fueros* (1), le citoyen offensé avait droit de se faire justice lui-même, et de frapper de mort celui qui avait violé cet asyle.

Le roi, source de toute autorité et de toute justice,

(1) « Nullus senior, qui sub potestate regis ipsa villa mandaverit, non faciat » eis turtum nec forza..., et si suo merino sive sayone voluerint intrare in illa » casa de alicujus populator, *occidantur*, et proinde non pectet homicidium. » (*Fuero de Logroño.*) « Mandamus ut *majorinus* (merino) vel sajo, aut domi- » nus soli, vel aliquis *senior* (seigneur) non intrent in domum hominis Legione

réunissait seul en lui les droits de juridiction haute ou basse (*merum aut mixtum imperium*), et le rang même le plus élevé ne conférait pas ce privilége aux grands vassaux de la couronne, sans une délégation directe de l'autorité souveraine. Ce n'est que sous Alonzo XI que les *ricos homes*, froissés par cette exclusion, parvinrent à la faire révoquer (1).

Le droit de rendre la justice appartenait exclusivement aux alcaldes et aux juges, nommés par le conseil municipal, tant dans les communes fondées par les rois, que dans celles qui dépendaient de suzerains laïcs ou ecclésiastiques. Ceux-ci avaient, comme le roi, leurs *merinos* ou majordomes pour recueillir leurs rentes et maintenir leurs droits; mais ces agents seigneuriaux n'exerçaient non plus aucune juridiction; s'ils rencontraient des coupables, ils devaient aussi les livrer aux alcaldes, qui pouvaient leur accorder la liberté sous caution : cette législation, empruntée au code gothique, et qui fut le fondement de la liberté civile en Espagne (2), se retrouve dans presque tous les fueros de Léon et de Castille.

» commorantis, por ulla calumnia, nec portas auferant a domo illius. » (*Fuero de Leon*, con. XLI.)

(1) « Establescemos que la justicia se pueda gañar de aquí adelante contra » el Rey por espacio de cient anos continuamente, sin destajamiento, e non » menos, e la juredicion cevil que se gañe contra el Rey por espacio de quarenta » anos e non menos. » (*Ordenam. de Alonzo XI.*) Par *justicia* il faut entendre ici la justice criminelle, *merum imperium*.

(2) Il est curieux, après cela, de voir avec quelle étrange préoccupation le grave Robertson, dans son Introduction à l'Histoire de Charles V, juge les institutions municipales de l'Espagne : « Chaque cité considérable de Castille » avait son souverain, qui y établissait son trône, y *exerçait une juridiction* » *arbitraire* sur les habitants, qui, *privés de leurs droits naturels* et inhé- » rents à l'espèce humaine, ne pouvaient disposer des fruits de leur industrie » par acte légal ni testament, et, *destitués de toute liberté civile*, étaient ré- » duits à un état réel de servitude. » (P. 305 de la traduction.)

Souvent même ces juges communaux prononçaient sur les procès des *hidalgos* et des évêques, chapitres ou monastères. Les vassaux ecclésiastiques, dans des procès temporels, ne pouvaient en appeler de leurs jugements aux tribunaux spirituels. Les procès des villages situés dans le district des villes, ou relevant de suzerains séculiers ou ecclésiastiques, devaient se juger par les tribunaux des villes. On comprend que cette dernière prescription de la loi d'Alonzo XI ne fut pas toujours strictement exécutée. Certaines causes déterminées étaient réservées aux tribunaux du roi, qui devait y siéger en personne trois jours par semaine; libre accès devait être ouvert jusqu'à lui aux porteurs des plaintes et griefs des *concejos;* mais aucun *vecino* ne pouvait être cité devant les tribunaux royaux, si ce n'est par voie d'appel, et après sentence des alcaldes *foreros* ou du *fuero*.

La nomination des juges, alcaldes, *jurados*, et autres officiers municipaux, se faisait tous les ans, par le conseil de la commune, en la forme prescrite par le *fuero*. Selon le *fuero* de Molina, les *caballeros* seuls avaient le droit d'être élus aux offices communaux, appelés *portiellos*. Personne ne pouvait être nommé juge ou *alcalde* (maire) sans posséder depuis un an une maison et un cheval de selle. Les pouvoirs des officiers nommés expiraient avec l'année. « Quiconque, dit le *fuero* de Soria, cherchera à se faire » nommer par influence de parentage, ou du roi ou » du seigneur; quiconque donnera ou promettra de » l'argent à cet effet, ne sera point élu. Le juge nommé prêtera serment sur les saints Evangiles que, » ni par amour de fils ou de parents, ni par avarice,

» ni par crainte, ni par respect de personne aucune, » ni pour argent, ni pour prière, ni par bon vouloir » pour des amis ou voisins, ni par haine d'ennemis » ou d'étrangers, il ne jugera, si ce n'est d'après ce » *fuero ;* et qu'il n'ira pas à l'encontre, et ne quittera » point le chemin du droit. » Ces paroles, littéralement copiées dans une foule d'autres *fueros*, renferment certes de beaux et nobles principes d'équité naturelle; elles expliquent comment la société, menacée par tant de passions désordonnées et d'influences rivales, se soutenait par ces saines et vigoureuses institutions municipales ; l'anarchie et l'oppression étaient au sommet, mais la liberté et l'ordre à la base : l'histoire d'Espagne tout entière est dans ce contraste.

Les communes faisaient face à leurs dépenses avec des biens fonds, reconnus pour inaliénables et sacrés par une foule de décisions des cortès. Il faut y ajouter le produit des amendes qui se partageaient entre le délégué du roi, le *concejo*, l'offensé et les juges. Nul ne pouvait bâtir des châteaux, ou fonder de nouvelles *poblaciones* dans les limites d'une municipalité. Les *vecinos* eux-mêmes ne pouvaient donner ou vendre leurs biens fonds à des étrangers, ni même à des nobles domiciliés dans les limites du *concejo*. Mais, en citant tous ces règlements, il faudrait rappeler à chaque ligne que l'influence jalouse de la noblesse essaya constamment de les entraver, et y réussit trop souvent. Cependant, il faut dire aussi que les rois firent des efforts non moins constants pour protéger les droits des communes sous l'abri de leur autorité, trop souvent impuissante. Quelque chose, en effet, disait à la royauté espagnole, comme à celle de France, que les communes étaient ses alliées

naturelles contre une noblesse factieuse, leur commun ennemi.

D'après tous les *fueros* sans exception, tous les habitants d'une municipalité jouissaient de l'égalité civile, sans distinction de rangs ni d'emplois. Le noble qui s'établissait dans une commune était soumis au même *fuero* que le plus humble des *vecinos*. Supériorité évidente de la loi castillane sur toutes les lois barbares, où d'odieuses distinctions faisaient payer plus cher le sang d'un noble que celui d'un simple homme libre.

La nécessité d'encourager les *poblaciones* l'emporta même sur les préjugés religieux, si puissants en Espagne. Les juifs, si cruellement persécutés par les Goths, trouvèrent dans les communes espagnoles asyle et droit de bourgeoisie; ils avaient même leurs alcaldes juifs, qui connaissaient de leurs procès : dans les causes mixtes, entre juifs et chrétiens, le tribunal était mi-parti d'alcaldes des deux religions; ils jouissaient du reste des mêmes droits que les chrétiens, et toute offense envers eux était punie des mêmes peines. Un tel exemple de tolérance envers cette race malheureuse, partout ailleurs proscrite et méprisée, honore un pays et un siècle dont on ne l'eût pas attendu; mais le pressant intérêt qui commandait aux lois d'encourager la population pouvait seul l'emporter sur un préjugé aussi puissant, et sur une répulsion aussi unanime.

Les lois cherchaient en outre à assurer aux membres des municipalités leur sécurité personnelle; mais les temps étaient mauvais, et les mœurs plus fortes que les lois. Personne, d'après celles-ci, ne devait être condamné sans avoir été entendu et convaincu

du délit qu'on lui imputait. Il ne pouvait être imposé aux *vecinos* d'impôts extraordinaires, et contraires à leurs franchises (*desaforados*). A chaque violation de la loi, et elles étaient fréquentes, les *concejos* avaient recours au monarque, leur protecteur naturel, et les promesses ne leur manquaient pas. Les rois, dans presque toutes leurs cortès, s'engageaient à ne pas imposer de taxes nouvelles sans le consentement des députés des villes, appelés en cortès; et la règle s'établissait peu à peu, grâce aux exceptions mêmes.

Chaque membre de la commune pouvait impunément tuer l'homme riche, noble ou puissant, qui commettait quelques violences dans les limites du *concejo*. Les juges communaux avaient seuls le droit d'emprisonner un *vecino* coupable de quelque délit; mais toujours le prévenu pouvait rester libre sous caution, *fuero* qui appartenait en propre à la noblesse castillane, aux termes des cortès de Najera. Le chef militaire et tous les habitants de la commune devaient prêter force à la loi et protection à l'offensé; mais la guerre entre particuliers et entre communes n'était pas autorisée par les lois.

Le but évident de toutes ces lois, de tous ces priviléges, si précieux à une pareille époque, c'était de développer l'esprit de patriotisme municipal, et d'attacher l'homme au sol, en lui assurant la liberté du moins, à défaut de sécurité, dans ces terrains déserts qu'il fallait peupler à tout prix. La preuve que ce but fut atteint, c'est la quantité d'étrangers qui vinrent se fixer en Espagne, attirés par l'appât des franchises communales. On trouvait des Français et des Lombards dans presque toutes les cités du royaume; Portugais, Mozarabes, Gascons, Allemands,

Bretons, Anglais, Bourguignons, Provençaux, s'y rencontraient en foule, occupés pour la plupart de trafic. Des familles riches et puissantes étendaient leurs rameaux à l'ombre de ces lois qui, sans être aussi efficaces que le prétend le candide Marina, garantissaient cependant dans ces temps malheureux un bien-être et une sécurité relatifs.

Après les lois politiques, passons aux lois civiles : Le *Forum Judicum*, et, d'après lui, la loi de Castille, établissaient le droit des fils légitimes, et de leurs ascendants au quatrième degré, à hériter de leurs pères à l'exclusion des étrangers. L'héritage se partageait également entre les enfants des deux sexes, et les majorats ou substitutions étaient formellement repoussés par tous les *fueros*, sauf celui de Castille, où le fils aîné d'un *hidalgo* prélevait de droit, outre sa part d'héritage, les armes et le cheval de son père (1). Mais cette législation changea vers le milieu du XIII[e] siècle, et l'on en revint à la loi gothique, qui permettait au père d'avantager un de ses fils du tiers de ses biens. A défaut du père et de la mère, ou en cas de mauvaise conduite de leur part, les parents les plus proches étaient nommés tuteurs des enfants en bas âge et de leurs biens, qu'on ôtait au père et à la mère. Le père de famille ne pouvait donner ni aliéner ses biens, pas même en faveur du clergé : sage prévision de la loi qui se retrouve dans tous les *fueros*. Aucun moine (*frade*, *cucullado*) ne pouvait hériter par testament, ni tester en faveur de ses fils, que la loi ne reconnaissait pas ; mais les biens dont les moines avaient hérité de leurs pères, et dont

(1) *Fuero viejo*, liv. V, tit. I', loi 5.

ils pouvaient jouir pendant leur vie, retournaient, après leur mort, à leurs parents, sauf le cinquième, dont ils pouvaient disposer pour le salut de leur âme. Enfin, comme la loi gothique (1), les *fueros* défendaient aux monastères d'hériter des biens de leurs membres, si ce n'est à défaut de parents jusqu'à la septième génération.

Le code gothique (2) établissait sur les affranchis le droit odieux de *mañeria* (stérilité), conséquence de l'esclavage ; et quand l'affranchi mourait sans enfants, le maître héritait de ses biens. Cette législation se maintint en Castille jusqu'au XI[e] siècle, et s'étendit aux individus de toute classe qui mouraient sans enfants. Mais la noblesse réclama bientôt contre ce droit inique, qui fut aboli pour toutes les classes de citoyens.

On voit que dans toutes ces lois l'esprit d'équité naturelle s'est trouvé en lutte avec les préjugés religieux, et que presque toujours l'équité a vaincu. Certes, on ne s'attendait pas à trouver sur ce point, dans l'antique législation de l'Espagne, autant de dispositions sages et libérales. Pour arriver à une liberté réglée par des lois, l'Espagne, on le voit, n'a pas besoin d'avancer, mais de reculer : au lieu de copier les autres, il lui suffit de s'imiter elle-même.

Les droits des parents passaient avant ceux des étrangers dans toutes les ventes de biens, et pendant neuf jours ils pouvaient faire résilier la vente en leur faveur, mais à condition de payer le prix le plus élevé qui avait été offert. Ce droit se nommait en espa-

(1) Liv. IV, tit. 2, loi 12.
(2) Liv. V, tit. 7, lois 13 et 14.

gnol *derecho de tanteo y retracto* (*retrait lignager* dans le vieux droit français). Les ascendants, aïeux et bisaïeux, succédaient, à l'exclusion des collatéraux, d'après cet axiome du droit espagnol : « *Raïz torna » á raiz*, le fonds retourne au fonds », loi qui date du roi goth Rekeswinth (1). Les femmes ne pouvaient être citées en justice en l'absence du mari, ni vendre ou contracter sans son autorisation. Elles ne pouvaient disposer de leur dot en faveur d'étrangers qu'à défaut d'héritiers directs.

La confiscation était en général bannie de la législation des *fueros*. « Celui-là seul doit être réputé cou- » pable qui a commis le délit, dit la loi gothique, et » tout crime expire avec la mort de son auteur » (2). Le crime de haute trahison était le seul qu'on punît de cette peine; mais, dans ce cas même, la femme conservait sa part des biens du défunt. L'homicide était puni de mort ou d'amende; mais ses héritiers ou sa famille obtenaient l'héritage presque entier.

Les enfants ne pouvaient se marier sans le consentement de leurs parents, jurisprudence que changea plus tard l'empire du clergé et le désir d'encourager la population. D'après la loi castillane, comme d'après celle des Goths (3), la jeune fille qui se mariait contre le gré de ses parents était déshéritée. Contrairement à la coutume romaine, et suivant l'usage des Goths, des Germains (4) et des anciens Cantabres,

(1) *For. judic*, lib. IV, tit. 2, loi 6.

(2) Lib. VI, tit. 1, loi 8.

(3) Liv. III, tit. 1, loi 8; et tit. 2, loi 8.

(4) « Dotem non uxor marito, sed uxori maritus offert; intersunt parentes » et propinqui, et munera probant; in hæc munera uxor accipitur; et invi- » cem ipsa armorum aliquid viro offert : hoc maximum vinculum. » (Tacit., *German.*)

le mari constituait, par acte rédigé devant témoins, la dot de sa femme : c'était en quelque sorte le prix de la jeune fille qu'il achetait de ses parents. Cette loi régna en Castille, en Catalogne, en Aragon et en Navarre, jusqu'à la publication des *Partidas*, et même en quelques endroits jusqu'au XV[e] siècle. Cependant les femmes pouvaient, après un an de mariage, faire quelques présents à leurs maris, comme chez les Germains. A la mort du mari la femme avait droit à la dot et aux biens meubles qu'elle avait reçus par acte dotal (*tablas dotales*). La somme fixée pour cette dot varie suivant les *fueros* (1). D'après celui de Castille, le mari pouvait donner en dot à sa femme le tiers de son héritage (2). D'après la loi

(1) Nous donnons ici deux textes remarquables, surtout par l'idiome barbare dans lequel ils sont écrits : on y verra clairement la transition du latin au romance. Le *fuero* de Cacerès date environ de 1230, et celui d'Uclès, étant évidemment plus ancien, doit remonter au commencement du XIII[e] siècle. Les *fueros* antérieurs, comme celui de Tolède, de Cuenca, de Léon, etc., sont écrits en latin; ceux qui, comme les *fueros* de Sepulveda et de Sanabria, quoique antérieurs, sont écrits dans une langue plus correcte, ont été évidemment traduits ou retouchés : « Quien uxorem duxerit det ei en arras (arrhes) » y en vestidos y en bodas quanto se aviniere con los parientes de la esposa, et » prenda fiadores de arras. » (*Fuero* de Cacerès.) Comme on le voit, le commencement de la phrase est en latin et le reste en romance. Celui de Uclès est beaucoup plus près du latin : « Totus homo qui arras hobiere a dar, non det » mas de XX morabetinos (maravedis) tertia parte in boda per foro de Uclès, é » si in vida non demandarent, postia non respondeant nec filii nec parentes, » sed homo qui fiador entrare por arras respondeat, o pectet. »

(2) Voici un extrait du contrat dotal (*cartas de arras*) du fameux Rodrigo Diaz, dit le Cid : « Todo esto os doy y otorgo en arras a vos mi muger Xime» na, conforme al fuero de Leon; lo qual prometo yo Rodrigo Diaz a vos mi » esposa por el decoro de vuestra hermosura y pacto de matrimonio virginal. » Je vous donne et vous octroye tout cela en arrhes, à vous, ma femme Ximena, suivant le *fuero* de Léon; ce quoi je vous promets à vous, mon épouse, par l'honneur de votre beauté, et suivant le pacte nuptial de votre virginité. — Ce contrat, daté de 1074, et cité en latin par Risco, Appendix de l'histoire du Cid, p. IX, est probablement apocryphe; la traduction est du XIII[e] ou XIV[e] siècle.

gothique, cette dot ne pouvait passer le dixième des biens du mari, jurisprudence qui s'établit surtout dans les *poblaciones* d'Andalousie. Le mariage était célébré en grande pompe, avec des réjouissances longues et dispendieuses, et qui dégénéraient souvent en désordres.

La communauté de biens était complétement établie entre le mari et la femme, législation dont le droit romain n'offre aucune trace, et qui fut sans doute empruntée aux Germains, chez qui les femmes, partageant toutes les fatigues et les dangers de leurs époux (1), devaient sans doute aussi partager leurs biens. La loi gothique (2) sanctionne cette communauté, qui ne s'appliquait qu'aux *acquêts* faits pendant le mariage. Les lois de Castille et de Léon l'adoptèrent. D'après la loi célèbre dite de *unidad* (d'unité), cette communauté pouvait survivre même à la mort d'un des deux époux, quand l'autre s'engageait à rester en état de veuvage, et le partage des biens entre les héritiers n'avait lieu qu'en cas de mort ou de mariage du survivant. Mais il fallait que cette *unité* eût été proclamée par un acte authentique, et du consentement exprès des héritiers. Une autre loi, dite de *viudedad* (veuvage), prélevait une portion des biens meubles pour la subsistance de la veuve, tant qu'elle ne se remarierait pas (3). L'état de veuvage était

(1) « Ipsis incipientis matrimonii auspiciis admonetur, venire se laborum » periculorumque sociam, idem in pace, idem in prælio passuram ausuram» que. » (Tac. *de Mor. Germ.*, n. 18.)

(2) Liv. IV, tit. 2, loi 16.

(3) La veuve ne devait pas vendre le lit où elle avait dormi avec le défunt, ni ses faucons. Les anciennes lois ou coutumes corses étaient encore plus sévères sur l'article du veuvage : la veuve non seulement ne devait pas se remarier,

très respecté : les veuves jouissaient des mêmes honneurs et priviléges dont avaient joui leurs maris ; mais elles devaient vivre dans la retraite et la chasteté, et nul ne pouvait loger dans leur maison. Il ne leur était permis de se remarier qu'un an après la mort du mari.

On sait le terrible empire que la loi romaine attribuait au père sur ses fils, même mariés, même avancés en âge. Les Goths ôtèrent aux pères ce droit barbare de vie et de mort, ainsi que celui de vendre leurs enfants, et de les donner ou de les mettre en gage (*empeñar*). Le père qui tuait son fils était puni de mort chez les Goths (1), et la loi de Castille se conforma sur ce point à la loi gothique ; le père même devait payer les amendes encourues par le fils. Celui-ci ne pouvait être cité en justice tant qu'il était sous le pouvoir paternel, et dans le célibat. Le père, d'après la loi castillane comme d'après la loi gothique (2), pouvait déshériter son fils, mais seulement pour des fautes graves. Les biens acquis par le fils non marié, et en puissance de père, appartenaient aux parents, usufruit et propriété, et à leur mort se partageaient entre tous les frères. Mais en revanche la vie de l'enfant était si précieuse aux yeux de la loi, que la nourrice qui, par ses désordres, corrompait son lait, était soumise à la peine de l'homicide (3) si l'enfant venait à mourir.

mais vivre renfermée dans un deuil perpétuel, et toujours vêtue de noir ; encore aujourd'hui, le veuvage y est plus sévère que dans aucun autre pays.

(1) *Forum judic.*, liv. VI, tit. 5, loi 18.

(2) Liv. IV, tit. 5, loi 1. Le père devait déclarer devant le *concejo* qu'il ne le reconnaissait plus pour son fils (*desafijar*).

(3) Fuero de Cuenca, chap. IX, loi 51 ; et chap. XXXVIII, loi 4. « Si man-

Dans le but d'accroître la population, le mariage était hautement recommandé par les lois. Les célibataires étaient exclus de tous les emplois, et n'étaient pas réputés membres actifs de la communauté. Suivant le *fuero* de Carmona, ils ne pouvaient même hériter. D'après d'autres *fueros*, ils ne pouvaient ni témoigner ni citer en justice. Les offenses commises envers eux étaient moins sévèrement punies qu'envers les hommes mariés. Les lois militaires, si sévères dans ces âges belliqueux, étaient plus indulgentes pour eux. Le *vecino* dont la femme était malade était dispensé du service militaire (*fonsado*), « jusqu'à ce qu'elle guérit ou qu'elle mourût. » Il l'était également un certain temps après la mort de sa femme, et pendant l'année qui suivait le mariage (1), et ne payait pas d'impôt pendant ce temps. Celui qui avait quatre enfants mariés n'en payait plus de toute sa vie.

Moins sévère que la loi gothique, qui autorisait les fils mêmes à dénoncer l'adultère de leur mère et à la poursuivre en justice (2), la loi de Castille attribuait au mari seul le droit de poursuite. La femme convaincue d'adultère devait être punie de mort, à moins que son époux ne lui pardonnât; mais alors il devait pardonner aussi à son complice. Un seul *fuero* autorise le divorce après l'adultère de la femme.

Ceux qui étaient convaincus du crime contre na-

» cipium mercenarium nutricem domus cognoverit, et lac fuerit corruptum, » et filius obierit, pectet calumpnias (solvat mulctas) homicidii. »

(1) « Cum acceperit homo nuper uxorem, non procedet ad bellum nec ei » quidpiam necessitatis injungetur publicæ, sed vacabit absque culpa a do- » mo sua, ut uno anno lætetur cum uxore sua. » (Deuteron., ch. 24, vers. 5.)

(2) Liv. III, tit. 4, loi 13.

ture devaient être d'abord châtrés, puis écorchés vifs (*rastrados*, mot à mot arrachés), et ensuite brûlés le lendemain, d'après le *fuero* de Soria. Le père pouvait tuer sa fille ou l'époux sa femme qu'il surprenait en flagrant délit; mais il fallait tuer avec elle son complice, ou leur pardonner à tous deux (1).

La loi, conséquente à son but d'inviter les citoyens au mariage, livrait les courtisanes au mépris public : chacun pouvait les injurier ou les maltraiter sans payer aucune amende (*caloña*, *calumnia*); elles étaient rejetées loin des cités. D'après le *fuero* de Caceres, tout entremetteur (*alcahuete*) était pendu, toute *alcahueta* brûlée vive (2). La loi était moins rigide pour le délit de séduction, qu'elle ne punissait pas si la femme n'était pas mariée. Seulement la mère devait nourrir le fils, et le père supporter la dépense; mais il n'était pas contraint d'épouser la mère (3).

(1) « Esta es fazaña de un caballero que falló yaciendo a otro con su muger; » et prisol este et castrol... Et sus parientes querellaron al Rey Fernando... et » juzgaronle en la corte que debia ser enforcado (pendu) et enforcaronle, pues » que la muger non le fizo nada. Mas quando tal cosa aviniere a otro, ya- » ciendo con su muger quel ponga cuernos, sil quisiere matar, debe matar a » su muger, e non será cuernero, nin pecherà homecidio. » (*Fuero* de Burgos, tit. CXVI.)

(2) La loi aurait fort à faire en Espagne aujourd'hui si elle voulait être aussi sévère.

(3) « La jurisprudence moderne, dit Marina (§ 217), oblige l'homme à do- » ter la femme ou à l'épouser; mais nos ancêtres pourraient dire qu'une loi » pareille est injuste, et contraire à la prospérité du mariage : par quel mo- » tif, sur deux personnes également coupables, doit-on récompenser l'une et » punir l'autre? quels fruits la société peut-elle recueillir de cette union forcée? » comment un contrat de ce genre peut-il être durable et solide? Exciter par » un prix si avantageux des penchants déjà désordonnés, n'est-ce pas ouvrir » la porte à la licence et à la corruption? » Nous pouvons citer à l'appui de ces arguments l'exemple des états romains, où la loi ordonne au séducteur d'épouser la fille séduite, de payer une amende, ou d'aller aux galères : les mœurs, que nous sachions, n'en sont pas pour cela beaucoup plus pures.

Les *fueros*, assez indulgents en fait de morale (1), quoi qu'en dise l'honnête Marina, autorisaient le concubinage réglé des célibataires, et même des ecclésiastiques. Les fils nés de ces unions pouvaient hériter, mais par testament exprès; et la concubine même (*barragana*), si elle avait été fidèle à son seigneur, « et avait constamment mangé avec lui à une écuelle » et à une table », pouvait hériter de la moitié de ses biens. Il paraît, d'après l'abondance des lois à ce sujet, que ces unions étaient très fréquentes, même chez les hommes mariés. Mais la loi ne reconnaissait pas ces dernières. D'après quelques expressions obscures des *fueros* ou des vieilles chartes, on pourrait même croire que les ecclésiastiques étaient quelquefois mariés : car les femmes qui vivaient avec eux y portent le nom de *muger* et *uxor* (2). Pendant les quatre premiers siècles de la restauration comme sous les Goths, le mariage des prêtres paraît avoir été toléré plutôt qu'autorisé dans les rangs inférieurs du clergé, et encore pour une seule fois et avec une vierge, mais défendu dans les rangs supérieurs. Un sous-diacre marié ne pouvait monter plus haut dans la hiérarchie avant d'avoir juré de s'abstenir *ab usu matrimonii*. Du reste, cette tolérance cessa tout à fait

(1) On trouve cependant dans les *fueros* quelques précautions assez bizarres de décence publique : « Que personne, dit le *fuero* de Najera, n'ose accepter » l'hospitalité dans la maison d'une veuve ou d'une vierge. » Celui de Cuenca, en établissant un règlement pour les bains, beaucoup plus fréquents à cette époque qu'aujourd'hui, peut-être d'après l'exemple des Arabes, fixe des jours pour les femmes et des jours pour les hommes, et défend, sous des peines sévères, « Ne quis insidietur mulieribus in balneo ».

(2) « Nemo hoc scire debet, nisi presbyteri; non frater, non mater, non so» ror, non *uxor;* quia quidam amicis aut *uxori* manifestarunt peccata eorum » qui eis confessi sunt; sed væ illis... » (*Ritual de Roda.*)

dans le XIIe siècle, et le célibat devint la loi commune.

Les conciles de Léon en 1114, le quatrième de Palencia, et celui de Valladolid en 1228, fulminèrent les censures les plus sévères contre les désordres du clergé. Mais le désordre n'en continua pas moins jusqu'au règne de don Juan I, à la fin du XIVe siècle, où, pour mettre un frein au luxe et à l'indolence des *barraganas* du clergé, le roi, en cortès, défendit aux enfants de ces femmes d'hériter des biens de leur père. Mais, à mesure que diminua le concubinage réglé, la prostitution augmenta d'autant : car toutes ces plaies rongeuses du corps social ne se guérissent guère sur un point que pour renaître sur un autre.

Les fils légitimes avaient droit d'hériter à l'exclusion des fils naturels ; ceux-ci cependant, s'ils étaient nés avant les autres et reconnus par leur père, pouvaient avoir par testament le quart de ses biens, à moins qu'il ne leur eût déjà donné de son vivant. Les enfants nés du concubinage d'un homme marié n'héritaient pas. Les ecclésiastiques avec leurs *barraganas* (car la loi ne leur reconnaissait pas de femmes légitimes) et leurs enfants jouissaient des droits municipaux comme les autres *vecinos*, et pouvaient tester en faveur de leurs fils.

Les jeunes filles (*mancebas*) vivaient dans la retraite (1), et le *fuero* de Burgos leur donne le nom de

(1) Voici à ce sujet quatre vers curieux d'un poëte du temps, l'archiprêtre de Hita :

« Estar sola con vos solo, esto yo non lo faria,
» Non debe la muger estar sola en tal compañia;

manceba escosa (*abscondita*, cachée). Elles ne portaient d'autre coiffure que leurs cheveux : de là le nom de *mancebas en cabello*. Les femmes mariées portaient une toque ou un voile, puisqu'on donnait aux femmes légitimes le nom de *muger velada*, ou de *bendiciones* (bénédiction nuptiale). C'était une grave offense que de toucher les cheveux d'une femme, comme la barbe d'un homme (1), et elle était punie des peines les plus sévères.

Les lois, qui encourageaient ainsi l'esprit de famille de tous leurs efforts, protégeaient aussi l'agriculture, seule richesse sociale qui puisse suppléer dans l'enfance des sociétés à l'absence du commerce.

» Nace dende mala fama, mi deshonra seria :
» Ante testigos que nos veyan fablar vos he algun dia. »
(Couplet 655.)

« Rester seule avec vous, cela je ne le ferai pas; la femme ne doit pas rester » seule en pareille compagnie : de là naît mauvais renom, et ce serait mon » déshonneur. Je veux bien vous parler quelque jour, mais devant des témoins » qui nous voient. »

(1) « Tout homme qui en saisit un autre par la barbe doit payer 4 maravédis, » et mettre la sienne à la disposition de l'offensé; et, s'il n'a pas de barbe, » qu'on lui taille dans la chair la largeur d'une poignée de crins. » (*Fuero* de Alcala). « Que tout homme qui en rase un autre lui paie 10 maravédis, et lui » donne à manger dans sa maison jusqu'à ce que la barbe et les cheveux aient » repoussé. » (*Fuero* de Baeza.) « Tout cavalier ou fantassin (*peon*, pion) qui » n'a pas répondu à l'appel pour le service, qu'on rase le cheval du cavalier » et la barbe du fantassin.» (*Fuero* de Cacerès). Voyez de plus le couplet 1329 du poëme du Cid :

« Que habedes vos, conde, por retraer mi la barba ?
» Ca de quando nasco, à delicia fue criada;
» Ca no me prisó à ella fijo de muger nada;
» Nimbla mesò fijo de Moro nin de cristiano,
» Como yo a vos, conde, en el castiello de Cabra. »

« Qu'avez-vous, comte, pour me tirer la barbe?
» Car, depuis que je suis né, à plaisir elle fut entretenue;
» Jamais fils de femme ne m'a saisi par elle;
» amais ne l'a rasée fils de More ni de chrétien,
» Comme je vous l'ai rasée à vous, comte, dans le château de Cabra. »

On a vu dans le *Forum Judicum*, en dépit des préventions barbares que les Goths avaient apportées contre l'agriculture, le soin minutieux qu'ils prenaient de la protéger, et la loi castillane, sous ce rapport, ne restait pas en arrière du *Forum Judicum*. Les nouveaux colons étaient dispensés pendant un an d'impôt et de service militaire; ils avaient droit de propriété sur les nouveaux défrichements.

Sans nous perdre dans le labyrinthe de ces lois de détail, nous pouvons affirmer que, vers les XIII[e] et XIV[e] siècles, quand le pays commençait à recueillir les fruits de ce sage régime municipal, l'agriculture se trouva dans un état assez florissant pour tenir lieu aux Castillans du commerce et de l'or du Nouveau Monde. Peut-être même étaient-ils alors plus vraiment riches qu'ils ne le furent sous Philippe II, au milieu de cette stérile opulence qui a appauvri l'Espagne, en ôtant les bras du peuple à l'agriculture, et en soulevant contre elle les préjugés de la noblesse. L'agriculture, en effet, pouvait seule, à l'époque malheureuse que nous étudions, fermer les plaies de l'état, sans cesse déchiré par des guerres civiles et étrangères, et fournir à ces guerres dévorantes une population toujours renaissante. Elle seule, enfin, en apprenant aux diverses provinces de l'Espagne l'art bien simple d'échanger les produits si variés de leur sol, pourrait aujourd'hui peupler ses stériles déserts, et porter l'industrie et le bien-être sous les misérables huttes du paysan de l'Aragon et de la Castille.

Nous n'avons vu jusqu'ici que le beau côté de la médaille municipale, il faut maintenant la retourner, et voir l'autre. Le caractère de ces lois, nous l'avons

dit, était de propager l'esprit de famille et de propriété, sans lequel l'esprit municipal ne saurait exister ; mais ces vertus, qui sont la base de toute société, poussées à l'excès, conduisent à un vice, qui est l'égoïsme. L'amour du municipe, a dit un ancien, tue l'amour de la patrie, de celle du moins qui ne finit pas avec l'horizon, et n'est pas enfermée dans les limites de la commune. L'étranger, resté en dehors des lois du *fuero*, en vint à être considéré comme un ennemi. Les lois s'armèrent contre lui de toute leur rigueur ; bientôt même la rivalité, l'envie, les haines héréditaires, séparèrent toutes ces petites républiques indépendantes et jalouses l'une de l'autre. La différence des coutumes et des lois acheva de creuser entre elles un abîme de plus en plus profond, et sans cesse les débiteurs et les criminels de l'une trouvèrent un asyle à l'abri des franchises de l'autre.

En outre, bon nombre de communes se régissaient par des us et coutumes, sans posséder de *fueros ;* d'autres n'en avaient que de très succincts ; les lois agraires et les lois criminelles abondaient, mais on manquait de lois civiles : de là une porte ouverte à l'arbitraire, par la latitude qu'il fallait laisser aux juges, et à la jurisprudence capricieuse qu'ils appliquaient au hasard. Les preuves judiciaires, aussi puériles que bizarres, qu'on rencontre à chaque page dans les *fueros*, montrent à quel fil fragile tenaient l'honneur, la fortune et la vie des citoyens devant de pareils tribunaux (1). L'épreuve barbare de l'eau bouil-

(1) « Toute femme qui aura été forcée par un homme, l'alcalde doit l'examiner de la ceinture en haut, et la femme de l'alcalde, avec des sages-femmes (*buenas mugeres*), de la ceinture en bas. » (*Fuero* de Burgos.) Suivant

lante, dont la trace n'existe que dans un seul exemplaire du code gothique, et qui manque dans tous les autres, devint plus tard commune en Espagne. De la France, où la loi salique l'introduisit, cette absurde ets auvage coutume passa, dès les temps les plus reculés, en Navarre, en Catalogne, et surtout en Aragon, et de là en Castille, où on la retrouve dès le IXe siècle. Les cortès de Léon l'autorisèrent en 1020. L'épreuve par le fer rouge (1), qu'on ne retrouve pas dans le code gothique, ne fut pas moins ancienne en Castille. Le duel judiciaire (*lid* ou *duelo*) passa également de France en Espagne ; le prévenu d'homicide pouvait demander le combat, d'après le fuero de Léon (can. XL). Les rois firent en général tous leurs efforts pour déraciner cette coutume barbare. Alonzo VI défendit par le *fuero* d'Astorga la *lid*, ou *litem*, « *quia servi Christi non debent litigare.* » Les autres rois, et notamment Alonzo X, dans ses *partidas*, ne pouvant la détruire, essayèrent du moins, en la réglant, d'en prévenir les abus, à peu près vers la même époque où nous la voyons proscrite par Frédéric II, dans les constitutions du royaume de Sicile.

La législation criminelle des *fueros* est beaucoup plus rigoureuse encore que celle du code gothique. Ce n'est pas que la peine de mort y soit extrêmement fréquente ; mais le genre de mort y est presque toujours inusité et terrible. Les voleurs y sont condamnés à être *despeñados* (précipités d'un lieu haut); la même peine est prononcée, s'il faut en croire le

d'autres *fueros*, l'alcalde doit l'examiner des genoux en haut. « Quand la jeune » fille qui vit dans la maison de son maître, et à sa solde, se plaindra d'avoir » été forcée par lui, sa plainte ne sera pas admise. » (*Fuero* de Burgos.)

(1) Je reparlerai de toutes ces épreuves en analysant le code des *Partidas*.

code d'Alonzo X (1), « contre le soldat qu'on trouve » dormant, quand il devrait veiller, après qu'on l'a » éveillé trois fois » ; et le continuel danger de l'invasion peut seul expliquer cette loi cruelle. L'homme qui rompra le *fuero* de Plasencia doit être lapidé, l'homicide lapidé ou brûlé vif, l'adultère châtré, l'incendiaire mis à l'amende de dix maravédis, ou brûlé vif, s'il ne peut se racheter, odieux privilége que la loi accorde ainsi à la richesse. Ailleurs, c'est l'homicide qu'on enterre vivant sous le mort, c'est le coupable qui ne peut payer l'amende qu'on laisse mourir de faim dans son cachot. Et puis, comme il y a impunité de fait pour le riche, il y a privilége pour le noble dans le genre de mort : le *caballero* est décapité ou condamné à mourir de faim (2); un voleur de raisin est pendu; celui qui ment à l'*almutazaf*, ou *almotacen* (inspecteur des poids et mesures) a les oreilles coupées; le juif ou le More surpris avec une chrétienne est *despeñado;* l'infanticide est puni par le bûcher; le faussaire a les dents arrachées; on coupe le nez, la main, la langue; on crucifie, on arrache les yeux, etc. Et, à côté de ces peines terribles pour des délits souvent légers, la *composition* germaine est admise, avec son tarif obligé, pour les coups et les blessures (3). Le rachat est admis même pour le plus grave de tous les crimes, pour l'homicide! Et, si le coupable parvient pendant neuf jours à se dérober aux poursuites, il peut retourner dans la *poblacion*,

(1) *Partida* II, tit. 18, loi 9.

(2) *Partida* II, tit. 21, loi 14.

(3) *Fuero viejo*, liv. II, tit. 1, loi 6. On payait 100 sous pour œil arraché, langue, lèvre, nez ou main, coupés; 50 sous pour une oreille; 1 sou pour un coup de poing, etc....

et la loi qui l'absout de l'amende ou de la peine l'avertit seulement de prendre garde à ses ennemis, dont elle autorise ainsi la vengeance (1). Etranges aberrations de l'esprit humain, qui met partout l'erreur à côté de la vérité et le privilége à côté de la loi !

Nous nous sommes appesanti sur cette législation des *fueros*, parce que là, suivant nous, est l'Espagne tout entière ; parce qu'on y trouve mieux que dans bien des livres la clef du caractère espagnol, indéchiffrable composé des intérêts et des habitudes les plus contraires : l'énergique sentiment du droit, à côté d'une passive résignation au privilége sanctionné par la loi ; les habitudes d'égalité presque républicaine et la farouche indépendance des montagnards, mêlées à un culte enthousiaste pour la royauté, et à la soumission fataliste de l'Arabe aux décrets de ce roi qui représente Dieu sur la terre ; la conscience la plus haute de la dignité de l'homme, dans ces siècles où l'homme qui n'était pas noble était à peine compté pour quelque chose ; le culte de tous les sentiments vrais, l'amour de la famille, du sol natal, de la vie stable et réglée du laboureur, à côté de la vie aventureuse et errante du soldat, et de cet insouciant mépris de la mort qui caractérise l'homme sans famille et sans patrie. L'Espagnol, en effet, est, comme sa législation, un composé de contrastes, et ne s'explique tout entier que par ses lois et par son histoire.

Ainsi se retrouvent épars dans les *fueros* communaux tous les traits rassemblés par nous de cette cu-

(1) « Si quis homicidium fecerit, et fugere potuerit de civitate aut de sua » domo, et usque ad novem dies captus non fuerit, veniat securus ad domum » suam, et vigilet se de suis inimicis, et nihil persolvat. » (Conc. Legion., can. 24.)



rieuse physionomie de peuple ; mais, à l'inverse des législations des peuples policés, qui prennent la grande unité sociale pour point de départ, et s'occupent de l'état avant la commune, et de la commune avant la famille, l'homme privé passe ici avant l'homme de la commune, et l'homme de la commune avant le citoyen. La famille, comme dans les législations primitives, est le point de départ : la loi monte vers le trône au lieu d'en descendre ; les *fueros*, rédigés par le peuple, sont en quelque sorte dictés par lui aux rois qui les octroient. Avant même que les députés des villes n'aient obtenu siége et voix aux cortès du royaume, le peuple a une voix pour parler, et sait déjà se faire écouter, grâce au besoin que l'on a de lui. Cette masse immense d'intérêts privés, tout égoïstes qu'ils sont de leur nature, apprend à se grouper contre un danger ou pour un besoin commun. L'individu se confond alors dans la commune, et la commune elle-même tend à se rattacher à l'état. Plus le danger est grave et général, plus le lien social, si relâché auparavant, se resserre et se fortifie. La lutte du dehors fait l'union au dedans, et les expéditions annuelles des souverains de Castille contre les Arabes sont pour le pays comme des cortés armées où le peuple, convoqué, vote l'épée à la main, alors même qu'il n'a pas voix aux cortès sédentaires de Tolède ou de Léon.

Ainsi la nation est presque revenue par la guerre à ces coutumes germaniques (1) que les Goths avaient laissées se perdre dans les loisirs d'une longue paix. En attendant la représentation nationale, qui n'existe en-

(1) Voyez même volume, p. 286.

core qu'en germe, les champs de Mai ont lieu, mais sur le champ de bataille! Les *fueros* et les lois populaires deviennent la récompense des services rendus, et comme la solde du *communero* après la campagne. Les rois, placés d'ordinaire trop loin des besoins du pays pour les bien comprendre, sont remis chaque année en contact avec eux, et sommés par la nécessité de ne jamais les oublier. De là cette législation, mi-partie de droit romain et de coutume barbare : grâce au premier, qui se glisse peu à peu dans les lois civiles, en attendant qu'il entre de plein pied dans les lois politiques et dans celles de l'Eglise, la monarchie jette silencieusement les germes de sa puissance à venir, germes qu'Alonzo développera plus tard dans ses *Partidas*. Mais l'élément germanique résiste à cette invasion du droit romain, et proteste de toute son énergie. En même temps que le despotisme tend à descendre de haut en bas, la liberté tend à s'élever, de l'individu à la commune, et de la commune à l'état; le gouvernement représentatif germe et se développe peu à peu, et la liberté monte par tous ces échelons; le conseil communal naît, entre les individus, d'intérêts et de besoins communs, et les cortès naissent à leur tour du conseil de la commune; l'apprentissage des affaires publiques s'y fait par les affaires privées, et l'Espagne se trouve mûre pour la liberté représentative, à un siècle où toute l'Europe est encore enveloppée dans les langes du despotisme monarchique ou féodal.

Il ne faut pas cependant croire que cette organisation municipale, en lutte avec tant d'intérêts contraires, fut une suite non interrompue de prospérités. Les communes, on l'a vu, avaient dans la noblesse

un pouvoir rival et souvent ennemi. Les *poblaciones*, soit par leur faiblesse, soit par leur accroissement et leur bien-être, excitaient tour à tour l'ambition ou la cupidité de leurs nobles voisins. Pendant les affreux désordres qui suivirent la mort d'Alonzo VI, et sous le règne licencieux de sa fille doña Urraca; pendant les troubles causés par le funeste partage de la monarchie entre les deux fils d'Alonzo VII l'empereur, et les guerres continuelles qui mirent aux prises Léon et la Castille, tant que ces deux royaumes restèrent séparés, l'existence et les libertés des communes furent souvent mises en danger; les *fueros* et les lois devenaient impuissantes pour protéger ces petites républiques municipales contre les attaques de leurs voisins. L'anarchie était partout, et régnait dans le sein même des communes : les graves fonctions de juges étaient confiées à des jeunes gens dont elles servaient les passions dépravées ; les crimes se multipliaient dans une progression effrayante ; les grands chemins appartenaient de droit aux bandits et aux meurtriers; dans l'enceinte même des villes, les assassinats et les violences n'étaient pas moins fréquents, et les lois sévères d'Alonzo IX furent sans pouvoir pour réprimer ces affreux désordres, au milieu d'une société qui semblait ébranlée jusque dans ses bases.

La noblesse, cause première de tous ces malheurs, n'en était pas elle-même à l'abri. Nous avons vu, en 1109, les nobles galiciens se former en ligue ou confrérie (*hermandad*), pour mettre un frein à la licence et à la tyrannie des plus puissants d'entre eux. La création des trois ordres militaires de Santiago, d'Alcantara et de Calatrava, qui eut lieu dans le même siècle, orga-

nisa, au sein de cette noblesse licencieuse et indisciplinée, quelque chose qui ressemblait à de l'ordre et à une hiérarchie; mais en même temps elle accrut leur indépendance de la couronne et leur soin jaloux de leurs priviléges, et donna un corps à ces prétentions jusque là isolées, en constituant pour ainsi dire trois états dans l'état, en face d'une royauté désarmée.

Le clergé essaya vainement d'interposer entre toutes ces haines son influence de paix et de réconciliation. Le concile de Compostelle, en 1124, introduisit en Espagne la *paix* ou *trêve de Dieu* ordonnée par les clergés de France et d'Italie, et qui enjoignait de suspendre toute querelle et toute guerre particulière pendant le carême, les Pâques, et les principales solennités religieuses de l'année; il prêcha même une sorte de croisade contre ceux qui violeraient cette loi bienfaisante. Mais tous ces remèdes furent impuissants, et il fallut en chercher de plus efficaces dans l'union des opprimés, c'est-à-dire des communes (1). Celles-ci, imitant l'exemple de la noblesse, s'organisèrent en confréries, dans le but de protéger toutes et chacune d'elles contre tout attentat à la sûreté et à la propriété du plus humble même de leurs membres. Les rois, voyant dans ces associations po-

(1) Les communes espagnoles ne doivent pas seules revendiquer l'honneur de ces utiles associations, destinées à défendre les plus imprescriptibles droits des citoyens. Les communes de France ont suivi et même devancé celles d'Espagne dans cette carrière : ainsi, nous voyons la première ligue ou *hermandad* de ce genre au Mans dès 1067; une autre à Mantes en 1150, « pro nimia oppressione » pauperum », dit la charte; une autre à Compiègne en 1153, « propter » enormitates clericorum »; à Dourlens en 1202, « propter injurias a potestatibus terræ burgensibus illatas ». Voir *Recueil des Histor.*, t. XIV, Préface, p. 66, et *Ordonnances des Rois*, t. XI, Préface, p. 17.

pulaires un contrepoids à celles de la noblesse, bien autrement menaçantes, n'hésitèrent pas à les autoriser. Il est impossible de fixer le nombre et l'étendue de ces associations, déjà fréquentes au XII[e] siècle, et souvent consignées dans les *fueros*. Mais nous citerons, en terminant, les curieux statuts de l'acte de corporation de trente-deux villes et villages de Léon et de Galice, rédigé à Valladolid, en 1295, pendant la minorité de Fernando IV. Les principales de ces villes étaient Léon, Zamora, Salamanque, Oviedo, Astorga, Ciudad-Rodrigo, Badajoz, Benavente, etc.

Après être convenu de payer au roi, dans les formes d'usage, les impôts légalement établis, on arrêta que, « si les rois, leurs alcaldes ou autres seigneurs, » violaient les droits ou franchises d'une de ces com» munes, elles se réuniraient toutes pour les défen» dre ; que, si un juge rendait quelque sentence qui » portât atteinte aux droits des *fueros* ou aux formes » établies par eux, on solliciterait de ces juges ou du » roi la révocation de la sentence ; que, si quelque » *rico home*, ou un noble, ou un membre du clergé, » s'emparait violemment des biens d'un *vecino* ou » d'une commune, et refusait de les restituer, la com» mune serait aidée par toutes les autres à ravager » les terres et les maisons de l'offenseur, et à en tirer » satisfaction ; que, si quelque noble ou toute autre » personne venait à tuer un membre de la fédération, » toutes les communes devaient s'unir pour tuer le » meurtrier et dévaster ses propriétés ; *qu'on tuerait* » *le juge* qui, de lui-même ou avec mandat du roi, » ferait exécuter un *vecino* de ces communes sans » jugement solennel d'après les *fueros ;* qu'on *tuerait* » tout individu qui viendrait, au nom du roi, exiger

» des impôts ou dîmes non établis par les *fueros;*
» que ces communes choisiraient, pour siéger aux
» cortès, les hommes les plus dévoués au roi *et aux*
» *intérêts de la fédération;* qu'enfin chaque commune
» nommerait tous les deux ans deux députés pour
» s'assembler après la Pentecôte, la première fois à
» Léon, et ensuite dans le lieu qu'on fixerait, pour
» veiller au maintien scrupuleux du traité, en punis-
» sant la commune qui manquerait d'une amende
» de 1,000 maravédis, qui serait chaque fois doublée,
» et en la considérant, en outre, comme coupable
» de parjure. »

Un pareil acte résume une époque. Certes, une société est bien malade quand c'est là le remède légal qu'on emploie pour la guérir. Et cependant, tel était l'état d'isolement et de dissolution de toutes les parties de l'état, qu'après tout, cette espèce d'assurance mutuelle contre le despotisme, et de révolte permanente et organisée qui dressait, au moins pour se défendre, son autorité en face de celle du roi, et son congrès en regard du congrès national, fut encore pour la société une garantie d'ordre et un progrès. Le lien social, prêt à se dissoudre, tendit dès lors à se renouer par ses deux extrémités, le roi et les communes. Nous verrons bientôt, en retraçant l'histoire des cortès, l'influence municipale monter plus haut encore, et s'asseoir sur les bancs de la représentation nationale à côté d'une noblesse orgueilleuse, qu'elle parviendra même plus d'une fois à en exclure.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

L'INFANTE TERESA.

Voyez page 5.

« Le roi Alonzo V, dit la chronique de l'évêque Pelagius, donna sa sœur Teresa en mariage, contre sa volonté, au roi païen de Tolède. Mais elle, chrétienne qu'elle était, dit au roi païen : « Ne viens pas près de moi, toi, païen ; si tu me touches, l'ange du Seigneur te tuera ». Mais le roi se prit à rire et accomplit sa volonté avec elle, et aussitôt, comme elle l'avait dit, il fut frappé par la main du Seigneur. Voyant sa mort approcher, il appela ses chambellans et conseillers, et leur ordonna de charger ses chameaux d'or et d'argent, de pierres précieuses et de somptueux habits, et de ramener la princesse à Léon avec tous ces dons. Là elle prit l'habit monastique, et mourut à Oviédo, où elle fut enterrée. »

Voici quelques extraits de la romance sur ce sujet :

Mucho à la Infanta le pesa
En se ver tan denostada
De la casar con un Moro,
Siendo la Infanta cristiana.
No aprovechan con el Rey
Las lagrimas que lloraba,
Ni los ruegòs que le ruegan
Para revocar la manda.

Recibiòla muy bien el Moro
En la ver mucho se holgaba ;
Procurò haber su amor,
Quiere gozar de la Infanta.
Ella con crecido enojo
A questa razon hablaba :
« Yo te digo que no llegues
A mi, porque soi cristiana,
Y tu, Moro, de otra ley,
De la mia muy lejana.
No quiero tu compañia,
Tu vista a mi no agradaba ;
Si pones manos en mi,
Y de ti soi deshonrada
El angel de Jesu Cristo,
A quien el me ha dado en guarda,
Herira ese tu cuerpo
Con su muy tajante espada. »
No se le diò nada el Moro
De la que la Infanta hablaba ;
Cumpliò en ella su querer,
Dueña el Moro la tornaba. Etc.

II.

LETTRES DU PAPE GRÉGOIRE VII.

(*Voyez page* 251.)

Les lettres du pape Grégoire VII, dont la collection, fort étendue, se trouve dans le recueil des conciles d'Hardouin, t. VI, part. 1, forment un des documents les plus curieux de l'histoire de l'Europe, à cette époque si agitée où Rome et Hildebrand se trouvent mêlés à toutes les affaires de la chrétienté. Ses lettres à des princes et à des prélats espagnols sont nombreuses : presque toutes ont rapport à l'abolition de l'office gothique,

affaire en apparence peu importante, mais que le fougueux Hildebrand poursuivit cependant avec la même ardeur opiniâtre qu'il portait dans ses démêlés avec l'empire : car, si, d'une part, il s'agissait de la suprématie de l'Eglise de Rome, de l'autre, il s'agissait de son unité ; et les deux intérêts étaient égaux à ses yeux.

La première de ces lettres, datée de 1074, est adressée à don Sancho d'Aragon pour le féliciter de son zèle à bannir le rit gothique de ses états. La deuxième, à la même date, est adressée à la fois à Alonzo VI de Castille et à don Sancho de Navarre. Elle leur reproche « de laisser pâtir dans leurs royaumes la religion chrétienne ». « Je vous exhorte donc, mes fils bien-aimés, ajoute le pontife, à mettre enfin un terme à ce schisme, et à reconnaître pour mère la sainte Eglise romaine, en bannissant l'office gothique, pour recevoir celui de Rome, qu'ont bâti, comme sur une pierre solide, et scellé de leur sang, les apôtres saint Pierre et saint Paul, etc. »

Une autre, plus curieuse, est dirigée à tous les Espagnols, à la date de 1076. « Je dois vous rappeler, dit le pontife, que *la propriété et le domaine des royaumes d'Espagne appartiennent à saint Pierre et à la sainte Eglise romaine*, selon les constitutions antiques. La mémoire de ces droits du pontificat s'est perdue par l'insouciance de mes prédécesseurs... Maintenant que vous avez reconquis votre sol sur les infidèles, qui refusaient à saint Pierre cet antique hommage, je vous le fais savoir, afin que par votre ignorance l'Eglise ne perde pas la suprématie que Dieu même lui a accordée... J'espère que vous ne voudrez pas perdre vos âmes en refusant à la sainte Eglise de Rome les honneurs qui lui sont dus. »

Le roi Alonzo VI s'étant laissé, à ce qu'il paraît, séduire par un moine français nommé Robert, grand partisan (on ne sait trop pourquoi) de l'office gothique, le même pape, en écrivant à l'abbé Hugues de Cluni, en 1080, lance contre ce moine hérétique les foudres de sa sainte colère. « Excommunie, écrit-il, et dégrade de tous ses emplois ce moine maudit, jusqu'à ce qu'il expie son audace ; écris au roi d'Espagne, perverti par ce moine ; réprimande-le pour la facilité avec laquelle il a prêté l'oreille à ses suggestions ; dis-lui qu'il a gravement irrité saint Pierre, et l'a provoqué à *une terrible vengeance contre sa person*

ne et son royaume... Ajouté que, s'il ne se repent pas, je l'*excommunierai, lui et ses sujets*, et que, s'ils ne m'obéissent pas, *j'irai moi-même bouleverser ses états* et le *poursuivre furieusement*, comme ennemi de la religion chrétienne...., et notifie aux moines dispersés en Espagne qu'aucune ordination n'aura de valeur dans ce pays si elle n'est pas faite par mes nonces. »

Enfin, écrivant aux princes d'Espagne, en 1073, Grégoire leur dit : « Vous n'ignorez pas *que le royaume d'Espagne, depuis les temps les plus anciens, est le domaine propre de saint Pierre*..., et si vous voulez conquérir quelque territoire sur les Maures, sachez que vous devez le faire avec la sainte et unique intention *de conquérir pour saint Pierre* : car autrement je me prévaudrai de mon autorité apostolique pour *vous défendre de faire la guerre*, ne devant pas souffrir que l'Eglise romaine reçoive des chrétiens le même tort qu'elle a reçu des infidèles.... »

En écrivant de ce ton, Grégoire VII savait qu'il serait obéi ; et il le fut en effet. L'Espagne se courba, mais pour se relever ensuite. Alonso VI proscrivit l'office gothique et répudia une femme qu'il aimait, et les menaces d'interdit n'eurent pas d'autre suite.

III.

OUVRAGES SUR LE CID.

(*Voyez page* 268.)

Mon intention étant de consacrer un volume spécial à l'étude du *poëme du Cid*, des *Romanceros* et de la littérature primitive de l'Espagne, je n'essaierai même pas de donner ici pour le Cid, comme je l'ai fait pour Bernardo de Carpio et Fernan Gonzales, un

simple récit historique des faits, si toutefois l'histoire a rien à faire avec ces légendes merveilleuses. Ce récit serait beaucoup trop étendu, et trouvera ailleurs une place plus convenable. Je me contenterai de donner ici la liste des anciennes chroniques qui font mention du Cid, considéré comme personnage historique, et des ouvrages spéciaux sur la matière, liste que je n'ai pas la prétention de croire complète.

Voici d'abord, d'après Masdeu, t. XX, p. 220, les principaux ouvrages espagnols sur le Cid :

1° *Poema del Cid*, publié dans le t. 1 de la *Coleccion de poesias antiguas*, par Sanchez. 4 vol. in-12. Madrid, 1779. Avec un Glossaire.

2° *Romancero del Cid Ruy Diaz de Bivar*, por Juan de Escobar. Francfort, 1828. (Du XIII° au XV° siècle.)

3° *Genealogia del Cid Ruy Diaz.* (Du commencement du XIII° siècle.)

4° *Coronica general de Alonzo X.* 1 vol. in-fol. (XIII° siècle.)

5° *Cronica del famoso caballero Burgense.* (Après le XIII° siècle.) In-fol.

6° *Historia del Cid*, por Aben Alfange.

7° *Chronicon Didaci Campidocti* (*Campeadoris*).

8° *Chronicon del muy esforzado Caballero Cid.* Bruxelles, 1588. (Rare; n'est qu'un extrait de la *Coronica general.*)

9° *Historia Cidi Roderici Didaci.*

10° *Cronica del Cid Ruy Diaz.*

11° *Tratado breve de los hechos y batallas del Cid.* Sevilla, 1498. (Très rare.)

12° *Fundacion de la Parroquia de Sant-Esteban.* (Copie d'un manuscrit du XIII° siècle.)

Parmi les ouvrages modernes, il faut mettre en première ligne, chez les Espagnols, *la Castella y el mas famoso Castellano*, par le Père Risco, auteur de la continuation de l'*España sagrada* de Florez, ouvrage qui est à l'histoire d'Espagne ce que les travaux de nos Bénédictins sont à l'histoire de France. Cet ouvrage de Risco est un long commentaire, plein de grossières

erreurs (1), sur une ancienne chronique, intitulée *Gesta Roderici Campidocti*, exhumée par Risco, qui s'est bien gardé de montrer l'original, et dont nous discuterons plus tard l'authenticité. Chez les Anglais, nous citerons *The chronicle of the Cid*, by Rob. Southey, auteur du poëme de *Roderich, or the last of the Goths*, dont les notes surtout attestent une si profonde étude de la littérature espagnole. Chez les Allemands, Huber et Müller ont écrit chacun une histoire du Cid, puisée aux mêmes sources que Risco. L'ouvrage de Bouterwek *sur la Littérature espagnole* est maigre et incomplet sur l'article du Cid. On lira avec plus de fruit Sismondi, *Littératures du Midi*, bien que la matière n'y soit pas traitée dans toute son étendue. Mais le morceau qui, dans notre langue, respire la plus vive intelligence de ces naïves chroniques du moyen âge, et entre le plus avant dans leur esprit, ce sont sans contredit les deux ou trois belles leçons de M. Villemain sur le Cid et sur le *Romancero*. (*Cours de littérature*, moyen âge, t. II.) On y trouvera de longs et curieux extraits des Romances, du poëme et de la chronique du Cid, traduits avec un rare bonheur d'élégance et de fidélité.

Quant aux fragments historiques qui attestent l'existence du Cid, on les trouve, *passim*, dans Lucas de Tuy, Rodrigue de Tolède, le *Chronicon sancti Maxentii* (2), apud Labbé, *Nova biblioth.*, t. II, p. 216; plus quelques lignes du poëme latin sur le siége d'Almeria (3) par Alonzo VII en 1147 (Flor., *Esp. sagr.*,

(1) La chronique citée ou fabriquée par Risco suppose que le Cid fut élevé par Sancho II, roi de Castille, qui ne monta sur le trône qu'en 1065; or l'âge avancé auquel toutes les légendes font parvenir le Cid, mort en 1099, ne permet pas de supposer qu'il soit né plus tard que 1026. Il aurait donc eu 39 ans accomplis au moment où Sancho aurait commencé son éducation. D'ailleurs le Poëme du Cid et la *Chronique d'Alonzo X*, qui, comme légende au moins, sinon comme histoire, doit faire autorité, mêle le Cid à tous les événements du règne de Fernando I, et *the Chronicle of the Cid*, par Southey, n'a pas hésité à adopter cette version.

(2) In Hispania apud Valentiam Rodericus comes defunctus est, de quo maximus luctus christianis fuit, et gaudium inimicis paganis. » Cette chronique, écrite à Malliac, dans le midi de la France, finit en 1134.

(3) Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus
De quo cantatur, quod ab hostibus haud superatur;
Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros,

XX, 415), des *Annal. Toledan.* I, *Chron. Burgens.*, *Annal. Compost.* Remarquons toutefois que les écrivains contemporains, tels que l'évêque Pelagius d'Oviedo, et le moine de Silo, ne disent pas un mot du Cid. En revanche, les chroniques arabes citées par Conde (t. II, ch. 18, 22 et 24) l'admettent, ainsi qu'on l'a vu (p. 205), comme un personnage historique. Enfin la précieuse Chronique d'Alonzo X (*Coron. gener.*) contient les détails les plus étendus et les plus romanesques sur la vie du héros castillan, et semble même avoir puisé, pour la raconter, à des sources ignorées, notamment pour la prise de Valence.

IV.

ABD EL MOUMEN.

(*Voyez page* 482.)

Ben Cheddad a dit encore : « Un habitant de Méhédia que je vis à Palerme, en l'an 551, me fit le récit suivant :

« A l'époque où abd el Moumen venait de se rendre maître de la ville de Bougie et de réunir sous sa domination tout l'empire des Beni Hhemad, j'arrivai, en compagnie d'une caravane et avec des marchandises, de Méhédia à Bougie. Après une assez longue marche, nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, à une journée de Bougie; mais là, le lendemain au matin, il se trouva qu'un de mes ballots avait disparu. Je louai Dieu et lui de-

Sed fateor virum quod tollet nulla dierum
Mio Cidi primus, fuit Alvarus (Fanez) atque secundus.
Morte Roderici Valentia plangit amici,
Nec valuit Christi famulus eo plus retinere....

mandai de me dédommager ; puis, poursuivant notre route, nous entrâmes dans la ville, où je fis de mes marchandises une excellente vente et réalisai de grands bénéfices. Je dis au marchand par l'intermédiaire duquel ma vente avait été faite : « J'ai » perdu un ballot de ces marchandises, mais Dieu m'en a indemnisé dans la vente du surplus » . « Et tu ne l'as pas fait savoir, me » dit-il aussitôt, au prince des croyants, abd el Moumen ? » Je lui répondis que non. « Certes, répliqua-t-il, s'il vient à l'ap» prendre par un autre que toi, il sévira à ton égard pour avoir » couvert de ton silence les malfaiteurs; crains que Dieu ne t'en» voie quelque malheur. » J'allai alors au palais, où, ayant obtenu audience d'abd el Moumen, je lui rendis compte de ce qui m'était arrivé; puis, comme je me retirais, un serviteur me demanda mon adresse ; je la lui donnai et j'allai rejoindre mon marchand, auquel je racontai ce que j'avais fait. Celui-ci me dit : « Maintenant te voilà hors de cette affaire. »

» Le matin du troisième jour après celui où j'avais eu audience, un page nègre vint me trouver et me dire : « Rends-toi à » l'ordre du prince des croyants. » Je sortis et le suivis. Quand nous fûmes arrivés à la porte du palais, je vis une multitude rassemblée, et les Muamedas rangés autour d'elle la pique à la main. Le nègre me dit : « Sais-tu qui sont ces gens ? » Je lui répondis que je l'ignorais. « Ce sont, me dit-il, les habitants » du lieu où ton ballot t'a été enlevé. » J'entrai, mais j'étais saisi de crainte. On me fit asseoir devant abd el Moumen, qui, après avoir fait appeler les cheikhs de ces gens rassemblés, me demanda combien valait pour moi un ballot pareil à celui qui m'avait été enlevé. Je lui répondis : « Tant. » Il me fit peser la somme, puis il me dit : « Retire-toi, tu as reçu ce qui t'était » dû ; reste maintenant ce qui est dû à moi et ce qui est dû à » Dieu. » Et il commanda de faire sortir ces cheikhs et de les mettre avec tous les autres à mort, en ajoutant : « Ce sont là » des allures dont je ferai cesser le danger pour les Musulmans. » A cet ordre, ils se prirent à pleurer et à dire : « Notre seigneur » punit les honnêtes gens avec les malfaiteurs». «Eh bien, reprit » abd el Moumen, que chaque troupe d'entre vous fasse sortir » du milieu d'elle ses malfaiteurs ». On vit alors le père livrer son fils, le frère son frère, le cousin son cousin; et après qu'on

en eut réuni de la sorte environ 500, abd el Moumen commanda à leurs propres parents de les mettre à mort, ce qu'ils exécutèrent. Quant à moi, je partis pour Palerme, craignant les représailles des oncles des victimes. »

Je dois ce morceau, traduit de Novaïri, et tout à fait inédit, à l'obligeance de M. B. Vincent, qui, dans un long séjour en Algérie, s'est voué à des études approfondies sur la langue et la littérature arabes.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ERRATA.

Page 166, au lieu de *trois cent mille chaires*, lisez *dix-neuf cents*. Le premier chiffre, donné par Conde, est certainement faux; il n'y avait d'*alminbar* ou chaire que dans les grandes villes.

Page 272. Au lieu de *le grand-maître de ce dernier ordre*, lisez *le grand-maître de l'Hôpital;* et au lieu de *le prieur de Saint-Jean de Jérusalem*, lisez *le prieur du Saint-Sépulcre*.





